DOMINIQUE FRISCHER

GOLDA MEIR

La femme derrière la légende

l'Archipel

DOMINIQUE FRISCHER

GOLDA MEIR

La femme derrière la légende

biographie

l'Archipel

Cahier photo : d.r.

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
www.editionsarchipel.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
http://www.facebook.com/larchipel

E-ISBN 9782809816778
Copyright © L'Archipel, 2015.

DU MÊME AUTEUR

Stefan Zweig, autopsie d'un suicide, Écriture, 2011.
Les Enfants du silence et de la reconstruction. La Shoah en partage. Trois générations, trois pays : France, États-Unis, Israël, Grasset, 2008.
Le Moïse des Amériques. Vies et œuvres du munificent baron de Hirsch, Grasset, 2002.
À quoi rêvent les jeunes filles ?, Grasset, 1999.
La Revanche des misogynes. Où en sont les femmes après trente ans de féminisme ?, Albin Michel, 1997.
La France vue d'en face. L'image de la France analysée et jugée par des étrangers, Robert Laffont, 1989.
Les Faiseurs d'argent, ou les mécanismes de la réussite, Belfond, 1983.
Les Mères célibataires volontaires, Stock, 1979.
Les analysés parlent, Stock, 1976.

À mes petits-enfants,
Judith et David.

Sommaire

Couverture

Page de titre

Page de copyright

Du même auteur

Introduction

1. Une enfance russe

2. L’immersion américaine

3. Du rêve palestinien à la réalité

4. Merhavia, ou l’émancipation radicale

5. Un marchepied vers le pouvoir

6. Une militante pour des temps troublés

7. Les années héroïques

8. En route vers l’indépendance

9. La parenthèse romantique

10. Ambassadrice en URSS

11. Ministre du Travail de plein exercice

12. Ministre des Affaires étrangères aux responsabilités limitées

13. Transition vers le pouvoir

14. Premier ministre de compromis mais à poigne

15. Fin d’une illusion, déclin d’une icône

Épilogue : « Notre Golda n’est plus »

Bibliographie

Remerciements

Index

Cahier photos

Promo éditeur

Introduction

> « *À condition d'y prêter attention, on pourrait constater que tous les grands événements historiques se ramènent nécessairement à certains facteurs, voire plusieurs, secrètement reliés à la vie personnelle de leurs auteurs. Ce n'est pas sans raisons particulières que l'on devient général en chef ou anarchiste, socialiste ou conservateur, et que les actions importantes, nobles ou viles, peu importe, ayant dans une certaine mesure modifié la face du monde sont la conséquence de quelques faits insignifiants que nous ne soupçonnons pas le moins du monde.* »
>
> Joseph Roth, *Notre assassin* (1936),
> (Christian Bourgois, 1994)

C'est un portrait de jeunesse de Golda Meir qui a déclenché mon intérêt soudain pour cette femme au destin hors du commun, nommée troisième Premier ministre d'Israël en 1969, à une période cruciale de l'histoire de ce pays. Cette ravissante jeune femme ne ressemblant guère à la femme politique entrée de son vivant au Panthéon universel des femmes chefs de gouvernement, j'ai voulu en apprendre davantage sur celle dont le charme et la beauté manifestes ne pouvaient laisser indifférent. Dès lors, je n'ai eu de cesse de me renseigner sur l'histoire et la personnalité de celle que cachait son image de femme d'influence, longtemps considérée comme l'un des piliers de l'État juif et devenue de son vivant un symbole national.

Près de quarante ans après sa disparition en 1978, l'année de son quatre-vingtième anniversaire, le souvenir de Golda Meir reste sacralisé. Elle est considérée comme la mère de la nation, au côté du plus illustre des pères fondateurs de l'État juif, David Ben Gourion, sans qui, dit-on, il n'aurait peut-être pas vu le jour. Au moment de la proclamation d'indépendance, celui-ci lui rendait d'ailleurs hommage, déclarant : « Si un jour on écrit l'histoire d'Israël, on dira que c'est une femme qui a permis à notre État

d’exister. » Cet éloge suggérait que Golda Meir avait accompli des exploits exceptionnels : le mystère de son aura n’en était que plus grand. D’autant que tous ceux que j’interrogeais, s’ils connaissaient plus ou moins son parcours politique au cours des trente années qui suivirent l’indépendance, ignoraient à peu près tout de sa vie personnelle, qu’il s’agisse de son lieu de naissance, de ses origines sociales, des éléments clés de sa jeunesse, des raisons de son adhésion au mouvement sioniste, et jusqu’à la date de son arrivée en Palestine mandataire. Or s’il me fut assez facile de trouver pléthore d’articles résumant sa carrière politique, en revanche les informations relatives à sa vie privée étaient rares, pour ne pas dire inexistantes. J’ai donc voulu en savoir un peu plus sur la créature de chair et de larmes[1] qui se cachait derrière la femme publique dont le nom reste indissociable de l’histoire d’Israël.

Aussi surprenant que cela paraisse, il n’existait pas en France, contrairement aux États-Unis, à la Grande-Bretagne et à Israël, de biographie exhaustive de Golda Meir. Le seul ouvrage digne de ce nom remontait à 1966. Dû à une sioniste américaine, Marie Syrkin, très documenté sur l’enfance de Golda et fort instructif sur son parcours politique, ce livre[2] présente cependant le double inconvénient d’être hagiographique et de s’interrompre au moment où son ascension était loin d’être achevée. Son autre limite est d’être l’œuvre d’une proche qui, par discrétion envers l’amie et respect pour la femme politique, s’est soigneusement abstenue d’aborder le chapitre de sa vie privée, plus délicat et surprenant qu’il y paraît de prime abord.

L’autobiographie de Golda Meir, publiée en 1975 et parue simultanément dans une vingtaine de langues – dont le yiddish, le birman et le braille –, devint du jour au lendemain un bestseller mondial. Ce témoignage avait été dicté à une journaliste britannique, Rina Samuel, chaque fois que l’exercice de Premier ministre lui laissait quelques loisirs. Si le livre[3] évoque longuement son enfance misérable, son précoce engagement sioniste et socialiste, ses premiers contacts avec la « Terre promise », son expérience du kibboutz, son parcours dans la Palestine mandataire et ses combats pour la création d’un État juif, ainsi que son ascension politique après la proclamation de l’État d’Israël, il élude lui aussi soigneusement le domaine de la vie privée, hormis quelques informations sur sa vie familiale et son expérience conjugale malheureuse. Cette « impasse » répondait au vœu,

expressément formulé par Golda Meir, que l'éditeur de ses mémoires s'engage par écrit à ce qu'ils ne contiennent aucune allusion non autorisée à sa vie privée. Cette décision, en plus de refléter sa pudeur et son goût du secret, correspondait à l'attitude générale de la presse israélienne d'alors, plus respectueuse de la vie privée des responsables politiques que ne l'est la presse people en vogue de nos jours.

Peu cultivée, d'après diverses sources, sans connaissances particulières de l'histoire arabe et du Moyen-Orient, peu à l'aise dans l'usage de la langue hébraïque, mais maîtrisant parfaitement le yiddish qu'elle aurait voulu voir adopté comme langue nationale de l'État juif, à égalité avec l'hébreu, Golda Meir semblait, *a priori*, mal préparée à occuper les fonctions éminentes qui furent les siennes. Quels facteurs, quels événements lui permirent de gravir peu à peu tous les échelons du pouvoir ? Est-ce le style direct de ses discours sans fioritures et ses formules à l'emporte-pièce, son apparente simplicité d'allure et de mœurs, ou bien encore son dédain des honneurs, qui expliquent qu'avant d'être parvenue à l'âge mûr elle était devenue la coqueluche du peuple d'Israël et l'incarnation de son esprit de résistance ? Bien avant même la création de leur État, les Juifs de Palestine avaient perçu que cette militante à l'énergie inépuisable, à l'apparence si austère, prête à tous les sacrifices pour sauver son peuple, n'avait qu'une ambition dans la vie : se dévouer corps et âme au peuple juif, à la création de l'État hébreu, ainsi qu'à son développement sur des bases socialistes.

Son engagement de tous les instants pour la cause sioniste ne suffit toutefois pas à expliquer pourquoi Golda Meir reste dans la mémoire collective israélienne comme la seule femme à s'être imposée dans une société à dominante masculine. Parmi les figures marquantes qu'elle côtoya tout au long de sa carrière politique et dont son livre fait l'éloge, ne figurent en effet que des hommes, sans doute parce qu'elle se sentait plus proche d'eux que des femmes. C'est ainsi que Ben Gourion, qui lui confia successivement les postes de ministre du Travail et des Affaires sociales, puis des Affaires étrangères, a pu déclarer qu'elle était « le seul homme [de son] gouvernement ». Il est vrai qu'elle n'avait rien à envier à ses homologues masculins en matière de courage, de sang-froid, d'obstination et de détermination devant l'adversité.

Soit dit en passant, c'est sans doute la raison pour laquelle elle entretenait des relations conflictuelles avec certains d'entre eux et ne se privait pas de

critiquer leurs initiatives. La colombe socialiste, en effet, se transformait en faucon ultranationaliste dès qu'il était question, lors de négociations avec les Arabes, de restituer la moindre parcelle de la terre d'Israël. Sa dernière intervention à la Knesset fut un violent réquisitoire contre Menahem Begin, l'ancien chef terroriste de l'Irgoun, devenu facteur de paix avec l'Égypte. Sans doute aurait-elle fait de même avec Yitzhak Rabin, sur le point de conclure un traité de paix avec les Palestiniens, initiative qui conduisit à son assassinat en 1995…

Au-delà des conjonctures exceptionnelles qui valurent à Golda Meir d'être quasi sacralisée de son vivant, l'interrogation persiste : comment l'image de la fringante jeune femme s'est-elle effacée des mémoires pour ne laisser subsister que celle, nettement moins séduisante, de la grand-mère aux traits durcis et déformés par l'âge, la maladie et le poids des responsabilités ? Golda Meir n'avait rien perdu de sa vaillance, de son énergie et de sa combativité en accédant au poste de Premier ministre, alors qu'elle venait de prendre une retraite bien méritée. Lorsqu'elle fut devenue chef des armées, même l'éprouvante guerre du Kippour ne parvint pas à ébranler sa résistance. Elle y gagna le surnom mérité de « Dame de fer du Moyen-Orient ». C'est cette même grand-mère à qui le président égyptien Anouar al-Sadate, reçu à la Knesset quatre ans après la guerre du Kippour, en dépit de l'opposition farouche de la vieille Golda Meir, rendit un hommage posthume plein d'émotion et d'admiration.

Tenter de décrypter la personnalité complexe de la jeune femme aux traits réguliers et fermes, à la coiffure sévère, au regard grave et perçant et au sourire sibyllin, tel est l'objectif de ces pages. Cette Golda-là n'avait rien de commun avec la vieille femme aux traits hommasses et durcis, au corps lourd, aux jambes déformées, aux pieds chaussés de disgracieux souliers orthopédiques. Il s'agit aussi de retracer les principales étapes de son parcours et de recenser les exploits qui lui valurent la reconnaissance et l'admiration de David Ben Gourion, d'ordinaire si avare de compliments – bref, de révéler la femme paradoxale dissimulée derrière la légende publique.

Je me suis attachée, dans cette recherche, à cerner les éléments susceptibles d'expliquer l'engagement de Golda Meir et la progression de sa carrière politique, en répondant aux questions qui suivent, soulevées au cours de cette enquête.

Au-delà de son adhésion précoce à la cause sioniste, sur quels ressorts

psychologiques se fondait son activisme frénétique, manifesté dès l'adolescence ? Quels traits de caractère, quels talents particuliers lui permirent de s'imposer dans un monde d'hommes, à une époque et dans un pays à l'histoire si singulière ? Dans quelle mesure son enfance dans la Russie des pogroms avait-elle forgé son tempérament, déterminé ses engagements futurs à la cause sioniste et son adhésion au socialisme ?

Quelle était sa formation, sachant qu'elle n'était ni une universitaire de haut niveau, comme Moshé Sharett et Abba Eban, ni une femme très cultivée, ni une polyglotte avide de lectures et de connaissances nouvelles, comme David Ben Gourion ? Quelles qualités, quels talents lui permirent de compenser ses manques évidents dans le domaine intellectuel ? Disposait-elle d'une intelligence plus pragmatique, d'une intuition plus aiguë que ses confrères masculins ?

Comment se fait-il que le nom de tant de femmes remarquables qui émigrèrent en Palestine dès le début du siècle, dix ou quinze ans avant elle, aient disparu dans les oubliettes de l'Histoire, alors que celui de Golda Meir est le seul à s'être démarqué de façon aussi spectaculaire et pérenne ? Quels éléments, quelles circonstances lui ont permis de sortir du lot malgré sa rhétorique limitée, sa méconnaissance du monde arabe et les lacunes de sa culture générale ?

Pour parvenir à s'imposer, Golda a-t-elle bénéficié, du moins à ses débuts, de soutiens, voire de passe-droits ? A-t-elle, comme certains le prétendent, « usé de ses charmes » à un moment ou à un autre de sa carrière ? Plus généralement, quelles circonstances, quelles influences, quelles protections lui ont permis de gravir peu à peu les marches du pouvoir ?

Comment cette femme, quoique dotée d'un caractère en acier trempé, mais qui passait par ailleurs pour très sensible, est-elle parvenue à s'imposer dans une société non seulement dominée par les hommes, mais réputée profondément machiste, voire misogyne, même si les femmes y disposaient en théorie des mêmes droits ? Fut-elle manipulée à son corps défendant ? Comment a-t-elle vécu sa condition de femme politique dans un monde majoritairement masculin et, en tant que femme, s'est-elle parfois trouvée en situation d'entériner des orientations et des décisions opposées à ses convictions ?

Comment Golda Meir concevait-elle le rôle d'une femme politique ? Le fait d'être une femme a-t-il infléchi, d'une façon ou d'une autre, sa manière

d’exercer le pouvoir ? En tant que femme, a-t-elle été mise en situation de sacrifier sa vie privée à sa carrière ?

Plus particulier et délicat encore : comment a-t-elle réussi à concilier ses principes intangibles de sioniste-socialiste avec le pragmatisme et l’opportunisme politique dont elle dut faire preuve au cours de sa carrière, qui plus est en devenant chef d’État à un âge avancé ? Comment a-t-elle réussi, sur le tard, à concilier une forme d’universalisme, tel qu’il se dégageait d’un engagement socialiste auquel elle resta toujours fidèle, avec un nationalisme exacerbé et un enracinement profond dans son identité de Juive ashkénaze ? Et jusqu’où, au nom de quels arguments, a-t-elle poussé la défense et la légitimité du peuple juif sur l’intégralité de la terre de Palestine ? Que furent ses relations avec le monde arabe et son appréciation de la question palestinienne, resurgie avec une rare violence sous sa mandature de Premier ministre ?

Dernier point et non des moindres : quel fut l’impact de la guerre du Kippour sur son image et sur sa décision de s’éloigner définitivement de la vie politique ? Car il faut enfin tenter de comprendre pourquoi, en Israël, son image s’est progressivement altérée après sa mort, alors qu’elle reste apparemment aussi lisse et peu controversée en France.

Afin de cerner la personnalité de Golda, il ne suffisait pas de consulter ses mémoires et les ouvrages de ses biographes anglo-saxons. Il fallait bien sûr recourir aux sources israéliennes, en particulier les biographies politiques d’historiens israéliens et les archives de l’État d’Israël, désormais déclassifiées. J’ai ainsi consulté la correspondance privée et politique de Golda, ainsi que de nombreux articles de la presse israélienne et internationale et les précieux témoignages de certains de ses proches. Enfin, j’ai pu m’entretenir de vive voix, à Tel Aviv et Jérusalem, avec d’anciens collaborateurs politiques de Golda et certains familiers qui m’ont fourni de précieuses informations, afin de mieux comprendre les méandres de sa carrière et son mode de fonctionnement.

Mais commençons par nous transporter chez les immigrants juifs d’Ukraine et de Russie qui, à l’aube du XX^{e} siècle, se cherchaient une nouvelle patrie aux États-Unis d’Amérique. La petite Golda Mabovitch y débarque à l’âge de huit ans, en 1906. Quinze ans plus tard, elle délaissera le rêve américain pour la Terre promise, sans l’ombre d’un regret…

1. Golda Meir avait la réputation d’avoir la larme facile et de se laisser submerger par l’émotion, au

point de ne pouvoir s’empêcher d’éclater en sanglots dans les moments de grande tension.

2. Marie Syrkin, *Woman With A Cause*, 1963 ; *Golda Meir. La femme qui a permis la naissance d’Israël*, tr. fr. Jacqueline Hardy, Gallimard, 1966.

3. Golda Meir, *My Life*, Londres, Weidenfeld & Nicholson, 1975 ; *Ma vie*, tr. fr. Georges Belmont et Hortense Chabrier, Robert Laffont, 1975.

1
Une enfance russe

Née à Kiev le 3 mai 1898, Golda Mabovitch, plus connue sous son nom d'épouse Meyerson, hébraïsé en Meir – « qui a reçu la lumière » – après la création de l'État d'Israël, a toujours été décrite par ses biographes et divers membres de son entourage familial, amical ou politique comme une femme de tête, dure, volontaire, déterminée et inflexible.

Curieusement, sa sensibilité se manifestait surtout par une propension à éclater en sanglots incontrôlables dans des circonstances anodines aussi bien que dramatiques, sans que, à la surprise générale, cela affecte aucunement son sang-froid. Devant chaque événement inhabituel, vecteur d'angoisse ou d'émotion, la femme politique semblait revivre intensément les événements traumatiques d'une enfance russe placée sous le signe de la misère, de la terreur et d'un arbitraire l'ayant marquée à jamais.

Selon tous ceux qui l'ont bien connue, ce passé expliquait en grande partie sa méfiance, son incompréhension irréductible à l'égard des revendications palestiniennes, voire sa haine et son mépris du monde arabe dans sa globalité. Sans être en rien portée à l'introspection ou à l'analyse psychologique, Golda, inconsciemment, a toujours associé les rapines, assassinats et actes de terrorisme commis par les Arabes dès l'arrivée des sionistes en Palestine, jusqu'à la guerre du Kippour, aux récits fantasmés des pogroms de son enfance qui, sans l'avoir atteinte dans sa chair, l'ont cependant traumatisée.

Golda naît en effet dans le contexte d'un antisémitisme génocidaire d'une intensité et d'une violence jusqu'alors inconnues en Russie tsariste, en même temps que s'y propagent les théories du sionisme nationaliste. C'est en Russie et dans les pays d'Europe centrale à forte tradition antisémite que l'impact du sionisme politique est le plus immédiat et le plus déterminant. C'est aussi dans ce pays que la phrase rituelle « l'an prochain à Jérusalem »

devient une oriflamme qui va les guider vers le chemin de la délivrance : l'émigration et le rêve d'un retour à la Terre promise.

Rappelons qu'au moment de la naissance de Golda (1898) la juridiction spécifique aux Juifs, assouplie dans la première moitié du règne d'Alexandre II, s'est terriblement durcie depuis son assassinat en 1881. Le tsar réformiste qui avait abrogé le servage auquel était soumise la paysannerie russe était à la veille de proclamer une Constitution qui, disait-on, aurait accordé aux Juifs des droits de citoyenneté. Parmi les auteurs de l'attentat, un groupe d'anarchistes, figurait, prétendait-on, la fiancée juive d'un des terroristes. Cette accusation, jamais prouvée, suscita cependant une suite de pogroms et de mesures discriminatoires sans précédent contre les Juifs, à l'origine des premières vagues d'émigration de masse vers l'Europe occidentale et surtout les États-Unis.

Sous le règne des successeurs d'Alexandre II, son fils Alexandre III et son petit-fils Nicolas II – l'un et l'autre considérés comme des tsars rétrogrades et superstitieux, sous la coupe d'une Église orthodoxe profondément antisémite –, les représailles antijuives gagnent encore en fréquence et en horreur. Ainsi, Alexandre III s'empresse de rétablir pléthore de lois discriminatoires abolies par son père, d'autres plus anciennes encore et n'ayant plus cours depuis des décennies. Les mesures mises en place par Alexandre II pour moderniser les communautés juives et faciliter leur intégration dans la société russe en les invitant à fréquenter les écoles primaires, en partie pour leur imposer l'apprentissage de la langue russe, sont abrogées. Les quotas d'entrée des étudiants juifs dans les lycées et les universités se voient diminués de manière drastique. Dans tous les domaines de la vie quotidienne, la réglementation antijuive atteint des sommets inégalés. Aux alentours de 1885, le code russe contenait environ six cent cinquante nouvelles lois restrictives relatives aux droits de circulation, d'établissement et d'activité professionnelle des Juifs.

Au moment de la naissance de Golda, les conditions d'existence de 90 % de la population juive, estimée alors à un peu plus de cinq millions, soit 4 % de la population russe, se sont terriblement dégradées. Seule une minorité – les riches commerçants, les rares professions libérales, les constructeurs de chemins de fer et les banquiers, tels les barons de Poliakoff ou de Guinzburg, chefs de la communauté et représentants d'une caste de Juifs protégés – conservent leurs privilèges, en particulier le droit de résider dans des villes

impériales telles que Moscou, Saint-Pétersbourg, Odessa ou Kiev. Le reste de la population juive, en plus de se voir interdire des métiers jusque-là autorisés, est reléguée dans une zone de résidence peu à peu réduite comme peau de chagrin. Les plus démunis y subsistent dans un état d'extrême précarité et une insupportable promiscuité, soumis en permanence aux humiliations et brimades de tous ordres susceptibles de se transformer soudain, sous l'effet d'une rumeur et par la volonté d'un chefaillon cosaque, en pogroms d'une durée et d'une violence incontrôlables, sous l'œil indulgent de la police qui n'interviendra qu'après plusieurs jours, quand la curée touche à sa fin…

Une enfance prédestinée

Originaires de la ville de Pinsk, dans la zone de résidence, où les Juifs étaient traités par le régime tsariste comme des citoyens de second ordre, les parents de Golda ont reçu l'autorisation exceptionnelle de s'installer à Kiev à la suite d'une initiative de son père, Moshé Mabovitch. Persuadé que ses talents de menuisier, sa bonne connaissance de la langue russe, apprise pendant ses années dans l'armée, lui permettraient de toucher une clientèle plus aisée à Kiev qu'à Pinsk, il a réussi une série d'examens probatoires prouvant qu'il est un menuisier ébéniste certifié, ce qui lui donne le droit de s'établir hors de la zone de résidence. Sa qualification lui vaut d'ailleurs aussitôt une commande officielle de la municipalité de Kiev. Convaincu que cette promotion lui permettra de mieux gagner sa vie, il décide de s'y installer avec sa famille. Sans doute ignore-t-il encore que l'administration vient de prendre de nouvelles mesures visant à expulser les Juifs de certains secteurs de la ville où, la veille encore, ils avaient le droit de résider. Désormais, la plupart des Juifs, à l'exception des familles les plus prospères appartenant à la caste des Juifs protégés, sont relégués dans des quartiers proches des anciens ghettos du Moyen Âge et devenus trop exigus pour un tel afflux de population. Dans ces zones urbaines, mal entretenues et rapidement surpeuplées, les conditions de vie se sont progressivement dégradées, en même temps que les vexations et les discriminations subies par les Juifs s'amplifiaient, se complexifiaient et se durcissaient. Ainsi, à peine les Mabovitch sont-ils installés à Kiev que la commande de la municipalité est

annulée par un édile désireux de favoriser un artisan chrétien, sans qu'aucun dédommagement financier soit offert au Juif pourtant sélectionné pour sa compétence…

C'est la mère de Bluma Naïditch qui a rendu possible son mariage avec Moshé Mabovitch. Le grand-père maternel de Golda était résolument hostile à cette union avec un pauvre hère, d'autant que la rencontre des deux jeunes gens a été fort peu protocolaire. Au lieu de passer par un « marieur patenté », comme l'imposait la coutume, Bluma avait eu le coup de foudre pour un grand et beau jeune homme étranger à la ville, entraperçu dans la rue lors d'un défilé. Elle s'était aussitôt promis de l'épouser, se débrouillant pour savoir qui il était et où il demeurait ; puis elle s'était confiée à sa mère, spécifiant bien qu'elle n'accepterait personne d'autre pour mari. Face à semblable détermination, la mère de Bluma avait demandé au marieur d'entrer en relation avec l'inconnu et de se renseigner sur sa situation et ses espérances. Le *shadchen* avait découvert que Moshé Itzhak Mabovitch, né à Slonim, à environ cent cinquante kilomètres de Pinsk et hors de la zone de résidence, venait d'une famille très religieuse et très pauvre, qu'il avait été scolarisé dans une *yeshiva* dès l'âge de quatre ans et qu'il l'avait quittée pour faire son service militaire. Revenu à la vie civile, ayant perdu tout désir de devenir rabbin, il s'était placé en apprentissage chez un ébéniste.

À la suite de cette enquête, les présentations s'étaient déroulées selon les règles. Le jeune homme, séduit par la jolie rousse pétillante, avait fait sa demande en mariage, et tout aurait pu se passer sans anicroche si le père de Bluma, estimant que sa fille chérie méritait mieux qu'un simple menuisier sans le sou ni espoir d'héritage, n'avait mis un veto catégorique à cette union par trop désavantageuse. La mère de Bluma, en revanche, estimant que Moshé, quoique pauvre, était un *mensch* digne de confiance, le chef de famille n'avait pu faire autrement que de s'incliner face aux pressions de sa femme et de sa fille. Bien plus tard, on verra Golda prendre modèle sur sa mère, tout d'abord en fuguant à l'âge de quinze ans pour ne pas épouser le prétendant qu'on lui destinait, puis en choisissant un conjoint selon son cœur.

Au début du séjour à Kiev, la famille Mabovitch ne compte que deux enfants, Golda et Sheyna, de neuf ans son aînée, dont le nom sera plus tard abrégé en Shana. Golda, détail capital pour la structuration de sa personnalité, est, exception faite de sa sœur Shana, la seule survivante d'une fratrie de cinq enfants – quatre garçons et une fille –, mort-nés ou décédés quelques heures

ou quelques jours après leur naissance. Si Shana a miraculeusement survécu, rappellera Golda dans son autobiographie, c'est grâce à la bienveillance d'un couple orthodoxe aisé du voisinage dont l'enfant naît au moment où succombe le dernier-né de la famille Mabovitch. La mère se trouvant dans l'incapacité de nourrir son bébé au sein, les parents proposent à celle de Golda de devenir la nourrice du bébé, pourvu qu'elle consente à quitter son taudis aux murs suintants d'humidité pour emménager avec sa famille dans une pièce spacieuse et salubre.

Le salaire de Bluma, ajouté à celui de Moshé, permet à la famille de sortir provisoirement de la misère et de la faim. Pour éviter que le lait de la nourrice ne tarisse ou ne se déprécie, leurs bienfaiteurs veillent également à lui assurer, ainsi qu'aux siens, une alimentation abondante et de bonne qualité. Shana n'aura jamais le sentiment de souffrir de la faim, contrairement à Golda qui se souviendra de ne pas avoir bénéficié des mêmes avantages, le pain venant souvent à manquer dans son enfance ukrainienne. Plus d'une fois la petite Golda, connue pour son appétit féroce, dut se résigner à être privée d'une portion de soupe par sa mère, au profit de sa sœur Zipke, de quatre ans sa cadette.

Face aux difficultés croissantes auxquelles sa famille est confrontée, Moshé Mabovitch décide de retourner à Pinsk. S'il n'en parle encore qu'à demi-mot, il est déterminé à tenter sa chance en Amérique. En obéissant à l'appel du grand large, il ne fait qu'imiter l'interminable cohorte de Juifs qui, depuis 1881, quittent la Russie pour refaire leur vie dans les pays d'Europe occidentale ou du Nouveau Monde. Pour fuir la misère et les pogroms, ceux qui disposent de l'argent du voyage et d'un pécule suffisant pour n'être pas refoulés d'emblée par les services d'immigration américains, installés d'abord à Heaven's Garden, un peu plus tard à Ellis Island, choisissent les États-Unis. Au début du XX^{e} siècle, éparpillés dans les grandes villes de la côte Est et du Middle West, ces milliers de Juifs russes représentent l'avant-garde d'une émigration qui grossit sans désemparer, au rythme des guerres et des persécutions dont ils sont victimes. Lorsque, à partir de 1890, les États-Unis décident de mettre un frein à leur afflux, les plus démunis ou les plus pressés choisissent dorénavant l'Argentine. Ce ne sera pas le cas de Moshé, qui depuis toujours rêve de l'Amérique et profite du fait que l'administration américaine vient tout juste de relever les quotas autorisés aux Juifs russes. Il

est en effet persuadé que, dans un pays libre, ouvert aux initiatives individuelles et surtout dépourvu de traditions antisémites, un bon menuisier parviendra toujours à subvenir aux besoins d'une famille dans de meilleures conditions. En 1903, il se décide donc à prendre le chemin de l'émigration et, en attendant de pouvoir les faire venir, confie son épouse et ses trois filles aux bons soins de sa belle-famille, qui jouit d'une certaine aisance.

La population de Pinsk, où les ancêtres de sa femme sont établis depuis plusieurs générations, s'élève alors à trente mille personnes, dont les deux tiers sont juives. La ville, aujourd'hui en Biélorussie, est bordée par deux larges rivières, le Dniepr et le Prypiat, propices au débitage et au transport du bois. Une activité qui permet aux Juifs de Pinsk d'abandonner plus facilement qu'ailleurs leurs métiers traditionnels pour en exercer d'autres, souvent plus lucratifs, liés au travail et au commerce du bois. La ville a aussi la réputation d'être un important centre culturel juif où se diffusent les idées neuves, ce qui lui vaut d'attirer une jeunesse désireuse d'échapper à l'emprise de la tradition et de la religion et de s'initier aux concepts à la mode : bolchevisme, nationalisme, bundisme et sionisme.

Le père de Bluma, Menahem Naïditch, était un homme énergique et entreprenant. Après avoir travaillé plusieurs années comme ouvrier dans une scierie, il a pu acquérir une taverne dans une rue en bordure du Dniepr. Parmi ses six enfants, la mère de Golda, considérée comme la plus jolie rousse du quartier, passe aussi pour être la plus volontaire de la famille. Si Golda a toujours affirmé ne conserver que de rares souvenirs de ses huit premières années, c'est sans doute parce qu'elle a en partie occulté ce passé trop douloureux. Elle garde cependant en mémoire quelques images éparses de son enfance russe, placée sous le signe de la pauvreté, du froid, de la faim et, plus déterminante encore pour la formation de sa personnalité, de la peur. Elle a tout juste quatre ans et sa famille réside encore à Kiev quand – jamais elle ne l'oubliera – son père, après avoir entendu évoquer la menace d'un pogrom imminent, s'empresse d'obturer les portes et les fenêtres de leur logement, au deuxième étage d'un vieil immeuble du quartier juif, à l'aide de planches solidement clouées. Ce n'est qu'une fausse alerte, mais l'angoisse éprouvée par la fillette et ses proches est presque aussi intense que les violences bien réelles du pogrom de Pinsk, lors duquel une trentaine de Juifs seront assassinés sauvagement.

Mais il n'y a pas que les pogroms qui aient marqué Golda d'un sceau

traumatique. Cernées de marécages grossis par la fonte des neiges, les rues de la ville, à la fin de l'hiver, deviennent de véritables *blotten* (bourbiers), parfois dangereux pour les enfants. Un soir où la petite Golda, tout juste âgée de cinq ans, joue avec d'autres enfants près des redoutables *blotten* que sa mère lui a pourtant interdit d'approcher, surgit une troupe de cosaques au grand galop, comme brusquement sortis des marais. Sans retenir leur monture, ces cavaliers hors pair sautent par-dessus les corps recroquevillés et tremblants des enfants juifs. Golda n'en restera pas moins convaincue pour le restant de ses jours qu'ils auraient pu rater leur saut délibérément et les piétiner sans un remords.

Bien d'autres terreurs laisseront des traces indélébiles dans sa mémoire. Par exemple, ce groupe de mendiants estropiés, le plus souvent ivres, rassemblés près d'un hangar décrépi, à mi-chemin de son terrain de jeu et de sa maison. Golda redoute tellement le voisinage de ces individus hirsutes et braillards que sa mère, lorsqu'elle lui tient tête, la menace de la leur abandonner pour la nuit, argument qui a le don de la faire céder.

À ces effrois enfantins s'ajoutent ceux, bien réels, consécutifs à deux pogroms d'une violence inouïe, inscrits à jamais dans la mémoire juive. Le premier se produit à Kichinev, capitale de la Bessarabie moldave, dans les premiers jours d'avril 1903 ; le second, l'année suivante, encore à Kichinev, cité prospère dont la population se compose alors de cinquante mille Juifs et soixante mille chrétiens orthodoxes. La veille des Pâques chrétiennes de 1903, une rumeur se répand en ville et aux environs, selon laquelle le corps d'un enfant chrétien assassiné aurait été retrouvé. D'emblée, ce meurtre est assimilé à un crime rituel commis par des Juifs, soupçonnés, selon une vieille antienne antisémite, de tuer des enfants chrétiens la veille de la Pâque juive, afin d'ajouter leur sang dans la préparation du pain azyme. Une autre version des mêmes faits prétend qu'un Juif aurait assassiné sa servante sans motif connu. Le dernier jour de la Pâque juive, qui coïncide cette année-là avec le premier jour des Pâques chrétiennes, d'habiles propagandistes antisémites, téléguidés par des personnalités politiques locales ou par des espions envoyés de Moscou, comme avant chaque pogrom, enflamment par de virulents discours la population chrétienne qui jusqu'alors a toujours vécu dans une relative bonne entente avec ses voisins juifs. Le pogrom se prolonge plusieurs jours et se solde par une cinquantaine de morts, quatre-vingt-douze blessés graves et environ cinq cents blessés légers, sans oublier des dizaines de

femmes violées et sept cents maisons et boutiques juives pillées et détruites par des hordes d'ouvriers et de paysans avinés, agissant en toute impunité. Présente sur les lieux dès le début des émeutes, la police tsariste ne se décide à intervenir que l'avant-dernier jour de ces violences.

L'horreur du pogrom de Kichinev suscite l'effroi dans toutes les communautés juives, ainsi que de nombreuses protestations des gouvernements occidentaux, sans grand résultat. En signe de deuil et d'hommage aux victimes, les Juifs instituent des journées de jeûne et de recueillement. La communauté juive de Pinsk préconise une journée de jeûne. La petite Golda exige d'y participer. D'abord, les adultes ne prêtent aucune attention à ce qu'ils estiment n'être qu'un caprice. Bluma s'évertue à expliquer à la fillette que, dans la tradition juive, les garçons ne sont autorisés à jeûner qu'après avoir atteint l'âge de treize ans et accompli leur bar-mitsva, symbole du passage à l'âge adulte. Quant aux filles, l'âge dit de raison est plutôt fixé à douze ans et aux premières règles ; en outre, dans le monde ashkénaze à cette époque, la bar-mitsva reste un sacrement et un rituel exclusivement masculins. Mais Golda, connue pour son obstination, sa gloutonnerie et son incapacité à sauter un repas, refuse de capituler, malgré les efforts de sa mère et des autres membres de la famille. Elle ne consent à s'alimenter qu'à l'heure du dîner, lorsque les adultes, de retour de la synagogue, rompent le jeûne.

Il est malaisé d'interpréter pareille conduite chez une enfant si jeune. Il semble néanmoins que l'on puisse y voir une des premières manifestations du caractère indomptable de Golda et de son sens exceptionnel de l'engagement pour une cause dont elle se sent viscéralement solidaire. Cette interprétation paraît plus plausible et révélatrice d'une personnalité hors du commun, sachant ses engagements ultérieurs, que celle d'un banal caprice enfantin, d'un entêtement pur et simple. Au regard de son intérêt précoce pour le sionisme socialiste comme moyen de lutte contre le sort fait aux Juifs, il s'agit là, de toute évidence, d'une prise de conscience aiguë et déterminante face à un événement injustifiable et intolérable, mais aussi de la manifestation d'une volonté de fer. Ce jeûne initiatique sera d'ailleurs suivi de plusieurs autres, plus longs et plus spectaculaires, à l'heure du combat contre la puissance mandataire. C'est ainsi que, quarante ans plus tard à Jérusalem, Golda participera à un jeûne de protestation prolongé pour faire pression sur les autorités britanniques qui viennent d'arraisonner en Italie un navire bondé

de survivants des camps de la mort et de personnes déplacées cherchant à gagner clandestinement la Palestine. Face aux litres d'encre répandus par ces actions dans la presse internationale, la Grande-Bretagne se résignera à céder.

Par la suite, les adversaires politiques de Golda et certains de ses proches s'irriteront d'un trait de caractère qu'ils appelleront « entêtement », faute d'en connaître l'origine. À tout le moins, il est probable que le souvenir de cet événement tragique s'est inscrit à jamais dans l'inconscient de la fillette de cinq ans. Il a sans doute contribué à lui forger une force de caractère peu commune, qui l'empêchera notamment de céder à la fatalité et au désespoir, comme les deux tiers d'un état-major exclusivement masculin, lors des premiers jours tragiques de la guerre du Kippour. La première nuit après l'attaque surprise du 6 octobre 1973, selon des témoins dignes de foi, certains militaires et membres du cabinet, dans un moment de panique, auraient songé à imiter les assiégés de Massada, qui préférèrent le suicide collectif à la reddition. Sauf Golda Meir, Premier ministre, pourtant très abattue et dont le cancer, en rémission depuis peu, a laissé place à un zona qui l'a physiquement épuisée. Le lendemain matin, la septuagénaire a recouvré tout son sang-froid et sa combativité. Après quelques heures sans sommeil, mais avec force café et tabac, elle a puisé en elle l'énergie et la force de conviction qui lui permettent de galvaniser ses généraux désespérés et de les pousser à renouer avec l'idée de la victoire.

Golda Meir, dans son autobiographie[1], a rappelé que son enfance à Pinsk ne fut pas toujours placée sous le signe de la peur et qu'elle n'y souffrit pas de la faim, comme à Kiev. Sa première biographe, la journaliste américaine Marie Syrkin[2], a par ailleurs souligné que la petite Golda était une enfant charmante et joyeuse, pleine de vitalité, qui adorait s'amuser autant que s'instruire, et surtout entourée d'amour et d'affection.

Les conditions d'admission à l'école publique russe étant devenues très restrictives pour les Juifs, les écoles privées accessibles aux seules classes aisées et les *yeshivot* – où l'on enseigne surtout les matières religieuses – réservées aux garçons, c'est Shana, éduquée dans une excellente école de Kiev, qui se charge d'apprendre à lire, à écrire et à compter à sa petite sœur. La religion, en revanche, n'occupe que la portion congrue dans son éducation. De façon générale, les parents Mabovitch respectent la tradition, mais sans zèle ; et les grands-parents maternels de Golda, tout comme ses

tantes, ses oncles et leurs familles respectives, font de même. En d'autres termes, ils ne fréquentent la synagogue que pour les fêtes et se contentent de respecter les lois de la cacherout et quelques règles fondamentales, telles que la circoncision et le rejet des mariages mixtes. Sans doute, pour cette raison, Golda ne s'est-elle jamais souciée de Dieu et n'a-t-elle jamais traversé de phase mystique, même après avoir quitté l'âge où les petites filles cessent de jouer à la poupée pour rêver au prince charmant ou, chez les chrétiens, polariser leurs pensées vers l'image du Christ, tel que l'iconographie universelle le représente. Le caractère abstrait de la religion juive, la représentation non incarnée de Yahvé sont il est vrai moins attrayants. Indifférente à la religion, Golda n'en rêvera pas moins d'un grand Israël calqué sur le territoire décrit dans l'Ancien Testament et revendiqué par la droite sioniste, qu'elle soit laïque ou religieuse.

Sous l'influence de sa sœur aînée, en revanche, Golda est sensibilisée très tôt aux idées révolutionnaires, ainsi qu'à l'idéologie sioniste. Ses mémoires évoquent les longues soirées passées à écouter les discussions enflammées de Shana et de ses amis, qui parlent de la nécessité de se révolter contre l'injustice sociale et le despotisme tsariste, tout en projetant d'émigrer, un jour plus ou moins proche, en Palestine. Cachée derrière un poêle en faïence, Golda s'efforce de comprendre leurs propos passionnés. Si, à Kiev, Shana a adoré l'école et souffert d'interrompre une scolarité qu'elle n'a pu poursuivre à Pinsk, faute de moyens, ce n'est pas seulement qu'elle est avide de connaissances ou veut s'assurer plus tard de meilleures conditions d'existence, mais parce qu'elle espère ainsi être en mesure de contribuer à l'édification d'un monde meilleur, non en Russie mais en Palestine. À quatorze ans, elle est déjà une révolutionnaire et conspire, avec ses amis, pour renverser le tsar. Parallèlement, elle milite dans un mouvement sioniste et rêve de fonder un jour un État socialiste juif sur la terre des ancêtres. Golda se souviendra aussi que sa mère craignait de voir surgir la police à tout moment et qu'elle partageait son angoisse, nuit après nuit, lorsque sa sœur tardait à rentrer de ses réunions politiques, auxquelles rien ni personne ne pouvait l'empêcher de se rendre. Elle n'oubliera pas davantage son épouvante les nuits où le martèlement des chevaux cosaques dans la rue la réveillait en sursaut.

Vers la fin de l'année 1905, la nouvelle tant attendue arrive enfin d'Amérique : Moshé a trouvé un emploi et s'apprête à envoyer aux siens de

quoi le rejoindre. La famille se prépare au grand voyage qui se fera en plusieurs étapes, aussi épuisantes que périlleuses pour une mère accompagnée de trois filles de seize, huit et quatre ans à peine. Il leur faut d'abord se procurer de faux papiers et une fausse identité, ce qui n'est pas une mince affaire ; Moshé, en effet, a consenti à faire figurer sur son passeport l'épouse et l'enfant d'un ami, pratique alors courante lorsque le chef de famille partait en avant-garde. Il leur faut ensuite traverser la Galicie vaille que vaille, avec un passeur polonais, puis se rendre en train à Vienne et Anvers et, de là, s'embarquer enfin pour l'Amérique. La traversée, trois semaines environ en dortoir de quatrième classe, s'effectue dans les pires conditions, à cause de l'inconfort des couchettes, de la promiscuité, de la nourriture nauséabonde et du mal de mer dont souffrent la plupart des passagers, sauf Golda. La fillette, en pleine forme et déjà étonnamment sociable, contemple la

mer et bavarde sur le pont avec les rares passagers valides ; le reste du temps, elle se distrait comme elle peut. Dans ces circonstances pénibles, Golda, une fois de plus, fait preuve d'une rare résistance et d'une adaptabilité qui, comme son entêtement proverbial, laisse présager une personnalité hors du commun.

La rançon du malheur

Tous ceux qui, de près ou de loin, se sont intéressés à Golda Meir, avec admiration et affection ou d'un œil plus critique, ont reconnu en elle une personnalité politique de grand format, à une époque où les femmes qui accédaient au pouvoir sans être issues d'une élite socio-économique étaient encore rarissimes. Ceux qui l'ont comparée à Indira Gandhi, autre chef d'État élue démocratiquement, oubliaient que celle-ci était de vingt ans sa cadette, était née dans une famille patricienne et était diplômée de l'université d'Oxford. L'opinion publique était plus proche de la vérité en comparant Golda Meir à Margaret Thatcher ; encore que, contrairement à Golda, issue du *lumpen* juif et trop pressée d'entrer dans l'action pour obtenir le diplôme de l'École normale d'institutrices, Thatcher, issue de la classe moyenne britannique, était passée par d'excellentes écoles et universités. Par surcroît,

plus jeune de trente ans, elle appartenait à une génération où le statut des femmes avait considérablement évolué. Cela étant, les deux femmes passaient pour avoir de nombreux points communs, en particulier leur détermination, leur intransigeance et leur caractère cassant, ce qui leur valut, à l'une comme à l'autre, le même surnom de « dame de fer ».

En comparaison d'Indira et de Margaret, le grand mérite de Golda, mais aussi d'une certaine façon ses limites, fut d'être une autodidacte pragmatique, formée par le militantisme, qui devait en partie son ascension politique à son intelligence, bien entendu, à son dévouement inconditionnel à la cause, mais également, si bizarre que cela puisse paraître à ceux qui ne l'ont vue que septuagénaire, à son charisme et à son pouvoir de séduction. Contrairement à la plupart des autres dirigeants du Yeshouv[3], passés par des universités en Pologne, Russie, Grande-Bretagne ou Turquie, Golda n'était ni une universitaire, ni une intellectuelle autodidacte, ni une grande lectrice, ni même une femme politiquement très cultivée. Ce qui ne l'a pas empêchée d'être la seule femme à figurer aux côtés des pères fondateurs de l'État d'Israël, tous plus vieux d'une dizaine d'années, tous plus cultivés et formés politiquement, mais auprès desquels elle a su rapidement s'imposer, au point d'être reconnue comme leur égale.

Sans doute n'est-ce pas seulement l'effet du hasard si, près de quarante ans après sa disparition, aucune femme politique israélienne n'est parvenue à l'égaler en termes de responsabilités réelles et d'image. Après plusieurs portefeuilles ministériels, Golda Meir achève en effet sa carrière politique par le poste prestigieux de Premier ministre, en quelque sorte la résultante d'une personnalité forgée dès la prime enfance par d'énormes difficultés existentielles. Lesquelles auraient pu avoir des conséquences néfastes, si elles n'avaient été contrebalancées par des modèles familiaux de révolte et de résistance aussi extrêmes qu'inhabituels pour l'époque, et de ce fait déterminants pour la structuration précoce d'une personnalité.

À cela s'ajoute un facteur d'importance pour une femme, sa beauté et son pouvoir de séduction. L'image de Golda Meir demeure celle, stéréotypée, d'une vieille femme à la lourde silhouette, allure qui lui a valu le surnom affectueux de « grand-mère d'Israël » ; mais tous ceux qui la connurent dans ses jeunes années ou au début de sa maturité évoquaient le souvenir d'une tout autre Golda, ravissante jeune femme de taille moyenne mais à la

silhouette fine et élancée, aux yeux bleu-gris ombragés de longs cils, aux traits délicats, et dont le nez n'était pas encore aussi proéminent qu'il l'est devenu avec l'âge. Si l'on croit les témoignages unanimes de ses proches, cette créature pleine de vitalité et de charme ne laissait personne insensible ; il semble même évident que son physique, son pouvoir de séduction sur les hommes, mais aussi son assurance en toutes circonstances ont largement favorisé l'ascension politique de Golda Meyerson.

Comme le précise la journaliste américaine Marie Syrkin, sioniste convaincue et restée jusqu'au bout l'une de ses plus proches amies, non seulement la petite Golda était ravissante, mais, enfant déjà, son charisme la désignait comme leader née, privilège dont les enfants prennent très vite conscience. L'impression de plaire sans effort leur confère dans la vie une assurance et une confiance en eux qui ne les abandonneront jamais. À l'inverse, en seront immanquablement privés les enfants moins gâtés par la nature, qui auront besoin de compenser en permanence. « La petite Golda, très jolie et très avancée pour son âge, était adorée de tous. […] Sa famille était en extase devant sa beauté et son intelligence. En dépit d'une alimentation médiocre et insuffisante […], Golda s'épanouissait. Sa mère, qui pleurait encore la perte de ses cinq enfants, oubliait son chagrin dès que la fillette, bouillonnant de vie, venait auprès d'elle. De son côté, Golda, rassurée par l'affection qui l'entourait et la bonne opinion que ses proches avaient d'elle, prenait de plus en plus d'assurance[4]. »

Mais un physique avenant n'explique pas tout, et la beauté peut fort bien s'accompagner d'un caractère insignifiant et veule. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher les éléments déterminants qui ont influencé et structuré la personnalité de Golda dès sa prime enfance. Ses biographes se sont fréquemment demandé d'où lui venait sa force de caractère si précoce. Le plus souvent, ils ont repris les explications sommaires fournies dans ses mémoires. Selon Marie Syrkin, la seule à avoir reçu les confidences de Golda bien avant que celle-ci ne consente à se plier à l'exercice de l'autobiographie orale[5], on disait dans la famille Naïditch que la fillette avait hérité du caractère énergique et indomptable de son arrière-grand-mère, *Bobe* Golde (grand-mère Golde, en yiddish), décédée à l'âge canonique de quatre-vingt-quatorze ans. L'aïeule, dotée d'une volonté de fer, impressionnait tous ceux qui l'approchaient. La légende rapporte aussi que, dans sa vieillesse, *Bobe*

Golde était perçue comme une sorte de prophétesse, de rabbine inspirée ou de sorcière dont les Juifs superstitieux des *sthetls* alentour venaient solliciter les conseils. On racontait que, dans les dernières années de sa vie, la vieille se nourrissait très frugalement et se purgeait tous les jours pour éviter qu'après sa mort son cadavre n'engraisse la vermine, et qu'elle versait du sel dans son thé pour emporter dans l'autre monde la saveur amère de la *Galut* (l'exil, en hébreu). Marie Syrkin indique avoir maintes fois entendu Golda se demander s'il ne fallait pas attribuer sa forte personnalité et son entêtement à l'influence occulte de cette aïeule dont elle portait le prénom et dont on lui avait maintes fois narré l'histoire. Selon Shana, certaines vieilles commères superstitieuses de Pinsk murmuraient que l'esprit de la vieille, réincarné dans un *dibbouk*, avait pris possession de Golda Mabovitch lorsqu'elle n'était qu'une gamine…

En réalité, le poids de l'hérédité et du passé était infiniment plus complexe. Venue au monde après cinq enfants, dont quatre garçons mort-nés ou n'ayant pas vécu, Golda s'est vu investie par les siens d'une mission symbolique : se substituer à eux et les réincarner, en quelque sorte, comme les *dibbouks* de la légende, âmes tourmentées qui errent entre deux mondes jusqu'à ce qu'on leur rende justice. Par ailleurs, Golda est née dans un contexte très particulier, sa mère ayant vécu sa grossesse dans la crainte et l'angoisse, jusqu'à l'accouchement. Sans doute ne s'est-elle pas réjouie trop vite de mettre au monde une enfante bien vivante, sans que nul puisse lui promettre qu'elle survivrait plus de quelques jours, mois ou années. À cette époque, en effet, le taux de mortalité infantile, surtout dans les milieux défavorisés de la Russie impériale, était dramatiquement élevé. Si la survie d'un nourrisson s'apparentait à un miracle ou à une grâce surnaturelle, que penser d'une fillette qui survit à cinq petits défunts ? Cette prédestination, qui durant sa petite enfance s'exprimait sans doute à travers les mots de la tribu familiale, aurait en quelque sorte scellé son destin. Semblable en cela à maintes personnalités – Beethoven, Dalí, Indira Gandhi… – venues au monde pour remplacer un enfant décédé du même sexe, Golda apparaît en outre, en termes psychanalytiques, « comme une enfant de substitution » à quintuple titre, puisqu'elle est la « réincarnation » de cinq enfants morts dont quatre étaient de sexe mâle. Autrement dit, dès sa naissance, en plus de s'être vu attribuer le prénom d'une aïeule à forte personnalité, le rôle de la petite Golda, pour le moins écrasant, aura consisté à remplacer non pas une fille

l'ayant précédée dans l'ordre de filiation, mais quatre garçons dont sa mère, qui ne devait ensuite enfanter que des filles, ne s'est sans doute jamais consolée et dont elle devait évoquer le souvenir, s'imaginant ce qui serait advenu d'eux s'ils avaient survécu. Les témoignages de fils et filles de parents survivants de la Shoah dont les premiers-nés avaient été gazés à Auschwitz confirment que, quoi qu'ils aient pu faire pour plaire à leurs parents ou leur témoigner de l'amour, jamais ils n'ont pu remplacer dans leur cœur, en qualités et en affection, une fratrie décimée par la barbarie nazie et idéalisée dans leur souvenir[6].

Il n'est donc pas anodin que l'entourage de la petite Golda l'ait considérée comme un garçon manqué, ni que l'on ait pu dire en soupirant qu'un *dibbouk* avait pris possession de son être. En l'occurrence, ce *dibbouk* n'était pas seulement *Bobe* Golde (même si, selon Freud, le choix d'un prénom fait de l'enfant « un revenant »), mais l'âme immortelle des quatre garçons morts, révoltés par l'injustice de leur sort et qui, à défaut d'autre moyen d'existence, s'étaient réincarnés dans le corps d'une fillette – d'où la présence manifeste de caractéristiques masculines dans la personnalité de Golda. Abattue par ses deuils successifs, Bluma a ressenti sa survie comme un miracle. Quant à Golda, dès son plus jeune âge, sans doute s'est-elle sentie mandatée pour réussir aussi bien que quatre garçons ; inconsciemment, il lui a fallu faire ses preuves dans un univers plus masculin que féminin. Ce qui expliquerait, pour une bonne part, un caractère et un tempérament assez inhabituels chez une fille née à l'orée du XX^{e} siècle, dans une famille juive, pauvre, traditionnelle et superstitieuse.

Malgré les contradictions qui la tiraillaient, Golda a choisi une voie lui permettant de concilier, au prix de lourds sacrifices, des valeurs féminines telles que le mariage et la maternité avec des engagements politiques et sociaux, valeurs plus masculines. D'aucuns, du reste, lui ont reproché de s'être désintéressée de sa propre famille et surtout d'avoir été une mauvaise mère[7]. À cela s'ajoute une vie amoureuse compliquée, loin d'être satisfaisante, vécue sous le boisseau pour ne nuire ni à sa famille, ni à sa carrière. Au fil des années, l'enfant miracle s'est ainsi transformée en personnage mi-homme mi-femme, voire, selon certains de ses portraitistes plus ou moins amènes, en femme à tête d'homme. Façon de laisser entendre que l'image de Golda, du fait de son énergie et de sa fermeté, était ambiguë et

paradoxale, pas toujours facile à assumer ni à faire accepter. David Ben Gourion, croyant la complimenter, avait un jour déclaré qu'elle était « le seul homme » de son gouvernement. La phrase a marqué les esprits. Elle est devenue indissociable de l'image de Golda Meir, qui n'appréciait que médiocrement ce genre de louanges.

Sur le tard, dans son autobiographie parue en 1975, Golda a évoqué une autre influence, perçue par son entourage comme tout aussi déterminante sur la structuration de sa personnalité, inspirée celle-là d'une légende relative à son grand-père paternel, disparu bien avant la rencontre de ses parents. Cet aïeul, dont les singularités ou excentricités mystiques avaient émaillé son enfance, avait été kidnappé vers l'âge de treize ans par des recruteurs du tsar. C'était jadis une pratique courante d'enrôler de force de jeunes Juifs dont les familles étaient trop pauvres pour payer des remplaçants. Contraints de servir vingt-cinq ans dans l'armée, ils étaient ensuite autorisés à s'établir dans la ville de leur choix, y compris hors de la zone de résidence. Issu d'une famille orthodoxe très pieuse, éduqué dans une *yeshiva* et destiné à devenir rabbin, ce grand-père, de crainte de se voir subrepticement servir de la nourriture *treife* – non strictement casher –, s'était astreint, jusqu'au terme de son service militaire, à se nourrir exclusivement de légumes crus et de pain sec. En dépit des pressions et brimades pour l'obliger à se montrer moins récalcitrant, par exemple en lui imposant la station à genoux sur des dalles glacées durant plusieurs heures, il n'avait jamais cédé. De même, en dépit des menaces, n'avait-il jamais consenti à abjurer sa foi. De retour à la vie civile, longtemps même après son mariage, pour se punir d'avoir peut-être enfreint malgré lui la loi judaïque, il dormait sur un banc dans une synagogue glaciale, une pierre sous la nuque en guise d'oreiller, afin d'expier d'imaginaires péchés, ascèse qui avait causé son décès prématuré.

Cet aïeul ne fut pas le seul ancêtre de Golda à se singulariser par sa ténacité. Sa grand-mère maternelle, la mère de Bluma, n'était pas moins célèbre pour sa volonté de fer, son autoritarisme et son intransigeance – « pour user d'un terme plus à la mode et que m'appliquent très souvent ceux qui ne délirent pas d'admiration pour moi[8] », précisait Golda Meir, ajoutant que sa grand-mère avait hérité ce trait de caractère de sa propre mère (*Bobe* Golde) et l'avait ensuite transmis à Bluma, laquelle à son tour l'avait transmis à sa fille, Golda, et dont sera finalement dotée sa propre fille, Sarah,

surnommée Sarele par ses proches. C'est ainsi qu'à quinze ans Sarele décidera d'arrêter l'école et de suivre son fiancé yéménite à l'extrême sud du Néguev, pour y fonder un kibboutz. Ni les appels à la raison ni les objurgations de ses parents ne la feront plier, tout au contraire ; ces derniers se résigneront à la laisser s'installer dans cette zone désertique, inhospitalière et particulièrement exposée aux intrusions arabes, où, en outre, tout était à aménager et où l'eau, racontera Golda trente ans plus tard, conservait une couleur saumâtre et une saveur putride.

Golda, du moins dans sa jeunesse, s'est toujours sentie très proche de Bluma, sa mère, plus sans doute que de quiconque, à cause de l'influence déterminante qu'elle eut sur son enfance et son adolescence. Mais c'est sa sœur Shana (Sheyna), en plus de lui enseigner les bases du programme scolaire qui lui permirent par la suite de s'intégrer sans grande difficulté dans le système scolaire américain, qui l'initia dès son jeune âge aux idées de gauche et au sionisme. Elle n'avait pas seize ans, quelques années plus tard, lorsqu'elle prit la responsabilité d'inciter Golda à fuir une tutelle familiale aliénante afin de poursuivre ses études. En contrepartie, elle s'engageait à l'accueillir chez elle et à l'entretenir aussi longtemps que nécessaire. Impressionnée par l'intelligence précoce et la forte personnalité de Golda, Shana avait été la première à pressentir le destin hors du commun de sa cadette et à l'aider à l'accomplir coûte que coûte.

1. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

2. Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

3. Ou Yishouv : terme désignant la communauté juive de Palestine avant la proclamation d'indépendance de 1948.

4. Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

5. *Golda Meir Speaks Out*, Marie Syrkin (éd.), Londres, Weidenfels & Nicolson, 1973.

6. *Cf.* Sylvie Angel, *Des frères et des sœurs. Les liens complexes de la fraternité*, Robert Laffont, 1996 ; Dominique Frischer, *Les Enfants du silence et de la reconstruction. La Shoah en partage*, Grasset, 2008.

7. Elinor Burkett, biographe américaine de Golda Meir, lui reproche de s'être désintéressée de la fille trisomique de son fils, Menahem Meir, et de s'être comportée en mère indigne avec ses enfants, auxquels elle n'avait pas sacrifié sa carrière. Ce livre (*Golda Meir*, Harper, 2008) a inspiré à une journaliste du quotidien de gauche *Haaretz*, Shoshana Kordova, une recension du même acabit, profondément injuste, intitulée « Mère d'une nation, mais pas grand-chose d'une mère ».

8. Ces informations figurent en partie dans l'ouvrage de Marie Syrkin (*Golda Meir…*, *op. cit.*) et dans l'autobiographie de Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

2
L’immersion américaine

Quand les femmes de la tribu Mabovitch, au terme d’un interminable périple qui les a menées du fin fond de la Russie tsariste à l’Amérique profonde, se retrouvent enfin sur le quai de la gare de Milwaukee, en bordure du lac Michigan, elles ont du mal à reconnaître le *pater familias*. Moshé a coupé sa barbe et ses *payess*, remplacé sa défroque de Juif des ghettos pour une tenue plus conforme à la mode américaine, qui le rend tout bonnement méconnaissable. Sa mutation s’est-elle amorcée pendant la traversée, en apprenant que le costume traditionnel des Juifs russes, chapeau rond et calotte noire vissée sur le crâne, suscite l’ire des services d’émigration américains ? Difficile de le savoir. Quelques années auparavant, pour freiner le flot ininterrompu de Juifs russes sans le sou, encombrés de familles pléthoriques, on leur a imposé des quotas drastiques, avant de leur fermer provisoirement les frontières des États-Unis, le gouvernement américain craignant l’émergence, comme en Europe, de mouvements antisémites.

Pour trouver un emploi d’ouvrier dans d’autres secteurs que la confection, la fourrure et la maroquinerie, métiers traditionnellement dévolus aux Juifs, Moshé a dû cesser de se singulariser et, pour prouver sa volonté d’intégration, il a même adopté le prénom de Morris. Pour autant, il n’a pas fait fortune. Il ne peut accueillir sa famille que dans un appartement de deux pièces, avec cuisine et eau courante, prolongé par une sorte d’annexe ouvrant sur la rue, que Bluma, débrouillarde, aura tôt fait de transformer en épicerie pour compléter le maigre salaire de son mari – malgré l’opposition de Moshé et Shana, hostiles à ce projet. Même si ce logement est loin d’être luxueux, il l’est toujours plus que la pièce unique et sans confort où la famille s’entassait à Kiev comme à Pinsk.

Dès le lendemain de leur arrivée, Morris, fidèle à ses principes

d'intégration, conduit son épouse et ses trois filles dans des magasins du centre-ville, afin de les métamorphoser en Américaines. Pour ce qui est de Golda, ses espoirs ne seront pas déçus : d'emblée, la fillette se fond dans le moule et s'adapte étonnamment vite au système scolaire et aux valeurs de son nouveau pays. Plusieurs décennies après son départ pour la Palestine, la communauté juive américaine continuera à voir en elle une authentique Américaine, d'où son immense popularité, jamais démentie, aux États-Unis. Hannah Arendt, assistant en 1961 au procès Eichmann en tant que correspondante à Jérusalem d'une revue américaine, éprouvera une surprise similaire. Dans une lettre à son ami Karl Jaspers, la philosophe d'origine allemande s'étonne de constater à quel point l'ouverture d'esprit de Golda Meir lui a semblé plus typique d'une Américaine que d'une Israélienne. Fait d'autant plus surprenant pour Arendt, naturalisée américaine, que Golda n'a vécu aux États-Unis que de huit à vingt et un ans, alors qu'elle vit depuis quarante ans en Israël. Les deux femmes ont sympathisé et, après une séance au tribunal, ont dîné ensemble pour faire plus ample connaissance. Selon des témoins, elles auraient bavardé jusqu'à une heure avancée, abordant des sujets spécifiques à l'État juif, susceptibles de heurter tout autre dirigeant israélien affilié au Mapaï, le parti de la gauche socialiste et laïque. Peu habituée à mâcher ses mots ou à recourir à des périphrases aseptisées pour exprimer des idées polémiques, Arendt aurait crûment dit à Golda Meir que l'État juif, par certains aspects, se rapprochait davantage d'une théocratie que d'une démocratie : « Qu'il s'agisse de l'absence de Constitution, de séparation entre l'Église et l'État, de l'interdiction des mariages mixtes, c'est-à-dire du maintien des lois de Nuremberg – vraiment monstrueuses –, à mon grand étonnement, et c'est en cela qu'elle [Golda Meir] est toujours restée américaine, nous avons réussi à ne pas nous disputer, et finalement notre discussion m'a paru presque amicale[1]. »

L'émancipation progressive d'une rebelle précoce

Peu après son arrivée à Milwaukee, Golda, qui n'a jamais été scolarisée en Russie et ne sait sans doute lire que le yiddish, peut-être le cyrillique – rien ne prouve, à l'exception de son père, que l'on parlait et écrivait le russe dans sa famille –, s'adapte rapidement à l'école primaire américaine. Elle apprend

aussi à s’exprimer couramment en anglais et, qui mieux est, sans une pointe d’accent. D’emblée, elle adore l’école, se montre une élève appliquée et se hisse parmi les élèves les plus brillantes, même s’il lui arrive de manquer la classe, trop souvent à son gré, pour seconder sa mère à l’épicerie.

Ses rares instants de liberté, Golda les consacre à la lecture ; mais le plus souvent, en rentrant de l’école, elle est astreinte à des tâches ménagères qui se sont encore alourdies depuis la fausse couche de sa mère, suivie de complications. À peine âgée de quatorze ans, plusieurs semaines d’affilée, elle doit se charger de la lessive, du repassage, du ménage, de la cuisine et s’occuper en outre de la petite Zipke, devenue Clara sur le conseil d’une institutrice soucieuse de faciliter son intégration.

Peu après l’arrivée à Milwaukee, Sheyna, qui se fait désormais appeler Shana et se querellait sans cesse avec ses parents, est partie vivre et travailler à Denver, dans le Colorado. Après un an d’arrêt-maladie pour cause d’infection pulmonaire, elle reprend son travail et se lie avec un cercle de jeunes Juifs récemment arrivés de Russie. Son amoureux de Pinsk, Shayma Korngold, la rejoint vers la même période et les jeunes gens se marient sans même songer à demander le consentement des parents.

Une fois sa mère rétablie, Golda n’est pourtant pas autorisée à continuer ses études secondaires. Quant à son désir de les poursuivre jusqu’à l’École normale d’institutrices, il est remisé pour raisons familiales et religieuses : la législation américaine imposant aux institutrices de rester célibataires, les parents Mabovitch refusent catégoriquement que leur Golda soit condamnée à rester vieille fille par décret. Ils souhaitent au contraire marier au plus vite cette grande et belle jeune fille, dont la présence dans l’épicerie familiale fidélise nombre de jeunes gens. À la rigueur, Bluma consentirait à ce qu’elle devienne vendeuse ou suive des cours de sténodactylo, avant d’épouser un monsieur deux fois plus âgé mais jouissant d’une situation florissante. Refusant de se résigner à un tel avenir, Golda passe le plus clair de son temps à pleurer et à se disputer avec ses parents, tout en se demandant comment contourner leur interdiction et prolonger sa scolarité à la *high school*, équivalent américain du lycée ; son rêve de bonne élève est de devenir un jour professeur, « le plus beau métier du monde », dira-t-elle.

En réponse à une lettre furieuse et désespérée de sa sœur, Shana, d’accord avec son mari, encourage fermement Golda à résister et à ne pas interrompre ses études au prétexte qu’elle pourrait un jour devenir « quelqu’un ». Après

en avoir longuement discuté entre eux, Shana et Shayma lui écrivent qu'ils s'engagent à l'aider de leur mieux, à condition qu'elle vienne vivre chez eux, à Denver. En guise de post-scriptum, Shana précise qu'ils gagnent assez d'argent pour trois et termine sur cette injonction sans réplique : « Tu dois venir immédiatement… D'abord tu auras toutes facilités pour étudier ; deuxièmement, tu auras à manger en abondance ; troisièmement, tu recevras les vêtements indispensables à toute personne convenable[2]. »

Dans son autobiographie, avec une émotion à peine émoussée par les années, Golda évoquera son soulagement et sa reconnaissance éternelle envers sa sœur, en ce moment crucial pour son avenir : « Cette missive qui me parvint de Denver en novembre 1912 marqua un tournant décisif dans ma vie, car ce fut dans cette ville que commença ma véritable éducation et que je devins une adulte. […] S'ils n'étaient pas venus à mon secours, j'aurais continué à me battre avec mes parents, à pleurer la nuit et, tant bien que mal, à fréquenter le lycée. Car je ne puis concevoir que, malgré les pressions, j'aurais accepté de mettre fin à mes études ou de me marier[3]. »

À l'automne 1912, en dépit de l'obstruction de ses parents et des disputes incessantes avec sa mère, qui veut l'obliger à prendre un emploi à temps plein et la forcer à épouser le prétendant qu'elle lui destine, Golda, forte tête, parvient à composer avec la volonté parentale et son propre désir : elle suivra les cours du lycée en matinée et fera des tas de petits boulots après les cours. À force d'économiser sur ses gains, grâce aussi à l'argent envoyé par sa sœur et celui emprunté à deux bonnes amies, elle parvient à rassembler de quoi payer son billet de train pour Denver. Afin d'éviter l'affrontement avec ses parents, elle décide de s'enfuir en cachette, avec la complicité de son amie Regina Hamburger. La veille du départ, elle dépose chez celle-ci sa petite valise, qu'elle passe récupérer le lendemain avant de se rendre à la gare, comme si elle partait au lycée.

Dès son arrivée à Denver, la jeune fille s'inscrit dans une *high school* pour reprendre le cours normal de ses études. Et la vie suit son cours, mais à un rythme nettement plus intense et passionnant qu'à Milwaukee. Au fil du temps, le logement exigu de Shana et Shayma, qui continuent, comme naguère à Pinsk, à se passionner pour le socialisme et le sionisme, s'apparente à un lieu de réunion informel où passent et s'attardent les jeunes immigrants de Russie que la tuberculose oblige à suivre un traitement de

pointe dans un hôpital de Denver réputé pour sa prise en charge des affections pulmonaires. Célibataires pour la plupart, ces jeunes Juifs se disent tantôt anarchistes, communistes, socialistes ou encore sionistes socialistes, par opposition au sionisme messianique ou de droite. La plupart s'intéressent également aux grands problèmes sociétaux de l'époque : l'antisémitisme, la Révolution russe, le pacifisme, l'anarchisme, le communisme, la religion, le rôle des femmes dans la société, la montée des nationalismes, etc. La plupart maîtrisent à peine l'anglais et leurs hôtes ne parlent guère le russe, de sorte que les débats se font en yiddish.

Les discussions enflammées de ce groupe de jeunes idéalistes passionnent bien plus Golda que ses devoirs. Presque chaque soir, la jeune lycéenne prend l'habitude d'accompagner ses nouveaux amis dans des meetings politiques qui se terminent souvent très tard. Golda se disperse et paraît négliger ses études, au grand dam de Shana qui sent de son devoir d'y mettre le holà. Au bout d'une année de ce régime, l'atmosphère devient de plus en plus conflictuelle entre les deux sœurs. Persuadée d'agir pour le bien de sa cadette, sans tenir compte de l'esprit d'indépendance de Golda, l'aînée l'accable de remontrances auxquelles parfois s'ajoutent les rappels à l'ordre de Shayma. Ce climat tendu et réprobateur ne tarde pas à exaspérer Golda qui, sans en avertir sa sœur, décide de trouver refuge ailleurs. Estimant qu'elle n'a pas quitté sa famille pour subir une tutelle non moins contraignante et qu'à quinze ans révolus elle n'est plus une gamine, Golda s'enfuit un soir en claquant la porte, abandonnant la plupart des vêtements offerts par Shana, chez qui elle avait débarqué avec un trousseau réduit au strict minimum.

Pour se dépanner, Golda sollicite l'hospitalité d'un couple d'amis tuberculeux logés dans une chambre meublée, complétée d'une sorte d'alcôve, ouvrant sur une cuisine, qui lui assure une certaine intimité. Indifférente aux risques de contagion, elle y restera jusqu'à ce que ses moyens lui permettent de s'offrir une chambre indépendante. Contrepartie de sa liberté, la jeune rebelle, contrainte d'abandonner le lycée, a dû prendre un emploi harassant dans la blanchisserie qui emploie son beau-frère, quitte à remettre ses études à plus tard. Elle n'y renonce pas définitivement, mais, pour l'heure, seul prime son intérêt grandissant pour le sionisme. D'autres idéologies, plus ou moins fumeuses, passionnent pourtant ses amis ; mais ni l'anarchisme ni le communisme ne parviennent à la convaincre, ainsi qu'elle l'écrira : « J'écoutais dans le ravissement toutes les thèses qui s'affrontaient,

mais c'était le sionisme socialiste et la philosophie politique qui m'intéressaient le plus et auxquels j'adhérais d'emblée. […] Je comprenais pleinement la notion d'un foyer national juif […], un endroit dans le monde où les Juifs pourraient vivre libres et indépendants […], où nul ne serait exploité. […] J'étais infiniment plus intéressée par la sorte de foyer national juif que les sionistes voulaient créer en Palestine que par tous les autres sujets[4]. »

La Russie tsariste : un terreau idéal pour le sionisme

Le sionisme, mouvement émancipateur et nationaliste, a vu le jour dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle dans les communautés ashkénazes d'Europe centrale et orientale, principalement dans l'empire tsariste, suite à la recrudescence des pogroms et aux difficultés d'intégration presque insurmontables des Juifs.

Bien avant que le mouvement ne se structure autour de revendications politiques et territoriales, existait déjà en Russie un sionisme messianique, ainsi qu'une sorte de présionisme mi-religieux, mi-culturel, prônant le retour à l'hébreu à travers la modernisation de la langue biblique, jusque-là cantonnée au registre religieux. Certains intellectuels voudraient substituer au yiddish, jugé trop diasporique et prosaïque – un hébreu profane. Lorsqu'il vivait encore en Russie, Ben-Yehoudah, considéré comme le véritable rénovateur de l'hébreu moderne, obligeait ses enfants à ne s'exprimer qu'en hébreu. Une légende prétend que le chien de son fils de cinq ans fut la première créature vivante à ne comprendre que l'hébreu moderne car son petit maître, n'en connaissant pas d'autre, s'adressait à lui exclusivement dans cette langue ! Quoi qu'il en soit, la nostalgie de la patrie perdue n'était pas une nouveauté pour les Juifs diasporiques. Depuis la fin du royaume d'Israël et leur dispersion dans le monde, les Juifs n'ont cessé d'exprimer leur nostalgie. Durant la fête de Pessah, religieux et non religieux avaient coutume de dire : « L'an prochain à Jérusalem. » Ce souhait, seuls les plus religieux le réalisaient en partant en pèlerinage dans la Ville sainte, les plus âgés venant pour y mourir et y être enterrés. Comme tous les Juifs éduqués dans le judaïsme, ils entretenaient leur nostalgie en étudiant le psaume 137, composé lors du premier exil à Babylone, au VI^{e} siècle av. J.-C : « Si je t'oublie jamais,

Jérusalem, que ma droite me refuse son service ! Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens toujours de toi. Si je ne place Jérusalem au sommet de toutes mes joies. » Chaque année à la Pâque, depuis la destruction du Temple en 70 de l'ère chrétienne, on psalmodiait ce souhait.

Vers la fin du XIXe siècle, sous la pression conjointe de l'éveil des nationalismes[5], de la transformation du vieil antijudaïsme chrétien en un antisémitisme virulent et de l'émergence du capitalisme internationaliste, le vœu pieux se transforme progressivement en projet politique. L'objectif du sionisme est de restituer aux Juifs en Diaspora, considérés comme des citoyens de seconde zone, un statut perdu depuis l'annexion du royaume d'Israël à l'Empire romain : celui d'un peuple doté d'un État et d'un territoire où il trouvera équité, justice et protection[6].

L'une des premières organisations sionistes, Les Amants de Sion, commence à faire parler d'elle vers 1881. L'année suivante, une dizaine de présionistes originaires de Roumanie, fuyant les persécutions, pénètre clandestinement en Palestine[7] ; ils s'établissent dans un lieu aride, près de Rishon LeZion, où ils tentent de survivre dans des conditions épouvantables. Ils sont secourus successivement par deux riches philanthropes : le baron Maurice de Hirsch, un laïque profondément hostile aux idées nationalistes, qui se désintéresse rapidement de la Palestine pour se consacrer à son projet d'émigration de masse dans le Nouveau Monde, en particulier en Argentine ; et le baron Edmond de Rothschild, plus attaché à la religion (il préside le Consistoire français), qui prend durablement la relève en finançant la création d'autres kibboutz et institutions sionistes en terre de Palestine[8].

À peine une quinzaine d'années plus tard, un journaliste autrichien d'origine juive, mais parfaitement assimilé, Theodor Herzl, assiste à Paris, en tant que correspondant de la *Neue Freie Press* de Vienne, au procès truqué et à la dégradation du capitaine Alfred Dreyfus. Il comprend alors que l'assimilation est un leurre et que le seul moyen pour ses coreligionnaires d'échapper à jamais à l'antisémitisme est de disposer d'un État souverain où les Juifs persécutés d'Europe trouveraient un refuge. L'ouvrage de Herzl, *L'État des juifs*, publié en 1896, marque un tournant décisif dans l'émergence du sionisme politique, tantôt perçu comme une idéologie, tantôt comme un mouvement émancipateur, avec, dans les deux cas, une revendication territoriale et la constitution d'un État. Influencé par de lointaines rémanences

religieuses, Herzl, bien qu'athée, situe curieusement cet État providentiel en terre d'Israël (Eretz Israël), jadis patrie du peuple juif auquel Dieu l'aurait promise, sans en dessiner les contours ni préciser à quelle date[9]. Le territoire qu'il revendique recouvre plus ou moins la contrée décrite dans la Bible, invoquée par les sionistes religieux. À quelques détails près, il correspond à la Palestine ottomane, qui deviendra Palestine mandataire après la Seconde Guerre mondiale. Vers la fin de sa vie (il meurt d'épuisement à quarante-quatre ans), découragé par ses difficultés à convaincre les chefs d'État occidentaux et orientaux de la viabilité de son projet, Herzl songeait à l'Ouganda. Lui qui ne croyait pas à la venue du Messie et ne pouvait anticiper la Shoah estimait qu'un siècle environ serait nécessaire à la concrétisation de son projet, qui commence à prendre corps dès 1900. Il deviendra réalité en 1948, ce qui, d'une certaine façon tient du miracle, l'État d'Israël ayant été proclamé avec cinquante ans d'avance sur son pronostic !

Rappelons aussi que, dès ses premières années d'existence, le mouvement sioniste s'est scindé en plusieurs courants : extrême gauche laïque, représentée par un parti cryptocommuniste, le Mapam ; gauche réformiste non marxiste, le Poalei Sion, d'où sortira le Mapaï, parti de gauche socialiste, que Golda Meir ne reniera jamais ; un parti de droite modérée, longtemps dirigé par Chaïm Weizmann, futur premier président d'Israël ; deux partis de droite nationaliste, l'un laïque, plus connu sous le nom de Parti révisionniste, ou Hérouth, fondé par Zeev Jabotinsky, puis dirigé par Menahem Begin, et devenu le Likoud ; l'autre religieux, le Mizrahi. Autre particularité, les deux partis de la droite nationaliste sont partisans du grand Israël et du libéralisme économique. Le paradoxe de Golda Meir sera d'avoir été en même temps socialiste et partisane du grand Israël, même si elle se gardait d'afficher publiquement cette conviction secrète que la gauche radicale et une partie de la gauche socialiste auraient mal vue.

La parution de la « Bible du sionisme », deux ans avant la naissance de Golda, suscite aussitôt un immense intérêt en Russie, où *L'État des juifs* bénéficiera longtemps d'une plus large diffusion et d'une meilleure réception que partout ailleurs. Les théories de Herzl suscitent en particulier une adhésion massive parmi les intellectuels non marxistes et dans les milieux modestes dont Golda est issue. Curieusement, même les sionistes qui émigrent dans le Nouveau Monde ne renoncent pas au rêve d'un État juif. Il

était donc prévisible qu'une révoltée précoce, fréquentant de surcroît un milieu d'émigrés russes politisés, fortement impressionnés dans leur pays d'origine par l'ouvrage de Herzl qu'ils ont contribué à diffuser dans leur nouvelle patrie, subisse cette influence à son tour. Il n'est pas fortuit non plus que, parmi les dirigeants issus des premières *alyot*, figure une majorité de Juifs russes et quelques Polonais, parmi lesquels David Ben Gourion et, plus tard, Menahem Begin. Les autres nationalités européennes, au contraire, resteront sous-représentées jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

L'intérêt de la jeune Golda pour le sionisme est encore décuplé lorsqu'on évoque devant elle la légende d'Aharon David Gordon, un intellectuel russe venu s'établir en Palestine en 1905, presque en même temps que Ben Gourion et Yithzak Ben-Zvi[10]. Trois ans plus tard, âgé de plus de cinquante ans, Gordon participe à la fondation de Degania, premier kibboutz de Palestine, dans une zone aride proche de la mer de Galilée. Il s'y prend d'admiration pour une jeune poétesse russe issue d'un milieu aisé, Rachel Blaustein, qui, influencée par ses idées, l'a suivi à Degania où elle s'est transformée en pionnière, sacrifiant sans regret ses mains délicates et sa santé fragile à la fertilisation du désert hostile. Ces exemples héroïques ont le don d'exalter Golda, aimantée par une seule envie : les imiter le plus tôt possible. « Je me prenais à rêver d'aller rejoindre ces pionniers en Palestine, […] eux qui pour la plupart étaient pourtant issus de familles de commerçants ou d'érudits, voire souvent de milieux assimilés et prospères[11]. »

Les pionniers de la Deuxième Alyah représenteront toujours, à ses yeux, les véritables pères fondateurs d'Israël, auxquels elle ne manquera jamais une occasion de rendre hommage. Elle aime leur idéalisme désintéressé. Même issus de familles russes ou polonaises relativement aisées, instruites et bien intégrées, tel Ben Gourion, ils n'ont pas choisi la facilité en émigrant en Palestine. Loin d'eux la tentation d'imiter les immigrants de la Première Alyah, qui déléguaient la plantation et la culture des orangers à des travailleurs arabes sous-payés. Golda rêve de suivre l'exemple des Gordon et autres Ben Gourion, des radicaux animés par la conviction profonde que seul le retour à la terre libérera vraiment les Juifs habitués à vivre concentrés dans des ghettos ou des quartiers réservés, et leur permettra de devenir des citoyens comme les autres, une fois fertilisée la terre reprise au désert.

Ce dernier terme, dans l'esprit de Golda, semble faire fi des populations

arabes installées là depuis des siècles. Sa vision romantique du sionisme la rend aveugle à la situation politique de la Palestine mandataire. Jamais elle ne considérera que les Arabes palestiniens, qu'elle a toujours ignorés, pour ne pas dire méprisés et honnis, avaient un droit légitime sur la Palestine, patrie des Juifs dans les temps immémoriaux, restée leur patrie imaginaire depuis l'exil : « Tous avaient en commun la ferveur de fonder en Palestine une société valide, […] une société meilleure que celle qui existait dans la plupart des régions du globe[12]. » De même Ben Gourion, lorsqu'il évoque ces contrées désertiques, fait volontairement l'impasse sur la situation conflictuelle entre Arabes palestiniens et premiers colons juifs, la préoccupation de ces derniers étant de fertiliser la terre sans trop se soucier de la résistance des populations locales. Lorsqu'elle fait l'éloge des pionniers de la Deuxième Alyah, Golda Meir donne l'impression de ne pas s'être préoccupée du droit des populations arabes présentes depuis des siècles sur les terres que de riches propriétaires égyptiens, libanais ou jordaniens, qui ne les cultivaient pas, avaient vendues sans sourciller à des capitalistes juifs ou à des organisations sionistes. Les actes de vente notariés, écrit-elle, légitimaient pleinement les changements de propriétaires. Les conflits susceptibles d'en découler tôt ou tard n'effleurent pas son esprit, ou lui apparaissent d'une importance secondaire en comparaison du droit légitime des Juifs sur la terre de leurs ancêtres : vision d'autant plus paradoxale, de sa part et de celle des pionniers des premières *alyot*, que nombre d'entre eux se revendiquaient du socialisme, luttaient contre les injustices du système capitaliste et se déclaraient athées, même s'ils n'étaient pas formellement hostiles à la transmission des traditions religieuses. Par ailleurs, ils avaient eu des contacts avec les ouvriers agricoles arabes qui leur avaient enseigné à défricher et cultiver ces sols arides et avec lesquels certains avaient fini par sympathiser.

Durant sa deuxième année à Denver, alors que sa personnalité encore malléable s'enfièvre au cours de discussions passionnées où elle ne se hasarde que rarement à intervenir, Golda se lie d'amitié avec un jeune homme timide, peu au fait des débats politiques et que le sionisme laisse indifférent, pour ne pas dire hostile. Plus vieux de quelques années, Morris Meyerson est épris de culture. Sa situation familiale eût-elle été plus propice, il aurait volontiers étudié les beaux-arts. Faute de moyens, orphelin de père à huit ans, il a dû subvenir aux besoins de sa mère et de ses trois jeunes sœurs

en dessinant des affiches. Peut-être à cause de ses ambitions contrariées, il n'aspire pas à apprendre un métier plus lucratif ; il lui suffit de gagner sa vie et celle des siens, pourvu qu'il dispose de temps libre pour continuer à s'intéresser aux sujets qui lui tiennent à cœur. Morris appartient à cette première génération d'émigrés, pauvres pour la plupart, chez qui la passion du savoir se traduit par d'abondantes lectures, la fréquentation assidue de conférences gratuites et des tâtonnements empiriques pour se rapprocher de leurs centres d'intérêt, mais dépourvus de l'énergie ou des opportunités nécessaires pour concilier un travail rémunéré le jour et la préparation d'examens en soirée. La plupart accéderont un jour à une certaine aisance et leurs héritiers feront presque tous des études supérieures ou connaîtront une fulgurante ascension sociale.

Au cours de l'année 1913, une liaison se noue entre les deux jeunes gens, en dépit de personnalités et de tempéraments diamétralement opposés, selon leur entourage. Autant Golda s'exprime avec aisance en public, autant Morris peine à se faire entendre, la douceur de sa voix n'ayant d'égale que celle de son caractère. Autant Golda se passionne pour les débats d'idées, autant Morris est un contemplatif qui se réfugie dans les arts – musique, peinture et littérature, avec une prédilection pour la poésie –, domaines où ses lectures lui ont permis d'accumuler de vastes connaissances, qui impressionnent la jeune fille. C'est grâce à lui qu'elle découvre avec ravissement les poèmes de Keats, Byron et Shelley, les romans des grands auteurs russes et français, en particulier Tolstoï et Balzac, mais aussi la musique classique, le théâtre et les musées.

À l'entendre évoquer un bon demi-siècle plus tard, avec reconnaissance, les raisons de son attirance pour Morris, on éprouve la nette impression que les rôles étaient en quelque sorte inversés, si l'on s'en tient aux stéréotypes traditionnels sur le masculin et le féminin. D'un côté, Golda, forte, déterminée, extravertie, avide d'actions et de découvertes, et de l'autre Morris, intraverti, casanier, impressionnable. Ainsi qu'elle l'admettra volontiers sur le tard, ce sont bien la faiblesse apparente de Morris, sa discrétion, son intellectualisme qui la séduisirent d'emblée – et qui seront à l'origine de leur séparation : « J'admirais énormément Morris pour sa douceur, son intelligence, ses connaissances encyclopédiques et son admirable sens de l'humour. C'est ainsi, d'abord sans m'en rendre compte,

que je tombai amoureuse de lui[13]. » Dans cet éloge rétrospectif, reflet des sentiments d'une jeune fille d'à peine seize ans, une omission surprend : il n'est pas du tout fait mention de l'attrait physique du jeune homme. En réalité, Golda était loin d'être aveugle, comme le révèle ce jugement lucide, dans une lettre adressée à son amie Regina Hamburger : « Il n'est pas très beau, mais il a une âme magnifique[14]. » C'est au contact des jeunes gens bronzés et musclés du kibboutz que les yeux de Golda se dessilleront et qu'une belle âme ne suffira plus à satisfaire les désirs de celle qui se révélera une amoureuse passionnée.

Selon Marie Syrkin, Morris était on ne peut moins assorti au tempérament joyeux, énergique, entreprenant, hypersociable et extraverti de Golda. « Calme et renfermé, il convenait mal à la jeune fille attirante et vivante qui, partout où elle passait, suscitait la sympathie. […] Ni athlétique, ni très beau, ni très brillant en public, le jeune homme, réservé et souvent d'humeur mélancolique, la fascinait cependant car il l'introduisait dans un univers auquel elle n'avait jamais eu accès et qu'elle découvrait avec émerveillement[15]. » Elle qui, jusque-là, ignorait tout de la culture classique, devient en effet l'élève docile et reconnaissante de Morris, dévorant les ouvrages qu'il lui conseille, l'accompagnant au concert, au théâtre ou aux expositions. Et Golda, comblée, d'écrire à son amie Regina pour lui raconter son idylle en détail. Ce qu'elle lui en dit convainc rapidement Regina, qui n'ignore rien du tempérament volcanique de son amie, de son avidité à croquer la vie, que les jeunes gens ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Même Morris, dont la mélancolie ira s'aggravant, est conscient du danger que représente pour leur couple l'opposition entre la vitalité et le dynamisme de Golda et sa propre nature, plus contemplative et effacée. Dans une lettre à Golda, il entrevoit les risques de mésentente si leur relation devait se concrétiser : « T'es-tu jamais interrogée sur la volonté indomptable de ton Morris, qualité sans laquelle, selon toi, toutes les autres n'auraient aucune valeur ? » Et quelques semaines plus tard, en réponse à une missive de Golda qui se désole de la tristesse de son soupirant : « Tu te fais du souci pour moi… Tu m'écris que tu me sens triste… Mais ma tristesse […] n'est que le reflet de la tristesse universelle qu'éprouve tout être doué de sensibilité et de lucidité… Pour peu qu'on y réfléchisse comment se sentir heureux et satisfait dans ce monde ?… Surtout ne te fais pas de souci et reste la petite *Goldie* que

j’aime voir heureuse et gaie[16]. »

Malgré les mises en garde réitérées de ses proches, Golda, sans en être véritablement consciente à l’époque, apprécie moins l’amant potentiel que le Pygmalion et s’obstine à minimiser le danger. Bien des années plus tard, Marie Syrkin, suffisamment intime pour l’interroger sur les raisons profondes de son attachement pour Morris, s’entendra répondre que, contrainte d’interrompre ses études, elle l’admirait éperdument car il était pour elle « comme un puits de science », et qu’elle puisait dans leurs longues conversations des ressources intellectuelles qu’elle se croyait incapable d’acquérir par elle-même. À l’évidence, ajoute Syrkin, Golda ne se rendait absolument pas compte que chacun la trouvait intelligente et ravissante – ce que tous ses amis confirment ; doutant d’elle-même, elle ne cessait de harceler Morris pour qu’il la rassure. Au point, selon Syrkin, que celui-ci finit par lui écrire : « Combien de fois t’ai-je demandé de ne pas me contredire quand j’affirme que tu es jolie ? Tu me reposes toujours la même question et tu témoignes d’un tel acharnement à te démolir et à douter de toi que cela commence franchement à m’exaspérer[17]. »

Compte tenu de leur âge et du poids des traditions, les jeunes gens n’osent déclarer leurs sentiments que lorsque Golda annonce à son soupirant qu’elle est sur le point de quitter Denver pour retourner vivre auprès de sa famille, à Milwaukee. Le timide Morris attendra la veille de son départ pour lui avouer son amour et son désir de l’épouser. Golda, de but en blanc, lui répond qu’elle partage ses sentiments, mais s’estime encore trop jeune pour envisager le mariage. D’un commun accord, les amoureux décident de taire leur projet, jusqu’à ce que Morris puisse la rejoindre à Milwaukee, et de s’écrire en anglais afin d’empêcher Bluma, qui ne lit que le yiddish, de découvrir leur secret.

Le retour de l’enfant prodigue

Après deux années passées à Denver, Golda, lassée de sa vie laborieuse, s’est en effet décidée à regagner Milwaukee pour reprendre le lycée, peut-être aussi pour tester la solidité de son amour. En outre, ses parents et sa petite sœur lui manquent. À son retour, elle découvre que sa famille occupe un appartement plus spacieux et confortable, mais aussi que l’amélioration de

leur situation matérielle a eu des incidences heureuses sur l'humeur de sa mère et sur la vie sociale de son père. Plus ouverts et conciliants, ses parents ne voient aucun inconvénient à ce qu'elle termine ses études secondaires.

Rassurée par la promesse de son père de l'autoriser à préparer l'École normale d'institutrices, Golda, qui ne ressemble plus guère à l'adolescente révoltée d'antan, s'applique sérieusement à rattraper le temps perdu. Deux ans après son retour, elle décroche son brevet haut la main et est élue vice-présidente de sa classe. C'est donc tout naturellement qu'à l'automne 1916 elle s'inscrit à la Milwaukee Normal School for Teachers, l'école de formation des institutrices. Désormais une adulte, elle est en bonne voie de devenir professeur. Mais se limiter à n'être qu'une étudiante sérieuse et soucieuse de réussir ses examens ne lui suffit bientôt plus ; très vite, elle éprouve le besoin de centres d'intérêt aussi stimulants que ceux qui la passionnaient à Denver. Heureusement, Golda n'a pas à chercher très loin pour se replonger dans le bain politique et associatif. Du fait de l'amélioration notable de leur situation matérielle, ses parents sont impliqués dans les activités de la communauté juive de Milwaukee. Leur appartement, ainsi que l'épicerie de Bluma sont même devenus une annexe du foyer communautaire juif où s'entrecroisent de nombreux visiteurs. Tous ceux qui, dans leur tournée américaine, font halte à Milwaukee pour présenter des ouvrages en yiddish ou faire une conférence se présentent d'emblée chez les Mabovitch avec l'assurance de se voir offrir un dîner substantiel, voire un canapé pour la nuit.

Parmi ces visiteurs dont les propos auront une influence déterminante sur la future orientation de Golda et sur ses choix idéologiques, il y a d'abord Nachman Syrkin, un Juif russe qui a étudié la philosophie et la psychologie à Berlin. Après un bref retour en Russie pendant la révolution de 1905, il séjourne quatre ou cinq années en Suisse, où naît sa fille Marie[18], puis émigre aux États-Unis où, partisan d'une renaissance de l'hébreu comme langue nationale du futur État juif, il s'impose comme l'un des principaux théoriciens du sionisme politique, avant de devenir l'un des fondateurs et le chef de file du Poalei Sion, le parti des sionistes travaillistes. Lors de son premier séjour en Israël, vers le milieu des années 1930, Marie se liera d'amitié avec Golda, d'un an son aînée, et deviendra, avec le temps, l'une de ses proches amies, sa confidente, sa première biographe et l'exégète de ses

discours.

Peu après son retour, Golda et son père ont adhéré au People's Relief Committee (Comité de secours populaire) et participent à de nombreuses réunions et collectes en vue de secourir les réfugiés juifs de Russie et d'Europe de l'Est, dont la situation s'est terriblement dégradée. Depuis 1914, l'American Jewish Joint Distribution Committee sollicite inlassablement la générosité des Juifs américains en faveur de leurs malheureux coreligionnaires. Golda participe à diverses actions ponctuelles, organisant notamment une marche de protestation dans les principales artères de Milwaukee. À sa grande surprise, non seulement le défilé draine une foule considérable, mais les participants ne sont pas tous d'origine juive. Les journaux américains se font largement l'écho de la manifestation et le nom de Golda est mentionné pour la première fois dans la presse locale. Ce succès aura un effet décisif sur son orientation : « Il me semble que c'est pendant ce défilé que fut prise ma décision d'aller en Palestine, écrira-t-elle. […] Il m'apparut que le moment était venu pour les Juifs de posséder un pays bien à eux et que mon devoir était d'aider à sa fondation, non plus seulement par des discours et des collectes publiques, mais en allant y vivre et y travailler[19]. »

En attendant le grand jour, Golda participe aux collectes de fonds, activité où elle excelle, ses propos ayant le don d'arracher des larmes à ses auditeurs, qui ne peuvent s'empêcher de mettre la main au portefeuille. Mais elle comprend vite qu'à long terme il est vain d'espérer soulager des détresses insolubles et de résoudre des problèmes d'une telle ampleur et d'une telle complexité par le simple recours à la charité publique ou par de beaux discours. Après chaque pogrom, les Juifs des démocraties occidentales envoient des aides matérielles aux victimes, en pure perte, protestent leurs gouvernements, puisque les violences s'y poursuivent de plus belle. La recherche d'une solution définitive s'impose désormais pour permettre aux Juifs de devenir des citoyens à part entière d'un pays qui sera le leur. D'après Marie Syrkin, c'est à ce moment précis que Golda, tout juste âgée de dix-sept ans, sans inquiétude sur son avenir, jugé prometteur par tout son entourage, par surcroît citoyenne d'un pays de cocagne, cette Amérique devenue Terre promise pour les Juifs opprimés d'Europe de l'Est, prend l'engagement ferme et définitif de se consacrer corps et âme à la création d'une patrie juive en Palestine.

Cette décision l'incite à adhérer au Poalei Sion[20], le parti sioniste ouvrier, d'obédience socialiste, fondé un peu avant la guerre par Nachman Syrkin. Le principal objectif du Poalei Sion, dont la langue d'usage est le yiddish, est de créer en Palestine des ensembles coopératifs d'où seront bannies les injustices inhérentes à l'économie capitaliste, programme qui séduit d'emblée Golda et auquel elle restera toujours fidèle. Si elle adhère sans restriction au sionisme socialiste, c'est que, d'après Marie Syrkin, son programme concilie deux objectifs qui lui tiennent particulièrement à cœur : *primo*, la création d'un État où tous les Juifs persécutés pourront se réfugier, capable de les défendre contre toutes les atteintes à leur dignité ; *secundo*, l'institution d'un État socialiste en rupture avec les systèmes capitalistes fondés sur l'exploitation des plus faibles et la discrimination. Dès ce jour, elle adopte une maxime tirée de Hillel le Sage, figurant dans les statuts du Poalei Sion et sur les murs de leur local : « Si je ne m'intéresse pas à moi, qui s'y intéressera ? Mais si je ne m'intéresse qu'à moi, où est l'utilité de vivre ? Et si je ne commence pas dès maintenant, quand donc le ferai-je[21] ? »

Devenir membre du Poalei Sion nécessite d'avoir dix-huit ans révolus. Golda doit donc solliciter une dispense, aisément accordée au vu de ses engagements antérieurs, connus et appréciés de tous. Dès lors, elle abandonne son projet de poursuivre ses études jusqu'à l'obtention du diplôme d'institutrice. À la demande du parti, elle accepte de s'installer provisoirement à Chicago, à 60 kilomètres au sud de Milwaukee, où on lui propose un poste de bibliothécaire dans une mairie, moyennant un salaire de quinze dollars par semaine. Ses difficultés matérielles sont atténuées par la présence de Shana, qui, entretemps, s'est également installée dans la capitale de l'Illinois avec sa famille. Mis à part le foyer de sa sœur et ses camarades du Poalei Sion, Golda ne connaît pas grand-monde à Chicago. Trop préoccupée par ses problèmes personnels, il est vrai qu'elle ne cherche pas à se faire des amis. Elle entretient une relation conflictuelle avec Morris, irrité de la voir tout sacrifier, en particulier ses études, à ses engagements politiques.

Pour oublier ces tourments domestiques, Golda consacre son temps libre à militer. Elle anime régulièrement des réunions, organise des meetings et des collectes, mais se montre incapable de prendre une décision qui engage son avenir, à savoir : choisir entre son désir non négociable de vivre en Palestine

et son entêtement à vouloir épouser Morris contre vents et marées. L'amour ou l'idéalisme : dilemme cornélien ! Bien qu'assez lucide pour pressentir que son fiancé n'a peut-être pas le profil idéal pour l'aider à concrétiser son rêve, la présomptueuse Golda ne veut renoncer ni à l'un ni à l'autre. Dans son autobiographie, elle notera : « À Chicago, j'étais loin d'être heureuse. La pensée d'avoir peut-être à choisir entre Morris et la Palestine me minait et je vivais à l'écart, utilisant tous mes loisirs à militer pour le parti sioniste travailliste, à prononcer des discours, organiser des meetings et des collectes[22]. »

Parmi les militants sionistes de la Deuxième Alyah qui font alors la plus forte impression sur la jeune Golda, citons Yitzhak Ben-Zvi, futur deuxième président d'Israël, et David Ben Gourion, l'homme fort du Yeshouv, futur Premier ministre de l'État juif pendant de longues années. Accusés d'être des conspirateurs sionistes, les deux hommes, tout juste âgés de trente ans, viennent d'être expulsés de Palestine par un tribunal turc, la Palestine étant partie intégrante de l'Empire ottoman jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale. En 1916, les deux amis – aujourd'hui considérés, avec Berl Katznelson, David Remez, Isaac Tabenkin et Haïm Arlozoroff, comme les pères fondateurs de l'État d'Israël – se sont réfugiés aux États-Unis. Pour y diffuser le message sioniste, ils font halte dans les villes censées abriter une importante communauté juive, afin d'exhorter les jeunes Juifs américains à s'installer dans les villages collectifs qui se fondent en Palestine ; les autres sont invités à verser leur obole pour l'achat de terres. Les deux compères ont aussi pour dessein de recruter des volontaires pour la Légion juive qu'ils s'apprêtent à créer en Palestine, afin de combattre les Turcs et les Allemands aux côtés des Anglais. Ils espèrent en effet qu'après la guerre leurs faits d'armes les autoriseront à revendiquer, avec quelque chance d'être entendus, la création d'un État juif en Palestine.

Pour la première fois, Golda rencontre d'authentiques Juifs d'Europe centrale représentatifs de la Deuxième Alyah, amorcée en 1906, dont la principale caractéristique est de prôner le travail de la terre par les nouveaux immigrants. Séduite par l'Hashomer[23], organisation d'autodéfense juive créée par Ben Gourion et Ben-Zvi, l'impulsive jeune fille leur propose de s'enrôler. Quelle n'est pas sa déception en apprenant que les femmes ne sont pas admises dans les unités combattantes ! Elle est d'autant plus indignée que

l'éthique prônée dans les kibboutz[24] proclame la fin des discriminations entre les sexes, les femmes étant censées se voir confier les mêmes tâches que les hommes.

Au moment du passage de Ben Gourion et Ben-Zvi à Milwaukee, Morris vient tout juste de rejoindre sa promise qui, dans ses lettres, ne manque jamais d'affirmer sa ferme intention de s'établir en Palestine après leur mariage, programmé pour l'année de ses dix-neuf ans. Déjà enrôlée corps et âme dans le mouvement sioniste, Golda a pris l'habitude de reléguer Morris au second plan, privilégiant ses activités militantes. Un soir, par exception, elle accepte de l'accompagner à un concert prévu de longue date ; sa déception est grande d'apprendre que cette promesse la prive d'assister au dîner organisé par Bluma en l'honneur de Ben Gourion. Lequel, apprenant la défection de Golda, se désiste à son tour. Le repas est donc annulé, mais Ben Gourion lui en tiendra longtemps rigueur.

Causes immédiates d'un engagement irréversible

Songeant à l'avenir, Morris ne se sent guère d'humeur sereine, d'autant que sa mère tâche de le dissuader d'épouser la jeune fille dont il lui rebat les oreilles depuis quatre ans et qui lui a déplu avant même qu'elle ne fasse sa connaissance. Cette hostilité instinctive ira d'ailleurs croissant, mais Morris, passionnément amoureux de Golda, n'en a cure. Ce qui l'ennuie davantage, c'est l'insistance de la jeune fille, qui revient constamment à la charge au sujet de la Palestine, même si, pour ne pas avoir l'air de le forcer à la suivre, elle a l'habileté de déguiser ses propos en supplique, plutôt qu'en ultimatum. Ayant gagné en assurance, elle finit par l'avertir qu'elle ne renoncera en aucun cas à son projet de s'établir en Palestine et d'y contribuer à la création d'un État juif. « Pour moi, il était impératif qu'avant notre mariage Morris n'eût pas de doute sur ma volonté d'aller vivre en Palestine. […] Je lui écrivais que j'avais très envie de l'épouser, mais aussi que j'étais résolue de partir en Palestine. Et j'ajoutais : je sais que l'idée de vivre là-bas ne t'emballe pas, mais je te supplie de partir avec moi[25]. »

À chaque mise en demeure, Morris proteste de la sincérité de ses sentiments, mais réclame encore du temps pour réfléchir. Le jeune homme renâcle à s'exiler dans un pays dont le climat, ajouté aux conditions spartiates

d’existence des pionniers, lui paraissent fort rébarbatives. Morris s’est toujours montré ironique, voire franchement sceptique à l’égard du sionisme, selon lui une utopie fumeuse et vouée à l’échec. Tout en se reconnaissant solidaire des souffrances juives, il ne se prive pas de critiquer toutes les formes de nationalisme, y compris l’idée d’une Palestine juive. « Suis-je heureux ou malheureux que tu te sois inscrite au parti sioniste, que tu sois devenue une nationaliste aussi fervente ? Je l’ignore. En ce qui me concerne, je préfère ne pas m’engager. […] L’idée d’une Palestine juive me semble tout à fait ridicule. Certains peuples sont persécutés, non parce qu’ils n’ont pas de territoire sur lesquels ils établiraient les fondements d’une nation, mais tout simplement parce qu’ils existent[26]. » Et pour justifier son refus de se rendre à une réunion organisée par Golda, il se permet de lui écrire, avec cynisme, que les tribulations des Juifs de Russie en Terre sainte le laissent indifférent ! Il faudra que leur couple batte de l’aile, bien des années plus tard, pour que Golda se rende compte que le jeune homme ne doutait pas seulement de la Palestine, mais aussi de la compatibilité de leurs personnalités. « Pour ma part, écrira-t-elle, je n’avais pas l’ombre d’un doute. Mais Morris, plus sage, avait dû sentir que, à certains égards, nous étions différents et que, un jour, les différences finiraient peut-être par compter[27]. »

Golda est trop occupée pour se morfondre : manière bien à elle d’esquiver les conflits intimes qu’elle évite soigneusement d’affronter, de crainte de découvrir une vérité embarrassante qui l’obligerait à des remaniements douloureux. C’est ainsi qu’elle refuse d’admettre, comme ses amis s’efforcent en vain de le lui faire entendre, qu’elle fait fausse route en s’obstinant à vouloir épouser Morris. Parvenue à l’âge mûr, elle reconnaîtra avoir toujours choisi la fuite dans l’action, chaque fois qu’il lui a fallu résoudre un problème personnel épineux : « Il y avait toujours quelque chose qui avait la préséance sur mes soucis personnels et qui venait tout naturellement m’en distraire – situation qui ne devait guère changer au cours des soixante années suivantes[28]. »

L’indécision de Golda laisse d’autant plus perplexe qu’elle a déjà acquis une grande assurance, comme si l’amour qu’elle prétend porter à Morris dissimulait en réalité non seulement un tempérament dominateur, mais aussi une sorte d’orgueil qui se manifeste autant dans l’incapacité à reconnaître ses erreurs de jugement que par une certaine forme de possessivité à l’idée

de laisser échapper sa proie. Qu'il semble loin le temps où elle se pâmait d'admiration devant le savoir encyclopédique et la grandeur d'âme de Morris ! Ses succès scolaires, ses discussions d'égale à égaux avec les militants du Poalei Sion, l'enthousiasme du public venu l'écouter ont dissipé ses doutes sur son physique et consolidé sa bonne image d'elle-même sur le plan intellectuel. Désormais, plus d'atermoiements face aux décisions à prendre. Et si son niveau de connaissances générales reste insuffisant, cela n'a plus qu'une importance secondaire : dorénavant, son ambition principale est de se réaliser par le travail agricole. Pour les pionniers qui ont émigré en Palestine avec l'intention de se vouer corps et âme à la résurrection de la patrie ancestrale, la culture élitiste de la vieille Europe apparaît aussi superflue que le diplôme d'institutrice auquel Golda a renoncé sans regret excessif, s'investissant à corps perdu dans le sionisme.

Les réticences de Morris augmentent d'un degré lorsque Golda l'informe de son intention de s'établir dans un kibboutz, de contribuer à assécher les marécages infestés de malaria et les transformer en terres agricoles saines et fertiles. Plus le temps passe et plus il se sent déchiré entre son amour et son appréhension de quitter une Amérique prospère pour un pays oriental sous-développé où la présence juive, tout juste tolérée par les Britanniques, indispose de plus en plus les autochtones. Laisser libre cours à l'immigration juive, c'est risquer de se mettre à dos les monarchies arabes, viscéralement hostiles au sionisme. Dès l'arrivée des premiers émigrants de la Deuxième Alyah, plus importante que la première, les kibboutz et les Juifs isolés n'ont-ils pas été attaqués par des Arabes ? Non pour des raisons nécessairement politiques, mais parce qu'ils supportent mal la politique de colonisation juive en terre arabe. La plupart des populations arabes, l'Histoire le montrera, resteront irréductibles sur ce chapitre, même si certains de leurs leaders appellent à la tolérance.

En dépit de signes peu encourageants, Morris, l'amoureux transi, espère encore, soit que la docile jeune fille qui naguère buvait ses paroles renonce à ce qui n'est peut-être qu'une lubie passagère (rares sont alors les sionistes américains disposés à rejoindre la Terre promise), soit que les autorités britanniques refusent de leur délivrer un visa d'entrée en Palestine. La proclamation du gouvernement britannique, le 2 novembre 1917, qui, par la déclaration Balfour, reconnaît comme légitime l'établissement d'un foyer national juif en Palestine, proposition qu'entérinera la Société des nations en

1920, change radicalement les données du problème. Les réticences de Morris envers l'utopie sioniste et l'émigration en Palestine fléchissent sensiblement. La viabilité d'un État juif lui apparaît pour la première fois sous des auspices plus encourageants et les deux jeunes gens s'accordent enfin pour fixer la date du mariage. Sans doute y a-t-il eu convergence entre ces deux événements, qui précédent l'union, le 24 décembre 1917 à Milwaukee, de Golda Mabovitch, dix-neuf ans, et Morris Meyerson, de six ans son aîné. D'abord opposée à la cérémonie religieuse réclamée par ses parents, Golda, émue par le désespoir de sa mère, s'est résignée à respecter la tradition et à ce qu'un rabbin célèbre leur mariage selon le rituel.

Un an plus tard, Golda, dont les activités militantes ne marquent aucun temps d'arrêt, participe avec son père à une campagne en faveur du tout nouveau Congrès des Juifs américains, qui propose d'élire des délégués censés représenter les différentes tendances. Afin de sensibiliser femmes et hommes aux enjeux de cette élection, elle prend l'initiative d'improviser le samedi matin, à la sortie des synagogues, des réunions d'information pour exposer les grandes lignes du programme des sionistes travaillistes. C'est juchée sur une caisse en guise d'estrade, pour mieux se faire entendre, que Golda harangue les Juifs de son quartier. Malgré la réprobation de son père, qui juge son comportement déplacé, elle continue de plus belle à discourir dans les rues. Le reste du temps, à la *Folk Schule* de Milwaukee, elle enseigne à des enfants d'immigrants l'anglais et l'allemand, seule langue étrangère qu'elle ait étudiée durant sa scolarité. D'autres sources indiquent qu'elle donnait des cours du soir de yiddish, ainsi que des rudiments d'histoire et de littérature juives, également dans des *Folk Schulen*[29]. Golda Meir, après la Shoah, fera le serment de ne plus jamais prononcer un mot d'allemand ; elle se parjurera, bien involontairement, en racontant à un diplomate allemand que jadis, en Amérique, elle avait enseigné l'anglais à de jeunes Allemands.

Malgré son intention d'émigrer en Palestine, Golda ne manifeste en revanche aucune velléité de s'initier sérieusement à l'hébreu, qui ne l'attire pas et qu'elle apprendra par nécessité une fois installée en Palestine. Elle gardera longtemps espoir que le yiddish, langue des ghettos, des masses opprimées d'Europe centrale et de la classe ouvrière juive, sorte d'espéranto de la Diaspora et son socle culturel depuis des siècles, devienne la langue

officielle de l'État juif, ou à tout le moins qu'il soit promu à égalité avec l'hébreu. Tout au contraire, le yiddish, langue des immigrants d'Europe de l'Est majoritaires dans les quatre premières Alyah, au lieu de cohabiter avec un hébreu modernisé, sera progressivement mis à l'index. De nos jours, seules les personnes âgées le parlent encore – et souvent en cachette, comme le déplore dans son livre la fille de Shimon Peres, Tsvia Walden, dont la grand-mère russe s'enfermait à double tour pour relire les ouvrages en yiddish de sa jeunesse[30]… Bien plus tard, Golda avouera ne s'être jamais exprimée aussi aisément en hébreu qu'en yiddish, la langue de son enfance et de son cœur. Une faiblesse qui lui sera souvent reprochée, certains de ses adversaires politiques insinuant que son vocabulaire hébraïque se limitait tout au plus à cinq cents mots… alors qu'elle n'en usait en réalité que de trois cents !

Son statut de femme mariée et la cohabitation avec Morris n'ont aucune incidence sur le militantisme frénétique de Golda. Durant les deux années qui précèdent le départ pour la Palestine, elle voyage sans cesse pour le Poalei Sion. Bien plus tard, elle admettra volontiers avoir été le plus souvent absente du foyer conjugal. Un sens impérieux du devoir, dira-t-elle, la contraignait à se rendre disponible pour exécuter les missions qu'on voulait bien lui confier, sans oublier celles qu'elle sollicitait. Ainsi, lorsque le parti décide de lancer un quotidien national en yiddish financé par souscription, Golda se porte spontanément candidate pour vendre des actions. Cette initiative l'oblige à s'absenter plusieurs semaines d'affilée pour sillonner les États-Unis de long en large. Une fois le journal publié, en partie grâce aux sommes collectées par ses soins, elle pousse le zèle jusqu'à le vendre à la criée dans les quartiers juifs de Chicago ou de New York. Son énergie inépuisable, sa disponibilité à toute épreuve, sa réputation de quêteuse hors pair et d'oratrice inspirée lui valent de monter rapidement en grade dans la hiérarchie du parti.

Ainsi, en décembre 1918, est-elle désignée pour participer aux premières assises du Congrès des Juifs américains à Philadelphie. Les délégués des différentes organisations, réunis à cette occasion, représentent toutes les tendances du judaïsme américain[31], qui se sont mises d'accord pour rédiger une Charte destinée à défendre les droits civils et ethniques des Juifs européens. Il est en outre prévu que ladite charte sera ensuite présentée dans le cadre d'une Conférence sur la paix qui se tiendra à Versailles. Les

interventions de Golda et son éloquence font sensation. On peut même dire que sa prestation à Philadelphie signe son baptême du feu et son entrée en fanfare sur la scène du judaïsme américain. Ce n'est certes pas la vanité d'avoir participé à cet événement capital qui réjouit la jeune femme, mais la résolution adoptée par le Congrès en faveur de la création d'un État juif en Palestine. Ce résultat, loin d'être acquis au départ, prime à ses yeux sur tout le reste et lui fait déclarer à Morris, pour le consoler de ses trop longues et fréquentes absences : « Il y a eu des moments d'une telle élévation qu'après cela, je t'assure, on peut mourir heureux[32]. »

À partir de la fin 1918, dans le sillage des guerres civiles provoquées par la dislocation de l'Allemagne impériale et de l'Empire austro-hongrois, des manifestations antisémites d'une rare violence ravagent les régions jadis annexées par ces puissances. Durant cette période de grande instabilité, la Galicie et les autres provinces polonaises ou roumaines annexées à l'Autriche, où les discriminations antijuives avaient sensiblement diminué, contrairement aux provinces polonaises et ukrainiennes rattachées à la Russie, renouent avec la tradition des pogroms, les populations de ces régions se livrant à des représailles sanglantes sur les Juifs. Le bain de sang touche environ deux mille localités situées principalement dans l'ancienne zone de résidence. Ainsi, de la mi-août 1919 jusqu'à la fin de l'année 1920, la communauté juive de Kiev est la cible de pogroms d'une violence sans précédent. Au début, la *Kommandantur* allemande, encore présente dans plusieurs localités d'Ukraine, placarde des affiches affirmant qu'une grande partie de la population juive mène une propagande active contre le gouvernement ukrainien et les autorités allemandes. À titre de représailles, la communauté juive se voit imposer une taxe d'un million de roubles. Comme il lui est impossible de rassembler plus de la moitié de la somme exigée, un certain nombre de Juifs, pris au hasard, sont conduits devant la gare et fusillés sans autre forme de procès. Dès le début, ces actions s'accompagnent du pillage des maisons et des commerces juifs, qui vont s'amplifiant. D'une façon générale, les Juifs de l'ex-empire des tsars ont à craindre les exactions des cosaques de l'armée blanche, des bolcheviks russes, des nationalistes ukrainiens et parfois aussi des Allemands. Certains spécialistes estiment que 78 % des pogroms consécutifs à la Révolution russe auraient eu lieu en Ukraine. Selon des estimations officielles, entre soixante et cent mille Juifs

seront massacrés durant les pogroms d'Ukraine, des milliers d'autres blessés ; dans toute l'Europe de l'Est, entre cent et cent cinquante mille Juifs perdront la vie au cours de ces quelques années où se déroulent les plus importants massacres prégénocidaires de l'Histoire juive.

Les nouvelles effrayantes qui parviennent à Chicago et alimentent la presse yiddish ravivent les terreurs enfantines de Golda. À Pinsk et à Kiev, villes de son enfance russe, des Juifs auraient été arrêtés et fusillés, parmi lesquels des membres de sa famille. Ces persécutions ont un effet décisif sur la décision de Golda, parallèlement à son engagement sioniste, de se consacrer désormais à lutter de toutes ses forces contre l'antisémitisme et à venir en aide aux populations juives persécutées.

Au cours de l'année 1920, le couple Meyerson s'installe à New York, dernière étape avant le grand départ pour la Palestine. Au printemps de la même année, Golda se charge d'acheter les billets, avant d'entreprendre une tournée des adieux qui conduit le couple à Denver, où réside la famille de Morris, Milwaukee et Chicago, où vivent désormais Shana et les siens. Attristée par le départ prochain de sa sœur, cette dernière l'accable de conseils. Elle ne s'attend pas à ce que Shayma, son mari, qui se fait désormais appeler Sam pour faciliter son intégration professionnelle, lui suggère d'accompagner Golda et Morris en Palestine, sans doute par jeu, mais sans imaginer un instant les conséquences de sa provocation. À la surprise générale, Shana le prend au mot et, avec le plus grand sérieux, annonce qu'elle est décidée à partir avec ses deux enfants, Judith et Chaïm, âgés de dix et trois ans. Shayma n'aura qu'à rester à Chicago pour travailler et gagner de quoi les aider à survivre en Palestine. Il ne rejoindra les siens qu'après avoir économisé un pécule suffisant pour attendre qu'un emploi convenable s'offre à lui.

D'autres relations se joignent au groupe des futurs pionniers qui bientôt compte une vingtaine de participants, parmi lesquels Regina Hamburger, la meilleure amie de Golda, et son mari. Une poignée d'entre eux, découragée par les avaries du navire, renonceront à l'aventure avant même de quitter les États-Unis ; d'autres, démoralisés par les conditions de vie après quelques jours passés en Eretz Israël, déclareront forfait et referont le voyage en sens inverse…

Des talents prometteurs, parfois à double tranchant

Au moment du grand départ, la personnalité de Golda est parfaitement structurée. Ses qualités et ses défauts sont bien en place, qu'il s'agisse de sa séduction et de son charisme, dont elle est maintenant consciente, de ses talents de collectrice de fonds et d'oratrice hors pair ou de sa volonté inébranlable, un temps dissimulée par son charme. Plus problématique pour son entourage, son obstination et son asservissement inconditionnel, voire fanatique à son idéal se révèlent dans certains cas particulièrement pernicieux pour les individus trop naïfs et influençables qu'elle amène à sacrifier leurs propres intérêts à des desseins qui ne les concernent pas. Sa rhétorique, aussi simpliste qu'implacable, son enthousiasme communicatif pour les causes qui lui tiennent à cœur l'incitent, sans le moindre état d'âme, à réduire à néant les projets d'interlocuteurs assez crédules pour prendre ses promesses mirobolantes pour argent comptant. C'est ainsi qu'à Minneapolis elle a réussi à convaincre un pauvre cordonnier d'investir toutes ses économies dans le quotidien yiddish que s'apprêtait à lancer le Poalei Sion ; or cette somme, péniblement économisée pendant plusieurs années, était destinée à faire immigrer sa famille restée en Russie. Le pauvre homme, berné par la promesse de récupérer bientôt sa mise augmentée d'intérêts juteux, a confié son magot à Golda. À ses yeux, dira Marie Syrkin, « le doute était une hérésie » ; en d'autres termes, à moins qu'elle ait cru de bonne foi aux fables qu'elle racontait à ses dupes, on peut penser qu'elle s'en moquait. Seul lui importait l'objectif qu'elle s'était fixé. En l'occurrence, la durée de vie du journal n'excéda pas vingt mois et se révéla un gouffre financier. Non seulement les actionnaires ne virent jamais le moindre retour sur investissement, mais aucun ne récupéra sa mise. Quarante ans plus tard, évoquant l'histoire du malheureux cordonnier, « Mme Meir reconnaissait avec un sourire légèrement confus qu'elle l'avait toujours sur la conscience. Mais, en 1920, de tels scrupules lui étaient totalement inconnus[33] ».

Le caractère dominateur de Golda ne l'empêche ni de séduire ni d'aimer plaire. L'insistance des regards masculins l'a convaincue qu'elle est attirante, mais aussi que sa personne irradie un charisme qui aimante les hommes comme les femmes et ne laisse personne indifférent. En plus des hommes qui la courtisent et ne se gênent pas pour lui exprimer leur désir ou lui déclarer leur flamme, Golda, en toute circonstance, est entourée d'un groupe de

femmes qui l'admirent éperdument et lui vouent une sorte de culte. Regina Hamburger a raconté à Marie Syrkin que, partout où elle passait, Golda était aussitôt entourée d'une cour d'admirateurs, et qu'en outre quatre garçons sur cinq tombaient aussitôt amoureux d'elle. Toutefois, les relations de la jeune fille avec ses soupirants restent à ce point platoniques et dépourvues d'ambiguïté que le futur époux de Regina peut confier son admiration en toute candeur à son ami Morris : « Golda est quelqu'un de très bien, lui écrit-il. Elle a un penchant naturel à la bonté et à la noblesse des sentiments. […] Elle est vraie, enthousiaste et appliquée. […] D'un point de vue strictement objectif, c'est mieux qu'un trésor, c'est une providence[34]. »

En plus de son charme, la jeune fille dispose d'un atout majeur, qui contribuera grandement à son ascension politique : son exceptionnel talent pour collecter des fonds. Il fera maintes fois merveille pour la survie et le développement économique d'Israël. Ses performances inégalées dans ce domaine lui vaudront d'ailleurs la reconnaissance officielle de la nation. Lors de la proclamation de l'État juif, en mai 1948, Golda Meir recevra un vibrant hommage de David Ben Gourion. L'inlassable lutteur tiendra à témoigner publiquement sa reconnaissance à la femme qui, par son dévouement sans faille et sa force de conviction, a sensibilisé les riches Américains à la cause du nouvel État juif, encore vacillant, et largement contribué à sa survie en recueillant outre-Atlantique l'argent nécessaire à l'achat des armes sans lesquelles une victoire écrasante sur les armées arabes eût été impossible. « Si un jour on écrit notre histoire, dira Ben Gourion, il faudra y stipuler que c'est une femme juive qui a collecté l'argent qui a permis à notre État d'exister. »

Parce qu'elle a les qualités oratoires d'un tribun populaire, qu'en anglais comme en yiddish elle s'exprime sans affèterie, allant toujours droit au but, qu'elle sait user de mots simples et d'idées émouvantes qui lui viennent du cœur et arrachent des larmes à ses auditoires, Golda s'est révélée, dès sa première tentative dans ce domaine, une collectrice hors pair. Ce talent lui vaudra d'être envoyée à plusieurs reprises en mission aux États-Unis pour solliciter les sommes pharaoniques indispensables à l'accueil et à l'intégration de milliers de rescapés des camps de la mort, de personnes déplacées d'Europe de l'Est et plus tard du Moyen-Orient, mais aussi pour financer le développement économique du pays et les guerres successives d'Israël. D'une façon générale, et quel que soit le but de la collecte, elle

parviendra chaque fois à dépasser largement les objectifs fixés, la communauté juive américaine se montrant très sensible au fait que Golda, une Américaine, parle leur langue. Aussi Ben Gourion se fera-t-il un devoir de répéter à Chicago, en janvier 1949, devant une assemblée d'institutions juives, l'hommage rendu quelques mois auparavant à Golda Meir en Israël. Cette intention, inhabituelle de sa part, la touchera profondément, du moins sur l'instant. Peu à peu, Golda se verra intronisée dans le Panthéon des héroïnes bibliques de l'Histoire juive, aux côtés des femmes qui, telles Esther, Judith ou Deborah, par leur courage, leur ruse ou leur beauté, contribuèrent à la survie du peuple juif. C'est ainsi qu'aux États-Unis sa légende, en plus d'inspirer de nombreux biographes, sera maintes fois représentée sur les scènes de Broadway, au cinéma et à la télévision, des actrices célèbres revendiquant le privilège d'interpréter son rôle, en particulier Anne Bancroft au théâtre et Ingrid Bergman, dont ce fut le dernier rôle à l'écran, à la télévision[35].

Sa vocation de collectrice de fonds, qui contribuera grandement à son accession vers les plus hautes sphères politiques, remonte à l'époque où, après les cours, l'écolière de onze ans était vendeuse dans un magasin de vêtements pour arrondir les fins de mois de sa famille. Mieux que quiconque, elle sait alors le sens du mot « pauvreté ». Manifestant très tôt un sens aigu de l'initiative et un pragmatisme à toute épreuve, la petite Golda, de son propre chef, organise dans son école une collecte destinée à fournir des manuels scolaires aux élèves nécessiteux. Autoproclamée présidente de l'association fondée à son initiative, elle loue ensuite une vaste salle de réunion et expédie dans tout l'arrondissement des invitations rédigées à la main. À la surprise de son entourage et du corps enseignant, non seulement le public répond en masse à son appel, mais, après sa harangue, il se montre particulièrement généreux. Golda a refusé d'écrire son discours, comme l'en suppliait sa mère, préférant suivre son inspiration en s'exprimant avec des mots simples et directs, venus du cœur, persuadée qu'un discours improvisé aurait plus d'impact et susciterait plus d'émotion qu'un speech préparé à l'avance, nécessairement plus froid et convenu. Cette première intervention publique, comme souvent par la suite, lui vaut un triomphe : « À cette occasion, je parlai de la nécessité pour tous les enfants, pauvres ou riches, de posséder leur propre livre de classe. Et la collecte fut un succès[36]. »

À la fin du cycle secondaire, son talent d'oratrice et ses bons résultats scolaires lui valent d'être désignée pour prononcer le discours de fin d'année. Forte de ses succès précédents, Golda improvise avec bonheur. Dorénavant, elle refusera de lire en public des allocutions rédigées à l'avance, sauf lors de circonstances exceptionnelles et officielles où elle devra s'y résigner – les accommodant à sa sauce lorsqu'elle les juge trop formels. « Mon habitude de ne jamais recourir à un texte écrit date de cette époque, confiera-t-elle. Ainsi, durant un demi-siècle, sauf pour les discours de haute politique aux Nations unies ou devant la Knesset, je n'ai jamais cessé de dire ce qui me sortait de la tête[37]. » Faisant preuve d'une intuition fulgurante pour présenter les problèmes, évaluer la spécificité et les attentes d'un auditoire, elle use avec chacun, compte tenu des enjeux, d'une argumentation suffisamment convaincante et percutante pour les émouvoir d'emblée et lui permettre d'atteindre, voire de dépasser les objectifs financiers les plus ambitieux. Mais ce qui lui était permis pour recueillir des fonds ne le sera plus lorsqu'elle accédera au poste de ministre des Affaires étrangères, où sa marge d'improvisation est dès lors sous contrôle.

Dans certains contextes, sa rhétorique émotionnelle a parfois eu raison de leaders politiques américains, européens, voire africains ou arabes, *a priori* réservés à l'égard de la politique israélienne, voire hostiles à l'existence même d'Israël. Mais il est parfois arrivé que sa manière abrupte d'aborder les problèmes déplaise franchement à ses interlocuteurs. Abba Eban, l'un des plus prestigieux ministres des Affaires étrangères d'Israël, relate dans son autobiographie[38] que Golda Meir – à qui par ailleurs il rend un hommage appuyé pour sa fermeté dans la gestion de la guerre du Kippour – avait le don d'exaspérer le secrétaire d'État américain Henry Kissinger ; elle, au contraire, laisse entendre que, malgré leurs différends politiques occasionnels, ils s'entendaient comme larrons en foire, sans doute parce qu'elle le recevait dans sa cuisine ! Quant au président Nixon, s'il lui témoignait des marques d'affection en public, Eban rappelle que, dans la mesure du possible, il évitait de discuter avec elle de sujets épineux, supportant mal sa tendance à simplifier et son ton péremptoire. Quant à Moshé Dayan, qui a longtemps eu avec elle des relations difficiles, il se délecte à révéler les propos peu amènes du roi Abdallah de Jordanie, qu'elle avait rencontré en secret à Amman, à la veille de la guerre dite d'Indépendance, en 1948, pour tenter de le dissuader

de s'allier à la coalition des voisins arabes d'Israël. Selon Moshé Dayan, alors que Golda avait cru faire la conquête d'Abdallah, son dédain pour les us et coutumes arabes, son ignorance des convenances diplomatiques, son langage sans apprêt, sa manière d'entrer dans le vif du sujet ou, pour le dire plus crûment, son culot et son manque de tact, dans des situations exigeant infiniment plus de doigté et de sens diplomatique, avaient fortement déplu au souverain hachémite, plus occidentalisé que ne laissait prévoir son costume[39].

Tout au long de sa carrière, l'impulsivité de Golda l'amènera à prendre des décisions hâtives, à s'exprimer sans se soucier d'introduire des nuances, à commettre parfois des impairs aussi préjudiciables aux causes qu'elle prétend défendre qu'à ceux qu'elle veut aider. Son obstination rétive à toute argumentation, son attitude méprisante envers certains finiront par lui nuire au point de se mettre à dos des interlocuteurs de tous bords et pourtant bien intentionnés. Les féministes israéliennes ne lui pardonneront jamais ses sorties ironiques sur leurs revendications en faveur du partage des tâches ménagères ; et nombre de dirigeants arabes, tel le président Sadate, lui en voudront terriblement d'avoir rejeté leurs propositions de paix avec dédain. Alors que le dirigeant égyptien émet à plusieurs reprises le désir de rencontrer le Premier ministre israélien pour discuter d'un traité de paix entre leurs deux pays, Golda s'obstine à traiter Sadate de « clown » devant ses ministres et collaborateurs et ne condescend même pas à lui répondre. Quelques années plus tard, c'est Menahem Begin, chef de file de la droite révisionniste, qui prendra l'initiative d'inviter Sadate en Israël, concrétisant ainsi le fameux traité de paix avec l'Égypte, jamais dénoncé depuis bientôt quarante ans. Comble de la mauvaise foi, Golda Meir, qui rencontre Sadate à cette occasion, se permet de lui demander, avec son culot habituel, pourquoi il n'est pas venu plus tôt. Sadate aura beau jeu de lui rappeler la fin de non-recevoir qu'elle avait opposée à ses propositions de paix envoyées bien avant la guerre du Kippour[40]…

1. Hannah Arendt, lettre à Karl Jaspers, citée par Wolfgang Heuer (*Hannah Arendt*, Éditions Jacqueline Chambon, 1993). Les règles se sont depuis lors infléchies ; ainsi, les mariages mixtes célébrés à l'étranger peuvent désormais être reconnus en Israël.

2. Marie Syrkin, *Golda Meir…, op. cit.*

3. Golda Meir, *Ma vie, op. cit.*

4. *Ibid.*

5. Selon l'historien britannique Eric Hobsbawm, thèse partagée par la plupart des historiens, le nationalisme naît en Europe dans le sillage des révolutions avortées de 1848, où des peuples, annexés à

de grands empires, luttent pour retrouver leur indépendance et affirmer leur identité.

6. La première expression de la nécessité d'un gouvernement juif sous la forme d'un État, ou plus exactement d'une instance internationale capable de défendre les Juifs, donne lieu à la création de l'Alliance israélite universelle, dont l'un des fondateurs est Adolphe Crémieux, ministre de Napoléon III.

7. Les Turcs restreignaient de manière drastique l'immigration juive en Palestine.

8. Dominique Frischer, *Le Moïse des Amériques. Vies et œuvres du munificent baron de Hirsch*, Grasset, 2002. Un chapitre de ce livre analyse en détail les raisons pour lesquelles Hirsch, après avoir fait réaliser une étude exploratoire en Palestine, a compris d'emblée les obstacles politiques et climatiques qui s'opposaient alors à une émigration de masse à réaliser dans l'urgence.

9. Pour les ultraorthodoxes, cette date coïncidera avec la venue du Messie. Rappelons en outre qu'Israël est le second prénom de Jacob, fils d'Isaac et petit-fils d'Abraham.

10. Né en Ukraine en 1884, membre fondateur du mouvement sioniste Poale Zion, deuxième président d'Israël de 1952 à sa mort en 1963.

11. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

12. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

13. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

14. *Ibid.*

15. Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

16. *Ibid.*

17. Cité par Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

18. Quoique sioniste convaincue comme son père, Marie Syrkin (1899-1989) ne consentit jamais à faire son *alyah*. Poétesse, écrivain, journaliste politique, conférencière talentueuse et rédactrice en chef du journal sioniste *Jewish Frontier*, nommée à cinquante et un ans professeur de sciences sociales à l'université de Brandeis, Marie Syrkin fut aussi la première enseignante à dispenser un cours sur la littérature de l'Holocauste.

19. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

20. Ou Poale Zion en anglais, de même que *zionism* s'écrit « sionisme » en français.

21. L'aphorisme rappelle un proverbe allemand très populaire : « *Morgen, morgen, nur nicht heute ?* » (« Pourquoi demain, demain, plutôt qu'aujourd'hui ? »), formule qui évoque à son tour le proverbe français : « Pourquoi remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même ? »

22. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

23. En hébreu, *Hashomer* signifie « gardiens ». Cette organisation, créée vers 1909 par les pionniers de la Deuxième Alyah, se veut la gardienne du travail et de la sécurité dans les kibboutz. Ses organisateurs participeront à la création de la Haganah et du Palmach.

24. Le pluriel hébreu de ce mot est « kibboutzim ».

25. Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

26. Morris Meyerson, lettre à Golda Mabovitch, 1915, *in* Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

27. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

28. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

29. *Folk Schule* : mot yiddish formé d'un préfixe anglais et d'un suffixe allemand qui, selon le contexte, désigne ou bien un cours du soir pour adultes, ou bien l'école primaire. Le mot allemand *Volksschule* signifie « école primaire », mais les *Volkshochschulen* correspondent en Allemagne soit à nos universités populaires, soit aux cours du soir pour adultes. Compte tenu du contexte, il devait sans

doute s’agir d’un enseignement pour adultes.

30. Tsvia Walden, *Parole d’Israélienne. Langue promise sur une terre maternelle*, Plon, 2001.

31. Notamment le sionisme, encore largement minoritaire. L’autobiographie de Golda Meir laisse parfois une impression contraire, mais c’est une illusion. L’attitude des États-Unis vis-à-vis d’Israël a évolué favorablement après la création de l’État juif, et plus encore après ses victoires militaires.

32. Cité par Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

33. Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

34. Yossel Kopelov, lettre à Morris Meyerson, 1915, citée par Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

35. William Gibson, *Golda’s Balcony*, Broadway, 1977, avec Anne Bancroft (repris en 2003). Alan Gibson, *Une femme nommée Golda*, 1982, avec Ingrid Bergman. Un autre téléfilm est sorti en 2007.

36. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

37. *Ibid.*

38. *An Autobiography*, Random House, 1977.

39. Moshé Dayan, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*

40. Entretien avec Avi Pazner (20 juin 2014), ex-ambassadeur-directeur adjoint du service de presse du cabinet de Golda Meir lorsqu’elle était Premier ministre.

3
Du rêve palestinien à la réalité

> « *Cet extraordinaire peuple juif, sorte de légion étrangère qui s'était assemblée sur le sol des ancêtres, qui avait retrouvé pour langage commun la plus vieille des langues mortes et nourrissait pour ce sol et cette langue le respect, l'attachement, l'amour passionné des hommes qui voient pousser une maison, croître un arbre, fleurir un jardin né de leurs mains.* »
>
> Joseph Kessel,
> *Terre d'amour et de feu.*
> *Israël 1925-1961* (Plon, 1965)

Le 23 mai 1921, seize ans après son arrivée aux États-Unis, Golda Meyerson, en compagnie de son mari, de sa sœur Shana, de ses neveux Judith et Chaïm, de Regina Hamburger, sa plus ancienne amie depuis l'école primaire de Milwaukee, de Yossel Kopelov, l'époux de celle-ci, ainsi que d'autres relations gravitant autour du Poalei Sion quittent l'Amérique pour la terre de leurs ancêtres. Ils partent sans regrets, mais avec un pincement au cœur en quittant ce pays de cocagne auquel ont rêvé tous les Juifs persécutés de l'Ancien Monde et où leurs parents, naturalisés depuis quelques années, espéraient construire une vie à la hauteur du rêve américain.

Ce rêve-là n'a guère trouvé d'écho chez Golda. Préoccupée de sujets juifs, elle n'est jamais vraiment sortie de la communauté juive de Milwaukee, a travaillé presque uniquement dans des institutions juives. Sans doute est-elle passée à côté de la réalité de la société américaine. Lorsque, bien des années plus tard, la journaliste italienne Oriana Fallaci, qui a choisi de s'exiler en Amérique, lui demande ce que les États-Unis ont représenté pour elle, Golda répond qu'ils n'ont été qu'un pays de transit, un intermède instructif, formateur et réconfortant. Dès son arrivée sur le sol américain, elle l'a considéré comme une simple étape entre la Russie et la Palestine. « J'ai

grandi et je me suis construite en Amérique, où je suis allée à l'école et où j'ai vécu jusqu'à mes vingt ans, explique-t-elle. […] Je m'y suis délestée de mes terreurs de Pinsk et de Kiev. » Et de rappeler une anecdote illustrant les différences entre l'Amérique et la Russie. Pour la fête du travail, son père, syndiqué, avait prévu de manifester. Bluma avait emmené ses deux filles pour le voir défiler. « Pendant que nous attendions, la police montée est arrivée pour repousser les gens sur les trottoirs, afin de dégager la voie pour la parade. Mais ma petite sœur ignorait cela et, quand elle a vu les policiers à cheval, elle était tellement terrorisée qu'elle s'est mise à hurler : "Les Cosaques, les Cosaques !" […] Alors considérez que, pour moi, l'Amérique est un pays où la police montée protège les manifestants, alors que la Russie est un pays où l'on massacrait les Juifs et les jeunes socialistes. » Quant à son opinion sincère sur les États-Unis, elle est révélatrice : « L'Amérique est un grand pays qui a aussi beaucoup de défauts. C'est une tragédie que le problème des Noirs [*the Negro problem*] n'ait pas été résolu depuis une centaine d'années, mais c'est quand même un grand pays plein d'opportunités et de libertés. Ce n'est pas rien de pouvoir écrire ce que l'on veut, même si l'on n'est pas d'accord avec le gouvernement ou l'establishment. Peut-être ne suis-je pas objective, mais j'éprouve une immense gratitude pour l'Amérique et j'aime l'Amérique[1]. »

En 1921, ce point de vue ne l'empêche pas de quitter sans regret le pays des grandes promesses et des espaces illimités, où tous les rêves semblaient possibles, pour réaliser une chimère : le retour, après des siècles d'absence, dans un pays quasi imaginaire, dont elle et ses amis ignorent la langue, les mœurs et surtout la situation politique complexe. Tout cela parce qu'en des temps immémoriaux cette contrée aride fut la terre sacrée du peuple juif. À leur souhait, le réveil des nationalismes en Europe a donné soudain une signification politique. Ainsi Golda et ses proches sont-ils partis sans émettre de doute sur la légitimité de ce « droit au retour », avec une seule idée en tête : redonner vie à leur ancienne patrie.

Une épopée périlleuse

Pour des raisons pécuniaires, Golda s'est décidée à voyager sur un paquebot moins rutilant que d'autres, plus récents, amarrés sur les quais de la

gare maritime de New York. Le *Pocahontas*, supposé les conduire jusqu'en Palestine, est un vieux rafiot à bout de course, que l'on dit incapable de tenir la mer par gros temps. Golda, surtout soucieuse du prix de la traversée, ne s'est pas inquiétée de la vétusté du navire, les tarifs pratiqués sur les bateaux plus modernes et plus rapides lui ayant paru prohibitifs.

Le voyage jusqu'à Naples est censé durer deux semaines. Manque de chance, des avaries mécaniques surviennent dès le lendemain du départ, exigeant un arrêt à quai de plusieurs jours. Le bateau n'a pas plus tôt appareillé qu'une mutinerie éclate à bord. Cette fois, il faut s'arrêter neuf jours à Boston, faire appel à la police, débarquer les mutins et attendre le retour au calme pour reprendre la mer. Entre-temps, trois candidats, moins téméraires et surtout moins motivés, ont profité de l'intermède, annonciateur d'épreuves dramatiques, pour mettre un point final à l'aventure.

La traversée de l'Atlantique se révèle cauchemardesque. Non seulement la météo est souvent exécrable, mais une mutinerie larvée persiste à bord. Certains membres d'équipage, en conflit avec les officiers, se vengent sur les passagers en leur servant une nourriture insuffisante et infecte. À la suite de nouvelles avaries mécaniques, le navire doit s'immobiliser une semaine aux Açores, alors qu'il navigue depuis bientôt un mois. À l'escale de Naples, Golda et ses amis, excédés par les impondérables d'un voyage dont ils ne voient pas la fin, décident d'abandonner le *Pocahontas* à son sort et de gagner Brindisi en train. De là, ils embarqueront sur un autre bateau à destination de Tel Aviv, via Alexandrie.

Sur le quai du port de Brindisi, juste avant l'embarquement, Golda aperçoit un groupe de jeunes Juifs, originaires de Lituanie, se réclamant comme elle de la mouvance du sionisme travailliste. À deux reprises, ces émigrants ont tenté, en vain, de pénétrer en Palestine. Devant l'accroissement d'une population juive aussi mal tolérée par les mandataires britanniques qu'auparavant par les Turcs, ils ont été refoulés. Ces péripéties ne les ont pas découragés : ils restent déterminés à faire une troisième tentative. D'emblée, Golda se montre désireuse de nouer des liens d'amitié, mais les Lituaniens sont réservés, voire méprisants. Les Américains, lui laissent-ils entendre, ne sont que des idéalistes bourgeois, des sionistes d'opérette qui ne résisteront pas plus de quinze jours aux rudes conditions de vie des kibboutz, la plupart ne disposant que d'installations sanitaires rudimentaires, qu'il s'agisse des douches collectives ou des toilettes en plein air, destinées à recycler les

excréments en engrais. Rien à voir avec les conditions de confort familières aux Américains, réputés incapables de s'accoutumer aux durs travaux physiques, sous un soleil de plomb. Contrairement aux compagnons de voyage de Golda, assez « riches » pour s'offrir des cabines de troisième classe et des repas chauds, ces Lituaniens voyagent sur le pont. Ils ont prévu de faire leur « popote » avec les moyens du bord, ce qui implique des repas froids et sommaires, perspective qui semble laisser indifférents ces jeunes gens habitués à vivre à la dure, ce qui, aux yeux de Golda, ajoute à leur charme : « De vrais hercules, prêts à construire un pays à la force des reins et en le fondant sur la justice. […] Splendide matériel humain qui serait l'orgueil de notre peuple[2]. »

Hélas, les valeureux et resplendissants spécimens lituaniens refusent tout de go de frayer avec les Américains, au grand dam de Golda, prête à n'importe quel sacrifice pour briser les barrières. « Ils me fascinaient, écrira-t-elle, car ils représentaient tout ce dont je rêvais, tout ce que je voulais être moi-même, habités par leur idéal, pleins d'austérité et de détermination. […] J'aurais souhaité qu'ils voulussent bien de nous comme camarades, mais ils gardaient leurs distances[3]. »

Afin de briser la glace entre les deux clans, Golda ne trouve rien de mieux que de faire appel à l'esprit de solidarité de ses compagnons de voyage, leur suggérant avec insistance de renoncer à leur cabine, à la promesse de repas chauds et consistants servis dans une salle à manger, pour rejoindre les Lituaniens sur le pont. Les membres du petit groupe, excédés par l'autoritarisme moralisateur de Golda et peu enclins à subir d'autres privations, commencent par regimber. Jamais à court d'arguments, avec son insistance coutumière, elle parvient cependant à les convaincre que dormir à la belle étoile et sacrifier leur confort petit-bourgeois relèvent de leur devoir de futurs pionniers et qu'ils se doivent de suivre l'exemple de leurs frères sionistes. Seule concession : moyennant quelques dollars donnés à un steward, les enfants de Shana sont autorisés à dormir l'un dans une cabine inoccupée, l'autre sur un canapé du salon, à condition de décamper à l'aube. Grâce à son initiative, la glace se brise enfin entre les deux clans. Dans son autobiographie, elle s'abstiendra de mentionner que les conditions de confort sur le pont n'étaient pas idylliques, en particulier la nuit. Contrairement aux Lituaniens, les Américains ne sont pas équipés pour résister au froid, aux

embruns et à l'humidité qui les transperce jusqu'aux os, même en été. En revanche, elle évoque avec complaisance le climat d'entente entre les deux clans, les soirées merveilleuses passées à entonner en chœur des chants sionistes qui les galvanisent tous. « Nous leur parlâmes de la vie en Amérique et eux de leur existence en Europe orientale. Et quand les étoiles se levaient, sous le ciel étoilé, nous chantions ensemble des chants hébreux et yiddish en nous tenant par la main, nous dansions tous la *hora*[4]. »

Si l'on en croit le témoignage de Marie Syrkin, antérieur d'une dizaine d'années à l'autobiographie de Golda[5] et fondé sur de longs entretiens avec Shana et d'autres compagnons de voyage, la traversée fut loin d'être aussi idyllique. Non seulement les Lituaniens auraient refusé de fraterniser avec les Américains, mais ils auraient tout bonnement rembarré Golda, venue leur proposer de ne faire « qu'un seul groupe » ; à quoi ils auraient répondu, d'un ton sans réplique : « Nous ne voulons pas d'Américains avec nous. » Toutefois, ajoute Marie Syrkin, inquiète de ne pas leur apparaître trop favorable, « ces jeunes gens austères et rigoristes n'étaient pas aussi gênés lorsqu'il s'agissait d'accepter l'argent que leurs proposaient les riches Juifs européens qui étaient à bord[6] »…

Quoi qu'il en soit, l'exemple est révélateur du caractère intransigeant, voire égocentrique de Golda Meyerson, imperméable aux raisons d'autrui. De la même façon qu'à coups d'arguments moralisateurs et culpabilisants elle avait convaincu le petit cordonnier de Minneapolis de financer l'éphémère quotidien du Poalei Sion, sacrifiant ainsi l'espoir de faire venir sa famille en Amérique, Golda, sans hésitation ni vergogne, ignore délibérément la fatigue et l'inconfort de ses compagnons de voyage pour se rapprocher des Lituaniens, au nom d'un idéal qui, à ses yeux, justifie sa démarche. D'une certaine façon, le pauvre Morris a cédé au même genre d'ultimatum. Quant à ses petits neveux, très éprouvés par la longue traversée, leur bien-être et leur santé ne l'émeuvent guère, comme Shana ne peut que le déplorer.

Golda n'avait pas pour habitude de se soucier des besoins et *desiderata* de ses amis, ni de leur fatigue, dès l'instant où son bon vouloir était en jeu. Une lettre de Shana à son mari le confirme. Regrettant d'avoir entraîné ses enfants dans cette équipée dramatique où un passager et plusieurs membres d'équipage ont trouvé la mort, Shana y raconte leurs tribulations à Naples, à la recherche d'un hôtel ni trop sordide ni trop cher. Elle se plaint de

l'épuisant trajet ferroviaire jusqu'à Brindisi, s'inquiète de la santé et du moral du petit Chaïm, très éprouvé par les péripéties de la traversée, qui ne songeait plus qu'à dormir et à manger. Elle évoque enfin leurs difficultés à se voir délivrer des visas pour l'Égypte, ainsi que des billets pour la Palestine, la plupart des compagnies maritimes ayant refusé de leur en vendre. À l'évidence, Shana, Golda et leurs amis sont mal renseignés sur le climat politique régnant alors en Palestine ; ils ignorent tout de l'hostilité des Arabes à l'égard de la colonisation juive. « On nous a dit que les chrétiens et les musulmans peuvent entrer librement en Palestine, mais pas les juifs, écrit Shana. […] Il paraît que c'est pour notre bien, car les Arabes jettent les Juifs à la mer !… Mais l'un de nous, très débrouillard, à force de se démener, a réussi à tout arranger et à obtenir nos visas pour l'Égypte. […] Nous avons réussi à monter à bord du premier bateau en partance. […] La traversée se serait passée sans encombre si Golda ne s'en était pas mêlée[7]. »

Depuis quelques années, les archives israéliennes relatives à Golda Meir et à d'autres personnalités du Yeshouv, désormais déclassifiées, sont accessibles aux chercheurs. La dimension la plus intime de la personnalité de Golda Meir, soigneusement dissimulée de son vivant, livre certains de ses secrets, révélant des détails surprenants, parfois salaces. Au point que l'on est en droit de se demander si sa décision intempestive de dormir à la belle étoile, aux côtés de beaux gaillards lituaniens n'était pas motivée par d'autres désirs que celui de communion fraternelle… Pour le dire crûment, Golda aurait-elle obéi à une banale et inconsciente pulsion sexuelle, elle qui confiait naguère à son amie Regina que Morris n'était « pas beau », mais qu'il avait une « belle âme » ? La proximité de vigoureux émigrants a-t-elle éveillé la sensualité latente de Golda, qui se manifeste là, pour la première fois, de façon aussi impérative ? Il est plausible qu'elle ait ressenti le besoin d'un autre type de relation charnelle que celle que lui offrait Morris, ce myope introverti et malingre, sans doute pas l'amant idéal dont rêvait une jeune femme de vingt-trois ans, pleine de vitalité, dont la sensualité exigeante devait s'affirmer après leur séparation. Ne nous étonnons donc pas que Yossel Kopelov, futur époux de Regina et admirateur platonique de Golda, ait lui aussi été sensible à l'espèce d'élan vital, de force animale que dégageaient ces Lituaniens, qui avaient travaillé dans des mines et dans des exploitations agricoles : « Ils sont jeunes et beaux… Ils ont des muscles

d’acier… Ce sont de véritables hercules… C’est un matériel humain splendide qui fera l’orgueil d’une nation[8]. » Leur stature impressionnante n’évoquait guère le stéréotype caricatural des Juifs du ghetto auquel Morris, à en juger d’après ses photos de jeunesse, faisait davantage penser.

Des débuts décevants

La chaleur étouffante du Moyen-Orient, la saleté des rues, le harcèlement incessant des mendiants qui s’agglutinent aux voyageurs dès leur descente du bateau et qui, malgré les rebuffades, les suivent partout à la trace : le choc est rude pour la petite troupe d’Américains, débarqués à Alexandrie au beau milieu de l’été africain. Dégoûtés de la navigation pour longtemps, ils décident d’achever le voyage en chemin de fer, ce qui suppose un changement de train à El Qantara et quelques heures d’attente sous un soleil de plomb, avant de monter enfin dans un wagon à destination de Tel Aviv.

Sales, exténués par une journée et une nuit sans sommeil, accablés par une chaleur torride, tous éprouvent un immense soulagement, le 21 juillet 1921, après cinquante-deux jours de périple, en entrant dans la petite gare poussiéreuse de la ville blanche, sortie de terre à peine dix ans auparavant. Le simple fait d’être tous parvenus vivants en Palestine suffirait à leur bonheur, si la vie quotidienne à Tel Aviv n’était aussi pénible et décevante, si les lits de l’hôtel n’étaient pas infestés de punaises, si les étals des marchands de fruits ne grouillaient pas de mouches et s’il ne leur fallait pas subir de telles conditions de pauvreté, de précarité et surtout d’angoisse. Le récent pogrom arabe de Jaffa, quelques semaines avant leur arrivée, au moment de la Pâque, s’est traduit par des actes de vandalisme, causant la mort de dizaines de Juifs, comme un rappel des terreurs encore vivaces de leur enfance russe.

Si leur première impression de Tel Aviv n’a rien d’exaltant, du moins sont-ils arrivés au terme du voyage. Ils ont craint pour leur vie, égaré leurs bagages entre deux bateaux ou deux trains, certains ont vu fondre leurs illusions sur les charmes de la Terre promise et songent déjà à repartir. Seule Golda resplendit : elle touche au but ultime qu’elle s’est fixé bien des années auparavant, peut-être déjà à Pinsk, quand, juchée sur le poêle en faïence, elle écoutait en cachette Shana et ses amis discuter du sionisme et se séparer en formulant le vœu si cher aux Juifs depuis la destruction du Second Temple et

leur dispersion dans le monde : « L'an prochain à Jérusalem. »

Fondée en 1909 par un petit groupe de sionistes de la Première Alyah, la Tel Aviv de 1921, bâtie sur 11 hectares de dunes aux portes de Jaffa, n'en finit plus de s'étendre, pour couvrir quinze ans plus tard quelque 632 hectares. Au moment de l'arrivée de Golda et de ses amis, le village de trois cent cinquante âmes s'est transformé en une grosse bourgade de quinze mille habitants, mal entretenue, sans charme particulier, mais comptant pas moins de seize écoles et animée d'une intense vie culturelle[9]. Tel Aviv est alors la troisième ville importante de Palestine, avec Haïfa, jeune cité portuaire, industrielle et active, où domine la population arabe, et Jérusalem, dont les Lieux saints, les monastères et les couvents incarnent le centre spirituel des trois religions monothéistes – sans oublier son université, ni surtout le siège du gouvernement mandataire et de l'Agence juive, laquelle représente le gouvernement du Yeshouv, c'est-à-dire de la Palestine juive avant la proclamation de l'indépendance. Dans ces deux villes se côtoie une population mélangée de juifs, de musulmans et de chrétiens qui vivent en assez bonne intelligence, même si les musulmans acceptent de plus en plus mal le flot ininterrompu d'immigrants juifs d'Europe centrale débarquant à Haïfa, qu'ils y restent ou non.

Tel Aviv est la ville où se rejoignent tous ceux qui n'aspirent pas à travailler dans les kibboutz, sans doute parce qu'elle est la seule ville de Palestine – et du monde – dont la population est à 90 % juive. Après deux mille ans d'absence et de dispersion, les sionistes ont réussi la prouesse d'édifier en quelques années une cité pour les Juifs, administrée par une municipalité juive et disposant d'une police juive – ce qui, pour les immigrants d'Europe de l'Est, relève pour ainsi dire du miracle. Un urbanisme et une architecture résolument modernes évitent soigneusement toute ressemblance avec les *shtetls* d'Europe centrale, bourgades tortueuses, obscures et malodorantes, qui n'étaient pas sans évoquer les ghettos du Moyen Âge. Pourtant, si certains quartiers de Tel Aviv sont dotés de rues bien pavées et percés de larges avenues, bordées de maisons proprettes et de jardinets fleuris, d'autres secteurs, moins centraux, offrent aux visiteurs une autre image. Quant aux habitations ouvrières situées en périphérie, construites à la va-vite pour parer au plus pressé, elles restent dépourvues d'électricité, d'eau courante et de tout-à-l'égout. La construction, en effet, ne

parvient pas à suivre le rythme frénétique de l'immigration, qui s'intensifiera encore à la veille de la Seconde Guerre mondiale, et aussitôt après.

Quelques semaines avant l'arrivée de Golda, les émeutes arabes du 1er mai ont provoqué à Tel Aviv l'afflux de centaines de Juifs de Jaffa. Faute de logements disponibles, ils campent dans des cabanes délabrées ou sous des tentes dressées sur la plage, qui donnent à certains secteurs de la ville un aspect particulièrement sordide. Le caractère provisoire et malpropre de Tel Aviv est encore accentué par le sable des dunes environnantes qui, à la moindre bourrasque, recouvre d'une fine pellicule les arbustes, les terrasses de café et les trottoirs, si poussiéreux qu'ils en deviennent impraticables. L'écrivain Arthur Koestler, découvrant Tel Aviv quatre ans après Golda, se souviendra d'une ville en tous points fascinante, lui inspirant des sentiments entre tendresse et répulsion. Tendresse pour l'extraordinaire vitalité d'une population exclusivement juive ; répulsion pour l'affreuse pagaille architecturale qui y régnait. « C'était, écrira-t-il dans un roman en partie autobiographique, une ville frénétique, touchante, affolante, qui saisissait le voyageur par le revers de son veston dès qu'il y pénétrait, qui le tirait, l'entraînait comme dans un tourbillon et le laissait, au bout de quelques jours, exténué, hésitant entre l'amour et la haine, le rire et le mépris[10]. » Koestler, avant de jeter l'ancre quelques années en Palestine, avait bourlingué dans toutes les grandes capitales européennes, Budapest, Vienne, Berlin et Paris. Il reproche aux premiers bâtisseurs de Tel Aviv d'avoir systématiquement dédaigné le style arabe pour privilégier ce qu'ils imaginaient être le genre moderne européen – d'avoir bâti, en somme, sur le sable jaune des dunes méditerranéennes une ville qui n'était tout compte fait qu'une copie « des faubourgs-ghettos de Varsovie, Cracovie ou Lodz » et du Berlin des architectes du Bauhaus. « La rue principale, ou rue Herzl, était bordée de maisons d'une laideur parfaite. Elles ressemblaient toutes à des orphelinats ou à des gendarmeries. […] Elle [la ville] s'agrandissait par bonds frénétiques avec chaque nouvelle vague d'immigrants, une marée d'asphalte s'avançant sur les dunes. » La précipitation est telle, il est vrai, que nul n'a songé à tracer un plan d'urbanisme ou à se conformer à une quelconque réglementation. Les plus riches s'y font construire des maisons sans déposer de permis de construire, assurés qu'ils sont de bénéficier d'une totale impunité. « La poussée de la ville était fiévreuse et anarchique comme celle des plantes

tropicales[11] », ajoute l'écrivain, séduit toutefois par l'atmosphère décontractée de cette cité nouvelle, dont la plupart des habitants ont entre vingt et trente ans et où le port de la cravate, comme toute forme d'affèterie vestimentaire, est proscrit, la jeunesse locale ayant bien d'autres soucis que celui de paraître.

L'architecture de Tel Aviv semble laisser Golda Meyerson indifférente. Son autobiographie n'y fait aucune allusion. Sans doute est-elle trop occupée par les nombreux problèmes matériels à résoudre au jour le jour. En revanche, elle apprécie les promenades avec Morris, bras dessus, bras dessous, le soir, au bord de la mer, à l'instar de centaines d'autres couples de pionniers venus se rafraîchir et qui, la nuit tombée, allument des feux de joie sur la plage, chantant en chœur l'*Hatikvah* ou formant de vastes rondes pour danser la *Hora.*

Golda s'étant entendu conseiller d'attendre septembre pour présenter sa candidature au kibboutz de son choix, la recherche d'un logement et d'un emploi s'impose d'urgence à elle, les dollars du ménage s'épuisant à grande vitesse. Il en va de même pour leurs amis. Au bout de quelques jours, Morris, Golda et leurs proches – Shana et ses enfants, Regina et Yossel Kopelov – finissent par dénicher un deux pièces meublé de sept lits et, luxe suprême, équipé d'une vraie cuisine séparée. En revanche, il n'y a ni électricité, ni eau, ni salle de bains, et de toilettes encore moins. Les sanitaires collectifs sont situés dans la cour de l'immeuble, où l'on doit faire la queue devant une pompe unique pour remplir son seau. Tous trouvent également des emplois plus ou moins précaires, mais suffisants pour survivre, à condition de contrôler chaque dépense. Morris se fait embaucher comme comptable, Yossel comme coiffeur, Regina comme dactylo. Shana, elle, s'occupe de ses enfants, tient la maison et cuisine pour le groupe. Quant à Golda, on lui a proposé un poste de professeur d'anglais au lycée de Herzlia ; de crainte d'avoir à le quitter en cours d'année, elle préfère donner des cours particuliers à des adultes et nouer ainsi de nouvelles connaissances.

Peu à peu, le groupe s'adapte à sa nouvelle vie. Leurs bagages, qu'ils croyaient perdus, sont finalement retrouvés, plutôt en bon état. Dans les inévitables moments de déprime, certains se demandent quelle mouche les a piqués de s'exiler si loin de l'Amérique et de son confort ; mais ils évitent de se plaindre. S'ils ne peuvent s'empêcher de faire allusion à leurs déboires

lorsqu'ils écrivent à leurs proches, ils les relativisent avec humour, soulignant que leur déception tient au fait qu'ils s'imaginaient la Terre promise sous un jour idéal, ayant négligé de s'informer au préalable sur la réalité qu'ils y trouveraient.

Ces déconvenues matérielles sont le cadet des soucis de Golda. Les conditions eussent-elles été plus dures, plus dissuasives, la question d'un éventuel retour ne se serait jamais posée pour elle, comme elle s'est posée pour certains de ses compagnons de voyage, y compris son amie Regina, tant l'idéal sioniste est devenu sa raison d'être. « Il est facile de parler d'un travail pénible quand on est bien installé en Amérique, écrit-elle à son beau-frère, mais c'est une tout autre histoire de s'y mettre quand on est sur place. Il est aussi plus facile de dire que l'on dédaigne le confort en paroles qu'en actes. […] La durée de séjour en Palestine ne dépend pas du bien-être personnel, mais de la volonté d'y demeurer coûte que coûte, quitte à y souffrir, même beaucoup s'il le faut. […] Ce qui me paraît symptomatique, c'est que ceux qui veulent repartir sont ceux qui viennent tout juste d'arriver. En revanche, tous ceux qui sont installés ici depuis quelque temps sont pleins d'espérance et de foi dans l'avenir. Tant que ceux-là resteront, je ne partirai pas[12]… »

En décidant, un jour pas si ancien, de faire sa vie en Palestine, Golda a accepté tous les points du programme des sionistes socialistes, concevables uniquement dans le cadre d'une structure collective : le kibboutz, sorte de ferme autogérée dont les membres sont tenus, statutairement, de tout mettre en commun pour participer au développement de ce lieu de vie rural. En y entrant, tous adhèrent implicitement à un but ultime : reconstruire le pays des ancêtres, mètre carré par mètre carré, moyennant un travail de forçat à peine rémunéré, le bénévolat étant la preuve indiscutable de l'engagement à la cause sioniste.

Les manuels définissent le kibboutz comme une communauté ou un village collectiviste à vocation essentiellement agricole, qui abolit la propriété privée sous toutes ses formes, l'existence de ses membres étant intégralement prise en charge par la communauté. Dans les kibboutz d'inspiration socialiste, tous les membres sont réputés égaux, ce qui suppose aussi qu'ils doivent coopérer dans tous les secteurs de la production, de la consommation et de l'éducation. À l'origine, il ne s'agissait pas d'une simple expérience collectiviste en milieu rural. Les membres fondateurs, tous issus de la gauche radicale,

souhaitaient au contraire proposer un modèle social censé devenir dominant dans le Yeshouv. Leur objectif final était de créer « un homme nouveau et une société nouvelle » qui verraient la suppression de la propriété individuelle et la disparition de la famille bourgeoise, d'où leur décision de déléguer à la collectivité le soin d'élever et d'éduquer les enfants en commun, au lieu de les confier à leurs parents respectifs, comme dans les sociétés traditionnelles[13].

Contrairement à Golda, pour qui la réalisation de l'idéal sioniste est indissociable de la vie au kibboutz, Shana cultive une tout autre vision de sa vie en Palestine. À aucun moment elle n'a envisagé de sacrifier l'intimité de sa cellule familiale à une forme d'existence communautaire impliquant de déléguer ou de sous-traiter, en quelque sorte, l'éducation de ses enfants à la collectivité. Sa principale préoccupation est au contraire de réimplanter en Palestine un foyer traditionnel, identique à celui qui était le sien à Chicago, et où Sam, son mari adoré, reprendra sa place dès qu'il disposera d'un pécule suffisant pour larguer les amarres et la rejoindre à Tel Aviv. Pour Shana, contrainte de veiller en permanence à l'éducation et à la santé de ses enfants, qui ont enchaîné coup sur coup diverses maladies infantiles, la vie quotidienne est incomparablement plus difficile que celle de ses colocataires, d'autant que son mari lui manque terriblement. Difficultés qu'elle s'efforce de minimiser dans ses lettres à Sam ou à ses amis, préférant mettre l'accent sur les problèmes domestiques en voie de résolution ou sur la décoration de l'appartement, qui, depuis l'arrivée des malles, prend enfin tournure : « On s'est donné du mal, mais il est devenu tout à fait vivable. […] Nous avons à peu près tout ce qu'il nous faut pour manger, mais tout est très cher et il y a peu de choix. Enfin, nous mangeons à notre faim. Et, grâce à Golda, nous avons fait un tas de connaissances[14]. » Un an après son arrivée, les conditions d'existence de Shana se sont considérablement améliorées. Elles deviendront plus que satisfaisantes après l'arrivée de Sam. Les enfants sont désormais scolarisés, et Shana occupe un emploi relativement bien payé ; Sam, de son côté, se fera embaucher comme directeur dans une fabrique de chaussures où il recevra un salaire tout à fait convenable. La famille en profitera pour déménager dans une maison plus spacieuse et mieux équipée, disposant, luxe suprême, d'une salle de bains pour eux seuls.

Le kibboutz, une société égalitaire ?

Si Shana n'a jamais eu l'intention de vivre dans un kibboutz et n'aspirait qu'à reconstituer un nid douillet pour les siens, Golda, en revanche, attend avec impatience le moment d'abandonner la ville pour se fondre dans son rêve collectiviste en milieu rural. Comme on le lui a recommandé, le couple Meyerson a attendu septembre pour déposer un dossier de candidature pour Merhavia, dont ils ignorent la tumultueuse histoire. Ce kibboutz leur a été recommandé par un ami de Milwaukee, Meir Dobinsky. Débarqué en Palestine au cours de la Première Guerre mondiale pour combattre les Turcs (alliés des Allemands), son régiment, composé d'Anglais et d'Américains, a été cantonné un moment à Merhavia. Une partie du terrain, sans doute encore en friche, avait été transformée en camp d'entraînement provisoire pour aviateurs allemands, avant d'accueillir des soldats américains de la Légion juive. Certains, après leur démobilisation, étaient restés sur place. Peu après leur retour aux États-Unis, l'un de ces soldats, sans doute Meir Dobinsky, a raconté à Golda que l'un des fondateurs de la coopérative agricole n'était autre que Yitzhak Ben-Zvi, ce grand jeune homme sympathique croisé à Milwaukee en compagnie de Ben Gourion, et que le kibboutz était dorénavant dirigé par des socialistes laïques du Poalei Sion.

Cette même année 1921, les membres de Merhavia rejettent à deux reprises la candidature du couple Meyerson, à une forte majorité. Les seuls suffrages en leur faveur émanent de deux Américains. Atterrée par ce double refus incompréhensible, mais non découragée, Golda exige d'en connaître les motifs. L'expérience, lui explique-t-on, a prouvé que les deux tiers des Américains, incapables de s'adapter aux rudes conditions de travail du kibboutz, retournent rapidement à la civilisation urbaine. C'est ainsi que les femmes du kibboutz ont ironiquement surnommé « *Jewish princesses* » les Américaines, supposées délicates et gâtées, dont elles espèrent qu'elles plieront bagage de leur plein gré et dans les plus brefs délais, de peur qu'elles ne représentent un fardeau pour la communauté. Mais il y a un autre obstacle : le statut conjugal de Golda et Morris. Au début de la colonisation, le refus d'accueillir des couples mariés, susceptible d'avoir trop vite des enfants, était principalement lié à des facteurs économiques. Depuis, les kibboutz ont surmonté ces difficultés et tout a été mis en œuvre pour encourager les mariages et augmenter la natalité, de sorte que c'est au

contraire le surnombre de femmes célibataires qui est problématique. Mais en 1921, lorsque le couple dépose sa candidature, Merhavia compte quarante célibataires, trente-deux hommes et huit femmes. Aussi les hommes du kibboutz souhaitent-ils recruter exclusivement des femmes célibataires et auraient accueilli à bras ouverts une jolie Américaine, quitte à la prendre à l'essai pour ne pas fâcher les autres femmes du kibboutz, toutes originaires d'Europe de l'Est et hostiles par principe au recrutement d'Américains des deux sexes…

Apprenant qu'on lui fait aussi grief des cours d'anglais qu'elle donne pour gagner sa vie, Golda, indignée par cette injustice, entre dans une violente colère. « J'avais l'impression de me retrouver face à mes Lituaniens, forcée de prouver que j'avais beau avoir vécu aux États-Unis, je restais parfaitement capable d'accomplir une dure journée de travail. Je plaidai farouchement ma cause, arguant que personne n'avait le droit de formuler de telles assertions sans preuve, et que la plus élémentaire justice consistait à nous accorder une chance de montrer ce dont nous étions capables. Je me souviens que l'un des principaux reproches à mon égard était que j'avais préféré donner des leçons d'anglais plutôt que d'être femme de ménage ou d'accepter tout autre travail manuel, décision indiquant à quel point j'étais gâtée[15]. »

Considérant que ces arguments sont injustifiés et qu'à force de persévérance elle obtiendra gain de cause, Golda fait une troisième tentative. Cette fois, elle suggère qu'on les prenne à l'essai, afin de démontrer leur courage et leur détermination. Touché par son insistance, le kibboutz accepte d'accueillir le couple pour une période d'un mois, le temps que ses membres fassent leur connaissance et statuent sur leur sort sans *a priori*. Le test est positif, à la grande satisfaction de Golda. Ils ne sont pas admis à l'unanimité, mais avec le soutien de tous les hommes du kibboutz, et malgré les réserves notables des femmes, dont le courage et l'énergie de Golda, qu'aucune tâche ne rebute, n'ont pas désarmé la méfiance et l'hostilité.

Si Golda est tellement désireuse de vivre à Merhavia, dont le nom signifie en hébreu « les grands espaces de Dieu », c'est que le kibboutz représente à ses yeux un lieu de vie où tout doit être mis en commun et d'où la notion de profit individuel est bannie, au même titre que les discriminations entre les sexes, dans le travail comme dans les relations interpersonnelles. Dans cette vision idéalisée du kibboutz, les femmes et les hommes disposent des mêmes

droits et sont soumis aux mêmes devoirs. Pour celle qui, tout juste âgée de quinze ans, s'était révoltée contre l'ordre patriarcal et avait eu le courage de choisir sa voie en rompant avec les traditions de son milieu, la conviction que l'idéologie des kibboutz socialistes interdit les distinctions inégalitaires entre les sexes est un facteur de motivation incontestable, une raison supplémentaire d'y faire sa vie et d'y avoir des enfants. Un désir qui va se heurter au refus catégorique de Morris. Pour l'une des rares fois de leur vie commune, il parvient à imposer un ultimatum à Golda : non, il n'acceptera pas d'élever leurs enfants au kibboutz. Cette solution aurait pourtant parfaitement convenu à Golda. La collectivité l'aurait déchargée du maternage, si aliénant pour les femmes désireuses de se réaliser sur un plan personnel, sans renoncer pour autant à son désir d'enfant. Mais Morris, une fois n'est pas coutume, ne s'inclinera pas.

1. Oriana Fallaci, *Entretiens avec l'Histoire*, Flammarion, 1975.

2. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. La version américaine de *Woman With A Cause* paraît en 1963, alors que Golda Meir est ministre des Affaires étrangères ; son autobiographie, publiée simultanément en anglais et en hébreu, paraîtra en 1975.

6. Selon Marie Syrkin (*op. cit.*), les sionistes russes reprochaient aux sionistes américains de se donner bonne conscience en jouant les philanthropes ; ils se contentaient de donner de l'argent aux organisations sionistes en vue de la création d'un État juif, sans vouloir s'engager davantage.

7. Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

8. Lettre de Yossel Kopelov à Sam Korngold, citée par Marie Syrkin, *op. cit.*

9. Tel Aviv signifie « colline du printemps ». Sa population intra-muros s'élève aujourd'hui à 415 000 habitants et l'agglomération, constituée de 254 localités, représente 3 464 000 personnes.

10. Arthur Koestler, *La Tour d'Ezra*, Calmann-Lévy, 1947.

11. *Ibid.*

12. Golda Meir, lettre à Sam Korngold, qu'elle invite à les rejoindre sans plus tarder, 24 août 1921.

13. Selon différentes sources, l'idéologie du kibboutz fut inspirée à David Gordon par l'œuvre de Léon Tolstoï et par le socialisme populiste russe, teinté d'anarchisme. En Palestine, ces notions furent reprises et adaptées par les membres du Hapoel Hatzaïr, un parti politique de la gauche non marxiste, qui n'avaient sans doute pas lu Fourier ni entendu parler des phalanstères… encore que ? En 1909, David Gordon et un petit groupe de jeunes immigrants d'Europe de l'Est fondaient sur le lac de Tibériade un premier kibboutz, nommé Degania, considéré depuis comme « la mère des kibboutzim » et l'ancêtre d'une féconde descendance : quatre-vingts au début de la Seconde Guerre mondiale, deux cent soixante-neuf en 2003.

14. Lettre de Shana à Sam, septembre 1921, citée par Marie Syrkin, *op. cit.*

15. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

4
Merhavia, ou l’émancipation radicale

> « *J’étais passé une première fois dans la vallée de Jezréel en me rendant à pied de Petah-Tikva à un petit village de Basse-Galilée, Sejera.* […] *J’avais alors pu constater que la vallée de Jezréel était presque déserte car toutes les terres appartenaient à des éfendis arabes résidant en Syrie. À l’époque, la vallée souffrait de la malaria, des marais et d’une armée de moustiques et de mouches.* […] *Les pionniers de la Deuxième et de la Troisième Alyah modifièrent l’aspect de la région et son climat et la transformèrent en un jardin verdoyant.* […] *Depuis, la région qu’on appelle aussi l’Emek est devenue l’un des endroits les plus agréables du pays.* »
>
> David Ben Gourion, *Mémoires. Israël avant Israël* (Grasset, 1974)

En dépit de sa brièveté – environ deux années pleines –, Golda Meir a toujours décrit son séjour au kibboutz de Merhavia comme la période la plus heureuse et la plus formatrice de sa vie. Pourtant, ce séjour a largement contribué à détériorer sa relation avec Morris et à plonger le couple dans une impasse dont il n’est jamais parvenu à sortir, malgré la naissance de leurs deux enfants et les efforts désespérés de Golda pour préserver son mariage. Et ce, même si son amour pour Morris s’était dissipé, laissant place à un sentiment de tendresse nimbé de culpabilité.

Malgré une personnalité déjà bien dessinée avant son arrivée au kibboutz, Golda a sans nul doute été influencée par les valeurs en vigueur à Merhavia, en particulier le statut des femmes et leur émancipation vis-à-vis des modèles traditionnels de l’amoureuse, de l’épouse et de la mère. Pareilles conceptions avaient rarement cours ailleurs, si ce n’est dans certains milieux intellectuels, précurseurs en matière de mœurs, que Golda avait dû entrevoir lorsque, adolescente, elle fréquentait le cercle des jeunes révolutionnaires judéorusses

de Detroit. Mais elle avait beau avoir fait siennes les idées novatrices du sionisme socialiste relatives à la création en Palestine d'une société plus juste et plus équitable en matière sociale et économique, la question des femmes, si elle n'était pas négligée dans la théorie, venait cependant au second plan dans la pratique, y compris dans certaines discussions avec les militants du Poalei Sion. Or c'est au kibboutz que Golda, issue d'une famille juive traditionnelle où la virginité des jeunes filles jusqu'au mariage et la fidélité dans la conjugalité étaient des règles intransgressibles, a sans doute entendu pour la première fois des propos hostiles à la famille traditionnelle, jugée aliénante, en particulier pour les femmes soumises à l'obligation de se cantonner aux rôles d'épouses et de mères.

C'est aussi à Merhavia, vraisemblablement, qu'elle s'est trouvée confrontée pour la première fois à des comportements féminins atypiques, tels que la permissivité en matière sexuelle pour les jeunes filles, qui n'avaient plus à craindre d'être rejetées par le groupe, surtout en cas de grossesse hors mariage. Filles et garçons, en théorie du moins, étaient autorisés à multiplier les liaisons en fonction du désir du moment et sans obligation d'engagement ultérieur. Sans doute, au début des années 1920, la liberté féminine n'était-elle pas la norme dans tous les kibboutz, mais de nombreux témoignages montrent que les pionnières de la Deuxième Alyah avaient acquis une liberté sexuelle inhabituelle pour l'époque, du moins dans les kibboutz laïques où les préservatifs pour messieurs étaient distribués au début de chaque mois, en même temps que la pâte dentifrice !

Il semble surtout que l'éthique du kibboutz visait à détacher les sionistes d'un modèle familial aliénant en s'efforçant de désenclaver le couple d'une relation fusionnelle et en confiant à la collectivité le rôle de parents substitutifs. Toutes les femmes du kibboutz, mères ou pas, étaient responsables à tour de rôle du soin et de l'éducation des enfants, confiés à une nursery peu après leur naissance. Le bruit courait d'ailleurs que certains parents étaient incapables de reconnaître leurs bambins, à cause des erreurs d'« étiquetage » et faute de les avoir assez vus après leur venue au monde ! Ainsi déculpabilisée par l'institution, la mère biologique n'était plus censée sacrifier son travail, ses ambitions personnelles et son implication dans la collectivité à ses devoirs maternels. En partageant cette fonction, pas dévalorisée pour autant, avec d'autres femmes, le kibboutz offrait aux jeunes mères la possibilité de se réaliser d'une manière plus épanouissante que dans

le système traditionnel où la femme mariée, une fois devenue mère, risquait de se voir confinée dans son foyer[1]. Les théoriciens du kibboutz estimaient par ailleurs que se priver de la force de travail de jeunes femmes robustes, sous prétexte qu'elles avaient enfanté, aurait porté préjudice à l'économie de la collectivité. Vu sous cet angle, nursery et garderies collectives présentaient le double avantage d'être plus rentables pour le kibboutz et moins aliénants pour les mères.

Plus important, c'est au kibboutz que certains des talents de Golda, sa sociabilité, son sens pratique et organisationnel, ainsi que son aptitude à prendre des initiatives, se sont véritablement révélés ; là aussi qu'elle a fait des rencontres décisives, tant pour sa carrière politique que pour sa vie personnelle future.

Merhavia, un kibboutz mythique

Situé au nord de la vallée de Jezraël (ou Jezréel, ou Yesréel), plus connue sous le nom d'Emek – terme hébraïque synonyme de « vallée » –, le kibboutz de Merhavia a été choisi entre tous par le couple Meyerson car il était censé compter parmi ses membres des sionistes américains également affiliés au Poalei Sion. Bordé par la rivière Kishon au nord, à la limite des monts du Liban, et par le plateau de Judée au sud, le site rejoignait à l'est la vallée du Jourdain et disposait à l'ouest d'une percée offrant une vue, au loin, sur la Méditerranée. La coopérative agricole avait été fondée en 1909, un an après le kibboutz de Degania, à environ trente-cinq kilomètres au sud-ouest, par des immigrants de la Deuxième Alyah. Ce groupe d'une dizaine d'idéologues sionistes, originaires de la Russie révolutionnaire et imprégnés par la doctrine socialiste, souhaitaient que ces principes régissent la vie sociale et politique du futur État d'Israël. L'objectif prioritaire de ces réformateurs était d'installer des colonies agricoles autogérées dans les campagnes pour y servir de modèles à la nouvelle société juive qu'ils appelaient de leurs vœux en Palestine. Cet espace national représentait en outre, pour les pionniers juifs, une tentative pour surmonter au mieux les problèmes de la vie quotidienne tout en favorisant l'instauration de valeurs sociales d'égalité, de coopération et d'autonomie des individus, dans le travail comme dans la vie personnelle.

Les statuts de Merhavia s'inspiraient en droite ligne des théories de Franz

Oppenheimer, sociologue judéo-allemand qui avait rencontré Theodor Herzl lors du 5e Congrès sioniste. Opposant au marxisme, Oppenheimer prônait une alliance entre socialisme et capitalisme dans la gestion des coopératives juives. Il mettait l'accent sur le rôle fondamental de l'orientation socialiste des coopératives, en même temps que sur la nécessité d'une gestion flexible, afin d'inciter les pionniers à prendre des initiatives personnelles. Par ailleurs, au lieu de reposer sur des bases strictement égalitaires, la direction de la coopérative, selon Oppenheimer, devait être confiée à un agronome qualifié en charge de la gestion, de l'organisation, ainsi que de la formation des nouveaux colons aux techniques agricoles. Il préconisait également qu'après la période de formation et de rodage chaque membre de la coopérative bénéficie d'une gratification personnelle déterminée en fonction de son implication au travail, autrement dit d'une rémunération personnalisée, afin que les participants, plus motivés, éprouvent la satisfaction d'œuvrer à la fois pour la collectivité et dans leur propre intérêt. Les statuts de la coopérative Merhavia prévoyaient donc, pour chaque membre du kibboutz, un salaire calculé en fonction de leur compétence et de leur rendement. Une clause complémentaire précisait que, lorsque la coopérative deviendrait bénéficiaire, les colons, indépendamment de leurs salaires, percevraient des parts leur permettant de devenir actionnaires de la coopérative. Il était toutefois spécifié que la terre, quant à elle, resterait la propriété du Fonds national juif qui s'en était porté acquéreur. Les moyens de production, en revanche, seraient remis à moyen terme entre les mains des travailleurs s'ils en manifestaient le désir. Cette approche participative, spécifique à Merhavia, visait à favoriser la stabilité de pionniers qui, dans les premières années de la colonisation, étaient sujets à des conduites erratiques, puisque la plupart, au bout d'un certain laps de temps, changeaient régulièrement de kibboutz, phénomène qui provoquait une désorganisation chronique néfaste au développement des kibboutz.

Assez vite, le principe de rémunération à la carte inspiré d'Oppenheimer, calculé selon un barème de compétence sur une échelle de un à cinq, avait suscité des abus de la part des dirigeants et des mécontentements suivis de réclamations du côté des colons de base, mobilisés pour exiger une égalité complète des salaires, mode de rémunération à la fois plus équitable et plus rentable, censé diminuer de façon non négligeable les frais de fonctionnement de la coopérative[2]. En 1914, les colons obtinrent partiellement gain de cause

et Merhavia fut transformé en coopérative autogérée ; il n'était pas définitivement tiré d'affaire pour autant, du fait d'impondérables survenus au cours de la Première Guerre mondiale. Parmi les ravages qui déstabilisèrent la colonie, la réquisition par l'armée d'une partie de la récolte, la mobilisation d'un nombre important de travailleurs engagés malgré eux dans l'armée turque, la grave période de sécheresse du printemps 1915, l'incendie qui détruisit la grange principale en 1918 et, enfin, la grave épidémie de malaria qui immobilisa la moitié des travailleurs encore disponibles. Ces déboires successifs, ainsi que l'intensification des conflits sur les salaires et une direction de plus en plus contestée, contribuèrent à aggraver les tensions et à désorganiser le travail. La situation paraissant insoluble, les responsables du Fonds national juif, appelés à la rescousse vers la fin de l'année 1918, imputèrent l'échec de la coopérative aux bases erronées sur lesquelles elle reposait. Au début de l'année 1919, la coopérative s'étant révélée par surcroît largement déficitaire, décision fut prise de la dissoudre pour transformer Merhavia en un kibboutz strictement égalitaire. Lequel, bientôt déserté par nombre de ses fondateurs, fut repris par l'un des principaux groupes représentatifs de la Troisième Alyah (1921-1924), l'Hashomer Hatsaïr (« Jeune Garde »)[3].

Malgré son échec, le premier Merhavia continue d'incarner, pour certains théoriciens, le modèle de coopérative le plus original et le plus radical du Yeshouv, l'archétype ou le cœur névralgique des colonies idéologiques. Dans une fusion de traditions idéologiques sans précédent, l'organisation économique de Merhavia avait en effet tenté de concilier les influences simultanées de principes inspirés du capitalisme et du socialisme.

La vie quotidienne à Merhavia

La première vague de pionniers de Merhavia, essentiellement masculine – environ douze hommes pour une ou deux femmes –, squatte de vieux bâtiments arabes à l'abandon. Les nouveaux arrivants sont logés provisoirement dans des tentes et des baraques sommaires au sol de terre battue. Les plus chanceux ont droit à un lit en fer, les autres à une paillasse à même le sol. Le niveau de vie est extrêmement bas, la nourriture parcimonieuse et peu variée, les vêtements encore plus rares et rudimentaires.

Les colons disposent de deux tenues de travail en toile grossière, ainsi que d'une tenue légèrement plus raffinée pour les fêtes. Les vêtements de travail sont lavés chaque semaine dans la blanchisserie communautaire, mais ils ne sont jamais repassés.

Le travail ménager, réduit à la cuisine et à la lessive, est exclusivement dévolu aux femmes. Alicia Sturman, l'une des pionnières du kibboutz Aïn Harod, voisin de Merhavia, se souviendra de la dureté des conditions de vie, en même temps que de l'abnégation dont faisaient preuve les rares femmes : « Le travail était très pénible, mais on ne s'en rendait pas compte. Nous le faisions de bonne humeur, sans nous soucier des difficultés, car notre seule préoccupation était de faciliter les conditions d'existence des *chaverim* [camarades]. Tous les moyens sont mis en œuvre pour atténuer le sentiment de pauvreté et améliorer à moindres frais une nourriture exécrable[4]. »

Au moment de l'arrivée du couple Meyerson, à l'automne 1921, la situation est déjà tout autre. Le kibboutz, entouré d'arbres plantés par les premiers colons, dispose de bâtiments récents, dotés de chambres individuelles pour les couples. Les sanitaires et les toilettes, en revanche, sont encore au fond de la cour. L'absence de fleurs, de vergers et de prairies se fait cruellement sentir, surtout lorsque le vent souffle sur les pierres et les rares champs, brûlés par le soleil. Au printemps, néanmoins, Golda se souviendra avec ravissement que « l'Emek tout entier se couvrait de fleurs et que l'air soudain embaumait ».

Morris et Golda se sont vu octroyer une chambre modeste, mais disposant d'un vrai lit garni d'un matelas, un privilège à cette époque. Avec de vieilles caisses récupérées dans une décharge, que Morris a peintes de couleurs vives et décorées de motifs fleuris, ils ont fabriqué des rangements pour leurs vêtements, leurs quelques livres et leurs effets personnels. Le jeune homme, attentif aux moindres détails de leur cadre intime, a également repeint à la chaux les murs de la chambrette. Ces aménagements, jugés superflus et typiquement américains, suscitent les sarcasmes des membres du kibboutz, mais ils contribuent au bien-être du couple, quand la fatigue ne les plonge pas dans un sommeil instantané. À Morris, qui jamais ne parviendra à s'intégrer dans le groupe, on ne pardonne que son phonographe et sa collection de disques classiques, apportés des États-Unis, dont il avait refusé de se séparer en emménageant au kibboutz : contrairement à ses craintes, ses voisins lui

demandent d’ouvrir sa porte lorsqu’il s’en sert, afin de jouir eux aussi de la musique, plaisir encore rare au kibboutz.

À Merhavia, les travaux de force sont répartis sans distinction de sexe, quoique les tâches ménagères soient encore trop souvent dévolues aux femmes. Au début de la colonisation, et aussi longtemps qu’elles restaient minoritaires, les femmes se voyaient d’office cantonnées à la cuisine et à la lessive. Parfois, un garçon venait les aider à couper le bois pour faire bouillir le linge ou à étendre les draps mouillés. Désormais plus nombreuses, les nouvelles venues exigent un partage plus équitable des labeurs, aussi pénibles soient-ils. Elles vont jusqu’à revendiquer le droit de concasser des pierres, de charrier les paniers remplis de cailloux, de participer à la fabrication des routes comme aux travaux agricoles les plus épuisants. Cependant, si les femmes valorisent les travaux dits masculins au détriment des tâches traditionnellement féminines, la cuisine, la buanderie et l’infirmerie demeurent leur royaume, en dépit de leurs revendications pour une répartition plus égalitaire des corvées ménagères. Cette orientation perdurera longtemps à Merhavia comme dans d’autres kibboutz socialistes du Yeshouv. Une *chavera* [camarade] se souvient : « Je n’étais pas d’accord pour m’occuper seulement de la cuisine et de la blanchisserie, ni pour que seuls les garçons travaillent aux champs et labourent la terre. À force de discuter, j’ai finalement obtenu de faire moi aussi des travaux agricoles pénibles, et même du terrassement[5]. » Une jeune fille russe, issue d’une famille aisée et qui avait étudié à l’université dans l’intention de devenir professeur, note dans son livre de souvenirs : « Le travail d’enseignante qui, pendant des années, avait représenté pour moi un idéal de vie, avait perdu tout intérêt en comparaison des travaux agricoles, même pénibles, que je faisais ici, qu’il s’agît de travailler aux champs ou de m’occuper des animaux de la ferme[6]. »

Jusqu’alors, les femmes de Merhavia, sans doute parce que plusieurs d’entre elles venaient de familles bourgeoises de l’Empire russe et d’Europe centrale, où la présence de domestiques les dispensait des tâches ménagères, refusaient d’être assujetties à des rôles traditionnels, de faire le moindre effort pour décorer la salle commune ou servir une nourriture plus raffinée, tant elles jugeaient ces corvées dégradantes et dévalorisantes. Golda, dès son arrivée au kibboutz, prend le contrepied de cette attitude. Parce qu’elle a grandi dans un milieu modeste, qu’elle a toujours participé aux travaux

ménagers dans son enfance et qu'elle cuisine avec plaisir, parce qu'elle est pragmatique et ne se laisse pas facilement impressionner par les regards courroucés de ses camarades, elle prend des initiatives pour améliorer l'ordinaire, s'attirant d'emblée les reproches acerbes des féministes du kibboutz. Celles-ci ne comprennent pas que l'on puisse exécuter des travaux de force sans renoncer à des tâches dévalorisées, car traditionnellement féminines, alors qu'elles ne sont pas moins nécessaires au bien-être commun. De même, soigner son apparence est mal vu des pionnières : autant dire que le comportement « futile » de Golda, qui prend soin de sa peau et se révèle assez coquette, en scandalise certaines. Golda dira qu'elles se montraient plus méticuleuses pour nettoyer les étables et les poulaillers que les pièces communes du kibboutz ou pour prendre soin d'elles-mêmes. Dans le même ordre d'idées, Golda ne comprend pas le rejet de certains agréments de la vie quotidienne, sous le prétexte fallacieux qu'ils seraient incompatibles avec une ascèse sioniste socialiste pure et dure, plus proche de l'ascèse monacale chrétienne que de la pratique du judaïsme.

Sans se démonter, avec la liberté d'esprit qui la caractérise depuis l'enfance, et malgré les quolibets, Golda parvient à obtenir un crédit spécial pour recouvrir les tables communes de toile cirée en semaine. Les soirs de shabbat ou de fête, elle dispose des draps blancs en guise de nappes, place des fleurs au centre des tables qu'elle dresse avec des couverts et des verres moins ébréchés qu'à l'ordinaire. Lorsqu'elle est de corvée de cuisine, elle tamise la farine pour la débarrasser de ses impuretés et cuire des pains plus appétissants. Elle se débrouille aussi pour changer de fournisseur d'huile d'olive et remplacer par du porridge ou des céréales les harengs servis au petit-déjeuner, qu'elle préfère réserver pour le déjeuner « après leur avoir ôté la peau au préalable (ce qui ne se faisait pas) pour éviter que, faute de serviettes, les gens s'essuient les mains sur leur tenue de travail[7] ». Enfin, lorsque vient son tour de blanchisserie, elle s'autorise à repasser ses vêtements réservés au shabbat et, les soirs de fête, à porter des bas et à se maquiller.

Rompant avec des habitudes profondément ancrées dans la mentalité du kibboutz, Golda s'attire sarcasmes et rappels à l'ordre. Elle n'en a cure. Sa période probatoire ayant pris fin, elle est désormais membre à part entière de la communauté. « Je n'ai pas été bien reçue à Merhavia car j'étais mariée et

aussi parce qu'en tant Américaine j'étais considérée comme trop gâtée et incapable *a priori* d'effectuer un travail physique. […] On m'a envoyée cueillir des amandes pendant des jours et des jours. J'ai eu très mal au dos ; mes mains sont devenues toutes jaunes, mais ce n'était vraiment pas si terrible. […] J'ai aussi planté des arbres au milieu de la pierraille. […] Ensuite, on m'a envoyée creuser des puits, un travail épuisant, mais je l'ai surmonté. Je suis ensuite devenue experte en volaille et en boulangerie[8]. »

À force d'insistance, Golda obtient également que soit revue la tenue de travail informe et collective des jeunes femmes, en dehors du shabbat. Leur rusticité avait laissé l'écrivain Joseph Kessel abasourdi lors de sa visite du kibboutz de Nahallal : « Des épaules de lutteur, des bras musclés, des jambes nues solides comme des pieux… Des vêtements sans sexe : une blouse en forme de sac et des culottes, le tout en toile brune épaisse et rude. […] Seuls les mouvements des seins sous l'étoffe cassante et une certaine douceur de la bouche permettaient de comprendre qu'une voix si enfantine appartînt à ce corps d'athlète[9]. » Dans tous les kibboutz laïques, Aïn Harod, Degania, Beït-Alfa ou Merhavia, les femmes étaient vêtues de robes-chemisiers à manches courtes, ceinturées et plutôt près du corps, élégantes, voire seyantes en comparaison ; mais aucune ne disposait de vêtements personnels à sa taille, comme s'en étonne Kessel, surpris de la collectivisation radicale de tous les éléments de la vie quotidienne : « Leurs vêtements – culottes et chemises kaki pour les hommes, robes blanches pour les femmes – sont lavés chaque semaine, puis, au hasard, chacun choisit ce qui lui convient. Pour la cuisine, on prend le service à tour de rôle, et à tour de rôle on sert les camarades. Pour surveiller les enfants, il en va de même. […] Peu de choses sont aussi émouvantes que ces quelques jeunes femmes qui veillent avec amour sur le sommeil ou le jeu de dizaines d'enfants. Pour l'instant, elles ne sont que maternité. Demain, elles iront aux champs pour faire des besognes d'hommes[10]. »

Les visiteurs ont beau s'émerveiller du courage et de l'abnégation des pionnières, il faut beaucoup de constance à Golda pour ne pas se décourager, d'autant que les jugements, du moins au début, ne sont guère flatteurs. « À cause de mes initiatives, on s'est mis à me considérer comme une sorcière, une *mehashefa*, ce qui signifie littéralement une femelle entêtée et dominatrice – grossièrement, une chienne[11]. » Six mois après son adhésion,

les regards ont radicalement changé. Pour tous, non seulement elle est devenue « notre Goldie », mais elle a été élue membre de la commission économique du comité des affaires sociales du kibboutz.

En réalité, ce sont surtout les hommes du kibboutz qui apprécient la pertinence de ses initiatives en matière de cuisine ou d'approvisionnement. C'est elle, aussi, qui suggère de cesser d'acheter des œufs aux Arabes du voisinage et de mettre en place ses propres couveuses, afin de réduire les dépenses, d'augmenter la production d'œufs et de poulets et de favoriser l'autonomie du kibboutz[12]. Les femmes, en revanche, mettent plus de temps à l'accepter. Certaines l'ont prise en grippe depuis qu'elle a déclaré, lors d'un Congrès de la Histadrout[13] en 1922, qu'il n'y a rien d'humiliant à laver la vaisselle ou à cuisiner, et que les femmes du kibboutz ont tort de considérer ces tâches comme déshonorantes. Ces déclarations lui vaudront jusqu'à ses derniers jours la désapprobation des féministes, qui refuseront d'estimer à leur juste valeur les mesures que, devenue ministre du Travail et des Affaires sociales, elle prendra en faveur des femmes, sans toutefois se déclarer féministe. Elles ne reconnaîtront pas plus la façon pragmatique dont Golda Meir défendra toujours le droit des femmes et favorisera leur émancipation, instituant notamment le service militaire pour les femmes.

Ainsi, en dépit de débuts difficiles, grâce à son énergie, son dévouement à toute épreuve, son esprit de décision et la pertinence de ses initiatives (en totale adéquation avec les valeurs de la défunte coopérative), Golda Meyerson, en plus d'avoir trouvé un cadre de vie idéal à Merhavia et de s'y être fait accepter, se fraie la voie qui la conduira peu à peu vers une carrière politique de premier plan. « J'étais heureuse de me retrouver avec des gens […] qui partageaient mes opinions politiques et sociales, qui débattaient de n'importe quel sujet à fond et passionnément. […] Tout dans le kibboutz m'enchantait, travailler à la basse-cour autant que m'initier aux mystères de la pâte à pain […], partager dans la cuisine le casse-croûte de minuit avec les hommes qui revenaient de leur tour de garde et dont on écoutait les histoires pendant des heures, en oubliant le sommeil. […] Malgré toutes les duretés de ce mode de vie, ce furent pour moi des années de grand bonheur. J'aimais le kibboutz ; il me le rendait et m'en donnait des marques[14]. »

Judy, la fille de Shana, venue à plusieurs reprises rendre visite à sa tante, gardera un souvenir plutôt mitigé de l'existence quotidienne à Merhavia. Elle

est frappée par la place envahissante du travail dans les préoccupations des pionniers, qui, même dans les moments de repos, donnent l'impression d'être constamment sous tension : « Toutes les discussions tournaient autour du travail, celui de la journée, celui du lendemain et des jours suivants. Travailler, travailler, travailler : ils ne savaient faire que cela. Quand ils se réunissaient, ils ne parlaient que de travail. Le vendredi soir, après le dîner du shabbat, ils discutaient des tâches à faire dans la semaine. Ensuite, leurs décisions étaient exécutées à la lettre. » Judy se souvient également de soirées peu ordinaires : « À certains moments, alors qu'on ne s'y attendait pas du tout, les gens se livraient soudain à des confidences douloureuses sur leur passé, ou bien ils se mettaient à imaginer l'avenir, l'humanité, l'éternité, passant sans transition du rire aux larmes. Ces moments d'intense émotion transcendaient la monotonie des jours ordinaires[15]. »

Un lieu d'émancipation radicale pour les femmes

À l'origine, les couples mariés étaient à peine tolérés dans les kibboutz. Dès le départ, l'éthique du kibboutz prônait que l'entretien et la subsistance des femmes cessent de dépendre du mari, comme dans la société traditionnelle, mais relèvent intégralement de la communauté à laquelle elles appartenaient et se dévouaient par idéologie. L'égalité, professionnelle comme sexuelle, y était d'autant plus considérée comme un idéal à atteindre que les femmes célibataires, dans certains kibboutz, revendiquaient de participer aux gardes tout comme les hommes, au lieu d'en être dispensées. Certaines tenaient à se former au maniement des armes pour, en cas d'attaque, participer à la défense du kibboutz aux côtés de leurs compagnons. D'une façon générale, dans l'esprit des pionniers des Deuxième et Troisième Alyot, il était exclu de reproduire en Palestine la différenciation sexuelle des rôles, comme dans les communautés religieuses où des rituels perpétuaient la suprématie masculine. En principe, l'organisation du kibboutz veillait donc à bannir toutes les formes de contraintes, de discriminations ou de restrictions à l'endroit des femmes. Ainsi, lorsqu'elles se mirent à exiger d'exécuter les mêmes travaux que les hommes, il sembla encore plus légitime de leur accorder les mêmes droits et les mêmes privilèges dans d'autres domaines. Pour autant, les tâches domestiques sont restées longtemps le secteur le plus

inégalitaire.

En matière de sexualité, cette égalité signifiait pour les femmes, du moins en théorie, l'autorisation implicite de faire l'amour avec qui bon leur semblait, tout autant que la liberté de rester célibataires et de ne pas avoir d'enfant si tel était leur choix. Rien non plus ne leur interdisait de vivre en couple et de se séparer aussi librement qu'elles s'étaient mises en ménage. Aucun homme ne pouvait s'ériger en seigneur de sa compagne et aucune femme n'avait plus à craindre la décision d'un homme. Dans l'esprit des idéalistes du sionisme socialiste, ces nouvelles règles devaient révolutionner le comportement et le mode de vie des individus, mais aussi transformer peu à peu les mentalités de la nouvelle société juive de Palestine. Cela étant, si l'on en croit les témoignages des *kibboutznikim* du milieu des années 1970, la liberté sexuelle qui se pratiquait dans les années 1920 dans les kibboutz socialistes avait sans doute peu à voir avec la libération des mœurs pratiquée dans les pays occidentaux dans le sillage des révolutions culturelles post-68[16]. En réalité, il semble que la règle d'égalité absolue entre les sexes prônée dans les kibboutz les plus radicaux idéologiquement consistait avant tout à s'attaquer aux fondements de la famille traditionnelle. L'un des principaux moyens mis en œuvre pour parvenir à ce résultat était financier. Dans la mesure où l'administration du kibboutz prenait en charge l'ensemble des dépenses matérielles, libérant ainsi les colons de tout souci financier, les femmes mariées cessaient de dépendre matériellement de leurs maris. D'autre part, grâce aux nurseries collectives, les mères n'avaient plus à se consacrer intégralement à leur progéniture. Sur le plan théorique, l'autre axe égalitaire consistait à libérer les femmes des contraintes et interdits sexuels auxquels elles étaient traditionnellement soumises.

Les colons de la Deuxième Alyah, des idéologues issus pour la plupart de familles bourgeoises de Russie, de Pologne et d'autres pays d'Europe de l'Est, nourris de grandes idées inspirées de Marx, Freud, Tolstoï ou Proudhon, étaient convaincus de pouvoir instaurer entre les sexes des relations différentes, plus naturelles ou spontanées, moins étouffantes ou symbiotiques (dans le sens liberticide) que le traditionnel mariage bourgeois emprisonnant l'épouse dans un carcan infantilisant, similaire au statut de la domestique. Autrement dit qu'il fallait restituer à la femme sa dignité en la libérant de tout rapport de sujétion.

Le témoignage d'Esther Stenman, l'une des premières résidentes d'Aïn Harod, un kibboutz proche de Merhavia, est particulièrement instructif sur l'idéologie de la première génération de kibboutz socialistes. Il s'agissait alors, globalement, de s'insurger contre les normes bourgeoises restrictives – surtout pour les femmes – du monde juif et des sociétés d'Europe orientale. L'une des raisons pour lesquelles les premiers socialistes contestaient le mariage était le devoir de fidélité imposé par la société judéo-chrétienne aux couples mariés, en particulier aux épouses, l'infidélité masculine étant considérée comme portant moins à conséquence. En d'autres termes, si les pulsions masculines avaient droit de cité, l'expression du désir féminin relevait du tabou. Selon les pionniers du sionisme, la sexualité, pour se libérer des interdits, devait s'ancrer dans un désir spontané dont l'expression restait plus problématique pour les femmes que pour les hommes, quand bien même une minorité parvenait à se libérer du cadre répressif dans lequel elle avait grandi. Chacun, en somme, avait le droit de tomber amoureux en toute liberté, indépendamment des conventions sociales régissant la société traditionnelle ; et chacun, homme ou femme, était libre de se choisir un partenaire en fonction de ses sentiments, sans devoir engager tout son avenir dans une relation momentanée. Du moins est-ce l'opinion d'Esther Stenman, qui semble avoir profité en toute sérénité des possibilités de rencontres sexuelles offertes par le kibboutz : « Nous étions tous très jeunes, et l'étincelle de l'amour nous brûlait avec ardeur ; plus d'une fois, cela frappait l'un d'entre nous dont le sentiment pouvait se transformer en passion, mais on savait toujours comment rester dans les limites du raisonnable, afin de ne pas être consumé par la flamme[17]. »

Lorsqu'elle arrive à Merhavia, Golda, qui a pris de bonne heure une liberté certaine avec les modèles féminins traditionnels, n'a sans doute pas franchi ce pas en matière sexuelle. Elle a beau appartenir à l'aile gauche du sionisme, défendre l'égalité entre les sexes dans la vie sociale et professionnelle, peut-être en va-t-il encore autrement sur le plan de la vie privée et de la sexualité. De ce point de vue, le passage par Merhavia joue un rôle libérateur en la débarrassant de nombre de préjugés relatifs à la fidélité des femmes dans le mariage et à l'intérieur du couple. Il semble également vraisemblable que les discussions entendues à Merhavia aient influencé sa décision de se séparer de Morris et de vivre ses relations amoureuses en toute liberté, mais en veillant

jalousement à conserver une totale étanchéité entre vie publique et vie privée. Golda Meir s'est toujours refusée à évoquer sa vie privée, même longtemps après sa séparation d'avec Morris ; il n'est donc pas surprenant que son autobiographie soit aussi discrète sur celle des colons de Merhavia. Elle ne pouvait pourtant ignorer que les relations exclusives n'étaient pas encouragées par l'éthique du kibboutz, ce qui fait dire à certaines que, d'une certaine façon, il s'y pratiquait une forme de puritanisme inversé. Dans ses mémoires, Golda évacue le sujet, qu'elle banalise à outrance : « Autrefois comme maintenant, les romans d'amour, les mariages n'étaient ni plus ni moins semblables qu'à ceux de partout ailleurs. […] La jeunesse était alors plus discrète sur le chapitre de la vie amoureuse et en parlait moins ouvertement que de nos jours ; mais c'était uniquement parce que le monde entier était plus puritain dans les années 1920, et non parce qu'on ne tombait pas amoureux à Merhavia ou à Degania[18]. »

Dans son propre témoignage, Esther Stenman, en écho à Golda, précise qu'au kibboutz la règle consistait à s'abstenir de mentionner les relations sexuelles des uns avec les autres, « tout simplement parce que c'était considéré comme l'affaire personnelle des individus concernés, indépendamment de toute considération morale ou autre. Le sujet devenait l'affaire de la communauté lorsqu'un couple dont la relation avait débuté au kibboutz demandait à disposer d'une chambre particulière. Cela signifiait qu'ils n'étaient plus seulement des amants occasionnels, mais que leur relation avait pris une tout autre tournure[19] ».

Pour des jeunes filles issues de milieux traditionnels, voire orthodoxes, dont les mères portaient perruque, et pour qui la sexualité était d'autant plus taboue qu'à la synagogue elles avaient toujours connu un strict cloisonnement, l'adaptation à un mode de vie collectif aussi permissif ne devait pas aller de soi et devait exiger de coûteux efforts. Des Juifs américains non pratiquants comme les Meyerson étaient mieux préparés, en théorie, à tolérer la liberté de mœurs ; à ceci près que Morris n'apprécie pas de voir sa femme courtisée par tous les célibataires du kibboutz, ni de la voir s'attarder avec ses soupirants, jusque tard dans la nuit. Il est plus particulièrement choqué par la prise en charge collective des enfants, alors que Golda y voit non seulement un progrès, mais la fin d'une aliénation millénaire. C'était d'ailleurs l'un des principaux sujets de discorde entre eux,

Morris refusant catégoriquement de se plier au désir de maternité de Golda aussi longtemps qu'ils resteront à Merhavia. Les anecdotes sur les confusions d'enfants confiés aux nurseries collectives ajoutent aux préventions de Morris, qui trouve anormal, voire inhumain, qu'une mère biologique ne soit autorisée à garder son bébé auprès d'elle qu'une semaine après l'accouchement. Le règlement, en effet, exige que le nouveau-né soit ensuite confié à la crèche collective, où les parents ne sont autorisés à le voir qu'après leur journée de travail, pour des raisons de productivité et de rendement au travail.

Déchargés du soin des enfants, les parents sont ainsi plus disponibles pour se consacrer à leur travail et aux activités collectives sans se sentir surmenés. Quant aux enfants, ils deviennent l'objet des soins et de l'affection de l'ensemble de la communauté, et non seulement de parents trop possessifs. Morris, cependant, redoute que ce système dilue les liens entre parents et enfants, et surtout que les parents se sentent de moins en moins concernés par leur progéniture, au point de renier leur parentalité. Golda, en revanche, estime que le système favorise l'épanouissement des enfants. Elle reproche à Morris, dont elle déplore la possessivité, d'être complètement rétrograde dans ce domaine : « Il disait vouloir sa femme pour lui tout seul, et aussi qu'il avait envie d'élever nos futurs enfants comme bon nous semblerait, sans avoir à soumettre la moindre décision les concernant à l'examen sévère d'un comité qui l'approuverait ou pas[20]. »

Avec le temps, la question des enfants devient un sujet de dispute récurrent dans le couple. Golda n'admet pas de renoncer au désir légitime de devenir mère, sous prétexte que Morris n'apprécie pas les règles du kibboutz. Cette obstruction lui paraît d'autant plus inadmissible qu'en acceptant de l'accompagner en Palestine il n'ignorait rien de son projet de vie, ni de la doctrine des kibboutz en matière de puériculture. En conséquence, elle considère comme parfaitement injuste de n'être autorisée à enfanter qu'à la condition de renoncer au mode de vie auquel elle aspire. En lui imposant une telle alternative, Morris exerce sur elle une forme de chantage qui la met parfois dans une colère noire et lui fait dire tout le mal qu'elle pense du mariage.

La mise sur orbite[21]

Six mois après son arrivée, la direction du kibboutz décide d'envoyer Golda suivre des cours d'agriculture ; mais cette promotion méritée, due à son dévouement, à son intérêt pour les travaux agricoles et à son sens de l'organisation, suscite la jalousie de jeunes femmes arrivées avant elle au kibboutz. Elle est ensuite désignée comme représentante de Merhavia pour assister, en 1922, à un Congrès du mouvement des kibboutz à Degania, avec pour objectif de définir les formes, les dimensions et l'organisation des kibboutz du futur. Au colloque, présidé par David Ben Gourion, participent les principaux dirigeants de la Histadrout, la Confédération générale des travailleurs juifs d'Eretz Israël, créée en 1920. À cette occasion, Golda fait la connaissance des personnalités les plus remarquables du Yeshouv, ainsi que de dirigeants qui deviendront ses mentors en politique et auront sur elle une énorme influence personnelle : David Remez, numéro deux du Yeshouv, Zalman Rubashov (Shazar), futur deuxième président d'Israël, et Berl Katznelson, l'idéologue du sionisme socialiste, théoricien du futur Mapaï.

Lors de cette réunion, Golda commet deux erreurs de taille, qui lui seront longtemps reprochées. Si le contenu et le ton direct de ses interventions sont globalement appréciés par l'auditoire masculin, la salle l'interrompt bruyamment, à plusieurs reprises, pour l'empêcher de s'exprimer en yiddish. La langue officielle des congressistes, en effet, est l'hébreu ; or Golda ne dispose que d'un vocabulaire restreint dans cette langue, qu'elle rechignera longtemps à apprendre et ne maîtrisera jamais à la perfection, selon tous les témoins qui l'ont entendue répondre à des interviews en hébreu. Elle préférera toujours prononcer ses discours officiels en anglais et, avec les proches de sa génération, s'exprimer essentiellement en yiddish, réservant l'hébreu à des interventions publiques en Israël, lorsqu'elle ne pourra faire autrement.

Seconde erreur : Golda reproche publiquement aux femmes, en l'occurrence des pionnières venues en Eretz Israël construire une nouvelle société fondée sur des valeurs d'égalité en rupture avec les vieux schémas traditionnels, de considérer les tâches ménagères comme dégradantes en comparaison des travaux agricoles, entre autres activités masculines. Ce plaidoyer non consensuel irrite profondément les féministes, mais il conquiert l'aréopage masculin qu'indisposent les revendications des suffragettes appartenant aux instances politiques et syndicales. Il séduit en particulier deux membres parmi les plus influents du Yeshouv, David Remez et Zalman

Rubashov, qui apprécient d'emblée le courage de Golda, sa fermeté, le pragmatisme de ses propos et sa capacité à émouvoir le public, d'autant plus qu'elle est l'une des rares Américaines de Palestine. Or le Yeshouv recherche désespérément des militants capables de consolider les liens avec la communauté juive américaine, plutôt réservée à l'égard du sionisme[22].

La prestation remarquée de Golda, sa parfaite connaissance de l'anglais, lui valent une promotion dont elle se serait bien passée : on lui propose de faire visiter le pays à l'épouse d'un parlementaire britannique du Parti travailliste, Mrs Philip Snowden. Golda, qui a horreur des mondanités, commence par refuser, prétextant qu'elle a mieux à faire que de jouer les guides touristiques pour femme du monde. Le Yeshouv, pour qui le soutien du Parti travailliste est primordial dans le cadre de ses discussions avec le gouvernement mandataire, envoie Berl Katzneslon à Merhavia pour la convaincre d'accepter. Golda voue une telle estime à Katzneslon, intellectuel de premier ordre et homme d'une haute probité morale, admiré sans réserve par David Ben Gourion, qu'elle ne se fait pas prier davantage. Plus tard, elle se félicitera d'avoir ainsi eu l'occasion de découvrir les différents aspects géographiques et les multiples facettes humaines de son pays, y compris la visite pittoresque d'un campement bédouin.

La fin du rêve

À peine un an après son arrivée à Merhavia, Golda Meyerson, grâce à différentes initiatives couronnées de succès, dont certaines ont contribué à améliorer la vie quotidienne de la colonie, est élue au comité directeur du kibboutz, l'instance chargée d'en définir la politique générale pour les prochaines années.

Tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes, si Morris appréciait davantage la vie en collectivité, adhérait sans réserve au sionisme ou ressentait plus d'affinité avec la Terre d'Israël. Hélas, rien ne trouvait grâce à ses yeux, ni les paysages, ni le climat, ni les camarades du kibboutz qui, pour la plupart, lui apparaissent comme des rustres dépourvus de culture. Dans une lettre à sa mère, qui insiste pour lui envoyer l'argent du retour, il exprime l'étendue de son découragement et de sa déception : « Palestine ! Petit pays dérisoire, vers quel avenir cours-tu ? Comme les belles paroles du Poalei Sion

me semblent aujourd'hui ironiques ! Où est la liberté du travail en Palestine[23] ? »

Comme la plupart des pionniers, comme Golda elle-même, Morris a contracté la malaria peu après son arrivée[24]. De faible constitution, il supporte mal les travaux de force auxquels nul au kibboutz ne peut se soustraire. L'effort lui a provoqué une hernie nécessitant une intervention chirurgicale, suivie d'une période de repos avant la reprise du labeur. Au fil des mois, il voit sa santé décliner. Tempérament moins robuste, psychologiquement plus fragile que Golda, tout lui est un fardeau et une contrainte. Mais surtout, la vie collective poussée à l'extrême a le don de l'exaspérer, alors qu'elle convient parfaitement à Golda, qui ne s'est jamais sentie aussi équilibrée et pleine d'entrain qu'en groupe, elle qui a tendance à déprimer dès qu'elle se retrouve seule et trop longtemps livrée à elle-même. Morris, au contraire, ne cesse de fulminer contre la promiscuité, l'absence d'électricité, la rusticité des lieux, sans oublier les waters rudimentaires, au fond de la cour, qui dégagent une odeur pestilentielle. Comment Golda peut-elle s'en accommoder ?

D'autres détails de la vie quotidienne accablent Morris, en particulier la privation de toute forme d'intimité dans la journée, le règlement interne interdisant aux couples de s'isoler dans leur chambre avant le soir, ne serait-ce que pour boire une tasse de thé. Il peste aussi contre la nourriture, monotone, rarement appétissante et toujours insuffisante… sauf les jours où Golda est de corvée de cuisine. Plus le séjour se prolonge, moins il s'acclimate aux durs travaux physiques à exécuter sous un soleil de plomb. Ses troubles intestinaux, ses crises de malaria récurrentes contribuent à compromettre sa santé et aggravent son état dépressif.

Vers la fin de la deuxième année, à la suite d'un accès de malaria plus grave que les précédents, Morris doit rester alité plusieurs semaines. Son état inspirant de vives inquiétudes, il est conduit d'urgence à l'hôpital de Tibériade. Après examen, le diagnostic des médecins est sans appel : interdiction formelle de tout travail physique pénible et ordre de quitter impérativement le kibboutz dans les plus brefs délais, de crainte que la maladie ne devienne chronique et ne mette en danger la vie du patient. La mort dans l'âme, Golda se résigne donc à quitter Merhavia, avec l'espoir que leur départ ne sera pas définitif et que Morris, une fois rétabli, acceptera d'y

retourner ou de s'installer dans un autre kibboutz un peu plus confortable.

D'après les témoignages d'amis venus leur rendre visite à Merhavia, autant Morris n'est plus que l'ombre de lui-même, autant la transformation de Golda est spectaculaire. Sans s'être durcis ni trahir les marques du rude labeur auquel elle s'astreint sans se plaindre à longueur de journée, ses traits se sont affirmés, son expression est devenue plus volontaire, sa beauté plus éclatante. Libéré des lunettes qui, sur certaines photos prises aux États-Unis, lui donnaient l'apparence sévère d'une institutrice, son regard est plus direct, plus joyeux, l'éclat de ses yeux gris-bleu plus intense. L'effort physique a musclé son corps, rendu plus puissant. Sa maigreur, conséquence d'une alimentation peu abondante, lui a donné une aisance, une liberté, une sensualité qui se manifestent dans sa démarche et son allure générale. Comme elle diffère de la jeune femme de vingt-trois ans qui, deux ans auparavant, tournait le dos au rêve américain pour une vie idéale qu'elle fantasmait dès avant de quitter la Russie des pogroms ! On peine à croire que son charme sensuel, son énergie, son tempérament volcanique ne lui aient pas valu de nombreux admirateurs. Comment n'éprouverait-elle pas un sentiment de frustration auprès d'un Morris physiquement affaibli et psychologiquement déboussolé, toujours aussi rebuté par le sionisme et par la vie communautaire ?

Golda l'affirmera bien des années plus tard : renoncer au kibboutz fut l'un de ses plus grands regrets. Elle avait trouvé là une plénitude, un bonheur de vivre dont elle se serait volontiers contentée. Si l'alternative s'était présentée en ces termes, prétendra-t-elle, elle aurait sacrifié les responsabilités et les honneurs sans l'ombre d'un regret. « Je suis certaine que si j'avais passé ma vie dans un kibboutz, […] les satisfactions que j'en eusse tirées eussent été au moins aussi grandes que celles que m'ont values mes activités politiques et ma situation publiques[25]. » Écrivant ces mots, Golda Meir est sans doute plus attendrie que sincère. Contrairement à ce qu'elle se plaît à imaginer, débarrassant ainsi l'histoire de ses aspérités, elle était déjà trop ambitieuse pour se satisfaire longtemps d'un horizon aussi limité, d'un cadre aussi étriqué, d'une vie qui n'eût pas accompli ses promesses.

L'écrivain Arthur Koestler, originaire de Hongrie, grand admirateur de Zeev Jabotinsky et adhérent du parti sioniste révisionniste, a également expérimenté le kibboutz. En avril 1926, il débarque à Haïfa avec la ferme

intention de partager une ou deux années la vie collective d'un petit kibboutz – un *kvusta*. Celui où il se présente à l'essai – comme de règle – se nomme Heftsebà, du nom arabe de la colline où il est implanté. Également situé dans la vallée de Jezréel, il est plus profondément ancré en territoire arabe que Merhavia, distant de quelques kilomètres. La rusticité des lieux et des conditions d'existence à Heftsebà, tels que décrits par Koestler, aide à comprendre le malaise de Morris et son incapacité à s'adapter à un style de vie aussi primitif. Sioniste fervent, Koestler contracte successivement la malaria et la dysenterie. Il ne résiste pas à la rudesse des travaux agricoles, au climat malsain, à la chaleur étouffante qui règne sur la région dès la fin du printemps. Au lieu de rafraîchir l'atmosphère, le *khamzin*, vent du désert, échauffe les nerfs. Les moustiques pullulent et la terre aride et rocailleuse, qu'aucune main humaine n'a travaillée depuis des millénaires, résiste à la pioche qui blesse ses mains d'intellectuel. « Les habitations consistaient en des espèces de baraques de planches qui, en Europe, ne sont habitées que par des indigents. […] Seuls les vaches et les enfants avaient droit à un bâtiment en dur. […] Les hommes et les femmes étaient assis sur des bancs devant des tables faites de planches brutes montées sur des tréteaux. La plupart d'entre eux avaient entre vingt et trente ans mais paraissaient beaucoup plus âgés car tous semblaient physiquement épuisés. […] Courbés sur leurs assiettes, les coudes sur la table, ils avalaient leur soupe en silence, trop fatigués pour parler. […] Plusieurs avaient le teint jaunâtre du paludisme. Les traits des femmes étaient épaissis par le climat et les durs travaux des champs[26]. »

L'incapacité de Koestler à s'adapter à des activités physiques aussi épuisantes se soldera par un échec. Au bout de sa période d'essai, on l'invite à tenter sa chance ailleurs. Vingt-cinq ans après, l'écrivain évoquera avec nostalgie la magie de cette vie spartiate dont il a découvert le charme au moment du départ, lorsque ses membres rompus par l'effort recouvraient peu à peu leur souplesse. Soudain, ses compagnons du kibboutz lui apparaissaient plus intéressants, moins indifférents ou hostiles que leurs visages fermés le lui avaient suggéré aux premiers jours, même si la règle exigeait que l'on offrît une hospitalité toute biblique au nouveau venu, sans lui poser de question ni se soucier de sa présence. Au bout d'un certain temps, le voyageur découvrait avec surprise le bagage intellectuel de certains colons dont le comportement, la conversation faisaient plutôt songer à des ouvriers :

« Je crois que jamais, depuis les premières communautés chrétiennes, on n'a vu de fraternité semblable. [Et pourtant], c'était une existence de pauvreté héroïque et de luttes farouches, aux limites de l'endurance humaine. […] Chaque membre de la commune devait travailler jusqu'à la limite de ses forces et en échange […] il était nourri, logé, habillé. […] Les enfants, […] élevés par des jardinières et des professeurs dans la maison communale, n'avaient aucune notion de la valeur de l'argent ni de la façon de s'en servir. […] La commune prenait soin de tous les besoins de l'individu, du berceau à la tombe[27]. »

Sans doute parce qu'elle n'a jamais cessé d'être une sioniste convaincue et une dirigeante socialiste, Golda Meir s'est toujours interdit de tenir des propos négatifs sur le kibboutz. La description qu'en donne Arthur Koestler, au contraire, ressemble étrangement à la perception qu'en avait Morris Meyerson. Lequel n'aurait pas quitté si brusquement le kibboutz, si ne s'y était mêlée une raison strictement personnelle que Golda s'est gardée d'évoquer. Selon Meron Medzini, auteur d'une biographie politique de Golda, remplie toutefois de détails intimes[28], le départ précipité du couple Meyerson de Merhavia n'avait rien à voir avec le prétexte invoqué par Golda. La santé de Morris n'était pas en cause, mais sa jalousie. Il ne supportait plus, semble-t-il, de voir sa femme s'afficher sans vergogne avec un homme plus âgé, un certain Goldstein[29]. N'ayant jamais adhéré au laxisme sexuel implicitement toléré (encouragé ?) par le kibboutz, y compris pour les couples mariés, Morris, apprenant son infortune, aurait exigé de quitter Merhavia sans délai, ne laissant à sa femme d'autre choix que d'obtempérer ou de provoquer un scandale[30].

Medzini laisse également entendre que si Golda, pour une fois, se montra docile, c'est qu'elle commençait à se lasser du kibboutz, qui n'offrait guère de débouchés à son ambition : « Quelle que soit l'organisation dans laquelle elle a travaillé, Golda a toujours été motivée par le désir d'accéder au sommet de la hiérarchie. Elle a vite découvert les limites de Merhavia, structure bien trop petite et confinée pour ses objectifs à long terme. Elle est donc partie en quête de plus vastes horizons[31]. » Hypothèse d'autant plus vraisemblable que, depuis le Congrès de Degania, elle s'était fait remarquer des dirigeants du Yeshouv, qui lui ouvraient des perspectives plus palpitantes que d'améliorer la productivité du poulailler ou de la traite des vaches !

1. La journaliste israélienne Shoshana Kordova a reproché à Golda Meir d'avoir été une carriériste forcenée et une mère *a minima*, jamais là pour soigner les bobos de ses enfants. Sans doute estimait-elle Golda trop influencée par les méthodes du kibboutz, de plus en plus contestées de nos jours (« Mère d'une nation, mais pas grand-chose d'une mère », *Haaretz Books*, juillet 2008).

2. *Cf.* Yoram Gorlizki, « Class and nation in the Jewish settlement of Palestine : the case of Merhavia, 1910-1930 », *Journal of Historical Geography*, 26, n° 4 (2000), p. 572-588. Les théories de Franz Oppenheimer, à l'origine de conflits insolubles dans les coopératives qui s'en inspiraient, furent vite abandonnées.

3. Après 1929, les membres de la Quatrième Alyah feront de Merhavia l'un des kibboutz les plus florissants d'Israël, y associant l'industrie à l'agronomie.

4. Lionel Tiger, Joseph Shepher, *Women in the Kibboutz*, Penguin Books, 1977.

5. Cité par Lionel Tiger et Joseph Shepher, *Women in the Kibboutz*, *op. cit.*

6. *Ibid.*

7. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

8. *Ibid.*

9. Joseph Kessel, *Terre d'amour et de feu. Israël 1925-1961*, *op. cit.*

10. *Ibid.*

11. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

12. L'idée sioniste prônant l'autonomie des Juifs dans tous les domaines, y compris agricole, Golda n'était pas peu fière de se passer ainsi des Arabes.

13. La Histadrout, ou Confédération générale des travailleurs juifs d'Eretz Israël, créée en 1920 sous l'impulsion de David Ben Gourion et David Remez.

14. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

15. Ralph G. Martin, *Golda Meir. The Romantic Years*, New York, Judy Piaktus Publishers, 1988.

16. Situé dans un kibboutz socialiste, le roman d'Amos Oz, *Un juste repos* (Calmann-Lévy, 1986), illustre le laxisme sexuel pratiqué dans les années 1960 dans les kibboutz socialistes, où même le ménage à trois, soit une femme pour deux hommes, semblait assez bien toléré par la collectivité. Amos Oz montre la facilité avec laquelle les couples, même mariés, se séparaient pour changer de partenaire, sans que la jalousie – ou la tolérance – vis-à-vis de ces « incartades » prennent une tournure aussi dramatique qu'en dehors du kibboutz. L'union civile n'existant pas, le mariage y devient une sorte de simulacre religieux hâtif et bâclé.

17. Cité par Lionel Tiger et Joseph Shepher, *Women in the Kibboutz*, *op. cit.*, p. 35.

18. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

19. *Ibid.*

20. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

21. Les éléments de ce chapitre sont empruntés à Marie Syrkin, à Meron Medzini, ainsi qu'à l'autobiographie de Golda Meir (*op. cit.*).

22. Après la guerre, de jeunes sionistes américains engagés dans la Légion juive avaient tenté de s'adapter à la vie au kibboutz ; déçus par les dures conditions d'existence, la plupart étaient repartis chez eux au bout de quelques mois. Quant aux rares Américaines, la plupart déclarèrent forfait plus vite encore. Golda s'était liée d'amitié avec l'une d'entre elles, sans doute sa seule amie au kibboutz.

23. Morris Meyerson, lettre à sa mère, juillet 1923, citée par Marie Syrkin, *op. cit.*

24. Golda, en outre, a souffert de refroidissements et de maux intestinaux sans gravité.

25. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

26. Arthur Koestler, *La Corde raide*, Calmann-Lévy, 1953 ; Les Belles Lettres, 2012.

27. *Ibid.*

28. Détails qu'il tient sans doute de sa mère, Regina Hamburger, la plus ancienne amie de Golda, divorcée de Yossel Kopelov, avec qui elle était retournée en Amérique après quelques semaines passées en Palestine, où elle séjournera cependant régulièrement par la suite et où elle est décédée à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Né en Israël, Meron Medzini a grandi et étudié aux États-Unis. Titulaire d'un PHD en sciences politiques de l'université de Harvard, il a enseigné dans plusieurs universités israéliennes et américaines. Il a par ailleurs occupé, entre autres, les fonctions de porte-parole des gouvernements de Levi Eshkol et de Golda Meir, qu'il a connue et vue régulièrement jusqu'à sa mort.

29. Entretien de l'auteur avec Meron Medzini, Jésuralem, juin 2014. Ce Goldstein, après avoir quitté le kibboutz, exerça la médecine à Tel Aviv.

30. Meron Medzini, *Golda Meir, une biographie politique*, *op. cit.*

31. *Ibid.*

5
Un marchepied vers le pouvoir

Vers la fin de l'année 1923, les Meyerson retournent à Tel Aviv sous les plus noirs auspices. L'expérience de Merhavia, quoique assez brève, a ébranlé leur couple. S'y ajoutent les difficultés économiques du pays, en partie consécutives à l'arrivée des émigrants de la Quatrième Alyah, pour la plupart des citadins polonais et juifs issus des classes moyennes, *a priori* peu concernés par l'idéal sioniste et encore moins volontaires pour s'établir dans des kibboutz en pleine nature. Ils se sont résignés à venir en Palestine pour fuir l'antisémitisme séculaire de la Pologne, qui s'est encore aggravé depuis l'indépendance, proclamée après les révolutions de 1917. Entre 1921 et 1923, environ huit mille nouveaux immigrants d'Europe centrale ont débarqué en Palestine. L'année 1924, ce chiffre grimpe à quatorze mille, et à trente-quatre mille cinq cents l'année suivante, alors que le total des départs pour les deux années précédentes s'élève seulement à cinq mille. À partir de 1925, pour diverses raisons, la courbe commence à s'inverser et les départs augmentent de façon régulière, au point, en 1928, de dépasser le nombre des arrivées. Découragés par les difficultés à se loger ou à trouver du travail, de nombreux immigrants récents ont préféré tenter leur chance ailleurs.

L'un des facteurs de la crise économique est lié au surnombre des nouveaux immigrants dans les centres urbains, choix motivé par le souci de préserver leur statut social en exerçant les mêmes professions que dans leur pays d'origine. Beaucoup de ces immigrants, fuyant les persécutions, arrivent en Palestine faute d'obtenir un visa pour les États-Unis, entre autres. Rien d'étonnant si, découragés par les conditions de vie spartiates qui règnent alors dans ce pays avec lequel ils ne se sentent guère d'affinité idéologique, culturelle ou religieuse, ils ont, après mûre réflexion, décidé de retourner chez eux ou dans quelque pays d'Europe, pour se trouver confrontés quelques

années plus tard aux persécutions nazies.

Le départ de ces « bourgeois élégants paradant dans les rues de Tel Aviv en costume blanc et chaussures assorties » n'inspire guère de regret aux pionniers des premières *alyot*, telle Golda. Au lieu de ces gandins, elle aime mieux croiser des travailleurs qui lui ressemblent par leur dénuement extérieur et qui partagent le même idéal : « Je préférais voir des hommes vêtus de chemises délavées et de pantalons troués, car c'est nous, les travailleurs, qui formions l'aristocratie de ce pays[1]. »

Pour certains sionistes, les nouveaux venus qui s'entassent dans les villes et répugnent tout autant à exercer des métiers manuels qu'à rejoindre les kibboutz portent la responsabilité de l'aggravation de la crise économique. À Tel Aviv, fondée moins de vingt ans auparavant, l'affluence est telle qu'il devient presque impossible de se loger pour les plus modestes. Le secteur de la construction, loin d'exploser en réponse à la demande exponentielle, est entièrement paralysé du fait du nombre très insuffisant d'ouvriers du bâtiment. Faute de personnel qualifié, d'autres secteurs d'activité se déclarent sinistrés, d'où l'accroissement dramatique du chômage et de la misère. Les problèmes d'intégration de la nouvelle classe moyenne provoquent une crise économique sans précédent, bientôt suivie d'une crise morale encore plus grave au sein du mouvement sioniste, en Palestine comme à l'extérieur. Le Yeshouv s'efforce d'y remédier en envoyant des émissaires à l'étranger pour faire l'apologie des réalisations sionistes et récolter des fonds. Un domaine où Golda, experte en la matière, accomplit des prouesses, hélas insuffisantes pour combler une trésorerie proche de la faillite.

Une parenthèse douloureuse

Le contexte de crise économique aggrave les difficultés du couple Meyerson, loin de rouler sur l'or au départ de Merhavia. Le kibboutz, en effet, ne verse aucun salaire à ses membres, seulement de l'argent de poche pour les dépenses personnelles. Golda et Morris affrontent par ailleurs une situation sentimentale délicate, qui va peu à peu se détériorer. Morris n'étant pas tout à fait rétabli, il incombe à Golda de leur trouver un toit et de se procurer un emploi. Faute de place, il n'est pas question de s'éterniser chez Shana, qui les accueille provisoirement dans sa maison. Faute de mieux,

Golda se résigne donc à louer un petit deux pièces sans confort dans un modeste immeuble à la périphérie de Tel Aviv.

Par chance, le hasard met sur sa route un important dirigeant du Yeshouv, David Remez, bel homme de trente-huit ans, dont elle a attiré l'attention lors du Congrès de Degania. Ému par la détresse et le désarroi de la jeune femme qui, quelques mois auparavant, lui était apparue rayonnante et pleine d'enthousiasme, Remez lui demande si le jeune couple serait disposé à travailler dans les bureaux du Solel Boneh[2] de Jérusalem, une entreprise de travaux publics rattachée au syndicat Histadrout, lequel représente en quelque sorte le gouvernement du Yeshouv et dispose d'antennes dans plusieurs villes et, semble-t-il, dans des pays arabes voisins. Dans son autobiographie, Golda affirme qu'ils se saisirent au vol de cette opportunité de quitter Tel Aviv ; mais certains biographes proposent une tout autre version de cette rencontre providentielle. D'après eux, cette rencontre devait fort peu au hasard ; par ailleurs, seul Morris se serait vu proposer un poste à Jérusalem, Remez offrant à Golda un poste à Tel Aviv, dans les bureaux de la Histadrout, de telle sorte que le couple aurait vécu partiellement séparé durant plusieurs mois, Morris ne rejoignant Golda que pour le shabbat. Selon les mêmes sources – non officielles –, il semblerait que le même Remez n'aurait proposé de muter Golda à Jérusalem qu'après avoir appris sa grossesse ; ce n'est qu'alors qu'elle aurait consenti à rejoindre son mari, malgré les injonctions de celui-ci.

La naissance de Menahem, le 23 novembre 1924, complique encore leur situation matérielle, Golda étant contrainte d'abandonner son travail pour s'occuper du bébé. Leur survie quotidienne dépend désormais du seul Morris, qui ne s'est jamais soucié jusque-là de chercher un emploi plus lucratif dans le secteur privé. En plus des multiples problèmes matériels à résoudre au jour le jour, qui épuisent toute son énergie, la jeune femme est minée par un douloureux sentiment d'échec. Jamais elle ne s'est sentie aussi désorientée, en contradiction avec ses aspirations. Trois ans après son arrivée en Palestine, une régression tant matérielle que psychologique laisse à Golda l'impression d'un terrible gâchis. Elle d'ordinaire si combative, si énergique, se sent coupable d'avoir forcé Morris à émigrer contre son gré et de l'avoir entraîné dans l'aventure hasardeuse du kibboutz, qui a ruiné son moral et sa santé. Un fossé se creuse entre eux, et ce lourd contentieux se nourrit de leur incapacité

à évoquer leurs différends. Golda a le sentiment que, s'ils parvenaient à surmonter leurs inhibitions et osaient se parler franchement de leurs problèmes, ils parviendraient à se défaire de leurs rancœurs et, peut-être, à se dégager d'une relation sans issue. Même s'ils n'en soufflent mot, chacun se sent à la fois responsable et victime du malaise de l'autre.

De son côté, Morris, s'il se reproche de ne pas s'être montré à la hauteur, en veut à Golda de lui avoir imposé cet exil, de ne pas l'avoir soutenu au kibboutz Merhavia et, pire encore, d'avoir préféré la compagnie d'autres mâles à la sienne. Si rien ne prouve l'infidélité consommée de sa femme, Morris ne la soupçonne pas sans motifs de s'être complue au milieu d'une cour d'admirateurs, avec lesquels elle plaisantait, chantait, dansait et flirtait. Le plus souvent, Golda ne le rejoignait que tard dans la soirée, voire au milieu de la nuit. Consciente d'être responsable de l'échec de leur couple, elle tâche de se persuader qu'elle aime encore Morris. En vain. Elle, pour sa part, lui en veut amèrement de l'avoir obligée à renoncer à la plénitude de la vie au kibboutz, où il se comportait trop souvent en rabat-joie : « C'était à cause de moi que Morris était venu à Merhavia, et maintenant c'était à cause de son échec à lui que j'étais ainsi déchirée, exilée. […] Si nous nous étions jeté nos reproches à la tête, cela aurait peut-être mieux valu pour nous deux, mais nous n'en fîmes rien. […] Au lieu de quoi, nous ne savions plus où nous en étions et, la plupart du temps, nous avions les nerfs à vif[3]. »

Golda ne prendra conscience que bien plus tard de sa responsabilité dans l'incapacité de Morris à s'adapter physiquement et socialement à la vie du kibboutz, d'autant qu'elle n'avait rien fait pour lui faciliter les choses, préférant se laisser déborder par les tâches innombrables auxquelles elle donnait la priorité, au lieu de lui prêter attention. Une habitude dont elle reconnaîtra n'avoir pas su se défaire : « Jamais l'idée ne m'avait effleurée qu'en restant des nuits entières à la cuisine à préparer, à chaque relève, des sandwiches pour les hommes de garde, qu'en partant plusieurs jours suivre un cours d'aviculture, qu'en passant des heures à bavarder et à chanter avec d'autres, je privais Morris de quoi que ce fût. Si j'avais réfléchi sérieusement à notre mariage, si je lui avais fait partager mes soucis […], je me serais rendu compte qu'il était seul à lutter pour tenter de s'habituer à un style de vie qui lui pesait terriblement[4]. »

Pour l'entourage de Morris et Golda, la mésentente était rien moins que

prévisible, tant leurs tempéraments, leurs centres d'intérêt, leurs attentes existentielles et leur vision du couple étaient antithétiques. Les parents de Golda, et plus encore sa sœur Shana, très attachée aux valeurs traditionnelles, s'opposent fermement à l'éventuelle séparation du couple, surtout depuis la naissance de Menahem. Pour autant, personne ne veut croire que leur relation se normalisera un jour. Étant donné le caractère impulsif de Golda, son besoin frénétique de contacts et d'activités extérieures, sa vocation de militante prête à tout sacrifier à son idéal, un tel *statu quo* relèverait du miracle. Déchirée entre son devoir maternel et ses obligations morales envers Morris, dont elle se sent plus responsable encore depuis qu'il a refusé le billet de retour que lui proposait sa mère, Golda, en guise de punition, s'impose de se conformer au modèle de femme au foyer dont rêvait Morris. Mais ses journées sont si usantes et fastidieuses que même la joie d'être mère ne peut la consoler. Parfois, la vacuité et la monotonie de cette existence étriquée la rendent si triste, si découragée, qu'elle en vient à se demander si son énergie et son optimisme ne sont pas définitivement éteints, étouffés sous le poids du quotidien.

Six mois après la naissance de son fils, Golda, encore baignée dans la nostalgie du kibboutz, use d'un prétexte pour retourner à Merhavia avec Menahem, mais sans Morris. Dès son arrivée, alors qu'elle préférerait travailler aux champs, elle se voit confinée à la nursery, où cinq bébés lui sont confiés. Certaines de ses initiatives passées ont laissé un souvenir mitigé à plusieurs camarades, au même titre que ses remarques antiféministes. Alors que le kibboutz traverse une énième crise, Golda éprouve des difficultés imprévues à se réadapter. Au bout d'un semestre, la mauvaise conscience d'avoir abandonné Morris, ajoutée aux difficultés ponctuelles de la vie communautaire, moins idyllique que dans son souvenir, la conduit à prendre une décision : le temps est bien venu de renoncer à son idéal collectiviste. « Je compris – ce n'était pas la première fois, comme ce ne serait sûrement pas la dernière – qu'en cas de conflit entre mon devoir et mes aspirations les plus profondes, c'était le devoir qui avait la priorité[5]. » Quoique sa déception ait sans doute plus d'une cause, Golda Meir, dans son autobiographie, fera sciemment l'impasse sur ce sujet litigieux, comme sur bien d'autres, préférant, pour l'autojustification, poser en sujet moral sacrifiant son désir à la raison.

En dépit de ses bonnes résolutions, l'épouse dévouée et mère modèle s'apprête à vivre, de son propre aveu, les quatre années les plus pénibles et les plus arides de sa longue existence. À Jérusalem, le couple habite un étroit deux pièces dans un immeuble vétuste, à la périphérie du quartier orthodoxe de Mea Shéarim. Il n'y a ni eau courante, ni gaz, ni électricité, les WC communs sont dans la cour et leur seul luxe consiste en un poêle à mazout pour cuisiner et se chauffer. Golda, qui n'a pas toujours les moyens d'acheter du lait pour son fils, connaît une situation matérielle souvent plus misérable que sa mère, jadis, en Russie. Après la naissance de Sarah, en mai 1926, il leur faut même renoncer à sous-louer l'une des deux chambres. Quant au modeste salaire de Morris, tout juste suffisant, il lui est versé en billets de crédit à paiement différé que leur logeur refuse obstinément et que les épiciers du quartier n'acceptent que moyennant un taux d'escompte de 8 %…

Incapable de payer l'inscription de Menahem au *kindergarten*, Golda s'engage en contrepartie à laver le linge de l'école, ce qui n'est pas une mince affaire, puisqu'elle doit puiser des seaux d'eau dans la cour et la faire bouillir sur un réchaud vétuste, en priant le ciel qu'il n'explose pas et que sa planche à laver résiste aux lessives quotidiennes à la main. Au bout de six mois de ce dur labeur, Golda parvient à décrocher un poste de professeur d'anglais dans une institution privée où l'on tolère la présence de son bébé, sa modeste rémunération ne lui permettant pas d'engager une nourrice. Les quelques sous grappillés sur son budget lui permettent, rarement, d'acheter un peu de viande pour agrémenter la soupe des enfants, qui doivent le plus souvent se contenter de lait, de potage aux légumes et de féculents. Les fruits sont un luxe rarissime dont ils ne voient la couleur que lorsque Shana trouve au marché de Tel Aviv un cageot défraîchi d'oranges ou de pommes qu'elle leur fait porter, quand ses propres moyens lui autorisent de tels extra.

Cette même année 1926, c'est au tour des parents Mabovitch de faire leur *alyah*, mais sans Clara, qui étudie la psychologie à l'université du Wisconsin et qui renoncera à les rejoindre en Palestine. La veille de Pâques, Golda se rend donc en car à Tel Aviv pour célébrer le Seder en famille. La mort dans l'âme, elle doit bien l'admettre : leur dénuement est tel qu'ils n'ont pas de quoi s'acheter du pain azyme et une bouteille de vin pour fêter Pessah. La chance se présente sous la forme d'un chien errant qui mord Golda dans une rue voisine : en allant se faire vacciner contre la rage, elle croise une vague connaissance qui accepte de se porter garant et lui permet d'emprunter dix

livres à la banque, de quoi célébrer dignement la fuite d'Égypte des Hébreux !

D'un tempérament résolument optimiste, Golda, qui a coutume de dire que sionisme et pessimisme sont deux notions contradictoires, n'a jamais songé à la misère. Elle n'avait pas davantage imaginé devoir s'humilier un jour pour acheter à crédit le strict nécessaire. Bientôt, avant de la servir, les commerçants se mettent à exiger le remboursement de ses dettes, accumulées au fil des jours. Mais le pire, pour elle, est l'absence de vie sociale. Accaparée par les enfants, le ménage, les courses, la cuisine, Golda ne trouve pas un moment pour se consacrer à la politique. Ce néant, s'ajoutant à des frustrations plus intimes, la plonge dans un désespoir dont elle s'extrait pourtant, pour prendre soin de ses enfants et de son foyer.

Pour quelles raisons n'a-t-elle pas profité du départ de Merhavia pour se séparer de son mari et prendre un nouveau départ, en misant sur les contacts noués au cours de ses diverses missions ? À cette époque, il semble qu'elle n'était pas encore enceinte ; rien ne l'obligeait, si ce n'est sa mauvaise conscience, à rester avec Morris. Difficile de trancher cette question. Les mémoires de Golda Meir, pas plus que ses biographes, ne précisent la date exacte de son départ du kibboutz. Divers indices laissent cependant à penser que la conception de Menahem se situe après le retour à Tel Aviv et que Golda, hormis son sentiment de culpabilité, était encore soumise au respect des conventions et de la tradition, bien plus qu'on ne l'imagine au regard de l'indépendance dont elle avait fait preuve en s'enfuyant de chez elle à l'âge de quinze ans. Hypothèse plausible, si l'on songe qu'il lui faudra encore du temps pour oser se séparer de Morris et qu'elle restera toute sa vie taraudée par un lancinant sentiment de culpabilité vis-à-vis de lui. Cette mauvaise conscience sous-jacente, autant que son sens des convenances ou son goût du secret, la conduiront à dissimuler jalousement sa vie privée, même longtemps après leur séparation. Morris n'ayant jamais consenti à divorcer, soit parce qu'il tenait trop à elle, soit par une forme de vengeance, Golda Meir, aux yeux de la société, restait une femme mariée, tenue à une certaine respectabilité. En d'autres termes, elle craignait sans doute que des détails sur sa vie privée ne nuisent à sa carrière politique.

Pour toutes ces raisons, le mariage perdure cahin-caha. Les naissances de Menahem et Sarah, à deux ans et demi d'intervalle, la réjouissent profondément. Golda était impatiente d'être mère et s'occupera toujours du

mieux possible de ses enfants. Mais leur présence la contraint à différer son désir de retravailler et, en filigrane, de se séparer de Morris. En d'autres termes, si une séparation était envisageable avant la première grossesse, elle devient inconcevable après la naissance de Sarah, sauf à s'exposer aux critiques pour sa conduite incompréhensible et scandaleuse. Aussi, pour s'éloigner de Morris et se punir, en quelque sorte, du mal qu'elle lui a fait, Golda, durant quatre années interminables, renonce à toute vie sociale pour s'enfermer dans le moule étouffant de la femme au foyer, avec pour seule ambition d'assurer le bien-être des siens. Perfectionniste en tout, elle s'emploie de son mieux aux travaux ménagers, s'occupe des enfants avec tendresse et dévouement, et, malgré le maigre salaire de Morris, fait en sorte que tous mangent à leur faim et ne souffrent pas trop de l'indigence.

Mais ces tâches sont loin de combler son besoin frénétique d'activité et de contacts politiques. Même la maternité, à laquelle elle aspirait depuis le jour de son mariage, se révèle insuffisante pour donner un sens à sa vie. « Au lieu de contribuer de manière active et productive à l'édification du foyer national juif, je me retrouvais prisonnière d'un minuscule appartement, toutes mes pensées et mon énergie concentrées sur les moyens de m'en tirer avec le maigre salaire de Morris. À Jérusalem, j'étais devenue une espèce de prisonnière condamnée à batailler pour des factures que je ne pouvais pas payer […], à me tourmenter […] à la pensée que l'alimentation des enfants et la nôtre étaient insuffisantes, et que l'absence de chauffage l'hiver risquait de nuire à jamais à leur santé. Le pire étant que je ne pouvais absolument pas me confier à Morris qui avait terriblement besoin de repos, de bonne nourriture et de tranquillité d'esprit[6]. »

Peu à peu, sa situation lui apparaît comme un véritable gâchis, un piège sans issue. Ce sentiment, toutes les femmes habituées à se réaliser dans le travail, l'art, un engagement politique ou social, l'éprouvent intensément lorsque les circonstances les contraignent à renoncer à leur ambition personnelle. C'est d'ailleurs contre un tel « sacrifice », un tel gaspillage, que s'insurgeait l'idéologie des pères fondateurs de la nouvelle identité juive, conçue pour libérer les femmes d'une aliénation millénaire, alors de règle hors de l'univers restreint des kibboutz. C'est ainsi que certaines féministes, à l'instar d'Ada Maimon-Fishman, leur chef de file, membre de la direction du Hapoalot Hatzaïr[7], un groupe situé à la gauche du Moetzet Hapoalot, ont

volontairement renoncé au mariage et à la maternité pour se dévouer à la cause sioniste. Quant à celles qui se résignent à « sous-traiter » leur progéniture pour ménager leur carrière, elles prennent le risque, en toute connaissance de cause, de se voir taxées de mères dénaturées. Tel sera le cas de Golda, qui, pour s'acquitter de missions lointaines, doit à plusieurs reprises se séparer de ses enfants pour des périodes prolongées.

Ce conflit entre maternité et vie active, Golda l'a pressenti d'emblée, mais elle ne parviendra à trancher entre devoir et désir d'émancipation qu'après de douloureux et complexes débats intérieurs, grâce à l'intervention imprévue de David Remez. Sa proposition providentielle va en quelque sorte la dispenser de décider par elle-même.

Une proposition providentielle

Le hasard, encore lui, veut qu'un jour béni de 1928, Golda Meyerson, venue rendre visite à ses parents et à Shana, croise à nouveau, devant les locaux de la Histadrout à Tel Aviv, le même David Remez qui avait aidé Morris à trouver un emploi. Selon certains ragots, cette rencontre n'avait en réalité rien de fortuit. Depuis qu'ils se sont croisés au Congrès de Degania, leurs rapports ont en effet pris une tournure plus intime, si l'on se fie à ce que voudra bien laisser entendre Golda Meir, pourtant très soucieuse de ne rien laisser filtrer de sa vie privée[8]. Il est permis de supputer que cet important dirigeant du Yeshouv n'a pas joué les bienfaiteurs par pur désintéressement, quelle que soit par ailleurs son estime pour les talents de sa protégée. Selon Ralph Martin, le biographe anglais de Golda, qui a enquêté auprès de ses proches et de leur descendance aux États-Unis et en Israël, il est probable que David Remez ait envoyé Morris travailler dans les bureaux du Solel Boneh à Jérusalem pour avoir le champ libre. Rappelons que Morris insistera en vain pour la convaincre de le rejoindre, mais que Golda n'y consentira qu'après avoir eu confirmation de sa grossesse.

D'après la même source, Golda n'aurait pas attendu 1928, année de sa séparation géographique avec Morris, pour s'autoriser des aventures extraconjugales, déculpabilisée en cela par l'atmosphère de liberté sexuelle régnant dans les kibboutz, où les contraceptifs étaient mis gratuitement à la disposition des résidents. Une rumeur courait à Merhavia, parvenue

jusqu'aux oreilles de Morris, selon laquelle sa femme avait une aventure avec un homme plus âgé. Après coup, certains ont soupçonné que sa romance avec David Remez, née lors du colloque de Degania, se serait poursuivie à Tel Aviv avant ce jour providentiel de 1928[9]. D'après Yossi Goldstein, un historien israélien de premier plan, auteur d'une imposante biographie politique de Golda Meir, il serait avéré que celle-ci, chaque fois qu'elle allait à Tel Aviv pour rendre visite à sa famille ou pour d'autres motifs, en profitait pour voir Remez[10]. On peut en déduire que ses déclarations à propos de son amour pour Morris n'étaient peut-être – ainsi que l'écrira crûment une de ses biographes américaines – que « du chiqué pour tromper la galerie et se donner bonne conscience[11] ».

Le poste que David Remez propose à Golda est à pourvoir sans délai. Il implique un accord immédiat, sans alléguer l'impossibilité d'un déménagement précipité à Tel Aviv, ou l'incompatibilité de nombreux déplacements avec sa situation familiale. Profiter d'une proposition alléchante pour régler au pied levé un dilemme jusque-là insoluble représente, pour cette femme déchirée entre des désirs contradictoires, le prétexte idéal pour se séparer de Morris sans plus tergiverser. Assumer ce poste susceptible de déboucher sur une carrière politique prometteuse lui permet non seulement de rompre avec son rôle de femme au foyer, mais l'autorise en outre à prendre acte de la faillite irréversible de son mariage. Au pied du mur, elle se saisit sans hésiter de l'opportunité que lui offre Remez de sortir de la misère et, par là même, de couper des liens de plus en plus pesants ; mais jamais elle ne confessera publiquement la fin de son mariage, ni même de sa relation privée avec Morris. D'où, au détour de ses Mémoires, cette semi-confidence sibylline : « Cette décision que je pris en 1928 marque réellement le début de notre séparation, bien que celle-ci ne soit devenue définitive que près de dix ans plus tard[12]. » Il est d'autant plus malaisé de deviner ce que Golda entend ici par « définitive » qu'à la mort de Morris, en 1951, le couple était toujours marié, même s'ils ne vivaient plus ensemble depuis plus de vingt ans.

Curieusement, tous les hommes qui, par la suite, ont compté dans la vie de Golda présentent de nombreux points communs avec Morris – ce qui prouve, d'une certaine façon, qu'elle l'a vraiment aimé, puisqu'il correspondait en partie à son type d'homme. Tout comme lui, David Remez et Zalman Shazar,

entre autres, l'ont moins séduite par leur physique que par leur intelligence et leur érudition exceptionnelle, dont elle a su bénéficier. Encore que David Remez, dans sa jeunesse, passait-il pour être bel homme, malgré sa petite taille. Quant à Shazar, tout le monde reconnaît que, sans être beau, il avait beaucoup de charme et méritait sa réputation d'« homme à femmes ». L'un et l'autre passaient pour de grands séducteurs, ce qui était loin d'être le cas de Morris ; Golda ne le lui reprochait d'ailleurs pas, ayant trop souffert des hommes volages dont elle s'est entichée. Nombre d'historiens israéliens, quoi qu'il en soit, confirment que Remez et Shazar furent tous deux ses mentors et ont beaucoup contribué à sa formation intellectuelle et politique, mais aussi à son ascension au sein des institutions du Yeshouv. Golda se serait en effet servie de ces hommes de pouvoir pour assouvir ses propres ambitions, à la façon d'un Rastignac ou d'un Rubempré.

Premier problème à résoudre avant d'arriver à Tel Aviv : trouver un logement pour elle et ses enfants. Grâce à la Histadrout et à la protection de Remez, Golda bénéficie rapidement d'un appartement de trois pièces avec cuisine, sans gaz ni électricité, mais agrémenté d'un grand balcon ouvrant sur la mer, dans une résidence ouvrière située dans le quartier nord de la ville. Golda loue l'une des deux chambres et dort sur le canapé du salon, non par nécessité, mais pour des raisons idéologiques : du fait de la crise du logement et de l'arrivée massive d'immigrants pauvres, il est en effet très mal vu de disposer d'un trop grand appartement.

Les enfants, Menahem, quatre ans et demi, et Sarah, deux ans et demi, fréquentent une école maternelle également patronnée par la Histadrout. Une personne de confiance vient les chercher à la sortie et les garde jusqu'au retour de leur mère, qui, sauf lorsqu'elle est en déplacement dans le pays, s'efforce de rentrer le plus tôt possible. Menahem se souviendra qu'il n'attendait guère pour la voir arriver, essoufflée d'avoir couru, mais aussitôt disponible pour eux. Le soir, Golda leur sert à dîner, les écoute raconter leur journée, puis, après les avoir aidés à faire leur toilette, les couche et les aide à s'endormir en leur racontant une histoire. Ensuite commence sa seconde journée de travail : lessive, raccommodage, nettoyage, préparation du repas du lendemain.

Le jeudi soir, elle veille plus tard que d'habitude pour préparer les repas du shabbat. Le petit appartement embaume alors le *challah* dorant au four, la soupe de poulet et la carpe farcie, plats ashkénazes traditionnels qu'elle se

fait un devoir de préparer pour ses invités. En ces temps héroïques, les amis sonnent à l'improviste, personne ne disposant d'une ligne téléphonique personnelle pour prévenir de son passage. On ignore si Morris, qui vient voir ses enfants à chaque shabbat, reste ou non dormir à l'appartement, ni quelle est la nature de leurs relations, d'autant que Golda a maintenant un amant attitré. Selon divers témoins, il est en effet notoire que « les réunions de travail communes avec David Remez se terminaient le plus souvent en soirées romantiques[13] ».

Parfois, lorsque Golda s'absente deux ou trois jours, les enfants se rendent chez Shana, à deux blocs de là. Ils y retrouvent leurs cousins, Chaïm, Jonah et Judith, dont ils se sentent très proches. Lorsque son travail l'oblige à prolonger son absence plusieurs jours d'affilée, une femme de confiance s'installe à demeure pour s'occuper des enfants. Avant chaque déplacement important, Golda ne manque jamais de leur expliquer en détail l'objet et la durée de sa mission, ce qui ne les empêche pas d'en souffrir… et d'accueillir son retour avec des cris de joie. S'il est question que ses absences se prolongent plusieurs semaines ou mois, les enfants sont envoyés chez leurs grands-parents, à l'extérieur de Tel Aviv, où Moshé Mabovitch a construit une maison en bois de ses mains. Parfois, ils sont confiés à Shana, qui rechigne devant cette surcharge de travail et de responsabilités.

Malgré les efforts de Golda pour veiller au bien-être des petits, sa sœur et ses parents lui reprochent d'avoir accepté un emploi nécessitant d'aussi nombreux déplacements. Ils l'accusent d'être motivée par l'ambition de faire carrière, plus que par la simple nécessité de gagner sa vie. Golda le confessera avec amertume : avant de devenir célèbre et d'obtenir leur pardon, ses proches n'ont jamais soutenu son engagement politique et son dévouement à la cause sioniste. Shana, qui se plaint d'avoir dû abandonner l'école et se séparera provisoirement de ses deux aînés, en 1930, pour entreprendre des études de diététique en Amérique, se montre la plus sévère avec sa sœur : « C'est une politicienne, dit-elle, ce n'est pas une femme d'intérieur. Devons-nous nous en féliciter ? Je ne le pense pas. Elle néglige ses devoirs. Elle néglige ses intérêts[14]. »

Ce reproche dissimule sans doute une bonne dose de jalousie ; il n'en reste pas moins que, pour des raisons moins avouables, Golda avait fâcheusement tendance à prolonger ses séjours à l'étranger au-delà de la date prévue. C'est

ainsi qu'une de ses missions aux États-Unis, censée ne pas excéder deux mois, s'est prolongée durant près de dix mois ! Pour sa famille, cela passe les bornes. Ajoutons, à la décharge de Shana, que Golda s'abstiendra pudiquement de signaler que Menahem et Sarah tombèrent malades à tour de rôle après sa première série de déplacements à l'étranger, plusieurs semaines durant, sans qu'elle s'efforce jamais de hâter son retour – sauf une fois, pour un cas de force majeure – et ce, non seulement pour respecter ses engagements professionnels, mais aussi, ce qu'elle n'avouera jamais, pour favoriser une nouvelle relation amoureuse…

Cela étant, si l'on se fie au témoignage de Menahem, publié cinq ans après le décès de sa mère, ni lui ni sa sœur ne lui en voulaient durablement de ses absences. Lorsqu'elle était présente, quelles que fussent ses responsabilités et ses soucis, elle savait en effet se montrer entièrement disponible et à l'écoute de leurs problèmes : « À aucun moment je n'ai eu le sentiment que nous passions après ses autres préoccupations ou qu'elle nous négligeait pour privilégier ses intérêts personnels, quels qu'ils fussent. Malgré sa vie trépidante et le peu de temps dont elle disposait, elle s'occupait de son intérieur en parfaite maîtresse de maison et notre foyer était à la fois chaleureux et bien tenu[15]. » De même, lorsqu'elle était présente, Golda s'efforçait de s'acquitter de ses devoirs maternels de façon irréprochable, non pour complaire à sa famille ou à l'opinion publique, mais pour le bien-être de ses enfants, qu'elle aimait sincèrement et auxquels elle écrivait de temps à autre de longues lettres débordantes d'affection. Une partie de sa correspondance privée, conservée aux Archives de Jérusalem, montre que lorsqu'une lettre de Morris venait à tarder, Golda s'inquiétait aussitôt et écrivait pour réclamer des nouvelles. Il n'est pas anodin de signaler que des associations de femmes américaines, connaissant sa situation familiale et ses absences répétées, lui ont cependant décerné à deux reprises le prix de la « meilleure mère de l'année », ce qu'apparemment ignorent toutes celles qui lui ont reproché d'être une mère défaillante !

Une nomination paradoxale ?

Cette fois, ce n'est pas un travail de bureau subalterne que David Remez propose à Golda, mais un poste à responsabilité : devenir la secrétaire du

Moetzet Hapoalot, le « Conseil travailliste de la femme », organisation fondée en 1921, dans le sillage de la Histadrout, à l'initiative d'Ada Maimon-Fishman, pionnière du féminisme, et d'un petit groupe d'immigrantes d'Europe centrale débarquées en Palestine au début du XXe siècle. Très vite, le Moetzet Hapoalot a tissé des relations de coopération avec d'autres organisations de femmes sionistes, telles que la Wizo (Women's International Zionist Organization), qui possède des antennes en Europe et aux États-Unis, et The Pioneer Women (« Les Femmes pionnières »), qui s'occupent principalement de récolter des fonds pour subventionner le Moetzet Hapoalot, chargé en particulier des fermes-écoles féminines.

En réalité, il semble que Remez, l'un des fondateurs de la Histadrout, avait déjà proposé ce poste à Golda plusieurs mois auparavant, mais que, pour raisons familiales, elle avait été contrainte d'y renoncer provisoirement. Peut-être craignait-elle aussi de se retrouver dans un environnement essentiellement féminin, d'autant qu'Ada Maimon-Fishman et son groupe de féministes radicales se méfiaient de Golda depuis son intervention en faveur de la réhabilitation des tâches ménagères ou ses persiflages intempestifs à propos de certaines revendications féministes. Ne s'était-elle pas autorisée à contester publiquement l'utilité de la section femmes du syndicat, allant jusqu'à insinuer qu'il serait bon de la supprimer ?

En 1923, lorsqu'elle résidait encore à Merhavia, Golda avait été envoyée à une réunion du Moetzet Hapoalot à Haïfa. Les principaux objectifs du mouvement, énoncés lors de ce colloque, étaient de promouvoir des mesures en faveur des travailleuses, en particulier en matière de formation aux travaux de construction et d'agriculture, ainsi qu'une initiation à la puériculture et aux maladies infantiles. À cette occasion, Golda avait déclaré (en yiddish) : « L'une des activités les plus importantes de la Histadrout doit être l'éducation des enfants à la campagne et à la ville. Quant à la travailleuse, il est très regrettable que nous ayons été obligés de créer une organisation spéciale, le Conseil des travailleuses, pour s'occuper de ses problèmes spécifiques. Le Congrès doit forger les conditions favorables au travail de l'ouvrière pour ne plus avoir besoin d'un organisme spécial que nous abolirons dès que cela sera possible. » Elle aurait encore ajouté : « Pour le Conseil [l'état-major masculin], cet organisme ne peut paraître que redondant ou superflu[16]. » Comme on s'en doute, ces remarques avaient suscité de

vigoureuses protestations dans les rangs des déléguées féministes. Maimon-Fishman, leader de premier plan du mouvement sioniste, avait menacé de démissionner. Les propos de Golda avaient paru d'autant plus injustifiés et provocateurs aux femmes présentes ce jour-là que les féministes, généralement indignées par leur sous-représentativité dans les diverses instances dirigeantes du Yeshouv, déposaient régulièrement des motions réclamant que les nominations aux postes de responsabilité respectent la parité en se fondant sur le nombre de travailleuses affiliées à la Histadrout (victoire qu'elles avaient obtenue non sans difficulté), et non en fonction de critères arbitraires destinés à favoriser systématiquement les hommes. De la même façon, les militantes réclamaient une répartition plus équitable dans la délivrance des certificats d'immigration, alors que la politique du Yeshouv consistait à favoriser insidieusement les hommes jeunes et célibataires au détriment des candidatures féminines à l'immigration.

Il semblerait que le départ inopiné (mais provisoire) d'Ada Maimon-Fishman ne fut pas pour déplaire aux dirigeants de la Histadrout, vraisemblablement soulagés à la perspective de la remplacer par une jeune femme qui, en plus de se moquer des opinions tranchées des féministes, leur paraissait infiniment plus pragmatique et malléable, mais aussi plus jeune, plus séduisante et moins pinailleuse. Cerise sur le gâteau, elle ne risquait pas de les entraîner dans d'oiseuses et interminables discussions sur la nécessaire instauration d'une plus grande égalité entre les sexes dans toutes les organisations du Yeshouv. Enfin, la plupart des dirigeants ne pardonnaient pas au groupe d'Ada Maimon-Fishman de les avoir obligés à créer ce fameux comité spécifique pour les travailleuses, dont Golda avait brutalement dénoncé l'inutilité lors du congrès de Degania. Cette initiative maladroite, voire déplacée, lui vaudra d'être mise à l'index par les féministes israéliennes, malgré les mesures prises ultérieurement en faveur du travail féminin. Devenue ministre du Travail, une de ses priorités sera d'assurer la protection des femmes enceintes, des veuves et des travailleuses en général, puis, un peu plus tard, d'instaurer le service militaire féminin pour parvenir à créer une société plus égalitaire.

Nombre d'auteurs israéliens se sont demandé si David Remez et ses pairs, en nommant Golda Meyerson à ce poste stratégique, n'avaient pas l'arrière-pensée de noyauter le bureau du Moetzet Hapoalot en plaçant à sa tête une femme connue pour ses désaccords avec les féministes. Car, si Golda est

appréciée pour son dévouement inconditionnel à la cause sioniste et au socialisme, on ne peut en dire autant de son intérêt pour les thématiques féministes. D'une façon générale, le mot « féministe » a le don de l'irriter ; il lui rappelle les défilés de suffragettes américaines, dont elle n'a eu ni l'opportunité ni la curiosité de comprendre les revendications. Aux États-Unis, Golda restait confinée dans un milieu communautaire où l'on ne parlait que du socialisme et du sionisme, et c'est pourquoi, sans doute, elle ne s'est pas intéressée aux raisons qui poussaient certaines Américaines à s'engager dans des luttes féministes. Attitude d'autant plus dommageable pour son image qu'elle est loin de se désintéresser du sort des femmes. Mais, en tant que socialiste, elle estime qu'il faut se battre pour la défense des individus, sans distinction de sexe.

Durant toutes les années où elle a dirigé le Moetzet Hapoalot, une organisation de femmes, Golda ne s'est pas souciée de revendications catégorielles. Pour elle, l'important était de promouvoir en Israël une conception socialiste de justice et d'égalité valable pour tous. Ce qui ne l'empêchait pas de postuler que la femme est en tous points l'égale de l'homme et que les discriminations dont elles sont victimes sont du même ordre que celles dont pâtissaient la classe ouvrière dans le régime capitaliste ou la paysannerie russe jusqu'à l'abolition du servage. « Je ne suis pas une grande admiratrice de cette forme particulière de féminisme qui se manifeste par des autodafés de soutien-gorge, la haine de l'homme ou les campagnes contre la maternité, écrira-t-elle ; mais j'avais le plus grand respect pour ces femmes énergiques qui travaillaient dans les rangs du mouvement travailliste […] et qui réussirent à fournir à des douzaines de jeunes filles, nées dans les villes, les connaissances théoriques et la saine formation pratique qui leur permirent de tenir leur place (et souvent plus que cela) dans l'œuvre en cours dans les colonies agricoles de Palestine. Cette sorte de féminisme constructif fait honneur aux femmes et a beaucoup plus d'importance que de savoir qui balaiera la maison et qui mettra le couvert[17]. » Ainsi, celle dont les Israéliens diront communément qu'elle avait une « tête d'homme sur un corps de femme » s'est toujours définie comme un leader politique de sexe féminin, et non pas un leader féministe. C'est d'ailleurs en ce sens qu'elle a œuvré pour aider les mères actives d'enfants en bas âge ou pour promouvoir avec enthousiasme les fermes-écoles pour jeunes filles.

En ce sens, l'affectation de Golda au Moetzet Hapoalot est loin d'être une « erreur de casting ». Au contraire, elle se sent parfaitement à sa place dans cette organisation dont elle justifie pleinement l'utilité : « Je me sentais attirée vers le Moetzet Hapoalot non tant parce que cette organisation concernait les femmes comme telles, mais parce que j'étais très intéressée par l'œuvre qu'accomplissaient ces deux organisations[18], en particulier par les fermes-écoles fondées à l'intention des centaines de jeunes immigrantes venues en Palestine pour travailler la terre, mais qui n'avaient ni antécédents ruraux ni métier. […] Ces fermes-écoles […] les aidaient à s'intégrer au pays, à apprendre l'hébreu, à acquérir un sentiment de stabilité sur cette terre nouvelle où la plupart arrivaient sans aucune famille et certaines même sans l'autorisation de leurs parents[19]. » Golda apprécie tout particulièrement que la création des fermes-écoles débute à un moment où former les femmes à quelque métier que ce fût, surtout à l'agriculture, était considéré comme absurde et déplacé par la plupart.

Un autre objectif de l'organisation des femmes pionnières lui tient particulièrement à cœur : leurs efforts pour préserver la culture yiddish si chère à son cœur, ainsi qu'à la plupart des immigrants d'Europe centrale inquiets de voir le yiddish sacrifié à une culture hébraïque en pleine expansion. C'est ainsi que plusieurs pages de leur revue mensuelle, *The Women's Journal*, où Golda publie régulièrement des articles, sont rédigées en yiddish. Aux États-Unis, l'autre objectif des Femmes pionnières est de soutenir la gauche américaine et, lors de l'élection présidentielle, d'apporter leur voix au candidat démocrate.

En un mot comme en cent, Golda juge dérisoires les discours autour d'une répartition plus équitable des tâches ménagères dans le couple. Sans doute parce qu'elle travaille dans un monde masculin et que, depuis qu'elle est séparée de Morris, la question ne se pose plus pour elle. Sans oublier qu'elle éprouve une vraie détente à cuisiner, faire le ménage, repasser, préparer des gâteaux pour les amis qui passent la voir pour le shabbat. Même devenue ministre, il se dira qu'elle reste une maniaque du ménage et que son appartement est toujours impeccable ! Elle est par ailleurs trop pragmatique pour s'intéresser à des débats théoriques sans débouchés pratiques à court terme, car elle les juge déconnectés de la réalité du Yeshouv, dont les priorités sont autrement plus importantes : la création de l'État,

l'augmentation des quotas d'immigration, le flot ininterrompu d'immigrants à loger. En comparaison, tout le reste lui semble d'un intérêt mineur. Pour toutes ces raisons, on la soupçonnera souvent d'être un instrument entre les mains des dirigeants de la Histadrout, comme lors de son admission au Vaad Hapoel (sorte de cabinet du Yeshouv) où d'aucuns la suspecteront d'être un sous-marin téléguidé par David Remez et Zalman Shazar, supposés lui dicter secrètement le contenu de ses interventions afin de faire triompher leur point de vue dans des discussions à fort enjeu stratégique.

Mère et leader politique : un « double bind » insoluble

Les critiques de son entourage paraissent d'autant plus injustes à Golda qu'elle ne cesse de se reprocher de ne pas assez s'occuper de ses enfants, tout en étant consciente de ne pouvoir faire autrement. La mauvaise santé de Sarah, atteinte d'une grave affection rénale depuis sa naissance, ajoute à son sentiment de culpabilité. Elle appartient, dit-elle pour se justifier, à une catégorie de femmes incapables de se satisfaire des seuls rôles de mère et d'épouse, impulsées par le besoin irrépressible de se réaliser à travers une activité foisonnante, riche en contacts humains et en responsabilités, quitte à vivre tiraillée par la mauvaise conscience de n'être à la hauteur ni en tant que mère, ni sur le plan professionnel.

Ces tensions se traduisent chez elle par de fréquentes et violentes migraines, qui l'empêchent parfois de se rendre à son travail et qui, avec les années, iront en s'aggravant. « Lorsqu'il m'arrivait – rarement – d'être forcée de rester à la maison à cause d'une mauvaise migraine, ils [Menahem et Sarah] étaient fous de joie et dansaient autour de moi, en chantant : "Maman a mal à la tête, maman a mal à la tête, elle ne va pas au bureau aujourd'hui !" Cela ne soulageait pas ma migraine et c'était un gros pincement de cœur. […] Mais cela m'apprenait aussi qu'on peut se faire à tout, s'il le faut, même à un sentiment de remords continuel[20]. »

Sans doute se sentirait-elle plus sereine si elle n'avait pas à subir la désapprobation permanente de son entourage et en particulier de sa sœur, dont l'incompréhension la blesse. Lors d'un déplacement en Belgique, Golda, qui doit se rendre ensuite pour la deuxième fois en Amérique, envoie une longue lettre à Shana, la suppliant de se montrer plus compréhensive à

l’avenir. « Je ne demande qu’une chose, lui écrit-elle : être comprise et crue. Les activités sociales ne sont pas un simple accident ; elles sont pour moi une nécessité absolue. […] Crois-moi, je sais parfaitement que cela n’amènera pas le Messie, mais je pense que nous ne devons laisser passer aucune occasion d’expliquer aux gens influents ce que nous voulons et ce que nous sommes[21]… »

À la longue, Golda se résigne à supporter les reproches de sa famille. Même s’ils la peinent, ils ne parviennent jamais à freiner son élan ni son désir de se surpasser dans toutes ses missions. Elle n’en est pas moins harcelée en permanence par ce dilemme qui, aujourd’hui encore, torture celles qui refusent de se sacrifier à des modèles féminins périmés, mais encore valorisés dans les milieux traditionnels. D’une certaine façon, ses propres difficultés jouent un rôle non négligeable dans les mesures que, devenue ministre du Travail, elle s’empressera de prendre un jour en faveur des travailleuses, tout en se démarquant publiquement des féministes. Un paradoxe supplémentaire chez cette femme qui a toujours souffert d’être déchirée entre son image publique (du moins dans certains cercles) de « mère défaillante », pour ne pas dire indigne, et de « carriériste forcenée ».

Dans un long article non signé, qu’elle reconnaîtra comme sien bien des années plus tard, Golda développe un ardent plaidoyer en faveur des femmes actives en général, et plus particulièrement de celles qui exercent des responsabilités. Elle analyse le dilemme quasi insoluble auquel sont inévitablement confrontées, hier comme aujourd’hui, celles qui refusent de sacrifier leur ambition personnelle et leur devenir de sujets à part entière à des conventions sociales, ce qui ne les empêche pas d’intérioriser la culpabilité que la société s’acharne à leur faire endosser. Et cela, sans tenir compte d’un contexte socio-économique qui fait du travail féminin une nécessité incontournable, au même titre que les aspirations de celles qui sont incapables, pour des raisons intellectuelles, de se limiter à un horizon borné à la cellule familiale :

> « Les luttes intérieures, ajoutées aux anxiétés de la femme qui travaille, varient à l’infini et sont sans comparaison avec les épreuves qu’aucun être humain doit subir dans sa vie. Certaines femmes qui travaillent […] savent que leur conduite est justifiée par la nécessité car, si elles ne travaillaient pas, leurs enfants mourraient de faim. Mais il

existe une autre catégorie de femmes qui, même si leur famille tient une place immense dans leur cœur, ne peuvent rester à la maison car leur nature profonde réclame une activité sociale dont le champ est plus étendu que celui de la cellule familiale. Pour les femmes qui ne peuvent se résigner à laisser leurs enfants rétrécir leur horizon, les tourments sont légion. Même si la personne ou l'institution qui remplace la mère est irréprochable, si les enfants ne manquent de rien, si les pédiatres la rassurent en lui disant qu'il est préférable pour les enfants de ne pas avoir une mère trop présente et enveloppante, et qu'elle leur apporte davantage en s'épanouissant dans une activité professionnelle au lieu de se replier sur elle-même, il n'empêche que si un enfant pleurniche lorsqu'elle le quitte, ou au moindre bobo de l'un ou l'autre, la culpabilité revient au grand galop. […] Je n'ai pas besoin d'évoquer ce qu'elle éprouve si l'un de ses enfants tombe malade, le flot de reproches et d'accusations qu'elle ne cesse de s'infliger. Et même si tout va bien, elle reste parfaitement consciente que, par sa faute, son enfant est privé de tendresse maternelle. […] Le dilemme auquel les femmes sont confrontées est le suivant : une femme doit-elle se contraindre à être différente de ce qu'elle est dans sa réalité profonde parce qu'elle a mis des enfants au monde ? […] La femme moderne est obligée de se demander : "Qu'ai-je de si particulier pour que mes enfants ne remplissent pas ma vie. Suis-je coupable ?" […] L'affection portée à un mari et des enfants se mesure-t-elle à notre indifférence à tout ce qui n'est pas eux ? Lorsqu'une femme renonce à toute activité sociale et professionnelle, est-ce par sens du devoir, dévouement et affection, ou n'est-ce pas plutôt une sorte de démission et la crainte d'affronter le monde [22] ? […] »

Le malaise de Golda est en quelque sorte amplifié par la crainte que ses préoccupations maternelles n'interfèrent de manière préjudiciable avec ses activités professionnelles. Elle se demande en particulier si une mère d'enfants en bas âge, accaparée par sa vie professionnelle, est en mesure de se montrer aussi performante qu'une célibataire infiniment plus disponible, sachant que, même dans le meilleur des cas, la mère de famille ne peut s'empêcher de se préoccuper de la santé de ses enfants ou de ce qui se passe dans son foyer pendant ses absences :

« Ce perpétuel déchirement, ce tiraillement entre deux pôles d'intérêts, ce sentiment de ne pas remplir son devoir tantôt vis-à-vis des siens, tantôt vis-à-vis de son employeur, voilà le lot de la femme qui travaille[23]. »

Sans doute Golda Meir se serait-elle sentie rassérénée, débarrassée de sa mauvaise conscience, si elle avait pu lire le témoignage de son fils. Publié cinq ans après sa mort, ce livre, auquel on peut reprocher son côté hagiographique, laisse cependant transparaître un ton de vérité convaincant : celui d'un pieux hommage filial. Même en cherchant bien, on n'y trouve aucun grief, en filigrane, concernant d'éventuelles défaillances maternelles, si ce n'est le reproche de ne pas s'être ménagée : « La dernière chose à dire sur ma mère serait de la considérer comme une carriériste, écrit son fils Menahem. Elle faisait toutes ces choses parce que c'était son devoir. Elle nous répétait toujours que si l'on veut quelque chose, alors il faut s'engager sans restriction pour l'obtenir. […] Mais lorsque nous avions besoin d'elle, elle était toujours là[24]. »

L'appréciation de Sarah est plus mitigée. Lorsqu'on l'interrogeait sur la présence en pointillés de Golda Meir, sa fille cadette expliquait avoir éprouvé tout au long de son enfance le sentiment poignant d'être orpheline de mère, mais qu'après s'être personnellement engagée dans le combat pour la survie d'Israël, elle avait été en mesure de comprendre les priorités de sa mère, au point de lui pardonner ses nombreuses et interminables absences, dont elle reconnaissait avoir mis longtemps à se remettre : « En réalité, nous avons beaucoup souffert de son absence à la maison. Mais, bien des années après, je me suis souvenue qu'il se passait toujours des tas de choses intéressantes chez nous et donc, rétrospectivement, je me suis dit, que, somme toute, cela avait valu la peine d'avoir une mère comme elle[25]. »

La globe-trotter du Yeshouv

Si Golda est chargée d'un poste impliquant de très nombreux déplacements à l'étranger, en particulier aux États-Unis où elle se rend à deux reprises entre 1928 et 1930 pour l'organisation de femmes de la Histadrout, puis un nombre incalculable de fois, c'est, naturellement, en raison de sa connaissance de l'anglais et, bien entendu, du yiddish. La plupart des dirigeantes et des militantes de base du Moetzet Hapoel, qui toutes ont quitté leur Russie natale

autour de leur vingtième année, parlent rarement l'anglais. Et, si la plupart des hauts dirigeants de la Histadrout sont en mesure de communiquer avec les mandataires britanniques, leur accent prononcé, leur vocabulaire restreint et leur syntaxe approximative – à l'exception de Moshé Shertok (*alias* Sharett), qui parle un anglais parfait – rendent leurs propos quasi incompréhensibles à des interlocuteurs américains comme ceux auxquels Golda doit s'adresser pour quémander des fonds pour Israël. Elle bénéficie en effet du privilège inestimable d'user du même idiome que les Américains, nationalité sous-représentée parmi les pionniers des premières *alyot*. Cet atout, d'une importance capitale pour exposer aux Juifs américains la situation de leurs coreligionnaires de Palestine et solliciter leur générosité, explique en grande partie l'ascension fulgurante de Golda jusqu'aux plus hautes sphères politiques du Yeshouv et de l'État d'Israël.

Au début de sa prise de fonctions, ses déplacements se limitent à la Palestine. Puis, ses chefs l'estimant suffisamment rodée, ses qualités d'anglophone lui valent d'être systématiquement envoyée à l'étranger. Au cours du printemps 1928, Golda quitte pour la première fois la Palestine pour assister à Berlin au Congrès des femmes sionistes. Un homme pour lequel elle a éprouvé un véritable coup de foudre en l'entendant prononcer un discours lors des cérémonies du 1er mai fait partie du voyage. Il s'agit de Zalman Rubashov, *alias* Shazar. Golda redécouvre le bonheur dans cette ville fascinante où, malgré la crise économique qui portera d'ici peu les nazis au pouvoir, les magasins d'alimentation regorgent de victuailles introuvables en Palestine, où les vitrines des boutiques de mode lui donnent envie de redevenir coquette. Elle dispose aussi du rare privilège d'avoir pour pilote un guide incomparable par sa culture, sa connaissance des lieux et son aisance à s'exprimer en bon allemand, une langue qu'elle a abordée au lycée et que la proximité du yiddish lui permet de comprendre un peu. Shazar lui fait visiter les principaux monuments de Berlin et ses quartiers préférés ; il l'emmène au théâtre, à l'opéra, dans d'excellents restaurants et dans les *kneipen* et *biergarten* qu'il fréquentait naguère[26]. Si celui qui deviendra le troisième président d'Israël connaît si bien la capitale allemande, c'est qu'après avoir quitté l'université de Saint-Pétersbourg, comme beaucoup de Juifs russes de sa génération (Shazar est né en 1889), il a poursuivi ses études à Berlin avant de faire son *alyah* en 1924, un an après le philosophe et kabbaliste Gershom

Scholem, à qui il était alors lié.

Au cours de la même année 1928, Golda est envoyée à Londres pour une série de conférences sur les fermes-écoles pour jeunes filles et les réalisations du Yeshouv, devant un auditoire composé de femmes pionnières et de militantes du Labour (le Parti travailliste britannique). Si ses auditrices se passionnent pour le premier de ces sujets, qui valent à Golda de nombreuses questions et la proposition d'étendre sa tournée à d'autres villes de Grande-Bretagne et au pays de Galles (dont la situation marginale et les différends politiques avec le gouvernement britannique lui rappellent d'emblée les conflits entre le Yeshouv et le gouvernement mandataire), en revanche, elle est surprise par les remarques de certaines militantes du Labour, qui ont visité la Palestine et semblent avoir été plus séduites par le pittoresque des villes et des traditions arabes qu'intéressées par les réalisations des pionniers juifs. Ainsi, elle rencontre de sérieuses difficultés à leur faire partager son indignation à propos des récentes émeutes arabes, d'autant que certaines militantes du Labour ne se gênent pas pour prendre la défense des fellahs arabes expropriés de leur terre par les « envahisseurs juifs[27] ».

Durant quatre années laborieuses (1928-1932), tel un bon petit soldat habitué à obtempérer aux ordres sans rechigner, Golda accepte des missions qui l'obligent à s'absenter plusieurs mois d'affilée, incontestablement par sens du devoir, mais aussi, accessoirement, parce que certains séjours prolongés à l'étranger l'arrangent sur un plan plus personnel. Lors de ses différents séjours aux États-Unis, elle s'est en effet liée avec des hommes de pouvoir, des politiques, des financiers, des membres de l'establishment qui l'aident dans ses collectes de fonds en faveur d'Israël. Durant une brève période d'environ deux ans, elle enchaîne deux tournées de conférences en Grande-Bretagne, se rend dans plusieurs capitales européennes en tant qu'envoyée du Conseil juif des femmes, parfois comme représentante du parti qui précède le Mapaï. En 1928 et 1929, elle sillonne à deux reprises les États-Unis, avec des incursions au Canada, pour des tournées de conférences. Son troisième séjour, avec ses enfants cette fois, s'éternisera presque deux années (1932-1934).

Vers la fin de l'année 1928 ou au début de l'année 1929, Golda, en route pour l'Amérique, fait halte à Bruxelles pour assister au Congrès de l'Internationale socialiste. Une fois de plus, l'ami Shazar est du voyage ; en

tant que fondateur et directeur de *Davar*, le journal de la Histadrout, son rôle est de relater et commenter les interventions des différents dirigeants des mouvements socialistes européens. Si Golda s'enthousiasme pour les talents d'orateur et la prestance du socialiste français Léon Blum, en revanche, elle s'abstient de mentionner ses rencontres clandestines avec Shazar, qui sont pour elle comme une lune de miel. À Tel Aviv, en effet, le couple a le plus grand mal à vivre cette liaison.

De Bruxelles, Golda s'envole pour les États-Unis. Dans son autobiographie, elle décrit ce premier voyage en avion comme une épreuve cauchemardesque, qu'elle traverse dans l'effroi le plus total, agrippée à son siège, sans fermer l'œil de la nuit. Lorsqu'elle atterrit enfin à New York, elle s'y sent tout à fait désorientée. D'abord, elle éprouve des difficultés à se remettre à l'anglais, qu'elle n'a guère eu l'occasion de parler en Palestine. L'Amérique du président républicain Herbert Hoover lui paraît plus mal en point que celle qu'elle avait quittée encore florissante, quelque sept années auparavant. Sans qu'elle en pressente l'imminence, l'Amérique est à la veille du Jeudi noir, le terrible krach financier de Wall Street, et une tension extrême règne sur la ville.

Golda entreprend aussitôt un épuisant périple dans plusieurs grandes villes américaines, dont Chicago. Lors de ses interventions, elle s'efforce de promouvoir le programme des sionistes travaillistes pour les prochaines années. Le mouvement, qui s'est bien développé en Europe de l'Est, n'est guère populaire en Europe occidentale, et encore moins aux États-Unis. Le thème des fermes-écoles pour jeunes filles n'intéresse qu'une poignée de femmes. Peu à peu, cependant, le bouche à oreille vante ses talents de conférencière et son public grossit d'une ville à l'autre. À chaque fois, son exposé s'achève par une collecte de fonds destinée à renflouer les caisses des organisations chapeautées par la Histadrout.

Lors de ce premier séjour, qui n'excédera pas deux mois, elle se réjouit d'apprendre que sa tournée prévoit une halte à Cleveland, où réside désormais sa sœur Clara (Zipke), mère d'un petit garçon. Clara a épousé un brillant sociologue qui ne dissimule pas à Golda les réserves que lui inspire le sionisme ; celle-ci comprend que sa jeune sœur ne rejoindra jamais sa famille en Palestine, comme elle s'y était engagée auprès de ses parents pour qu'ils l'autorisent à terminer ses études en Amérique. Ce qui ne l'empêchera pas de leur rendre visite à de nombreuses reprises.

Parallèlement, Golda fait campagne pour la Convention de la Histadrout. Elle qui ne se préoccupait guère de la situation économique de l'Amérique doit constater que le montant des collectes, pour une fois très inférieur à ses prévisions, se ressent de la récession. À New York, Golda doit s'exprimer devant une vaste assemblée. Pour la première fois de sa vie, elle est paralysée par le trac et ne parvient à balbutier que des banalités : preuve qu'elle est encore plus émotive que ne le laissera paraître la « dame de fer du Moyen-Orient », ainsi qu'on la surnommera bien des années plus tard. « C'était la première fois depuis mon arrivée que je me trouvais devant un si vaste public, à qui je devais parler de mon monde dans le monde d'une Amérique en crise. Soudain, mes genoux se sont mis à trembler sans que je comprenne ce qui m'arrivait. […] J'ai éprouvé un pareil sentiment de panique à Chicago car, au moment de m'adresser à cette vaste assemblée, j'ai soudain remarqué la présence, juste en face de moi, de Smarya Levin, un orateur que j'admirais depuis des années[28]. »

Sur le chemin du retour, Golda, représentante du Moetzet Hapoalot et du Parti travailliste de la Palestine juive, fait escale à Londres pour assister, en compagnie de David Ben Gourion et Moshé Sharett, à une conférence organisée par le Labour. Y sont conviés tous les représentants des partis travaillistes de l'Empire britannique, y compris ceux des pays arabes sous mandat. Compte tenu de la tension qui règne alors en Palestine mandataire à la suite des récentes émeutes (sur lesquelles nous reviendrons), l'atmosphère tendue devient houleuse quand Ben Gourion s'installe à la tribune. À peine a-t-il commencé d'évoquer les répercussions tragiques des émeutes arabes sur la communauté juive qu'un immense vacarme retentit pour l'empêcher de poursuivre. Ben Gourion, pourtant pas homme à se laisser facilement intimider, quitte la tribune sans avoir pu se faire entendre. Craignant que Golda, parfois incontrôlable, manifeste trop violemment son indignation à l'encontre du mandataire britannique, accusé d'avoir laissé les révoltes arabes se déchaîner en toute impunité, il insiste pour qu'elle renonce à son tour de parole, de crainte que les Arabes ne l'interrompent, dans le tumulte et les vociférations. D'autres délégués s'inquiètent également d'une intervention de Golda, connue pour sortir de ses gonds lorsqu'elle se trouve dans une situation préjudiciable aux intérêts sionistes. Eux aussi craignent que ses propos rageurs ne fassent basculer l'opinion des délégués en faveur des

Arabes.

Mais Golda, indignée par l'impact positif des émeutes sur les opinions publiques internationales, trop obstinée pour obtempérer aux appels à la raison de Ben Gourion, veut à tout prix convaincre l'assemblée, qu'elle suspecte d'être mal informée. Elle tient à leur expliquer que les mesures prises par le mandataire britannique en faveur des agresseurs arabes sont, d'une part, profondément injustes, et trahissent d'autre part les engagements contenus dans la déclaration Balfour, qui prévoit la création d'un « foyer national juif » en Palestine. Elle souhaite aussi que les délégués prennent conscience de la gravité de la situation et qu'ils se mobilisent en faveur des Juifs. D'entrée de jeu, elle lance des accusations extrêmement sévères à l'encontre du gouvernement britannique. Cette fois, plus question d'avoir le trac. Les cinq minutes allouées lui suffisent en effet pour renverser les opinions et révéler aux délégués l'affreuse réalité des émeutes arabes. Dans la foulée, Golda lance un sérieux avertissement au gouvernement britannique ; elle se permet de laisser entendre que, s'il persiste dans sa politique laxiste, la situation ira en s'envenimant. Un délégué dira plus tard n'avoir jamais entendu une femme parler aussi vite, avec un regard aussi triste.

À la sortie de la Convention, Ben Gourion, après l'avoir chaudement félicitée pour son courage et la fermeté de ses propos, ajoute en guise de compliment : « Jusqu'ici, je croyais que nous n'avions que deux personnes capables d'expliquer les choses au monde extérieur : Chaïm Weizmann et Moshé Shertok [Sharett]. Maintenant, je constate qu'elles sont au nombre de trois. » Et Golda de répondre du tac au tac : « C'est que vous m'avez sous-estimée ! » Quelques jours plus tard, dans un article publié dans le journal *Davar*, Ben Gourion rendra un vibrant hommage à son courage : « Je tremblais en écoutant ses paroles. À la fin, j'ai constaté que son discours, véritablement génial, avait ébranlé la Convention. »

Le discours de Golda ne sera pas suffisant pour changer le cours de l'Histoire. Le nouveau *Livre blanc*, publié en 1930 par la Commission Peel, va en effet réduire d'une façon drastique l'immigration juive et limiter l'acquisition de terres arabes. Avec le recul, les « nouveaux » historiens israéliens se montrent très critiques à l'égard des propos tenus par Golda Meir lors de la Convention de Londres. Yossi Goldstein considère que si Golda ne commit pas d'impair notable lors de sa première intervention sur les conditions de travail des femmes, ce fut loin d'être le cas lorsque, en dépit de

la mise en garde de Ben Gourion, elle se mit en devoir de rétablir la vérité sur les émeutes arabes, en s'en prenant brutalement au gouvernement mandataire. Rétrospectivement, il semble en effet que son intervention fut plus néfaste que bénéfique, contribuant à durcir la position des Britanniques à l'égard des sionistes, comme le montrent les termes de la proposition Peel. Nous y reviendrons.

Le soir même de son intervention, qui lui a valu les compliments de Ben Gourion – fait si rare que Golda tiendra à le mentionner dans son autobiographie –, un télégramme de Morris l'attend à l'hôtel. Daté de la veille, il la prie de rentrer à Tel Aviv de toute urgence car l'état de Sarah est inquiétant. Alitée depuis plusieurs semaines, la fillette, dans l'incapacité de s'alimenter, dépérit à vue d'œil et son pronostic vital est engagé. Dès son retour, Golda consulte le médecin traitant, qui se montre très pessimiste. Après s'être longuement concertée avec Morris, Golda prend la décision d'emmener sa fille aux États-Unis pour la faire bénéficier d'une médecine de pointe, inexistante en Palestine, seul espoir de la maintenir en vie. Au préalable, elle sollicite du Conseil travailliste de la femme une mission aux États-Unis, afin de rester auprès de sa fille pendant toute la période des soins, susceptible de se prolonger. Depuis quelque temps, en effet, Golda cherche un prétexte pour quitter le Moetzet Hapoel. La Histadrout accède à sa demande et décide de l'envoyer comme émissaire auprès de l'« Organisation des femmes pionnières ». Quelques mois plus tard, Golda, dont les conférences ont eu un excellent impact sur l'image du mouvement, est nommée présidente de la Women's Pioneer Organisation.

Malgré les mises en garde réitérées de son entourage et surtout du médecin de famille, qui annonce crûment aux parents que l'état de faiblesse de Sarah ne lui permet pas de supporter les affres d'un aussi long et épuisant voyage, Golda, avec l'accord de Morris, reprend le chemin de l'Amérique, cette fois avec ses deux enfants. Ils se rendent en train à Port-Saïd, puis en bateau jusqu'à Marseille, où ils reprennent le train pour Cherbourg, d'où ils embarquent sur le *Bremen* à destination de New York, dernière étape d'un voyage d'environ trois semaines, auquel Sarah résiste vaillamment. Accueillis à Brooklyn chez les Goodman, des amis rencontrés lorsqu'elle militait à New York pour le Poalei Sion, Golda s'arrange pour faire admettre sa fille au Beth Israel Medical Center, où les médecins ont tôt fait de diagnostiquer la nature de son mal, qui n'a strictement rien de commun avec

celui pour lequel on la traite depuis des années. Après deux mois de soins intensifs, la petite, soumise depuis sa naissance à un régime alimentaire draconien, interdite d'exercices physiques, est déclarée guérie. Autorisée à s'alimenter normalement, elle reprend rapidement du poids. On l'encourage à pratiquer les sports de son choix et Golda profite de ces nouvelles encourageantes pour l'inscrire dans une école primaire américaine. Bénéfice secondaire : pendant son hospitalisation, les infirmières lui ont appris à parler l'anglais, tandis que le pauvre Menahem, immergé dans un milieu où l'on ne parle que le yiddish, aura toutes les peines du monde à la rattraper !

Le séjour de Golda et des enfants s'éternise pendant deux longues années, pour raisons professionnelles, mais aussi parce que Golda a décidé de mettre de l'ordre dans sa vie privée en prenant ses distances avec Zalman Shazar et David Remez, les deux amants qui se disputent ses faveurs. Apprenant que Golda le trompe avec son meilleur ami, Remez, jaloux, se sent à la fois mortifié et fou de rage. Non tant contre Shazar, qu'il ménage dans ses lettres, que contre la traîtresse qu'il accuse d'être la principale responsable de cette situation. Le même soir où, à Londres, Golda a trouvé le télégramme alarmant de Morris, elle recevait une lettre de rupture cinglante de Remez, lui reprochant son infidélité et son hypocrisie. Un comble de la part de ce séducteur patenté qui, tout comme Shazar, a la réputation d'être un époux volage, aux conquêtes innombrables. Lettre d'autant plus déconcertante, et d'une certaine façon comique, que Remez s'y permet de blâmer Golda pour sa conduite éhontée envers le pauvre Morris ! Remez semble ignorer que, durant son séjour à Merhavia, Golda entendait régulièrement prêcher le droit à la liberté sexuelle pour les femmes comme pour les hommes, et qu'il n'y a donc rien d'étonnant si elle a jugé normal de suivre cet enseignement à la lettre.

La longue lettre de Remez, trois pages écrites en caractères serrés, paraît faire suite à une explication avec Zalman Shazar. Comme si les deux hommes s'étaient en quelque sorte réconciliés sur le dos de Golda, qui les a trompés l'un et l'autre. Remez lui reproche en particulier de n'accorder aucune considération aux sentiments individuels et de ne se soucier que des grandes causes abstraites. S'il lui reconnaît un dévouement exemplaire à la cause sioniste et une conduite irréprochable sur le plan professionnel, c'est pour lui faire remarquer que l'on ne peut en dire autant sur le plan des relations interpersonnelles où, le plus souvent, elle manifeste un manque total

d’attention à autrui. « Le problème avec toi, lui écrit-il, c’est que tu as été élevée dans l’admiration des tiens. Et que, sur le plan professionnel, tes succès sont indéniables. Je ne remets pas en question la sincérité de tes engagements sociopolitiques. Toutefois, je considère que tu n’es pas un *mensch*, en ce sens que, pour toi, l’individu ne compte pas ; seules les masses ont de l’importance à tes yeux. […] Dès lors, même si tu te bats pour une noble cause, cela te rabaisse au lieu de t’élever. Tu es constamment en train d’écarter ou de traiter par le mépris les gens qui risquent de te faire de l’ombre, et cela ne fait pas de toi quelqu’un de sympathique. Quant à la manière dont tu te comportes avec tes amis, elle est particulièrement impardonnable. […] Tu savais que mon amitié avec Zalman était très importante pour moi, mais tu n’en as pas tenu compte. […] En vérité, si ton mari est quelqu’un de si difficile, c’est parce que c’est toi qui l’as rendu ainsi. […] Réfléchis et mets-toi un moment à sa place, en songeant à la manière dont tu l’as traité[29]… »

Sitôt Sarah considérée comme définitivement sauvée, Golda, après avoir trouvé des amis dévoués à qui confier ses enfants, reprend son bâton de pèlerin et part sillonner le pays, faisant halte dans toutes les villes américaines qui comptent des représentantes de la Women’s Pioneer Organisation. Durant ces deux années, elle passe le plus clair de son temps dans des trains, prononce des conférences devant des groupes de femmes dont elle tente, avec plus ou moins de succès, d’obtenir l’adhésion. En début de mission, l’accueil est d’abord mitigé ; mais, plus ses discours sont rodés, plus elle intéresse ses auditrices. L’organisation, qui ne comptait que deux mille cinq cents membres répartis sur l’ensemble du territoire nord-américain, en revendique trois mille cinq cents lorsqu’elle achève son périple : un chiffre très honorable, bien qu’inférieur aux objectifs qu’elle s’était fixés.

Les collectes, en revanche, rencontrent un succès appréciable. Alors que la contribution individuelle des femmes au profit d’une organisation de la gauche sioniste était généralement inférieure à un dollar, l’influence de Golda modifie la donne de manière spectaculaire. D’autant qu’elle ne se contente pas des conférences pour les Femmes pionnières : elle intervient également dans d’autres comités de femmes sionistes, en particulier la Wizo, qui draine une assistance plus nombreuse, plus motivée et souvent plus généreuse, car composée de femmes issues de classes plus aisées.

Chaque fois qu'elle le peut, c'est-à-dire lorsqu'elle a à sa disposition un matériel assez encombrant, qu'elle transporte quelquefois avec elle, Golda fait la promotion de produits *made in Israel* – pains azymes, objets artisanaux, etc. Dans l'intervalle, si elle n'est pas trop épuisée par tous ses déplacements, elle consacre ses interminables trajets en train à rédiger des articles pour la revue des Femmes pionnières sur des sujets qui lui tiennent à cœur.

Peu à peu, elle devient célèbre. Ses conférences à la Wizo ou dans d'autres institutions caritatives font salle comble. Pour séduire ce public infiniment plus sophistiqué que celui des Femmes pionnières, Golda soigne sa mise et fait même assaut de coquetterie, jusqu'à paraître méconnaissable à des gens qui l'ont rencontrée naguère à Merhavia. Un témoin de cette époque, la revoyant dix ans plus tard à Toronto, ne peut cacher sa surprise. La pionnière des temps héroïques, métamorphosée, a laissé place à une femme élégante, raffinée, le visage en partie dissimulé sous une immense capeline vaporeuse, tenant un long fume-cigarette entre ses doigts manucurés. L'ensemble lui donne l'air d'une femme fatale : « Elle était vraiment très belle, et en plus elle avait un air mystérieux qui la rendait encore plus séduisante[30]. »

De retour à New York, Golda a fort à faire pour se voir pardonner ses interminables absences. Elle eut beau emmener Menahem et Sarah au zoo, au cinéma, visiter des musées ou déjeuner dans leur restaurant chinois préféré, les enfants restent en permanence sur le qui-vive. Dès qu'elle fait mine de sortir de l'appartement, ils s'accrochent à elle en pleurant. Judith Goodman, l'amie qui s'occupe d'eux en l'absence de leur mère, dira que les enfants, ne connaissant personne qu'elle et son mari à New York, se sentaient complètement abandonnés. D'autant que Golda ne passe que rarement ses soirées avec eux, préférant retrouver des amis ou rejoindre Zalman Shazar, qui réside lui aussi à New York, où il suit des cours de sciences politiques et d'histoire juive à l'université de Columbia.

Au cours de l'été 1934, Golda et ses enfants reprennent enfin le chemin de la Palestine. Pour Menahem et Sarah, le bilan des deux années passées aux États-Unis est malgré tout positif, même s'ils se sont plaints de ne pas voir leur père. Désormais, tous deux parlent parfaitement l'anglais, et Menahem, à qui l'on a découvert un talent précoce pour la musique, s'est lancé dans l'apprentissage du violoncelle. Leur existence quotidienne, loin des

difficultés matérielles de la Palestine et des menaces arabes, a représenté pour eux comme un temps suspendu. Cette oasis de paix et de confort leur manquera sans doute un peu, même s'ils sont ravis à la perspective de retrouver bientôt Morris et Shana, leurs cousins, leurs grands-parents, et leur patrie au futur encore si incertain.

1. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

2. L'entreprise de travaux publics Solel Boneh (de *solel*, « ouvrir un chemin », « ouvrir la voie », voire « défricher », et *boneh*, « construction »), installée dans les locaux de la puissante Histadrout dont elle dépendait, avait des antennes dans plusieurs villes du pays.

3. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

4. *Ibid.*

5. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

6. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

7. Organisme rattaché à la Histadrout, le Moetzet Hapoalot, ou Council of Women Workers (Conseil des femmes du Parti travailliste), a été fondé par un petit groupe de féministes de la Deuxième Alyah, parmi lesquelles Ada Maimon-Fishman.

8. Lorsque, dans les années 1970, l'éditeur George Weidenfeld propose à Golda Meir d'écrire son autobiographie avec l'aide d'une journaliste, Golda refuse catégoriquement que ce travail soit confié à son amie Marie Syrkin, qui lui a pourtant consacré trois essais et a rédigé plusieurs de ses discours. Elle craint sans doute que Marie, au courant de la plupart de ses liaisons, n'en fasse état. Le travail est donc confié à une journaliste israélienne d'origine britannique, étrangère au cercle des amis intimes de Golda, et d'une autre génération. Rina Samuel, avant de conclure le contrat, est d'ailleurs informée par l'éditeur que « Mme Meir n'acceptera aucune question ou allusion à sa vie privée dans leurs entretiens préalables et ensuite dans l'ouvrage publié ».

9. Elinor Burkett, *Golda Meir : The Iron Lady of the Middle East*, Londres, Harper Square, 2008.

10. Cité par Yossi Goldstein, dans sa grande biographie (en hébreu) de Golda Meir (Publications de l'Université Ben-Gourion, Néguev, 2012).

11. Elinor Burkett, *Golda Meir : The Iron Lady of the Middle East*, *op. cit.*

12. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

13. Yossi Goldstein, *op. cit.*

14. Cité par Marie Syrkin, *Golda Meir*, *op. cit.*

15. Menahem Meir, *My Mother, Golda Meir*, New York, Arbor House, 1983.

16. Cité par David Ben Gourion, *Mémoires. Israël avant Israël*, *op. cit.*, p. 162. C'est lui qui souligne que Golda s'exprimait en yiddish, malgré les consignes imposant l'hébreu comme seule langue autorisée dans les manifestations publiques.

17. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

18. L'autre étant la Pioneer's Women Organisation (« Organisation des femmes pionnières »), dont Golda prendra la présidence en 1932.

19. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

20. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

21. *Ibid.*

22. *Golda Meir Speaks Out*, recueil de discours de Golda Meir présentés par Marie Syrkin, *op. cit.*, 1973. Cet article fut d'abord publié dans la revue des femmes pionnières, *The Plough Women*, en 1932

(traduction : D. Frischer).

23. *Ibid.*

24. Menahem Meir, *My Mother, Golda Meir*, *op. cit.*

25. Cité par Ralph G. Martin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

26. *Kneipen*, terme berlinois désignant de petites tavernes de quartier ; *beargarten* (« jardin à bière »), brasseries ouvrant sur une grande terrasse, souvent situées dans des parcs tels que le vaste *Tiergarten*, équivalent berlinois du bois de Boulogne ou du zoo de Vincennes.

27. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

28. Golda Meir, entretien avec Rina Samuel, cité par Ralph G. Martin, *op. cit.* Smarya Levin, juif d'origine russe, était considéré comme un orateur et un prédicateur exceptionnels. Ses théories, inspirées du sionisme et de l'église baptiste, avaient beau paraître confuses, elles séduisaient un très large public où, curieusement, les Juifs étaient les plus nombreux. Il est vrai – j'en parle en connaissance de cause – que les nombreuses variantes du judaïsme américain peuvent paraître folkloriques et insolites sous nos latitudes.

29. Correspondance privée de David Remez, Archives personnelles Aharon Remez, Jérusalem.

30. Témoignage de Meyer Steinglass, membre de la Zionist Organization of America, cité par Elinor Burkett, in *Golda Meir*, *op. cit.*

6
Une militante pour des temps troublés

Peu avant son retour à Tel Aviv, Golda, âgée de trente-six ans, mais toujours aussi séduisante si l'on en croit les témoignages, a informé ses deux principaux protecteurs, ravis de la revoir, de son désir de mettre fin à ses fonctions de présidente de l'Organisation des femmes pionnières, comme de toute autre institution spécifiquement féminine. Lasse d'être en constant déplacement, loin de son pays et de ses enfants, elle souhaite un poste plus stable pour faciliter leur scolarité.

Étant donné la réussite de ses diverses missions aux États-Unis, et grâce au soutien inconditionnel de David Remez, dont les griefs à son égard se sont estompés et avec qui les liens vont très vite se ressouder, Golda se voit gratifiée d'une promotion exceptionnelle. Remez, qui lui reste très attaché en dépit de ses infidélités, est intervenu auprès de Ben Gourion et d'autres hauts dirigeants de la Histadrout pour qu'elle se voie proposer une autre affectation. Pour les historiens israéliens qui se sont penchés sur l'ascension politique de Golda jusqu'aux plus hautes sphères de l'État, il ne fait aucun doute que Remez lui a donné mille occasions d'être propulsée à des postes de premier plan.

À peine débarquée à Tel Aviv, Golda est donc mutée au cabinet de la Histadrout, le Vaad Hapoel – autant dire le saint des saints. Il n'est pas inutile de rappeler que, jusqu'à la reconnaissance de l'État d'Israël en 1948, la Histadrout, en plus de concentrer tous les pouvoirs en son sein, représente en réalité le gouvernement de la Palestine juive. Jusqu'en 1970, en effet, la Histadrout a dirigé l'État juif avec le soutien du Mapaï, le parti travailliste fondé en 1930. Dans sa conception initiale, elle se présente comme un syndicat juif ayant vocation, moyennant cotisation, de fournir aux travailleurs syndiqués du travail, une sécurité sociale incluant des congés maladie

indemnisés et d'autres avantages non négligeables, tels que l'accession à des logements ouvriers. Elle se donne aussi pour mission de favoriser l'installation dans le pays des nouveaux immigrants et de fédérer l'ensemble des travailleurs juifs de Palestine mandataire en leur procurant des emplois et en défendant leurs droits auprès des employeurs.

L'Organisation générale des travailleurs de la terre d'Israël, à laquelle la Histadrout a succédé en 1922, ne faisait pas de discrimination entre travailleurs juifs et arabes. Le savoir-faire de ces derniers, en matière d'agriculture et d'élevage, contribuait à la formation des pionniers juifs qui, pour la plupart, n'avaient ni connaissances théoriques ni expérience pratique dans ces domaines. Mais la Histadrout, passé quelques années, a remisé aux oubliettes le projet de transformation sociale élaboré par l'Organisation générale des travailleurs pour privilégier une approche nationaliste et, par conséquent, s'opposer à l'adhésion de travailleurs arabes. Cette orientation fait suite à une initiative de Ben Gourion, hostile à l'intégration des Palestiniens arabes dans l'économie du Yeshouv. Car, déclare-t-il : « Nous ne sommes pas ici pour organiser qui que ce soit, et nous ne sommes pas ici pour propager l'idée socialiste auprès de qui que ce soit. Nous sommes ici pour établir une patrie de travail pour le peuple juif[1]. »

Cette profession de foi permet de mieux comprendre le sens d'une initiative de Golda, fervente admiratrice de Ben Gourion depuis leur rencontre à Milwaukee. On se souvient qu'à Merhavia, elle s'était mis en tête de réorganiser le poulailler, non seulement pour augmenter sa productivité, mais afin que le kibboutz, qui jusque-là s'approvisionnait en œufs chez des fermiers arabes, devienne autosuffisant et cesse de dépendre de la main-d'œuvre locale. Dès son arrivée en Palestine, Golda a considéré les Arabes comme des ennemis potentiels, refusant de nouer avec eux quelque lien que ce soit.

Cela posé, la Histadrout ne se borne pas à veiller aux droits et à la protection de ses adhérents. En réalité, elle supervise la plupart des activités du Yeshouv, y compris les activités culturelles des Juifs de Palestine. Son organisation, du moins dans les vingt premières années, a quelque chose d'un phalanstère. Un souci d'égalitarisme d'inspiration fouriériste règne entre ses membres. Pas à un paradoxe près, la Histadrout, en plus d'être un syndicat de défense des travailleurs, restera longtemps le principal employeur du pays.

Elle gère un véritable empire économique qui, à lui seul, produit plus du tiers du produit national brut. L'une de ses principales activités, par l'intermédiaire de la Solel Boneh, est liée aux travaux publics et génère de nombreux emplois. La Histadrout supervise des chantiers considérés comme lourds, peu lucratifs et donc peu attractifs pour les entreprises privées qui rechignent à les accepter, tant en raison des risques imprévus que de leur faible rentabilité. Au contraire, grâce à la mise en place d'un système de crédit à la construction, la Histadrout peut disposer des capitaux nécessaires pour financer des projets tels que la construction de routes dans le désert, l'assèchement de terres marécageuses impropres à la culture, l'installation de réseaux électriques ou téléphoniques, etc. Point de ralliement de toutes les sensibilités politiques, qu'il s'agisse du Mizrachi, parti des classes religieuses aisées, ou de l'Hashomer Hatsaïr, parti laïque très orienté à gauche, la Histadrout rassemble toutes les forces vives du Yeshouv, soit 40 % de la population active de Palestine juive, tout en étant par ailleurs l'élément moteur de la diffusion du sionisme dans le monde.

Golda passera quatorze ans au sein du Vaad Hapoel, jusqu'au lendemain de la guerre d'indépendance. Bien plus tard, évoquant cette période d'intense activité politique et de multiples passions amoureuses, elle dira que ces années où elle se sentait encore jeune et à l'apogée de sa séduction, hormis les moments de grave tension politique, furent les plus passionnantes de sa vie. Durant cette longue période, marquée par la recrudescence des révoltes arabes, les conflits avec les Britanniques – qui s'apprêtent à trahir les promesses de la déclaration Balfour pour ne pas envenimer leurs relations avec le monde arabe –, les répercussions de la Seconde Guerre mondiale sur le Yeshouv, Golda Meyerson enchaîne les missions. Progressivement, ses responsabilités gagnent en importance, surtout après l'arrestation des principaux leaders du Yeshouv par les Britanniques, durant ces années troublées au cours desquelles les Juifs se battent aux côtés des Anglais contre les nazis… et contre eux en Palestine.

En somme, les quatre années passées au sein du Moetzet Hapoalot et dans l'organisation des Pioneer Women équivalaient à une phase de formation. Comme si les hiérarques de la Histadrout et du Mapaï, conscients de ses potentialités, avaient néanmoins jugé nécessaire de lui imposer une phase probatoire avant de lui confier des responsabilités plus importantes. Son admission en 1934 au sein du Vaad Hapoel, où Golda côtoiera l'élite du

Yeshouv, révèle qu'on l'estime désormais capable d'un engagement total dans les luttes pour la cause sioniste, dans l'immédiat comme à l'avenir, et qu'elle sera digne, selon toute vraisemblance, d'accéder aux plus hautes fonctions. Car ses protecteurs, qui seront ses collègues pendant la période décisive qui s'annonce, occuperont bientôt des postes ministériels cruciaux dans le premier gouvernement de l'État d'Israël. La carrière de Golda n'en sera que facilitée par la suite.

Une promotion vue sous l'angle du népotisme

Peu après son entrée au Vaad Hapoel, sans même avoir eu le temps d'y faire toutes ses preuves, Golda est nommée membre du comité exécutif – l'équivalent du cabinet du Premier ministre, David Ben Gourion en l'occurrence. Celui-ci, connu pour son caractère abrupt et ses exigences envers son entourage politique, n'a pas dû trouver cette promotion prématurée ou injustifiée : n'a-t-il pas été l'un des premiers à reconnaître les mérites de Golda ? En retour, elle le porte aux nues, au même titre que les idéaux et les réalisations de la Deuxième Alyah, qu'il incarne mieux que quiconque. Elle lui rendra d'ailleurs hommage dans sa contribution au *Livre de la Troisième Alyah*, publié en 1964 : « La Troisième Alyah n'a rien ajouté aux fondements du mouvement. Le travail juif, la protection juive, le choix de l'hébreu, la vie collectiviste, le travail de la terre, la volonté de maintenir l'union des ouvriers ; telles étaient les valeurs que nous ont transmises les hommes de la Deuxième Alyah. […] L'acte déterminant de la Troisième Alyah a été d'accepter les valeurs qui nous ont été transmises par nos camarades […] et que nous avons appliquées[2]. »

D'une façon générale, Golda sera toujours reconnaissante à Ben Gourion de son soutien, jamais démenti, même dans les situations délicates où elle n'a pas suivi ses recommandations, ou lorsque certaines de ses initiatives étaient sévèrement critiquées par d'autres membres du cabinet. « Dès le début, écrira-t-elle, nous avons travaillé ensemble de façon parfaite. Ben Gourion avait confiance en moi, et je crois qu'il m'aimait bien. Durant des années, il ne permit à personne de me critiquer en sa présence, bien qu'il y ait eu des moments où j'étais en désaccord avec lui sur des problèmes lourds de sens, telle la proposition de la Commission Peel en 1936, ou l'importance de

l'immigration illégale que Ben Gourion ne prit d'abord pas très au sérieux. […] Mais je doute que sans son impulsion l'État juif aurait pu voir le jour[3]. »

On peut imaginer sans mal que Golda, naguère séduite par l'érudition et la culture autodidacte d'un Morris Meyerson, se sent littéralement pousser des ailes à la perspective de siéger parmi l'élite du Yeshouv, dont la plupart des responsables, originaires de Russie, sont venus en Palestine avec la Deuxième Alyah (1904-1914). Le plus célèbre, David Ben Gourion (1886-1973), né en Pologne dans une famille plutôt aisée et éduquée, est arrivé dès 1904. Ce visionnaire – sans lequel l'État d'Israël n'aurait peut-être jamais existé – connaît le polonais, l'allemand, le français, l'anglais, l'arabe et le turc, sans oublier le yiddish, qu'il maîtrise moins bien et auquel il n'est pas aussi attaché que Golda. Diplômé de la faculté de droit d'Istanbul, cet intellectuel restera toute sa vie, malgré ses écrasantes responsabilités, un lecteur insatiable. Son très cher et seul ami intime, l'érudit Berl Katznelson (1887-1944), brillant étudiant d'une *yeshiva*, enseignait la littérature juive et hébraïque avant d'émigrer en Palestine. Il est l'un des principaux idéologues du mouvement travailliste d'Eretz Israël et Ben Gourion ne manque jamais de le consulter avant de prendre une décision importante.

Curieusement, Katznelson est l'un des seuls dirigeants de cette génération à être resté pratiquant. Il œuvre pour le respect des grandes fêtes, de la circoncision, de la bar-mitsva et des lois de la cacherout, et c'est à son instigation que le shabbat sera déclaré jour férié en Israël. Doté d'un immense charisme, ses propos ont valeur d'évangile pour les dirigeants du Yeshouv, en particulier pour Ben Gourion, Yitzhak Ben-Zvi (1884-1963), l'un des fondateurs en Russie du Poalei Sion (il deviendra le deuxième président d'Israël), Moshé Sharett (1894-1965) et David Remez (1887-1951), tour à tour paysan, poète, journaliste et enseignant, qui lui aussi a étudié le droit à Istanbul. Fin connaisseur de la langue hébraïque, Remez se passionne pour les problèmes techniques et pratiques – un point commun avec Golda, connue pour son remarquable pragmatisme –, ce qui lui vaudra d'être nommé ministre des Transports et de la Construction en 1948.

Enfin, Moshé Sharett (1894-1965) est arrivé tout enfant en Palestine avec ses parents. Élève de la première promotion du lycée hébraïque de Herzliya, il a étudié le droit à Istanbul, comme Ben Gourion et Ben-Zvi. En 1916, la Palestine étant encore partie intégrante de l'Empire ottoman, il a été

incorporé dans l'armée turque. Nommé officier, il a combattu aux côtés des Allemands, ce qui ne l'a pas empêché d'étudier ensuite les sciences politiques à Londres. Orateur brillant, fin diplomate, maîtrisant parfaitement l'anglais, l'allemand, le russe et l'arabe, entre autres, il sera un remarquable ministre des Affaires étrangères de 1948 à 1956, avant que Ben Gourion, l'ayant pris en grippe, ne le remplace *manu militari* par Golda Meir. Bien loin d'avoir ses capacités en matière de diplomatie, celle-ci ne se privera pas, dans ses mémoires, de critiquer les bonnes manières de Sharett et son côté mondain, qualités dont elle était totalement dépourvue.

Citons encore Zalman Rubashov-Shazar (1889-1974), issu d'un milieu hassidique, très versé dans l'exégèse juive, écrivain, poète et journaliste. Arrivé en Palestine en 1926, cofondateur du journal *Davar*, il deviendra le troisième président d'Israël après Chaïm Weizmann et Ben-Zvi. Il restera aussi l'une des grandes passions de Golda, qui souffrira de ses infidélités. Également issu d'une famille hassidique, Levi Eshkol (1895-1969), arrivé à dix-neuf ans en Palestine, après avoir été ouvrier agricole itinérant lors de la Première Guerre mondiale, s'est battu dans la Légion juive, aux côtés des Britanniques, avec Ben Gourion et Ben-Zvi. Plusieurs fois ministre, il décédera d'une crise cardiaque au cours de son mandat de Premier ministre. Lui aussi sera remplacé par Golda Meir qui, en 1951, a hérité du secteur de la construction, rattaché au ministère du Travail, après le décès soudain de Remez.

Mentionnons enfin quelques femmes remarquables qui, dit-on, n'appréciaient guère Golda Meir. Parmi elles, Beba Idelson, présidente du Moetzet Hapoalot, Rachel Katznelson, épouse de Berl, grande érudite et journaliste talentueuse, et Ada Maimon-Fishman (1893-1973), alors la plus célèbre, mais passablement oubliée aujourd'hui, née en Serbie dans une famille orthodoxe, et dont le frère rabbin dirigera la communauté des Juifs orientaux (Mizrahi). Enseignante et féministe de choc, fondatrice du Moetzet Hapoalot dont elle fut longtemps la secrétaire générale, Ada Maimon-Fishman a renoncé au mariage et à la maternité, qu'elle juge incompatibles avec ses engagements politiques et féministes. Deux fois élue à la Knesset, elle fondera un village d'enfants, tout comme Rachel Yanait, épouse de Ben-Zvi.

Une militante aux fonctions interchangeables

Les locaux de l'organisation, où Golda dispose désormais d'un bureau, occupent un petit immeuble de la rue Yarkon, au nord de Tel Aviv, non loin de son domicile. La « Maison rouge », ainsi surnommée en raison de la tendance politique de ses fondateurs, fait l'orgueil des différents corps de métiers qui l'ont construite et suscite l'admiration des touristes et des visiteurs admis dans les locaux. Ses lignes simples et rectangulaires semblent inspirées du Bauhaus, à l'exception des arcs encadrant la porte d'entrée et soutenant les balcons des deux étages, plus évocateurs d'un style mixte, dit « levantin ». En 1947, la Maison rouge deviendra le siège de la Haganah – l'armée clandestine d'autodéfense juive –, puis, en 1970, le siège central du Mouvement des kibboutz d'Israël[4].

Vers le milieu des années 1930, quand Golda rejoint le Vaad Hapoel, le pays vit sous l'influence de l'austérité socialiste. Tous les employés de la Histadrout, de la base au sommet, sont vêtus à l'identique. Les hommes portent une chemise au col ouvert et un short kaki, remplacé l'hiver par un pantalon de toile de même teinte. La tenue des femmes, sans uniforme imposé *stricto sensu*, est presque aussi spartiate : jupe et corsage, et nulle trace de maquillage sur leur visage. Ainsi, en croisant dans le hall une élégante aux lèvres maquillées de rouge, on ne risque pas de se tromper en pensant qu'il s'agit à coup sûr d'une visiteuse d'origine étrangère. Si, du temps de sa jeunesse, Golda passait pour être passablement coquette, depuis son passage au kibboutz, elle semble avoir renoncé aux artifices pour s'embellir et ne fait de frais de toilette qu'à l'occasion de ses missions à l'étranger.

Pour la toujours jeune et pimpante Golda des années 1930, les détails vestimentaires sont d'une importance mineure. Seul prime pour elle ce qui se passe dans les locaux de la Histadrout, où se joue la partie la plus importante de sa vie, comme le rappellera son fils Menahem avec une admiration nimbée d'émotion : « Que signifiait alors Tel Aviv pour ma mère ? Ce n'était pas seulement un endroit où elle avait un travail, mais avant tout c'était le monde du mouvement travailliste, la Histadrout, une organisation dont l'idéal, auquel elle adhérait complètement, était l'édification d'un État sioniste et socialiste ; une nation où, pour la première fois depuis des millénaires, les Juifs pourraient vivre en toute liberté, dignité et égalité. […] Pendant des

années, je l'ai vue partir pour ce monde en devenir, le visage illuminé, les cheveux tirés en arrière, vêtue d'une jupe soigneusement repassée et d'un corsage amidonné, une femme qui partait se battre pour la justice sociale. Dans ce bâtiment rouge, pas très haut, tout le monde […] recevait un salaire quasi identique, qui n'était pas calculé en fonction du niveau d'études ou du niveau hiérarchique, mais du nombre de personnes à charge et des années de présence. Ainsi, une dactylo gagnait souvent plus qu'un cadre dirigeant ; de même, le salaire de ma mère est resté pendant longtemps inférieur à celui de la femme de ménage, une mère de sept enfants, chargée de servir le thé de la matinée dans les bureaux. Et elle trouvait cela parfaitement normal[5]. »

Si la Golda de Milwaukee passait pour se préoccuper de son apparence – peut-être des calomnies du temps de Merhavia –, jamais elle ne s'est considérée comme belle, préférant croire qu'elle doit à son physique ingrat ses principales qualités, en particulier sa ténacité. Certains l'accusent pourtant de solliciter, à chaque mission extérieure, des crédits exceptionnels pour de nouvelles sandales ou une nouvelle robe ; en réalité, la maternité et l'austérité aidant, elle n'est plus aussi coquette. Par ailleurs, il est alors mal vu de déroger au modèle imposé par l'idéologie pionnière, où tout ce qui n'est pas indispensable est jugé superflu. Rien que de secondaire pour Golda, pour qui les quatorze années passées au Vaad Hapoel resteront la période la plus riche, la plus intense et la plus créatrice de sa vie. Des années pourtant périlleuses, troublées par la reprise des émeutes arabes en Palestine, les persécutions des Juifs d'Europe, l'impuissance du Yeshouv à les secourir, l'intensification des luttes avec les autorités mandataires, sans minimiser les problèmes d'intégration des vagues d'immigrants de 1933 à 1939, rarement formés à l'agriculture avant d'émigrer en Palestine.

Stakhanoviste de tempérament, portée à travailler bien au-delà de ses forces et des horaires imposés, Golda officie dans tous les postes techniques dont elle est chargée avec un esprit pratique et un sens de l'initiative qui deviendront légendaires. On commence par lui demander d'organiser et de développer le service du tourisme – un bien grand mot, puisque son rôle consiste à accueillir et à piloter les visiteurs de marque, pour la plupart anglophones et plus précisément apparentés au Labour anglais, dans les kibboutz, les coopératives de consommateurs, les fermes-écoles ou les dispensaires médicaux, etc., organismes gérés par la Histadrout. Cette

mission, soit dit en passant, l'ennuie prodigieusement, si bien qu'elle parvient à s'en dégager après quelques mois pour ne s'occuper que de la « propagande » du Yeshouv. Précédée de sa réputation de communicante habile et persuasive, Golda est chargée de faire passer les principes socialistes dans le vocabulaire usuel, objectif qui l'intéresse tout particulièrement. Procédant par intuition plus que par analyse intellectuelle, elle comprend d'instinct que les représentations et les convictions se forment et évoluent en fonction du langage environnant, que les gens assimilent sans même s'en rendre compte, de même qu'ils adhèrent inconsciemment aux idées véhiculées par ce vocabulaire nouveau, qui devient progressivement le leur.

Parmi les mesures à porter au crédit de Golda, dont certaines d'abord très controversées, l'une va contribuer grandement à sa popularité : la création d'un Secours mutuel pour les chômeurs, dont le nombre, qui suit une courbe ascendante ininterrompue depuis le milieu des années 1920, s'accroît encore après son entrée en fonctions. Face à la paupérisation des sans-emploi, elle a soumis au syndicat une proposition visant à prélever une sorte de dîme équivalant à une journée de salaire sur l'ensemble des salariés de la Histadrout, afin d'alimenter un fonds de secours baptisé Mifdeh (« rédemption »). Bien qu'en parfaite cohérence avec l'idéologie socialiste, cette initiative déclenche une véritable tempête au sein de l'organisation. La majorité des adhérents, socialistes ou non, est violemment opposée à l'idée d'amputer des salaires calculés au plus juste. Grâce au soutien inconditionnel de Ben Gourion, de Remez et de Katznelson, et aussi à la combativité de Golda, cette mesure est finalement adoptée ; mais elle fait l'objet de vives critiques de la part d'une fraction de la classe ouvrière, qui lui reproche de s'opposer à ses revendications par pure méchanceté. Marie Syrkin a recueilli plusieurs témoignages peu de temps après la promulgation de cette loi. L'un de ses détracteurs va jusqu'à confier que Golda détestait les cols bleus : « Lorsqu'elle était à la Histadrout, elle était toujours contre les ouvriers. […] Elle s'opposait à eux systématiquement. Il y avait même en elle une dose de sadisme. » Cette opinion n'est partagée que par une minorité. Une proche collaboratrice de Golda au Vaad Hapoel défend un tout autre point de vue : « On se trompe lorsqu'on prétend qu'elle s'opposait aux ouvriers à propos des augmentations de salaire, à cause de sa passion de l'organisation. Golda était à la tête d'un mouvement et d'une cause, avant d'être à la tête d'un syndicat. Pour elle, la Histadrout n'était pas un organisme au service des

ouvriers, mais un instrument pour créer un État juif avec l'aide des ouvriers[6]. »

À peine un an après son entrée au Vaad Hapoel, Golda est élue au secrétariat du comité exécutif, ou comité central, en tant que responsable de l'action sociale. Dès lors, elle accède au centre névralgique de l'organisation sioniste, alors que sa carrière politique n'est en rien comparable à celle des autres dirigeants. Ce qui fait dire à certains de ses collègues, dans le but manifeste de la discréditer, que sa fulgurante ascension au sein des instances dirigeantes du Yeshouv s'apparente à une forme de « promotion canapé ». En d'autres termes, on la soupçonne de tout devoir aux faveurs de David Remez et Zalman Shazar, et sans doute d'autres restés dans l'ombre, parmi lesquels Berl Kaztnelson et Zalman Aran. Selon l'historien Yossi Goldstein, impossible de ne pas tenir compte de ce facteur pour expliquer l'ascension d'une femme qui avait consacré les quatre années précédant son entrée au Moetzet Hapoalot à s'occuper exclusivement de sa famille, suivies de deux années de missions à l'étranger, et qui n'avait donc joué aucun rôle à l'intérieur du parti pendant six ans. Sa désignation comme participante aux débats préalables à la Convention des partis travaillistes, puis comme représentante de son parti à l'assemblée générale à Londres, où elle siégeait aux côtés de cent trente-quatre autres délégués, confirme cette hypothèse. À l'évidence, son charme, ses liens étroits avec la direction du parti, les échos de ses succès à l'étranger, s'ils ont contribué à lui conférer une image de leader charismatique, ne justifient en aucun cas son élection au comité central du Mapaï, alors que des personnalités politiques de premier plan telles que Moshé Sharett, Levi Eshkol ou Rachel Katzneslon se sont vu refuser un tel honneur. Les protections dont a nécessairement bénéficié Golda, indépendamment de son mérite, n'en ressortent que mieux.

Comme tous ceux qui se sont intéressés à sa carrière, Yossi Goldstein reconnaît cependant que Golda Meyerson s'est toujours comportée en militante irréprochable, appréciée de ses chefs pour son engagement sans faille, sa parfaite exécution de ses diverses missions, son courage à toute épreuve, son goût immodéré pour l'effort et sa persévérance, que certains nomment obstination. Non contente de se conduire en brave petit soldat, dévoué et obéissant, elle dépasse souvent, et de loin, les objectifs fixés. Ses initiatives souvent judicieuses et pleines de bon sens dans les registres les

plus variés, la sympathie qu'elle inspire, sa sensibilité qui se manifeste par une propension surprenante à éclater en sanglots dans des situations douloureuses ou inattendues, relevant peut-être d'un talent de comédienne insoupçonné, tout cela justifie pleinement la confiance que lui accordent ses supérieurs.

Au cours de cette période clé précédant la proclamation de l'État juif, les problèmes du Yeshouv sont sans conteste les plus cruciaux de son existence, endeuillée par les luttes intestines du mouvement sioniste entre religieux, droite et gauche sioniste. Ces affrontements se sont durcis après l'assassinat, le 16 juin 1933, de Haïm Arlozoroff, directeur du département politique de l'Agence juive, dont le meurtrier ne sera jamais retrouvé, même si les soupçons se sont portés d'emblée sur la droite révisionniste de Zeev Jabotinsky et Menahem Begin, plutôt que sur un terroriste arabe. La reprise des émeutes arabes, les nouvelles alarmantes sur le sort tragique des Juifs d'Europe (auxquels Golda, bouleversée, se sent impuissante à venir en aide), les répercussions de la Seconde Guerre mondiale sur la petite communauté juive de Palestine ligotée par les nouveaux *Livres blancs* (trois en cinq ans) qui réduisent de façon drastique les quotas d'immigrants juifs et augmentent en proportion ceux des ressortissants des pays arabes : autant de motifs pour mobiliser les sionistes de toutes obédiences à organiser la lutte sur deux fronts – contre les Arabes et contre les Britanniques.

Comme de juste, Golda sera de tous les combats, malgré la garde de ses enfants, souvent confiés à leurs grands-parents. Lesquels commencent à accuser la fatigue, d'autant que Bluma, toujours aussi débrouillarde, consacre une partie de ses journées à cuisiner pour la cantine qu'elle a ouverte pour les ouvriers des chantiers proches de Herzliya. Quant à Golda, sa fibre socialiste l'incite à se dévouer sans compter à l'amélioration de l'ordinaire des classes laborieuses, particulièrement malmenées par la crise économique. « Au cours des quatorze années terriblement orageuses qui allaient suivre, écrira-t-elle, on m'assigna divers portefeuilles et responsabilités. Quand j'y songe, aucun n'était facile à assumer ni susceptible de me rendre particulièrement populaire au sein de la Histadrout même. […] Mais ils m'intéressaient, parce qu'ils concernaient ce qui me passionnait le plus : la mission de faire passer les principes socialistes dans le vocabulaire terre à terre de la vie quotidienne[7]. »

Mais Golda s'occupe aussi de tâches plus techniques. En 1934, par suite de la reprise des émeutes arabes qui persisteront jusque fin 1939, elle est chargée de vérifier la construction des baraquements destinés à loger les régiments britanniques venus en renfort pour mater les révoltes dans diverses zones stratégiques du pays. Au cours de cette même année, la promulgation des lois raciales de Nuremberg (1935) l'amène à préparer l'accueil de soixante mille réfugiés originaires d'Allemagne et d'Autriche, qui ont pu s'enfuir de leur pays en n'emportant que le strict nécessaire. Il faut leur trouver des lieux d'hébergement en ville, ou dans les kibboutz pour les plus jeunes qui, contrairement à certains de leurs aînés, adhèrent au sionisme et se sont formés à l'agriculture en vue d'émigrer un jour en Palestine.

Bientôt, Golda officie comme présidente du conseil de direction de la Mutuelle des travailleurs. Dans les mois suivants, sa mission consiste à superviser les conditions de travail des syndiqués de la Histadrout un peu partout dans le pays. À partir d'avril 1936, elle participe à toutes les réunions du Vaad Hapoel en vue d'organiser les moyens de protection et de réplique aux terroristes arabes, lesquels, non contents d'attaquer les voyageurs sur les routes, font sauter des ponts et des voies ferrées, vandalisent des trains et des habitations juives et détruisent des milliers d'arbres plantés par les *olim* (les immigrants juifs). Au cours de cette période, on dénombrera deux mille attaques armées, quatre-vingts tués et de nombreux blessés. La Haganah a beau être mieux organisée et équipée en matériel et en hommes qu'en 1929, il apparaît difficile, voire impossible de se livrer à des opérations de contre-terrorisme. Les Juifs, en effet, craignent que les Britanniques n'usent de ce prétexte pour réduire encore les quotas d'immigration autorisés, ramenés par le *Livre blanc* de 1936 à soixante-quinze mille entrées réparties sur cinq ans, soit quinze mille par an.

Au cours de l'année 1936, Golda contribue à la mise en place d'un nouveau fonds de secours et d'indemnisation pour les Juifs dont les biens ont été détruits par les émeutes arabes. En raison des pertes en vies humaines et en biens mobiliers, elle s'emploie à créer un impôt supplémentaire, la « taxe d'autodéfense », qui sera suivie en 1940 par la création d'un fonds spécial pour les besoins et secours en période de guerre, impôt auquel seront soumis tous les Juifs de Palestine.

En juillet 1937, la Commission Peel, après moult consultations, préconise un partage de la Palestine en deux États, selon des bases inéquitables pour les

Juifs, qui se voient octroyer 2 000 miles carrés. Les Arabes, en revanche, recevraient les 5/6es du territoire, amputés toutefois d'une bande de circulation entre les deux États et de Jérusalem, dotée d'un statut particulier. Indignée par le parti pris flagrant de favoriser les Arabes au détriment des Juifs, Golda rejoint le groupe de ceux qui, contrairement à Ben Gourion et Chaïm Weizmann, prônent le rejet catégorique d'une répartition aussi injuste que grotesque, la superficie proposée étant trop étriquée pour permettre la viabilité du Foyer national juif promis par la déclaration Balfour.

Au cours de l'été 1938, Golda est envoyée à Évian-les-Bains pour assister, en tant qu'observatrice, à la Conférence internationale sur les réfugiés, organisée à l'initiative du président américain Franklin D. Roosevelt, qui doit se tenir dans les salons de l'Hôtel Royal. À son grand dam, on l'invite à prendre place au milieu du public, et non parmi les délégués des trente-deux nations représentées. À ce titre, elle n'est donc pas autorisée à intervenir. D'entrée de jeu, le représentant des États-Unis annonce que son pays relève les quotas d'immigration des Juifs allemands et autrichiens à 27 370 personnes par an, mais néglige de préciser que ces chiffres ont déjà été atteints pour l'année en cours et l'année suivante[8]. Les uns après les autres, les délégués énumèrent les raisons spécieuses qui les empêchent d'accueillir plus de Juifs, arguant qu'ils n'ont cessé d'en recevoir depuis la prise de pouvoir des nazis en 1933. Le délégué d'Australie explique sa crainte de voir l'antisémitisme, encore inexistant sur ce vaste territoire, s'y propager comme dans les pays européens. En écoutant tous ces intervenants, prétendument de bonne volonté, dire qu'en dépit de leur compassion leurs pays respectifs ne sont pas en mesure d'absorber l'immigration juive, Golda manque d'audace pour les traiter d'hypocrites. « J'ai vécu ce jour-là une expérience terrible, dira-t-elle. […] J'éprouvais un mélange de chagrin, de rage, de désillusion impuissante et d'horreur. J'aurais voulu me dresser et crier à cette assemblée : "Ne savez-vous pas que ces gens, qui pour vous ne sont que des chiffres dans des colonnes de statistiques, vont peut-être passer leur vie dans des camps de concentration ou errer de par le monde comme des lépreux, si vous ne les laissez pas entrer ?" Si j'avais su que c'était des camps de la mort qui attendaient ces réfugiés, je ne serais pas restée assise à écouter sagement en silence[9]. »

Faute d'avoir pu se faire entendre, l'Agence juive organise à son tour une

conférence de presse, afin que le monde prenne connaissance de la lâcheté des nations qui, dans l'indifférence générale, condamnent à un sort funeste des millions de Juifs européens. Les représentants de l'Agence s'efforcent de répondre de leur mieux aux questions des journalistes. L'intervention de Golda fait sensation. La gorge nouée par l'émotion, sur un ton dramatique à donner la chair de poule, elle décrit ces photos de vieux Juifs viennois à qui les nazis s'amusent à couper la barbe, ou qu'ils forcent à s'agenouiller pour nettoyer les trottoirs ou les latrines publiques ; elle évoque le sort des familles chassées de leurs appartements situés dans les quartiers désormais interdits aux Juifs par décret, tout comme les trottoirs, les parcs et les bancs publics ; elle raconte les enfants exclus des établissements scolaires, et toutes les humiliations qui, en quelques jours, ont transformé les Juifs en parias. Pour conclure sa harangue, elle s'autorise à crier son indignation face à l'indifférence et à la pusillanimité de démocraties prétendument éprises de droit et de justice. Avant de se rasseoir, elle leur exprime son mépris en formulant le vœu de se battre pour la création d'un État, afin que plus jamais l'existence des Juifs ne dépende du bon vouloir d'autrui : « S'il y a une chose que j'espère voir se réaliser avant ma mort, déclare-t-elle, c'est de savoir que mon peuple n'aura plus jamais besoin qu'on lui exprime sa sympathie[10]. » Inutile de s'apitoyer sur le sort des Juifs pour se donner bonne conscience ; un jour viendra où ils disposeront d'un pays pour accueillir eux-mêmes les réprouvés dont personne ne veut.

Ses propos, relatés par la presse juive de Palestine, font de Golda une héroïne dont le nom devient célèbre du jour au lendemain dans tout le Yeshouv. Seuls Menahem, quatorze ans, et Sarah, douze ans, ne la félicitent pas de voir son exploit mentionné dans *Davar* ou dans l'hebdomadaire du Mapaï. Ils ont beau avoir grandi et la voir plus souvent, ils sont encore à l'âge où l'on préfère de loin une mère moins célèbre et plus présente. Plus tard, évoquant les trop nombreuses circonstances où elle dut affronter les reproches de ses enfants et sacrifier des pans entiers de sa vie personnelle à ses activités politiques, Golda Meir confiera ses regrets avec sincérité : « J'ai payé très cher pour être ce que je suis devenue[11]. » Elle omet de préciser que sa soudaine notoriété renforçait son assurance. À dater de ce moment, en effet, Golda sort de l'ombre de David Remez. Elle qui, jusque-là, gardait le silence lors des réunions du Vaad Hapoel, se contentant d'approuver les

interventions de Remez ou Shazar, se permet désormais d'exprimer son opinion, même lorsqu'elle diverge de celle de ses protecteurs.

C'est ainsi qu'en novembre 1938, au lendemain de la Nuit de Cristal, elle réclame avec insistance, malgré les restrictions imposées par les Anglais, l'organisation immédiate d'une Cinquième Alyah, afin d'extraire le maximum de Juifs d'Allemagne et d'Autriche, par des voies légales ou illégales. Pour appuyer ses propos, et en réponse à une pétition des mères allemandes suppliant que tout soit mis en œuvre pour sauver leurs enfants de cet enfer, Golda publie un article vibrant d'émotion à l'intention de la communauté juive de Palestine, afin d'inciter les familles juives à les accueillir en masse :

> « Chaque jour apporte sa moisson d'édits nouveaux qui s'appliquent sinistrement à des centaines de milliers de gens. […] Des enfants passent d'Allemagne en Autriche, d'Autriche en Tchécoslovaquie, puis en Angleterre – mais qui peut assurer à leur mère qu'en les faisant sortir d'un enfer on ne les plonge pas dans un autre ? Nous, nous pouvons répondre à ces mères désespérées : "Ici vos enfants seront protégés par le peuple juif." […] Ce qui a été fait à d'autres peuples, à d'autres pays, n'existera pas chez nous [12] . »

Petit aperçu sur les révoltes arabes et leurs conséquences

On ne trouvera pas ici l'historique détaillé des émeutes arabes depuis 1880, date à laquelle les éfendis turcs et les grands propriétaires libanais consentent, sans se faire prier, à vendre des terres arabes à des capitalistes juifs d'Europe. Dès l'origine, ce mouvement implique l'expulsion des métayers arabes, lesquels refusent de se laisser faire. Les révoltes, sporadiques, perdurent tout au long de la Deuxième Alyah, sans que l'on puisse parler de révolte organisée. Après une brève accalmie, on assiste à des razzias régulières contre des kibboutz, commises par des individus ou des groupes isolés, phénomène qui s'intensifie au cours des *alyot* suivantes, du fait de l'extension des territoires juifs et d'une immigration accrue.

Contrairement à Golda, qui ne s'est jamais vraiment intéressée au mode de vie, à la culture des autochtones et n'a jamais fait l'effort d'apprendre des rudiments d'arabe, certains pionniers des deux premières *alyot* ne partagent

pas ce dédain, voire cette hostilité viscérale envers tout ce qui a une connotation arabe. Nombre d'entre eux, découvrant une Palestine encore sous domination turque, où les Juifs n'étaient qu'une poignée d'individus isolés, ont appris la langue par nécessité, noué des relations amicales avec les travailleurs arabes et montré de l'intérêt pour les cultures locales. Tel fut le cas de Ben Gourion, de Moshé Sharett et surtout des sabras de la génération de Moshé Dayan. Né dans le kibboutz mythique de Degania, élevé à Nahalal, premier *moshav* de Palestine, Dayan trouve normal de frayer avec ses voisins arabes, vis-à-vis desquels il dit n'avoir jamais éprouvé de sentiment de supériorité ni d'antagonisme, le fait de leur faire la guerre n'impliquant pas de les mépriser. « J'aime les hommes simples, écrira-t-il dans son autobiographie. […] Je ne fais aucune différence entre mes rapports avec Ben Gourion et ceux que j'entretiens avec n'importe quel Bédouin du désert ou de simples villageois[13]. » Et d'exprimer l'espoir qu'un jour viendra le temps de la réconciliation.

Golda Meyerson n'a jamais vu les choses ainsi. Chaque fois que des cavaliers arabes tentaient de franchir les clôtures de Merhavia, elle se rappelait immanquablement les Cosaques fomenteurs de pogroms de son enfance. Or, lorsqu'elle débarque en Palestine en août 1921, la petite communauté juive est encore sous le coup des émeutes sanglantes de 1920, consécutives à la déclaration Balfour. Ce qui ne signifie pas que tout était calme auparavant, loin de là. Dès les débuts de la Deuxième Alyah (1904), les pionniers juifs ont été victimes d'agressions physiques ou de rapines commises par des bandes ou des individus isolés. En 1911, au cours d'une promenade, David Ben Gourion a même reçu un coup de couteau dans le bras et a dû défendre vaillamment sa vie : incident auquel il s'est soigneusement abstenu de faire allusion lors de son passage à Milwaukee, de crainte de décourager d'éventuels candidats à l'immigration. À cette époque, la plupart des adeptes du sionisme semblent en effet ignorer que les terres rachetées par l'Agence juive à des capitalistes arabes ne sont pas inhabitées, mais sont au contraire cultivées par des paysans palestiniens expropriés de leurs champs et contraints de faire paître ailleurs leurs troupeaux. Des considérations que Golda, quoique socialiste, n'a jamais prises en compte. Pour elle, les Juifs ont acquis le droit de retourner sur la terre de leurs ancêtres, moyennant finances.

À peine installée à Merhavia, Golda avait quelque peu déchanté en

entendant évoquer, le soir à la veillée, les raids des nationalistes arabes qui, en mars 1920, avaient attaqué les kibboutz de Galilée, causant d'importantes pertes humaines et matérielles et forçant les Juifs à s'armer clandestinement. D'où ces gardes, auxquelles elle a participé à sa façon en préparant des sandwichs pour les vigiles de nuit, auxquels elle tenait parfois compagnie. Sans doute avait-on aussi évoqué devant elle le carnage survenu le 4 avril 1920, jour du pèlerinage musulman en l'honneur de Moïse, où les quartiers juifs de Jérusalem avaient été l'objet d'émeutes soldées par neuf morts et deux cent quarante-quatre blessés juifs. Au printemps 1921, trois mois avant son arrivée en Palestine, des Arabes s'en étaient pris aux Juifs de Jaffa. Malgré la riposte des groupes de défense, le bilan des affrontements s'était élevé à quarante-sept morts et cent quarante-six blessés côté juif, quarante-huit morts et soixante-seize blessés côté arabe. La plupart des Juifs de Jaffa avaient dû se réfugier sur la plage mitoyenne de Tel Aviv. Après ces échauffourées tragiques, les Britanniques décidaient d'imposer des administrations séparées aux deux villes ; les Juifs en profitèrent pour renforcer leur organisation d'autodéfense, la Haganah[14]. Le 30 juin 1921, pour rétablir le calme, le ministre britannique des Colonies envoyait en Palestine un nouveau haut-commissaire civil. Membre du parti libéral, de confession juive et favorable au sionisme, sir Herbert Samuel considérait que le rôle de la Grande-Bretagne n'était pas de financer le Foyer national juif, mais que, pour autant, il ne convenait pas de s'opposer à son développement. D'où sa décision d'octroyer des terres et des concessions industrielles aux Juifs et de lever les quotas limitant jusque-là l'immigration des Juifs fuyant les guerres civiles consécutives aux révolutions russe, allemande et autrichienne.

Selon plusieurs historiens israéliens contemporains[15], la grande révolte arabe (1936-1939) découle principalement des mesures prises par le haut-commissaire Samuel quinze ans plus tôt. Pour les Arabes, ces mesures semblent faire délibérément le jeu des Juifs, occultant leurs revendications d'un État arabe indépendant en Palestine. Les mesures d'apaisement prises au mois d'août 1921 par sir Samuel afin de rétablir la paix entre les deux communautés se sont révélées inopérantes, qu'il s'agisse de ne pas sanctionner trop durement les chefs arabes à l'origine des émeutes de Jaffa ou d'amnistier les dirigeants arabes condamnés à la suite des émeutes de mars-

avril. Dans l'esprit du haut-commissaire, faire preuve de clémence envers les Arabes équivaut à une sorte de compensation, face aux mesures en faveur des Juifs. Mais les Arabes, persuadés que les Britanniques continueront à soutenir les sionistes dans leur entreprise de colonisation, refusent d'abandonner la lutte.

La région connaît toutefois un répit de huit années, aussi longtemps que les chefs arabes, réfugiés à l'étranger, n'ont pas reconstitué leurs troupes. Les hostilités reprennent le 24 août 1929. Le bilan de l'émeute d'Hébron est terrifiant : soixante-sept Juifs massacrés, dont un tiers étaient des étudiants d'une école talmudique. Le même jour, un grand nombre de maisons juives sont pillées et des synagogues vandalisées. Durant toutes ces années, les Palestiniens n'ont cessé de réclamer un territoire indépendant et l'interruption de l'immigration juive en Palestine. Le remplaçant de sir Samuel aura beau se montrer moins favorable aux Juifs, la situation ne se dénoue pas pour autant. Ni les commissions d'enquête diligentées par Londres, ni les discussions bilatérales entre Juifs et Arabes arbitrées par les Britanniques ne parviendront à déboucher sur une solution jugée acceptable par les deux parties. Faute d'un *statu quo*, en 1934, année où Golda entre au Vaad Hapoel, les émeutes ont repris de plus belle, mais cette fois sans épargner les Britanniques, dont les ressortissants civils et militaires sont pris pour cibles par les rebelles qui déposent des charges d'explosifs sur certains bâtiments et n'hésitent pas à tirer sur des soldats anglais.

La « grande rébellion » (1936-1939), selon la terminologie arabe, a deux objectifs : d'abord, mettre un terme à l'augmentation incontrôlable de l'immigration juive ; ensuite, empêcher l'achat de nouvelles terres par les Juifs en Palestine. Jusque-là, les terroristes arabes avaient eu recours à des moyens primitifs pour assassiner des Juifs et vandaliser leurs demeures et leurs lieux de culte ; désormais, ils s'en prennent aux infrastructures construites par le Yeshouv pour équiper et moderniser le pays. C'est ainsi qu'ils déposent des charges d'explosifs sur le pipeline reliant Kirkouk à Haïfa, sabotent des ponts, des voies ferrées, des trains de voyageurs ou de marchandises, sectionnent les fils électriques et les lignes téléphoniques, sans oublier les agressions meurtrières sur des personnes isolées ou des groupes de voyageurs. Ces actions sont en général l'œuvre de commandos ou d'individus postés en embuscade sur les routes reliant les implantations.

Des attentats sont aussi perpétrés dans les villes, où des violences éclatent

à la moindre altercation, comme à Tel Aviv, le 19 avril 1936, où une femme arabe et trois ouvriers syriens sont assassinés en pleine rue ; s'ensuit une violente bagarre opposant des passants juifs à des ouvriers arabes, provoquant la mort de huit personnes d'un côté, et six de l'autre. En représailles, des paysans palestiniens des environs et des ouvriers syriens immigrés, ameutés par la rumeur, causent d'importants dégâts à Tel Aviv. Prise de panique, Golda ordonne à ses enfants de rentrer directement à la maison en sortant de l'école. Pendant toute la période des émeutes, qui se prolongent et redoublent d'intensité trois années durant, Golda, chaque fois qu'elle doit circuler dans le pays, redoute le pire : « Aux alentours de l'été 1936, il n'était plus sûr pour les Juifs de se rendre d'une ville à l'autre. Chaque fois que je devais aller de Tel Aviv à Jérusalem pour une réunion (c'est-à-dire très souvent), j'embrassais mes enfants en leur disant au revoir, sachant que je ne les reverrais peut-être jamais car mon car serait peut-être pris dans une embuscade, qu'un franc-tireur arabe pourrait m'abattre à l'entrée de Jérusalem, ou une populace arabe me lapider à mort dans les faubourgs de Tel Aviv[16]… »

Le renforcement de la Haganah en hommes et en armement ne suffit pas à rassurer la population juive. En effet, la politique du Yeshouv, conscient d'être pris en tenaille entre les Arabes et les Anglais, est d'éviter le plus possible de répondre aux violences par des actions de contre-terrorisme susceptibles de servir de prétexte aux Britanniques pour freiner un peu plus l'immigration et la colonisation juives.

Dans les mois suivants, d'autres émeutes, d'autres agressions isolées surviennent ici et là. À aucun moment, Golda Meyerson ne donne l'impression de s'être interrogée sur les causes profondes de ces événements, qu'elle attribue au caractère vindicatif de la populace arabe et surtout à la mauvaise foi de ses dirigeants, qui feignent d'ignorer que les Juifs ont acquis leurs terres en bonne et due forme, grâce à l'argent collecté auprès des Juifs de la Diaspora. Son autobiographie laisse à penser qu'elle ignore les problèmes humains inhérents à un conflit trop complexe pour se résoudre à coups de transactions commerciales, sans égards pour les populations installées sur ces terres. « Dès 1901, dira-t-elle, le Fonds national juif avait été créé par le mouvement sioniste pour acheter et exploiter des terres en Palestine, à partir de sommes versées par des Juifs de toutes nationalités et de

tous milieux […]. Réflexion faite, je suis assez excédée d'entendre raconter que les Juifs ont volé leur terre aux Arabes de Palestine. La réalité est tout autre. Beaucoup de bon argent changea de main et beaucoup d'Arabes devinrent du même coup très riches. […] D'autres organisations achètent aussi des terres. […] Mais, dès 1947, le Fonds national juif à lui seul […] possédait la moitié des propriétés agricoles juives du pays[17]. »

La détresse des anciens occupants palestiniens n'effleure guère Golda pendant cette période troublée, tant elle est obnubilée par les atteintes aux plantations juives. Les membres du cabinet de Ben Gourion, dont elle fait désormais partie, s'interrogent longuement sur les mesures à prendre pour faire cesser les attaques contre les vergers, cause de la destruction d'environ deux cent mille arbres au cours de l'année 1936[18]. « La première question qui exigeait une réponse immédiate était celle-ci : que faire devant les explosions continuelles du terrorisme arabe ? Dans la seule année 1936, elles avaient eu pour conséquence […] environ deux mille agressions armées contre des Juifs avec un bilan de quatre-vingts morts et un nombre beaucoup plus grand de blessés graves[19]. » Toutefois, si elle n'a guère de sympathie pour les Arabes, Golda dit se ranger du côté de ceux qui justifient l'autodéfense, mais s'opposent à une politique de représailles systématiques. Elle n'est pas de ceux qui, après chaque agression arabe, critiquent violemment une attitude assimilée à de la lâcheté. « Une minorité réclamait à grands cris le contre-terrorisme en dénonçant la politique de retenue [*avlagah*], alors que j'ai toujours été convaincue que l'*avlagah* était la seule voie que nous puissions suivre sur le plan de l'éthique. L'idée d'attaquer des Arabes, […] qu'ils fussent ou non les auteurs d'un forfait en particulier, m'était moralement détestable. Que l'on repoussât une attaque ou que l'on punisse un criminel précis, parfait ; mais tuer des Arabes uniquement parce qu'ils étaient arabes ou qu'ils *s'adonnaient à cette sorte de violence gratuite contre nous*, cela non, jamais[20]. »

Contrairement à Golda, David Ben Gourion et d'autres dirigeants, sans doute plus lucides sur le plan politique, ne contesteront à aucun moment la légitimité du mouvement nationaliste arabe, ni les craintes et griefs exprimés par les Arabes, comme le déclarait Ben Gourion, le 19 mai 1936 : « [Les Arabes] entrevoient […] exactement ce que nous voyons… Ils voient une immigration de très grande envergure. […] Ils voient les Juifs renforcer leurs

positions économiques. […] Ils voient les meilleures terres passer entre nos mains. Ils voient l'Angleterre s'identifier au sionisme. […] D'un côté comme de l'autre on recherche la même chose […] : la Palestine. […] Par le fait de notre présence et de nos progrès sur cette terre, [nous] avons nourri le mouvement arabe. » Moshé Sharett, désigné pour remplacer Arlozoroff (assassiné) à la tête de l'Agence juive, avait renchéri sur Ben Gourion en ajoutant qu'il comprenait parfaitement le sens des émeutes arabes nourries par la présence juive, chacun des belligérants revendiquant l'intégralité du même territoire au nom de raisons parfaitement légitimes : « La crainte est au centre de toute politique arabe (palestinienne) […]. Il n'y a pas un seul Arabe qui ne soit meurtri par l'arrivée des Juifs dans le pays[21]. »

Une telle position, en revanche, était loin d'être partagée par Golda qui, d'évidence, ne comprenait pas le sens profond des revendications exprimées par les révoltes arabes, ni qu'elles étaient non le fait d'une minorité, mais de tout un peuple. Pour Golda, « l'accusation ridicule » adressée aux Juifs, selon laquelle, au moment d'acheter des terres en Palestine pour les développer en vue d'en faire un État juif, ils s'étaient comportés comme s'il n'y avait pas de population arabe en Palestine, ou qu'ils s'étaient ensuite employés à les expulser de leur propre territoire, ne se justifiait en aucun cas. Selon elle, la preuve que ces propos étaient mensongers était apportée par les recensements britanniques qui révélaient que la population arabe avait plus que doublé depuis les débuts de la colonisation juive. En d'autres termes, c'était la démonstration que les Arabes des pays voisins affluaient en Palestine juive pour bénéficier d'un meilleur niveau de vie, inexistant dans les pays arabes limitrophes. « Attirées par les chances qui s'offraient ici à eux, des hordes venues de Syrie, et d'autres pays voisins, immigraient en Palestine ; et ce mouvement dura des années[22]… »

Par pure stratégie, et même s'il leur en coûtait énormément, les Juifs se sont donc abstenus pendant un certain temps de répliquer par des actions contre-terroristes car ils craignaient qu'elles fassent à la fois le jeu des Arabes et des Britanniques, en fournissant à ces derniers un bon prétexte pour encore diminuer l'immigration. Cette crainte se fondait sur l'attitude manifeste du gouvernement britannique qui ne cherchait même plus à dissimuler sa réticence à honorer les promesses de la déclaration Balfour, mais semblait plutôt enclin à stopper définitivement la colonisation juive. Dans cette

perspective, les Juifs, par pur opportunisme, jugèrent plus judicieux de laisser aux Britanniques la responsabilité de mettre en œuvre d'importants moyens pour réprimer les émeutes et autres actes de violence commis par les Arabes. Au début des émeutes, la Haganah se contentait de surveiller les abords des quartiers juifs, en particulier dans les villes et sur les routes qui menaient aux implantations et, après quelques mois, se décida à former des patrouilles pour punir les coupables.

Si, par pure tactique, les dirigeants du Yeshouv avaient opté pour une politique de retenue envers les terroristes arabes, il n'en était pas de même du Haut Comité arabe qui, en plus d'émeutes tous azimuts, crut pouvoir déstabiliser l'économie juive en organisant des grèves sur l'ensemble du territoire, sans se douter un seul moment que ces grèves, extrêmement suivies, allaient faire le jeu de leurs ennemis. À l'issue d'une réunion, Golda, avec le soutien de Ben Gourion, proposa en effet que, dans tous les secteurs désertés par la main-d'œuvre arabe, on fasse appel illico à des ouvriers juifs pour les remplacer, ce qui aurait l'avantage de réduire le chômage ! Ainsi, grâce à sa suggestion ingénieuse, les grèves arabes, bien que fortement suivies, au lieu de déstabiliser l'économie juive du Yeshouv, lui permirent au contraire de se redresser. Dès lors, le pays se trouva en situation de résoudre progressivement une crise économique qui sévissait depuis des années : « Le jour où le mufti et le Conseil suprême arabe décrétèrent une grève générale qui devait se prolonger jusqu'à ce qu'il soit mis fin à toute immigration juive et achat de terre par des Juifs […] Notre réponse fut simple : si le port de Jaffa est paralysé, alors nous ouvrirons un port à nous à Tel Aviv ; si les paysans arabes n'apportent plus leurs produits sur le marché, alors les paysans juifs doubleront ou tripleront leurs efforts ; si tous les transports arabes cessent de rouler sur les routes de Palestine, […] eh bien !, les conducteurs de cars et de camions juifs feront des heures supplémentaires et blinderont leurs véhicules. Bref, tout ce que les Arabes refusaient de faire, nous avons pris sur nous de le faire[23]. »

En 1937, à la suite des grèves qui paralysaient les ports de Palestine, Golda s'envolait une fois de plus pour les États-Unis afin de récolter des fonds destinés à faire de Tel Aviv le premier port du futur État juif, renouant ainsi avec la tradition millénaire d'une marine juive. La même année, elle est envoyée une deuxième fois en Amérique, cette fois-ci pour réunir les sommes

nécessaires à la réalisation d'un nouveau projet pharaonique de la Histadrout qui lui tient particulièrement à cœur, car, précise-t-elle d'emblée, l'idée vient de David Remez. Pour ne plus dépendre des Arabes, les grèves de dockers paralysant les ports de Jaffa[24] et de Haïfa, censés accueillir les réfugiés d'Europe et diverses marchandises indispensables, David Remez, estimant que le moment était venu pour le futur État juif de redevenir une nation maritime, avait en effet proposé au Vaad Hapoel de financer la création d'une entreprise de navigation commerciale juive. En l'occurrence, la nouvelle mission de Golda sera d'expliquer à des auditoires américains qu'il « s'agit pour le Yeshouv d'investir dans des activités maritimes, c'est-à-dire de former des gens à travailler sur la mer comme pendant tant d'années nous en avons formés à travailler la terre, et que nous avons l'intention de créer des ports, d'acheter des navires, de construire des pêcheries, et d'instruire des marins. Je m'embarquais une fois de plus pour l'Amérique afin d'y trouver l'argent pour réaliser ce rêve. Même si ce ne fut qu'un interlude romantique… J'étais consciente que c'était seulement par la mer que la Palestine pourrait accueillir les Juifs fuyant l'Europe, tout en sachant que Londres céderait à la pression des Arabes pour s'opposer à leur venue[25] ».

À la suite de l'enquête confiée à la Commission Peel[26] chargée, au cours de l'année 1936, d'élucider les raisons à l'origine de la révolte, les violences se calmèrent momentanément. Vers la fin de la même année, afin de satisfaire les revendications arabes et faire cesser les émeutes qui perturbent gravement le pays, le nouveau *Livre blanc* préconise de réduire l'immigration juive à quatre mille cinq cents personnes par an et d'effectuer la partition de la Palestine en deux États, un État juif et un État arabe, avec le transport des populations dans leurs États respectifs. Mais cette proposition suscite de très vives discussions chez les Juifs. Si certains dirigeants finirent par y trouver, faute de mieux, quelque avantage, d'autres, en revanche, autour de Golda, s'opposèrent violemment à la perspective d'un État juif réduit à 5 % du territoire palestinien. À la longue, la plupart finirent par se ranger derrière les positions réalistes de Chaïm Weizmann et David Ben Gourion qui, après mûre réflexion, étaient parvenus à la conclusion que cette proposition représentait un début et non une fin définitive, autrement dit, accepter la proposition des Anglais ici et maintenant n'excluait pas la possibilité pour Israël d'agrandir son territoire par la suite. Comme l'écrivait avec son

cynisme habituel Ben Gourion dans une lettre à son fils Amos, mieux valait avoir un territoire grand comme une nappe que rien du tout : « C'est un gain de pouvoir qui nous permettra ensuite de mettre plus facilement la main sur la totalité de la Palestine… L'établissement d'un petit État fera effet de levier et nous aidera dans nos efforts historiques pour récupérer la totalité du pays[27]. »

Les Arabes, en revanche, au lieu de se saisir de l'occasion, rejetèrent la proposition de la Commission Peel, tout à leur avantage, à une écrasante majorité. L'un de leurs chefs les plus éminents, Awni Abd al-Hadi, qui passait pour un homme de grande culture et avait été le secrétaire particulier de l'émir Fayçal puis le conseiller du roi Abdallah de Jordanie, qui était par ailleurs à l'origine de la création du Haut Comité arabe (en 1936), bien que considéré comme un modéré, avait cependant fait savoir aux Britanniques que les Arabes s'opposaient fermement à cette proposition : « Nous lutterons. Nous nous battrons contre le partage du pays et contre l'émigration juive. Nous n'accepterons aucun compromis[28]. »

Selon Benny Morris, les Juifs, dans leurs communiqués d'information, s'efforçaient de minimiser sciemment les causes de la révolte qu'ils expliquaient en établissant une distinction entre bons et mauvais Arabes et en parlant plutôt de pogroms racistes et antisémites commis par des bandes de voyous arabophones. Pour des raisons complexes, les dirigeants juifs, autour de Ben Gourion, refusaient de reconnaître publiquement que le Yeshouv était confronté à une révolte nationaliste de grande ampleur dans la mesure où les Palestiniens avaient reçu le soutien de la Syrie, de la Transjordanie, de l'Irak et du Liban.

Face à l'aggravation dramatique des émeutes qui touchent désormais leurs ressortissants et leurs bâtiments, les Britanniques envoient un renfort de vingt mille hommes, mais comme cela se révèle rapidement insuffisant, ils recrutent et arment deux mille sept cents policiers juifs et distribuent en outre des armes aux colonies juives isolées pour leur permettre de se défendre. Parallèlement, ils imposent un couvre-feu dans les villes, ordonnent l'assassinat ciblé des chefs arabes et font exploser des maisons pour déloger les rebelles qui, à la suite des répressions urbaines, se sont déplacés dans les campagnes.

La seconde phase de la révolte, commencée en septembre 1937, se terminera en mai 1939. Elle fait suite au rejet, en juillet 1937, par le Haut

Comité arabe, de toutes les avancées de la Commission Peel qui, pour leur donner satisfaction, propose de réduire les quotas annuels d'immigrants juifs de quatre mille cinq cents à mille huit cents, et ce pendant cinq ans, à la suite de quoi l'immigration juive sera définitivement bloquée, sauf levée de l'embargo par les Arabes. Mais ces concessions incroyables ne satisfont pas les Arabes, qui font monter les enchères. Pour désarmer les groupes terroristes une bonne fois pour toutes, ils exigent au préalable l'arrêt immédiat de toute immigration juive. Les Britanniques refusent d'obtempérer. Le rejet par les Arabes des avancées de la proposition Peel se traduit par une reprise immédiate de la révolte, dont l'un des faits marquants est l'assassinat à Nazareth, en 1937, d'un haut fonctionnaire britannique, de deux infirmières juives et de plusieurs passants juifs à Jaffa. À partir de ce moment, les Juifs, qui se sont tenus relativement tranquilles pendant la première phase de la révolte, réagissent vigoureusement. L'Irgoun[29], organisation militaire nationale de la droite révisionniste, prend l'initiative de déposer, dans les quartiers arabes les plus animés, de puissantes bombes qui tuent de nombreuses personnes et provoquent d'importants dégâts matériels. En 1938, les Arabes se vengent en lançant 986 opérations contre des positions britanniques et 651 sur des cibles juives.

Mais les Britanniques, qui disposent désormais de troupes aguerries et en plus grand nombre, en profitent pour se livrer à une répression impitoyable. Les rebelles arrêtés sont soumis à la torture, condamnés à de longues peines de prison, voire à la pendaison. Les villageois qui les ont abrités sont eux aussi durement sanctionnés, et leurs biens sont détruits, selon une coutume héritée des Turcs. La seconde phase de l'insurrection se solde par un nombre de morts considérable du côté arabe (mille rebelles tués et deux mille cinq cents blessés), alors que, du côté adverse, on ne recense que sept soldats britanniques et deux cent cinquante-cinq Juifs tués. La révolte s'arrêtera en mai 1939, à la suite de la publication d'un troisième *Livre blanc* reconnaissant la légitimité de la quasi-totalité des revendications arabes au détriment des Juifs, qui, en revanche, se sentent trahis. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, les Britanniques, qui redoutent de voir les pays arabes s'allier aux Allemands et aux forces de l'Axe, pour des raisons tactiques, choisissent de satisfaire les revendications arabes en réduisant l'immigration juive à mille huit cents personnes par an, et en interdisant aux

Juifs d'acquérir des terres dans la plupart des districts de la Palestine mandataire. Le *Livre blanc* spécifie également que, sous dix ans, la Palestine pourra devenir un État indépendant unitaire, comme l'exigent les leaders arabes.

Toutefois, malgré toutes les concessions obtenues des Anglais, avec en prime la promesse d'un État palestinien à la clé, la victoire arabe laisse un goût amer. Les ripostes des Anglais et des Juifs, auxquelles s'ajoutent les victimes des luttes intestines entre clans arabes partisans ou adversaires des grèves ou de la poursuite des luttes, se soldent par un bilan total de plus de cinq mille combattants arabes tués, une majorité de leurs leaders tués, emprisonnés ou exilés, et l'impossibilité de reconstituer avant longtemps des unités combattantes arabes. Sans oublier des dommages économiques considérables, consécutifs aux destructions de maisons arabes par les Anglais et aux grèves prolongées des travailleurs palestiniens qui, lorsqu'ils se décident enfin à reprendre le travail, sont nombreux à ne pas retrouver leurs emplois. Grâce à la suggestion de Golda, ces emplois ont été confiés entre-temps à des travailleurs juifs. Pour les Juifs, en revanche, mis à part la trahison des Britanniques, et abstraction faite des pertes humaines et des dégâts matériels, le bilan est globalement positif. D'une certaine façon, les grèves arabes leur ont permis de parer une partition économique coûteuse, qui aurait suscité de nombreuses protestations. Pour éviter la paralysie du pays, les emplois occupés précédemment par la main-d'œuvre arabe, qui les a « abandonnés de son plein gré », ont été en quelque sorte repris par des travailleurs juifs. Pendant la même période, de nouvelles industries ont vu le jour ; la construction du port de Tel Aviv fait partie de ces acquis. Ainsi, l'économie du Yeshouv, un temps en récession, reprend une courbe ascendante, les problèmes de chômage qui menaçaient de s'aggraver avec le flot ininterrompu des nouveaux immigrants sont en voie de résolution. En effet, en dépit des interdictions du *Livre blanc*, l'immigration clandestine s'est poursuivie, de façon sporadique pendant la guerre et avec un rythme soutenu dès la fin de celle-ci. Grâce à la mobilisation de nombreux militants des mouvements de jeunesse, de combattants de la Haganah et d'autres organisations sionistes, au mépris des mesures draconiennes prises par les Britanniques, quelque cinquante mille nouveaux immigrants ont pu être accueillis en Palestine. Les acquisitions de terres cultivables ont elles aussi continué à se négocier à la barbe des Anglais, permettant ainsi, pendant les

quatre années de guerre, la création de plusieurs implantations dans des zones pourtant interdites à la colonisation juive.

1. Cité par Benny Morris, *Victimes. Histoire revisitée du conflit arabo-sioniste*, Éditions Complexe/IHTP-CNRS, 2003.

2. Cité par Zeev Sternhell, *Aux origines d'Israël. Entre nationalisme et socialisme*, Fayard, 1996.

3. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

4. La fatalité, ou plutôt l'incurie des fonctionnaires municipaux et l'avidité tous azimuts de promoteurs immobiliers à la recherche d'un terrain pour le parking de l'hôtel Sheraton, ont permis sa destruction au cours des années 1980. Il aurait suffi d'un peu de patience pour que le bâtiment, qui nécessitait une restauration en règle, fût préservé par l'Unesco qui, en 2003, a inscrit Tel Aviv au patrimoine de l'humanité, afin de préserver les derniers vestiges de la « Ville blanche », dont ne subsistent aujourd'hui que quelques constructions autour du boulevard Rothschild. À l'emplacement de la Maison rouge, s'élève désormais un building futuriste, devenu l'une des curiosités de Tel Aviv.

5. Menahem Meir, *My Mother, Golda Meir*, *op. cit.*

6. Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

7. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

8. Devant l'affluence record de demandes de visas, à la suite de l'édiction des lois de Nuremberg (1935), les services de l'émigration américaine, persuadés que ce mouvement se tasserait rapidement, se sont montrés exceptionnellement laxistes entre 1936 et le début de l'année 1938, doublant les quotas autorisés qui, faute d'avoir été augmentés, empiétaient sur les années à venir.

9. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. Moshé Dayan, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*

14. *Cf.* Tom Segev, *One Palestine, Complete*, First Holt Paperbacks Editions, New York, 2000 ; tr. fr., *C'était la Palestine au temps des coquelicots*, Liana Levi, 2000.

15. Nathan Wachtal, Zeev Sternhell, Benny Morris et Ilan Pappé, entre autres.

16. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

17. *Ibid.*

18. Chiffres donnés par Benny Morris, *Victimes*, *op. cit.*

19. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

20. *Ibid.* C'est moi qui souligne pour montrer le manque de lucidité politique de Golda dans ce cas précis.

21. Benny Morris, *Victimes*, *op. cit.*

22. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

23. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

24. À la suite des émeutes de 1936 à Jaffa, le port avait été fermé par les Anglais, ce qui veut dire que tout accès maritime à la Palestine devait s'effectuer par le port de Haïfa où la population arabe était largement majoritaire.

25. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

26. Lord William Peel était un ancien secrétaire d'État pour l'Inde.

27. Lettre de Ben Gourion à son fils Amos, 5 octobre 1937, *in* Benny Morris, *Victimes*, *op. cit.*,

p. 152.

28. *Ibid.*, p. 147 et 157.

29. L’Irgoun Tzvaï Leoumi, ou Organisation militaire nationale, appelée aussi Etzel, était une organisation militaire clandestine, dirigée par Zeev Jabotinsky, chef du parti de la droite révisionniste, rejointe par les groupes de jeunesse du Betar. L’Etzel fut créée à l’été 1929 par un groupe de commandants de la Haganah opposés à la politique modérée adoptée par les dirigeants du Yeshouv. L’Irgoun préconisait en revanche une ligne d’action énergique contre les émeutiers arabes. En particulier en commettant des attentats contre les Arabes à chaque fois qu’ils s’en prenaient aux Juifs. L’Irgoun a été particulièrement active entre 1930 et la proclamation de l’indépendance. Dans les dernières années, après des sabotages et des actions particulièrement violentes, la plus spectaculaire étant l’attentat de l’hôtel King David, à Jérusalem, l’Irgoun est déclarée hors la loi par Ben Gourion et les légalistes de la Haganah qui s’allient aux Britanniques pour traquer ses combattants. Certains furent condamnés à mort par les Britanniques et exécutés.

7
Les années héroïques

Le parti pris manifeste des Britanniques en faveur des Arabes suscita l'indignation et le ressentiment de la communauté juive de Palestine qui, d'emblée, décida de ne pas se plier aux directives du dernier *Livre blanc*. En ne mentionnant que la future création d'une Palestine arabe indépendante et en éludant soigneusement toute référence précise à un État juif viable, ses rédacteurs trahissaient sans vergogne la déclaration Balfour, que certains considéraient comme une imprudence. Vers la fin du mois d'août de cette fatale année 1939 où les Juifs voyaient leurs espoirs différés, Golda accompagna les dirigeants du Yeshouv à Genève pour assister au Congrès de l'Internationale sioniste, qui devait discuter des diverses possibilités de contournement du *Livre blanc* ainsi que de l'orientation du futur État juif, nonobstant les restrictions drastiques imposées par les Britanniques dans le dernier *Livre blanc*.

Le Yeshouv entre en résistance

Les dirigeants venus de Palestine annoncèrent tout de go leur détermination de maintenir, quoi qu'il arrive, la poursuite de l'immigration et de la colonisation, quitte à user de la violence contre l'occupant anglais. La tendance dite « raisonnable » regroupée autour de Chaïm Weizmann, Juif d'origine russe, naturalisé anglais, et scientifique de renom, devenu le chef de file incontesté du mouvement sioniste international pour avoir convaincu l'Angleterre de rédiger la déclaration Balfour, bien qu'ulcéré par les atermoiements du dernier *Livre blanc*, prêchait néanmoins la prudence, la patience et la non-violence en attendant des temps plus propices pour relancer les négociations : « Nous avons été trahis, déclara tristement Weizmann, mais

nous devons cependant poursuivre notre œuvre de construction, en dépit de toutes les déceptions et indépendamment de toutes les contraintes. Ce qui a fait faillite ce sont les autres qui en sont responsables. Ce que nous ressentons, c'est de la peine, ce n'est pas de la honte. […] Mais nous sommes contre l'usage des armes, sauf en cas de légitime défense… Il n'est pas dans leur ligne [aux Juifs] de hurler avec les loups ni de recourir à la violence. Nous devons, au contraire, utiliser toutes les possibilités […] proposées par le *Livre blanc*. » La plupart des leaders du sionisme américain s'empressent d'adhérer au langage de raison prôné par Chaïm Weizmann, certains rabbins américains poussent le zèle conciliateur jusqu'à déconseiller fermement le recours à l'immigration clandestine et à la poursuite de la colonisation. En revanche, les Juifs de Palestine et nombre de délégués d'Europe de l'Est, en particulier de Pologne, s'opposent violemment aux voix de la résignation et se fédèrent derrière David Ben Gourion qui, d'un ton ferme et résolu, informera peu après l'Assemblée mondiale des leaders sionistes réunis à Londres de la décision votée à l'unanimité par les représentants du Yeshouv : « L'immigration continuera, même s'il doit en résulter des accrochages avec les forces britanniques. Les fermes collectives seront fondées dans les endroits les plus perdus avec ou sans l'autorisation du gouvernement mandataire[1]. » Comme de juste, Golda s'est alignée sur les positions de Ben Gourion, non par fidélité aveugle à la position du chef, mais parce que l'attitude timorée de certains intellectuels diasporiques et des représentants du rabbinat américain, qui l'ont particulièrement exaspérée, est totalement étrangère à ses conceptions de l'engagement, comme elle devait un jour le confier à Marie Syrkin, peu accoutumée à l'entendre se livrer à des analyses détaillées de ses réactions. Syrkin savait d'expérience qu'en temps ordinaire Golda avait plutôt tendance à se lancer dans l'action sans trop réfléchir aux conséquences de certaines de ses décisions, comme il lui arrivait parfois de le reconnaître. Cette conduite impulsive correspondait chez Golda Meir à une perception fulgurante des solutions à apporter à certains problèmes, en même temps qu'à une sorte de réflexe de survie purement instinctif. Tout se passait comme si sa sensibilité, son indignation face à une situation dangereuse ou ressentie comme injuste, lui imposait de recourir à des réponses immédiates qui, dans certaines circonstances, prévalaient sur une stratégie politique mûrement réfléchie. En l'occurrence, on peut soit douter de la véracité de ses

propos, soit se demander si elle se rendait vraiment compte de leur portée en faisant cette confidence à Marie Syrkin : « En toute franchise, je dois reconnaître que la réussite d'une entreprise m'a toujours été parfaitement indifférente. Quand j'estimais que je devais faire une chose, je le faisais, sans me soucier de ce qui arriverait par la suite[2]. »

Pour préciser le mode de fonctionnement à la fois intuitif et pragmatique de Golda, il suffit de se référer à l'un des pires moments de sa carrière politique, qui révèle combien son jugement perdait en pertinence dès qu'elle s'efforçait de privilégier le raisonnement logique à l'intuition, ou si elle se laissait influencer par des proches collaborateurs portés à sous-estimer la justesse de ses intuitions et de sa réactivité émotionnelle jusqu'à la faire douter de ses choix initiaux, comme ce fut le cas lors de la guerre du Kippour. En apprenant que les armées arabes semblaient préparer l'attaque d'Israël sur plusieurs fronts, le réflexe de Golda avait été de rappeler immédiatement les réservistes mais, devant l'avis contraire du ministre de la Défense, Moshé Dayan, et d'autres généraux, la vieille femme, qui avait eu un cancer pour l'instant en rémission et souffert d'un zona l'ayant terriblement affaiblie s'était inclinée malgré le pressentiment de courir à la catastrophe. D'autant que son mépris pour les Égyptiens l'avait incitée, la veille encore, à ne pas accorder le moindre crédit à des informations alarmistes transmises par des espions égyptiens. Ainsi, jusqu'à ses derniers jours, Golda ressassera cette soudaine faiblesse qui l'avait contrainte à se laisser influencer par son état-major au lieu de faire confiance à un instinct qui l'avait rarement trompée.

Dans le cas de la conférence de Genève, il allait de soi, pour Golda comme pour tous les idéalistes arrivés en Palestine pour se dévouer corps et âme à l'édification d'une patrie pour les Juifs, que la position de Ben Gourion était la seule envisageable sous l'angle de la dignité nationale et de la survie du peuple juif. Pour Golda, héritière de la combativité de quatre garçons morts dont elle était inconsciemment l'incarnation symbolique aux yeux de ses proches, qui dès son jeune âge avait fait preuve d'un esprit de résistance et d'une ténacité hors du commun, et aussi d'un engagement total dans la lutte sioniste pour la création d'un État juif, une seule voie était possible, celle choisie par Ben Gourion.

Le 3 septembre 1939, jour de la clôture du Congrès sioniste, les délégués

apprirent avec consternation et quasi simultanément l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes et la décision de la Grande-Bretagne, pourtant jusque-là peu réactive à l'annexion de la Tchécoslovaquie, de déclarer la guerre à l'Allemagne. Lors de la clôture de l'assemblée, David Ben Gourion fit une déclaration fracassante qui annonçait la ligne politique du Yeshouv pour les années à venir : « Nous combattrons Hitler comme s'il n'y avait pas de *Livre blanc* et le *Livre blanc* comme s'il n'y avait pas d'Hitler. » Dès lors, la survie des Juifs et de la démocratie dans le monde imposait aux Juifs de Palestine de s'engager sans équivoque aux côtés des Britanniques pour lutter contre les nazis, quitte à s'opposer au pays mandataire sur d'autres points, comme Ben Gourion devait le préciser à une autre occasion : « En ce jour fatidique, les préoccupations de la communauté juive sont triples : nous voulons assurer la protection de la patrie juive, du peuple juif, [et] la victoire de l'Empire britannique. […] La guerre que l'Allemagne nazie impose à la Grande-Bretagne est notre guerre et toute l'assistance que nous pourrons et serons en mesure de prêter à l'armée britannique, nous la leur procurerons corps et âme[3]. » Ben Gourion omet en revanche de préciser alors, mais il l'expliquera longuement par la suite à ses compatriotes, la conduite paradoxale qui devra désormais être la leur en toutes circonstances et jusqu'à la fin du conflit : d'un côté, combattre aux côtés des Anglais contre les nazis, et, de l'autre, s'opposer à eux par tous les moyens, même illégaux, en matière d'immigration clandestine et de colonisation. La difficulté majeure étant de faire comprendre aux jeunes Juifs qu'aider un bateau de réfugiés à débarquer sa cargaison d'immigrants clandestins, la nuit, sous le feu éventuel des canons anglais, et ensuite leur demander de s'engager dans l'armée anglaise, contrairement aux apparences, participaient en réalité du même combat. Pour le dire plus précisément : il leur fallait concilier des sentiments aussi antithétiques que l'admiration pour le courage des Anglais avec la haine envers les forces d'occupation britanniques qui traquaient impitoyablement les opposants aux directives du *Livre blanc*. Cet impératif paradoxal impliquait d'encourager les jeunes Juifs à s'enrôler en masse dans la Légion juive ou dans l'armée britannique pour vaincre les nazis, tout en justifiant les attentats terroristes contre les institutions britanniques en Palestine, le recours à la violence étant le seul moyen à la disposition du Yeshouv pour réaliser ses objectifs en matière d'immigration et de colonisation.

Ainsi, pendant une période d'environ quatre mois, de novembre 1944 à fin février 1945, connue sous le terme « la saison », la Haganah intègre dans ses rangs les militants de l'Irgoun (Etzel) et des groupes Stern (Lehi). Mais, assez vite, les dirigeants du Yeshouv, jugeant les actions des deux groupes extrémistes excessives et leurs chefs incontrôlables, décident de les expulser de la Haganah. N'étant pas à une contradiction près, Ben Gourion, d'un côté, encourageait le terrorisme planifié par le Yeshouv, et, de l'autre, se montrait partisan de sanctionner durement les actions terroristes commises sans l'autorisation des instances dirigeantes du Yeshouv. Ce sera le cas dès mars 1946. En effet, quand, les terroristes passant outre ses mises en garde, Ben Gourion va jusqu'à préconiser de collaborer avec les Britanniques pour traquer les activistes de l'Irgoun et des groupes Stern, qui risquent pourtant la peine de mort[4]. Quant à Golda, tout en reconnaissant les qualités de bravoure et l'admirable esprit de sacrifice des militants de la droite révisionniste, elle s'est toujours déclarée opposée, du moins en public, tant pour des raisons morales que tactiques, à tout acte de terreur aveugle contre des civils anglais ou arabes. Cela ne l'empêchait pas de dire qu'elle « ne pardonnera jamais aux Arabes, non pas d'avoir tué nos enfants [juifs] mais de les avoir obligés à devenir des meurtriers, la violence physique étant une réaction inhabituelle chez les Juifs[5] ». L'avenir allait démentir ses propos puisqu'un Premier ministre juif, Yitzhak Rabin, allait être assassiné par un nationaliste juif appartenant à la mouvance ultra-orthodoxe, et qu'elle-même, au début des années 1960, avait échappé de peu à un attentat qui visait Ben Gourion. En voyant un tireur, dissimulé dans la foule, épauler son fusil, elle s'était jetée devant lui pour le protéger. Après avoir ricoché, la balle s'était logée dans sa jambe ; sa blessure, mal guérie, explique ses chaussures orthopédiques et sa démarche lourde, qu'évoquent ceux qui ont travaillé avec elle au ministère des Affaires étrangères. En l'entendant monter péniblement les escaliers conduisant à son bureau situé au deuxième étage, ils avaient le temps de regagner leur place sans risquer de se faire sermonner, Golda n'étant pas tendre avec ceux qu'elle surprenait à bavarder[6].

La montée en puissance de Golda

Au lendemain du Congrès de l'Internationale sioniste et de la déclaration

de guerre, Golda supplie en vain les dirigeants de la Histadrout d'alerter les communautés juives d'Europe du danger mortel qui les guette et de tout mettre en œuvre pour les aider à gagner la Palestine ou toute autre contrée hors de portée des nazis.

Avant de rejoindre la Palestine par bateau, via un port italien, Golda s'entretient longuement avec des membres de la Hechaloutz, l'organisation mondiale de la jeunesse pionnière, afin d'élaborer un moyen efficace susceptible de maintenir le contact avec les Juifs de l'Est dont les pays vont les premiers subir l'invasion nazie. Par ailleurs, souligne Yossi Goldstein, dès l'annonce de la guerre, elle vivait en permanence dans l'angoisse car elle avait le pressentiment qu'un cataclysme terrible allait s'abattre sur les Juifs. D'où son activisme forcené, qui exprimait à la fois son inquiétude et son désir éperdu de se dévouer à toutes les actions de sauvetage des Juifs d'Europe envisagées. Au cours de l'année 1943, à quelqu'un qui lui demandait de définir le sionisme, elle s'empressa de répondre que « la principale raison d'être du sionisme était le sauvetage des Juifs ».

Dès son retour à Tel Aviv, Golda est accaparée par de nouvelles occupations qui obligent celle que son entourage familial et professionnel considère depuis longtemps comme un bourreau de travail à encore augmenter ses horaires, qui excédaient déjà largement le cadre d'une journée de dix heures. Durant toutes ces années, elle avait à peine le temps de voir ses proches amies, dont Regina Hamburger, Sadie Orenstein, et même sa sœur Shana. Leah Biskin, une militante des Femmes pionnières qui avait rencontré Golda à New York, dans les locaux du Poalei Sion, s'était prise de passion pour elle et l'avait suivie en Palestine. Leah, qui vivait désormais chez elle et s'occupait des enfants, raconte que Golda partait à l'aube, rentrait tard le soir, et qu'on n'avait la chance de l'apercevoir que les jours de shabbat où, sauf cas de force majeure, elle restait à la maison, théoriquement pour se reposer. Bien que l'appartement qui lui avait été attribué après son retour d'Amérique disposât d'une pièce supplémentaire, Golda avait cédé sa chambre à Leah Biskin et dormait sur le canapé du salon, où Menachem étudiait le violoncelle dans la journée. Il y faisait plutôt froid l'hiver car l'appartement n'était chauffé que par de petits radiateurs électriques, mais Golda, depuis toujours indifférente au confort, disait qu'il suffisait de porter plusieurs épaisseurs de vêtements en laine pour ne pas avoir froid. Le vendredi soir, les bureaux de la Histadrout fermant de bonne heure, à peine rentrée, elle s'affairait à préparer

le dîner de shabbat, composé des plats ashkénazes que sa mère avait toujours servis à cette même occasion. Après une semaine épuisante physiquement et nerveusement, elle se livrait à des tâches ménagères pour se détendre. Elle éprouvait en vérité un réel plaisir à faire le ménage, cuisiner ou confectionner un gâteau, même coudre ou repriser ne lui déplaisait pas – tous les travaux ménagers dont ses homologues masculins étaient dispensés en rentrant chez eux, après une dure journée de travail. La période de couvre-feu instaurée par les Anglais au cours des années 1946 et 1947 l'obligeait à se ménager quelque peu. Comme le disaient ses proches, Golda pouvait enfin profiter d'un moment d'accalmie qui lui permettait de récupérer quelque peu. Marie Syrkin rappelle en effet que depuis un moment sa santé s'était dégradée et qu'elle était forcée de restreindre ses occupations ménagères. Mais comme elle était maniaque et exigeait d'avoir un appartement impeccable, une Yéménite venait faire le ménage au moins une fois par semaine, le salaire de Golda étant trop modique pour l'employer davantage. À cette époque de grande disette économique, la Histadrout ne prévoyait ni le paiement d'heures supplémentaires, ni d'aides ménagères pour ses dirigeantes surmenées, ni même, sauf cas exceptionnel, un budget taxis ; Golda était donc condamnée en semaine à la double journée continue. C'est pourquoi, ajoute Sirkin : « Les jours de couvre-feu étaient des journées de repos pour Golda. Personne n'étant autorisé à sortir de l'immeuble ou à y pénétrer, elle avait alors devant elle de longues heures pour mettre à jour son repassage ou son raccommodage. Elle faisait aussi de la couture, retournant une jupe pour que l'endroit luisant d'usure fût à l'intérieur. Mais cette paix était plus illusoire que réelle car, le plus souvent, elle était pendue au téléphone pour recevoir des renseignements ou donner des instructions. Comme son appartement était idéalement situé pour observer les mouvements des bateaux dans le port […] il était devenu l'un des centres nerveux de l'immigration clandestine[7]. »

En revanche, Golda reste muette sur son état de santé et son moral durant cette période d'intense activité. Dans son autobiographie, elle se permet seulement d'indiquer « qu'il n'y avait pas de jour (ni de nuit d'ailleurs) assez long pour lui permettre de mener à bien tout ce qu'elle avait à faire ». Or, cette suractivité avait un prix pour une femme qui approchait la cinquantaine et n'avait jamais connu de véritables moments de repos depuis qu'elle avait

repris une activité professionnelle. Ainsi, sa santé, déjà fragilisée au moment des révoltes arabes, s'est progressivement détériorée durant la période 1940-1947 où ses activités ont été décuplées, et Golda n'a cessé de tomber malade. Depuis quelques années sa robuste santé, jadis légendaire, avait en effet été mise à rude épreuve par le rythme infernal de ses déplacements et le poids des responsabilités accumulées, car, ambition ou dévouement illimité à la Cause, à aucun moment elle ne songeait à se ménager. Son amie Leah Biskin rapporte qu'en plus de migraines chroniques très douloureuses, Golda souffrait de la vésicule biliaire et d'autres symptômes inquiétants, révélateurs d'un mauvais état physique qui alarmait ses médecins ; ils avaient beau l'avertir que si elle continuait à ce rythme infernal elle courait vers une issue fatale, elle leur répondait, paraît-il, d'un ton enjoué : « La plupart d'entre nous meurent à cinquante ans. » Un constat assez conforme à la réalité dans le cas des pionniers de la Deuxième et de la Troisième Alyah, qui auraient jugé indigne de penser à se ménager. Sans être attirés par l'ascétisme, la dure condition de pionnier les avait accoutumés à ne pas se ménager et à pratiquer une forme d'ascèse librement consentie, les crises économiques successives les incitant à se dévouer corps et âme à la construction du pays plutôt qu'à se laisser distraire par des maux bénins ou graves.

Les jours où ses crises de calculs biliaires ne l'obligeaient pas à courir à l'hôpital, Golda, qui, tant que Sarah et Menahem vivaient avec elle, ne disposa jamais d'une chambre à elle, passait la journée allongée sur le divan du salon. Dès que les médicaments commençaient à faire effet et les douleurs à se calmer, il n'était plus question de s'accorder une journée de repos supplémentaire, encore moins de rater une réunion importante ou de décommander un rendez-vous avec le haut-commissaire de Jérusalem. Menahem, très attaché à sa mère, et qui, dès qu'il avait été en âge de comprendre, s'inquiétait en voyant sa santé se dégrader, la suppliait en vain de se ménager, mais aucun appel à la raison, si ce n'est l'incapacité physique de se lever, ne pouvait la convaincre de s'accorder un jour de repos.

Selon les témoignages de certains proches, et en particulier de Marie Syrkin qui vécut en Palestine entre 1944 et 1947 et la rencontrait fréquemment, Golda, en plus de ses maux physiques, paraissait souvent déprimée. Cela faisait dire à certains de ses amis férus de psychanalyse que sa propension à accumuler des troubles physiques, souvent vagues et du coup perçus comme psychosomatiques, au même titre que son refus obstiné de se

ménager ou son besoin irrépressible d'aller toujours au-delà de ses forces, dissimulaient en réalité un désir inconscient de se suicider pour mettre un terme à une vie privée douloureuse et compliquée. À cela s'ajoutaient un ou deux avortements pénibles, survenus après sa séparation d'avec Morris, et auxquels fait allusion sa biographe américaine, Elinor Burkett.

Golda, qui participait désormais à toutes les réunions du Vaad Hapoel et du Mapaï grâce à sa parfaite connaissance de l'anglais, s'était également vu confier des responsabilités dans les relations du Yeshouv avec les Britanniques, ce qui l'obligeait à faire constamment la navette entre Tel Aviv et Jérusalem, siège du gouvernement mandataire. L'un des secteurs où elle devait intervenir en priorité, en accord avec les Britanniques, était le front économique, d'autant plus important que le pays se relevait à peine d'une grave crise et la reprise qui s'amorçait tout juste risquait de se détériorer à cause de l'instauration d'un blocus interdisant l'importation et l'exportation de marchandises. À cela s'ajoutait la nécessité d'anticiper l'arrivée et l'intégration, dans un futur plus ou moins proche, de centaines de milliers de rescapés, à supposer que les Juifs européens n'aient pas tous été exterminés, une issue fatale que Golda, en proie à une angoisse permanente, ne cessait de redouter. Parmi ses autres attributions, elle était chargée d'organiser et de superviser l'immigration clandestine, ce qui supposait l'achat immédiat de navires et la construction de nouvelles structures d'accueil. Golda était également responsable de la commission militaire, impliquant le renforcement de la Haganah en hommes et en matériels de guerre afin, dans un premier temps, de résister avec les Anglais à une éventuelle attaque de la Palestine par les forces de l'Axe, et, dans un second temps, de les convaincre d'intégrer des Juifs dans l'armée britannique afin qu'ils participent à la guerre en Europe.

Dès 1940, Golda, en plus de ses activités, se vit également nommer à la tête du département politique de la Histadrout. Par ailleurs, elle était fréquemment mobilisée la nuit pour participer à l'accueil d'un des soixante rafiots acquis par la Histadrout dès la déclaration de guerre, en vue d'organiser l'immigration clandestine. Durant toute la durée du conflit, les Juifs de Palestine s'efforceront en effet de faire débarquer des centaines d'immigrants illégaux au nez des patrouilles britanniques qui traquaient impitoyablement les navires et obligeaient les malchanceux, impuissants à tromper leur vigilance, à reprendre la mer avec leur cargaison de fuyards

désespérés.

Une des premières missions pour laquelle Golda s'est particulièrement investie, dès la fin de l'automne 1939, fut de convaincre les Britanniques de participer au plan de sauvetage de milliers d'enfants juifs d'Allemagne. Il était prévu qu'une fois arrachés aux griffes des nazis, ils seraient convoyés en Palestine, comme cela s'était produit pour des enfants tchèques qui avaient été dirigés sur la Grande-Bretagne à l'initiative d'un jeune attaché commercial britannique en poste à Prague. Au lendemain de l'entrée de la Wehrmacht en Tchécoslovaquie (été 1939), anticipant le pire pour les Juifs, il avait de son propre chef organisé le transfert de plusieurs centaines d'enfants juifs

dans des trains réquisitionnés par l'ambassade britannique. Après avoir transité par l'Allemagne, la Belgique et la France, les enfants, au terme de ce long et périlleux voyage, arrivèrent sains et saufs en Grande-Bretagne où ils furent répartis dans des familles compatissantes. Le projet de sauvetage des enfants juifs allemands fut défendu par Chaïm Weizmann devant le gouvernement Chamberlain, qui, après mûre réflexion, mit son veto définitif, sous prétexte de ne pas mécontenter les Arabes et susciter leur ralliement aux forces de l'Axe, au nom de précédents inquiétants ; en effet, en 1933, le grand mufti de Jérusalem, un antisémite notoire, s'était réfugié à Berlin et avait fait allégeance au Führer. Ben Gourion eut beau insister auprès de Weizmann pour qu'il négocie à la baisse le nombre d'enfants admis en Palestine, les Britanniques réitérèrent leur refus. Ils firent preuve de la même obstination assassine en 1941, à propos du naufrage du *Struma*, dont la responsabilité leur incombe, même s'ils ne furent jamais sanctionnés, si ce n'est par la vengeance impitoyable de militants du Lehi infiltrés en Angleterre et en Italie.

Le *Struma*, navire vétuste battant pavillon grec, fut le dernier bâtiment civil à quitter le port roumain de Constantza à destination d'Istanbul, le 12 décembre 1941. À son bord, 769 Juifs roumains désireux d'obtenir des visas pour la Palestine et 9 hommes d'équipage. La traversée devait en principe durer quatorze heures mais s'éternisa quatre jours, à la suite de plusieurs avaries de moteur. Lorsque le *Struma* parvint enfin en vue d'un petit port situé au nord du Bosphore, les autorités turques interdirent aux

passagers dépourvus de visas de descendre à terre et placèrent le bateau et ses passagers en quarantaine. À peine le Yeshouv eut-il été informé par les responsables de la communauté juive d'Istanbul de la situation que Moshé Sharett, directeur de l'Agence juive, se rendit sur place pour solliciter des autorités britanniques l'autorisation de laisser les réfugiés entrer en Palestine par voie de mer ou de terre. Après soixante-trois jours d'interminables négociations et une terrible attente pour les passagers, Moshé Sharett finit par obtenir la délivrance de 28 titres de voyage, destinés à des enfants âgés de onze à seize ans, qui parvinrent aux autorités turques avec un jour de retard. Or, la veille, 23 février 1942, le gouvernement turc, excédé par une situation devenue ingérable, avait donné l'ordre de remorquer le *Struma*, privé de moteur, en haute mer, le laissant ainsi dériver à la grâce de Dieu. Quelques heures plus tard, le navire fut torpillé par un sous-marin soviétique croisant en mer Noire et sombra corps et biens. Un seul passager survécut au naufrage : un jeune homme de vingt et un ans, David Stoliar.

Jusqu'au bout, le haut-commissaire Harold MacMichael, malgré des interventions venues des plus importants représentants de la communauté juive de Grande-Bretagne et des États-Unis, se montra inflexible, sous prétexte, d'une part, qu'il s'agissait de ressortissants d'un pays en guerre contre les Alliés et donc susceptibles de représenter une menace pour les intérêts britanniques, et, d'autre part, que les quotas annuels accordés pour l'immigration juive en Palestine étaient dépassés ! En raison de la sévère censure opérée par les Britanniques, l'annonce de la catastrophe ne parvint en Palestine qu'avec plusieurs jours de retard. Une fois connue, la nouvelle suscita de violentes manifestations de haine contre les mandataires britanniques. Le Yeshouv décréta une journée de deuil national et le groupe Stern (Lehi) diffusa un tract déclarant solennellement que la lutte armée contre les Britanniques s'apparentait désormais à un acte de légitime défense, justifiant l'assassinat ciblé de personnalités politiques anglaises en tout lieu et toute circonstance. Ainsi, en 1944, des militants du Lehi assassinèrent à Londres lord Walter Guinness qui, le lendemain de la tragédie du *Struma*, avait déclaré à la presse que « la Palestine était trop petite et déjà bien trop surpeuplée pour accueillir les trois millions de Juifs que les sionistes voulaient y faire entrer ». Malgré le désaveu de Ben Gourion, partisan de l'autodéfense, mais qui à cette époque se posait comme un adversaire déterminé des actions de contre-terrorisme, la campagne de représailles

menée par l'Irgoun et les groupes Stern persista jusqu'au départ définitif des Britanniques de Palestine.

Pour Golda, comme pour la plupart des Juifs d'Eretz Israel, la conduite inhumaine des Britanniques envers les réfugiés roumains et, d'une façon générale, envers les Juifs européens persécutés, était d'autant plus incompréhensible que leur courage et leur détermination à vaincre les forces de l'Axe suscitaient l'admiration unanime des pays alliés, et les Juifs se sentaient totalement solidaires des Anglais dans la lutte antinazie. Militante socialiste, en principe opposée aux idées de la droite révisionniste de Zeev Jabotinsky et Menahem Begin, Golda, même si elle n'en soufflait mot dans les réunions, n'était pas loin de justifier leur idéal de vengeance, de la même façon qu'elle s'était spontanément ralliée aux positions de la droite révisionniste, violemment opposée au projet de partition figurant dans le *Livre blanc* de 1936 et proposant aux Juifs 5 % du territoire de la Palestine, le reste étant promis aux Arabes ! Elle avait ensuite fait marche arrière pour ne pas s'opposer à Ben Gourion. À vrai dire, Golda avait beau n'être ni religieuse ni même croyante, elle a cependant toujours défendu bec et ongles l'idée d'un grand Israël, calqué, à quelques détails près, sur la Palestine biblique. Et ce même si, au cours de discussions, elle se résignait à adhérer, à contrecœur, au projet de partition défendu par Ben Gourion pour des raisons purement tactiques. Il en fut de même lorsqu'on l'informa des décisions prises lors d'une réunion remplaçant le Congrès de l'Internationale sioniste annulé pour cause de guerre et qui s'était tenue à New York, dans une salle de l'hôtel Biltmore, du 6 au 11 mai 1942, en présence de six cents délégués, dont Chaïm Weizmann, David Ben Gourion, Nahum Goldmann, ainsi que de nombreux représentants du judaïsme américain. Cette assemblée de sionistes de toute obédience proposait, maintenant que le danger d'une invasion nazie en Palestine semblait écarté, de débattre des obstacles qui, après la guerre, risquaient de contrarier la création d'un État juif. À cette occasion, les dirigeants du Yeshouv déclarèrent fermement que le seul obstacle susceptible de les empêcher de conquérir un jour l'intégralité du territoire de la Palestine était la présence britannique, non une éventuelle résistance palestinienne, d'où la nécessité de chasser les Britanniques dès la guerre terminée.

Lors de cette même réunion du Biltmore, Ben Gourion revendiqua cependant la création d'un Commonwealth juif pour l'ensemble de la Palestine et des pays limitrophes placés sous la tutelle du mandat

britannique ! Néanmoins, il affirmait que, à défaut d'obtenir immédiatement gain de cause, les Juifs se résigneraient à accepter un projet de partition, sous-entendant que cela ne les empêcherait pas, après la guerre, de lutter pour chasser les Anglais de Palestine, et mettre à exécution un programme de nettoyage ethnique visant à débarrasser la Palestine juive de la population arabe. Si Ben Gourion, en fin calculateur, avait estimé opportun de ne pas s'opposer frontalement à l'idée de partition, Golda, bien que résolument contre, s'abstint d'exprimer (publiquement) son rejet du programme Biltmore et de tout autre projet de partition, pour se ranger sagement derrière son chef, comme le constate Yossi Goldstein : « Souvent, pour des raisons personnelles, elle préférait être fidèle à Ben Gourion et à ses chefs qu'à ses propres idées. Elle démontrait ainsi qu'elle savait marcher en parfait équilibre sur un fil étroit situé entre ses convictions idéologiques et les nécessités du moment[8]. » Une manière aimable de dire que Golda, comme toute figure politique importante[9], savait se montrer opportuniste à bon escient, comme on s'en apercevra lors de son accession à divers postes ministériels de premier plan. Cela étant, il lui fallut attendre de devenir Premier ministre pour prendre des décisions enfin conformes à ses convictions idéologiques profondes, qu'elle se gardait bien d'exprimer lorsqu'elle n'était encore qu'un apparatchik.

Toutefois, en privé, Golda ne se privait pas de justifier la lutte armée du Yeshouv et de la Haganah contre les Britanniques (à qui elle ne pardonna jamais leur attitude pendant la guerre), en disant, et sans doute avait-elle raison, que cela avait considérablement accéléré le processus de création de l'État juif. « Je n'ai toujours pas trouvé d'explications rationnelles [à l'attitude des Britanniques envers les immigrants juifs persécutés], […] mais je sais seulement que l'État d'Israël n'aurait peut-être pas vu le jour avant bien des années encore si les Britanniques n'avaient pas mené cette guerre dans la guerre avec autant de férocité et d'entêtement[10]… » Tout au long de la longue période (1939-1947) qui précède la reconnaissance d'Israël, contrairement à Ben Gourion, davantage guidé par des arrière-pensées politiques à long terme que par le sort des Juifs d'Europe, Golda était obsédée par l'espoir éperdu d'arracher le maximum de Juifs aux nazis et, plus tard, de faciliter l'émigration des rescapés, d'où son animosité grandissante envers les Anglais qui s'y opposaient par tous les moyens : « Le besoin de

contrôler l'immigration (car de ce contrôle dépendaient des vies humaines) fut l'unique motif qui nous poussa à prendre des décisions qu'en d'autres circonstances nous aurions peut-être différées… Paradoxalement, c'est aux règles restrictives du *Livre blanc* de 1939 que l'État d'Israël a pu voir le jour trois ans seulement après la guerre[11]. »

De même, c'est à partir de la tragédie du *Struma* qu'il lui arrivera, dans le cadre de discussions en comité restreint, de justifier les attentats commis contre les Britanniques, sans pourtant jamais y participer autrement que par la rédaction de tracts et d'affiches dénonçant leur cruauté. À la nuit tombée, sa fille Sarah, alors âgée d'une quinzaine d'années et militante d'un mouvement de jeunesse, s'absentait en catimini pour aller placarder des affiches. Certaines, au ton particulièrement virulent, étaient rédigées par Golda qui, même dépourvue de talent littéraire et n'aimant pas écrire, usait en l'occurrence d'une plume au vitriol pour dénoncer l'inhumanité des Anglais. Pressentant les activités militantes de sa fille, Golda attendait son retour en tremblant, mais sans que jamais ni l'une ni l'autre y fît la moindre allusion. Sarah appréciait en particulier qu'elle ait comme principe de ne jamais montrer ses inquiétudes mais de toujours s'efforcer de donner le change, et ce quels que fussent ses problèmes de santé, ses difficultés professionnelles ou ses inquiétudes à propos des risques encourus par ses enfants : « Quand Mère était avec nous, elle donnait toujours l'impression que tout allait bien. Même dans ces années où tant de choses la préoccupaient, je me souviens qu'elle riait beaucoup et faisait toujours preuve d'optimisme. Par contre, elle qui avait un tempérament plutôt extraverti, me reprochait régulièrement d'être pessimiste et intravertie, ce que j'étais en effet… Sans doute est-ce parce que je ne me sentais pas très à l'aise avec ma mère, que j'avais du mal à me confier à elle, en particulier sur des sujets privés. Mon frère, en revanche, se sentait tout à fait à l'aise avec elle et lui témoignait beaucoup d'affection[12]. »

Une tendance suspecte à cumuler les responsabilités

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les fonctions occupées par Golda Meyerson pendant la durée de la guerre et jusqu'aux luttes pour l'indépendance. Toutefois, sa tendance à accepter la direction de « mille commissions différentes » faisait dire à nombre de ses collègues, comme le

révèle le compte-rendu d'une réunion en petit comité du Mapaï, que « ce qu'elle prétendait être soi-disant du "dévouement à la cause", dissimulait en réalité une ambition dévorante et une recherche exacerbée de célébrité[13] ». Sans contester un jugement évident, on peut cependant le nuancer et considérer à sa décharge que, sans vie privée harmonieuse (ses amants, tous mariés, n'envisageaient pas de divorcer[14]), Golda, contrairement aux autres dirigeants du Yeshouv, avait un besoin éperdu d'activités sociales pour donner un sens à sa vie, compenser en quelque sorte l'indisponibilité de ses amants. Mais aussi que la présence de ses enfants, malgré toute l'affection qu'elle leur portait, ne suffisait pas à la combler, comme elle-même l'a reconnu à diverses occasions. Ainsi, durant toute la durée de la guerre, en tant que membre du conseil exécutif de la Histadrout, Golda, qui, à part Moshé Sharett, était l'unique responsable à parler couramment l'anglais, disposant en outre de la confiance absolue des dirigeants du Yeshouv et du Mapaï, qui tous l'estimaient plus apte que quiconque à expliquer aux Anglais, non dépourvus de préjugés antisémites, ce qu'étaient les problèmes du Yeshouv, s'est vu confier des fonctions de plus en plus importantes. Cela lui valut d'être conviée par le gouvernement mandataire à assister aux séances du Conseil consultatif économique de guerre, dont le rôle était de maintenir des relations suivies entre le gouvernement mandataire et la population de Palestine pour toutes les questions relatives à l'économie du pays en temps de guerre, et en particulier les rationnements alimentaires, les salaires, le fonctionnement des services hospitaliers, les problèmes de production et de distribution, etc. Dans la mesure où l'exécution de ces multiples fonctions exigeait un sens de l'organisation exceptionnel, Golda, sans chercher à dissimuler sa fierté, disait éprouver le sentiment que ce poste à multi-responsabilités avait été créé pour elle : « Ce travail n'était pas de tout repos, compte tenu de l'hostilité manifeste des Britanniques envers les Juifs, bien que, à l'opposé des Arabes, nous nous étions pourtant rangés d'emblée dans leur camp[15]. »

En plus de toutes ces activités, Golda s'occupait du recrutement des volontaires juifs. Dès le début des hostilités, l'Agence juive avait en effet invité la population juive de Palestine, et la jeunesse juive mondiale, à participer à l'effort de guerre, que ce fût en s'engageant dans l'armée, la marine ou l'industrie de guerre. Ainsi, en Palestine et en Grande-Bretagne,

comme dans tous les pays du Commonwealth et aux États-Unis, environ cent trente mille jeunes Juifs s'enrôlèrent dans les armées alliées pour combattre les nazis et leurs alliés. De même, des milliers de jeunes Juifs palestiniens, refusés dans les unités combattantes britanniques jusqu'à la création de la Brigade juive, en 1943 (les Anglais craignaient qu'ils ne volent des armes pour la Haganah !), ont d'abord servi comme chauffeurs de camions, mécaniciens, médecins, infirmiers ou brancardiers dans l'armée britannique.

En tant que responsable de la section syndicale de la Histadrout, chargée de contrôler les conditions de travail des travailleurs employés par des entreprises britanniques, Golda constate que ceux-ci (Juifs et Arabes) sont traités et rémunérés comme les « indigènes », c'est-à-dire avec le même mépris et les mêmes barèmes de rémunération que ceux pratiqués pour les ouvriers égyptiens ou syriens dans leurs pays respectifs. Estimant ces conditions inacceptables, Golda passe de longs mois à négocier et à se bagarrer avec les Britanniques, jusqu'au jour où elle pousse la provocation jusqu'à venir à une négociation relative aux salaires et aux conditions de travail, accompagnée d'une délégation d'ouvriers juifs et arabes. L'officier britannique chargé de les recevoir jugea superflu de se lever, mais daigna cependant proposer un siège à Mme Meyerson. Offusquée, Golda déclina la proposition et répondit qu'elle resterait debout aux côtés des autres membres de sa délégation. Face à sa détermination, l'officier ne put que s'incliner et fit apporter des chaises pour tout le monde. Plus tard, quand on s'étonnait de son culot, sa *rispe*[16] devenue légendaire, ainsi que de son souci d'égalitarisme, en l'occurrence d'autant plus surprenant qu'elle ne manifesta jamais la moindre sympathie envers les Arabes, Golda rétorquait avec aplomb : « C'est significatif que la première organisation de travailleurs arabes dans ce pays ait été créée par les Juifs… Les travailleurs arabes de notre délégation sont d'abord des syndiqués de la Histadrout et ensuite seulement des Arabes[17]. » Autrement dit, dans certaines circonstances, sa fibre socialiste prenait le dessus sur ses convictions sionistes et son sens de la justice sur ses sentiments antiarabes, qui s'étaient encore renforcés avec les dernières vagues d'émeutes.

À partir de la fin de l'année 1940, les responsabilités de Golda vont déborder largement du cadre syndical pour englober la vie économique du Yeshouv. Avec l'aggravation de la situation militaire au Moyen-Orient, un

nombre croissant de Juifs de Palestine, absorbés par l'effort de guerre, ont en effet été contraints de délaisser les travaux agricoles. Pour pallier les difficultés d'approvisionnement, mieux connaître les stocks disponibles et réguler les marchés alimentaires, la puissance mandataire met sur pied un organisme public de contrôle économique, dont la direction est confiée à Golda. Parallèlement à ses multiples activités officielles, le Mapaï la charge de réunir des fonds secrets destinés aux Juifs de Pologne afin de leur permettre de se procurer des vivres et des armes. Les mouvements de résistance dans les ghettos, dont les échos sont parvenus en Palestine, font l'admiration des dirigeants du Yeshouv à la recherche de moyens pour leur venir plus efficacement en aide. Au cours de l'année 1943, Eliyahu Golomb, l'un des fondateurs de la Haganah avec Isaac Sadeh[18], à l'origine également du Palmach, suggère de parachuter des volontaires dans les pays occupés pour effectuer un travail de renseignement et, si possible, organiser l'évasion de certains prisonniers des camps de concentration, en priorité des aviateurs alliés. Au printemps 1944, l'Agence juive sélectionne un groupe de trente-sept Juifs palestiniens qui, après une formation intensive dans les commandos britanniques, devront être parachutés en Europe occupée pour entrer en contact avec les groupes de partisans, avertir les communautés juives de Hongrie des dangers qui les menacent, et, grâce à leur poste émetteur, transmettre des informations aux services secrets britanniques. Bien que responsable de la commission militaire du Yeshouv, Golda ne s'est pas opposée directement à ce projet, mais a émis des réserves sur le choix de certains volontaires. Cela étant, elle partage l'une des préoccupations des dirigeants sionistes qui, en organisant ce type d'action kamikaze, espèrent modifier définitivement l'image larmoyante du Juif des *shtetls*, assimilé à une victime impuissante et résignée, ayant désappris au fil des siècles l'usage de la résistance physique et le maniement des armes. Ce n'est pas un hasard si c'est en Israël que fut inventée l'expression méprisante « *Ils se sont laissé conduire à l'abattoir comme des moutons* », reproche communément adressé par les sabras aux rescapés de la Shoah[19]. En l'occurrence, lorsque des volontaires amis viennent lui faire leurs adieux, Golda tente en vain de dissuader ceux qui lui paraissent les moins aptes à revenir vivants de cette mission, en particulier Enzo Sereni, un intellectuel et un important dirigeant dont le charme ne la laissait pas insensible, à se lancer dans cette aventure à

haut risque, tant à cause de son âge (quarante et un ans) que de son rôle irremplaçable dans le Parti. Son pressentiment ne la trompe pas. Enzo Sereni et les autres parachutistes, parmi lesquels une poétesse d'origine hongroise de vingt-trois ans, Hannah Szenes, sont rapidement arrêtés. Ils seront torturés et exécutés à la suite de procès expéditifs au cours de l'automne 1944. L'échec de cette mission plonge Golda dans le désespoir. En plus de pleurer la perte d'un ami proche, elle déplore amèrement le sacrifice inutile de ces jeunes soldats de la Haganah qui comptaient parmi eux deux jeunes filles.

Accession à une célébrité bien méritée

L'engagement immédiat et sans restriction des Juifs de Palestine dans l'effort de guerre ne modifia guère la méfiance des Britanniques envers les volontaires soupçonnés de vouloir détourner des armes pour la Haganah. Ils les soumettaient donc à des interrogatoires serrés pour connaître les motifs qui les poussaient à s'engager. En septembre 1943, après la découverte d'un important stock d'armes à Ben Shemen, deux jeunes Juifs palestiniens accusés d'avoir dérobé des armes à l'armée anglaise furent traduits devant un tribunal militaire. D'entrée de jeu, le procureur décréta qu'une des raisons poussant les Juifs à s'engager n'était pas de lutter contre les nazis, mais de se procurer des armes pour combattre la présence britannique en Palestine. Responsable des relations entre le Yeshouv, le gouvernement mandataire et le Conseil de guerre de la Histadrout, Golda subit un interrogatoire en règle devant un tribunal militaire britannique, à Jérusalem. Marie Syrkin, qui a soigneusement étudié les minutes du procès, rapporte, en plein accord avec la presse de l'époque, que « Golda affronta le gouvernement de Sa Majesté avec autant de courage que de candeur, et une intelligence si vive qu'elle déjoua tous les pièges tendus par le procureur qui, avant de l'interroger, avait étudié certaines de ses déclarations publiques qui invitaient les Juifs à désobéir aux directives du *Livre blanc* ». Que ce soit en soutenant l'immigration clandestine, en apprenant le maniement des armes pour se défendre en cas de légitime défense, comme lors des récentes émeutes arabes, ou pour venger la trahison des Britanniques. Bref, des chefs d'accusation prouvant sa complicité morale avec des accusés considérés comme des criminels de guerre aux yeux des lois britanniques. En entendant le procureur déclarer que

les rangs de la Haganah étaient remplis de criminels, Golda, sans se laisser démonter, avait rétorqué sur un ton de froide colère : « Si ce sont des criminels en ce cas tous les Juifs de Palestine le sont. » Elle avait ensuite rappelé au tribunal qu'en 1943, la Histadrout et le Mapaï s'étaient formellement opposés à la violence, sauf en cas de légitime défense ; que par ailleurs, lors des émeutes arabes, le Yeshouv avait érigé un code moral incitant les jeunes gens à pratiquer la maîtrise de soi et à éviter de réagir à chaud aux incendies ou autres exactions commises par les Arabes, les punitions aveugles et les représailles précipitées frappant indifféremment les innocents et les coupables. À propos de questions plus incisives relatives au statut secret du Palmach, elle avait répondu que cette organisation n'était en rien secrète puisqu'il s'agissait d'un groupe spécialement entraîné pour aider l'armée britannique à résister à une éventuelle invasion de l'armée allemande : « Ils sont prêts à se défendre en cas d'attaque. Nous avons vécu de très dures expériences dans ce pays. Quand je dis que nous sommes prêts à nous défendre, je veux que ce soit très clair. Il ne s'agit pas d'une défense théorique ; nous n'avons pas oublié les émeutes de 1921, de 1922 et de 1929, ni les quatre années de troubles entre 1936 et 1939. […] Tout le monde sait que si les Juifs n'avaient pas été préparés à se défendre, des événements terribles pour eux se seraient passés… De plus, nous sommes fiers des Juifs du ghetto de Varsovie qui, bien qu'à peine armés, ont résisté à leurs persécuteurs… Je suis sûre qu'ils ont pris exemple sur l'autodéfense juive en Palestine… » Et un peu plus tard, alors qu'elle évoquait les émeutes sanglantes de Safed (1929), et le carnage de Tibériade (1936), la Haganah n'ayant pas été avertie à temps pour voler au secours des colons, le président lui avait ordonné : « Taisez-vous ! » Au comble de l'indignation, Golda s'écria alors que s'adresser à elle en ces termes comminatoires était inadmissible : « Je vous prie de m'excuser si je vous ai interrompu, mais vous n'avez pas le droit de m'adresser la parole sur ce ton[20]. »

Les louanges de la presse israélienne publiées à la suite de cet exploit permirent à Golda d'accéder du jour au lendemain à une notoriété, voire une célébrité, dont elle était loin de bénéficier jusque-là. Ce fait d'armes contribua également à modifier son image de porte-parole officieux de ses deux parrains politiques, Zalman Shazar et David Remez, mais sans doute aussi à la libérer quelque peu de leur tutelle, comme le confirment des

témoins cités par Yossi Goldstein : « Dans les réunions du Vaad Hapoel, Golda s'était longtemps abstenue de prendre la parole, et quand elle s'y hasardait, c'était pour transmettre la voix de ses mentors, qui l'avaient soigneusement briefée au préalable et dont elle était en quelque sorte le sous-marin, chargée de faire passer leurs points de vue. »

La même année 1943, Golda est confrontée à la décision soudaine de Sarah d'arrêter ses études pour participer à la création d'un kibboutz dans le Néguev. Aucun des arguments avancés par sa mère ou son père pour la convaincre de différer son projet jusqu'à la fin de son cursus secondaire ne parviennent à ébranler la jeune fille. Son désir d'émancipation rappelait bien trop à Golda la manière dont elle-même s'était soustraite naguère à l'autorité de ses parents en s'enfuyant à Detroit pour s'opposer durablement au projet de Sarah ; de même, elle s'était résignée à la décision de Menahem d'abandonner ses études pour se consacrer à l'étude du violoncelle. En l'occurrence, la souplesse de Golda avait de quoi surprendre tous ceux qui, à la Histadrout ou au Mapaï, s'étaient heurtés à son intransigeance et à son obstination lorsqu'elle s'opposait à une décision collégiale. Pour justifier l'esprit de conciliation dont elle fit preuve avec Sarah, Golda expliquait que son comportement variait du tout au tout selon qu'il s'agissait de questions personnelles ou de décisions politiques. Autrement dit, elle laissait entendre qu'elle savait composer selon les circonstances et se comporter avec infiniment plus de souplesse que sa réputation de dame de fer ne le laissait supposer : « Bien que cela puisse surprendre certaines personnes, je n'ai jamais cru aux vertus de l'inflexibilité – sauf pour ce qui concerne Israël. Toutes les fois qu'il s'agit de mon pays, je ne lâche pas d'un pouce. Mais avec les êtres humains c'est différent. D'ailleurs, je jugeais peu probable que Sarah cédât de son côté. Ce fut donc moi qui cédais, mais à contrecœur[21]. »

Plus tard, en découvrant l'endroit inhospitalier et aride où Sarah campait avec d'autres jeunes idéalistes, elle fut atterrée. « Lors de ma première visite à Revivim, j'ai pensé mourir. À des kilomètres alentour c'était vraiment le néant : rien que du sable et un soleil aveuglant. Et la précieuse eau que les colons extrayaient des puits profonds était si saumâtre que je n'ai pas pu la boire… La chaleur était intolérable la plus grande partie de l'année, mais on gelait en hiver. […] Le dernier endroit au monde pour une jeune fille qui avait failli mourir d'une infection rénale. […] Mais je ne soufflais mot de

cela. […] Je m'abstins également de donner mon avis sur les conditions d'habitat et la manière dont se déroulait la vie à Revivim , […] en me souvenant de l'irritation provoquée par mes conseils à Merhavia[22]. »

Des lendemains qui déchantent

Une fois convaincus de la défaite imminente des nazis, les Juifs de Palestine se mirent à espérer qu'à titre de reconnaissance pour leur soutien indéfectible pendant toute la durée de la guerre, et grâce au courage dont avaient fait preuve les engagés de la Brigade juive, l'abominable *Livre blanc* serait abrogé dès la fin du conflit. Ils s'imaginaient, naïvement sans doute, que les libérateurs des camps de la mort, après avoir découvert la monstruosité du mode d'extermination réservé aux Juifs, se feraient un devoir moral de convoyer les survivants vers la Palestine où, selon Golda, tous rêvaient d'aller. Toutefois, quitte à contredire ce qu'elle écrivit dans son autobiographie, nombre de rescapés étaient loin d'être sionistes et avaient d'abord sollicité les États-Unis et le Canada, mais aussi l'Australie, l'Argentine ou quelques pays européens, avant d'échouer en Palestine. Précisons que c'est faute d'obtenir des visas pour ces destinations privilégiées que le choix de certains survivants, las d'attendre dans des camps de personnes déplacées, s'était porté sur la Palestine.

Dans son espoir de voir toutes les limitations supprimées, Golda se fondait sur l'attitude du Labor, le Parti socialiste britannique, qui, avant d'accéder au pouvoir, avait fermement condamné les limitations imposées à l'immigration juive en Palestine. La certitude de voir s'opérer un changement radical dans la politique d'immigration britannique semblait donc aller de soi et le Yeshouv attendait impatiemment le geste de conciliation qui allait débloquer la situation, comme le déclarait Golda. « Nous étions en droit d'espérer que les premiers pas du gouvernement travailliste seraient d'annuler le *Livre blanc* d'autant que les membres du Parlement l'avaient critiqué avec autant de virulence que le mouvement sioniste. » Or, à son immense consternation comme à la surprise du Yeshouv, la politique étrangère instaurée par le gouvernement de Clement Attlee et mise en pratique par le secrétaire des Affaires étrangères, Ernest Bevin, se révèle d'emblée encore plus restrictive et brutale que celle érigée par le dernier *Livre blanc*. La déception des Juifs

est à son comble lorsque le gouvernement Attlee déclare cyniquement ne pas se sentir tributaire de la déclaration Balfour. Certains officiels britanniques poussent d'ailleurs la provocation jusqu'à conseiller aux personnes déplacées de faire l'effort de retourner dans leur pays d'origine ! Golda était d'autant plus outrée qu'elle avait eu l'occasion de s'entretenir à maintes reprises avec Ernest Bevin avant la guerre, au cours du Congrès de l'Internationale socialiste, et qu'il lui était plutôt apparu comme un sympathisant du programme sioniste. L'attitude des Britanniques lui paraissait incompréhensible car, après avoir découvert les camps d'extermination, évalué l'importance des charniers, constaté l'état squelettique des rares survivants, ils n'ignoraient plus rien de ce qu'avaient enduré les Juifs. Or, ils s'apprêtaient, d'une certaine façon, à reproduire les méthodes nazies en enfermant les rescapés dans des camps grillagés, et en les empêchant de se réfugier dans le seul endroit au monde où ils seraient d'emblée les bienvenus. La leçon que Golda tirait de l'expérience de la guerre était que l'existence des Juifs n'avait finalement de valeur que pour leurs coreligionnaires, ainsi qu'elle en fit l'amère constatation lors du Congrès de l'Assemblée des nations en 1939, à Genève, et où presque personne n'avait spontanément ouvert les bras pour les recevoir, bien au contraire. Ensuite, pendant la guerre, en constatant l'apathie des armées alliées devant l'ampleur des massacres de masse en train de se dérouler en Pologne, en Ukraine et dans d'autres pays occupés par les nazis, et dont toutes les chancelleries alliées, y compris le Yeshouv, connaissaient l'existence depuis l'hiver 1942. Enfin, après la guerre, en se remémorant les marchandages sordides qui s'étaient reproduits à propos de l'accueil des rescapés de l'Holocauste, parqués dans des camps de personnes déplacées en Allemagne, en Autriche et en Europe du Sud (Italie et Chypre), dans l'attente de visas distribués parcimonieusement par les grandes puissances occidentales. Le rythme de l'immigration illégale en Palestine s'est néanmoins fortement accéléré entre 1945 et 1947, malgré des quotas ne permettant pas d'accueillir les milliers de réfugiés en quête d'un pays d'accueil. On peut donc dire sans crainte d'exagérer que c'est l'intransigeance des Britanniques face à l'immigration des survivants qui a provoqué la déflagration de haine de la communauté juive de Palestine envers eux et une violence inégalée, au point de contraindre les Anglais à quitter la Palestine.

Un bras de fer décisif

En avril 1946, les Anglais arraisonnent deux navires ancrés dans le port italien de La Spezia avec mille quatorze passagers à bord qui refusent de quitter le navire. Après quelques jours, en signe de protestation, ils entament une grève de la faim et menacent de saborder le navire et de se suicider si les Britanniques s'avisent de monter à bord. En l'apprenant, Golda, lors d'une réunion du Vaad Hapoel qui se tient au Vaad Ha-Leumi, (Conseil national représentant l'ensemble du Yeshouv), propose de se solidariser avec les grévistes de La Spezia en organisant une grève de la faim à laquelle participeraient des représentants de chaque organisation juive de Palestine. Quinze responsables, tous munis d'un certificat médical les reconnaissants aptes à jeûner sans risque majeur, s'installent alors dans les locaux du Vaad Ha-Leumi à Jérusalem. Golda, à peine rétablie après un grave accident de santé, et malgré l'interdiction formelle de son médecin, tient absolument à participer au jeûne qui dure quatre jours et demi ; seule la consommation de thé sans sucre est admise. S'abstenir de manger n'était pas un problème pour Golda, en revanche, cette fumeuse invétérée confiait qu'elle n'aurait jamais pu résister si on l'avait empêchée de fumer ses deux paquets quotidiens de Chesterfield. Grâce au tabac, Golda surmonta cette épreuve ; en revanche Zalman Shazar, déjà fort mal en point, sortira sur un brancard et passera ensuite un mois à l'hôpital.

Les grèves de la faim de La Spezia et de Jérusalem font la une de la presse internationale. Les diplomates de nombreux pays font alors pression sur les Britanniques pour qu'ils fassent preuve de clémence. De guerre lasse, Bevin finit par autoriser les deux navires et leurs mille quatorze passagers à lever l'ancre pour la Palestine. Tel un petit épicier habitué à faire crédit, il tient à préciser que ce nombre sera soustrait du quota annuel d'immigrants autorisés, autrement dit que les milliers de rescapés attendant dans les camps de personnes déplacées sont condamnés à voir prolonger leur détention jusqu'à une date indéterminée.

Devant l'acharnement des Britanniques à refuser de supprimer les quotas à l'immigration, Golda, Ben Gourion et nombre de dirigeants du Yeshouv, décident d'un commun accord que l'heure de la révolte a sonné et que tous les coups sont désormais permis pour déstabiliser la puissance mandataire, qui ne cache plus son désir de privilégier ses relations avec le monde arabe,

détenteur de pétrole. Pour éviter que l'Etzel et le Lehi, jusque-là ostracisés par le Mapaï, ne prennent des initiatives trop radicales, ils décident de coordonner (provisoirement) les forces militaires de la Haganah (qui comprend en particulier les deux mille combattants d'élite du Palmach) avec celles de l'Irgoun et du Lehi. Ils créent donc le Mouvement de la résistance hébraïque (MRH), dirigé par un comité X et placé sous le contrôle de la Haganah. L'entrée en opération de la nouvelle organisation militaire du Yeshouv, cette fois-ci avec la caution de Ben Gourion, qui recommande cependant d'éviter d'attaquer des bâtiments ou des lieux mettant la vie de civils en danger, donne une nouvelle dimension à la lutte. Dans son autobiographie, Golda, chargée de cautionner ou de s'opposer – selon les circonstances – aux actions terroristes proposées par le MRH, revient à diverses reprises sur son incapacité à comprendre l'attitude des Britanniques, qui relève selon elle d'un antisémitisme manifeste : « Je n'ai jamais pu m'expliquer l'acharnement aveugle du gouvernement britannique contre les Juifs, mais cette fureur ne nous laissait pas d'autre choix, si mal équipés [en armes] que nous fussions. » Et, au cours d'une réunion entre le Yeshouv et les représentants britanniques, Golda leur lance un avertissement sous forme d'ultimatum : « Soit le *Livre blanc* est annulé, soit ce pays ne connaîtra plus la paix… » Autrement dit, si vous voulez la guerre, vous aurez la guerre ! Ainsi, entre fin 1945 et au cours des années 1946 et 1947, le comité X, émanation du MRH, déclenche des dizaines d'actions terroristes contre les Britanniques. Au lendemain des premiers attentats, les Britanniques, après avoir ordonné des mesures d'urgence restées sans effet, proclament la loi martiale. Ils ramènent des bateaux de guerre en Méditerranée pour arraisonner les navires transportant des immigrants illégaux et vont jusqu'à rappeler des pilotes de la Royal Air Force pour détecter les bateaux clandestins par voie aérienne. Les plus grandes violences se déroulent au cours de l'année 1946, en raison du refus du gouvernement britannique d'accepter la suggestion du président américain démocrate, Harry Truman, de faire preuve de charité et d'humanité en laissant exceptionnellement entrer en Palestine les quelque cent mille réfugiés internés dans des camps en Allemagne et en Autriche.

Peu après, sous la férule des autorités britanniques, la Palestine se transforme en un véritable État policier. Les différentes tendances du sionisme présentes en Palestine décident même d'oublier leurs dissensions

pour combattre l'ennemi commun. Le 25 mars 1946, Golda déclare devant les membres de la commission anglo-américaine dont les conclusions doivent déterminer les orientations futures : « Au nom des cent soixante mille membres de la Histadrout, je suis autorisée à proclamer dans les termes les plus clairs qu'il n'est rien que le prolétariat juif ne soit prêt à accomplir dans ce pays afin d'y recevoir la masse des immigrés juifs, et ce, sans la moindre restriction et sans aucun préalable… Sinon notre vie n'aurait aucun sens. Je n'en veux pour preuve que la détresse que nous avons ressentie à voir de si près le *Struma* et ses centaines de Juifs […] se noyer dans les profondeurs de la mer […] sans que nous puissions rien tenter pour les sauver. » Elle accuse ensuite le gouvernement britannique d'être responsable de la mort d'un grand nombre de Juifs et, ce faisant, d'avoir été indirectement complice de la politique d'extermination menée par les nazis : « Nous nous sommes trouvés, à cause de la politique du *Livre blanc*, dans la situation de ne rien pouvoir faire pour nos frères alors qu'il nous aurait été possible d'en sauver des centaines de mille, ou des milliers… Nous sommes convaincus que des Juifs sont allés à la mort parce qu'on leur refusait délibérément l'entrée d'un pays où ils auraient trouvé le salut. » Et pour mieux faire comprendre à ses interlocuteurs américains et britanniques l'enjeu que représente la possession d'un État qui sera un refuge pour les Juifs persécutés du monde entier, elle ajoute : « Apparemment vous n'avez pas conscience de ce que cela signifie d'appartenir à un peuple dont le droit à l'existence est en permanence remis en question… Avec les survivants […] retenus dans des camps de personnes déplacées, les travailleurs juifs de ce pays ont décidé d'en finir définitivement avec notre impuissance, notre incapacité à nous défendre […], notre dépendance. Nous réclamons […] d'être maîtres de notre destin […] et d'avoir la possibilité de faire venir dans ce pays les rares enfants juifs rescapés, de façon qu'ils puissent grandir sans courber la tête[23]. »

Sa déclaration est aussitôt suivie de plusieurs attentats contre des bâtiments britanniques. Dans l'espoir de normaliser la situation, les Américains nomment une commission d'enquête chargée d'arbitrer le litige entre la Grande-Bretagne et les Juifs, et une autre, en partenariat avec les Anglais, consistant à connaître les destinations choisies par les rescapés. Les résultats de l'enquête montrent que si certains survivants optent d'emblée pour la Palestine, d'autres se disent prêts à renoncer à la destination de leur

choix lorsque l'obtention d'un visa se révèle trop incertaine ou trop longue. Ils préfèrent en effet cette solution à la perspective de végéter dans les camps, quitte à ne rester en Palestine que pour une période transitoire[24].

Le rapport des Américains publié le 8 mai 1946 préconise : *primo*, l'admission immédiate de cent mille immigrants ; *secundo*, l'abolition de la directive du *Livre blanc* interdisant aux Juifs de se porter acquéreurs de terres appartenant aux Arabes ; *tertio*, d'étendre le mandat à une tutelle des Nations unies. Mais le Foreign Office et les Juifs, pour une fois d'accord, rejettent ces propositions en bloc. Devant la poursuite à grande échelle de l'immigration illégale, le gouvernement britannique décide, le 29 juin 1946, de déclarer officiellement la guerre au Yeshouv. L'annonce a d'ailleurs été précédée par l'envoi, en décembre 1945, d'un contingent d'environ quatre-vingt mille soldats britanniques (ils seront cent mille en 1946) et de deux mille policiers. Peu après, des perquisitions ont lieu dans les villes, villages et kibboutz, ainsi que dans les locaux des institutions nationales juives, dont le Vaad Ha-Leumi, le Vaad Hapoel, l'Agence juive, etc., pour confisquer les armes détenues illégalement depuis la fin de la guerre, mais que la Haganah, prévenue à temps, parvient, *in extremis*, à déplacer dans de nouvelles caches. Peu après, le gouvernement mandataire prend des dispositions pour imposer le couvre-feu dans toutes les villes occupées en majorité par une population juive. Dans les jours qui suivent cette mesure, les principaux chefs du Yeshouv sont arrêtés et emprisonnés, les uns dans le monastère de Latroun, situé dans les environs de Jérusalem, les autres dans un fort non loin de Saint-Jean-d'Acre. En usant de ces mesures coercitives, les Britanniques veulent non seulement punir les dirigeants sionistes et démoraliser la population juive, mais ils espèrent également détruire la Haganah et stopper définitivement l'immigration illégale.

Trois mille Juifs au total, parmi lesquels d'importantes personnalités du Yeshouv, dont David Remez, Zalman Shazar, Moshé Sharett, ainsi que de nombreux membres de l'Agence juive, sont arrêtés. Des dizaines d'autres dirigeants, avertis de l'imminence de la rafle, parviennent à s'échapper et entrent dans la clandestinité. Ben Gourion, par chance, se trouve alors à Paris où il est arrivé fin août 1946 pour assister à une réunion de la Direction sioniste qui se propose d'établir un plan plus avantageux pour les Juifs que le programme Biltmore. Nahum Goldmann élabore un plan de partition plus

important, mais jugé insuffisant par David Ben Gourion. Il déclare que son souhait est de voir un jour les Juifs disposer de 80 % de la Palestine dès l'instant où leur population deviendra prédominante grâce à l'arrivée des rescapés de la Shoah et au « nettoyage ethnique[25] ». Dans l'esprit de Ben Gourion, le transfert de la population arabe dans la partie de la Palestine qui leur sera dévolue doit nécessairement accompagner la proclamation d'un État juif. Au cours de la réunion, Ben Gourion reçoit un télégramme lui enjoignant de ne rentrer en aucun cas en Palestine et auquel il se conforme.

À sa grande surprise, Golda Meyerson, qui s'attendait elle aussi à être arrêtée, n'est pas inquiétée. D'une certaine façon, elle se sent ulcérée par ce traitement de faveur qui fait beaucoup jaser car il laisse supposer à certains qui ne l'apprécient pas particulièrement : soit qu'elle n'est pas considérée comme une personnalité de premier plan, soit, selon certaines rumeurs malveillantes, que ses connivences avec les Anglais justifient cette mesure de clémence. De guerre lasse, exaspérée par les coups de téléphone de Paula Ben Gourion qui lui demande pourquoi elle n'a pas été arrêtée, Golda finit par expliquer leur mansuétude par l'absence de sanitaires pour femmes dans les prisons réservées aux détenus juifs ! Par modestie, elle n'ajoute pas que sa rectitude morale et sa dignité lui ont valu l'estime des Anglais qui, bien qu'habitués à la voir leur tenir tête, non seulement lui font confiance, mais ne peuvent s'empêcher de l'admirer pour son courage et sa ténacité.

D'après Marie Syrkin, ce sentiment de respect teinté d'admiration sera partagé par la population juive de Palestine au fur et à mesure que Golda gagnera en notoriété : « Jusqu'à l'hiver que je passai en Palestine […] je n'avais pas idée de l'autorité morale qu'elle représentait… Si elle était le porte-parole des rebelles, ce n'était pas parce que son éloquence était supérieure à celle de ses camarades – la Palestine regorgeait d'orateurs […] mais à cause de son tempérament et de son caractère où la droiture intellectuelle s'alliait à la plus rare élévation morale. Une cause aussi désespérée que la sienne l'exigeait. » L'autorité morale de Golda provenait en effet d'une autre source que celle d'un intellectuel et d'un théoricien comme Ben Gourion dont le vocabulaire, les références politiques étaient ceux d'un immense lettré, d'un historien, d'un visionnaire et d'un stratège politique d'envergure, ce que n'était en rien Golda. Elle s'exprimait dans un hébreu assez rudimentaire ; et, même en anglais, elle était loin d'user d'un langage

aussi châtié et d'un vocabulaire aussi étendu que Moshé Sharett, sa culture étant largement inférieure à celle de la plupart des dirigeants du Vaad Hapoel ou du Mapaï, pour la plupart des intellectuels autant que des hommes d'action. C'est sa culture encyclopédique qui permettait à Ben Gourion de se lancer dans des analyses politiques qui fascinaient ses auditoires, alors que Golda parlait avec son cœur ; elle n'était d'ailleurs jamais aussi juste, aussi émouvante que lorsqu'elle s'exprimait en yiddish, la langue dans laquelle elle avait grandi et qui lui permettait d'être au plus près de ses émotions. À défaut d'une grande culture, qu'elle n'eut pas le loisir ou le désir d'enrichir par des lectures, Golda s'adressait essentiellement au sens moral et à la solidarité intercommunautaire en faisant davantage appel aux sentiments de ses auditeurs qu'à leur raison. Lorsqu'elle leur disait : « Nous n'avons pas d'autres chemins », elle pensait en réalité « des gens comme vous, comme moi, n'ont pas d'autres chemins ». Elle voulait dire que les Juifs de Palestine n'avaient pas d'autre choix que la violence dans la situation où ils étaient acculés. Que le terrorisme était leur seul recours pour concrétiser leur rêve d'un État vivable, c'est-à-dire s'ils refusaient de se contenter du territoire minuscule proposé par le *Livre blanc* de 1936, un État dont la population dépasserait à peine les quelque six cent mille Juifs déjà présents en Palestine en 1946. Bref, qu'Eretz Israel serait condamné à demeurer à jamais, si les lignes ne variaient pas dans l'avenir, un État coincé entre 40 millions d'Arabes et une parcelle de l'Empire britannique. Prenant la parole aux obsèques d'un pionnier du kibboutz de Guivat Haïm tué lors d'une perquisition effectuée par les Anglais, Golda déclara : « Nous abhorrons la mort, nous adorons la vie… Hélas, nous n'avons pas d'autre choix que la violence ! »

En réponse aux mesures de coercition pratiquées par les Anglais, le MRH intensifia le rythme et l'importance des violences. Parmi les plus spectaculaires, citons le sabotage de nombreuses voies ferrées sur la ligne stratégique Tel Aviv-Haïfa ; l'explosion d'un radar situé sur le mont Carmel ; le raid meurtrier du Lehi sur un camp militaire britannique au cours duquel une dizaine de policiers et de militaires ainsi que sept parachutistes furent tués ; des attaques contre les aéroports britanniques, les camps militaires et ceux de la police. En public, Golda considérait qu'il était de son devoir de critiquer toutes les actions meurtrières mais, dans des cercles plus restreints, elle ne pouvait s'empêcher de laisser entendre que compte tenu de l'attitude

des Britanniques, il était difficile de les condamner, même si elle s'abstenait en général de les justifier officiellement. L'attentat le plus meurtrier, le plus traumatisant pour l'opinion publique britannique, et le plus retentissant sur le plan international, qui dès lors se montra nettement plus critique envers les Juifs, eut lieu le 22 juillet 1946 à Jérusalem. Il fut revendiqué par l'Irgoun, qui avait fait exploser l'hôtel King David où était installé le secrétariat du gouvernement britannique. En plus d'importants dégâts matériels, l'attentat avait fait une centaine de victimes, parmi lesquelles une trentaine de Britanniques, dix-sept Juifs et quarante-cinq Arabes. Après coup, les terroristes, pour se dédouaner, affirmèrent qu'une demi-heure avant l'explosion ils avaient envoyé un message pour demander l'évacuation immédiate du bâtiment (selon le règlement instauré par le comité X), mais, soit l'avertissement ne fut pas pris au sérieux, soit il ne fut pas transmis à temps et à qui de droit.

Les modérés de l'Agence juive et ceux de l'Organisation sioniste mondiale, qui s'efforçaient depuis quelque temps de faire pression sur le Yeshouv pour l'inciter à mettre fin aux actions armées, se déclarèrent horrifiés par la tournure dramatique des événements. Leur démarche était restée jusque-là sans réponse. Ils n'obtinrent gain de cause qu'après l'attentat meurtrier du King David, condamné tour à tour par la Haganah et Golda Meir au nom de l'Agence juive. Dès lors, les dirigeants de la Haganah et des autres organisations politiques du Yeshouv prirent la décision de séparer la Haganah du MRH. Ce qui signifiait également pousser inévitablement l'Irgoun et les groupes Stern à retourner dans la clandestinité. Débarrassés désormais de toute tutelle et libres de se battre contre les Britanniques en employant tous les moyens de terreur à leur disposition, ces deux groupes, qui avaient annoncé ne pas envisager la dissolution avant leur départ définitif, firent régner la terreur non seulement en Palestine, mais aussi en Grande-Bretagne et dans divers pays européens où ils prirent comme cibles des organisations et des personnalités britanniques. Même si les dirigeants du Yeshouv, à l'exception bien sûr des révisionnistes, désavouent officiellement cette violence, elle a néanmoins le mérite d'atteindre son but, puisqu'elle contribue à accélérer le départ des Britanniques de Palestine. En effet, lorsque les Nations unies refusent à Bevin l'autorisation d'écraser la rébellion juive, il décide que le temps est venu pour son pays de renoncer à son mandat sur la Palestine, car le prix à payer devient excessif. En apprenant cette nouvelle,

Golda, qui redoutait le pire, se sent soulagée. Elle réalise que, pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et la découverte des massacres de l'Holocauste, le monde est enfin convaincu de la nécessité de prendre en considération la revendication des Juifs de disposer d'un État indépendant en Palestine.

1. Marie Syrkin, *Golda Meir*, *op. cit.*

2. *Ibid.*

3. Benny Morris, *Victimes*, *op. cit.*

4. Lehi, connu aussi sous le nom de groupe Stern, a été créé par un dissident de l'Irgoun, Avraham Stern. Ces deux organisations militaires se sont constituées contre la Haganah lorsque celle-ci s'est opposée aux actions contre-terroristes. Abraham Stern, brillant intellectuel et poète de talent, avait organisé plusieurs attentats sanglants contre les Arabes et les Britanniques. Il fut exécuté d'une balle dans la tête par les Anglais, en 1942. Yitzhak Shamir, nommé à deux reprises Premier ministre d'Israël, le remplacera.

5. Metropolitan University of Denver, Center for Political Leadeship, florilège de citations de Golda.

6. Entretien de l'auteur avec Avi Pazner, qui avait commencé sa carrière de diplomate quand Golda était ministre des Affaires étrangères.

7. Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

8. Yossi Goldstein, *op. cit.*

9. En Algérie, le général de Gaulle déclare aux pieds-noirs, partisans de l'Algérie française : « Je vous ai compris », alors qu'il est déjà bien décidé à reconnaître l'indépendance du pays.

10. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

11. *Ibid.*

12. Ralph G. Martin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

13. *Cf.* Yossi Goldstein, *op. cit.* Propos prêtés à Haïm Sprinzach et prononcés en 1942.

14. L'un des paradoxes, c'est que les dirigeants les plus connus du Yeshouv avaient presque tous des relations extraconjugales, mais qu'aucun, à ma connaissance, n'a divorcé. D'évidence, le divorce, sans doute parce qu'il était délivré par un tribunal rabbinique, représentait une procédure interminable et décourageante, mais aussi parce qu'il était certainement mal toléré. Ainsi, quelques années plus tard, le divorce de Moshé Dayan avait fait couler beaucoup d'encre et choqué une partie de l'opinion publique, comme s'il avait transgressé un certain *statu quo*.

15. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

16. Culot en yiddish, et *houtzpah* en hébreu.

17. Cité par Ralph G. Martin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

18. Isaac Sadeh, officier de l'armée du tsar, docteur en philosophie, lutteur de foire, marchand de tableaux, était le père spirituel de la Haganah, et le fondateur de son corps d'élite, le Palmach, dissous par Ben Gourion après la proclamation de l'État.

19. Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*, Éditions de l'Olivier, 2004. Hannah Arendt, dans son livre *Eichmann à Jérusalem*, qui suscita d'innombrables polémiques, profère la même accusation à propos des juges qui, lors du procès Eichmann, demandaient aux survivants appelés à témoigner : « Pourquoi n'avez-vous pas résisté ? » Dominique Frischer, *Les Enfants du silence et de la reconstruction. La Shoah en partage. Trois générations, trois pays : France, États-Unis, Israël*,

Grasset, 2008.

20. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

21. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

22. *Ibid.*

23. Article du *Post* du 25 mars 1946, cité par Marie Syrkin, *Golda Meir*, *op. cit.*

24. Dominique Frischer, *Les Enfants du silence et de la reconstruction*, *op. cit.*

25. Si je me suis permis d'employer à deux reprises l'expression « nettoyage ethnique », c'est parce qu'elle figure dans le journal de Ben Gourion ainsi que dans des lettres ou des confidences à des proches.

8
En route vers l’indépendance

« *Si tu le veux, ceci n’est pas un rêve.* »

Theodor Herzl, *Altneuland* (1902)

L’emprisonnement ou la fuite à l’étranger des chefs historiques du Yeshouv valent à Golda d’être nommée, à titre temporaire, à la tête du bureau politique de l’Agence juive en remplacement de Moshé Sharett[1]. Cette promotion sera déterminante pour la notoriété et la carrière politique de celle qui, hier encore, n’était qu’un apparatchik et qui, du jour au lendemain, se trouve propulsée à la tête du Yeshouv. Golda conservera ce poste jusqu’en mai 1948, date du retour définitif de Moshé Sharett, le chef de la diplomatie juive, qui, peu après sa libération, avait été envoyé à New York pour négocier avec les Nations unies le plan de partage de la Palestine. D’une certaine façon, l’ascension de Golda vers les sommets du pouvoir commence véritablement à partir de l’emprisonnement ou de l’exil provisoire des principaux dirigeants du Yeshouv et de sa gestion irréprochable des crises et des violences auxquelles le pays sera confronté jusqu’à ce que la Grande-Bretagne, de guerre lasse, renonce à son mandat sur la gouvernance de la Palestine.

Vers une ère nouvelle

Mais, avant cela, les chefs du Yeshouv sont invités à s’exprimer devant une commission anglo-américaine qui a diligenté une enquête auprès des trois partis en présence, arabe, juif et britannique, en vue de déterminer leurs attentes pour l’avenir de la Palestine. Les conclusions de cette enquête, en

théorie, doivent permettre de régler au mieux les problèmes afférents au partage du pays. Depuis sa nomination à la direction du service politique de l'Agence juive, Golda n'a cessé de s'entretenir avec les uns et les autres, mais elle refuse désormais de discuter avec les Britanniques et récuse la légitimité de ladite commission : « Quand je pense à l'indépendance juive, je songe au jour où nous serons débarrassés de l'obligation de comparaître devant des étrangers pour témoigner, et où nous pourrons annoncer que nous sommes enfin libres de respirer sans autorisation[2]. »

Dorénavant, les sionistes sont convaincus que seule une lutte acharnée avec les Britanniques leur permettra d'aboutir rapidement à une solution viable pour les Juifs. Ainsi, si 1946 fut une année de grande violence, 1947 sera pire encore. Les attentats seront encore plus terrifiants et nombreux sous l'influence de l'Irgoun et du Lehi, qui subissent de terribles représailles s'ils ont le malheur de tomber aux mains des Anglais. Les violences ne s'interrompront progressivement, du moins du côté juif, que lorsque la Grande-Bretagne décide de se dégager du bourbier palestinien, les attentats ne laissant plus une minute de répit aux forces britanniques, pourtant nombreuses et bien équipées.

Au printemps 1947, le Yeshouv reçoit des nouvelles alarmantes du camp de réfugiés de Chypre où environ trente mille rescapés, enfermés dans des camps grillagés, vivent entassés dans des tentes, sans aucun mobilier, pas même une table et des chaises (rien de comparable avec les camps en Allemagne gérés par les Américains qui, contrairement aux Anglais, se sont efforcés de rendre ces lieux vivables), et où, malgré la chaleur, nul n'est autorisé à aller se rafraîchir dans la mer pourtant si proche. Dans ce camp, où les conditions sanitaires sont déplorables et les accouchements fréquents, le taux de mortalité des nouveau-nés, souvent atteints de dysenterie, est dramatique. Or, seules sept cent cinquante personnes par mois, choisies en fonction de leur ordre d'arrivée, sont autorisées à émigrer en Palestine. Cela signifie que les enfants à naître et en bas âge sont condamnés à périr à brève échéance si on ne les autorise pas à quitter le camp au plus vite. Au cours du printemps 1947, Golda, considérée comme la personne la mieux placée pour obtenir des rescapés, inscrits sur une longue liste d'attente, de céder leur place aux parents d'enfants en bas âge ou fragilisés par la maladie, se porte volontaire pour cette mission humanitaire. Celle-ci consiste à demander aux

Britanniques de permettre aux parents d'enfants fragiles de bénéficier d'une priorité. Dans la mesure où c'est une « affaire entre Juifs », les responsables du camp accèdent assez facilement à sa demande ; en revanche, les discussions avec les rescapés se révèlent infiniment plus ardues, d'autant que Golda s'est mis en tête de solliciter un passe-droit supplémentaire pour les orphelins. Mais, là aussi, elle parvient à trouver des arguments assez émouvants et percutants pour convaincre les personnes parvenues en haut de la liste d'attente de céder leur place. Après quelques protestations les gens finissent par se rendre à ses arguments et sa mission est couronnée de succès.

En Palestine, la situation est loin de se calmer. Maintenant que la Haganah a dissous le MRH (Mouvement de la résistance hébraïque) et s'est désolidarisée des partis extrémistes, les groupes armés de l'Irgoun et du Lehi, retournés aussitôt dans la clandestinité, ont toute latitude pour déstabiliser les Anglais. Après une pause d'environ deux mois, consécutive au retentissement de l'attentat de l'hôtel King David, les deux organisations terroristes relancent la guérilla urbaine dès septembre 1946. Cette fois-ci, elles ne se limitent pas à des meurtres ciblés et des sabotages en Palestine ; elles s'attaquent également à des organisations britanniques en Angleterre et dans divers pays européens. En six semaines, le bilan s'élève à plus d'une centaine de tués et de blessés au sein des forces de sécurité britanniques. Le 31 octobre, des combattants de l'Irgoun font sauter l'ambassade britannique de Rome. En Palestine, les violences se multiplient des deux côtés, l'Irgoun et le Lehi rendant coup pour coup aux sanctions infligées à leurs militants. Ainsi, après l'arrestation d'un jeune homme condamné par le tribunal militaire à être fouetté, l'Irgoun se venge en s'emparant, en décembre 1946, d'un major britannique et de trois sergents qui subissent le même châtiment moyenâgeux. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les actions de l'Irgoun et du Stern dont les effectifs cumulés sont pourtant inférieurs à cinq mille militants, dont quelques femmes. Un attentat particulièrement audacieux, et l'un des plus meurtriers d'une longue liste, s'est déroulé au Club des officiers de Jérusalem, le 1er mars 1947 ; il coûte la vie à douze officiers britanniques. La même journée, l'Irgoun organise seize autres assauts contre des bâtiments anglais. Deux mois plus tard, le 4 mai, un groupe de combattants de l'Irgoun et du Stern fait sauter le principal centre d'internement britannique réservé aux terroristes de tous bords, le fort

d’Acre. Au cours de l’attentat, plusieurs Juifs sont tués ou arrêtés, mais une trentaine de prisonniers juifs et cent quatre-vingt-deux prisonniers arabes parviennent à s’évader. Les terroristes, qui se lancent dans des actions de plus en plus audacieuses, encourent désormais la peine de mort. Mais ils n’ont que faire des menaces, comme le montre la recrudescence des attentats, qui visent désormais autant les militaires que les civils ou les infrastructures britanniques. Les dirigeants du Yeshouv, Golda en tête, condamnent publiquement les violences et, pour essayer de calmer les extrémistes, affirment qu’elles nuisent aux négociations. Cependant, tous reconnaîtront par la suite qu’elles ont eu pour effet de pousser à bout le secrétaire du Foreign Office, Ernest Bevin, et de hâter la création de l’État juif. Lorsque les autorités britanniques demandent à Golda de participer à la traque des terroristes, contrairement à Ben Gourion qui, quelque temps auparavant, avait accepté de collaborer avec les Anglais, elle leur répond que même si le Yeshouv refuse de cautionner ces meurtres, cette raison est insuffisante à ses yeux pour jouer les délatrices et trahir des Juifs.

En décembre 1946, Golda accompagne les principaux chefs du Yeshouv encore en liberté et la jeune garde du Mapaï, dont Moshé Dayan (trente et un ans) et Shimon Peres (vingt-trois ans), à Bâle où doit se dérouler le 22e Congrès sioniste, le premier de l’après-guerre. L’assemblée, très clairsemée après la disparition tragique de nombreux représentants du sionisme européen, ouvre la séance par un émouvant hommage aux victimes de l’Holocauste. Diverses questions sont ensuite abordées, toutes relatives à la reconnaissance supposée imminente de l’État juif, mais à propos de laquelle subsistent encore des désaccords. Avant même d’arriver à Bâle, Golda appréhende les conflits qui vont nécessairement éclater à propos de la conférence de Londres, où Chaïm Weizmann et ses partisans se sont farouchement opposés à la poursuite des violences et aux partis révisionnistes, favorables au boycottage de la conférence. Ces derniers rejettent en effet toute forme de négociation avec les Britanniques aussi longtemps qu’ils ne consentiront pas à céder l’intégralité de la Palestine aux Juifs.

À Bâle, un débat crucial s’engage autour de la remise en cause du projet de partition proposé à Biltmore, qui était déjà loin de faire l’unanimité. Les délégués présents s’étaient en effet déclarés prêts à accepter un partage même

non équitable de la Palestine, à condition que l'indépendance soit accordée dans les plus brefs délais. À Bâle, les sionistes se trouvent confrontés à un autre problème, car s'ils exigeaient jusque-là un État, ils avaient toutefois omis de spécifier ses dimensions et sa forme. Mais le contexte a changé au lendemain de la Shoah avec la nécessité de trouver une terre d'accueil non seulement pour les rescapés des camps, mais aussi pour tous ceux ayant survécu dans des pays qui les rejettent et où eux-mêmes n'ont nulle envie de se reconstruire. Cet état de fait renforce la position de ceux qui revendiquent un territoire nettement plus étendu que celui envisagé à Biltmore. Or le temps presse. Le plaidoyer du président Truman en faveur de la création immédiate d'un État juif exige en effet qu'ils clarifient rapidement leurs positions et se mettent d'accord. La plupart des congressistes sont littéralement frappés d'inhibition au moment de définir les contours d'un État conforme à leurs vœux. Demander l'équivalent d'une province pour obtenir immédiatement la concrétisation de l'État implique de se lier les mains pour l'avenir ; en revanche, revendiquer l'intégralité de la Palestine, comme le suggère la droite révisionniste, risque d'avoir des conséquences désastreuses sur la bonne volonté du président américain. Golda, comme le souligne Shimon Peres dans son autobiographie, réputée « sans égale pour conduire les débats orageux et chargés de passion », est désignée pour animer une discussion qui s'annonce houleuse, même au sein du Mapaï où les avis divergent. Fidèle à ses anciennes positions, Ben Gourion rappelle être partisan d'un État même restreint si c'est le seul moyen pour les Juifs de légaliser l'immigration et de recevoir sans tarder les survivants de l'Holocauste. La question lui tient d'autant plus à cœur qu'il revient d'une visite dans des *DP camps*[3] allemands et que la situation précaire des rescapés l'a profondément bouleversé. Golda, qui depuis toujours est *a priori* hostile à tout projet de partition, partageant sur ce point les positions des révisionnistes, après avoir tenté de soulever certaines objections, s'est finalement rangée derrière son chef. Dans son discours prononcé en yiddish (langue officielle du Congrès sioniste), elle déclare : « Il est clair que nous devons avoir le contrôle absolu sur nos vies, que l'immigration doit uniquement être entre les mains des Juifs et ceci immédiatement et non comme un objectif lointain, donc ne demandons pas l'impossible […]. Et nous refusons de disparaître quelles que soient les forces qui se dresseront contre nous, aussi importantes, aussi brutales et répressives

qu’elles soient. »

Après la Shoah, Golda, malgré ses réticences, s’est en effet résignée à accepter la partition comme un moindre mal. Toutefois, cette perspective l’inquiète car elle redoute que ce *statu quo* conduise inévitablement à la fédéralisation. Envoyé à Bâle en tant que correspondant de l’organe officiel du Mapaï et d’une publication lancée récemment par sa jeune garde, dont Shimon Peres est l’un des représentants, ce dernier, dans son compte-rendu des séances – aussitôt repris par divers journaux israéliens –, a eu l’audace de défendre des opinions ayant déplu à Golda. En plus d’une sévère admonestation, cette désobéissance lui vaudra de figurer pour le restant de ses jours sur la liste noire de Mme Meyerson, qui a la réputation de ne jamais pardonner à ceux qu’elle accusait ou soupçonnait de l’avoir contestée ou trahie. Dans son autobiographie, Shimon Peres note qu’à partir de cet incident relativement banal, leurs relations sont restées difficiles et placées sous le signe de la méfiance. La remarque de Shimon Peres éclaire un trait de caractère de Golda inconnu jusque-là, mais sur lequel insistent de nombreux témoins et biographes, c’est-à-dire une nette tendance paranoïaque qui expliquerait cette rancune aussi implacable que définitive le plus souvent : « C’était la première fois, mais pas la dernière, que Golda avait dirigé son ire contre moi. Ses mots si durs me laissèrent un goût amer dans la bouche […]. Ben Gourion ne dit rien. Il savait que parmi la jeune garde, nous étions deux à être présents [à ce Congrès], Dayan trente et un ans, et moi vingt-trois ans, et qu’on le soutenait à fond[4]. » Bien des années plus tard, alors que Golda était ministre des Affaires étrangères et que lui-même avait accédé à des fonctions gouvernementales de premier plan, Peres devait subir à plusieurs reprises les conséquences de cette rancune. Cela fut également le cas d’autres dirigeants dont Moshé Dayan, qu’elle avait également pris en grippe, mais vis-à-vis duquel elle fit une volte-face saisissante quand il revint en général victorieux après la guerre des Six Jours. Quant au vieux Ben Gourion, elle ne lui pardonna jamais de l’avoir manipulée pour augmenter son propre pouvoir en la nommant ministre des Affaires étrangères et de s’être montré injuste avec des gens qu’elle estimait. Avec Peres, en revanche, son ressentiment n’a jamais baissé pavillon, sauf dans les dernières années : « Parfois l’animosité entre Golda et moi devenait complètement ridicule. Un jour, le *Jewish Observer and Middle East Review* annonça qu’elle était malade. Le

lendemain matin à six heures, je fus réveillé par Giora Yosephtal, secrétaire général du parti de l'époque […], qui m'annonça que Golda était au bord de la crise d'apoplexie. » Elle accusait en effet Peres d'avoir propagé la rumeur de sa pseudo-maladie sous prétexte qu'il appréciait la revue et son rédacteur : « Tous ceux qui me connaissaient savaient que je ne me serais jamais abaissé à un procédé pareil. Mais pour elle tout faisait partie d'un complot pour lui nuire[5]. »

Lors de ce Congrès mémorable, les participants devaient également se prononcer sur la question des Palestiniens qui représentaient environ 75 % de la population du pays, et sur les affrontements militaires avec les Palestiniens et les Arabes des pays limitrophes qui suivraient inévitablement la reconnaissance officielle de l'État juif. D'emblée, Ben Gourion déclara : « Les Arabes devront partir[6]. » Pour lui, et antérieurement au vote des Nations unies, cela signifiait sur un plan théorique que, quelle que soit la dimension du territoire octroyé aux Juifs par le plan de partage, la question se poserait du recours au nettoyage ethnique ou au transfert de population. Véritable fondateur de l'État d'Israël, David Ben Gourion « a aussi été, selon l'historien Ilan Pappé, la tête pensante du nettoyage ethnique[7] ». À une nuance près cependant, c'est que celui-ci n'a pas véritablement eu lieu, du moins en ces termes, même si, à un certain moment, Ben Gourion considérait cette étape comme consubstantielle à la survie de l'État juif[8]. Selon Élie Barnavi, dont l'analyse est infiniment plus nuancée, si la proclamation de l'État d'Israël a provoqué la fuite éperdue de plusieurs milliers d'Arabes, en réalité leur départ résulte en partie de la propagande distillée par les chefs arabes pour les effrayer et les inciter à partir. Autrement dit, ce ne sont pas les moyens coercitifs employés par l'armée israélienne qui sont à l'origine de la fuite éperdue de certains Palestiniens hors du territoire d'Israël[9].

Après délibération, les congressistes décident de confier à celui qui est déjà considéré par tous comme le Premier ministre du futur État juif le portefeuille de la Défense. Dès lors, Ben Gourion dispose d'un contrôle total sur l'ensemble des questions de sécurité de la communauté juive de Palestine. Ce nouveau pouvoir lui permet, dès le vote de la partition, de dissoudre les organisations terroristes afin d'obliger les combattants des groupes dissidents, y compris le corps d'élite du Palmach, à intégrer les rangs de la Haganah, sous peine d'être déclarés hors la loi. Ben Gourion prend aussi la décision de

ne plus cautionner les actions terroristes qui seront commises à partir de ce moment, même si, tout comme Golda, il ne contestera pas en privé leur utilité dans l'accélération du processus d'indépendance.

La Palestine étant devenue peu à peu ingouvernable, le gouvernement de Clement Attlee, exaspéré et désemparé, se résout, en février 1947, à porter l'affaire devant l'ONU. Alors que la fin du mandat britannique se profile, le socialiste Ernest Bevin, par esprit de vengeance, comme l'expression ultime de son antisémitisme selon certains, de sa cruauté selon d'autres, prend la décision, en juillet 1947, de renvoyer en Allemagne, leur lieu de départ, les quatre mille cinq cents passagers illégaux de l'*Exodus*, sur le point d'accoster à Haïfa. Après plusieurs jours de vaines négociations avec les Anglais, un groupe de responsables du Yeshouv, dont Golda, entament une grève de la faim. À sa grande indignation, aucun chef d'État, aucune grande conscience morale internationale n'intervient pour interpeller le gouvernement britannique et l'inciter à faire preuve d'humanité envers les passagers de l'*Exodus*, parmi lesquels une majorité de survivants de la Shoah. Dans un discours (en hébreu) prononcé devant le Conseil national de la Palestine juive, Golda, indignée, fustige l'indifférence des nations qui n'ont pas jugé utile de protester contre la politique antijuive des Britanniques : « Je n'aurais jamais pensé qu'après Hitler […] les peuples se comporteraient encore envers les Juifs avec la même indifférence que sous le nazisme […]. Le plus choquant ce n'est pas ce qui arrive […] aux milliers de personnes retenues de force dans ce navire, mais le fait que pas un seul pays, pas un seul homme d'État dans le monde n'a jugé utile de protester. » Golda s'en prend tout particulièrement aux organisations féministes qui ne se sont pas mobilisées pour dénoncer le sort imposé aux femmes enceintes, aux nourrissons, aux enfants en bas âge et aux orphelins. Parallèlement, elle clame la détermination du peuple à survivre dans l'adversité contre vents et marées, haine et indifférence. « Cependant notre peuple continuera d'exister dans un monde où il doit lutter pour obtenir le minimum de justice auquel il a droit… Je doute qu'un autre peuple aurait eu le courage de continuer à se battre dans de telles conditions […]. Mais comme nous n'avons pas d'autre alternative, que nous sommes convaincus de la justesse de notre cause, nous continuerons notre combat en dépit de tous les obstacles. » Golda s'en prend aussi aux Anglais, tancés pour leur intransigeance et leur inhumanité mais qui, quoi qu'ils fassent, ne feront pas capituler les Juifs : « Que la Grande-Bretagne

sache bien que, malgré l'importance de sa flotte, de son aviation, de ses armements, notre peuple n'est pas faible et saura montrer sa force en résistant à cette agression comme à tant d'autres[10]. »

En apprenant que les Britanniques s'apprêtent à renvoyer les passagers dans un camp de concentration désaffecté de Hambourg, le gouvernement français leur offre l'hospitalité. Le bateau, parti de Portbou, en Espagne, s'y arrête au retour, mais seules quelques personnes consentent à descendre à terre ; les autres continuent leur route vers Hambourg, encagés dans trois navires de guerre transformés en prison flottante.

Parallèlement, la commission de l'ONU rejette la demande de Bevin qui a sollicité l'autorisation d'envoyer d'importants renforts militaires en Palestine pour mater la rébellion juive. À la suite de ce refus, la Grande-Bretagne informe l'ONU de son intention de se retirer de Palestine. Prise de court, l'Organisation, qui n'a encore que deux ans d'existence, met en place une Commission spéciale pour la Palestine (Unscop). Après délibération, celle-ci recommande aux Nations unies de voter la partition de la Palestine en deux États, qui seront administrés sur le principe d'une fédération économique et liés par des intérêts économiques. L'Unscop préconise en outre que la ville de Jérusalem jouisse d'un statut indépendant et d'un régime international administré par l'ONU.

Le rapport de l'Unscop prévoit aussi que, bien que sa population soit nettement inférieure à la population arabe, l'État juif recevra 55 % du territoire de la Palestine. Même si cela n'est pas dit expressément, cette mesure préférentielle est interprétée par certains comme une sorte de mesure compensatoire destinée à faire oublier le refus des grandes nations, dans les années 1938-1939, d'ouvrir leurs frontières aux Juifs persécutés, et leur responsabilité indirecte dans la tragédie de l'Holocauste. Les Juifs de Palestine, qui ne sont alors propriétaires que de 6 % de terres achetées, acceptent sans discuter une proposition qui leur concède un net avantage territorial par rapport au dernier *Livre blanc* et le territoire minuscule envisagé à Biltmore. Les Arabes, en revanche, jugeant le plan de partage inéquitable et profondément injuste, décident de boycotter la suite des négociations avec l'Unscop. Soumise au vote, la proposition de partage est adoptée par la majorité des nations représentées à l'Assemblée générale des Nations unies, qui fixe au 28 mai 1948 la proclamation de l'État juif.

Conformément à leur politique de refus et à une intransigeance irréaliste, les dirigeants arabes, se sentant lésés, refusent de participer aux délibérations qui se tiennent dans les jours suivants pour déterminer les conditions de la mise en place du partage.

Dès lors, David Ben Gourion, obsédé par son rêve secret d'annexer progressivement toute la Palestine – projet auquel il fait clairement allusion dans une lettre à son fils où il se dit prêt à accepter le minuscule État juif proposé par le *Livre blanc* de 1936, mais avec l'arrière-pensée qu'il s'agit d'un premier jalon vers la concrétisation d'un « grand Israël » –, estime qu'étant donné le refus des Palestiniens et des États arabes de se conformer aux directives des Nations unies, les frontières de l'État juif seront déterminées par la force et non par la résolution de partition. Toutefois, par prudence, Ben Gourion, en rédigeant l'acte de proclamation de l'État d'Israël, s'abstient habilement de mentionner la clause relative aux frontières définies par les Nations unies. Golda, qui depuis toujours souhaite la restitution de l'intégralité de l'ancien royaume de Judée aux Juifs et a toujours rechigné à l'idée de partition, approuve son chef vénéré. Le 29 novembre 1947, comme des milliers de citoyens juifs en Palestine et partout dans le monde, elle attend fiévreusement que la radio annonce le résultat du vote des Nations unies. Une fois les chiffres connus, elle se précipite sur le balcon de son bureau pour s'adresser à la foule en liesse massée devant la Histadrout. Soucieuse des réactions des Palestiniens, elle appréhende de manifester trop ostensiblement son allégresse. Le refus des pays arabes d'accepter la partition laisse en effet augurer le pire. Dans sa brève allocution, Golda se contente d'évoquer la longue patience du peuple juif qui, pendant deux mille ans, a conservé l'espoir de se voir un jour restituer le droit de vivre sur la terre de ses ancêtres. Parce qu'elle a la naïveté de croire qu'un signe amical peut désamorcer le dépit des Arabes palestiniens, Golda croit utile de leur adresser un geste d'apaisement, comme si cela suffisait à calmer leur sentiment d'injustice et leur vindicte dont, sans doute, elle ne mesure pas la profondeur, en déclarant : « Vous avez livré bataille contre nous aux Nations unies […] qui représentent une grande partie des pays de ce monde […]. Le plan de partage est un compromis ; il ne correspond ni à ce que vous vouliez, ni à ce que nous voulions. Mais vivons ensemble en paix et en amis[11]. »

Bien plus lucide et réaliste, David Ben Gourion confie le même soir à des

proches et note dans son *Journal* : « Aujourd'hui ils dansent, demain ils verseront leur sang. »

Prélude à la bataille décisive

Le Vieux[12] a vu juste. Dès les premières journées de décembre, comme le craignaient les dirigeants du Yeshouv, Golda en tête, les ripostes arabes ne se font pas attendre. Le lendemain du vote des Nations unies, le haut-commandement arabe appelle à une grève générale de trois jours. Le même jour, une dizaine de Juifs sont assassinés sur la route entre Haïfa et Jérusalem, où des boutiques juives sont vandalisées et des passants tués au hasard. Les jours suivants, des Arabes venus d'Égypte, de Syrie, du Liban et d'Irak pénètrent clandestinement en Palestine pour rejoindre l'armée du Salut commandée par Fawzi el-Kaoukji, un nazi convaincu qui avait passé la guerre à Berlin, aux côtés du grand mufti. Le principal chef de la grande rébellion palestinienne, Abdel Kader, rentre de son exil en Irak pour diriger la résistance locale. Deux semaines après la résolution de partition, le bilan s'élève déjà à quatre-vingt-quatre Juifs assassinés. À aucun moment les forces britanniques, soupçonnées d'avoir fourni des armes aux Arabes et de manifester une « malveillante neutralité » envers les Juifs, n'interviennent pour les protéger, déléguant ce rôle à la Haganah. En revanche, ils soutiennent subrepticement les Arabes chaque fois que l'occasion se présente, c'est-à-dire que leur malveillance augmente en raison inverse de leur neutralité.

Pendant ce temps, Ben Gourion, qui cumule désormais les fonctions de Premier ministre et de ministre de la Défense, s'active pour constituer une véritable armée et former des groupes d'autodéfense opérationnels répartis dans tout le pays ; il prévoit en effet une vigoureuse résistance des Arabes. Les premières offensives arabes se produisent la veille de la reconnaissance officielle de l'État d'Israël. Sauf que, cette fois-ci, Ben Gourion a compris que les affrontements ne se limiteront pas aux seuls Palestiniens, après avoir entendu le grand mufti de Jérusalem, censé s'exprimer au nom de tous les Arabes, déclarer solennellement : « Les Palestiniens n'accepteront pas de partager la moitié de leur patrie pour que l'Occident s'acquitte de sa dette morale envers les Juifs. »

Bien que la fin du mandat soit programmée, les Britanniques n'ont de cesse de persécuter les Juifs, notamment par des contrôles abusifs sur les grands axes routiers. Le 31 décembre, alors que Golda roule vers Jérusalem, sa voiture est arrêtée par un barrage. En constatant que des militaires anglais fouillent un autocar juif reliant Tel Aviv à Jérusalem, elle sort de la voiture et, d'un ton courroucé, exige des explications de l'officier britannique à la tête du détachement. Ce dernier répond que ses hommes ont ordre de rechercher des armes. Golda lui rétorque sèchement qu'ils n'en ont pas le droit. Mais l'officier laisse la fouille se poursuivre. D'évidence, il ignore ou feint d'ignorer les accords conclus entre l'Agence juive et le gouvernement mandataire ; il ne reconnaît pas davantage son interlocutrice. Les Arabes ayant coutume d'attaquer les transports juifs, Golda avait sollicité quelques jours auparavant la protection officielle de la Grande-Bretagne ; en contrepartie, les Britanniques avaient exigé le droit de contrôler tous les véhicules, en particulier les camions et les autocars, afin d'empêcher la Haganah d'introduire des hommes et des armes à Jérusalem. Condition que Golda, toujours aussi intransigeante, avait rejetée avec indignation, déclarant que dans ces conditions les Juifs assureraient leur propre sécurité. Autrement dit, elle faisait preuve d'une mauvaise foi flagrante en invoquant une mesure qu'elle avait finalement rejetée. Lorsque l'autocar est enfin autorisé à repartir, c'est au tour de sa voiture d'escorte (chargée de sa défense en cas d'attaque) d'être immobilisée par les Anglais. Trois soldats de la Haganah cachés dans le véhicule parviennent à s'échapper, mais la poursuite de la fouille permet de découvrir une mitraillette ; ce prétexte suffit aux Britanniques pour décider d'emmener la jeune conductrice au poste de police le plus proche, situé dans un village arabe. Craignant le pire pour la passagère[13], Golda déclare alors : « Dans ce cas, je l'accompagne », et s'assied dans la voiture au côté de la jeune fille. L'officier essaie en vain de l'en extraire ; poussé à bout par son obstination et ses récriminations, il décide d'embarquer la récalcitrante. Mais grâce à sa bonne connaissance de l'anglais, qui en l'occurrence lui sert de sauf-conduit, Golda obtient d'être conduite dans un poste de police juif où un sergent procède à la vérification d'identité des deux femmes. En découvrant l'importance de sa prisonnière, le policier britannique, confus, se confond en excuses et met sa voiture blindée à la disposition de la responsable de l'Agence juive. Avant d'entrer dans Jérusalem, oubliant sa colère et le temps

perdu, Golda demande au chauffeur de s'arrêter pour souhaiter une bonne année à l'officier qui l'avait humiliée quelques heures auparavant !

Une prouesse époustouflante

Début janvier 1948, Eliezer Kaplan, trésorier de l'Agence juive, juste de retour des États-Unis où il est allé récolter des fonds, informe Ben Gourion qu'il ne faut plus trop compter sur le soutien des Juifs américains pour renflouer les caisses de l'État juif. Tout au plus peut-on espérer de leur part sept ou huit millions de dollars pour l'achat d'armements. Les organisations juives américaines estiment en effet qu'après avoir beaucoup donné aux Juifs de Palestine ils doivent désormais se consacrer, d'une part à la prise en charge des rescapés de la Shoah en Europe, d'autre part au renflouement des caisses d'entraide vidées par l'afflux de réfugiés, afin d'aider les Juifs américains nécessiteux. La crainte des menaces arabes qui se précisent au fur et à mesure que la proclamation de l'indépendance approche incite Ben Gourion à proposer à Kaplan de l'accompagner séance tenante aux États-Unis. Il espère ainsi convaincre les institutions philanthropiques américaines en leur faisant prendre conscience de la gravité de la situation en Palestine, où les Juifs ne disposent ni de fusils ni de mitraillettes en nombre suffisant, encore moins de canons, de tanks, d'avions ou de flotte militaire pour se défendre en cas de guerre avec les Arabes. Exceptionnellement, Golda ose contredire Ben Gourion en lui déclarant qu'en ce moment crucial la place du chef est en Palestine et qu'elle remplira cette mission mieux que lui. Elle lui laisse aussi entendre que les Américains se sont plaints de son accent qui rend ses propos incompréhensibles ; que, par ailleurs, son approche intellectuelle des problèmes n'est plus adaptée aux jeunes sionistes américains : « Ce que vous faites ici, j'en serais incapable ; mais je peux réussir mieux que vous ce que vous vouliez faire vous-même en Amérique. » Le Vieux fait la sourde oreille. Golda suggère alors de soumettre sa proposition au vote. Le résultat étant largement en sa faveur, Ben Gourion doit s'incliner. Vexé, il lui ordonne de partir sur-le-champ, c'est-à-dire sans même prendre le temps d'aller à Jérusalem pour préparer ses bagages !

Quelques heures avant son départ, on lui demande de descendre dans le hall de son hôtel où Ben Gourion l'attend. Golda est très émue par l'attention,

car elle ne s'attendait nullement à ce qu'il vînt lui souhaiter bon voyage. En réalité, il n'en est rien. Il veut seulement lui confier une liste de livres à lui rapporter des États-Unis. Ulcérée, Golda ne lui pardonnera jamais son égoïsme, comme elle le confiera bien des années plus tard à Shimon Peres qui, pour pacifier leurs relations, avait cru bon de lui déclarer que Ben Gourion l'admirait beaucoup ! Ce à quoi Golda avait rétorqué que cette affirmation était totalement dénuée de fondement car, pour se venger d'avoir été vaincu, Ben Gourion l'avait profondément blessée en lui demandant ce service sans songer un instant à lui souhaiter bonne chance pour sa mission. Peres eut beau essayer de lui démontrer que les livres n'étaient qu'un prétexte et qu'en réalité il était venu pour la saluer et l'encourager, elle ne voulut jamais en démordre, et devait d'ailleurs se venger par la suite, Golda ne laissant jamais les offenses impunies.

Le soir même, elle s'envolait pour les États-Unis vêtue d'une robe d'été et d'un manteau de demi-saison, bien insuffisants pour affronter l'hiver new-yorkais, et avec dix dollars en poche. Arrivée à New York un vendredi de grand vent, Golda, qui n'avait même pas de quoi s'offrir un taxi, téléphona aux amis qui devaient l'héberger (le Yeshouv étant bien trop pauvre pour lui offrir l'hôtel) pour l'aider à payer la course. À peine installée, elle joignit l'un des plus éminents contacts de Ben Gourion aux États-Unis, Henry Montor, un riche homme d'affaires de la côte Est, également directeur de l'Appel juif unifié et l'intercesseur entre les institutions caritatives juives américaines. Redoutant l'opposition des responsables des organisations non sionistes, Henry Montor, un fort bel homme qui comptera beaucoup dans la vie de Golda, décréta que le meilleur moyen de vaincre leur résistance était de l'imposer à la réunion des dirigeants des principales institutions caritatives, qui devait se tenir peu après son arrivée. Sa première intervention se déroula à Chicago, le 21 janvier 1948, devant le Conseil des fédérations juives et du Fonds social juif unifié (FSJU), l'organisme central de collecte des États-Unis. *A priori*, rien n'était gagné car, d'une part, ces organisations étaient loin d'être prosionistes, d'autre part, l'avenir du futur État juif ne figurait pas à l'ordre du jour. Henry Montor obtint néanmoins qu'on autorise Mme Golda Meyerson, citoyenne américaine, à s'exprimer à titre exceptionnel devant cette assemblée de professionnels de la philanthropie.

Pourtant consciente de disposer d'un laps de temps restreint et de l'importance de l'enjeu, donc de la nécessité d'entrer d'emblée dans le vif du

sujet, Golda, fidèle à ses intuitions, s'était abstenue de préparer son discours. Avec son pragmatisme habituel et son talent d'improvisation, elle réussira sa prestation à la perfection, n'omettant pas, au moment opportun, de sortir la liste des armes indispensables à la survie d'Israël, remise par Ben Gourion. Elle commença son discours en mettant les Juifs américains devant leurs responsabilités et la nécessité d'aider la patrie des Juifs comme les États-Unis avaient aidé la Grande-Bretagne durant la dernière guerre : « Nous sommes en guerre et la communauté juive de Palestine s'apprête à lutter jusqu'au bout. […] Notre moral est de fer. Mais cette vaillance ne peut à elle seule tenir tête aux fusils et aux mitrailleuses… Le peuple juif vient de perdre six millions des siens. […] Or, si les sept cent mille Juifs de Palestine sont massacrés […], pendant des siècles, c'en sera fini du rêve d'un […] foyer national juif. […] Je suis venue pour bien (vous) faire comprendre […] que d'ici quinze jours il nous faut entre vingt-cinq et trente millions de dollars en argent liquide. […] [Quoi qu'il arrive], la communauté juive de Palestine ne hissera pas le drapeau blanc devant le mufti[14]. »

En rappelant les six millions de victimes de l'Holocauste ; en évoquant à demi-mot la résistance des Juifs de Massada qui, plutôt que de se rendre aux Romains, avaient préféré se suicider avec femmes et enfants ; en laissant entendre que les Juifs de Palestine étaient prêts à commettre un acte désespéré s'ils se voyaient acculés à la défaite, cette femme à la mise si modeste, à la coiffure sévère, au langage simple et direct, parvint à émouvoir aux larmes les principaux notables des organisations caritatives juives américaines. Leur générosité dépassera en effet, et de loin, tous les espoirs d'Henry Montor, un ardent sioniste chargé de piloter sa tournée sur la côte Ouest. Une personne qui avait assisté à la prestation de Chicago devait confier à Marie Syrkin la forte impression produite par Golda sur l'assistance : « Nous n'avions jamais vu de femme comme elle, à la fois si simple, si forte et si vieux jeu : elle ressemblait aux femmes de la Bible. » Quant à Henry Montor, réfugié dans les coulisses pour surveiller les réactions de la salle, il devait déclarer : « Il arrive parfois que pour des raisons mystérieuses, une combinaison de mots prononcés par un orateur sur un ton de profonde conviction électrise l'atmosphère d'une salle. Soudain les gens sont prêts à s'embrasser tout comme à tuer celui qui s'aviserait d'attaquer le conférencier dont les paroles les ont bouleversés au plus profond d'eux-

mêmes[15]. » Grâce au concours d'Henry Montor, qui s'improvisa imprésario, Golda sillonna les États-Unis, sans prendre un moment de repos. À midi, elle se rendait dans des restaurants pour s'adresser à de riches hommes d'affaires et des commerçants ; l'après-midi, elle parlait devant des femmes de la bourgeoisie aisée dans des salons de thé ou des maisons particulières ; le soir, elle prenait la parole dans des meetings rassemblant plusieurs centaines ou milliers de personnes. Elle était généralement bien accueillie mais, lorsque ce n'était pas le cas, comme cela arriva parfois lors de causeries organisées à l'intention de riches Juives américaines de la côte Ouest, Golda se levait et quittait dignement la salle. Plus tard, elle dira à propos d'un déjeuner dans un luxueux restaurant de Miami : « Je me souviens qu'en arrivant dans ce restaurant, à la vue de tout ce luxe et de ces dames si élégantes, je me suis sentie très mal à l'aise ; j'étais persuadée qu'elles ne se soucieraient pas un instant du sort des Juifs de Palestine et que, dès que je prendrais la parole, elles quitteraient la salle. » En l'occurrence, Golda se trompait car sa tournée à Miami se termina avec la promesse de cinq millions de dollars de dons.

Lors d'un déjeuner à Austin, au Texas, où l'attendait un groupe de militantes de la Wiso, elle prit violemment à partie une dame qui avait fustigé le mariage d'une jeune fille juive avec le fils du célèbre chanteur noir Paul Robeson en s'exclamant : « Comment qualifier une jeune fille juive qui épouse un Négro ? » Golda se sentit d'autant plus blessée par cette remarque raciste que le fiancé de Sarah était un Yéménite à la peau très foncée. Elle se lança donc dans une dénonciation acerbe du racisme suivie d'un exposé détaillé sur la conception juive de la justice, propos qui déstabilisèrent quelque peu son auditoire. Chose curieuse, Golda, qui éprouvait une méfiance instinctive, voire une haine viscérale pour les Arabes qu'elle assimilait inconsciemment aux Cosaques de son enfance, aimait les Africains. Ainsi, une fois devenue ministre des Affaires étrangères, elle développa des relations très chaleureuses avec les dirigeants des pays africains et leurs populations, mettant en place des partenariats avec nombre d'entre eux[16].

À Los Angeles, Henry Montor organisa une réunion avec les magnats d'Hollywood qui firent preuve de largesse. Ainsi, début février, elle télégraphiait à Ben Gourion pour lui annoncer avoir déjà engrangé des promesses fermes pour quinze millions de dollars et la continuation de sa tournée dans l'est du pays. À New York, Golda prit contact avec Henry

Morgenthau, l'ancien secrétaire d'État au Trésor du président Roosevelt, l'homme qui avait influencé la conception et le financement du New Deal et qui, à partir de 1937, avait joué un rôle capital dans l'organisation des secours aux réfugiés juifs. Morgenthau la mit aussitôt en relation avec l'organisme qu'il présidait, l'United Jewish Appeal (Appel Juif Unifié), considéré comme le plus grand collecteur de fonds des États-Unis, mais aussi avec le Joint Distribution Committee et le Service national des réfugiés. Lors de leur assemblée, ces messieurs commencèrent par énumérer les raisons de rejeter la demande d'Israël, alléguant entre autres que, pour des questions fiscales et statutaires, leurs organismes ne pouvaient subventionner que des organisations locales, que, par ailleurs, leurs caisses étaient vides, etc. Mais lorsque Morgenthau déclara qu'on ne pouvait se donner comme mission de secourir et de défendre les Juifs, et, d'un autre côté, refuser d'aider les Juifs de Palestine à se défendre eux-mêmes, les résistances tombèrent une à une : « Si Golda Meyerson nous dit qu'ils doivent avoir des armes, et que nous sommes le seul endroit au monde où ils peuvent obtenir l'argent pour en acheter. […] Alors nous allons inclure sa demande dans notre campagne de collectes de cette année. » La tournée de Golda se prolongea ensuite au Canada. Partout, malgré la fatigue, elle délivrait son message avec la même ardeur, la même émotion, et, partout, elle obtenait une égale adhésion, comme elle s'en félicite dans son livre : « Partout les Juifs écoutaient, pleuraient, et donnaient de l'argent, allant jusqu'à emprunter aux banques pour honorer les sommes souscrites[17]… »

En mars 1948, après dix semaines de pérégrinations épuisantes, Golda regagnait la Palestine, avec un butin de cinquante millions de dollars. L'intégralité de la somme fut consacrée à l'achat d'armes en Europe, en particulier en Tchécoslovaquie et en France. À son retour, Ben Gourion la remercia chaleureusement en prononçant une phrase devenue partie intégrante de la légende de Golda, dont le nom est désormais inséparable de l'État d'Israël, supposé devoir sa survie au talent oratoire d'une femme : « Le jour où l'on écrira l'histoire de tout cela, on dira qu'il s'est trouvé une Juive pour recueillir l'argent qui aura permis la création de notre État. » À propos de ladite phrase, Golda écrira avec amertume qu'à aucun moment elle ne s'est fait d'illusion sur la gratitude de Ben Gourion. Elle avait apparemment vu juste, comme le rappelle Shimon Peres dans ses mémoires : « Quand

Golda revint des États-Unis, Ben Gourion déclara solennellement qu'elle était "la femme qui avait sauvé l'État", toutefois, il ne lui proposa aucun poste dans le futur gouvernement, la plupart ayant été répartis durant son absence… » Si Peres est si sûr de son jugement, c'est qu'à l'époque il occupait déjà une fonction importante au sein de l'état-major, or, dans le fond du tiroir d'un bureau précédemment occupé par le chef d'état-major en personne, il avait découvert une note manuscrite de Golda adressée à Ben Gourion : « Je suis rentrée depuis plusieurs semaines et je ne fais rien. » Signé : « La femme qui a sauvé l'État[18] ! »

Golda resta privée d'affectation, et donc profondément frustrée, pendant plusieurs semaines. De quoi désespérer une femme qui se sentait partir à la dérive lorsqu'elle n'avait pas un planning surchargé pour compenser sa solitude hors des heures de travail ; ses amants étant tous mariés, elle ne pouvait compter qu'exceptionnellement sur l'un d'eux pour meubler ses soirées.

Si elle avait été plus soucieuse de sa santé, Golda aurait profité de cette période d'accalmie pour se reposer, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des lustres, d'autant qu'au cours de la période 1946-1947 elle avait connu plusieurs graves accidents de santé et n'avait guère eu le loisir de récupérer. Elle avait en particulier souffert de crises de calculs biliaires particulièrement douloureuses et ses migraines s'étaient aggravées, sans oublier un malaise cardiaque. Si elle parvenait malgré tout à assumer ses multiples responsabilités, c'était grâce à des injections quasi quotidiennes de morphine. Son assistant, Gershon Avner, un jeune diplômé d'Oxford, qui deviendra ambassadeur d'Israël aux Nations unies et au Canada, raconte qu'un jour elle souffrait d'une « crise de calculs » si violente qu'elle s'était évanouie et était restée inanimée si longtemps que son entourage l'avait cru morte. Conduite d'urgence à l'hôpital, à son réveil, Golda entendit les médecins lui ordonner une fois de plus le repos ; comme d'habitude, elle répondit que la plupart des dirigeants du Yeshouv mouraient autour de la cinquantaine, et qu'elle n'allait donc pas se singulariser en dérogeant à la règle ! Les médecins lui firent aussi promettre d'arrêter de fumer. Elle promit mais, malgré ses efforts, ne parvint jamais à respecter cette bonne résolution. Avec les années, sa consommation quotidienne de cigarettes se stabilisa autour de deux paquets par jour en période dite normale, mais elle doublait en des temps plus troublés. Selon les

témoignages de Moshé Dayan et d'autres membres de son cabinet, durant la période dramatique de la guerre du Kippour, sa consommation de Chesterfield dépassait les quatre-vingt-dix cigarettes par jour ! Dans un film documentaire sur la guerre du Kippour, Golda, à chacune de ses apparitions, tient une cigarette ou en allume une, de même sur la plupart des photos la montrant en grande discussion avec une personnalité politique, ou assise dans sa cuisine seule ou avec des intimes[19].

Une diplomate improvisée

Lors d'une conférence de presse, peu après le vote des Nations unies, des journalistes demandèrent à Golda Meyerson si, selon elle, le sang allait couler dès la mise en place de la partition. Elle avait alors répondu avec sa détermination habituelle et son courage à toute épreuve face aux pires situations : « Nous n'anticipons pas de voir le sang couler, mais si cela doit arriver nous seront prêts. » Les sympathisants du futur État juif craignaient que la petite communauté d'environ sept cent mille personnes[20] ne puisse résister au-delà de quelques jours à une attaque simultanée des pays arabes. Dès décembre 1947 et dans les semaines qui suivirent, les Juifs subirent une série de revers militaires qui provoquèrent angoisse et découragement parmi la population, surtout après les explosions qui détruisirent en partie les locaux de l'Agence juive à Jérusalem et à Haïfa, et se soldèrent par d'importants dégâts matériels et une dizaine de morts.

Le seul espoir des dirigeants du Yeshouv résidait alors en la personne du roi de Jordanie, Abdallah, qui s'était souvent présenté comme un allié des Juifs et qui, dans l'hypothèse la plus optimiste, devrait s'abstenir de les attaquer avec sa Légion arabe, composée de quinze mille hommes entraînés et encadrés par des officiers britanniques. Les plus confiants allaient jusqu'à espérer que la Légion arabe barrerait la route aux armées arabes. *A priori*, les Juifs avaient toute raison de se raccrocher à la possible neutralité d'Abdallah, qui avait rencontré à plusieurs reprises Moshé Sharett, un arabisant, avec lequel il s'entretenait sans interprète, et à qui il avait confié sa sympathie pour les Juifs et leur apport civilisationnel dans la région. Si, grâce à sa maîtrise de l'arabe, Moshé Sharett avait su gagner la sympathie du souverain hachémite, ce dernier se méfiait des dirigeants juifs qui n'avaient pas fait l'effort

d’apprendre sa langue. Or Moshé Sharett étant retenu à New York par les négociations aux Nations unies, il incombait à Golda, sa remplaçante à la tête du service politique de l’Agence juive, de rencontrer Abdallah, réputé le plus imprévisible des dirigeants arabes. Les Juifs, qui s’étaient entretenus avec lui lors de négociations secrètes entamées depuis 1922, n’ignoraient pas, contrairement à Golda, que le roi de Jordanie rêvait d’agrandir son minuscule royaume par l’annexion de la Transjordanie, de la Palestine, du Liban et d’une partie de la Syrie – ambitions qui ne lui attiraient ni la sympathie ni la confiance des autres dirigeants arabes. Mais Abdallah n’en avait cure car, en plus d’être patient, il était expert dans l’art du double langage et savait ménager la susceptibilité des uns et des autres. Dès lors, discuter avec lui supposait la capacité de décoder ses déclarations. Mieux valait donc se souvenir qu’il cherchait une tactique pour s’emparer de la future Palestine arabe sans se mettre à dos les leaders des pays arabes voisins. Tout comme les Juifs, Abdallah redoutait les réactions de l’ex-mufti de Jérusalem, Hadj Amin al-Husseini, celui-là même qui avait passé la guerre à Berlin auprès d’Hitler et considérait l’entière Palestine comme partie intégrante de sa zone d’influence qu’il voulait étendre à la totalité du monde arabe. Comme les Juifs avaient eux aussi de bonnes raisons de détester le mufti, Abdallah était persuadé qu’ils deviendraient ses alliés naturels une fois le moment venu. En privé, il avait même déclaré à des interlocuteurs juifs qu’il était favorable à la création d’un État juif, à condition cependant que les Juifs lui apportent leur soutien pour l’aider à annexer l’autre partie de la Palestine. Contrairement à Moshé Sharett, Golda n’avait aucune expérience diplomatique, et encore moins en matière de négociations avec les Arabes. De plus, elle ignorait tout du statut des femmes dans le monde arabe et de la façon de se comporter avec un monarque. Or, vers la fin de novembre 1947, Ben Gourion la charge de rencontrer Abdallah, mission qui ne lui aurait jamais été confiée si Moshé Sharett n’avait pas été retenu à New York.

Le rendez-vous entre la femme de quarante-neuf ans, dont la beauté commence à se flétrir, mais qui reste confiante dans son pouvoir de séduction, et le chef arabe de soixante-trois ans, relativement occidentalisé, par ailleurs brillant conteur se piquant de poésie, fut fixé dans une maison située non loin de la centrale électrique de Naharayim, sur le Jourdain. Golda avait quelque vague idée sur la personnalité d’Abdallah, en revanche, ce dernier savait seulement que son interlocuteur serait le deuxième responsable

de la diplomatie israélienne. D'où sa surprise en voyant arriver une femme, avec laquelle il n'aurait en aucun cas accepté de s'entretenir s'il avait été prévenu. En principe, et surtout à l'époque, il n'était pas d'usage dans le code social arabe de voir une femme se mêler de politique, encore moins de s'aviser de discuter d'égal à égal avec elle. Mais comme Abdallah était bien élevé, il se comporta avec Golda comme avec une lady rencontrée à une réception chez le haut-commissaire de Transjordanie ! Celle-ci, qui curieusement avait un faible pour les hommes de petite taille, en trace un portrait plutôt flatteur : « Abdallah était un homme petit, extrêmement posé et plein de charme. »

Pour cette entrevue dont dépendait en partie la survie d'Israël, Golda était accompagnée d'Eliyahu Sasson, un expert des questions arabes, et d'Ezra Danin, un Juif arabe qui avait déjà rencontré le souverain à plusieurs reprises. Il avait donc pu la renseigner sur l'idée qu'Abdallah se faisait des Juifs et de leur rôle au Moyen-Orient. Ce dernier estimait en effet qu'après les longues tribulations diasporiques qui les avaient imprégnés de culture occidentale, la Providence avait ramené les Juifs au Moyen-Orient pour qu'ils transmettent leur savoir au monde oriental. Les subtilités métaphoriques du discours d'Abdallah firent une forte impression sur Golda, même si celui-ci, adepte du soliloque plutôt que du dialogue, s'était montré intarissable à propos de ses relations tortueuses avec le Conseil de la Ligue arabe, auquel il prétendait avoir déclaré qu'il ne s'associerait pas à la destruction de l'État juif. « Dans les trente dernières années, déclara-t-il à Golda, vous avez grandi, vous vous êtes renforcés, et vos réalisations sont multiples. Il est désormais impossible de vous ignorer et c'est donc un devoir de trouver des compromis avec vous. […] Tout affrontement entre nous nous porterait tort. Je suis d'accord avec la partition, mais je ne peux pas le dire publiquement au monde arabe qui ne comprendrait pas ma position[21]. » En entendant ces propos conciliants, Golda éprouva un vif soulagement, même si elle ne saisissait pas très bien pourquoi Abdallah revenait constamment sur son désir d'annexer la Palestine, auquel cas il s'engageait à autoriser les Juifs à créer une république indépendante dans son royaume et à leur octroyer une représentation dans son Parlement ! Balayant d'un revers de main cette proposition pour le moins incongrue, Golda s'efforça de recentrer la discussion autour de la résolution de partition, mais Abdallah refusait de lui laisser la parole. Pour tâter le terrain, il lui

demanda ensuite comment réagiraient les Juifs s'il s'emparait du territoire palestinien destiné aux Arabes. Les Juifs réagiraient favorablement, répondit Golda, qui, sur un ton prudent et quelque peu condescendant, ajouta : « À condition que cela n'interfère pas avec la création de l'État juif et que vous vous engagiez à maintenir l'ordre et le respect de la loi jusqu'à ce que les Nations unies nomment un gouvernement. » Le roi répliqua sur un ton irrité qu'il voulait cet endroit pour lui seul et n'accepterait pas la moindre supervision. Puis il aurait déclaré que, comme il se méfiait des intrigues du mufti et des autres dirigeants arabes, il ne pouvait s'engager de manière concrète avant la décision des Nations unies. Toutefois, il pouvait la tranquilliser sur trois points : 1) en tant que Bédouin il n'avait qu'une parole ; 2) en tant que roi également ; 3) un homme d'honneur ne trahit jamais la parole donnée à une femme[22].

Les deux accompagnateurs de Golda étaient divisés quant à l'interprétation à donner aux promesses d'Abdallah. Eliyahu Sasson était plutôt d'avis de lui faire confiance lorsqu'il affirmait qu'il ne permettrait pas à son armée d'attaquer les Juifs. Ezra Danin, en revanche, se montra nettement plus circonspect car, même s'il ne contestait pas l'amitié du roi pour les Juifs, il jugeait plus prudent de ne pas prendre ses promesses pour argent comptant, la parole des Arabes étant notoirement peu fiable, en particulier celle des Bédouins, réputés avoir une conception très relative de la vérité. Manque de chance, Abdallah était arabe et bédouin ! Mais Golda, séduite par la personnalité du roi, qui l'avait chaleureusement invitée dans son palais après la signature de l'acte d'indépendance, minimisait les mises en garde de Danin et sortit de l'entretien pleinement rassurée. L'avenir illustrera les limites de ses capacités d'analyse dans certaines situations délicates où il ne suffit pas de faire preuve de pragmatisme, de courage ou de *rispe* pour gagner la partie et distinguer le vrai du faux.

Durant les trois mois précédant la signature de l'acte d'indépendance, plusieurs échanges secrets eurent lieu entre Golda et Abdallah, sans que rien indique avec certitude s'il envisageait de rester fidèle à ses engagements ou s'il négociait en secret son soutien à la coalition des armées arabes. La situation était d'autant plus étrange que les paysans arabes, comme s'ils avaient reçu une consigne venue d'en haut, s'étaient mis à vendre précipitamment leurs biens à leurs voisins juifs, puis passaient de l'autre côté

des frontières ou partaient se réfugier dans la montagne. Dès les premières semaines de mai, les services secrets juifs signalèrent que l'agitation militaire en Transjordanie donnait l'impression qu'Abdallah ne faisait plus grand cas des promesses données à Golda, sa Légion arabe s'apprêtant manifestement à participer à la grande attaque des armées arabes prévue pour les premiers jours de mai. Ben Gourion décida donc d'envoyer Golda tenter une ultime démarche auprès du monarque afin de l'inciter à respecter sa parole. La veille de la rencontre, Abdallah, une fois de plus, avait diligenté un émissaire chargé de demander aux Juifs s'ils consentaient à lui rétrocéder la partie du territoire qui leur était attribuée par le traité de partage. Il arguait qu'en plus de rehausser son prestige, cet « arrangement » dissuaderait les dirigeants arabes d'attaquer l'État juif ! Les Juifs lui opposèrent une fin de non-recevoir en laissant entendre que, en cas de guerre, ils ne se sentiraient plus tenus de respecter le tracé des frontières. En d'autres termes, qu'ils se battraient pour se défendre et agrandir leur territoire.

Cet échange n'incitait guère à l'optimisme, toutefois, Golda accepta de rencontrer le roi pour une ultime tentative de conciliation fixée début mai. Cette fois-ci, Abdallah, sous prétexte que la date de l'entrevue s'était ébruitée, pour des raisons de sécurité, refusa de se rendre jusqu'à la frontière. Mais comme il ne souhaitait pas annuler la rencontre, il suggéra que Golda, déguisée en femme arabe, se rende à son palais d'Amman. Le 10 mai 1948, en dépit de très mauvaises conditions atmosphériques, Golda dut emprunter un petit avion de tourisme pour se rendre de Jérusalem à Tel Aviv. De là, on la conduisit en voiture jusqu'à Haïfa, où l'attendrait Ezra Danin, choisi comme accompagnateur. Né dans un pays arabe, il parlait sans accent. Il était prévu qu'à partir de cet endroit Golda revêtirait la tenue des femmes arabes afin, qu'en cas de contrôle, personne n'ose interroger une musulmane en présence de son époux. En Jordanie, par prudence, les voyageurs changèrent plusieurs fois de véhicule ; à chaque contrôle, Golda s'inquiétait de ce qui adviendrait s'ils étaient découverts et arrêtés. Heureusement, le voyage se passa sans encombre jusqu'à l'entrée d'Amman, où un émissaire d'Abdallah les escorta jusqu'au palais. La première phrase que Golda adressa au roi, qui lui parut plus pâle et tendu que lors de leur première rencontre, fut aussi directe qu'abrupte : « Finalement, avez-vous rompu la promesse que vous m'aviez faite ? » Il répondit avec embarras qu'en faisant cette promesse il était seul maître de son destin, mais que depuis beaucoup de choses graves

s'étaient produites, en particulier le massacre de Deir Yassin[23], qui l'empêchaient d'y donner suite : « Aujourd'hui, j'ai quatre alliés auxquels je suis lié, il m'est donc impossible d'agir autrement. » Abdallah laissa cependant entrevoir à Golda que la guerre pouvait encore être évitée si les Juifs consentaient à retarder la proclamation de leur État et à reconsidérer sa proposition. En cas de réponse positive, il se targuait de convaincre les membres les plus modérés de son camp de préserver la paix. « À quoi bon tant de hâte ? », avait-il ajouté sur un ton de reproche. Ce à quoi Golda avait répliqué avec un rire sarcastique : « À mon avis, on ne devrait pas qualifier de pressé un peuple qui attend depuis deux mille ans… Sachez aussi que, si l'on nous force à faire la guerre, nous nous battrons et nous vaincrons. » Danin et Golda essayèrent en vain de convaincre Abdallah que les Juifs étaient ses seuls alliés potentiels dans une région où il était entouré d'ennemis qui n'hésiteraient pas à l'assassiner. Mais, obnubilé par son projet d'annexion de la Palestine, le roi fit la sourde oreille et revint une fois de plus à la charge : « Pourquoi ne pas attendre quelques années ? Renoncez à réclamer la liberté d'immigration. Je me rendrai maître de tout le pays et je ferai en sorte que vous soyez représentés dans mon Parlement. Je vous traiterai très bien et il n'y aura pas de guerre. » Comprenant enfin l'étendue de l'hypocrisie d'Abdallah et son art du double jeu Golda mit sèchement un terme à l'entretien en déclarant : « Il n'est pas dans nos intentions de vous tromper. Nous voulons que tout soit très clair entre nous. Qu'il soit donc bien entendu que nous ne prenons pas votre offre en considération. […] On ne trouverait chez nous aucun organisme responsable […] ni même dix juifs avec une certaine notoriété pour adhérer à votre programme. […] Si c'est là tout ce que vous pouvez nous offrir, alors ce sera la guerre et, malgré l'inégalité des forces en présence, nous la gagnerons[24]. » Golda voulait partir immédiatement, mais l'ami arabe d'Ezra Danin insista pour qu'ils honorent le buffet préparé à leur intention sous prétexte que dédaigner aussi ostensiblement l'hospitalité arabe serait considéré comme un affront impardonnable. Golda ne put que s'incliner. La discussion avec Abdallah lui avait coupé l'appétit, mais elle s'efforça néanmoins de faire bonne figure. Plus tard, elle avouera que sa gorge était si serrée qu'elle n'avait rien réussi à avaler de ces mets pourtant si appétissants.

Dès son retour à Tel Aviv, Golda s'empresse de rejoindre la réunion de

crise du Comité central du Mapaï pour annoncer à Ben Gourion l'échec de sa mission. Dans la note qu'elle lui fait parvenir au préalable, elle essaie cependant de justifier l'attitude d'Abdallah, qui pourtant n'a cessé de la manipuler : « Il ne se lance pas dans cette entreprise [guerrière] par plaisir [ou par cupidité territoriale] mais comme quelqu'un pris au piège et qui ne peut plus rien faire d'autre[25]. »

Cependant, il s'agit d'une version unilatérale de la rencontre, et Golda n'a peut-être pas tout raconté ou tout interprété avec objectivité si l'on se réfère au témoignage de Moshé Dayan, qui s'est entretenu avec Abdallah à un moment où les tensions entre les deux pays semblaient s'être apaisées. Selon Moshé Dayan, qui ne met pas en doute les propos du roi de Jordanie, le sans-gêne de Golda, sa façon abrupte d'aborder les problèmes, sa méconnaissance des us et coutumes arabes, bref sa totale ignorance du langage diplomatique avaient d'emblée braqué le souverain hachémite. « Abdallah était un "fils du désert", certes, mais sa cour de Shuneh n'était pas pour autant dépourvue de protocole. […] S'il respectait notre président Chaïm Weizmann et notre Premier ministre, David Ben Gourion, etc., il n'avait aucune sympathie pour Golda Meir, venue le rencontrer la veille du déclenchement de la guerre et qui s'était efforcée de le convaincre de ne pas y prendre part. Depuis, il lui en voulait, assurant qu'elle l'avait mis dans une situation impossible en ne lui laissant le choix qu'entre la soumission à un ultimatum lancé par une femme, ou l'entrée en guerre. […] Quand lors d'une réunion il apprit que Golda Meir nous représentait à Moscou, sa réaction fut immédiate : Laissez-la où elle est ! Laissez-la où elle est[26]. »

La remarque de Dayan n'implique pas qu'Abdallah serait resté neutre s'il avait eu en face de lui un autre interlocuteur. Probablement pas. Ce qui semble en revanche vraisemblable c'est que Moshé Sharett, Moshé Dayan ou encore Abba Eban, qui tous trois parlaient couramment l'arabe, auraient sans doute compris d'emblée que le roi n'avait qu'une préoccupation : annexer l'intégralité de la Palestine à son royaume. À la limite, peut-être auraient-ils été mieux à même de lui imposer un compromis. En 1951, Abdallah, qui décidément en voulait à Mme Meyerson, confiait à un autre émissaire juif qu'elle était la principale responsable de la guerre, car elle avait repoussé son offre de paix ! Le 21 juillet 1951, le roi, qui avait refusé d'entendre les mises en garde de Golda et de Danin, était assassiné sur les marches de la mosquée

Al-Aqsa par un tueur commandité par le mauvais génie de la région, l'ancien grand mufti Hadj Amin al-Husseini[27]. Entre-temps, lors des négociations de paix de février 1949, Abdallah avait obtenu le contrôle de la Cisjordanie, ainsi que la partie orientale de Jérusalem (à l'exception du mont Scopus, où sont situés l'hôpital Hadassah et l'université hébraïque, le cimetière du mont des Oliviers, ainsi qu'une bande de territoire au sud de la Judée.

Après avoir appris l'échec de la mission de Golda, Ben Gourion, ministre de la Guerre, réunit aussitôt le Conseil des Treize ou futur gouvernement d'Israël. Il se précipite ensuite au QG de la Haganah pour ordonner aux généraux de mobiliser leurs troupes en vue d'une invasion imminente. Le même jour, Ben Gourion reçoit une mauvaise nouvelle des États-Unis. Moshé Sharett lui a envoyé un télégramme disant avoir été convoqué par le général Marshall qui lui aurait déclaré que le président Truman exigeait que les Juifs reportent la date de la proclamation, les menaces arabes étant bien trop graves pour ne pas être prises au sérieux. Il aurait ajouté que si les Juifs refusaient de se montrer raisonnables, non seulement ils risquaient d'être anéantis, mais qu'en outre les États-Unis ne voleraient pas à leur secours au cas où ils s'aviseraient de transgresser leurs recommandations. Profondément ébranlé par les arguments du général Marshall, Moshé Sharett, tout en reconnaissant que prendre le risque de mécontenter leurs alliés serait une erreur gravissime, ne se sent pas autorisé à trancher à la place de Ben Gourion. La réponse faite sur un ton protocolaire par Moshé Sharett au général Marshall présente un contraste frappant avec celui employé par Golda lors des négociations avec Abdallah où, d'évidence, elle s'est laissé emporter par son mépris et sa haine des Arabes. En l'occurrence, Sharett, en bon diplomate, sut se montrer respectueux et conciliant avec le représentant des États-Unis, tout en se ménageant une porte de sortie : « Nous attachons une grande importance à [votre] opinion, et si [vous] apprenez que nous en avons décidé autrement, [vous] devez savoir que si nous n'agissons pas ainsi, ce ne sera pas que nous fassions peu de cas de [vos] conseils[28]. »

Pendant le long vol de retour vers Tel Aviv, Moshé Sharett pesa le pour et le contre pour arriver à la conclusion que le général Marshall avait probablement raison, et que les Juifs devaient se résigner à différer la proclamation de leur État jusqu'à nouvel ordre. Ben Gourion, à qui il rapporta scrupuleusement la teneur de l'entretien, lui demanda de refaire le

même exposé devant le Comité central du Mapaï, mais en lui faisant promettre de supprimer la dernière phrase de son exposé : « Je crois que le général Marshall a raison. » Curieusement, une fois devant les membres du parti, Sharett change radicalement d'opinion à la grande surprise de Ben Gourion, qui note dans son *Journal* (11 mai 1948) que non seulement Moshé a tenu sa promesse, mais qu'il a aussi effectué une volte-face inattendue en se prononçant fermement en faveur de la création immédiate de l'État : « Le risque que comporte le renvoi de la proclamation d'indépendance est plus grand que celui couru en sautant le pas. […] L'avenir qui nous attend sera dur […] mais il semble bien que nous n'avons pas d'autres choix que d'aller de l'avant[29]. » Une phrase qu'aurait pu prononcer Golda qui, face à une décision délicate, s'écriait toujours : « Nous n'avons pas le choix ! »

Les membres du parti sont partagés. Après une nuit de débats passionnés, une nette majorité se déclare favorable à avancer de quelques jours la proclamation de l'État. En vérité, si la majorité opte finalement pour cette solution, c'est parce que, fin mars, un avion-cargo venu de Tchécoslovaquie s'est posé sur un aérodrome secret d'Israël avec, dans sa soute, quelque deux cents fusils, quarante mitraillettes, et un important stock de munitions ; il a été suivi le lendemain par l'arrivée d'un autre avion transportant du matériel lourd et pas moins de quatre mille cinq cents fusils, deux cents mitraillettes, des bazookas. Deux jours plus tard, un navire dissimulant des armes lourdes de même provenance, et également payées avec les dollars recueillis par Golda, débarque, à la barbe des Anglais, d'autres armements, dont des canons. Israël se sent d'autant plus soulagé que les affrontements qui ont précédé les livraisons d'armes lourdes se sont soldés par des reculades et un nombre considérable de morts et de blessés du côté juif.

À l'aube du 3 mai, alors que le mandat reste en vigueur, la Légion arabe passe à l'attaque sans que les Anglais réagissent. Le 13 mai, des centaines de légionnaires arabes, appuyés par des blindés et suivis par des milliers de villageois en armes, encerclent Gush Etzion, un bloc de quatre colonies juives à mi-chemin de Jérusalem et d'Hébron. De loin, les gradés juifs assistent impuissants à la résistance désespérée d'un petit groupe de colons insuffisamment armés. Un comité d'urgence réuni autour de Ben Gourion discute onze heures d'affilée pour adopter une solution dont dépend non

seulement la proclamation de l'acte d'indépendance, mais aussi l'avenir de la communauté juive. Plusieurs membres du comité se rallient à la proposition des Américains qui, dès le début des affrontements, incitent les Juifs à demander l'armistice ; d'autres sont partisans d'accepter la proposition d'Abdallah (une province juive intégrée au royaume de Jordanie augmenté de la Palestine arabe), d'autant que, la veille de l'attaque, il a encore relancé Golda Meir, qui a fermement refusé sa proposition. Les deux généraux hébreux invités à donner leur avis sur une situation de plus en plus critique, Israël Galili et Ygaël Yadin, ne cherchent pas à en minimiser la gravité ; ils laissent cependant percer une lueur d'espoir, à condition de gagner un peu de temps, afin que le reste de l'armement acheté à l'étranger pénètre en toute légalité en Palestine. À 2 heures, le 14 mai, un télégramme informe le Comité des Treize que les habitants du Kfar Etzion, qui, après plusieurs heures de résistance, avaient pourtant hissé le drapeau blanc, ont tous été massacrés par des Arabes venus venger les victimes civiles de Deir Yassin. Cette terrible nouvelle s'ajoute à toutes les informations parvenues à la tombée de la nuit et faisant état d'accrochages meurtriers sur la route de Jérusalem et de violents combats à Jaffa. Désormais, il n'est plus temps de tergiverser et la date de la proclamation est fixée au lendemain. Le soir du 13 mai, le Conseil des Treize adopte le texte de la proclamation rédigé en grande partie par Moshé Sharett. Mais Ben Gourion, jugeant son style ampoulé et sa phraséologie pompeuse car calqués sur le mandat britannique, décide de l'emporter chez lui pour le relire à tête reposée. En réalité, il passera la nuit à réduire considérablement le texte et, surtout, à lui donner une forme plus concise et un style moins emphatique. Par ailleurs, sans consulter quiconque, il supprime l'article relatif aux frontières telles qu'elles sont définies dans le plan de partage des Nations unies. Néanmoins, il se garde bien d'ajouter une clause qu'il avait maintes fois évoquée dans des réunions en petit comité : à savoir que la proclamation de l'État juif devrait être suivie du transfert d'une partie au moins de la population arabe.

Trois semaines avant l'adoption de la résolution de l'Assemblée générale de l'ONU, le 2 novembre 1947, Ben Gourion avait en effet déclaré devant l'exécutif de l'Agence juive que « le nettoyage ethnique constituait le moyen alternatif ou complémentaire », pour garantir le caractère exclusivement juif du nouvel État. Par ailleurs, il ajoutait : « Les Palestiniens à l'intérieur de l'État juif peuvent devenir une cinquième colonne, et si cela se produit, on

peut soit les arrêter en masse, soit les expulser [à l'avance] ; mieux vaut les expulser[30]. » Le 3 décembre 1947, après le vote des Nations unies, avec l'approbation de Golda pour qui la partition n'était qu'un pis-aller, Ben Gourion avait réitéré cette proposition : « Il y a 40 % de non-Juifs dans les territoires alloués à l'État juif. Cette composition n'est pas une base solide pour un État juif. Et nous devons regarder en face cette nouvelle réalité dans toute sa gravité et sa spécificité. Cette balance démographique remet en cause notre aptitude à maintenir la souveraineté juive. […] Seul un État ayant au moins 80 % de Juifs est un État viable et stable[31]. »

En principe, Golda n'aurait pas dû assister à la cérémonie qui devait se tenir dans le musée de Tel Aviv. Le jeudi 13 mai, Ben Gourion lui ordonne en effet de retourner à Jérusalem et de n'en plus bouger pendant toute la durée de la guerre. Mais le moteur de l'avion qui doit l'emmener à Jérusalem présente des défaillances techniques. Inquiet, le pilote estime plus prudent de remettre le cap sur Tel Aviv. Golda qui depuis sa prise de fonctions à l'Agence juive réside à Jérusalem, et loge à l'hôtel lorsqu'elle vient à Tel Aviv, put ainsi se reposer et se préparer tranquillement pour la cérémonie. Dans son autobiographie, elle raconte avoir repassé soigneusement sa plus belle robe noire et s'être lavé les cheveux en l'honneur d'une cérémonie qui allait être le point d'orgue d'un combat auquel elle avait consacré ses plus belles années.

À 16 heures précises, Ben Gourion, vêtu d'un complet noir, d'une chemise blanche et, chose rare, portant une cravate, fait son entrée dans la salle remplie d'une foule endimanchée et où trône un portrait de Herzl encadré de deux grands drapeaux bleu et blanc frappés de l'étoile de David. Le Conseil des Treize est installé le long d'une grande table ; dans un angle, une estrade a été dressée à l'intention de Ben Gourion qui, après avoir frappé plusieurs coups de maillet pour faire silence, entame d'une voix lente et solennelle la lecture des deux feuillets posés devant lui. Dans son autobiographie, Golda, qui n'a personne auprès d'elle pour partager sa joie, se souvient que ses mains se sont mises à trembler et ses larmes à couler en entendant Ben Gourion déclarer en élevant la voix et en détachant chaque syllabe : « […] Nous, membres du Conseil national, représentant le peuple juif du pays d'Israël et le mouvement sioniste mondial […], proclamons la fondation de l'État juif, […] qui portera le nom d'État d'Israël. […] L'État juif sera

ouvert à l'immigration des Juifs de tous les pays où ils sont dispersés […]. »

Golda éclate en sanglots en l'entendant lire le onzième et dernier paragraphe de la proclamation, en particulier lorsqu'il prononce cette dernière phrase qui symbolise l'aboutissement du combat des membres des Deuxième et Troisième Alyah : « L'État d'Israël ! Nous avions réussi. Nous avions donné naissance à l'État juif et moi, Golda Mabovitch Meyerson, j'avais vécu cette journée. […] Fini le long exil ! À dater de ce jour nous ne vivrions plus par tolérance sur la terre de nos ancêtres ! Nous devenions une nation comme tant d'autres. […] Le rêve s'était changé en réalité, trop tard pour sauver ceux qui avaient péri dans le grand Holocauste, mais non pour les générations à venir[32]… » Quelques minutes plus tard, Golda signe la déclaration d'indépendance, un privilège réservé à trente-sept personnalités, parmi lesquelles deux femmes : Golda Meyerson et Rachel Kazan, une dirigeante de la Wiso. En apposant son paraphe sur la proclamation disposée entre Ben Gourion et Moshé Sharett, Golda ne peut s'empêcher d'éclater derechef en sanglots. Et, pour une fois, celle qui passe pour avoir la larme facile dès qu'elle est émue ou contrariée, laisse couler ses larmes sans chercher à les retenir ni à les cacher.

Le même soir, Golda reçoit un appel téléphonique de son amant américain, Henry Montor. La voix nouée par l'émotion et la fierté, il lui annonce que le président Truman vient de reconnaître l'État d'Israël, un geste qui comble d'aise et de fierté celle dont le cœur vibre toujours pour son ancienne patrie : « Le geste du président Truman […] avait infiniment plus de significations pour moi que pour mes collègues car j'étais *l'Américaine*, la seule qui eut grandi dans cette immense démocratie. […] La reconnaissance de notre État par l'Amérique était la chose la plus importante qui pouvait nous arriver cette nuit-là[33]. » Quelques jours plus tard, Israël apprend que l'Union soviétique reconnaît à son tour l'État juif, une nouvelle plus que bienvenue dans la mesure où le gouvernement russe a autorisé la Tchécoslovaquie à vendre en toute légalité des armes et des munitions aux Juifs, ensuite à les laisser transiter par la Yougoslavie et d'autres États balkaniques. Il est clair que, sans ces armements providentiels, les Juifs n'auraient jamais pu résister aux armées arabes largement pourvues en matériel de guerre par les Britanniques ; cette nouvelle tombe à pic car les États-Unis viennent de décréter l'embargo sur les ventes et les expéditions d'armes au Moyen-

Orient.

De la victoire juridique à l'écrasante victoire militaire

À l'aube du 12 mai, les Israéliens se réveillent assaillis de toutes parts : par les Égyptiens au sud, les Syriens et les Libanais au nord et au nord-est, les Jordaniens et les Irakiens à l'est. Golda, qui n'a jamais accordé l'importance qu'elle mérite aux revendications nationalistes arabes, en dictant ses souvenirs trente ans après ces événements, s'évertuait encore à comprendre les motifs qui poussaient les Arabes à se montrer si haineux envers les Juifs, et ce depuis l'arrivée des premiers sionistes en Palestine. La seule explication plausible qui lui vient à l'esprit, mais qu'elle ne peut s'empêcher de trouver ridicule, renvoie à la bêtise et à l'ignorance des dirigeants arabes : « Sans doute ne pouvaient-ils pas supporter notre présence ou nous pardonner d'exister, mais j'ai du mal à croire que les chefs de tous les États arabes aient toujours été si désespérément primitifs dans leurs raisonnements et le demeurent. […] Qu'avons-nous fait qui menace les États arabes ? C'est vrai nous avons refusé de rendre les territoires conquis dans les guerres commencées par eux. D'où provient cette impulsion irrationnelle à nous éliminer ? […] La peur du progrès que nous étions susceptibles d'introduire au Moyen-Orient ? Le dégoût de la civilisation occidentale ? » À la limite, Golda veut bien considérer comme légitimes les revendications territoriales de certains pays arabes dépossédés par les Juifs de quelques arpents, bien que tous détiennent des territoires infiniment plus vastes qu'Israël, y compris Abdallah, dont la motivation n'avait rien à envier à Israël en termes d'ambition territoriale, lui qui voulait s'approprier l'intégralité de la Palestine et s'emparer de la ville sainte de Jérusalem pour disposer d'une capitale plus prestigieuse qu'Amman. Golda soupçonne aussi le Liban et la Syrie de vouloir se partager la Galilée, l'Irak de disposer d'une fenêtre sur la Méditerranée, au besoin à travers la Jordanie, et l'Égypte de se livrer à des pillages et de vouloir éradiquer, par pur vandalisme, tout ce que les Juifs ont édifié en Palestine !

Après la lecture de ce texte empreint de naïveté, reconnaissons cependant que le contexte ne se prêtait guère à l'indulgence, les voisins arabes ayant lancé sans discontinuer des opérations de guérilla dès le lendemain du vote

des Nations unies qui, de leur point de vue, avait été conçu à leur détriment. Cela étant, Golda ne comprend pas leur amertume ; elle n'imagine pas davantage, si longtemps après, le prix payé pour une intransigeance ou une fierté mal placée, les ayant incités à refuser la création simultanée d'un État israélien et d'un État palestinien. Si ce dernier n'a toujours pas vu le jour, c'est tout de même parce que les dirigeants arabes n'ont pas fait preuve de la même lucidité que David Ben Gourion, qui était prêt à accepter toutes les concessions territoriales pour avoir enfin un État, si petit soit-il, sans que cela présage de l'avenir.

Grâce à l'argent recueilli par Golda en Amérique, les Juifs disposent désormais d'un armement considérable pour neutraliser les bandes arabes qui ont commencé à s'infiltrer dans la Palestine juive, bien avant l'arrivée des armées constituées. Des deux côtés se déroulent des actes de représailles d'une extrême violence. Au début, la Haganah se limite à repousser les attaques arabes et interdit les incursions dans les villages ennemis, mais cette retenue a été brisée par l'action de l'Irgoun et du Stern.

Quelques jours plus tard, les Arabes se vengent avec une cruauté comparable en attaquant un convoi sur la route qui mène à l'hôpital Hadassah, situé sur le mont Scopus. De nombreux passagers sont brûlés vifs dans des ambulances et des autobus ; au total, soixante-dix personnes trouvent la mort dans cette embuscade, dont des médecins, des infirmières, du personnel universitaire, ainsi que le fiancé de la fille de Ben Gourion.

Le 21 avril, un événement particulièrement traumatisant se déroule à Haïfa, dont la population est en majorité arabe. En apprenant que la ville est sur le point de tomber sous le contrôle de la Haganah, des milliers d'habitants, saisis de panique, prennent la fuite dans le plus grand désordre. Découvrant que la reddition de la ville s'est faite sans effusion de sang, David Ben Gourion commence par exprimer sa satisfaction, qui se transforme en consternation le lendemain, lorsque, en arrivant à Haïfa, il découvre les quartiers désertés et les maisons abandonnées dans la précipitation par leurs occupants. Envoyée à son tour sur les lieux, Golda eut du mal à réprimer un sentiment d'horreur en pénétrant dans des maisons où la vie semblait s'être figée en un instant. Comme les Arabes n'étaient pas tous partis, elle supplie le maire de la ville, très populaire, de courir sur le port pour les dissuader de partir. Informée de l'insuccès de cette mission, Golda se précipite à son tour sur les lieux pour supplier les familles, encore sur le quai, de rester en leur

promettant qu'ils ne risquent rien. Elle intercède même auprès des Anglais pour qu'ils interviennent, mais là aussi sa démarche avait été vaine. À son grand désespoir, les gens continuent à prendre d'assaut les bateaux envoyés par les pays arabes voisins. Selon toute vraisemblance, à la vue de ce spectacle de désolation, elle s'est souvenue des pogroms de son enfance si souvent évoqués par ses proches. Comme de nombreux historiens, Golda s'est longtemps interrogée sur les causes de la peur irraisonnée qui s'était emparée des habitants de Haïfa. Était-elle inspirée par la simple arrivée des Israéliens devenus du jour au lendemain des ennemis ? Des rumeurs s'étaient-elles propagées après le massacre de Deir Yassin, présentant les Juifs, tous assimilés aux combattants de l'Irgoun et du Lehi, comme des bourreaux sanguinaires et sans pitié qui pénétraient dans les villes arabes pour tuer les habitants ? S'agissait-il plutôt d'un ordre émis par le Haut Comité arabe interdisant aux chefs arabes de signer la capitulation avec la Haganah et encourageant les populations à fuir ? Cela expliquerait en partie pourquoi des mouvements de panique similaires à celui de Haïfa s'étaient également déroulés à Tibériade et dans d'autres régions soudainement désertées par les populations arabes, avec, comme bénéfice inespéré, de permettre à Ben Gourion de renoncer à tout projet de nettoyage ethnique !

Golda n'assiste pas à la poursuite des combats. À peine reconnu par la communauté internationale, le nouvel État, pour assurer sa survie, est confronté à la nécessité d'affronter une coalition impressionnante de pays arabes qui contestent son droit à l'existence. Le 16 mai, Golda, en attente d'une affectation, reçoit en effet un télégramme de son ami Henry Montor, vice-président de l'Appel juif unifié (United Jewish Appeal), l'informant que la communauté juive américaine éprouve une immense fierté à l'égard du petit État d'Israël, en même temps qu'elle se déclare inquiète pour sa survie. Pour profiter de ce climat propice, Montor enjoint à Golda de revenir au plus vite aux États-Unis afin d'entreprendre une tournée de collecte de fonds qui, à coup sûr, devrait lui permettre de récolter à nouveau une cinquantaine de millions de dollars pour la défense du pays. L'invitation de Montor tombe bien car les caisses d'Israël sont vides et Ben Gourion s'inquiète de savoir avec quel argent Israël prendra en charge les trente mille réfugiés parqués à Chypre, les centaines de milliers de rescapés d'Europe, et l'immigration de masse à laquelle il aspire en dépit de l'opposition d'une partie de son gouvernement. En effet, le Premier ministre souhaite n'imposer aucune

restriction à l'immigration, mais sa position suscite des craintes au sein du Mapaï et du gouvernement. Certains dirigeants historiques craignent en effet que le raz-de-marée migratoire escompté plonge l'État juif dans une crise économique sans précédent et d'une durée illimitée s'il doit intégrer prochainement des centaines de milliers d'immigrés sans ressources. Dotée des recommandations de Ben Gourion, Golda s'envole le soir même pour les États-Unis, munie d'une brosse à dents et d'une seule tenue de rechange, toutes ses affaires, cette fois encore, sont restées dans son appartement de Jérusalem.

À son arrivée à New York, Golda apparaît radieuse aux yeux de tous ses amis qui font le siège du palace où elle est logée en tant que représentante du gouvernement israélien. Au début, même ses plus anciennes et proches connaissances se sentent intimidées par son statut, mais leur timidité disparaît dès qu'elle pénètre dans la pièce et se met à leur parler avec sa simplicité habituelle. Ainsi, la même Golda, qui, si l'on en croit de nombreux témoignages, était capable de se montrer agressive, voire brutale et impitoyable avec certains collègues ou adversaires, pouvait aussi se révéler extraordinairement chaleureuse et amicale dans d'autres circonstances. Marie Syrkin, venue avec d'autres amis lui exprimer sa joie, souligne que « Golda avait le don de mettre [les gens] à l'aise en restant très naturelle et en n'affichant aucune supériorité en recevant de vieilles connaissances, contrairement à une autre personnalité israélienne, nettement plus distante avec ses anciens amis et qui refusait de perdre du temps à raviver les souvenirs du passé ». *A priori*, Golda envisageait de s'absenter un mois, mais comme elle était réclamée un peu partout, elle traversa une fois de plus la plupart des États américains. Avec son énergie coutumière elle acceptait de prendre la parole plusieurs fois par jour, lors de déjeuners, de dîners, de thés, et, le soir, lors d'importants meetings organisés dans l'urgence par l'Appel juif unifié. Un peu partout, elle déclarait en substance : « Nous ne pouvons pas continuer sans votre aide. […] Nous attendons de vous que vous partagiez nos responsabilités avec tout ce que cela implique. […] Ce qui se passe aujourd'hui dans le monde juif est d'une importance si vitale que, vous aussi, vous pouvez changer de vie [restreindre votre train de vie] pendant une, ou deux, ou trois années. » Après cinq semaines d'efforts intenses, Golda avait recueilli la somme colossale de 150 millions de dollars, dont un tiers seulement fut remis à l'État juif, le reste étant destiné à venir en aide aux

Juifs d’Europe.

Cette somme permit d’équiper l’armée israélienne en armement lourd (canons, mitrailleuses, avions, tanks…), dont la livraison, effectuée pendant la trêve de quatre semaines imposée par les Nations unies, aida Tsahal à gagner la guerre en un temps record malgré un rapport de forces inégal. Les Arabes bénéficiaient en effet d’une supériorité absolue en termes d’effectifs et d’armements grâce à l’aide généreuse des Britanniques, alors que la Haganah, qui totalisait environ quarante-cinq mille combattants, comptait en réalité dans ses rangs un certain nombre de recrues inexpérimentées, dont des femmes, des adolescents, des rescapés de la Shoah formés à la hâte avec des fusils en bois dans les *DP camps* en Allemagne et à Chypre, et quelques centaines ou milliers de volontaires juifs et non juifs accourus de l’étranger pour participer aux combats. Si les Juifs, attaqués simultanément de tous côtés, éprouvèrent d’abord de sérieuses difficultés à stopper les Arabes qui avaient rapidement envahi Israël, les succès remportés ultérieurement par la Haganah, et qui incombent en grande partie à la vaillance et à la détermination des soldats de Tsahal, s’expliquent aussi, selon les spécialistes, par le manque de motivation des fellahs et le découragement de leurs officiers après plusieurs revers cinglants. Les Égyptiens, qui avaient réussi à s’enfoncer jusque dans les points centraux d’Israël, échouèrent finalement à s’emparer de Tel Aviv et de Jérusalem, pourtant inlassablement pilonnées par la Légion arabe qui, après de durs combats, s’était emparée de la vieille ville de Jérusalem. Au moment de la cessation provisoire des hostilités (11 juin 1948), soit à peine un mois après la proclamation de l’État d’Israël, la Haganah n’avait pas encore gagné la guerre, mais elle était parvenue à stopper un peu partout l’avancée des armées arabes, et même à les faire reculer sur de nombreux fronts. Les généraux israéliens profitèrent d’une trêve providentielle de quatre semaines pour affiner leur stratégie et redistribuer leurs forces en fonction des grandes offensives prévues pour juillet, qui, comme le souligne Golda dans son livre, « écartèrent les dernières menaces sur Tel Aviv et anéantirent les bases arabes les plus importantes en Galilée ». Surtout, Israël parvint à redessiner à son avantage les frontières fixées par le plan de partition.

La mission américaine de Golda touchait à sa fin quand elle fut victime d’un grave accident de la circulation qui l’obligea à retarder son retour. Alors qu’elle se rendait à Brooklyn pour saluer les Goodman, la famille qui s’était

occupée de Sarah et de Menahem lorsqu'elle sillonnait les États-Unis pour le compte des Femmes pionnières, son taxi percuta un autre véhicule. Sous la violence du choc, Golda perdit connaissance. Elle se réveilla quelques heures plus tard, dans une chambre du New York Hospital for Joint Diseases, avec une mauvaise fracture de la jambe et un énorme plâtre. Pendant toute sa période d'hospitalisation, Golda, qui souffrait en outre de complications consécutives à son accident ainsi que d'une fatigue et d'une tension nerveuse accumulées depuis des mois, aurait dû profiter de ce repos forcé pour récupérer « physiquement et affectivement ». Peut-être serait-elle allée jusqu'à s'offrir quelques jours de convalescence si un télégramme d'Israël ne lui avait annoncé qu'on l'attendait impatiemment à Moscou. Avant son départ d'Israël, Ben Gourion lui avait en effet annoncé sa nomination au poste d'ambassadrice d'Israël à Moscou. Elle l'avait aussitôt refusé, expliquant à Ben Gourion, qui pour la remercier lui avait proposé cette promotion à défaut d'un portefeuille ministériel, qu'elle n'avait nulle envie de s'expatrier, son seul désir étant de participer à la construction de l'État : « Maintenant que nous avons un État, et que nous avons tellement attendu pour l'avoir, je veux y habiter. Je ne tiens pas à en être séparée par des milliers de kilomètres. »

Ce qu'elle omet de lui dire, mais qui apparaît dans son livre lorsqu'elle évoque son besoin de récupérer, c'est l'emploi de l'expression « récupérer affectivement », alors que le terme « nerveusement » aurait paru plus judicieux. En revanche, « affectivement » laisse supposer qu'elle souffrait de sa séparation prolongée avec ses enfants et avec David Remez, qui tenait un grand rôle dans sa vie, ou alors que Zalman Aran, avec qui elle entretenait une liaison passionnée plus récente, lui manquait peut-être. Mais cela, Golda ne l'aurait pas avoué pour un empire car, depuis sa séparation d'avec Morris, elle dissimulait soigneusement sa vie privée. Une fois de plus, son sens du devoir l'emporta sur ses sentiments. Ainsi, lorsque dans sa chambre d'hôpital on lui remit un télégramme de Moshé Sharett la priant instamment d'accepter ce poste et d'accélérer son retour, Golda se résigna, comme à chaque fois que le devoir l'emportait sur ses désirs. Ce faisant, elle ne prévoyait pas que l'annonce officielle de sa nomination lui vaudrait d'être assaillie par la presse et la télévision américaines, mais, malgré sa fatigue, elle s'efforça de recevoir les journalistes. « J'aurais pu, sans doute, refuser les interviews […] mais à l'époque j'estimais que c'était une bonne chose pour Israël d'obtenir le

maximum de publicité et il me semblait que je n'avais pas le droit de rejeter la moindre requête de la presse, même si ma famille, et surtout [ma sœur] Clara, était épouvantée par le cirque à trois pistes qu'était devenue ma chambre[34]. »

En Israël, ses chefs s'impatientaient car Moscou faisait circuler des rumeurs selon lesquelles elle souffrait en réalité d'« une maladie diplomatique ». Golda fut donc priée d'insister auprès des médecins pour qu'on l'autorise à quitter l'hôpital sans délai. Tant pis si l'état de sa jambe laissait encore à désirer. L'obligation de désobéir aux avis du corps médical lui valut par la suite divers soucis de santé, en particulier des douleurs chroniques à la jambe, d'autant qu'elle souffrait déjà d'une phlébite. Quelques années plus tard, elle fut blessée à la jambe lors d'un attentat contre Ben Gourion qu'elle avait protégé de son corps. Ces accidents à répétition non seulement déformeront ses jambes mais l'obligeront à porter des chaussures orthopédiques disgracieuses jusqu'à la fin de ses jours et à souffrir le martyre en station debout prolongée.

Lorsque Golda rentre enfin en Israël, la guerre touche à sa fin et Tsahal termine les combats auréolé de lauriers. Elle peut aussi disposer de quelques semaines de liberté pour préparer en toute sérénité son départ pour Moscou. Sur le plan familial, la mission se présente sous les meilleurs auspices : le service diplomatique a eu la bonne idée de proposer à Sarah d'accompagner sa mère en tant qu'opératrice radio de l'ambassade et à Zacharia, son futur époux, d'être aussi du voyage en tant qu'expert en émetteur radio et messages codés. Rien ne pouvait faire plus plaisir à Golda, d'autant qu'avec sa droiture habituelle et son rejet du népotisme, elle ne se serait jamais permis de solliciter une telle faveur. Son seul regret était de quitter son pays sans pouvoir se consacrer à l'accueil des immigrants, comme elle l'avait ardemment souhaité. Elle s'y consacrera enfin lorsqu'elle sera nommée ministre du Travail et des Affaires sociales en 1951.

Un bilan inespéré

Côté israélien, la guerre d'indépendance a coûté la vie à six mille Israéliens, dont deux mille civils ; elle a aussi été la cause d'un formidable transfert de population, après la fuite de plusieurs vagues successives de

populations arabes aussitôt remplacées par l'arrivée d'un nombre croissant d'immigrants. D'après l'historien Élie Barnavi, les estimations relatives au départ des Palestiniens varient considérablement selon que les sources sont arabes, israéliennes ou internationales. L'estimation moyenne tourne autour de sept cent vingt-six mille réfugiés palestiniens ayant « fui le pays en laissant derrière eux leurs maisons, leurs champs et leur patrie perdue[35] ». Les hasards de la guerre ont fait que ces départs ont été en grande partie compensés par l'arrivée des immigrants juifs. En restant intraitable sur la question de l'émigration de masse, qu'il parvient à imposer au gouvernement, au Mapaï et à l'Agence juive, Ben Gourion avait réussi son challenge de doubler la population d'Israël en quatre ans, même si la vie quotidienne des immigrants, vu leur nombre, fut loin d'être facile les premières années. Une première vague de cent mille personnes déplacées débarqua en Israël entre le 14 mai et le 31 décembre 1948, période particulièrement cruciale pour le nouvel État qui se battait encore pour sa survie, mais parvint cependant à les abriter, les nourrir, leur procurer du travail et aussi à enrôler dans les rangs de la Haganah les jeunes gens en âge de se battre. L'année 1949 vit l'arrivée de 240 000 nouveaux immigrants ; l'année 1950 en accueillit 170 300 ; et l'année 1951 environ 175 000 ; soit un total de 690 000 immigrants sur quatre ans. Ben Gourion triomphait ; en revanche, le gouvernement était confronté en permanence à un nombre incalculable de problèmes pratiques. Ainsi, à partir des années 1949-1950, les nouveaux arrivés durent se satisfaire de logements de fortune. Les anciens bâtiments militaires britanniques abandonnés furent recyclés ; il en fut de même avec les habitations désertées par les populations arabes ayant fui le pays ; pour abriter les derniers venus, la Histadrout se procura des tentes, monta des baraques en tôle ondulée, fit construire des HLM à la périphérie des villes. Pour faire face à toutes ces dépenses, le gouvernement commença par lancer une souscription nationale, ensuite, lorsque les entrepôts où avaient été stockées d'importantes quantités de nourriture se révélèrent aussi désespérément vides que les caisses de l'État, Ben Gourion fit appel à la générosité de la Diaspora. Des dons affluèrent de toutes parts, mais ils furent vite insuffisants tant les besoins étaient immenses. Le gouvernement se vit alors contraint d'imposer une politique d'austérité que Golda, à son retour de Russie (où elle n'est restée que quelques mois), fut chargée de faire appliquer. La mort dans l'âme, elle

se vit contrainte d'imposer, comme durant la guerre, des rationnements ; en accord avec les membres des différentes commissions, elle fit voter l'augmentation des impôts et en créa de nouveaux pour renflouer les finances de l'État. Malgré les difficultés quotidiennes de la population, l'État continuait à tout mettre en œuvre pour favoriser l'immigration qui se poursuivait à un rythme intensif. Avec le départ précipité d'une importante population arabe, les problèmes démographiques tant redoutés par Ben Gourion se régulèrent provisoirement d'eux-mêmes. Surtout, les opérations de « nettoyage ethnique » naguère envisagées par celui-ci cessèrent d'être à l'ordre du jour, même si une partie de la population arabe était restée et que les Palestiniens arabes, cachés dans la montagne, avaient regagné peu à peu leur village pour devenir officiellement, sur le plan de la nationalité, des Arabes israéliens ou des Israéliens arabes. Un peu comme Golda qui, avant la proclamation de l'État, se présentait comme une Juive palestinienne ou une Palestinienne juive.

1. Les dirigeants de l'Agence juive n'avaient pas été uniquement élus par les juifs de Palestine mais, à travers l'OSM (Organisation du sionisme mondial), par l'ensemble des juifs sionistes en Palestine comme de la Diaspora. Après 1948, les membres de l'Agence formeront le premier gouvernement de l'État d'Israël.

2. Cité par Yossi Goldstein.

3. Camp de personnes déplacées.

4. Shimon Peres, *Combat pour la paix. Mémoires*, Fayard, 1995.

5. Shimon Peres, *Combat pour la paix*, *op. cit.*

6. Ilan Pappé, *Le Nettoyage ethnique de la Palestine*, Fayard, 2008.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. Pour cette question ultrasensible, se référer à l'ouvrage d'Élie Barnavi : *Une histoire moderne d'Israël*, Flammarion, 1988.

10. *Golda Meir Speaks Out*, *op. cit.*

11. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

12. C'est ainsi que l'on appelait familièrement Ben Gourion.

13. Il s'agit sans doute de Lou Kadar, alors membre de la Haganah, et qui deviendra l'une de ses plus proches collaboratrices.

14. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

15. Cité par Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

16. *Cf.* Elinor Burkett (*op. cit.*) pour les anecdotes américaines relatives à la tournée de Golda aux États-Unis.

17. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

18. Shimon Peres, *Combat pour la paix*, *op. cit.*

19. *Journal de guerre*, documentaire en deux épisodes de Vincent de Cointet (Arte, 2010).

20. Selon les auteurs, les chiffres varient entre six et sept cent mille pour la même période.

21. Ilan Pappé, *Le Nettoyage ethnique de la Palestine*, *op. cit.*

22. *Ibid.*

23. Le 9 avril 1948, un groupe de cent vingt combattants du Lehi et de l'Irgoun attaquent le village arabe de Deir Yassin, à cinq kilomètres de Jérusalem, et y massacrent une centaine de personnes, en représailles aux attaques meurtrières des convois juifs sur la route reliant Jérusalem à Tel Aviv. L'opprobre est général. Ben Gourion, l'Agence juive, ainsi que toutes les institutions juives, y compris le grand rabbin, et même Albert Einstein, condamnent les auteurs du massacre qui, pour se justifier, affirment avoir au préalable sillonné le village avec un haut-parleur pour conseiller aux habitants de fuir au plus vite, et que ceux-ci ont préféré rester pour protéger leurs biens.

24. *Cf.* Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*, pour son entrevue avec Abdallah.

25. Benny Morris, *Victimes…*, *op. cit.*

26. Moshé Dayan, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*

27. Élie Barnavi, *Une histoire moderne d'Israël*, *op. cit.*

28. Michel Bar-Zohar, *Ben Gourion. Une biographie*, Fayard, 1986.

29. Michel Bar-Zohar, *Ben Gourion…*, *op. cit.*

30. David Ben Gourion, *Dans la bataille*, p. 255-272 ; cité par Ilan Pappé, *Le Nettoyage ethnique de la Palestine*, *op. cit.*

31. *Ibid.*

32. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

33. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

34. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

35. Élie Barnavi, *Une histoire moderne d'Israël*, *op. cit.*

9
La parenthèse romantique

En février 2010, lors d'une réunion à la Knesset en hommage à Golda Meir[1], dans une salle noire de monde, l'ex-députée de la gauche israélienne, Shulamit Aloni (1928-2014), connue pour détester Golda qu'elle accusait d'avoir entravé sa carrière, a jeté en pâture les secrets intimes de la femme politique la plus célèbre d'Israël[2]. Si les liaisons tumultueuses de Golda avec certains dirigeants étaient connues d'un cercle restreint, en revanche, presque aucun détail de sa vie amoureuse n'avait été révélé au grand jour. Pour l'opinion publique israélienne, le souvenir de Golda Meir était figé une fois pour toutes dans l'image qu'elle présentait lors de son accession au poste de Premier ministre : celui d'une vieille femme au visage austère et marqué par l'âge, tenant entre ses doigts jaunis une immuable cigarette, et qui devait à son allure débonnaire le surnom affectueux de « grand-mère d'Israël ». C'est ainsi qu'elle figurait dans le panthéon israélien, aux côtés des fondateurs de la nation, Theodor Herzl, Zeev Jabotinsky et David Ben Gourion. De la jeune femme naguère si courtisée, nul ne se souvenait, ou n'avait eu connaissance, d'où la surprise.

La curiosité était d'autant plus aiguisée ce jour-là que la plupart des présents l'imaginaient sous les traits immuables d'une sainte laïque, dont la vie privée semblait s'être figée avec son apparition sur la scène politique. Sans doute est-ce à titre de vengeance que Shulamit Aloni, qui avait maintes fois critiqué son autoritarisme et stigmatisé « l'ignorance crasse, l'obstination exaspérante à avoir toujours raison, et le caractère rancunier », de son aînée, se fit un malin plaisir d'énumérer, devant une assemblée médusée, la liste non exhaustive des amants supposés de sa vieille ennemie. Les plus jeunes ne parvenaient pas à croire qu'avant d'être statufiée pour l'éternité sous les traits d'une valeureuse grand-mère, Mme Meir était naguère une femme

extrêmement courtisée dont le pouvoir de séduction s'exerçait sur les hommes comme sur les femmes. Signalons en passant que ses amies lui furent plus fidèles et plus dévouées que la plupart de ses amants, même si les plus importants, en plus d'être ses mentors, mirent sa carrière sur orbite. Il semble en tout cas avéré que son charme contribua incontestablement au succès de ses collectes de fonds successives destinées à la survie et au développement d'Israël ; et que des hommes puissants contribuèrent à son ascension jusqu'aux plus hautes sphères du pouvoir.

Les amoureux israéliens

Les photos de jeunesse de Golda représentent une femme de taille moyenne, assez charpentée, à la forte poitrine, aux traits réguliers, mis à part un nez proéminent, mais qui à l'époque se remarquait à peine dans l'harmonie de son visage encadré de bandeaux nattés dégageant une impression de douceur féminine qui se dissipa avec l'exercice du pouvoir. Sans oublier les fines lunettes à monture métallique qu'elle portait dans sa jeunesse et abandonna ensuite. Ces détails lui confèrent plutôt l'allure d'une institutrice que d'une séductrice, si ce n'est le sourire sibyllin. Jeune, Golda Mabovitch, épouse Meyerson, passait en effet pour une très jolie femme et, bien des années après, celle qui, selon les circonstances, pouvait paraître dure, austère et fort peu féminine, restait attirante aux yeux de ses collaborateurs et amis.

Cela étant, il est quelque peu déstabilisant de découvrir la duplicité avec laquelle elle a mené de front plusieurs liaisons, un comportement relativement fréquent chez les dirigeants masculins du Yeshouv, ses aînés d'une dizaine d'années, mais plus inattendu chez une femme politique de son importance. Ainsi, durant plusieurs années, Golda a entretenu simultanément une liaison avec deux des plus importants dirigeants du Yeshouv, David Drabkin-Remez et Zalman Rubashov-Shazar. Ce qui ne l'empêchait pas, semble-t-il, de céder à des amours contingentes au gré des hasards de la vie militante et de ses déplacements à l'étranger. Même à une époque où le sionisme voulait modifier le modèle familial traditionnel et tolérait l'infidélité, voire prônait la liberté sexuelle pour les hommes et les femmes, du moins dans le cadre des kibboutz laïques, ailleurs, le vagabondage sexuel

s’apparentait encore à un privilège masculin. D’une façon générale, la gent masculine était davantage portée à la polygamie que les épouses, qui préféraient se montrer complaisantes ou aveugles plutôt que se résoudre au divorce, plus mal vu que l’adultère. Pour diverses raisons, les dirigeants du Yeshouv répugnaient à divorcer, et les divorces n’étaient pas fréquents, la plupart de ces messieurs considérant leurs liaisons d’une importance secondaire eu égard à d’autres priorités. Pour le dire plus crûment, aux temps héroïques du Yeshouv, les liaisons étaient implicitement admises par le code moral en vigueur, et, la bigamie était presque mieux tolérée que le divorce, tant par les femmes que par leurs conjoints. Ainsi, rares sont les leaders du Yeshouv, qui presque tous étaient connus pour mener des vies parallèles – y compris Ben Gourion (qui a entretenu une longue liaison avec une Anglaise chrétienne, aventure à l’origine d’une tentative de suicide de son épouse, Paula) – à avoir divorcé.

Comme la presse juive d’alors respectait la vie privée des dirigeants, le public a toujours ignoré la séparation de Golda d’avec son époux. En témoignent les innombrables lettres de condoléances qui lui furent envoyées après la mort de Morris Meyerson, décédé en 1951 d’une crise cardiaque dans son appartement de Tel Aviv alors qu’elle-même séjournait aux États-Unis[3]. Passionnée par ses nombreuses activités, déçue par son expérience conjugale comme par ses liaisons avec des hommes mariés, Golda n’a jamais essayé de divorcer du pauvre Morris, qui, de toute façon, aurait refusé, comme s’il avait espéré la reconquérir ou, tout au moins, finir sa vie auprès d’elle. Quant à Golda, trop investie dans la politique, sa seule véritable passion, et trop jalouse de sa liberté, elle n’a jamais envisagé, sauf peut-être lors de sa liaison avec Zalman Shazar, de retomber dans une relation conjugale impliquant fidélité, dépendance et jalousie. Ainsi, celle qui, selon la légende de la famille Mabovitch, avait hérité symboliquement de la force vitale de quatre enfants mâles mort-nés, s’était trouvée investie, eu égard aux stéréotypes de l’époque, d’une personnalité incluant de nombreuses composantes masculines présentes dès sa prime enfance et renforcées par la suite. Son statut d’enfant adulée, investie de pouvoirs quasi surnaturels, l’a en quelque sorte protégée des inhibitions morales, sociales et sexuelles inhérentes aux femmes de sa génération, avec toutefois quelques nuances en Palestine, où les pères fondateurs espéraient mettre à mal les vieux tabous.

Ainsi, dans les kibboutz, les femmes effectuant des travaux de force se libéraient plus facilement du joug des modèles traditionnels, sans nécessairement passer par le féminisme, tant décrié par Golda, qui n'intériorisa jamais des modèles répressifs spécifiquement féminins.

Dotée apparemment d'une sensualité exigeante, elle vivait ses liaisons dans le secret le plus absolu, sorte de compromis entre

la force impérative du désir et le souci de ménager sa réputation afin de se conformer aux normes sociales d'une société moins libérée que certains le prétendaient ou l'auraient souhaité ; sans doute aussi pour ménager ses enfants, très attachés à leur père. Par ailleurs, les femmes politiques n'étant pas légion, afficher ostensiblement sa vie sexuelle aurait risqué de nuire à son image et de compromettre son ascension. Or, Golda était bien trop ambitieuse et fine mouche pour ne pas sentir que, même dans le contexte du mouvement sioniste de la gauche laïque, une femme politique ne pouvait se comporter publiquement comme un homme. Les témoignages de ses proches laissent cependant entrevoir que cette situation était loin de la satisfaire et qu'elle souffrait de l'indisponibilité de ses amants, qu'elle rencontrait le plus souvent pour des « cinq à sept » frustrants dans un hôtel de Tel Aviv, situé près de la Histadrout, ou lors de déplacements à l'étranger. Cela n'empêchait pas David Remez, qui menait de front plusieurs liaisons, de la menacer d'une rupture définitive chaque fois qu'il la soupçonnait d'une nouvelle infidélité. Ainsi, Remez, aussi volage que jaloux, rompit avec elle pour la énième fois en apprenant, au cours des années 1940, sa liaison avec le séduisant Zalman Aran. Aux amants israéliens de Golda, l'historien Yossi Goldstein ajoute le chef de l'Hachomer Hatzaïr, Yaakov Hazan, que Golda néglige de mentionner dans son autobiographie, où figurent cependant la plupart des hommes ayant joué un rôle capital dans sa vie qu'il s'agisse d'amants ou d'amis indéfectibles. Dans la liste des amants, deux Américains, Henry Montor et Louis H. (Lou) Boyar, qui l'épaulèrent dans ses campagnes de collecte de fonds les plus spectaculaires, ce qui lui valut d'être considérée par Ben Gourion comme « la femme qui a permis à l'État juif d'exister ».

Mais celui qui, semble-t-il, compta le plus dans sa vie, même si leur liaison fut entrecoupée de ruptures orageuses, d'infidélités et de réconciliations passionnées, fut sans conteste David Remez, avec lequel, l'année de ses

cinquante-trois ans, Golda envisageait de reprendre une vie de couple, son amant étant veuf depuis peu[4]. Mais le destin ne l'a pas exaucée ; Remez fut terrassé par le cancer, dont il souffrait depuis quelques années, en 1951, à l'âge de soixante-cinq ans, précédant Morris de quelques jours. Des photos prises à la Knesset ou lors d'autres circonstances officielles montrent David et Golda assis côte à côte, se murmurant des secrets à l'oreille et donnant l'impression de se tenir la main, sans souci désormais de se compromettre.

L'allusion à Remez, faite par Shulamit Aloni à la Knesset, provoqua l'hilarité de la salle, à cause du double sens du mot *remez* qui, en hébreu, signifie « allusion » ou « indice ». Naguère, il donnait lieu à des jeux de mots salaces faisant la joie des initiés. Ainsi, certains s'amusaient à dire qu'il suffisait à Golda d'un *remez* pour se sentir comblée ! Parfois, il s'agissait aussi d'évoquer la liaison secrète et adultérine de Golda Meyerson et de David Remez, de douze ans son aîné, qui, en l'apercevant pour la première fois lors d'une réunion à Degania, s'était d'emblée senti attiré par le charme et le rayonnement de la nouvelle venue dont l'assurance et l'insolence laissaient augurer une personnalité hors du commun. Lorsque Golda décide de s'éloigner de Morris, Remez en profite pour lui lancer aussitôt une bouée de sauvetage en l'engageant comme secrétaire du Moetzet Hapolaot. C'est également grâce à la protection de Remez, qui l'a formée et a favorisé son ascension au sein du Yeshouv et du Mapaï, que Golda, sans avoir l'expérience et la formation intellectuelle des autres dirigeants, a gravi si rapidement les échelons du pouvoir.

Ainsi, tout au long de leur relation, Golda s'est constamment appuyée sur le soutien et les conseils de Remez, d'où son désespoir en apprenant le décès brutal de celui avec lequel elle entretenait depuis presque trois décennies une relation orageuse et passionnée, tout en le considérant comme son meilleur ami. De là à dire qu'il était son amant par intérêt serait, selon Yossi Goldstein, injurieux et méprisant, tant pour elle que pour Remez : « S'il l'a poussée en avant, c'est qu'il avait perçu d'emblée son intelligence, sa solidité, son intégrité morale et la profondeur de son engagement à la Cause[5]. » Quant à Remez, il avait beau être amoureux de Golda, cela ne l'a pas empêché de mener de front quatre autres liaisons (selon Yossi Goldstein). Cela étant, Golda est la seule femme dont il s'est soucié de favoriser la carrière, ayant très vite pressenti qu'elle réussirait au-delà de ses espoirs.

Pour dédouaner David Remez du soupçon d'avoir un temps abusé de son pouvoir, Yossi Goldstein ajoute que, s'il a confié à Golda des responsabilités de plus en plus importantes, ce n'était pas parce qu'il était amoureux d'elle, mais parce qu'il l'admirait sincèrement. Yossi Goldstein estime qu'en tout état de cause, même sans le soutien de Remez, Golda serait parvenue à s'imposer et à accéder aux plus hautes sphères du pouvoir.

Leur relation, pleine de désir et de jalousie, mais aussi d'amitié et de complicité, était vécue dans le secret absolu. Mais leurs proches n'étaient pas dupes, d'autant qu'ils habitaient près l'un de l'autre ; Remez passait souvent voir Golda à l'improviste et elle était reçue chez lui avec ses enfants. Les liens de Golda avec les fils de Remez ont d'ailleurs perduré bien après le décès de leur père. Ainsi, quand elle était ministre des Affaires étrangères, elle confia d'importantes responsabilités à Gédéon Remez. Quant à l'épouse de Remez, malgré sa jalousie, elle admirait Golda, et tout comme l'épouse de Shazar, les deux femmes feignaient d'ignorer les infidélités de leur époux pour éviter le divorce[6]. Chose étrange, les secrets de sa vie privée ont dû peser sur la conscience de Golda, car, sur son lit de mort, elle aurait confié à des proches que « les choses devaient être dites après sa mort » !

Lors de sa rencontre avec Golda Meyerson, Remez avait une maîtresse attitrée, qui passait pour être une très belle femme, Gusta, affiliée à l'antenne des Pioneer Women de Haïfa. À cause du sens du mot *remez*, lorsque la grossesse de Gusta devint visible, l'identité du père s'apparentant à un secret de polichinelle, certains disaient en guise de plaisanterie : « Gusta a un *remez* » (indice). Tout le monde s'esclaffait, sauf la pauvre Gusta, qui espérait que Remez divorcerait enfin pour l'épouser, et Golda, dévorée de jalousie. Malgré son tempérament volage, Remez semblait très attaché à son foyer et à sa charmante épouse, Luba, de neuf ans son aînée, qui, en 1914, l'avait suivi en Palestine, sans partager sa fibre sioniste. Quant à Golda et Gusta, en dépit de leur rivalité, elles donnaient l'impression de s'apprécier et de se respecter chaque fois qu'elles se rencontraient. Bref, tout le monde acceptait la situation, mais Golda, confrontée à l'infidélité de Remez, se lança dans une histoire passionnée avec Zalman Shazar, puis enchaîna les liaisons, apparemment sans l'ombre d'un remords.

Dans son autobiographie, Golda rend un hommage appuyé aux dirigeants pour lesquels elle éprouvait le plus d'admiration, d'amitié et d'estime. Parmi

eux : David Remez, Zalman Shazar, Berl Katznelson, que l'on soupçonne d'avoir été l'un de ses amants épisodiques, mais aussi Yosef Sprinzak, président de la première Knesset, resté un ami proche, et Levi Eshkol, à qui elle succéda au poste de Premier ministre. Golda estimait Eshkol pour ses qualités humaines, mais leurs relations sont restées exclusivement amicales et professionnelles. Curieusement, en lisant son autobiographie, on ne trouve pas de remarques désobligeantes sur Eshkol, qui, lorsqu'il fut nommé Premier ministre à la suite de la seconde démission de Ben Gourion, s'est pourtant bien gardé de la reconduire comme ministre des Affaires étrangères ou de lui confier un autre portefeuille, car, dit-on, il se méfiait de sa forte personnalité[7]. Cela ne l'empêcha pas d'établir des parallèles entre les personnalités de Remez et d'Eshkol, dont elle appréciait l'abord chaleureux, le sens de l'humour, le pragmatisme à toute épreuve et l'esprit pratique. Elle se plaisait à rappeler que, lorsque Remez ou Eshkol dirigeaient le Solel Boneh, l'un et l'autre s'évertuaient à résoudre et à simplifier les problèmes pratiques de la Histadrout, que ce soit en matière de transports, de constructions de routes, de ports ou d'aéroports. En Remez, elle admirait à la fois l'intellectuel et l'homme d'action ; le pionnier qui, dès son arrivée en Palestine, délaissa les théories marxistes de sa jeunesse russe pour se former à l'agriculture, le travailleur acharné qui, durant quatre années de dur labeur dans des kibboutz de diverses obédiences, mania la houe et la bêche le jour, la plume du poète la nuit. Le même Remez qui étudia le droit à l'université d'Istanbul, et qui, lors de la Première Guerre mondiale, combattit dans l'armée turque (alliée de l'Allemagne) aux côtés de Moshé Sharett.

À propos de leur relation, elle se contente de noter : « Nous nous voyions beaucoup tous les deux et nous avions beaucoup en commun dans notre façon d'aborder les problèmes. Remez était l'un de mes très rares camarades avec qui j'allais jusqu'à discuter de n'importe quel problème privé, en dehors de la politique, et j'avais une très grande confiance en ses avis et ses conseils. Même aujourd'hui, il me manque. » En l'occurrence, il s'agit de sa seule allusion au deuil prolongé dans lequel l'a plongée la disparition brutale de son amant, dont elle s'était beaucoup rapprochée les dernières années.

Lorsqu'elle se lie avec Zalman Rubashov-Shazar (1889-1974), époux de Rachel Katznelson et beau-frère de Berl, Golda est déjà la protégée de David Remez. Nul n'ignore qu'il entretient depuis plusieurs années une liaison

passionnée avec une jeune poétesse phtisique d'origine russe, Rachel Blaustein[8] (1890-1931), qui, dans ses poèmes, évoque avec emphase et lyrisme son amour pour lui. Si l'on se reporte à la description faite par Golda de la première apparition de Zalman dans sa vie, force est de constater qu'elle éprouva un véritable coup de foudre. Ainsi, ce n'est pas fortuit si, quarante ans plus tard, en dépit de son souci de préserver ses secrets, elle laisse affleurer son émoi d'antan en évoquant cet instant magique : « Je [le] rencontrai pour la première fois peu après notre départ de Merhavia et notre retour à Tel Aviv. C'était le 1er mai, fête du Travail, et j'étais allée avec Morris à un grand rassemblement programmé par la Histadrout dans la cour du gymnasium [lycée] d'Herzliya. […] Je n'ai jamais apprécié les longs discours […] et mon esprit vagabondait un peu, quand un jeune homme se leva pour prendre la parole. Je le vois encore : vigoureux dans sa *rubashka*[9], ceinturée autour de la taille, et son pantalon kaki. Il parla avec tant de ferveur et d'enthousiasme, et son hébreu était si merveilleux que je demandai aussitôt qui il était. On me répondit sur un ton de reproche… "Mais c'est Rubashov, le poète, l'écrivain, l'un des hommes les plus importants du Yeshouv[10]." »

Exceptionnellement, Golda laisse entrevoir qu'elle a été éperdument amoureuse de Shazar, dont elle est restée proche jusqu'à la fin de sa vie, même si leur liaison fut relativement brève. Il est clair que si la femme de vingt-cinq ans n'avait pas été attirée d'emblée par l'allure virile de Shazar, sa culture et ses talents d'orateur, elle ne se serait pas souvenue avec une telle précision de son apparition dans sa vie. Elle n'aurait pas davantage éprouvé une telle délectation à évoquer cet instant magique, ni à faire un éloge aussi appuyé de celui dont elle admirait alors les talents d'orateur, même si, sur le tard, elle jugeait ses discours interminables, confus et complètement à côté de la plaque, compte tenu de la fonction honorifique de Shazar nommé à la présidence de l'État d'Israël pour deux mandats successifs. Elle estimait toutefois que, contrairement à la plupart des dirigeants de la Deuxième Alyah, Zalman Shazar était l'un des seuls, avec Ben Gourion, à se distinguer. Golda considérait que, contrairement à certaines personnalités du Yeshouv, qui, en d'autres circonstances, auraient eu des carrières médiocres, Shazar était l'un des seuls qui, grâce à ses capacités intellectuelles, se serait détaché du lot : « Il était remarquablement doué. C'était un érudit profondément versé dans l'exégèse juive… C'était aussi un journaliste, un écrivain et un directeur

de revue de grand talent. […] Quand j'en vins à le connaître, je fus tout aussi vivement frappée par lui, et par la suite nous finîmes par devenir des amis très intimes. »

Ce que Golda n'avouera jamais – mais que la lettre de Remez, citée dans le chapitre 4, illustre clairement[11] –, c'est qu'elle menait de front ses liaisons avec Remez et Shazar, par ailleurs amis intimes de longue date, sans culpabilité aucune. Golda estimait sans doute qu'en matière de relations amoureuses et de sexualité les femmes disposaient des mêmes droits que les hommes, et donc qu'il n'y avait aucune raison d'être fidèle à des amants volages. Dans le cas présent, comment ne pas la considérer, en tout cas dans le domaine des mœurs, à l'avant-garde de certains combats des femmes, même si elle ne s'est jamais considérée comme une féministe.

Au bout d'un moment cependant, le tiraillement entre les deux hommes, réputés aussi possessifs l'un que l'autre, provoqua des tensions si pénibles que Golda saisit le prétexte de la santé de sa fille pour s'enfuir aux États-Unis, où Shazar ne tarda pas à la rejoindre pour poursuivre ses études. Berl Katznelson, lui-même érudit dans le domaine des études talmudiques, admirait les travaux de Shazar sur les messianismes juifs. Il lui avait donc conseillé de se rendre aux États-Unis pour terminer sa thèse commencée à Berlin bien des années auparavant. Le moment paraissait d'autant plus propice qu'avant de faire son *alyah* Shazar avait rencontré à Vienne le professeur Salo Baron, nommé depuis peu à la tête du département des études juives de Columbia, un brillant historien dont l'*Histoire d'Israël* allait faire date[12].

Il était prévu que, durant son séjour aux États-Unis, Shazar ferait une tournée de conférences dans le pays. Une fois sur place, Golda et lui s'arrangèrent pour faire coïncider leurs déplacements dans les villes où elle se rendait pour parler des Femmes pionnières et lui pour traiter du sionisme ou des sujets religieux qui le passionnaient. Shazar avait en effet grandi dans une famille orthodoxe, descendant en droite ligne de la célèbre dynastie hassidique des Loubavitch. Avant de s'orienter vers des études profanes, il avait été éduqué dans des *yeshivot* ; curieusement, son intérêt précoce pour le sionisme ne l'avait pas éloigné du judaïsme et de la religion. Même s'il ne pratiquait plus, une fois nommé ministre de l'Éducation du premier gouvernement d'Israël, il avait imposé le shabbat comme jour de repos, le

maintien à l'école primaire et secondaire d'un enseignement religieux et le respect des fêtes juives. Bien que résolument athée, Golda admirait Shazar autant pour sa culture et ses connaissances bibliques que pour ses idées socialistes. Elle lui était surtout reconnaissante d'avoir fait promulguer une loi imposant « l'instruction gratuite et de la plus haute qualité pour tous les enfants de quatre à dix-huit ans[13] ».

Une fois rassurée sur la guérison de Sarah, qui en dehors d'un contrôle régulier à l'hôpital ne recevait plus aucun traitement, Golda eut toute latitude pour rencontrer son amoureux venu la rejoindre à New York. Elle séjournait alors dans un hôtel proche de celui de Shazar, et non à Brooklyn, chez les Goodman, à qui elle avait confié ses enfants. À New York, les amants avaient beau s'efforcer de dissimuler leur liaison, il suffisait de les voir se parler pour deviner la nature passionnée de leur relation. Selon divers témoins les ayant fréquentés assidûment durant la période américaine, il était rare qu'au cours d'une conversation Shazar ne fît pas allusion à une initiative ou à un propos pertinent de Golda. Un certain Gershon Levi, qui assistait lui aussi au séminaire de Salo Baron, se rappelle que le soir Shazar faisait des conférences en yiddish et que Golda, présente dans la salle, l'écoutait religieusement. Il se souvient aussi de l'avoir aperçue une fois dans le hall du Mont Royal Hotel, où logeait Shazar. Sachant qu'elle le voyait souvent, il s'était permis de l'aborder pour lui remettre des documents pour ce dernier ; elle lui avait alors déclaré, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, qu'en montant (se coucher ?) elle ne manquerait pas de les lui donner : « À l'époque, Shazar ne portait pas de moustache et il était encore mince et séduisant. Quand il parlait, c'était sous l'emprise de l'émotion ; le plus souvent, il était intarissable car il se laissait emporter par son imagination jusqu'à oublier son sujet. Pour ses amis, Shazar représentait une force morale, quelqu'un qu'on pouvait aller voir si on se sentait déprimé et si on éprouvait le besoin d'être réconforté. » D'après d'autres témoins, son influence sur Golda était très visible : « Il se conduisait avec elle comme un professeur, lui faisant lire des ouvrages qu'elle n'aurait jamais eu l'idée de lire par elle-même, l'aidant à enrichir son vocabulaire qui même en anglais était assez peu étendu. Pour lui plaire, Golda se conduisait comme une élève pleine de bonne volonté. Shazar était un orateur éblouissant, doté d'une voix mélodieuse qui hypnotisait ses auditoires, alors que Golda avait une voix

sourde et monotone et surtout ne déviait jamais de l'objectif qui lui était fixé[14]. »

Tous les témoins interrogés par les biographes américains de Golda confirment que sa manière de s'exprimer présentait un contraste saisissant avec celle de Shazar, qui, en toutes circonstances, se montrait un orateur brillant, tandis que Golda, peu prolixe en temps ordinaire, s'exprimait en public comme dans la vie quotidienne, en hébreu comme en anglais, avec un vocabulaire basique. Toutefois, ils ne manquaient pas de souligner à quel point ses mots si simples avaient l'art de toucher son auditoire : « Chez elle, il y avait toujours le souci de se contenir, de ne donner que le strict nécessaire. Ses images faisaient appel à l'émotion. Ses propos s'adressaient plus au cœur, à l'affectivité qu'à l'intelligence. Même si elle se contrôlait en permanence, elle avait l'art d'émouvoir les gens, de leur donner l'envie d'aider. Les femmes l'écoutaient en pleurant et les hommes se tortillaient sur leur siège, puis, sous l'effet de la culpabilité, mettaient la main au portefeuille[15]. » Sans doute Golda n'était-elle pas assez cultivée ou mondaine pour se livrer à des digressions infinies comme Shazar, mais surtout, elle avait un esprit trop pratique pour se détourner de son objectif. La plupart des témoins signalent en outre que, contrairement à ses collègues, elle ne s'attardait pas à bavarder et se montrait généralement avare de confidences. Cela ne l'a pas empêchée un jour, sous le coup de l'émotion, de raconter à une collègue, Leah Biskin, que Shazar lui avait proposé de l'épouser. À l'inverse de Shazar, Golda faisait les choses avec célérité et efficacité, mais une autre collègue des Pioneer Women, qui souligne que certaines subtilités lui échappaient, rappelle : « Ainsi, alors que l'Amérique était encore en pleine Dépression, elle ne comprenait pas que les jeunes Juifs refusent de relever le défi d'émigrer en Palestine. » Une autre, nettement plus critique, ajoute : « Elle avait alors trente-quatre ans. C'était une personnalité avec un esprit monolithique qui prenait ses idées dans les directives du Parti travailliste et donnait l'impression de ne pas penser par elle-même. Ce n'est que bien plus tard qu'elle a contribué à formuler ce que disait le parti, mais une fois que c'était dit, elle suivait aveuglément les directives comme si c'était gravé en elle. » Une troisième complète : « C'était une activiste forcenée. Quand elle aidait à emballer des matzot dans un entrepôt du Bronx, pour éviter une perte de temps, elle enseignait en même temps aux femmes

qui travaillaient avec elle les dernières chansons du Yeshouv et aussi des danses israéliennes, et toutes s'attardaient parfois à danser jusqu'à l'aube[16]. »

L'une de ses collègues américaines, qui s'est littéralement prise de passion pour Golda, était une jeune célibataire, venue de Lituanie : Leah Biskin, une fille simple, très maigre, avec un visage ingrat, un léger strabisme et des lunettes, dont l'unique charme résidait dans une voix chaude de contralto. Ses camarades disaient qu'à « vingt-cinq ans Leah avait déjà tout de la vieille fille et personne n'imaginait qu'un jour un homme entrerait dans sa vie ». Secrétaire au bureau new-yorkais des Femmes pionnières, Leah y avait fait la connaissance de Golda, à laquelle elle s'était vite attachée. Golda pouvait lui demander n'importe quoi, Leah se montrait toujours disponible. Le plus souvent, elle donnait d'ailleurs l'impression d'anticiper les désirs et les besoins de Golda, devenue son modèle. En se mettant à son service avec un dévouement et une disponibilité inouïs, Leah avait réussi à devenir son amie intime et sa confidente. En 1934, elle l'avait suivie en Palestine, s'était installée dans son appartement, et passe pour l'avoir servie avec le même attachement jusqu'à la fin de ses jours. Selon plusieurs témoins : « Elle disait toujours à Golda ce qu'elle voulait entendre. Elle respectait ses secrets et n'a jamais trahi aucune de ses confidences. En contrepartie Golda se montrait bienveillante avec Leah à qui elle faisait une confiance absolue. » Selon Judith Goodman, qui connaissait Golda de longue date, il semblerait qu'à Tel Aviv les deux femmes partageaient la même chambre mais ne voulaient pas que cela se sache : « Leah était une personne adorable qui voua toute sa vie un culte à Golda dont elle disait : "Il y a une telle sincérité en elle, une telle capacité à présenter les choses d'une manière directe qu'on sent et qu'on visualise immédiatement ce dont elle parle." » Judith Goodman tient aussi à préciser que son auditoire croyait en Golda car « elle avait une manière de toucher les gens directement, sans la moindre affectation, et que partout où elle passait les jeunes femmes la suivaient et l'écoutaient religieusement car elle représentait ce que la plupart d'entre elles auraient voulu devenir si elles en avaient eu le courage ».

Un certain Jacob Katzman, qui partageait avec Golda un étroit cagibi dans un building regroupant plusieurs institutions juives et situé au 1133 Broadway, en plein quartier de la confection et du textile, la décrivait ainsi : « C'était une femme très ouverte, avec un abord très simple, et qui se faisait

facilement des amis. C'était le genre de femmes à rassurer les autres femmes et à leur donner tout de suite l'impression d'être des sœurs. Les paroles qui sortaient de sa bouche étaient comme des perles, des gemmes de sagesse, alors que Shazar était un homme brillant, avec une imagination débordante, mais qui perdait souvent le fil de son discours. […] Mais ses propos étaient toujours intéressants car il était extrêmement érudit. […] En outre, cet homme charmant aimait les femmes qui le lui rendaient bien[17] ! »

Mais Shazar dut regagner la Palestine avant elle, et Golda sombra dans un état dépressif qui s'aggrava encore après son retour. Elle s'attendait en effet à ce que Shazar, comme il l'avait promis à maintes reprises, divorçât pour l'épouser. Mais, entre-temps, il était tombé amoureux d'une amie de sa femme ; le divorce n'était donc plus à l'ordre du jour. Golda se sentit trahie et bafouée. Ainsi, lorsque ses amies lui demandaient pourquoi elle tardait tant à divorcer, elle répondait sur un ton amer que Morris refuserait le divorce et que, de toute façon, elle n'envisageait pas de se remarier. Alors, à quoi bon divorcer ! Elle avait beau appartenir à une génération de pionniers pour qui les relations sexuelles hors mariage, y compris pour les femmes, n'étaient plus un tabou, il n'en demeurait pas moins que la plupart de celles qui n'étaient pas casées recherchaient un engagement affectif sérieux et que celles qui l'étaient ne voulaient pas être répudiées. Toutefois, à cette période précise, Golda aurait sans doute souhaité légitimer sa liaison avec Shazar, et elle mit longtemps à se remettre de cet abandon. Mais comme elle supportait encore plus mal la solitude, qu'elle avait besoin qu'on lui manifestât de la tendresse et de la sollicitude, elle se réconcilia avec Remez qui, si l'on se fie aux lettres qu'il lui envoya dès son retour, attendait avec impatience ce moment. Il lui écrivait en particulier qu'il était disposé à lui pardonner ses trahisons, « que les problèmes entre eux [étaient] comme des mauvais rêves qui se dissipent au réveil », que leur séparation ne pouvait être définitive : « Je continue à croire qu'il y aura encore des moments lumineux entre nous parce que, chère *Chaya*, l'ombre qui nous a séparés dans le passé et qui se manifestera sans doute encore dans l'avenir n'était ou ne sera à chaque fois qu'un cauchemar[18]. » Golda était toute disposée à le croire, d'autant qu'entre-temps Remez s'était réconcilié avec son grand ami Shazar. Entre Golda et Zalman, qui se croisaient quasi quotidiennement dans les réunions de la Histadrout ou du Mapaï, il n'y eut jamais de rupture définitive. Des lettres

quelque peu ambiguës datées de 1946 et 1947 donnent en effet l'impression que leur liaison reprenait de temps à autre pour de brèves retrouvailles. Ainsi, une lettre de Shazar datée du 11 octobre 1945, envoyée de Paris, et où il lui donne le nom affectueux de *Goldiniu,* confirme cette impression. Il lui rappelle à quel point il s'est senti ému en la voyant gravir l'estrade, et qu'il a écouté attentivement ses paroles qui lui sont allées droit au cœur et qu'il se sentait heureux d'apprendre qu'elle se rétablissait d'un accident de santé. Tout comme Remez à d'autres occasions, il lui recommande de ne pas trop travailler, de reprendre ses activités d'une manière raisonnable et avec précaution. Un peu plus loin, le ton devient nettement plus intime. Il lui dit que « son âme se sent tout excitée en pensant à elle ». Il ajoute qu'à Paris elle leur a manqué à tous, et à lui en particulier, car « pendant toute la durée du Congrès il a senti que son esprit et son cœur étaient présents à leurs côtés[19] ». Avec les années, leur passion a fait place à une solide amitié qui perdura jusqu'au décès de Shazar, en 1974, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, un an après son départ de la présidence de l'État d'Israël[20].

Comprenant qu'en parlant de « cauchemars nocturnes s'évanouissant au petit matin » Remez l'absolvait pour sa trahison, et que seul comptait désormais l'avenir radieux qui s'offrait à eux, Golda réalisa combien cet homme avait un cœur noble et aimant, et combien elle l'avait blessé. Elle lui écrivit alors pour solliciter son pardon, prétextant qu'elle avait traversé une période difficile où elle était en quête de « sa vérité émotionnelle ». Elle insistait sur son besoin de le voir, de lui parler, ajoutant que le souvenir de tout ce qui s'était passé entre eux restait infiniment précieux à son cœur. En écrivant cela, Golda était indubitablement sincère, mais après deux ans d'absence, pour reprendre pied et changer d'affectation, elle pouvait difficilement se passer du soutien de Remez, nommé secrétaire général de la Histadrout, au deuxième rang des dirigeants du Yeshouv, juste derrière Ben Gourion.

Par ailleurs, rares étaient les dirigeants capables de se montrer aussi pragmatiques et patients que Remez, et surtout de faire preuve d'une telle capacité d'écoute. Au lieu de trancher seul et arbitrairement, David Remez recherchait d'abord la concertation, mais, une fois sa décision prise, il passait à l'action sans atermoiement et sans jamais reléguer ses idéaux au second plan. S'il n'avait rien de l'intellectuel flamboyant ou de l'orateur cultivant les

envolées lyriques façon Shazar, il n'en était pas moins un amoureux passionné de la langue hébraïque, un linguiste inventif auquel le vocabulaire hébraïque devait plusieurs de ses trouvailles, en même temps qu'un juriste rigoureux. Il était à la fois un poète qui, dans ses lettres d'amour à celle qu'il appelait affectueusement *Chaya*, maniait volontiers les métaphores lyriques, et un leader respecté qui prononçait ses discours d'une voix tranquille, pesant soigneusement chaque terme. Son approche pragmatique des problèmes était comparable à celle de Golda, à la différence près qu'il était infiniment plus cultivé et plus mesuré dans ses propos. Ainsi, là où elle suivait ses intuitions, Remez procédait d'abord à une analyse méthodique des problèmes à résoudre. Golda avait une extrême confiance en son jugement, confessant même à ses proches que, au cours de ses années de formation à la Histadrout et même bien après, elle s'abstenait de prendre une décision sans d'abord en référer à Remez. Bien après sa mort, elle s'interrogeait encore pour savoir ce qu'il lui aurait conseillé dans telle ou telle situation délicate. Selon un témoin : « Sans Remez, elle ne bougeait pas… Remez lui donnait une assise intellectuelle. Et quand ce qu'elle faisait allait dans la bonne voie, il ne manquait pas de la féliciter et de l'encourager à continuer. Il était véritablement l'homme fort de sa vie, son amant et son mentor et elle avait vraiment besoin de lui[21]. » Golda aurait d'ailleurs déclaré un jour au fils aîné de Remez « que son père était sa boussole, et qu'avant de décider elle s'appuyait toujours sur ses conseils et ses directives[22] ».

D'une façon générale, et contrairement à l'impression d'assurance qu'elle donnait, Golda était souvent tiraillée par le doute. C'est certainement pour cette raison qu'elle laissait les autres exprimer leur opinion avant de se prononcer, quitte le plus souvent à ne pas tenir compte de leurs avis et à se montrer parfois peu indulgente, voire vindicative avec ceux qui l'avaient contredite comme l'ont souligné plusieurs témoins. Sans doute est-ce aussi la raison pour laquelle, au fur et à mesure de ses responsabilités, le soutien de Remez lui paraissait si précieux.

Dans la tourmente des années 1940, les amants se rapprochèrent encore, et, même s'ils ne vivaient pas sous le même toit, sous couvert d'activités et de déplacements professionnels, David passait, dit-on, plus de temps en compagnie de Golda que dans son foyer. Le plus souvent, le couple se rencontrait dans un hôtel de Tel Aviv, propriété de la Histadrout. Avec le

temps, leur nid d'amour devint une sorte de maison de rendez-vous pour les dirigeants du Yeshouv. Au cours des années 1940, Golda ayant été mutée à l'Agence juive de Jérusalem, ils se retrouvaient dans une petite pension proche de son domicile de fonction. Leur vie sentimentale compliquée ne les empêchait pas de se dévouer corps et âme à la création de l'État. Cela valut à Remez d'être nommé à la tête d'un ministère régalien dans le premier gouvernement d'Israël, et, en 1951, d'être honoré par des funérailles nationales.

Lorsque leur relation était au beau fixe, et même s'ils étaient en froid à cause d'une crise de jalousie, dès qu'ils étaient séparés, ne serait-ce que pour quelques jours, ils s'écrivaient de longues missives pour se plaindre de la séparation. Golda confiait à ses amies intimes qu'elle avait besoin de la force de David pour se sentir rassurée et en pleine possession de ses moyens. Parce que l'influence de Remez était perceptible dans les propos de Golda, leur entourage disait qu'il l'avait créée à son image, qu'elle était une copie conforme de ce qu'il pensait, de ce qu'il voulait faire, qu'il lui avait appris comment se comporter avec les politiciens, comment déchiffrer les événements, bref, qu'il lui avait donné les assises et les matériaux pour être la femme qu'elle était devenue. Selon un autre témoin, « Remez avait donné son âme à Golda et Golda avait intériorisé l'esprit de Remez qui la guidait dans tout ce qu'elle a fait jusqu'à sa mort[23] ».

La profondeur de leurs sentiments n'était pas un gage de fidélité pour autant. Même une fois l'âge venu, Remez, bien que très attaché à Golda, n'en restait pas moins sensible aux jolies femmes. Quant à Golda, elle n'était pas du genre à se lamenter longtemps dans son coin, comme elle le laissait entendre à tous ceux qui l'interrogeaient sur sa vie privée et à qui elle répondait n'avoir jamais été une nonne ! Ainsi, à l'orée de la quarantaine, Golda, toujours séduisante, entama une liaison passionnée avec Zalman Aran, un collègue d'un an son cadet, qui partageait son bureau. Né en Ukraine dans une famille orthodoxe, Aran avait reçu une stricte éducation religieuse, puis avait étudié l'agronomie à l'université de Kharkov avec la ferme intention d'émigrer un jour en Palestine, projet réalisé en 1926. Il avait épousé une femme de dix ans son aînée, peu encline à supporter les infidélités de son séducteur de mari. Non seulement Aran avait la réputation d'être beau et séduisant, mais l'énergie et l'intensité qu'il manifestait en toutes

circonstances le rendaient aussi irrésistible. Au moment de sa rencontre avec Golda, Zalman Aran, après avoir officié comme secrétaire du Mapaï, venait d'être nommé secrétaire du Syndicat des travailleurs, un poste important, le plaçant directement sous l'autorité de David Remez qui, très vite, dut avoir vent de leur liaison. Si Shazar contribua à enrichir l'esprit de Golda et Remez à lui inculquer sa culture politique et à veiller à son ascension, Aran, excessif en tout, lui fit découvrir la fantaisie. Lui qui, dans l'exercice de ses fonctions, passait pour se montrer extrêmement exigeant et rigoureux, voire impitoyable avec ceux dont l'assiduité au travail ou le dévouement au parti laissaient à désirer, changeait radicalement d'attitude en présence de sa bien-aimée. Selon plusieurs témoins, il se comportait alors comme un adolescent romantique en adoration devant son idole. Quant à Golda, elle l'appréciait car il avait le don de la faire rire, un exploit appréciable aux yeux d'une femme habituée à tout sacrifier au devoir, en particulier en ces temps troublés, où, en plus de ses responsabilités écrasantes, elle souffrait de son impuissance à secourir les Juifs européens persécutés. Par ailleurs, elle supportait de plus en plus mal les difficultés auxquelles était confronté le Yeshouv et ses rapports conflictuels avec les Britanniques. Les relations entre Juifs et Britanniques s'étaient en effet terriblement aggravées depuis la publication du dernier *Livre blanc*, qui réduisait presque à néant les promesses de la déclaration Balfour en matière d'émigration et d'acquisition de terres arabes.

La liaison entre Golda et Aran s'ébruita à la suite d'une conférence à Jérusalem réunissant les principaux dirigeants du Yeshouv dans un même hôtel. Un soir, David Hacohen, alors directeur du Solel Boneh, qui souffrait d'insomnie, décide d'aller faire un tour. En sortant de sa chambre, il croise dans le couloir David Remez, qui quitte manifestement la chambre de Golda. Un peu plus tard, le même Hacohen aperçoit cette fois Zalman Aran qui se glisse dans la chambre de Golda ! Ce manège l'a terriblement choqué, comme il l'a raconté par la suite[24]. Golda et Aran durent se sentir particulièrement gênés par cette mésaventure qui, en plus de faire jaser, provoqua la jalousie et l'indignation de Remez. Outré par le comportement de sa protégée, il lui posa un ultimatum : soit elle rompait avec Aran, soit il ne lui adresserait plus la parole. Golda a dû se sentir déchirée par ce choix cornélien. D'un côté, Zalman Aran, beau, amusant, passionné malgré son caractère possessif ; et de l'autre, David Remez, plus âgé, tout aussi

possessif, et qui l'avait secourue dans les moments les plus pénibles de son existence, soutenue à tous les échelons de son parcours politique, le Pygmalion qui l'avait modelée à son image et à qui elle vouait reconnaissance et admiration. Mais David Remez qui, jusque-là, sa colère calmée, finissait par pardonner, se montra cette fois-ci intraitable. Golda eut beau lui écrire des lettres pleines de remords, affirmer qu'elle l'aimait, que leur amour avait éclairé ses nuits si pleines d'une solitude encore plus pesante depuis leur rupture, Remez resta sourd à ses plaintes. Dans d'autres lettres, elle le suppliait en vain de cesser de durcir son cœur envers elle qui souffrait terriblement lorsque, en réunion, il feignait de l'ignorer ou refusait de lui parler. Si elle s'abaissait ainsi à quémander son pardon, c'est parce qu'en dehors de l'amour qu'elle lui portait, sa relation avec Aran était sans doute moins sécurisante et satisfaisante, sauf vraisemblablement sur le plan sexuel, un élément qui pour Golda ne devait pas être négligeable, même si nul n'aurait soupçonné une telle sensualité chez cette femme réputée si dure et déterminée, et pour laquelle seules semblaient compter l'action politique et la cause sioniste. Contre toute attente, celle qu'on supposait incapable d'avoir des états d'âme tenait à Remez des propos romantiques dignes d'une midinette. Elle lui répétait qu'elle avait besoin de son regard pour tenir le coup, du contact de ses mains pour se sentir vivante. Dans chaque lettre, elle le suppliait de lui pardonner, disait avoir maintes fois remercié Dieu d'avoir permis à leur amour d'exister et qu'elle ne voulait à aucun prix voir leur lien affectif se défaire. Mais elle avait beau clamer son désespoir et ses regrets, pour autant elle ne paraissait pas disposée à renoncer à Aran.

Sans doute est-ce aux conflits sentimentaux dans lesquels Golda se débattait durant ces années cruciales que Marie Syrkin fait allusion en insinuant qu'ils étaient à l'origine de sa dépression nerveuse et des multiples troubles psychosomatiques dont elle avait souffert. Par chance, Golda disposait d'un puissant remède pour se libérer de ses tourments affectifs : l'activisme politique et la Cause, qui primaient sur tout le reste. Habituée à compartimenter sa vie, Golda faisait toujours passer la famille, les amis et les amours après le devoir et les tâches à accomplir, car ils représentaient une sorte d'antidote à ses conflits intimes. À ses proches amies, inquiètes de la persistance de ses états dépressifs, dont la plupart soupçonnaient l'origine, Golda répétait inlassablement combien elle était attachée à son indépendance, combien elle appréciait de ne pas avoir à téléphoner pour s'excuser d'un

retard, combien sa liberté lui était chère… Mais nul n'était dupe car tous savaient qu'elle ne supportait pas la solitude et n'était pas du genre à lire le soir dans son lit, et qu'à défaut de lecture il lui fallait un homme à ses côtés.

Comble d'infortune, durant cette même période 1939-1946, où elle était surchargée de responsabilités et minée par des problèmes personnels, Golda se heurtait quotidiennement à des personnes bornées qui s'opposaient à ses initiatives pour faire progresser les choses et à qui, de guerre lasse, elle finissait par reprocher leur étroitesse d'esprit ou leur mauvaise volonté. Les complications d'une vie sentimentale frustrante avaient peu à peu ébranlé sa robuste santé. Ainsi, elle donnait parfois l'impression à ses proches d'avoir perdu son allant et de s'enfoncer irrémédiablement dans la dépression.

Sa dépression allait encore s'aggraver en apprenant le décès de Berl Katznelson. Un jour d'août 1944, dans l'autobus la ramenant chez elle, elle entendit quelqu'un affirmer que Berl Katznelson venait de mourir d'une crise cardiaque, nouvelle qui la plongea dans un profond désarroi. La disparition brutale de cet homme, qui était l'un des piliers du Yeshouv et sa conscience morale, fut un choc pour tout le pays, et en particulier pour Ben Gourion, dont il était l'unique véritable ami. Selon David Hacohen, en apprenant la nouvelle, Ben Gourion, fou de douleur, s'était enfermé dans sa chambre dont il n'était pas sorti durant vingt-quatre heures. Même sa femme Paula, qui le suppliait de lui ouvrir, ne pouvait l'approcher. À travers la porte, ses proches l'entendaient murmurer entre deux sanglots : « Comment vais-je continuer sans Berl, sans ses conseils ? Tout est impossible sans Berl ! » Pour Golda, sa disparition représentait une perte irréparable car non seulement elle le considérait comme un dirigeant d'une grande probité et d'une sincérité totale, mais il faisait aussi partie du triumvirat qui l'avait soutenue avec bienveillance dès ses débuts. Comme tous les hommes qui avaient compté pour elle, il avait été tour à tour son professeur, le sage dont les conseils éclairés l'avaient orientée et aidée à tracer sa voie, celui dont les prises de position socialistes étaient toujours conformes aux siennes. Si Remez avait été sa bouée de sauvetage, Katznelson était le premier à l'avoir repérée alors qu'elle venait d'arriver à Merhavia. Peut-être y avait-il eu une brève romance entre eux, mais sans que jamais la dimension passionnelle de leur relation n'interfère sur leur amitié. Dans certaines discussions, s'il lui fallait choisir entre le point de vue de Ben Gourion, qu'elle admirait profondément, et celui de Berl, un penseur plus qu'un homme d'action, Golda se rangeait sans

hésiter à l'avis de Berl, comme cela s'était produit lorsqu'il s'était opposé au projet de partition de 1939, prôné en revanche par Ben Gourion à titre de compromis provisoire. Sa confiance en Berl était telle qu'elle lui aurait même donné raison contre Remez.

De Berl Katznelson, un homme de petite taille, jamais coiffé, à l'allure d'éternel étudiant, Golda trace dans son livre un portrait particulièrement émouvant. Elle évoque « le merveilleux sourire [qui] illuminait [son] visage et [son] regard toujours un peu triste mais qui lisait au fond de vous, de sorte que quiconque lui avait jamais parlé ne pouvait plus l'oublier ». Elle laisse également entrevoir que s'il avait vécu plus longtemps, Berl Katznelson aurait été un bien meilleur guide pour la nation [que Ben Gourion], car il aurait évité à l'État d'Israël des orientations néfastes dans plusieurs domaines : « Je suis absolument persuadée que nombre de choses eussent été différentes – en mieux – si Berl avait été à nos côtés, ces trente dernières années. Le mouvement travailliste, dont il était le guide spirituel et le chef incontesté, serait demeuré […] plus fidèle […] à ses déclarations de principe, et peut-être aurions-nous construit une société dotée d'une plus grande égalité. Berl joua un rôle unique au sein du mouvement tout en n'y occupant que très peu de postes officiels. Il ne se déplaçait que rarement pour les réunions […]. De nous tous, y compris Ben Gourion, il fut le seul à être profondément révéré, le seul aussi à nous servir d'autorité morale incontestée et infiniment aimée[25]. »

Au cours de l'année 1946, lorsque Remez est emprisonné par les Britanniques dans le monastère de Latroun, la rupture entre lui et Golda, nommée à titre provisoire responsable politique de l'Agence juive, est effective depuis plusieurs mois. Mais Golda, incapable de s'y résigner, l'inonde de lettres, où reviennent en permanence deux termes : *brachot*, qui en hébreu biblique signifie « bénédiction » et en hébreu moderne « salutation », et *aticot*, qui signifie « choses anciennes » ou « antiquités ». En abusant du terme *aticot*, Golda voulait-elle indiquer affectueusement leur différence d'âge et de position sociale ? David Remez était en effet son aîné de douze ans, son supérieur hiérarchique et son mentor dans l'appareil du parti et des instances dirigeantes de l'État. Ou bien s'agissait-il de sous-entendus intimes à connotation érotique que la rédaction du *Yedioth Ahronoth* avait préféré omettre (ou n'avait pas réussi à déchiffrer) en publiant un

florilège de lettres adressées par Golda à David Remez, durant son emprisonnement[26]. Certaines contiennent en effet des passages riches de propos tendres, parfaitement limpides et révélateurs d'une profonde intimité ; d'autres, en revanche, semblent aussi absurdes que grotesques, leur signification échappant à quiconque ne dispose pas d'un code pour les décrypter. Malgré un vocabulaire hébreu restreint, Golda, qu'on n'imaginait pas si fleur bleue, s'efforce d'exprimer les tourments de son âme et la profondeur de son amour. La fréquence dans chaque lettre des termes *brachot* et *aticot*, systématiquement employés au pluriel, peut aussi faire référence à des secrets politiques. Ainsi, dans une lettre datée de fin août 1946, Golda écrit « *brachot aticot* », qui se traduit approximativement par : « J'ai lu avec joie et plaisir ta liste d'antiquités » ! Et, un peu plus loin : « En général, chaque référence à ces choses anciennes [ou antiquités] éveille en moi une sensation de chaleur ! » La lettre se conclut par la formule sibylline « *brachot, brachot* », que le lecteur est libre d'interpréter à sa guise ! D'autres lettres se terminent par la phrase « sur le chemin des antiquités, (deux fois) mille baisers ». Dans une autre lettre (20 septembre 1946), encore plus mystérieuse, elle écrit : « *brachot hamot* [salutations chaleureuses]. Bonne nuit ; toutes les choses anciennes me reviennent en mémoire. […] L'homme qui avait conquis mon cœur à l'occasion du Témoignage l'a reconquis aujourd'hui à propos du Programme. […] J'étais heureuse d'entendre tes propos. […] Cela fait presque deux heures que mes pensées sont dans les *antiquités*… » La lettre suivante (26 septembre) montre que Golda, en dépit d'un emploi du temps surchargé, s'efforce d'écrire presque quotidiennement à Remez, dont les réponses ne figurent pas au dossier : « Je viens de recevoir ta lettre et tu ne peux te figurer combien de fois j'ai relu ces lignes. À chaque fois j'y découvre d'autres choses. C'est merveilleux d'être capable d'écrire comme toi, et pour moi de pouvoir lire tout ce que tu m'écris. […] Tu me dis que tu ne continueras pas à insister sur la question jusqu'à ce qu'on en parle en face à face. […] Mon cœur est ému à la perspective de te parler de vive voix. […] Il me semble que seul Dieu sait à quel point j'attends cette conversation […]. »

À l'occasion d'une séparation durant les mois précédents, elle écrit : « Je suis seule à la maison et je peux enfin t'écrire plus longuement. J'ai relu encore une fois ta lettre et, en effet, je te répète souvent que je me suis

habituée (est-ce si mal ?), tout au long des années, à faire des choses importantes avec toi. En général, nous avons toujours avancé ensemble dans la même direction, et même quand ce n'était pas le cas, nous nous sentions unis et proches, comme lors du Congrès de 1937 où nous étions pourtant en désaccord. […] Cette harmonie [ou cette grâce[27]], je te la dois car je n'ai jamais vécu cela avec d'autres. Cela signifie que toi seul pouvais me la donner. […] Devoir faire tout ce que j'ai à faire, sans pouvoir t'en parler, c'est horrible pour moi. Même maintenant, chaque jour, chaque action que je fais sans toi équivaut pour moi à escalader une haute montagne ; je surmonte cette épreuve mais avec difficulté. Si seulement je pouvais te parler […] d'une chose que je ne t'ai pas dite… Si tu étais ici maintenant, malgré notre accord, je te téléphonerais pour te demander de passer me voir pour discuter autour d'une tasse de thé […]. *Brachot* de tout mon cœur » (lettre non datée). Dans une autre lettre datant de l'hiver 1946 et illustrant la profonde détresse de Golda durant cette période troublée, car elle est à la fois en mauvaise forme physique et submergée de responsabilités : « Il est 8 heures du soir et je t'écris de mon bureau. Maintenant je m'apprête à aller dîner seule, ensuite j'irai me coucher dans ma misérable chambre. […] Peux-tu me comprendre [quand je te dis] que j'éprouve une profonde nostalgie pour les "choses anciennes" et malgré cela, tout est terriblement fort comme toujours… »

Golda n'ayant jamais été un parangon de fidélité, ses déclarations passionnées ne l'empêcheront pas, durant les deux mois et demi passés aux États-Unis avant la proclamation de l'État, tout comme lorsqu'elle y retournera peu après, d'avoir d'autres aventures amoureuses, qui joueront un rôle important dans sa vie personnelle comme pour la survie de l'État juif. Mais Remez n'était sans doute pas informé de ses incartades américaines, sinon, en 1948, après son accident de voiture, il ne lui aurait pas écrit des lettres aussi tendres et pleines de conseils l'incitant à se ménager pour hâter son rétablissement afin qu'il la retrouve le plus vite possible. Il lui recommande en particulier de se reposer, de se nourrir correctement, de rester calme, d'éviter de s'énerver ou de se mettre en colère. Il lui conseille aussi de ne boire ni trop de vin (un détail ignoré jusque-là !), ni trop de café. Il lui dit enfin qu'ils se rencontreront dès son retour et que leur relation reprendra comme avant. Dans une autre lettre, il répète tous ses conseils et suggestions de manière très paternelle, car il sait pertinemment que Golda est incapable

de se ménager et a tendance à se nourrir n'importe comment et à abuser des excitants[28].

Les amoureux américains

Le charme et la flamme de Golda quand elle plaidait pour la survie de l'État juif, son ton de pasionaria, faisaient d'elle une incomparable et extraordinaire ambassadrice de la cause sioniste qui ralliait sous sa bannière tout ce que la communauté juive américaine comptait de millionnaires, au point de gagner à sa cause des non-sionistes venus l'écouter par curiosité plus que par conviction.

Le « tableau de chasse » de Golda inclut en effet deux milliardaires américains considérés comme des lobbyistes de premier plan dans le cadre des organisations caritatives juives américaines, bien avant la proclamation de l'État. L'un, Henry Montor, opérait sur la côte Est, l'autre, Louis H. Boyar, un *tycoon* de la construction et de la promotion immobilière, rayonnait sur la côte Ouest.

Henry Montor, de sept ans le cadet de Golda, était un bel homme à l'épaisse chevelure brune. Né au Canada, il n'avait pas connu sa mère décédée à sa naissance. Très jeune, il émigre aux États-Unis. Après des études religieuses à l'école rabbinique réformée de Cincinnati, il s'éloigne de la religion et part pour New York dans l'intention de devenir écrivain. Entre-temps, il étudie le droit, s'inscrit au barreau, et épouse l'unique étudiante de l'école rabbinique de Cincinnati. Très tôt, Henry Montor se passionne pour le sionisme et commence sa carrière comme rédacteur à *New Palestine*, l'organe officiel du sionisme américain (1926-1930). Parallèlement, son habileté dans les opérations de collectes de fonds lui vaut d'être nommé vice-président exécutif de la section « collecte de fonds » de la United Palestinian Appeal (Appel Juif unifié pour la Palestine) de 1939 à 1950. Bien que sioniste convaincu, Henry Montor était partisan d'une émigration « sélective ». Ainsi, en 1940, en tant que vice-président exécutif de l'Appel juif unifié[29], il refuse d'intervenir en faveur d'un navire échoué sur le Danube avec à son bord un important contingent de réfugiés juifs désireux de gagner la Palestine. Il pousse ensuite le zèle jusqu'à diffuser à des milliers d'exemplaires une pétition demandant de ne pas soutenir l'émigration clandestine vers la

Palestine. Mais, au lendemain de la guerre, en découvrant l'ampleur du massacre, Montor renie ses théories en faveur de l'émigration sélective. Dès lors, il met tout en œuvre pour faciliter l'émigration indifférenciée des survivants de la Shoah. En 1945, lorsque Ben Gourion se rend aux États-Unis pour recueillir des fonds destinés à armer la Haganah, Montor se met aussitôt à son service. En moins de vingt-quatre heures il parvient à mobiliser quarante des plus importants chefs d'entreprise de la communauté juive pour assister au meeting de Ben Gourion, avec qui il se lie d'amitié. Ainsi, lorsque Golda débarque à New York, au début de l'année 1948, dans le but de solliciter la générosité de ses coreligionnaires en faveur de la survie de l'État juif menacé, Henry Montor se met à son entière disposition. Et il enrôle pour le seconder deux jeunes millionnaires également dévoués à la cause sioniste. L'un, Sam Rothberg, a fait fortune dans l'industrie de la confection ; l'autre, Julian Venezky, est un avocat réputé. Dans son périple à travers les États-Unis, Golda sera en permanence accompagnée par les trois mousquetaires, qui, comme dans le roman d'Alexandre Dumas, étaient en réalité quatre, le quatrième s'appelant Louis Boyar.

Les trois quadragénaires de la côte Est, très impressionnés par l'allocution de Golda à Chicago, étaient devenus au fil des jours ses plus fervents admirateurs, au point de se transformer en une brigade d'éclaireurs qui s'arrangeait pour la devancer dans chaque ville afin de sensibiliser les responsables des communautés juives au programme sioniste et les inviter à mobiliser leurs troupes. Ils devaient en outre veiller à étouffer l'hostilité des non-sionistes, susceptibles de faire entendre des remarques discordantes. Quant à Henry Montor, il ne la quittait pratiquement pas. Officiellement, son rôle était de la conseiller, lui dire comment améliorer son argumentation, la prévenir des espérances, en termes de contributions, selon les publics auxquels elle s'adressait. Officieusement, tous deux vivaient une idylle qui se prolongera quelques années, au gré de leurs rencontres en Israël ou aux États-Unis.

Les succès remportés par Golda en 1948 doivent beaucoup à Henry Montor, expert dans le domaine des collectes où il s'est toujours illustré par une efficacité remarquable. En tant que président exécutif de la Société américaine de développement financier pour Israël (1951-1955), Henry Montor, après avoir élaboré et mis en place une campagne de souscriptions pour le développement d'Israël, réussit l'exploit de superviser la vente

d’environ 190 millions d’obligations israéliennes. En 1955, après avoir divorcé, il démissionne et quitte les États-Unis pour s’établir en Italie. À ses amies, au courant de sa liaison et qui l’interrogent pour savoir si elle va épouser Montor, Golda répond qu’elle n’a nulle intention de se marier. En réalité, elle s’abstient de leur révéler que Montor a mis un point final à leur relation et qu’il est sur le point d’épouser une jeune Italienne, non juive de surcroît. Pour Golda, le choc a dû être rude car elle avait passé le cap de la cinquantaine et la rupture survenait après les décès de Remez et Morris, les deux hommes ayant beaucoup compté pour elle.

Peut-être s’est-elle rapprochée de Lou Boyar après sa rupture avec Montor. Lou Boyar est né la même année que Golda (1898) et l’a précédée de deux ans dans la mort. Il a grandi et étudié à Chicago qu’il quitte à sa majorité pour s’installer sur la côte Ouest, où il fait fortune comme entrepreneur de travaux publics et promoteur immobilier, spécialisé dans la construction de résidences de grand standing. Au départ, il s’est fait connaître pour avoir racheté une partie d’un immense domaine qui avait appartenu au légendaire magnat de la presse américaine, Randolph Hearst, le modèle de *Citizen Kane*, le film d’Orson Welles. Sur cet immense terrain boisé, Lou Boyar fait bâtir des résidences de grand luxe, entourées de verdure, et très appréciées des riches familles juives. Après avoir amassé une fortune considérable, Lou Boyar s’est consacré à des activités de lobbying, dont nombre d’entre elles en faveur d’Israël. Attiré très jeune par le sionisme, il a milité toute sa vie dans des organisations caritatives chargées de recueillir des fonds pour acheter des terres en Palestine et soutenir le futur État juif. Par la suite, il devait assumer la présidence de certaines des plus puissantes organisations philanthropiques judéo-américaines. Peut-être avait-il croisé Golda lors de ses précédents déplacements aux États-Unis, mais leur véritable rencontre date vraisemblablement de sa tournée de 1948. Il semble que Lou Boyar s’était alors chargé de planifier sa tournée de conférences sur la côte Ouest. Grâce à son entregent, il était même parvenu à convaincre nombre de magnats juifs d’Hollywood, mais sans doute aussi certains chefs de file de la mafia juive, avec lesquels il entretenait d’étranges relations, de soutenir financièrement l’existence d’Israël. Parmi les riches donateurs figurait vraisemblablement Meyer Lansky, considéré comme le sorcier de la fraude fiscale, l’un des alter ego d’Al Capone dans la hiérarchie de la pègre américaine, et le chef incontesté de la mafia juive. Dans un procès-verbal du Bureau fédéral

d'investigation de Los Angeles (antenne du ministère de la Justice des États-Unis), on relève, à la date du 17 août 1971, le nom de Lou Boyar accolé à ceux de Golda Meir et de Meyer Lansky ! En l'occurrence, Boyar est soupçonné d'être intervenu auprès du Premier ministre, Golda Meir, en faveur du célèbre gangster venu se réfugier en Israël pour échapper à la justice américaine. Muni d'un simple visa de tourisme, Lansky sollicita sa prolongation dans l'espoir de bénéficier ensuite de la loi du retour que chaque Juif est en droit d'obtenir. Mais c'était sans compter sur la rectitude morale de Golda. En dépit de l'insistance de Lou Boyar et de sa générosité envers Israël, Mme Meir, considérant les antécédents de Lansky, refusa fermement de lui accorder cette faveur[30]. Elle s'opposait en effet à ce que des criminels de droit commun profitent d'une loi conçue en priorité à l'intention des Juifs persécutés. Sans doute y avait-il aussi derrière son refus une raison politique. Elle craignait sans doute, en lui accordant un permis de séjour, de provoquer une brouille entre Israël et les États-Unis, surtout en cette période cruciale. Après la guerre des Six Jours, l'État juif, terriblement isolé, ne pouvait compter sur le soutien d'aucune autre grande puissance que les États-Unis. Les informations figurant dans le mémorandum du ministère de la Justice américaine faisant état d'une romance entre Golda Meir et Lou Boyar se réfèrent à plusieurs articles, dont l'un, paru en première page du très sérieux *Los Angeles Times*, le 17 juin 1971, est illustré par une photo du couple. Il est aussi question d'un reportage publié dans la presse juive des années 1960 relatif à une relation sentimentale entre les deux sexagénaires. La plupart des articles concernant Lou Boyar donnent un aperçu impressionnant de sa carrière et de ses titres honorifiques. Grâce à son esprit d'entreprise et à son énergie hors du commun, Lou Boyar, après la guerre, avait amassé une immense fortune qui lui permit de devenir un homme de pouvoir. Aux dires de certains, grâce à ses activités de lobbying en faveur du Parti démocrate, Lou Boyar, connu pour avoir soutenu la candidature à la présidence d'Harry Truman parmi la communauté juive, intervint avec succès auprès du président pour le convaincre, malgré les réticences du Département d'État, réputé proarabe, voire antisémite, de reconnaître l'existence de l'État juif dès le lendemain de la proclamation. Il existe aussi des photos le montrant aux côtés de Martin Luther King, Marilyn Monroe, ou encore Eleanor Roosevelt. Il semblerait également qu'à la suite de son intervention auprès d'Henry

Morgenthau, l'ancien secrétaire d'État au Trésor de la présidence Roosevelt, Golda ait été reçue par Eleanor Roosevelt, qui avait la réputation d'être une fervente philosémite favorable à la création de l'État d'Israël. Les deux femmes, très admiratives l'une de l'autre avant même de se connaître, avaient sympathisé et s'étaient revues à plusieurs reprises.

Malgré ses relations dans les hautes sphères de l'establishment, la personnalité de Lou Boyar comprenait aussi une part d'ombre, d'où l'intérêt de la justice américaine pour certaines de ses activités, et en particulier ses relations avec l'un des rois de la pègre. Toutefois, Lou Boyar a toujours démenti ces accusations. Selon le *Los Angeles Times*, il semblerait qu'après le décès de son épouse Lou Boyar avait choisi de passer une partie de l'année en Amérique et l'autre en Israël. Il s'était acheté un appartement à Jérusalem où on le rencontrait parfois, bras dessus, bras dessous, avec Golda. Les deux sexagénaires, veufs l'un et l'autre (Morris était décédé en 1951, peu après David Remez), furent aperçus dînant en tête à tête dans divers restaurants. L'article précisait aussi que Lou Boyar avait offert des sommes considérables pour financer la création de plusieurs institutions éducatives, culturelles et philanthropiques en Israël, dont une clinique gratuite pour les plus démunis, et qu'il avait payé de ses deniers l'extension de l'université hébraïque du mont Scopus.

Par le plus grand des hasards, Lou Boyar, Henry Montor et Golda Meir sont morts tous les trois de leucémie, presque au même âge ; Lou Boyar en 1976 à soixante-dix-huit ans, Golda en 1978 dans sa quatre-vingtième année, et Henry Montor à soixante-seize ans en 1982 !

J'ai parcouru un dossier intitulé « Correspondance personnelle de Golda », contenant de nombreuses lettres de proches ou d'admirateurs anonymes ayant écrit pour lui adresser leurs condoléances après la mort de son mari, la féliciter pour sa candidature à la mairie de Tel Aviv ou pour sa nomination au poste de Premier ministre, d'autres pour la remercier d'avoir écrit un livre de mémoires aussi passionnant. Parmi cet amoncellement de lettres, quelques-unes m'ont plongée dans la perplexité. La manière familière et tendre dont certains de ses correspondants, apparemment des familiers, s'adressent à elle en l'appelant « Golda *my love* » ou « Golda *darling* », en lui disant qu'à peine partie elle leur manquait déjà, m'a laissée dubitative. Je me suis demandé si au moins l'une de ces lettres émanait d'un ami proche, d'un amant ancien ou récent. Il est vrai qu'en Amérique le mot *love*, « amour », n'a pas la même

connotation qu'en France, et son usage semble moins sacralisé. Avi Pazner, à qui j'ai posé la question, m'a assurée que la personne en question, qu'il avait bien connue, n'avait que des relations amicales avec Golda. C'est donc la preuve qu'elle inspirait des sentiments de quasi-adulation à ceux qui l'approchaient et dont elle cultivait l'amitié.

L'hypothétique amant palestinien

En 2004, un journaliste du quotidien *Libération*, Sélim Nassib[31], publiait un roman relatant une passion charnelle entre Golda Meir et le descendant d'une riche famille palestinienne qui a réellement existé. Cet homme, Albert Pharaon, vivait entre Beyrouth et Haïfa, siège de la banque familiale que cet amateur de chevaux, passionné de concours hippiques, dirigeait sans grande conviction. Selon les confidences de son petit-fils au journaliste, Albert Pharaon avait confié sous le sceau du secret à sa nièce préférée, installée au Caire, que la raison l'ayant poussé à abandonner du jour au lendemain sa propriété de Beyrouth, sa femme et ses enfants, pour s'installer à Haïfa, était sa rencontre avec une militante sioniste dont il était tombé éperdument amoureux. L'auteur affirme avoir enquêté à Tel Aviv, Jérusalem et Haïfa auprès des proches de Golda et de son biographe[32], mais personne n'avait été en mesure de lui confirmer l'authenticité de cette histoire rocambolesque.

La supposée rencontre entre Albert Pharaon et Golda Meir aurait eu lieu en 1929, lors d'une réception donnée à Jérusalem par le haut-commissaire britannique, à l'occasion de l'anniversaire du roi George V, et à laquelle étaient conviés les membres du corps diplomatique et des personnalités appartenant aux différentes communautés. La délégation juive, composée des principaux dirigeants du Yeshouv, qui, pour la plupart, à l'exception de Moshé Sharett, baragouinaient à peine l'anglais, était accompagnée par la seule autre anglophone de la Histadrout : Golda Meyerson. D'entrée de jeu, Golda aurait remarqué le séduisant banquier palestinien car, lors de cette soirée, après les présentations et quelques propos anodins, elle l'aurait invité à venir la voir dans son appartement de Tel Aviv, le soir où ses enfants étaient absents. Quand Albert Pharaon s'était présenté chez elle, ils n'avaient pas eu besoin de longs préliminaires.

Entre 1929 et 1933, selon les disponibilités de Golda, Albert quittait Haïfa

au volant de sa Rolls pour la retrouver tard dans la soirée. Tout en éprouvant une ardente passion érotique pour son amant palestinien, Golda, qui culpabilisait de vivre dans une telle transgression, aurait décidé, en 1933, de mette un terme à cette liaison sulfureuse après une dernière soirée passée avec son amant, à Haïfa, la veille de son départ pour les États-Unis.

Malgré toutes les tentatives de Pharaon pour renouer avec elle, Golda serait restée inflexible. Elle ne l'aurait revu qu'à deux reprises, en quelque sorte pour le sauver des dangers qui le menaçaient. La première fois, en 1937, en pleine révolte arabe, elle était venue le prévenir de la gravité de la situation et lui conseiller de quitter la ville par prudence, des groupes de résistance juive se préparant à attaquer Haïfa. Une seconde fois en 1948, le lendemain de la proclamation d'indépendance. Alors qu'ils ne s'étaient pas revus depuis onze ans, Golda, accourue à Haïfa à la demande de Ben Gourion pour tenter de dissuader la population arabe de s'enfuir, aurait fait un détour pour dire à son ancien amant de se mettre à l'abri ou de regagner le Liban. Si l'on en croit le romancier, l'amour d'Albert Pharaon pour Golda Meir dura toute sa vie. Faute d'autre confident, il se rendait de temps à autre au Caire pour évoquer avec sa nièce le souvenir impérissable d'une femme qu'il disait avoir aimée éperdument.

À supposer que cette histoire enjolivée soit véridique, et je me plais à le croire, Golda aurait occulté toute trace de sa liaison avec Albert Pharaon. À l'époque, bien plus encore que de nos jours, aimer un Palestinien aurait été considéré par ses pairs comme une faute impardonnable susceptible de compromettre sa carrière politique. Or, Golda était ambitieuse et rien ne devait l'empêcher d'avancer.

1. Il s'agissait d'une réunion hors session parlementaire.

2. On raconte que Shulamit Aloni, longtemps députée du Mapaï puis du Ratz, parti situé à la gauche du Mapaï, par ailleurs l'une des fondatrices du Mouvement de la paix, contesta la nomination de Golda au poste de Premier ministre tant pour des raisons de compétence que pour son refus systématique de dialoguer avec les Arabes. Elle proposa qu'à titre de compensation elle accède à la présidence de l'État, les présidents n'ayant qu'une fonction honorifique. Sa démarche suscita la colère de Golda qui ne pardonna jamais à sa cadette de trente ans d'avoir voulu l'exclure de la vie politique. Shulamit Aloni, particulièrement hostile aux partis religieux, reprochait entre autres à Golda de leur avoir donné gain de cause en laissant voter une loi contraire à la laïcité. Une lettre figurant dans les archives montre que Ben Gourion lui manifesta également sa surprise et sa désapprobation d'avoir cédé lâchement aux pressions des religieux pour des raisons de basse politique. (Dossier 2993/1/P.)

3. Elles figurent dans les archives de l'État à Jérusalem.

4. La pièce de théâtre *Golda's Balcony* et le téléfilm avec Ingrid Bergman s'attardent complaisamment sur sa relation quasi conjugale avec Remez. Bien que le prénom ait été modifié,

Golda, venue assister à la première de la pièce, dans un grand théâtre de Broadway, avec toute sa famille, à qui elle avait offert le voyage en avion et le séjour à New York, non seulement détesta la pièce et l'interprétation d'Anne Bancroft, mais se montra très contrariée, l'auteur et le metteur en scène, qui s'étaient engagés à ne faire aucune allusion à sa vie privée, n'ayant pas respecté leur promesse.

5. *Cf.* Yossi Goldstein, *op. cit.*

6. Le mariage civil n'existant pas en Israël, il était difficile d'obtenir le divorce des tribunaux rabbiniques ailleurs que dans les kibboutz, où le mariage religieux était souvent un simulacre, comme le raconte Amos Oz dans son roman *Un juste repos*.

7. Entretien de l'auteur avec Avi Pazner.

8. Renvoyée de son kibboutz pour cause de tuberculose, Rachel, son nom de poétesse, est morte dans l'isolement, à Tel Aviv. Shazar était alors à New York où il suivait des cours sur les messianismes à l'université Columbia et vivait une romance avec Golda.

9. Genre de blouse russe que les pionniers originaires de Russie portaient alors en Palestine.

10. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

11. Dans cette citation, le code utilisé par les deux amants n'a pas été respecté pour rendre le contenu directement accessible.

12. Salo Wittmayer Baron (1895-1989) est né en Galicie dans une riche famille de banquiers. Après avoir été ordonné rabbin et passé trois doctorats en 1923 à l'université de Vienne, il commence dès 1926 à y enseigner. Il émigre peu après aux États-Unis et, dès 1929, enseigne à l'université de Columbia, où une chaire d'histoire, de littérature et d'institutions juives a été créée à son intention.

13. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

14. Ralph G. Martin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

15. Ralph G. Martin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

16. *Ibid.*

17. Ralph G. Martin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

18. Dès le début de leur liaison, pour éviter d'éventuelles indiscrétions, Remez et Golda avaient élaboré un code secret. Ainsi, le prénom *Gershon* désignait Morris et *Chaya* (à la fois prénom féminin et nom commun signifiant « animal ») était le surnom affectueux employé par Remez pour s'adresser à Golda.

19. La lettre de Shazar et les lettres de Remez datées de 1948 figurent dans les Archives de l'État à Jérusalem, dans le dossier « Correspondance personnelle de Golda Meir ». D'une écriture difficile à déchiffrer, elles m'ont été traduites par Hagit Rotenberg, traductrice du français vers l'hébreu. L'autre partie de la correspondance de Remez a été confiée par son fils aux archives de la Histadrout à Tel Aviv.

20. Shazar a effectué deux mandats présidentiels, soit dix ans au total.

21. Elinor Burkett, *The Iron Lady of the Middle East*, *op. cit.*

22. *Ibid.*

23. Ralph G. Martin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

24. Ralph G. Martin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

25. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

26. Supplément mensuel du *Yedioth Ahronoth*, avril 2008. Article de Nehama Douek. Le dossier s'intitulait : « Sais-tu combien tu m'es cher ? », titre emprunté à une lettre de Golda, datée de fin août 1946, période où Remez est emprisonné dans le monastère de Latroun transformé en prison. Confiée aux Archives du Parti travailliste par le fils de Remez, cette correspondance figure désormais dans les

Archives de la Histadrout, à Tel Aviv. La publication d'un recueil de ces lettres, sous la direction de l'historien Hagai Tsoref, directeur des Archives gouvernementales, était prévue pour 2009, afin d'honorer la mémoire de Golda. Mais, pour des raisons mystérieuses, la parution n'a pas eu lieu. Selon Hagai Tsoref, que j'ai interrogé à ce propos, les lettres codées contenaient principalement des messages politiques et non des allusions intimes.

27. Le mot hébreu *hessed* se traduit, selon le contexte, par grâce, amour, faveur, bonté, charité, miséricorde.

28. Lettres figurant dans les Archives de l'État d'Israël, à Jérusalem.

29. Il s'agit du Keren Hayessod. Ce terme hébreu correspond aux organisations caritatives suivantes : du temps de la Palestine juive sous mandat britannique, c'était l'Appel juif unifié pour la Palestine et, depuis la création d'Israël, l'équivalent français est l'Appel juif unifié.

30. Federal Bureau of Investigation. Subject Meyer Lansky. FileNumber 92-2831. Section 18.

31. Sélim Nassib, *Un amant en Palestine*, Robert Laffont, 2004.

32. Il s'agit du professeur Meron Medzini, fils de Regina Hamburger, la plus ancienne amie de Golda depuis Milwaukee, qui l'avait suivie en Palestine. Medzini a régulièrement côtoyé Golda et sa famille dès sa prime enfance, et affirme n'avoir jamais entendu évoquer cette romance par sa mère ou par des amis proches. Mais cela ne prouve rien, Golda n'ayant pas coutume de raconter ses aventures à ses proches, en particulier dans un cas susceptible de scandaliser son entourage.

10
Ambassadrice en URSS

Après avoir quitté New York sans être véritablement guérie, mais pour satisfaire aux exigences des Soviétiques, Golda passa quelques semaines à Tel Aviv pour recruter l'équipe censée l'accompagner en URSS. Avant le départ, il lui fallut aussi célébrer le mariage de sa fille avec son fiancé yéménite. Morris, muté dans les bureaux de la Solel Boneh d'Haïfa, qui l'avait ensuite envoyé diriger un chantier en Iran, revint pour assister au mariage. Au cours de la réception qui se tenait dans le jardin de la villa de Shana, à Tel Aviv, et à laquelle n'assistaient que les proches des fiancés, Sarah et Menahem entouraient leur père, si solitaire, de marques d'affection appuyées. Ce jour-là, Menahem, d'habitude en adoration devant sa mère, proféra des paroles qu'il avait sans doute entendues naguère de la bouche de son père, en particulier que le rôle d'une épouse était de rester dans son foyer, auprès de son mari et de ses enfants. Curieusement, Sarah, censée avoir plus souffert que son frère des absences répétées de Golda et qui s'en était plainte publiquement à diverses reprises, aurait rétorqué sur un ton courroucé : « Avec une telle mère, cela en valait la peine ! »

Deux secrétaires furent recrutées pour l'accompagner à Moscou. L'une, Ava Shapira, était russophone et devait servir d'interprète, l'autre, Lou Kadar, une Française d'environ trente-cinq ans, allait devenir la plus fidèle amie de Golda, sa confidente et son assistante personnelle. Lou Kadar, de son nom de jeune fille Léa Tenenbaum, est née à Paris en 1913 ; sa famille, issue de la bourgeoisie éclairée d'Odessa, avait fui la Russie durant la révolution de 1905, sa mère ayant été blessée d'un coup de sabre par un Cosaque. Effrayés par l'ampleur des émeutes et la propagation des pogroms antisémites qui embrasent l'Ukraine, ses parents émigrent la même année en France, où naissent leurs trois filles, dont Léa, l'aînée. La famille élit domicile à

Vincennes où le père exerce la profession d'expert-comptable. La mère s'occupe de son foyer tout en se passionnant pour le théâtre français, et en particulier pour l'auteur et metteur en scène Sacha Guitry à qui elle fait envoyer une corbeille de roses accompagnée d'une carte de visite exprimant son admiration. Cela lui vaut une réponse galante du comédien qui, pour la remercier, écrivit : « Ces roses embaument comme vous, chère madame Tenenbaum. » Léa fait sans doute ses études secondaires au lycée Hélène-Boucher, situé à quatre ou cinq stations du métro Château-de-Vincennes, proche de son domicile. En 1936, son baccalauréat en poche mais sans avoir terminé ses études universitaires, Léa, alors âgée de vingt-trois ans et depuis plusieurs années membre des Éclaireuses-Éclaireurs israélites de France[1], décide de partir pour la Palestine où les Tenenbaum ont de la famille. Peu après son arrivée, elle rejoint le kibboutz Naan, situé non loin de Rehovot, dans le centre du pays. Trois ans plus tard, l'imminence de la guerre en Europe l'incite à quitter le kibboutz pour Jérusalem où elle s'engage aussitôt dans la Haganah. En 1940, Léa, qui depuis son arrivée en Palestine se fait appeler Lou, son totem chez les scouts, épouse un Juif allemand, Fritz Kessler, devenu Shlomo Kadar après la création de l'État, et dont elle divorce juste après l'indépendance. Ne s'étant jamais remariée, elle a conservé son patronyme d'épouse toute sa vie et s'est fait engager sous ce nom pour accompagner la délégation israélienne à Moscou en tant qu'assistante de Golda Meyerson. Celle-ci, d'emblée, apprécie les qualités de la jeune femme et se lie d'amitié avec elle. Grâce à sa parfaite connaissance du français, Lou, au retour de Moscou, retrouve le ministère des Affaires étrangères où elle est entrée juste après la création de l'État, quand il était encore situé à Tel Aviv, et où elle a fait toute sa carrière. À son retour d'URSS, elle est envoyée à Budapest comme chargée d'affaires puis conseillère au consulat israélien de Berne. Elle rejoindra Golda quand celle-ci sera désignée par Ben Gourion pour remplacer Moshé Sharett au poste de ministre des Affaires étrangères.

De la même façon que sa connaissance de l'anglais servit de marchepied à la carrière politique de Golda, sa parfaite maîtrise du français, sa langue maternelle qu'elle adorait et écrivait à la perfection, vaut à Lou Kadar d'être choisie pour accompagner la délégation israélienne en Union soviétique. À l'époque, non seulement le français est encore considéré comme la langue diplomatique officielle, mais les Israéliens, à cause de leurs différends avec

les Britanniques, l'ont choisi comme langue diplomatique et deuxième langue de travail du ministère des Affaires étrangères – ce qui explique que Lou y ait occupé d'emblée un poste intéressant.

Il est probable que Lou et Golda se soient déjà rencontrées au cours des années 1940-1945, période durant laquelle Golda faisait régulièrement la navette entre Tel Aviv et Jérusalem, et Lou convoyait des armes pour la Haganah[2]. Les femmes étant moins surveillées que les hommes, on leur confiait souvent ce genre de mission exigeant sang-froid et courage. Lou est ensuite mutée au bureau de recrutement de la Haganah, puis de la Légion juive, avant de rejoindre les troupes combattantes et de participer aux campagnes d'Égypte et d'Italie. Juste après la guerre, sa parfaite maîtrise du français lui vaut d'être engagée comme assistante dans le service de politique étrangère de l'Agence juive, dirigée entre 1946 et 1948 par Golda Meyerson, Moshé Sharett ayant été emprisonné par les Britanniques puis envoyé en mission aux États-Unis pour négocier la création de l'État juif.

Golda a probablement rendu visite à Lou, lorsque celle-ci a été hospitalisée à la suite d'un attentat commis par des Arabes qui étaient parvenus à introduire une voiture piégée dans la cour du bâtiment où étaient regroupées diverses organisations juives, dont le Keren Hayessod, et l'Agence juive. Lou, qui traversait la cour au moment de l'explosion, reçut de nombreux éclats aux jambes, entraînant des douleurs dont elle devait souffrir toute sa vie. Un point commun avec Golda, qui, en tant que responsable politique de ladite Agence, rendait visite aux blessés et n'a pu que remarquer ou reconnaître la charmante Française dont elle avait assuré la protection. Sans oublier que les Françaises à avoir fait leur *alyah* étaient alors rarissimes, ce qui explique que Lou, épouse d'un commandant de la Haganah, ne passait pas inaperçue[3].

Parce qu'elle était française et réputée plus sensible à la mode que les Israéliennes formées dans des kibboutz, Lou fut chargée d'aider Golda et les autres membres de la délégation à se constituer une garde-robe digne de leurs nouvelles fonctions, la révolution d'Octobre et le passage au communisme égalitaire n'ayant pas aboli certaines traditions protocolaires héritées de l'ancien régime. Ainsi, jusqu'au milieu des années 1950, les ambassadeurs envoyés en poste à Moscou étaient tenus de présenter leur lettre d'accréditation au ministre soviétique des Affaires étrangères vêtus d'une

jaquette, d'un pantalon rayé, comme cela se pratiquait encore à la Cour d'Angleterre ou au Quai d'Orsay. Pour les femmes, impensable d'échapper à la robe longue et au bibi. Golda, accoutumée par ses nombreux déplacements à l'étranger à rencontrer des personnalités politiques importantes, passait presque pour une mondaine en comparaison des autres dirigeants du Yeshouv qui ne troquaient qu'exceptionnellement la tenue sommaire du pionnier pour un complet de ville, une chemise et une cravate. Toutefois, Golda ne disposait en guise de tenue habillée que d'une simple robe noire, d'un tailleur et d'un ou deux chemisiers blancs qu'elle repassait soigneusement avant chaque sortie officielle. Si l'idée de porter une robe du soir lui faisait horreur, le protocole l'obligeait néanmoins à disposer d'une garde-robe décente pour représenter dignement son pays. Même si c'était là le cadet de ses soucis, Golda s'y résigna, de la même façon qu'elle avait accepté à contrecœur un poste ressenti comme une brimade plutôt que comme une promotion. La perspective de s'éloigner de son pays, où il y avait tant à faire, et de David Remez, dont elle avait été séparée durant plusieurs mois au cours de l'année, était en effet loin de l'enchanter.

Le 3 septembre 1948, la légation israélienne, composée de vingt et une personnes, dont des enfants, faisait enfin son entrée à Moscou. À l'aéroport, des représentants du gouvernement étaient venus les accueillir. Sur le chemin de l'hôtel, ils avaient été arrêtés par une foule immense, accompagnant à sa dernière demeure Andreï Jdanov, ancien proche de Staline, naguère responsable des Affaires culturelles et promoteur du réalisme socialiste en matière culturelle et artistique, qui venait de succomber à une crise cardiaque peu après être tombé en disgrâce. Le cortège fut prié de s'arrêter afin de permettre le passage de la délégation israélienne, qui put ainsi gagner sans encombre l'hôtel Métropole, un palace vétuste, où les visiteurs israéliens étaient logés (à leurs frais) jusqu'à ce qu'ils disposent d'un lieu où installer leur ambassade. Les chambres et les frais de bouche étant très élevés, et le budget dont disposait la délégation limité au minimum, Golda s'empressa d'équiper son entourage de réchauds électriques afin que chacun prépare au moins deux repas quotidiens dans sa chambre et ne prenne qu'un seul repas au restaurant de l'hôtel. Après quelques semaines passées au Métropole, les Israéliens finirent par dénicher une maison bien située, au loyer raisonnable et disposant de onze pièces, dont une grande salle de réception et des bureaux au rez-de-chaussée, et plusieurs chambres à l'étage pour les membres de la

légation. À peine trois ans après la fin de la guerre, la pénurie était loin d'avoir disparu en Russie ; les Israéliens s'étaient donc munis de nombreux ustensiles de cuisine, conserves, etc. Faute de disposer d'un personnel suffisant pour aménager la maison, Golda, avec sa simplicité habituelle, participa comme tout un chacun à l'aménagement des locaux, clouant la moquette, passant la serpillière et prenant sans rechigner son tour de vaisselle. Mais son plus grand plaisir était de partir de bon matin faire les courses au marché paysan à l'autre bout de la ville ou de flâner dans les allées des immenses magasins gouvernementaux qui regorgeaient de victuailles, viandes, poissons, fromages et autres denrées alimentaires alors strictement rationnées en Israël. En revanche, les rayons vestimentaires et décoratifs offraient un choix si restreint que Lou Kadar et Ava Shapira durent se rendre en Suède pour acquérir des vêtements chauds pour toute l'équipe, et divers accessoires décoratifs pour rendre la maison plus confortable et attrayante.

La vie quotidienne dans la légation israélienne était organisée selon des principes inspirés en droite ligne du kibboutz : repas pris en commun dans la cuisine, vaisselle à tour de rôle, absence de salaire remplacé par une modique somme identique pour tous, la légation se chargeant intégralement des frais de fonctionnement et de nourriture. Le 11 septembre, Golda, vêtue d'une robe noire à manches longues, portant un collier en perles de pacotille offert par une amie la veille du départ, et sur la tête un turban de velours noir, fut reçue par le président des Républiques socialistes à qui elle présenta ses lettres d'accréditation. À la fin de la cérémonie, les membres de la délégation se virent offrir une notice mentionnant les consignes à respecter scrupuleusement. La plus importante spécifiait que les relations des étrangers avec les Russes devaient se limiter au cadre officiel, autrement dit que seules des relations de travail strictement codifiées dans la circulaire étaient permises. Cela sous-entendait qu'à part dérogation exceptionnelle, même ceux qui avaient des parents proches à Moscou ne devaient pas chercher à entrer en contact avec eux.

La presse étrangère et les membres des autres ambassades réservèrent un accueil cordial à la petite délégation israélienne qui fut invitée à toutes les réceptions officielles. Golda en profita pour nouer des relations amicales avec des journalistes et des diplomates de toutes nationalités, y compris avec des Anglais ! Le vendredi soir, la légation israélienne ouvrait ses portes et les nombreux visiteurs, principalement des journalistes étrangers et quelques

membres des divers corps diplomatiques, se voyaient offrir des gâteaux, du thé ou du café. En revanche, les initiatives intempestives de Golda en direction de la communauté juive allaient progressivement altérer les relations des Israéliens avec les autorités soviétiques. Apparemment, malgré les recommandations données avant son départ et celles figurant dans la circulaire reçue à son arrivée et dont elle avait soit oublié le contenu, soit jugé superflu de tenir compte à la lettre, Golda, motivée par son amour inconditionnel du peuple juif, impatiente de connaître les réactions des Juifs russes à l'égard d'Israël, persuadée que son initiative ne serait pas préjudiciable à ses coreligionnaires, avait prévu de se rendre à la synagogue pour le shabbat. D'évidence, avant le départ, Golda s'était plus souciée de dresser une liste d'ustensiles de cuisine indispensables que de se renseigner sur le sujet ultrasensible des pratiques religieuses en Union soviétique, pourtant mises sous le boisseau au lendemain de la révolution d'Octobre. Les théoriciens marxistes ayant décrété que la religion était l'opium du peuple, la plupart des lieux de culte, aussi bien juifs qu'orthodoxes, avaient été fermés et nombre d'entre eux saccagés. Tout en ayant rompu depuis des lustres avec toute pratique religieuse, Golda, avant le départ, avait recommandé aux hommes de la légation, pour la plupart des laïques comme elle, de se munir d'une kippa, du châle rituel, et à tous de veiller à emporter un livre de prières. Par cette approche anodine, elle espérait entrer en contact avec quelques-uns des cinq cent mille Juifs moscovites, sachant qu'à l'époque la Russie comptait environ trois millions de Juifs.

Dès le premier samedi suivant son accréditation, Golda proposa à la délégation israélienne de l'accompagner à la grande synagogue de Moscou, la seule de la ville encore en activité et autorisée à assurer un service pour le shabbat et les principales fêtes de la liturgie juive. Trente années de persécutions avaient eu raison du sionisme naguère si florissant dans la Russie prérévolutionnaire dont étaient issus les principaux dirigeants du Yeshouv, mais Golda voulait vérifier la véracité de ce qu'elle avait entendu dire.

Se déplacer en voiture étant interdit le jour de shabbat, la délégation israélienne s'était rendue à pied à la synagogue. Les hommes revêtus de leur *tallit* rejoignirent la salle du bas où priait une assemblée composée en majorité d'hommes d'un certain âge ; les femmes montèrent dans la salle du haut où le public paraissait d'un âge tout aussi avancé. Au total, environ trois

cents personnes étaient présentes ce jour-là à la synagogue. À la fin du service, le rabbin, prévenu de la visite des Israéliens, au lieu de terminer l'office comme de coutume par une prière pour Staline, invita les fidèles à prier pour Golda Meyerson, l'ambassadrice d'Israël, ici présente. À la fin du service, un homme l'invita à le suivre pour aller saluer le rabbin. À la sortie de la synagogue, la plupart de ceux qui avaient assisté au service se pressèrent autour d'elle, certains se risquèrent même à lui prendre la main ou à toucher le bas de sa robe, mais aucun n'osa lui parler ou l'interpeller. Dans la bousculade qui s'ensuivit, elle se trouva soudain séparée de ses amis. Alors qu'elle hésitait sur la direction à prendre, un homme s'approcha et lui murmura en yiddish : « Ne me parlez pas ! Je vais marcher devant vous et vous n'aurez qu'à me suivre. » Une fois Golda arrivée à bon port, il la salua par une bénédiction en hébreu et disparut.

Les Israéliens attendirent Rosh Hashanah, le nouvel an juif, pour retourner à la synagogue qui, à l'occasion des grandes fêtes, accueillait jusqu'à deux mille personnes. Mais ce jour-là, à cause de la venue espérée de Golda, trente à cinquante mille personnes, qui faute de place n'avaient pu pénétrer dans la synagogue, étaient massées dans les rues avoisinantes, noires de monde. Parmi elles, on apercevait de très jeunes gens et même quelques officiers et soldats de l'Armée rouge. Le gouvernement soviétique, qui ne s'attendait pas à une telle affluence, n'avait pris aucune disposition policière pour canaliser et disperser la foule qui se rua littéralement sur Golda dès son apparition. Une photo montre son visage émergeant à peine au milieu d'une marée humaine qui risquait de l'étouffer si on n'y mettait pas rapidement bon ordre. Golda parvint tant bien que mal à pénétrer dans la synagogue et à gagner l'étage des femmes qui, toutes, voulaient la toucher, embrasser ses mains ou sa robe. À la sortie, ce fut du délire. La foule était si dense et si excitée que, devant le danger de la voir piétinée, ses accompagnateurs réussirent à la faire monter précipitamment dans un taxi. Avant que la voiture ne démarre, Golda passa la tête par la vitre et, en yiddish remercia la foule d'être restée juive.

Le soir du Grand Pardon, les Israéliens retournèrent une nouvelle fois à la synagogue. Le quartier était encore plus noir de monde, mais cette fois-ci la police avait mis en place un important service d'ordre. À la fin de la cérémonie, on tenta en vain de faire sortir Golda par une porte dérobée, mais la foule, pressentant sa fuite, s'était regroupée à cet endroit. Comme il n'y avait pas d'échappatoire, elle regagna la légation à pied, suivie d'un immense

cortège qui la bénissait en hébreu et en yiddish, répétant à l'unisson : « Notre Golda. » Le lendemain soir, la délégation israélienne était à nouveau présente et, avant que ne retentisse le son du chofar, au moment du Yizkor, la prière des morts, le rabbin dédia une prière aux soldats de la Haganah morts lors de la guerre d'indépendance. Et lorsque l'assistance se leva pour réciter la prière se terminant par la phrase rituelle « L'an prochain à Jérusalem », l'émotion était à son comble. Toutefois, comme la veille, personne ne s'approchait de Golda ni des autres Israéliens pour leur parler, comme s'ils craignaient la présence de mouchards parmi eux. La presse soviétique s'abstint soigneusement de mentionner les événements survenus à la synagogue, et les jours suivants aucun Juif russe ne se présenta à la légation pour établir des contacts. Contrairement à Golda, qui restait persuadée d'avoir eu raison de braver la censure soviétique, les autres membres de la légation, qui avaient pourtant des parents proches à Moscou qu'ils brûlaient de l'envie de serrer dans leurs bras, s'abstinrent prudemment de les joindre de crainte de leur nuire.

Toujours en quête de témoignages d'amour et d'admiration de la part de son entourage, Golda dut éprouver une immense fierté à l'idée d'avoir permis aux Juifs russes d'afficher leur attachement au judaïsme et leur sympathie manifeste pour le sionisme. Mais elle n'avait sans doute pas apprécié à sa juste valeur les différents signes indiquant clairement que les Juifs russes ne pouvaient exprimer librement leurs sentiments, et que les manifestations de chaude sympathie suscitées par sa présence à la synagogue et au théâtre yiddish allaient avoir des conséquences désastreuses pour la communauté juive d'Union soviétique.

À l'occasion de la révolution d'Octobre, le 7 novembre, la délégation israélienne, comme l'ensemble du corps diplomatique, fut invitée à une grande réception donnée par le ministère des Affaires étrangères. Mme Molotov, l'épouse du ministre à qui Golda avait été présentée, manifesta le désir de s'entretenir avec elle en privé. Golda allait prier l'interprète de les accompagner quand Mme Molotov déclara en yiddish que c'était chose superflue, étant elle-même juive et parlant parfaitement le yiddish. Elle posa à Golda de nombreuses questions sur Israël, la Haganah, etc. Apprenant que deux des jeunes femmes présentes étaient des sabras qui vivaient dans des kibboutz, elle n'eut de cesse que de les interroger avec un intérêt non dissimulé sur l'organisation et le mode de fonctionnement des

kibboutz. La discussion aurait continué encore longtemps si un factotum n'était venu rappeler à Mme Molotov qu'elle devait aussi s'occuper des autres invités.

Golda, qui avait sympathisé avec cette femme charmante, espérait la revoir bientôt, mais on ne lui donna plus jamais l'occasion de la rencontrer, la délégation israélienne étant soudainement tenue à l'écart des mondanités officielles. Vers la mi-novembre, lorsque Golda et les membres de sa délégation retournèrent à la synagogue, à leur grande surprise, personne ne leva la tête pour les saluer, même subrepticement. Il en fut de même lorsqu'ils se rendirent au théâtre yiddish où le public, qui lors d'une première visite leur avait témoigné de chaleureuses marques de sympathie, les ignora ostensiblement.

En réalité, peu de temps après les visites triomphales de Golda à la synagogue, divers signes annoncèrent que le gouvernement soviétique n'allait pas tarder à ordonner de nouvelles mesures discriminatoires à l'encontre de la communauté juive. En effet, alors que l'enseignement de l'hébreu, matière considérée comme religieuse, était interdit, diverses mesures de rétorsion frappèrent les institutions juives utilisant le yiddish, dont l'usage n'était jusque-là ni prohibé ni réglementé, cette langue vernaculaire n'étant pas perçue comme rattachée au mouvement sioniste, à la religion ou à l'histoire biblique du peuple juif, contrairement à l'hébreu. Ainsi, des journaux en langue yiddish avaient continué à paraître et le théâtre yiddish à fonctionner normalement. De même pouvait-on lire librement les ouvrages de Sholem Aleichem, de Yudele Peretz et d'autres auteurs yiddish, contrairement à la Bible, au livre des Prophètes et autres textes religieux. À la grande surprise de Golda, quelques semaines à peine après les manifestations montrant la ferveur des Juifs russes envers le judaïsme et le sionisme, les journaux yiddish cessèrent soudain de paraître, le théâtre yiddish ferma définitivement ses portes, le comité juif antifasciste au même titre que les comités d'entraide juive se virent interdire toutes activités.

Il est délicat d'imputer la responsabilité de ces mesures coercitives frappant soudainement les Juifs de Moscou, et sans doute du reste de la Russie soviétique, aux seules initiatives de Golda, d'autant que les procès contre les blouses blanches et autres mesures antisémites n'allaient pas tarder à se manifester. Néanmoins, il est vraisemblable qu'elles contribuèrent peu ou prou à accélérer un processus décisionnaire certes en cours, ou qu'elles

furent à l'origine des nouvelles discriminations prises à l'encontre de la communauté juive. La conduite de Golda dans ces circonstances rappelle étrangement son comportement avec le pauvre cordonnier de Minneapolis, qu'elle avait convaincu d'investir ses maigres économies (destinées à faire venir sa famille en Amérique) dans le financement du journal que le Poalei Sion s'apprêtait à lancer par souscription. Les erreurs manifestes de Golda en Russie redonnent tout leur sens aux reproches que lui adressait David Remez à propos de sa liaison avec Zalman Shazar, quand il stigmatisait l'un de ses traits de caractère les plus déplaisants, à savoir son incapacité de prendre en compte la réalité d'autrui lorsque son désir de promouvoir la cause sioniste la rendait aveugle ou insensible aux préoccupations et à la réalité sociale dans laquelle vivaient ses interlocuteurs. Selon Remez, elle manifestait un manque total de considération pour tout individu en particulier dès qu'il s'agissait pour elle de mobiliser les opinions publiques juives en faveur du sionisme ou de toute autre cause qu'elle plaçait plus haut que l'intérêt individuel : « Le problème avec toi, Golda, écrivait Remez, c'est que tu as été élevée dans l'admiration des tiens […]. Je ne remets pas en question la sincérité de tes engagements sociopolitiques. Toutefois, je considère que tu n'es pas un *mensch*, en ce sens que pour toi l'individu n'a aucune importance […]. En conséquence, même si tu te bats pour une noble cause, cela te rabaisse au lieu de t'élever. Tu es constamment en train d'écarter ou de traiter par le mépris les gens qui risquent de te faire de l'ombre et cela ne fait pas de toi quelqu'un de sympathique[4]. »

En l'occurrence, Golda n'a pas traité les Juifs russes avec mépris, mais, d'une certaine façon, c'est pire, elle a oublié de tenir compte du contexte politique soviétique et des sanctions susceptibles de s'abattre sur eux s'ils bravaient ouvertement des interdits qui risquaient de déplaire au Kremlin. L'intérêt que les Juifs russes avaient témoigné aux faits et gestes de Golda Meir et de la légation israélienne fut interprété par les autorités soviétiques comme l'expression d'un cosmopolitisme synonyme d'un reniement, voire d'une forme de trahison, d'où leur décision de limiter au strict minimum les relations de la Nomenklatura avec les Israéliens qui, du jour au lendemain, se retrouvèrent contraints de vivre en vase clos.

Pour une femme aussi avide de contacts humains que Golda, la situation devint vite intolérable. Elle éprouva donc un vif soulagement en recevant le

télégramme de Ben Gourion la priant de rentrer pour quelques jours afin d'envisager son avenir. Les premières élections législatives venaient d'avoir lieu et le Mapaï était arrivé largement en tête. Le premier gouvernement d'Israël était en cours de formation sous la direction du Premier ministre désigné à l'unanimité, David Ben Gourion, lequel s'était mis en tête de confier à Golda le ministère du Travail. Dans ce poste stratégique, son énergie, ses capacités d'organisation, son sens pratique, son pragmatisme et surtout son extrême envie de se dévouer à la cause des immigrants ne pouvaient que faire merveille. Autant Golda avait rechigné à devenir ambassadrice dans le pays de son enfance dont elle gardait un souvenir cauchemardesque, autant la nouvelle offre de Ben Gourion la combla de joie : « J'allais enfin occuper le poste de mes rêves, faire ce dont j'avais le plus envie, ce pourquoi je me sentais parfaitement qualifiée. Je ne pouvais imaginer tâche plus constructive et plus exaltante qu'une mission ayant beaucoup à voir avec les problèmes d'emplois et de logements pour les centaines de milliers d'immigrants qui affluaient en Israël […]. Les sept années que j'ai passées à ce poste ont été, sans aucun doute, les plus pleines et les plus heureuses de ma vie[5]. »

Le 20 avril 1949, Golda quittait définitivement Moscou sans l'ombre d'un regret, et dans l'incapacité de reconnaître que sa mission avait été un échec dramatique. À son retour, quand on lui demandait si elle avait des doléances à exprimer sur la façon dont elle avait été traitée, ou si elle avait eu parfois l'impression d'être espionnée, elle désamorçait aussitôt les critiques en rétorquant : « Je me souviendrai toujours de la profonde compréhension qu'a témoignée le gouvernement russe à l'endroit des nombreux problèmes que notre jeune État doit affronter. Je me suis efforcée d'améliorer les relations d'amitié entre nos deux pays et j'espère y avoir réussi. » Curieusement, dans son livre, on ne trouve aucune allusion relative à sa responsabilité dans l'aggravation du statut des Juifs russes qui, à la suite de ses initiatives maladroites, virent disparaître les dernières institutions juives qui subsistaient encore et leur liberté religieuse.

Le plus surprenant est l'aveuglement de Golda, son incompréhension devant l'attitude des Juifs russes qui n'osaient manifester leur intérêt pour les Israéliens qu'en groupe et le comportement bizarre des rares individus s'étant risqués à l'accompagner ou à lui glisser un mot, qui se dissimulaient comme

s’ils étaient pleinement avertis des risques encourus. En toute logique, de telles attitudes auraient dû l’avertir d’un danger potentiel, mais elle n’a jamais songé à en tenir compte, comme si une seule chose lui importait : son irrépressible besoin de manifester son amour au peuple juif et cet esprit de bravade qui l’avait incitée à narguer le régime soviétique en lui démontrant que les Juifs de Moscou restaient fidèles au judaïsme et au sionisme. D’une certaine façon, après la victoire que représentait la reconnaissance de l’État juif – désormais un État souverain, comme elle aimait à le répéter –, elle estimait que le temps où les Juifs devaient se faire humbles et courber l’échine était révolu. Ainsi a-t-on l’impression qu’elle a voulu restituer une fierté identitaire aux Juifs russes, et que, par ignorance, elle avait dû leur en vouloir de ne pas avoir osé braver les autorités soviétiques, en tout cas d’avoir rompu tout contact avec les Israéliens, alors que persister à leur exprimer de l’intérêt n’aurait fait qu’aggraver leur sort. Surtout, Golda semble n’avoir pas assez tenu compte du vote favorable de la Russie en faveur de la création d’Israël et donc de la nécessité pour le petit État juif de tout mettre en œuvre pour conserver de bonnes relations avec ce puissant allié. La lucidité lui est venue ensuite sans doute, en particulier lorsque, en dictant ses mémoires, elle a évoqué sa mission diplomatique en Russie. « Dès janvier 1949, il devint clair que les Juifs de Russie allaient payer très cher l’accueil qu’ils nous avaient réservé : la trahison de l’idéal communiste que recelait implicitement aux yeux du gouvernement soviétique la joie que l’on nous avait manifestée. […] Les Juifs de Russie avaient manifesté beaucoup trop d’intérêt pour Israël et les Israéliens au goût du Kremlin. Cinq mois plus tard il ne restait pratiquement plus une seule organisation juive en Russie, et les Juifs gardaient leur distance vis-à-vis de nous[6]. »

D’une certaine façon, on en vient à regretter que les dirigeants du Yeshouv et du Mapaï, qui ont envoyé de jeunes militants prometteurs compléter leur formation par un cursus universitaire en Israël, aux États-Unis ou en Europe, n’aient pas songé à faire de même pour Golda, vraisemblablement la seule dirigeante du Yeshouv à avoir interrompu ses études au niveau du brevet d’institutrice et qui, par la suite, trop prise par l’action, n’a pas essayé d’étayer ses réflexions par des lectures personnelles, à l’exemple d’un lecteur insatiable comme Ben Gourion. S’agissait-il d’un banal réflexe misogyne de la part de ses principaux mentors, Remez, Shazar et Katznelson, qui, bien que

conscients de ses lacunes intellectuelles et de ses limites, se contentèrent d'essayer d'y remédier d'une façon totalement empirique ? Parce qu'elle était une femme et qu'*a priori* il suffisait que son pragmatisme, son charisme et son engagement total fassent merveille dans certaines situations, nul n'a songé à la nécessité de l'aider à approfondir ses connaissances, alors que tout laissait pressentir que Golda était destinée à une carrière politique de premier plan. Ce n'est pas tout à fait un hasard si la suite de son parcours politique allait révéler ses limites, à savoir son impulsivité alliée à un pragmatisme pas toujours bien inspiré, une propension à davantage écouter ses intuitions que les raisonnements rigoureux de certains de ses collaborateurs, sans oublier son insensibilité dans diverses circonstances, ainsi que ses rancunes tenaces, traits de caractère qui l'empêchèrent en diverses circonstances de faire preuve d'un réalisme politique comparable à celui d'un Ben Gourion, d'un Moshé Dayan ou d'un Menahem Begin. Ceux-ci, lorsque cela se révélait nécessaire, surent faire preuve de flexibilité, d'ouverture d'esprit et d'un sens aigu de Realpolitik, contrairement à Golda, qui, à plusieurs reprises, n'a pas jugé utile de répondre aux offres de paix de Sadate. D'une certaine façon, elle aurait pu éviter à son peuple la désastreuse guerre du Kippour si elle n'avait pas été obnubilée par son mépris et sa méfiance à l'égard des Arabes et la certitude qu'Israël était toujours dans son bon droit. Ce qui semble en tout cas flagrant à propos de cette unique expérience diplomatique, c'est qu'elle n'a pas cru bon, dans son autobiographie, de respecter la règle de vérité définie par celui qu'elle considérait comme son adversaire idéologique, Zeev Jabotinsky, fondateur du sionisme révisionniste. Voici ce que Shimon Peres écrit dans ses *Mémoires* à propos des limites du pacte autobiographique : « Tout le monde écrit des mémoires. Et si quelqu'un s'en dispense, cela suscite la suspicion. […] Mais de vrais mémoires obligent à écrire la vérité, toute la vérité et rien d'autre que la vérité. Cela, je ne peux pas le promettre. Les mémoires sont un travail littéraire et pour les rendre plus intéressants, mieux vaut mélanger la vérité avec un zeste de poésie. » Sans doute est-ce ce qui s'est passé pour l'autobiographie de Golda rédigée sous sa dictée par une *ghost writer*, puis soigneusement expurgée par ses soins de tous les détails susceptibles de porter ombrage à son image. Car, en consentant vers la fin de sa vie, et surtout après la guerre du Kippour, à publier son autobiographie, moyennant un à-valoir de 400 000 dollars[7], Golda ne souhaitait pas seulement faire

œuvre de mémorialiste, mais voulait vraisemblablement relativiser ou estomper certaines de ses erreurs d'appréciation afin de ne pas altérer son aura aux yeux de ses contemporains et de la postérité.

1. Le mouvement des Éclaireuses-Éclaireurs israélites de France a été créé en 1923.

2. Leur première rencontre a peut-être eu lieu sur la route entre Tel Aviv et Jérusalem, lorsque Golda a décidé d'accompagner une jeune fille liée à la Haganah, arrêtée par les Britanniques qui voulaient la conduire dans un poste de police contrôlé par les Arabes.

3. Je dois les précieuses informations sur Lou Kadar, qui a dirigé le cabinet de Golda Meir lorsqu'elle était Premier ministre, à Yoël Sher, diplomate de carrière qui fut ministre plénipotentiaire d'Israël à Paris de 1979 à 1984, puis ambassadeur à Prague au lendemain de la révolution et ensuite à Vienne. Né en France, en 1933, d'une mère née Herzog dont la famille, française depuis plusieurs générations, possédait une usine textile à Elbeuf, et qui fut la première cheftaine des Éclaireuses juives (1928), et d'un père né en Palestine, venu étudier en France. La famille quitte la France en 1940 et, après un incroyable périple de huit mois, parvient enfin à gagner la Palestine. Coïncidence, sa famille maternelle était aussi celle de l'écrivain André Maurois de son vrai nom Herzog.

4. Ralph G. Martin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

5. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

6. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

7. J'ai pu consulter dans les Archives de l'État à Jérusalem le courrier de ses transactions avec son éditeur anglais, sir George Weidenfeld, un Juif autrichien arrivé en Grande-Bretagne en 1993. Il lui avait d'abord proposé 50 000 dollars, mais Golda avait refusé. D'autres éditeurs faisant monter les enchères elle s'était mise d'accord avec Weidenfeld pour la somme de 400 000 dollars, dont 33 % seraient versés à Rina Samuel, une journaliste anglaise choisie par l'éditeur pour mettre ses propos en forme. Concernant ses futurs droits d'auteur, l'éditeur les évaluait à 600 000 dollars. Golda ayant toujours eu l'image d'une personne désintéressée, je me suis demandé à quoi avait servi une telle somme. C'est d'autant plus étrange qu'après sa retraite elle est retournée vivre dans la maison de Ramat Aviv, qui n'a rien de luxueux, et dont une partie était occupée par Menahem et sa famille. Nonagénaire, il l'occupe toujours. Archives de l'État d'Israël, Jérusalem, dossier 833, 17/P, lettre du 22 mai 1973.

11
Ministre du Travail de plein exercice

Les premières élections législatives de l'État d'Israël eurent lieu en janvier 1949 et Golda fut élue députée du Mapaï. Le nouvel État se définissait comme un État juif et une république démocratique disposant d'un Parlement unique, la Knesset, composé de cent vingt députés. Tout citoyen israélien âgé de dix-huit ans révolus bénéficiait du droit de vote[1]. Ainsi, lors du premier scrutin, se présentèrent pour déposer leur bulletin dans les urnes, aux côtés des Israéliens issus principalement des émigrations européennes, des Arabes israéliens, y compris des femmes pour qui c'était un privilège inouï comparé à leur statut dans les monarchies arabes du Moyen-Orient.

Le Mapaï, ou Parti des travailleurs, arriva en tête avec 35 % des voix, suivi par le Likoud, son plus proche rival, qui obtenait un score de 20 % ; les petits partis[2] se partageant le reste des voix. Faute d'une majorité absolue, afin de pouvoir gouverner, le Mapaï se vit contraint de constituer une coalition avec différents partis dits progressistes. Malgré l'aspiration de Ben Gourion à prendre exemple sur les États-Unis, dont la représentativité nationale se limitait à quatre ou cinq partis mais dont seuls les deux plus grands gouvernaient en alternance, la démocratie israélienne, adepte du scrutin proportionnel, ne s'est jamais résignée à interdire aux petits partis de présenter des candidats, et donc d'obtenir des représentants à la Knesset. Cette situation rend parfois le pays quasi ingouvernable faute d'une majorité cohérente, donc stable et durable.

Ce fut au Premier ministre, David Ben Gourion, qu'incomba la responsabilité de nommer les personnalités marquantes du Yeshouv susceptibles de figurer dans le premier gouvernement de l'État juif. David Remez se vit offrir le ministère des Transports et de la Construction, Zalman Shazar le ministère de l'Instruction publique, Moshé Sharett fut confirmé

dans sa position de ministre des Affaires étrangères. Estimant qu'il fallait une femme dans l'équipe gouvernementale, David Ben Gourion proposa à Golda Meyerson un poste de ministre sans portefeuille (ou vice-Premier ministre), directement rattaché au Premier ministre, et, en outre, d'être la coordonnatrice du développement, postes qu'elle s'empressa de refuser sous prétexte qu'elle n'y connaissait rien. En revanche, elle prit son courage à deux mains pour lui rappeler ses multiples compétences dans les secteurs du travail et des affaires sociales. Plus tard, Golda confia à son fils Menahem : « J'aurais dû lui préciser que j'étais aussi une experte en matière d'emploi et de chômage car je m'étais occupée de ces questions durant toutes les années que j'ai passées à la Histadrout. » C'est pourquoi elle se sentit comblée lorsque Ben Gourion se saisit de sa proposition pour la nommer à la tête du ministère du Travail, et ce malgré l'opposition des partis religieux représentés à la Knesset, en particulier l'Agoudath Israël, hostile à la présence des femmes dans la sphère publique. Sans remettre en cause les mérites de Golda ni des nombreuses militantes ayant contribué au développement et à l'indépendance du pays au même titre que leurs homologues masculins, les députés des partis religieux s'appuyaient sur l'argutie des rabbins qui récusaient l'égalité entre les sexes pour s'opposer à la nomination d'une femme à un poste ministériel. Cette initiative leur paraissait déplacée sous prétexte qu'un verset de la Bible, dont ils avaient sciemment détourné le sens en masculinisant un article, disait : « Tu ne te *le* donneras pas pour roi », et sur la prétendue absence de références à des reines juives dans la Bible. Un lecteur du *Post* envoya une lettre indignée au journal rappelant, avec force références, qu'au moins deux reines avaient régné sur Israël, Athalie, mère d'Agar, et Yannai, la veuve du roi Alexandre, et qu'une femme, Deborah, avait été nommée juge d'Israël[3]. La question du rôle des femmes dans la vie politique du nouvel État, âprement débattue à la Knesset, vit heureusement le triomphe des partis laïques. En faisant appel à Golda, Ben Gourion confiait des responsabilités à une femme qui avait toujours veillé à reléguer au second plan le critère du sexe dans l'exercice de ses fonctions politiques, contrairement aux autres militantes du Yeshouv.

Un leader national et non une femme politique

Est-ce à cause des partis religieux ou parce qu'elles mettaient leur identité sexuelle trop en avant, que rares sont les Israéliennes, à l'exception de Golda, à avoir occupé le devant de la scène politique avant les années 1990 et dont le nom est connu en dehors d'Israël, à l'exception de Tzipi Livni, actuelle ministre de la Justice du gouvernement Netanyahou. Mais concernant la période suivant l'indépendance, ce constat surprend d'autant plus que les militantes, diplômées d'universités russes ou d'Europe centrale, à avoir rejoint les rangs des organisations sionistes et participé aux premières *alyot* et aux luttes pour l'indépendance étaient nombreuses, certaines ayant exercé des responsabilités politiques et sociales non négligeables. Si Golda n'était pas la seule femme compétente du pays, en revanche, elle était l'une des seules à s'être démarquée publiquement des mouvances féministes et, détail non négligeable, à ne pas être l'épouse d'un dirigeant de premier plan.

Après son retour des États-Unis, en 1934, Golda exprima fermement son refus de continuer à travailler dans des organisations de femmes. Contrairement à la plupart des féministes qui se cantonnaient volontairement dans des activités spécifiques aux droits des femmes, elle souhaitait s'occuper désormais de questions générales. Selon l'historien Hagaï Tsoref[4], auteur d'une thèse de doctorat centrée sur la vision socio-économique de Golda lorsqu'elle était ministre du Travail[5], si elle n'a jamais accepté de se polariser sur les questions féminines, c'est parce que, même si elle ne formulait pas son refus en ces termes, elle considérait que cela, en plus de freiner sa carrière, aurait représenté une impasse sur le plan politique. Ainsi, quand on l'interrogeait sur son statut de femme ministre, elle répondait systématiquement qu'elle était un leader national, et que le reste était secondaire. Pour la même raison, elle n'a jamais apprécié qu'on lui rappelle la phrase de Ben Gourion qui, croyant la flatter, avait déclaré qu'elle était le seul homme de son gouvernement. Parce qu'elle rejetait la notion de sexe, associée à l'exercice du pouvoir, cette phrase condescendante a toujours semblé à Golda plus réductrice qu'élogieuse[6].

D'une façon générale, si l'on compare sa carrière à celle des autres femmes politiques israéliennes, on s'aperçoit qu'elle est la seule à avoir accédé au pouvoir suprême et conquis une notoriété mondiale bien avant d'être nommée Premier ministre. Toutes les autres, bien que plus diplômées et tout aussi impliquées dans le combat sioniste, ne sont jamais parvenues à détenir

des responsabilités équivalentes.

Un autre élément, indépendamment de sa volonté, a joué un rôle non négligeable dans son ascension politique. Son entrée à la Histadrout et au Mapaï coïncide en effet avec un tournant décisif pour les dirigeants de la Palestine juive qui, en raison de leurs relations de plus en plus conflictuelles avec la Grande-Bretagne, désiraient renforcer leurs liens avec les États-Unis afin de s'appuyer sur la communauté juive américaine, à la fois importante et riche. Dans cette optique, Golda disposait d'un joker inestimable en comparaison des autres militantes du Yeshouv, toutes originaires de Russie ou d'Europe de l'Est : celui d'être une citoyenne américaine, sachant mieux que quiconque comment s'adresser aux Juifs américains, dans leur langue et avec leurs références, un sésame déterminant dans ses tournées de collectes de fonds successives.

Toujours selon Hagaï Tsoref, un troisième élément a contribué à mettre sa carrière sur orbite : le fait de ne pas être l'épouse d'un dirigeant de premier plan, comme la plupart des autres femmes du mouvement. Ainsi, Beba Trachtenberg, née en 1895 en Russie, plus connue sous le nom de son premier mari, Israel Idelson, épousé en 1917 et devenu un important dirigeant du Yeshouv. Après de brillantes études d'économie et de sciences sociales à l'université d'Ukraine, Beba adhère à l'organisation Jeunesse de Sion, future Hashomer Hatzaïr, et contribue à la fondation du Parti socialiste russe. En raison de leurs activités sionistes, le couple est déporté en Sibérie, puis libéré grâce à l'intervention de l'épouse de l'écrivain Maxime Gorki. Dès son arrivée en Palestine, Beba Idelson milite activement dans diverses organisations sionistes internationales. Mais, à partir de 1930, elle recentre ses activités dans des organisations de femmes, en particulier la Wiso et l'organisation mondiale des Pioneer Women, qu'elle présidera durant une décennie. Parmi les autres femmes remarquables du Yeshouv, citons Rachel Katznelson, née en Russie en 1888. Une mention très bien au baccalauréat lui vaut d'être admise (privilège exceptionnel compte tenu des quotas drastiques imposés aux Juifs et aux femmes) à l'université de Saint-Pétersbourg où elle étudie l'histoire et la littérature tout en suivant des cours à l'Académie des études juives où elle rencontre son futur mari, Zalman Shazar, avec qui elle émigre en Palestine en 1912. Membre de diverses institutions sionistes, elle se spécialise dans les questions relatives aux droits des travailleuses, à l'éducation et à l'enseignement. Quant à Rachel Yanait Ben-Zvi, née en 1886

en Russie, également l'une des figures féminines marquantes du mouvement sioniste, elle a contribué à la fondation du Poalei Sion et de l'Hashomer avant d'émigrer en Palestine en 1908. Parmi d'autres activités militantes, elle a contribué aussi à la fondation du lycée hébraïque Rehavia de Jérusalem. Par la suite, elle semble avoir fait passer sa carrière au second plan, bien avant que son mari ne devienne le deuxième président d'Israël. D'autres brillantes intellectuelles sont également restées en retrait, dont Elisha Kaplan Eshkol, épouse de Levi Eshkol, troisième Premier ministre d'Israël. En revanche, Ada Maimon-Fishman, chef de file du mouvement féministe depuis les premières années du Yeshouv, élue plusieurs fois à la Knesset, a toujours clamé haut et fort qu'une femme ne pouvait mener de front engagement militant et mariage et qu'une carrière politique était incompatible avec la maternité, un principe auquel elle s'est toujours tenue, tant pour des raisons idéologiques que strictement personnelles[7].

Après avoir sacrifié sa vie sociale et un engagement cher à son cœur pour se cantonner pendant environ quatre ans au rôle de mère au foyer, Golda n'a pas hésité, lorsque l'opportunité s'est présentée, à reprendre ses activités professionnelles et politiques, quitte à reléguer sa famille au second plan. Et, même si elle ne l'avait pas quitté, Morris possédait une personnalité trop terne pour lui porter ombrage. Les autres militantes, en revanche, mariées à des dirigeants de premier plan, ont sans doute renoncé de leur plein gré à faire carrière pour préserver leur mariage. À moins que, craignant d'être taxés de népotisme, ou peu enclins à se laisser concurrencer par des femmes, leurs époux les aient sciemment écartées. N'étant ni le conjoint de Golda, ni son protecteur officiel, Remez ne s'est jamais senti en concurrence avec elle, et n'avait donc aucune raison d'entraver son ascension, bien au contraire. Par ailleurs, soulignons que, contrairement à celles qui auraient pu en toute légitimité s'imposer comme des rivales, Golda s'est toujours définie comme un leader national, ce qui, du point de vue des dirigeants du Yeshouv, souvent irrités par les revendications féministes, était un net avantage. Les organisations féministes, en revanche, ont maintes fois reproché à Golda de ne pas accorder assez d'attention aux droits des femmes. En effet, durant trois ans, elle s'est refusée à créer dans son ministère un secrétariat aux droits des femmes. Pour justifier ses réticences, elle avait coutume de dire : « Si on aide tout le monde, on aidera également les femmes. »

Pour souligner l'ambiguïté de sa position sur ce sujet, signalons qu'elle n'a pas favorisé la promotion de femmes quand elle était ministre, et n'a pas nommé de femmes à des postes ministériels dans son gouvernement une fois Premier ministre, ce qui lui a beaucoup été reproché, en particulier par Shulamit Aloni. Ainsi, Lou Kadar, qui l'a fidèlement servie lorsqu'elle était ministre des Affaires étrangères puis Premier ministre, en qui elle avait toute confiance, dont elle appréciait l'efficacité, la disponibilité, le charme et l'humour, qui rédigeait son courrier personnel et officiel[8], n'a jamais dépassé le stade d'assistante, tout en faisant office de chef de cabinet. Avi Pazner, lorsqu'il était chef adjoint du service de presse du gouvernement Golda Meir, se souvient que s'il voulait obtenir un rendez-vous urgent avec le correspondant d'un grand journal américain, il lui suffisait de s'adresser à Lou pour l'obtenir dans les plus brefs délais[9].

Cela prouve que Golda pouvait entretenir d'excellentes relations avec des femmes, à condition qu'elles restent des collaboratrices et n'apparaissent pas comme des rivales potentielles. Sans oublier qu'au cours de sa longue carrière politique Golda a toujours estimé que ce n'était pas parce qu'elle était une femme qu'elle devait privilégier les questions féminines ou se montrer plus solidaire des femmes que du reste de la nation. On peut néanmoins se demander d'où venait cette obstination égalitariste et si elle ne dissimulait pas une sorte de sentiment d'infériorité vis-à-vis de femmes plus diplômées et susceptibles de lui porter ombrage. Peut-être aussi ces femmes lui faisaient-elles davantage sentir son déficit culturel (dont elle souffrait, dit-on) que les hommes, d'emblée séduits par son charme, son intelligence, son énergie et son efficacité, et, de toute évidence, plus disposés à jouer les pygmalions. Par ailleurs, Golda, pour diverses raisons liées à son statut dans sa parentèle (n'était-elle pas la seule à avoir remplacé quatre garçons), se sentait moins en rivalité avec des hommes, si brillants soient-ils. Sans doute appréciait-elle aussi, en accédant à des postes ministériels, d'être l'unique femme dans un monde majoritairement masculin.

Rappelons également qu'au début de sa carrière elle fut inévitablement confrontée au machisme des instances dirigeantes, et que, par la suite, sans doute en guise de réflexe d'autodéfense, chaque fois qu'on lui demandait son avis en tant que femme, elle répondait : « Je suis un leader national, pas une femme politique. » En d'autres termes, cela signifiait que la question n'avait

pas lieu d'être, son sexe n'interférant pas dans son approche de la politique. À la longue, selon Hagaï Tsoref, cette réplique s'est transformée en conviction si profondément ancrée qu'elle n'a jamais été capable de changer d'attitude.

Pour Ben Gourion, une chose primait en lui confiant la responsabilité d'un aussi lourd ministère : son expérience au sein de tous les rouages de la Histadrout, où elle avait été en charge des problèmes afférents aux rémunérations et aux conditions de travail des ouvriers, avait mis en place l'assurance chômage, supervisé des chantiers de construction et abordé les problèmes les plus complexes avec une approche pragmatique qui allait de pair avec un remarquable sens pratique et un courage à toute épreuve. Ainsi, entre 1939-1942, période où elle dirigea le département d'Aide mutuelle de la Histadrout, Golda personnifiait les idéaux socialistes du Parti travailliste pour toutes les questions d'entraide, de secours aux catégories sociales défavorisées et aux membres du parti les plus nécessiteux. Aussi s'était-elle rendue populaire en jouant un rôle important dans les négociations syndicales. De plus, ses discours, contrairement à ceux d'autres dirigeants, étaient dépourvus de phraséologie idéologique sophistiquée, car, quand elle prenait la parole, c'était pour formuler en termes simples sa vision de la société israélienne idéale qu'elle voulait contribuer à réaliser. Pour elle, le Mapaï portait les valeurs du sionisme socialiste dont le but était l'édification d'une société basée sur la justice sociale, la solidarité avec les plus nécessiteux, au détriment des plus nantis. Sa vision de l'Israël à construire s'est ancrée dans les idéaux de la Deuxième Alyah auxquels elle est restée fidèle toute sa vie et qu'elle rêvait de faire partager à l'ensemble de la société israélienne. Ainsi, dans l'un de ses premiers discours prononcés à l'occasion de la fête du Travail, elle déclara sans ambages : « Ce que nous voulons, c'est un État juif fondé sur la justice sociale […]. J'espère que d'ici peu il sera possible de saluer la naissance d'un État juif socialiste, où tout le monde jouira des mêmes droits[10]. »

Même si Ben Gourion, infiniment plus réaliste que Golda, ne se faisait guère d'illusion sur la viabilité du monde utopique auquel elle aspirait, il avait cependant toute confiance dans sa capacité à faire preuve de réalisme lorsque les circonstances l'exigeraient. Il l'estimait capable d'entrer de plain-pied dans ses nouvelles attributions qui allaient durer sept ans (1949-1956),

et, pour des raisons de restriction budgétaire, se diviser en deux phases distinctes, centrées principalement sur le sujet sensible de l'immigration. En raison de ses convictions de sioniste socialiste auxquelles elle est restée fidèle et de son amour inconditionnel du peuple juif, le sujet de l'immigration lui tenait particulièrement à cœur.

Durant la première phase de son ministère et jusqu'à la nomination en 1952 de Levi Eshkol au poste de ministre de l'Économie, Golda avait les coudées franches et disposait du budget le plus important de l'État, après celui du ministère de la Défense. Dans la seconde phase, en revanche, les difficultés économiques et financières de l'État contraignirent Eshkol à amputer sérieusement le budget du ministère du Travail, avant que le grand emprunt lancé par Israël lui permette de réaliser plusieurs projets qui lui étaient chers.

Construire une société égalitaire sans restreindre l'immigration

Le 11 mars 1949, lors d'une visite éclair en Israël, Golda prêtait serment avec les autres membres du gouvernement. Le lendemain, elle repartait faire ses adieux officiels aux membres de la légation de Moscou. Son entrée en fonctions s'effectua lors de son retour définitif, le 20 avril 1949. En se voyant confier le ministère de ses rêves, Golda n'imaginait pas qu'il allait déborder le cadre spécifique de l'emploi pour inclure (après le décès de Remez en mai 1951) l'immense secteur des travaux publics, dont la construction massive d'habitations pour les immigrants, l'urbanisation des nouvelles zones résidentielles, l'extension du réseau routier, l'amélioration du système de santé et de sécurité sociale, etc. Des secteurs particulièrement lourds qui seront répartis plus tard dans trois ministères distincts.

Consciente de l'envergure de son cahier des charges et de ses propres limites, Golda, pour combler ses lacunes, s'entoura d'emblée d'une équipe de collaborateurs recrutés à la Histadrout, et dont elle appréciait les compétences. Elle leur adjoignit d'excellents spécialistes afin de gérer au mieux un programme dont la réalisation dépendait en grande partie de leurs connaissances techniques, son propre rôle se limitant à fixer les objectifs, à animer les équipes, à créer un bon climat de travail – tâches dans ses cordes, au même titre que la supervision des travaux ou l'élaboration de nouvelles

lois sociales.

Durant les presque sept années de son mandat, le principal challenge est, dans un premier temps, de pourvoir en logements, nourriture, emplois, instruction, soins de santé, des centaines de milliers d'immigrants n'ayant rien de commun entre eux, ni avec les premières vagues de pionniers, si ce n'est d'être juif et, à ce titre, de n'être les bienvenus dans aucun autre pays. Elle sait aussi que cela est insuffisant car il faut parvenir à faire d'eux des citoyens conscients, motivés et partie prenante du nouvel État, ce qui passe par l'apprentissage obligatoire et immédiat de l'hébreu.

En 1948, à la fin du mandat britannique, la population globale de Palestine s'élève à 759 000 habitants, dont 156 000 Arabes palestiniens. Elle passe successivement à 1 173 000 fin 1949, 1 317 000 en 1950 et double presque en 1951. On assiste ensuite à une certaine stabilisation. Pour des raisons économiques, le gouvernement a en effet été contraint, au grand dam de Golda, de restreindre l'immigration par des quotas. Ainsi, l'année où elle quitte ses fonctions (1956), le pays avait réussi l'exploit unique au monde d'absorber plus d'un million d'immigrants issus d'horizons divers en à peine huit ans. Toutefois, ce chiffre impressionnant ne révèle qu'une partie de la dure réalité à laquelle le pays fut confronté : les deux vagues d'immigrants, arrivées à la suite l'une de l'autre dans un laps de temps restreint – 1946-1956 –, n'avaient rien de commun entre elles, si ce n'est d'être totalement sans ressources.

La première vague était en majorité constituée de personnes déplacées d'Europe et, pour nombre d'entre elles, cantonnées jusque-là dans des camps de transit en Allemagne, en Autriche, en Italie, dans les Balkans et en Grèce, ou par les malheureux rescapés des camps de la mort détenus à Chypre. Cette première vague, qui débarque entre 1946 et 1950, se composait principalement de survivants des camps d'extermination, marqués tant au plan physique et psychologique. En outre, la plupart ne possédaient pour tout bien que les vêtements qu'ils avaient sur le dos. Néanmoins, malgré la gravité de leurs traumatismes, la plupart de ces immigrants se sont intégrés relativement vite ; surtout, ils ne sont pas restés durant cinq années sans toit en dur, sans emploi et sans ressources comme les immigrants des pays arabes qui, en plus du choc d'avoir été chassés de leur pays, souffraient d'un grave déficit culturel et social.

Aux survivants de l'Holocauste succèdent en effet, à partir du début des

années 1950, des centaines de milliers de Juifs « orientaux » ou judéo-arabes appartenant pour l'essentiel aux classes sociales les plus défavorisées, les plus aisés ayant émigré en Europe, aux États-Unis ou en Amérique du Sud. Une partie de ceux arrivés en Israël sont des francophones issus des mellahs du Maghreb où sévit une pauvreté endémique. Les autres sont originaires des féodalités moyenâgeuses du Moyen-Orient, une minorité vient de l'Inde. Pour la plupart, ils sont bien plus pauvres que les Occidentaux et surtout moins éduqués et préparés à la modernité. Un recensement effectué vers 1955 comptabilise alors des ressortissants de soixante-dix nationalités (ashkénazes et séfarades confondus) s'exprimant dans presque autant de langues ou de dialectes, sans oublier que chaque nationalité possède des coutumes différentes, y compris dans leurs pratiques religieuses.

L'objectif qui s'impose à Golda est de parvenir à fondre ces différences culturelles pour constituer un seul peuple ; un projet ambitieux qui exige du temps et des moyens considérables compte tenu de la masse humaine à intégrer et de l'énormité du fossé à combler entre les immigrants européens, d'ascendance ashkénaze, mieux éduqués et familiarisés avec une certaine modernité, et les Juifs du Moyen-Orient, ou judéo-arabes[11], qu'on appelle encore en Israël les Orientaux, issus de sociétés archaïques où l'instruction obligatoire n'existe pas, au même titre que les commodités du monde moderne. Mais pour Golda, qui a toujours placé l'amour de son peuple au-dessus de toutes ces contingences, l'enjeu en vaut la peine.

Contrairement aux immigrants allemands des années 1930, parfois étrangers à l'idéologie sioniste mais disposant d'un capital culturel et économique qui leur a permis de se recréer assez vite des situations en rapport avec leurs compétences et donc de s'intégrer sans trop de problèmes, les judéo-arabes étaient souvent dépourvus de qualifications techniques ou manuelles en adéquation avec les besoins du marché de l'emploi israélien. En conséquence, la pénurie de main-d'œuvre qualifiée, en particulier dans le domaine du bâtiment, s'est fait durement sentir ; elle a surtout provoqué un ralentissement de la construction, une prolongation excessive des conditions d'habitat déplorables des Juifs orientaux et aussi une hausse dramatique du chômage. Il faudra tout le pragmatisme et l'imagination de Golda pour résoudre peu à peu, et trop souvent médiocrement à son gré, ces différents problèmes. Pour l'ensemble de la population, y compris les pionniers des

premières *alyot* et leur descendance, la contrepartie de l'émigration de masse s'est traduite par l'obligation de se serrer la ceinture comme au plus fort des crises économiques des années 1920 et 1930, par le retour aux cartes de rationnement et des hausses d'impôts pour pallier le déficit de l'État.

Golda ne s'attendait pas à une tâche d'une telle ampleur en acceptant de prendre en charge un poste qu'elle convoitait ardemment, mais qui allait tout à la fois lui causer bien des soucis et lui apporter de grandes satisfactions. Son fils, Menahem, relate que vers la fin de sa vie elle disait que les sept années passées au ministère du Travail avaient néanmoins été les plus fructueuses et les plus passionnantes de sa longue carrière. Il oublie d'ajouter que ce furent aussi des années particulièrement ardues, et que, de guerre lasse, malgré son courage et sa détermination sans faille, Golda s'est souvent sentie découragée et à deux doigts de jeter l'éponge[12]. Le plus souvent, les crédits venaient à manquer ou elle était confrontée à la grogne et à l'obstruction des « anciens », y compris dans le cadre des réunions internes du Mapaï, certains membres contestant sa décision de privilégier des mesures destinées à réduire la précarité des nouveaux immigrants au détriment de leurs aspirations à plus de confort. Mais peu lui importait leurs récriminations au regard de son idéal socialiste et des objectifs qu'elle s'était fixés en adhérant, l'année de ses dix-sept ans, au Poalei Sion : reconstruire une nation juive en y instaurant un idéal de justice sociale. L'un des paradoxes de Golda est en effet de s'être toujours située très à gauche sur le plan social et radicalement à droite quant au problème palestinien. Pour justifier en quelque sorte ses contradictions, elle se targuait d'avoir toujours, dans le cadre du syndicat de la Histadrout, défendu avec la même équité les droits des travailleurs arabes ou juifs contre leurs employeurs et, dans ses fonctions de ministre du Travail, d'avoir considérablement amélioré les conditions de vie dans les villages arabes en y faisant installer l'électricité, l'eau courante et le tout-à-l'égout. Cette attitude surprend d'autant plus qu'une certaine droite israélienne, tout en se méfiant des Arabes, ne les dédaignait pas aussi ouvertement que Golda. Elle les a en effet toujours méprisés et sous-estimés, comme le confirme son refus réitéré de négocier avec le président égyptien Anouar al-Sadate, qu'elle considérait comme un clown[13] !

Néanmoins, et en dépit des innombrables difficultés que le nouvel État doit affronter, Golda s'est violemment insurgée contre les partisans d'une

réduction et d'une sélection des immigrants. À tous ceux qui défendaient ces deux axes, Golda répondait : « Laissons entrer les vieux et les infirmes en même temps que les jeunes en bonne santé, les faibles et les illettrés avec les solides et les mieux éduqués […]. L'État d'Israël perdrait sa raison d'être si l'immigration ne se prolongeait pas aussi longtemps que nécessaire et aussi longtemps que possible […]. Si j'ai envie qu'un État juif existe, c'est uniquement pour une chose : pour que les portes de cet État s'ouvrent sans restriction à tous les Juifs qui comprennent ce que cet État représente pour eux et qui veulent venir ici dans l'éveil de cette compréhension. S'il faut souffrir pour cette cause sacrée, alors nous souffrirons tous[14]. »

Idéaliste convaincue, Golda s'est obstinée à sous-estimer les conséquences aussi considérables qu'ingérables de l'arrivée massive des Juifs orientaux : l'émergence en Israël d'une société de classe, phénomène qu'elle a tenté en vain de dénoncer lorsqu'elle estimait qu'il en était encore temps. Selon son fils, elle fut l'une des premières à mettre en garde contre les dangers d'une ségrégation ethnique et économique dont elle redoutait les méfaits pour l'harmonie de la nation. Ainsi, au début de janvier 1950, alors que le problème émerge à peine, elle exprime ses craintes devant une délégation de travailleurs : « La réalité qui se crée en Israël […] indique un clivage déplorable dans notre population qui s'est scindée en deux groupes : celui dit des "vieux immigrants" et celui des nouveaux immigrants dans lequel figurent principalement les Juifs orientaux. Ne créons pas deux catégories de population distinctes parmi nous. Il y a des pays dans le monde où cela existe […] Mais dans ces pays l'immigration et le sionisme n'ont pas cours […]. Nous, les pionniers de la première heure, nous voulons faire venir le maximum d'immigrants par tous les moyens. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde. […] Nous faisons des sacrifices et nous affrontons de nombreuses difficultés, mais je […] n'ai aucune envie d'édifier un État juif avec un niveau de vie élevé si cela doit se faire au détriment d'une immigration de masse[15]. »

Dans ses initiatives en faveur des nouveaux venus, Golda se heurte souvent à ceux qu'elle nomme les « vieux immigrants », c'est-à-dire les pionniers des premières *alyot*, qui, après avoir enduré sans se plaindre les combats et les privations des années pionnières, aspirent désormais à plus de confort et ne sont pas disposés à y renoncer au nom de la sacro-sainte solidarité. Golda,

dont les priorités sont axées sur l'intégration des immigrants du Moyen-Orient, se montre particulièrement sensible à la situation des plus misérables d'entre eux, les Juifs du Yémen. Non parce que son gendre est yéménite ; son sentimentalisme, contrairement à la plupart des gens, ne s'appliquait qu'exceptionnellement aux souffrances individuelles, mais demeurait concentré sur la souffrance des masses. Autrement dit, si elle se montrait souvent indifférente face aux difficultés d'un immigrant qu'elle connaissait personnellement, elle pouvait en revanche se mobiliser sans compter pour secourir des groupes d'anonymes, sans même avoir fait l'effort de les rencontrer, par exemple quand elle inspectait les camps de transit. En cela, Golda, réputée pour avoir la larme facile, se conduisait en leader politique et non en femme sentimentale. Cependant, ses discours étaient souvent émaillés de références aux pauvres yéménites, car il s'agissait d'une population venue d'un monde archaïque, particulièrement démunie et plus déstabilisée par le changement de civilisation que les Juifs d'Irak ou de Syrie, où l'échantillonnage social était plus varié. Mais même si elle donnait l'impression d'être directement concernée en plaidant la cause des Yéménites, elle n'oubliait jamais qu'elle était un leader politique au moment de prendre ses décisions.

Toutefois, au printemps 1950, l'état des finances publiques se révélant de plus en plus catastrophique, le gouvernement se résout à ralentir l'immigration et à imposer de stricts critères de sélection liés à l'âge et à l'état de santé. Golda s'y résigne d'abord à contrecœur, mais, à partir de 1951, devant l'impossibilité d'absorber davantage d'immigrants difficiles à intégrer, elle change radicalement son fusil d'épaule[16].

Dès lors, son combat se limite à dénoncer l'émergence d'une société de classes. Pour cette fervente socialiste, députée du Parti des travailleurs depuis sa création, ce serait une honte et une tragédie si, pour améliorer le mode de vie d'une catégorie de nantis, la société israélienne ne comprenait pas à temps que l'avenir du pays dépend de son aptitude à intégrer les nouveaux venus autrement que par de beaux discours. « La solution dépendra de nous tous et ne se fera pas au bénéfice d'un petit groupe d'aristocrates qui sont arrivés ici quelques années avant. »

À de nombreuses reprises, elle rappelle à l'ordre ceux qui aspirent non seulement à plus de confort, mais sont aussi avides de luxe, notions

inexistantes jusque-là en Eretz Israel. Élevée dans une extrême pauvreté, habituée dès sa prime jeunesse à une vie plutôt spartiate, Golda admet mal une telle frivolité alors que tant de gens ne mangent pas à leur faim et vivent dans le plus grand dénuement. Surtout, elle ne tolère pas qu'au moment où l'État affronte des situations autrement plus urgentes et vitales pour l'avenir du pays, les citoyens les mieux lotis se permettent de formuler de telles exigences.

Dans un discours intitulé « Nous devons réduire le fossé », Golda s'en prend aux vétérans, dont certains de ses anciens camarades du Mapaï, qui, d'évidence, donnent l'impression d'avoir occulté les idéaux socialistes de leur jeunesse, qu'ils sont prêts à sacrifier au veau d'or de la consommation : « Je dois confesser que la question du délai nécessaire pour que tous les travailleurs d'Israël puissent s'équiper en réfrigérateur, machine à laver, voitures et diverses autres choses indispensables à leur bien-être ne me paraît pas prioritaire. […] Et même s'il leur faut patienter encore cinq ans, ce n'est pas un problème. Les colons, qui sont des vétérans, représentent un groupe de privilégiés qui considèrent maintenant que les meubles standard fabriqués ici ne sont ni assez beaux ni d'assez bonne qualité pour eux. Ils exigent des produits […] qui doivent être payés en dollars. Ils oublient que cela se fait au détriment des dépenses pour les enfants yéménites ou irakiens. Avons-nous sollicité de l'argent [aux Américains pour cela] ou pour aider les enfants yéménites et irakiens ? […] Mais de quel droit exigeons-nous d'avoir plus qu'eux[17] ? » Avec sévérité, Golda rappelle à ses concitoyens, et plus précisément à ses collègues du gouvernement et du Mapaï, dont certains sont loin d'adhérer à ses opinions sur l'immigration de masse, que le pays doit œuvrer en priorité pour augmenter la production et exporter davantage afin de se procurer toujours plus de dollars, la monnaie exigée pour l'acquisition de machines industrielles et d'armements. Pour fustiger leur futilité, elle va jusqu'à déclarer : « Je suis prête à faire du porte-à-porte pour expliquer aux gens qui s'achètent de plus beaux meubles, des vêtements plus élégants, et envoient leurs enfants dans de coûteuses écoles privées que c'est au détriment des immigrants[18]. »

L'intrépide bâtisseuse

Si le premier objectif que s’est donné Golda, dont le titre complet était ministre du Travail et des Affaires sociales de la nation, est de promouvoir l’immigration illimitée, son second objectif est de construire un maximum de logements dans un minimum de temps pour les nouveaux arrivants, tout en développant une politique de l’emploi à grande échelle. Sa hantise est en effet que la persistance du sous-emploi fasse émerger une société d’assistés. En attendant que cette population devienne plus autonome, elle milite pour leur assurer des conditions d’existence décentes. Ainsi, elle propose qu’on ouvre à leur intention des magasins d’État, sur le modèle de ceux vus à Moscou, et où ils pourront se procurer gratuitement des produits alimentaires et de première nécessité. Mais, dans bien des cas, les gérants de ces établissements, estimant cette initiative trop dispendieuse pour l’État, refusent de s’exécuter et exigent le paiement des marchandises[19].

Étant donné la situation économique désastreuse d’Israël au lendemain de la guerre d’indépendance, Golda, en jetant les bases d’un vaste plan de construction de logements à loyers modérés à l’échelle du pays, s’attaque à un chantier titanesque auquel elle va se consacrer corps et âme pour, dans un premier temps, s’activer à recueillir les fonds nécessaires. Si les immigrants européens arrivés entre 1946 et 1949 ont presque tous été logés dans d’anciens bâtiments britanniques réhabilités ou dans des maisons abandonnées par les Arabes palestiniens, en 1949, cinquante mille d’entre eux végètent encore dans des camps de transit ou sous des tentes. Avec la surpopulation consécutive à l’arrivée des Orientaux, la question du logement devient encore plus aiguë. Désormais, faute de place et d’équipements, chaque tente doit être partagée entre plusieurs familles ou groupes d’individus isolés. Le plus souvent entre des personnes appartenant à des nationalités ou des groupes ethniques différents, c’est-à-dire ne possédant rien en commun, ni le langage, ni les coutumes alimentaires, ni les pratiques d’hygiène. Une telle promiscuité devient vite insoutenable pour les immigrants d’Europe ou même pour ceux originaires du Maghreb, plus familiarisés avec des coutumes d’hygiène implantées par les colonisateurs.

Dès son entrée en fonctions, Golda réussit à convaincre la Knesset de voter la construction d’une première tranche de trente mille logements répartis dans des HLM à bas coût, mais pour lesquels l’État ne dispose pas du premier shekel, en dépit de dons qui affluent de toutes parts. Mais ces sommes sont

vite englouties pour parer au plus pressé. Avec l'arrivée massive des Orientaux, les tentes achetées pour les rescapés d'Europe se révèlent insuffisantes et l'État doit leur adjoindre des cabanes en tôle ondulée, étouffantes l'été, glaciales l'hiver, mais plus étanches en période de pluie.

Vers le début de l'année 1950, quelques mois seulement après son entrée en fonctions, faute d'argent disponible, Golda doit reprendre son bâton de pèlerin pour solliciter la générosité des Juifs américains et européens, précisant dans ses discours que, cette fois-ci, « Israël a besoin d'argent non pour gagner la guerre mais pour préserver la vie ».

Dans un premier temps, les habitats rudimentaires construits à l'intention des immigrants se limitent à une pièce unique : une sorte de bloc de ciment nu, sans plâtre sur les murs, avec un toit mais pas de plafond, une porte et une fenêtre. *A priori*, ces blocs ont été conçus pour abriter une famille de trois ou quatre personnes, mais, faute de place, les organisateurs y entassent quatre, voire cinq ou six adultes ou un couple accompagné d'une ribambelle d'enfants. Si rudimentaires soient-ils, ces blocs représentent cependant un progrès considérable, comme Golda le déclare fièrement devant un auditoire américain : « Notre volonté est d'accorder ce luxe à chaque famille […] avec l'espoir que ces gens apprendront un métier en bâtissant leur propre logement et en y ajoutant un jour une pièce de plus. Cela vaudra mieux que de mettre deux ou trois familles sous une seule tente […]. Il vous appartient soit de maintenir ces gens dans des camps et de leur envoyer des colis de vivres, soit de les mettre au travail et de restaurer en eux la dignité et le respect de soi[20]. » Une fois de plus, Golda obtient l'argent nécessaire à la construction de la première tranche de trente mille logements, avouant au passage à ses auditeurs avoir, dans l'urgence, financé les premiers travaux avec un chèque sans provision !

En 1951, les logements disponibles étant encore largement insuffisants, cent vingt nouveaux camps de transit, en hébreu *ma'abarot* (pluriel de *ma'abara*), viennent compléter les cent deux existant, pour y accueillir un contingent de vingt-deux mille sept cents nouveaux immigrants que Golda s'est mis en tête de disperser dans des régions sous-peuplées, de préférence à la périphérie des villes ou des villages, afin qu'ils se procurent plus facilement du travail. L'extension de la ville de Beersheba (et son peuplement initial constitué en partie d'une communauté juive venue d'Inde) est due

principalement à cette initiative. Comme Golda n'est pas une ministre qui dirige du fond de son bureau, chaque fois que son emploi du temps le lui permet, elle se fait un devoir, qui est aussi une source de joie mais parfois également l'objet d'une immense déception, de se déplacer sur les chantiers afin de constater *de visu* l'avancement des travaux. Au bout de quelques mois, en dépit de tous les encouragements donnés aux travailleurs, elle doit faire état devant la Knesset du triste constat qui s'est imposé à elle à diverses reprises : « J'ai observé deux situations étroitement liées. J'ai vu ce que nous appelons les *ma'abarot* […]. J'ai aussi visité des sites où nous sommes supposés construire des centaines d'unités d'habitations, or, à mon grand regret, j'ai constaté que dans beaucoup d'endroits la construction n'avance pas. Pour quelles raisons ? À Acre ou à Beersheba par exemple, où des centaines d'habitations ont été mises en chantier, des ouvriers et des contremaîtres sont venus me supplier de leur envoyer de la main-d'œuvre qualifiée, des maçons, des plombiers, des électriciens, des charpentiers métalliers, des constructeurs d'échafaudages[21]… » Mais après les avoir interrogés pour déterminer s'il y avait pénurie de ces métiers en Israël, ses interlocuteurs lui expliquent que là n'est pas la question ; en réalité, les ouvriers spécialisés, s'estimant sous-payés, refusent de se déplacer loin de chez eux pour un salaire de misère. Autrement dit, il faut les augmenter pour les inciter à venir[22]. Sous le coup de la colère, Golda réplique que c'est contraire à ses principes et que son souci majeur n'est pas de savoir dans combien de temps un ouvrier du bâtiment pourra s'offrir un réfrigérateur. Sa priorité se limitant à savoir combien de temps encore une famille yéménite devra patienter pour bénéficier d'un toit au-dessus de sa tête et disposer d'un minimum vital[23].

Pour diminuer les délais de construction, Golda s'efforce d'augmenter la productivité des différents corps de métier. Ainsi, après avoir constaté le manque de rendement manifeste des ouvriers du bâtiment, elle les rappelle sèchement à l'ordre. Elle leur demande en particulier d'intensifier les cadences pour être plus productifs et de se montrer plus solidaires, eu égard aux sacrifices consentis par la nation pour accueillir les immigrants : « Dois-je penser que quatre cents briques représentent le maximum que vous pouvez poser par jour ? Je ne vous oblige pas à travailler comme des esclaves, je vous propose un travail sous contrat. Notre parti a toujours eu l'habitude de

dire des choses désagréables. Je vous dis donc que l'obtention d'un salaire déterminé est sacrée mais la fondation d'un État, l'absorption de milliers de Juifs, le sont encore bien davantage[24]. » De tels propos lui valent de violentes attaques de la gauche radicale, notamment du Mapam, qui va jusqu'à l'accuser de s'être toujours montrée hostile aux ouvriers.

En 1952, la situation économique continuant à se dégrader, l'une des premières mesures prises par Levi Eshkol, ministre de l'Économie, est de réduire de façon drastique le budget du ministère du Travail et de la Construction afin de privilégier le développement de l'industrie, la production et les infrastructures du pays. Ainsi, lorsque Golda se plaint de ne plus avoir les moyens de construire autant de logements que nécessaire, Eshkol lui répond, goguenard : « Peu importe si les gens vivent dans de mauvaises conditions pendant encore quelques années, ce qui est primordial, c'est de privilégier l'industrie. » Très perturbée par les restrictions budgétaires qui frappent son ministère, se sentant de plus en plus incapable de relever les nombreux défis auxquels elle est confrontée, Golda propose à plusieurs reprises sa démission à Ben Gourion qui refuse de l'accepter.

Néanmoins, lors des réunions du cabinet, elle ne peut s'empêcher de reprocher régulièrement à ses collègues de manquer de sentiments humains. Dans ses discours à la Knesset, qui sont de vibrants plaidoyers en faveur des immigrants récents, elle a systématiquement recours à une rhétorique émotionnelle afin de les attendrir et de stigmatiser leur manque de compassion, mais en vain. L'État frôlant la banqueroute, il n'est pas question, ni pour Ben Gourion, ni pour Eshkol, de se laisser fléchir par les arguments compassionnels de Golda. Elle a beau répéter que c'est une erreur de sous-estimer l'aspect humain des problèmes et de privilégier exclusivement le point de vue économique, ses collègues du cabinet, comme ceux du Mapaï, se montrent de plus en plus intraitables avec l'aggravation de la crise.

Peu de temps auparavant, les économistes proches de Ben Gourion viennent toutefois d'élaborer une stratégie astucieuse pour résoudre les problèmes financiers de l'État : promouvoir à l'échelon mondial un emprunt d'État, sous forme d'obligations. Une initiative mise en place avec des philanthropes américains, experts en montages financiers, et qui ne tarde pas à porter ses fruits.

En 1950, une fois de plus, Golda est retournée aux États-Unis pour y

collecter de l'argent. Mais, cette fois-ci, la somme nécessaire pour les trois années à venir, et destinée à permettre à Israël d'équilibrer son budget et d'absorber une immigration qui dépassera d'ici peu le million de personnes, n'est plus de l'ordre de 100 millions de dollars, mais de 1,5 milliard de dollars, soit 600 millions de dollars pour la première année. Ben Gourion, pleinement conscient de l'impossibilité de réunir un tel capital en comptant exclusivement sur la philanthropie, a compris la nécessité de recourir à d'autres moyens pour se procurer cet argent, condition *sine qua non* de la viabilité du nouvel État encore balbutiant.

Un tiers de la somme pourrait être recueilli en taxant davantage les citoyens israéliens ; pour l'autre partie, et c'est là que Ben Gourion et son cabinet firent preuve d'intuition, cela allait consister à lancer un emprunt national sous forme d'obligations et de bons du Trésor israéliens. Ce plan, aussi brillant que téméraire, va permettre aux Juifs du monde entier, un tant soit peu solidaires de la survie de l'État juif, de souscrire à cet emprunt, selon leurs moyens et moyennant la promesse de récupérer leur mise tout en bénéficiant un jour d'une plus-value. D'emblée, Henry Montor et les donateurs qui avaient épaulé Golda lors de ses précédentes campagnes de collectes applaudissent cette initiative et s'engagent à la promouvoir par tous les moyens à leur disposition. L'un des plus enthousiastes fut sans conteste l'ancien secrétaire d'État au Trésor, Henry Morgenthau qui promit de s'engager dans une vaste campagne d'information pour soutenir les *Bonds* israéliens.

Lors de ses déplacements aux États-Unis et en Europe, Golda est mandatée pour convaincre les Juifs d'investir dans l'avenir d'un pays entouré d'ennemis et confronté à de gigantesques défis humains et économiques, mais galvanisé par ses succès militaires et doté d'un optimisme inébranlable dans le soutien de ses coreligionnaires. Pour Golda, vendre des obligations pour le développement de sa patrie est infiniment plus valorisant que les appels incessants à la charité. Une fois de plus, lors de ses diverses prestations, malgré sa fatigue, ses ennuis de santé et ses deuils personnels, Golda se surpassa. Menahem, qui avait pu assister à l'une de ses interventions aux États-Unis, rapporte dans son livre que, comme à l'accoutumée, elle alla droit au but pour justifier les raisons de participer à l'emprunt israélien, tout en faisant miroiter l'intérêt financier pour les souscripteurs, sans exclure les donations spontanées qui seraient les

bienvenues : « À partir de ce moment de notre existence, nous prenons la ferme résolution de ne plus dépendre entièrement de la philanthropie. Nous continuerons cependant à accepter que l'on nous aide afin de nous permettre de secourir et de réhabiliter les nouveaux arrivants. Mais si nous voulons construire des maisons et que nous avons besoin de bois pour les charpentes, nous sommes prêts à payer pour cela. Si nous voulons construire des écoles pour nos enfants, nous payerons aussi pour cela. Nous avons maintenant atteint un point de développement où nous pouvons nous permettre d'emprunter de l'argent car, grâce à notre travail et à nos propres ressources, nous serons en mesure de rembourser chaque centime[25]. »

Les efforts déployés par Golda, avec le soutien d'Henry Montor, permirent de recueillir en quelques semaines les 600 millions de dollars espérés. Une fraction de cette somme fut remise au ministère du Travail pour financer la construction d'une deuxième tranche d'habitations de type HLM. La réalisation de ce programme symbolisa un accomplissement pour l'État, et combla d'aise la ministre du Travail et de la Construction. Pourtant, les nouvelles cités, où s'alignaient des rangées rectilignes d'immeubles de deux étages, avec cinquante appartements par étage, étaient loin d'atteindre la perfection. Mais, pour Golda, ils représentaient une amélioration indéniable par rapport aux blocs de béton, d'autant que sur le même emplacement elle avait veillé à ce que l'on adjoigne les équipements et services indispensables à la vie quotidienne : commerces alimentaires, écoles, clinique et, bien entendu, synagogue.

Lors de l'inauguration des bâtiments, Golda, malgré ses difficultés à monter les escaliers, tenait à inspecter scrupuleusement chaque logement pour vérifier l'état des lieux et traquer d'éventuelles malfaçons. Marie Syrkin, qui l'a accompagnée à diverses reprises, se souvient que rien ne lui échappait, tant elle était soucieuse d'offrir aux immigrants les meilleures conditions d'habitat possible. Ainsi, visitant un jour une résidence de six étages située à proximité de la mer de Galilée, elle s'en prit vivement à l'architecte qui, dans la cuisine, au lieu de prévoir une fenêtre avec vue sur mer, l'avait ouverte sur une cour arrière. Même si elle était heureuse d'offrir un logement décent à des familles logées depuis des années dans les pires conditions, cela ne l'empêchait pas de se désoler en constatant qu'ils n'étaient pas aussi parfaits qu'elle l'aurait souhaité. Mais leur existence suffisait à gommer sa déception,

consciente que son budget limité ne lui aurait pas permis d'imposer des matériaux de meilleure qualité ou d'exiger une finition plus soignée.

L'autre partie des sommes allouées à son ministère devait être consacrée à la construction d'écoles, d'hôpitaux et de routes. En effet, il ne suffisait pas d'édifier des villages à la périphérie des villes, encore fallait-il que les immigrants puissent se déplacer pour rechercher du travail, d'où la nécessité d'agrandir et d'améliorer un réseau routier largement insuffisant.

D'emblée, le plan d'aménagement proposé par la ministre du Travail suscita l'opposition des membres du gouvernement et du Mapaï, dont les déplacements se limitaient en général au trajet Tel Aviv-Jérusalem en taxi. Selon eux, investir dans la construction de routes, alors que le pays avait d'autres priorités, était un luxe superflu, surtout s'il s'agissait de routes secondaires menant à un kibboutz perdu du Néguev ou à un village isolé proche de la frontière jordanienne. Mais Golda défendait son dossier, arguant que chaque nouvel embranchement contribuerait à la fois à l'assimilation des immigrants et à la sécurisation du territoire, en particulier des endroits les plus reculés. Elle finit par obtenir gain de cause en démontrant que la mise en chantier du réseau routier représenterait à elle seule des milliers d'emplois pour la masse de main-d'œuvre non qualifiée qui, en attendant, était à la charge de l'État.

Parallèlement, pour ne laisser aucun immigrant inactif, Golda lança le plan « Travaux publics champêtres », comportant entre autres tâches le transport des pierres, le défrichement des terrains voisins des routes en construction et le reboisement. Une fois de plus, parce qu'elle se sentait profondément solidaire des Juifs les plus défavorisés, Golda sut trouver la parade pour contourner les restrictions budgétaires imposées. Elle possédait en effet un extraordinaire talent pour imaginer des solutions originales à tous les problèmes qui, au départ, paraissaient irréalisables pour diverses raisons. Elle faisait également preuve de pragmatisme et de créativité pour improviser une argumentation irréfutable lorsqu'il s'agissait de convaincre ceux qui contestaient l'intérêt ou le coût exorbitant du réseau routier de ses rêves. En l'occurrence, elle parvint à leur démontrer que son extension n'avantagerait pas seulement les immigrants pauvres, mais bénéficierait aussi à l'ensemble de la population. Parce que les véhicules circulant sur les routes secondaires s'enfonçaient dans la boue à la saison des pluies, et parce qu'à la saison sèche ils patinaient ou s'enlisaient sur le sable des pistes. En témoignage de

reconnaissance, la population israélienne, dont elle avait bien compris les besoins, baptisa le nouveau réseau routier : les routes de Golda, ou *Goldene Wegen*. En yiddish, cela signifierait plutôt les routes dorées[26].

Une stakhanoviste du plein-emploi

L'une des préoccupations majeures de l'État juif et l'une des priorités de la ministre du Travail furent de lancer une politique du plein-emploi. Mais comme il n'existait pas pléthore d'offres pour des manœuvres non qualifiés, que l'État n'avait pas les moyens de leur assurer une formation, et que Golda n'y avait pas songé, ce qui lui sera sévèrement reproché, il lui fallut donc, une fois de plus, innover pour imposer ses idées et trouver le moyen d'employer la masse d'« Orientaux » à la charge de l'État. Obnubilée par le souci d'intégrer le plus possible d'immigrants, elle proposa de créer des centaines de milliers d'emplois aidés et d'autres à temps partiel. Dans l'esprit de Golda, la fonction des emplois aidés n'était pas d'être productifs ou rentables, mais d'éviter que les moins qualifiés ou ceux dont les compétences étaient inadéquates avec les besoins en main-d'œuvre spécialisée végètent indéfiniment dans un désœuvrement pernicieux, freinant toute possibilité d'intégration. En dépit des objections émises par certains membres du cabinet, l'obstination de Golda et sa rhétorique émotionnelle finirent par avoir raison des réserves de Ben Gourion et d'Eshkol qui, de guerre lasse, l'encouragèrent à développer autant d'emplois aidés et à temps partiel qu'elle le jugerait nécessaire. Dans un premier temps, ces emplois, bien que sous-payés, permirent aux nouveaux immigrants, principalement les Juifs des pays arabes, de recouvrer un semblant de dignité. Dans un second temps, ces mesures, qui ont marqué durablement la société israélienne, auraient à la longue, selon l'historien Hagaï Tsoref, révélé leur effet pervers en empêchant les « Orientaux » de rompre avec le cercle vicieux de la pauvreté. En effet, en ne leur proposant pas une vraie formation, les emplois aidés furent accusés de les avoir empêchés d'accéder à de meilleurs salaires et à la sécurité de l'emploi. Ainsi, certains historiens israéliens considèrent que si, d'une certaine façon, les mesures prises par Golda ont permis d'endiguer provisoirement le chômage de masse, cela s'est fait au détriment d'une catégorie sociale et ethnique que l'on a sous-payée et injustement exploitée

sous couvert d'action sociale[27].

Par la suite, la politique des emplois aidés valut à Golda Meyerson et ses collaborateurs d'être la cible de sévères critiques qui pointaient : le gaspillage en termes de qualité d'exécution des travaux ; l'exploitation à grande échelle d'une main-d'œuvre sous-payée dans la construction des infrastructures du pays ; et surtout la transformation, non intentionnelle, voire inconsciente, de cette population en une sorte de lumpenprolétariat, relégué durablement aux marges de la société israélienne. Une conséquence ultérieure de la politique des emplois aidés, dont la responsabilité est directement imputée à Golda, aurait été l'émergence du mouvement des Black Panthers – c'est ainsi qu'on désignait les contestataires, en majorité des « Orientaux » –, qui organisèrent des manifestations devant le ministère du Travail pour s'en prendre à celle qu'ils accusaient d'avoir sciemment privilégié les ashkénazes au détriment des séfarades.

Un reproche annexe adressé à la politique de l'emploi de Golda Meir serait d'avoir négligé l'intégration des moins jeunes, des handicapés, des malades et des femmes, sous prétexte qu'elle n'avait pas développé à l'intention de ces catégories vulnérables des opportunités d'emplois adaptés. Au regard des lois sociales qu'elle fit voter en faveur des femmes en particulier, ces reproches paraissent injustifiés.

On peut affirmer en revanche que, sur le plan de l'aménagement en termes d'infrastructures, d'équipements collectifs et de logements, le bilan de Golda Meir, compte tenu d'une émigration de masse sans précédent dans le monde (on estime à plus d'un million le nombre de personnes arrivées en Israël entre 1949 et 1956), se révèle globalement positif, malgré quelques ratés dans le domaine de la construction, consécutives essentiellement aux restrictions budgétaires. Ainsi, en quittant le ministère du Travail après sept années de bons et loyaux services, elle pouvait se targuer d'avoir à son actif : la construction de cent cinquante mille logements dont 70 % destinés aux immigrants ; l'aménagement et l'équipement de camps de transit et d'habitats provisoires, de telle sorte que, à la fin de l'année 1951, l'État d'Israël pouvait s'enorgueillir de ne pas avoir laissé un seul immigrant sans toit. L'amélioration du réseau routier est aussi un progrès notable à mettre au crédit de Golda et de son ministère[28]. Mais tout cela n'a pas empêché les premières vagues d'immigrants de lui reprocher de ne pas avoir mené à son

terme le programme de cinquante mille logements promis aux « vétérans ».

La promotrice d'une série de lois d'inspiration socialiste

Le 5 janvier 1952, en présentant devant la Knesset une série de propositions de lois sociales, Golda Meyerson – qui n'avait pas encore hébraïsé son nom en Meir, ce qu'elle fera en 1956, une fois nommée ministre des Affaires étrangères – s'est comportée en socialiste profondément attachée aux valeurs de la Deuxième Alyah. Ajoutons que celle à qui on a souvent reproché d'être hostile aux revendications féministes, en réalité, s'est montrée solidaire des droits des femmes, comme de toutes les catégories sociales défavorisées, indépendamment de leur sexe.

La plupart de ses propositions de loi visent en effet à améliorer le sort des travailleurs, tout en cherchant à aider les catégories les plus vulnérables ou discriminées à cause de leur origine, de leur sexe, de leur état de santé, de leur statut familial ou de leur âge. Dans un discours solennel prononcé à la Knesset pour défendre son programme social, Golda, pour une fois, ne s'est pas limitée à faire référence aux dogmes du sionisme socialiste, mais a évoqué les liens étroits entre le sionisme et la religion juive : « C'est un grand privilège pour la Knesset que, dans la quatrième année d'existence de l'État, nous nous préparons à débattre de la première phase d'un plan de sécurité sociale pour tous […]. L'aspiration à une société humaine et juste caractérise le peuple juif depuis sa première apparition dans l'Histoire. Elle a inspiré aux prophètes de défendre la cause des pauvres et des veufs. Cette vision a laissé son empreinte sur le développement culturel de l'humanité. […] Ainsi, ceux qui ont formulé les principes de base du sionisme, comme ceux qui ont mis en place les fondements de l'État d'Israël, sont restés fidèles et loyaux envers les mêmes principes de justice sociale[29]. »

En tenant de tels propos, Golda montrait son attachement aux valeurs prônées par la Deuxième Alyah qui avait récusé le principe des rémunérations individualisées, comme dans les sociétés libérales, les discriminations sociales, le capitalisme conquérant et injuste[30]. Selon l'historienne Anita Shapira, « c'est tout à l'honneur de Golda Meir de n'avoir jamais cédé aux charmes de la société de consommation ou de ne pas avoir été fascinée par la technologie, le luxe et le confort bourgeois, contrairement

à un Shimon Peres ! ». Son mode de vie spartiate lui a d'ailleurs valu d'être étiquetée comme la « dernière bolchevik d'Israël », allusion à une culture politique exigeant dévouement et obéissance au parti, méfiance à l'égard des médias et mise à l'index de ceux qui ébruitent des informations donnant lieu à des indiscrétions dans la presse. Viscéralement socialiste, Golda rejetait avec horreur le modèle d'une société libérale à l'américaine pour se prévaloir d'une conception de la société dans laquelle l'économie du pays, au même titre que la politique de santé, incombait à l'État. En d'autres termes, elle considérait que c'était à l'État de décider des grandes orientations industrielles du pays comme de la prise en charge de la santé de ses citoyens, en particulier des plus faibles. Cette éthique l'incita à promouvoir une politique de protection sociale universelle et progressive, plutôt qu'à développer une politique d'assistanat. Elle détestait d'ailleurs cette notion, synonyme pour elle de paternalisme, intermédiaire entre l'aumône et la soupe populaire[31].

Pour faire advenir un État socialiste conforme à son idéal, Golda a fait passer, après d'âpres discussions, une loi garantissant la sécurité sociale pour tous, une pension spécifique pour les accidentés du travail, des pensions de retraite pour les travailleurs âgés, des indemnités pour les chômeurs, ainsi que des aides pour les veuves et les orphelins, sans oublier diverses mesures spécifiques en faveur des femmes. Sans partager les revendications sectorielles des féministes, Golda a largement contribué à faire voter diverses lois pour protéger les femmes, dont : une loi réglementant la pénibilité et la durée du travail féminin ainsi que le temps de repos alloué aux femmes et aux mineurs ; le congé maternité rémunéré et un amendement pour préserver leur emploi. Une extension de cette loi s'appliquait également aux réservistes rappelés sous les drapeaux à qui leur emploi devait être restitué après leur démobilisation.

En 1954, alors qu'une partie des immigrants arrivés en 1950 végètent encore dans des *ma'abarot* (camps de transit), Golda parvient à faire adopter par la Knesset une extension de la loi sur la sécurité sociale, appliquée jusque-là sous une forme partielle ou sous certaines conditions. Les lois votées sous la mandature de Golda Meir, même si elles ont été améliorées par la suite, restent considérées comme l'épicentre des lois sociales israéliennes. Plus tard, quand les journalistes l'interrogeaient pour savoir ce qui l'avait le

plus motivée dans son combat en faveur des lois sociales elle répondait : « Parce qu'il fallait créer une situation telle qu'il n'y aurait plus jamais de pauvreté chez nous, et pour que chaque citoyen n'ait plus à souffrir de la honte de manquer de choses indispensables à la satisfaction de besoins élémentaires tels que la santé. Pour que les vieux travailleurs reçoivent une pension de retraite bien méritée, et qu'un ouvrier ayant perdu son travail ne soit pas obligé d'éprouver de la honte parce qu'il est incapable de nourrir sa famille[32]. »

Ce sont ces victoires dans le domaine social, restées bien plus consensuelles que ses tentatives pour atteindre le plein-emploi, qui faisaient dire à Golda que les sept années passées au ministère du Travail, malgré les difficultés, les demi-succès et les échecs, furent les plus passionnantes et gratifiantes de sa longue carrière. En effet, en favorisant l'immigration de masse, la construction, l'emploi et l'adoption des lois sociales, elle était parvenue à réaliser certains des objectifs majeurs de la Deuxième Alyah.

L'initiatrice du service militaire féminin

Au cours de l'été 1953, la Knesset inscrivit à l'ordre du jour un projet de loi déposé par la ministre du Travail qui allait susciter de violentes polémiques et diviser durablement l'opinion publique israélienne : l'instauration d'un service militaire ou civique obligatoire pour les femmes. Dans sa version initiale, le projet de loi stipulait que les jeunes filles âgées de dix-huit ans seraient astreintes à une année de service militaire ou civique. Une grande partie de la population approuva cette initiative, estimant que l'ensemble des forces vives de la nation devait, sans distinction de sexe, contribuer à la défense et au développement du pays. D'autant que l'armée proposait aux jeunes filles une liste de fonctions n'exigeant pas d'efforts physiques excessifs ou dangereux, les tâches pénibles ou périlleuses étant le domaine réservé des jeunes hommes.

Les plus hostiles à ce projet furent encore une fois les partis religieux (représentés à la Knesset par environ 16 % des députés), qui, sans s'opposer frontalement au principe d'un service militaire féminin, s'abritèrent derrière la Torah pour expliquer que cette proposition allait à l'encontre des lois religieuses. Au début, les religieux reçurent le soutien de personnes qui, bien

que réfractaires à toute ingérence de la religion dans l'État, considéraient cependant que le moment était mal choisi pour débattre d'une loi qui braquait les projecteurs sur le fanatisme de la frange orthodoxe la plus bornée et la plus intransigeante. On risquait en effet de raviver l'exaspération d'une grande partie de la société israélienne qui contestait l'autorité du rabbinat sur toutes les questions d'état civil, en particulier celle, épineuse, des mariages et des divorces qui était entre leurs mains. Les parlementaires les plus prudents craignaient en outre qu'en réactualisant les passions autour de la question, jamais abordée frontalement – et restée en suspens jusqu'à ce jour –, de la séparation de la synagogue et de l'État, les discussions autour du service militaire féminin ne provoquent de violentes polémiques entre religieux et laïques. Ils proposaient donc le report de la loi à une période plus propice. Quant aux rabbins les plus modérés, ils se limitèrent à demander plusieurs modifications et dérogations au projet de loi, en particulier pour que les jeunes filles très pratiquantes soient exemptées de toute forme de service militaire ou civique. Mais pour éviter que des familles n'abusent de cette clause, la loi fut modifiée en fonction des suggestions émises par les partis religieux modérés, qui proposaient que le service civique s'inscrive dans le cadre de l'aide sociale. Que, par ailleurs, les jeunes filles très religieuses soient dispensées du port de l'uniforme, de l'obligation de dormir dans des casernes, et enfin qu'elles soient rattachées au ministère du Travail, dirigé par une femme, plutôt qu'au ministère de la Défense ! Ils demandaient en outre que les jeunes filles orientales, habituées à vivre cloîtrées dans leur famille jusqu'au jour de leur mariage, soient dispensées de toute obligation, ce qui fut accepté sans discussion.

Toutefois, en dépit des amendements apportés au projet initial, les rabbins ultra-orthodoxes persistèrent à exhorter les parents à user de tous les moyens en leur pouvoir pour soustraire leurs filles à l'infamie et à la souillure qui les menaçaient si elles étaient incorporées, sous prétexte que, dans l'exercice de leur travail, et quelles que soient leurs tâches, elles entreraient inévitablement en contact avec des hommes et des femmes à la moralité douteuse ! Ces appels destinés à effrayer les familles ultra-orthodoxes, en particulier celles venant des pays orientaux pour qui la notion d'égalité des sexes équivalait à un blasphème, déclenchèrent des manifestations d'une rare violence. Pendant plusieurs jours, la Knesset fut assaillie par une foule enragée, composée de hassidim en grande tenue et de femmes emperruquées et vêtues de noir de la

tête aux pieds, qui, en plus de hurler des invectives à l'adresse des représentants du gouvernement, s'en prenaient physiquement aux policiers qui tentaient de les empêcher de pénétrer à l'intérieur du bâtiment.

Pour défendre sa loi, peut-être aussi en souvenir de la déception de la jeune fille de dix-sept ans qui, à Milwaukee, avait manifesté l'ardent désir de s'enrôler dans la Légion juive et s'était entendu répondre par Ben Gourion que les femmes n'étaient pas admises dans l'armée, Golda, déterminée à ne pas se laisser intimider par les menaces, tint des propos sans concession à l'adresse des partis religieux d'opposition : « Jamais vous ne nous forcerez à adopter votre façon de penser et votre manière de vivre. Vous n'intimiderez pas une assemblée de représentants du peuple par vos vociférations, par des manifestations de femmes hystériques, par les débordements d'une populace en furie. » Ensuite, après avoir évoqué avec une intense émotion le rôle des jeunes filles qui avaient combattu les armes à la main lors de la révolte du ghetto de Varsovie, ainsi que le souvenir douloureux des femmes massacrées par les Arabes après avoir lutté aux côtés de leurs compagnons dans la défense désespérée du kibboutz de Gush Etzion, elle posa cette question

embarrassante aux détracteurs de sa loi : « Qui parmi vous oserait prétendre que, parmi ces héroïnes, il n'y avait pas de femmes religieuses ? »

À cette occasion, comme lorsqu'elle avait fait voter le congé maternité rémunéré, la protection du travail féminin, ou les mesures d'aide sociale pour les veuves, Golda se métamorphosa en une authentique militante pour l'égalité des sexes dans tous les domaines. Elle termina sa harangue par cette remarque ironique : « Les familles pieuses n'ont pas seulement des filles, elles ont aussi des garçons. Alors, si la vie militaire est aussi dégradante que certains le prétendent, pourquoi ces familles ne se soucient-elles pas davantage de la moralité de leurs fils ? »

Ces exemples montrent que, même si Golda ne s'est jamais définie comme féministe, elle était sur la même ligne en matière d'égalité de droits et de devoirs dans la sphère sociale, comme le prouve son initiative de service militaire féminin. Sans oublier qu'elle était bien trop perspicace pour sous-estimer le bénéfice indirect que les jeunes filles appartenant à des familles religieuses retireraient de l'éloignement du milieu familial. Être propulsées dans un contexte régi par d'autres règles, avec d'autres responsabilités et

devoirs, devrait leur permettre d'élargir leur horizon et de s'émanciper de l'influence étouffante de la religion. La décision de Golda d'imposer un service militaire ou civique féminin vient sans aucun doute de son expérience au kibboutz, où les femmes revendiquaient de ne pas bénéficier de privilèges spécifiquement féminins, mais se voulaient au contraire les égales des hommes en termes de droits et de devoirs. Pour elle, il s'agit d'un modèle de femme alliant les rôles de travailleuse, d'épouse, de mère et de soldat ayant appris le maniement des armes pour défendre le kibboutz aux côtés des hommes. Parce qu'elle était une femme pragmatique, dotée d'une grande intelligence pratique, que les théories abstraites l'avaient toujours rebutée, Golda estimait que l'exemplarité des femmes du kibboutz faisait davantage pour promouvoir l'égalité des sexes que les luttes de certaines féministes prisonnières de discours abstraits.

Se fondant sur sa propre carrière, elle considérait que ce qu'elle avait accompli, et qui somme toute n'avait rien de si exceptionnel à ses yeux, d'autres pouvaient le faire également, à condition de se fixer un objectif ou de croire à un idéal pour surmonter les inhibitions. Parce que naguère elle plaisait aux hommes, Golda s'imaginait que ce qu'elle avait réussi sur le plan professionnel, d'autres pouvaient le faire. Une vision pour le moins simpliste, selon Anita Shapira, qui reproche à Golda de juger le devenir des femmes à l'aune de son propre parcours, plus remarquable à divers titres qu'elle ne voulait le reconnaître. Ne serait-ce que parce que des hommes de pouvoir, conscients de ses potentialités, l'ont aidée à progresser et à s'imposer. Comme elle ne s'est jamais sentie discriminée du fait de son sexe, qu'elle a su par ailleurs faire de sa féminité un atout, sans jamais se servir de ses faiblesses, elle considérait que ce qu'elle avait accompli n'avait rien d'extraordinaire et que d'autres femmes, à condition de le vouloir, pouvaient en faire de même. Mais les choses ne sont pas aussi simples que Golda se plaisait à le dire, et il a fallu aux féministes plus de temps et d'efforts conjugués pour que les barrières tombent. Ainsi, des années de luttes ont été nécessaires aux aviatrices israéliennes pour devenir pilotes d'essai, et si elles ont finalement obtenu gain de cause, c'est en saisissant la Cour suprême et les plus hautes instances de l'État.

Comme le prouvent plusieurs exemples récents de femmes chefs d'État, en particulier celui de Margaret Thatcher à qui on l'a souvent comparée, ou ceux plus actuels d'Angela Merkel, de Dilma Rousseff au Brésil ou de Cristina

Kirchner en Argentine, deux pays pourtant réputés machistes, Golda n'avait pas tort de dire que ce qu'elle avait fait, d'autres femmes pouvaient le faire.

Joies et tristesses intimes

En évoquant ses années glorieuses au ministère du Travail et son bilan social globalement positif, Golda, par pudeur, s'abstient de faire allusion aux douloureux événements personnels survenus durant la même période. Dans son autobiographie, elle se contente d'une ou deux remarques sibyllines pour évoquer ses accidents de santé apparus pendant la durée de son mandat, endeuillé, au cours de l'année 1951, par le décès d'êtres chers.

Les nombreux voyages effectués aux États-Unis et en Europe, en plus de l'épuiser physiquement, l'ont minée nerveusement. Consciente de l'importance de ses responsabilités, elle ne voulait céder ni à la fatigue ni à la déprime, son sens du devoir l'incitant à s'oublier et à accorder la préséance à la défense de son programme et à la recherche de capitaux pour le réaliser.

Comble d'infortune, durant toute la durée de son mandat, Golda subit de nombreux soucis de santé ayant souvent un aspect psychosomatique. Insomniaque et dormant fort peu, il lui arrivait d'être mal réveillée en début de journée. Ainsi, lors d'un passage à Saint Louis (États-Unis), elle rata une marche et se démit l'épaule. À peine sortie de l'hôpital, loin d'être rétablie, elle refusa de modifier son programme et reprit sa tournée de conférences en dépit des mises en garde des médecins. En mars 1953, lors d'un énième séjour aux États-Unis, elle fut victime d'une crise de calculs biliaires encore plus violente que d'habitude. Conduite d'urgence dans un grand hôpital new-yorkais, elle dut subir à chaud l'ablation de la vésicule biliaire, opération à laquelle elle s'était toujours opposée jusque-là faute de temps. Malgré le refus des médecins de lui signer une autorisation de sortie, elle abrégea sa convalescence afin de ne pas interrompre sa tournée. En 1954, lors du Congrès de l'Internationale sioniste, à Genève, elle faillit succomber à une crise cardiaque, conséquence de ses deux ou trois paquets de Chesterfield quotidiens et d'une dizaine de tasses de café corsé.

Craignant de la voir succomber à la fatigue qui minait son organisme depuis des années, ses proches ne cessaient de lui recommander de se ménager. Dans une lettre datée d'août 1952, un vieil ami, Leo Mayer,

chirurgien orthopédiste à New York, lui demande quand elle se décidera à s'offrir quelques jours de farniente bien mérités. « Je sais que tu dois impérativement te reposer. Même si je sais que tu appartiens au "Suicide Club", j'espère cependant que tu te soucieras de prendre soin de toi[33]. » En avril 1955, après son accident cardiaque, l'avocat Julian Venezky, l'un des trois mousquetaires à l'avoir accompagnée avec Henry Montor dans l'une de ses plus importantes collectes de fonds, la met également en garde contre ses abus de tabac et ses déplacements inconsidérés qui nuisent à sa santé et menacent son espérance de vie : « Je voulais t'écrire dès ta sortie de l'hôpital mais je ne l'ai pas fait car je ne voulais pas te réprimander pour prendre si peu soin de toi et te recommander de prendre la vie avec plus de légèreté – mais tu n'as certainement pas besoin de mon avis. Cela étant, un peu moins de travail, un peu moins de tension et un peu moins de Chesterfield ne devraient pas te faire de mal. Bref, je ne te dirai qu'une chose, c'est de prendre bien soin de toi[34] ! »

Quelques années plus tard, c'est au tour d'une amie de jeunesse, Regina Hamburger, qui sait pertinemment que lui recommander de se ménager ne sert à rien, d'ironiser sur l'activisme forcené de Golda : « *Que Dieu te donne de la force et te protège.* Quand je regarde ton programme, je suis abasourdie. Comment feras-tu pour l'exécuter ? Presque chaque jour dans une autre ville ! Quand trouveras-tu le temps de te laver le visage ou de te coiffer ? Mais te connaissant comme je te connais, je sais que dans chaque ville où tu iras, quel que soit le lieu où tu t'exprimeras, tes paroles seront écoutées intensément[35]. »

Les dossiers « Lettres personnelles » de Golda contiennent des dizaines de messages d'amis lui recommandant de se ménager. Ces missives révèlent aussi un autre aspect de la personnalité de cette femme si occupée, connue pour son intransigeance, mais qui savait aussi se montrer pleine de délicates attentions pour ses amis, comme en témoigne cette lettre signée d'un ambassadeur d'Israël en France, la remerciant pour un cadeau soigneusement choisi. « Je me demande comment tu as fait pour me faire parvenir ce présent si tôt le matin […]. Bien sûr, tu n'aurais pas dû, mais je te remercie du fond du cœur, pour ce geste de ta part si gentil et si attentionné, qui est une délicieuse surprise pour moi. La beauté de ton cadeau renforce encore la portée du geste[36]. »

Cette même période fut aussi très éprouvante sur le plan personnel. En 1950, à peine revenue des États-Unis, Golda apprit que sa fille avait failli mourir en couches et que le bébé n'avait pas survécu. Le 19 mai 1951, elle se trouve aux États-Unis quand un télégramme lui apprend le décès de David Remez. Elle le savait malade depuis plusieurs années, mais comme il continuait de travailler d'arrache-pied dans son ministère, nul, et surtout pas Golda qui envisageait de vivre avec lui depuis son veuvage, n'imaginait sa mort prochaine. David Ben Gourion étant sur le point de la rejoindre aux États-Unis pour participer à ses côtés à une assemblée d'actionnaires, elle ne put se rendre en Israël pour se recueillir devant la dépouille de celui qui avait tenu un rôle si important dans sa vie et dans celle de la nation, qui l'honora par des funérailles nationales.

Même si ce deuil l'a profondément affectée, Golda s'abstint de le mentionner dans ses mémoires dictés entre 1972 et 1973, soit plus de vingt ans après les faits, comme si un excès de pudeur ou la crainte de choquer l'opinion publique israélienne, qui ignorait tout de sa vie privée, lui interdisait d'évoquer une telle perte.

À peine deux semaines après, un autre télégramme lui annonçait que Morris Meyerson venait de succomber à une crise cardiaque. Un signe du destin a voulu qu'il meure dans l'appartement de Golda. Morris était en effet venu à Tel Aviv pour rencontrer la mère de la fiancée américaine de Menahem. Bouleversée, Golda, qui en moins de quinze jours perdit deux des hommes qui avaient le plus compté dans sa vie, prit le premier avion pour assister à l'enterrement de celui qui passait toujours pour son mari – en témoigne l'épais dossier de lettres de condoléances reçues de la part de personnalités du monde politique ou d'anonymes qui, tous, ignoraient apparemment sa situation conjugale[37]. Bien que séparés depuis presque un quart de siècle, n'ayant plus grand-chose en commun, Golda était restée très attachée au souvenir de son idylle avec Morris.

La lecture de son autobiographie suggère que la culpabilité, ou le fait qu'il s'agissait d'une relation légitime lui permet de se montrer plus éprouvée par la perte de Morris que par celle de Remez. Non parce qu'il allait lui manquer mais parce qu'elle se sentait responsable de l'échec de leur mariage, et était tenaillée de remords à l'idée d'avoir gâché la vie de celui qui, le premier, l'avait aimée, sensibilisée au monde artistique, et que, pour tout

remerciement, elle avait entraîné contre son gré à émigrer en Palestine, pays où il ne s'était jamais adapté mais où il était resté dans l'espoir de la reconquérir un jour, ou tout au moins de vieillir à ses côtés[38]. Durant le long trajet en avion, incapable de fermer l'œil, elle se remémorait avec tristesse les principales étapes de leur histoire : « Ma tête bruissait de pensées et d'images qui se bousculaient en songeant à la vie que nous aurions pu mener ensemble si seulement j'avais été différente. Ce n'était pas un deuil dont je pouvais parler avec d'autres, même au sein de ma propre famille. Pas plus que je ne me sens prête à en parler ici, sauf pour dire que, malgré notre si longue séparation, debout au bord de cette tombe, je me rendais compte, une fois de plus, du lourd tribut que j'avais payé – et fait payer à Morris – pour prix de l'expérience que j'avais acquise et de ce que j'avais accompli durant nos années de séparation[39]. »

Au cours de cette même année 1951, Golda enterre sa mère, Bluma, atteinte de la maladie d'Alzheimer depuis quelques années. À cette occasion, Ben Gourion, qui n'avait pas l'habitude de s'épancher, lui envoya une lettre de condoléances au ton très personnel. Fait rare, il se permettait des réflexions intimes en évoquant son propre désespoir, l'année de ses dix ans, lors du décès de sa mère. Une perte, disait-il, qui l'avait laissé inconsolable à jamais : une mère étant ce qu'on a de plus précieux !

Il y eut heureusement des compensations pendant ces années baignées de larmes et de contrariétés personnelles. Bien que trop souvent absente, Golda cite, parmi les joies de son existence d'alors, le bonheur que lui procura sa résidence de Jérusalem, située non loin d'un parc magnifique et dans un quartier cosmopolite et animé. Après la décision de Ben Gourion, en 1953, de transférer de Tel Aviv à Jérusalem les principales institutions gouvernementales, dont la Knesset et les principaux ministères (sauf celui de la Défense et le siège de la Histadrout), elle s'était vu octroyer un appartement où, pour la première fois de sa vie, elle se sentait comblée. Dans l'esprit du Vieux, il coulait de source qu'à l'occasion d'une guerre aussi inévitable qu'opportune, Jérusalem, capitale immémoriale du peuple juif, deviendrait celle de l'État d'Israël. S'y installer signifiait pour Golda un premier pas vers la réappropriation de la Ville sainte, et c'est peut-être ce qu'elle entend en précisant qu'indépendamment de son charme, ce n'était pas un bien immobilier ordinaire : « L'un de mes plus grands plaisirs […]

pendant ma présence au ministère me vint de cet appartement […]. Jamais je ne m'étais particulièrement souciée de l'environnement immédiat, du moment que tout était propre, net et raisonnablement agréable à regarder […]. Après tout une maison n'est jamais qu'une maison et j'ai vécu dans nombre d'entre elles depuis la création de l'État […]. Mais aucune de ces demeures n'a jamais eu autant de significations pour moi que le très joli appartement qui fut le mien de 1949 à 1956. Et son histoire dépasse de beaucoup celle d'un bien immobilier ordinaire[40]. » Situé dans le quartier de Talbieh, au sixième étage d'un immeuble sans ascenseur, cet appartement vétuste et sans confort avait été spécialement aménagé pour Golda. D'après Menahem, il restait toutefois bien trop modeste pour mériter le nom de *penthouse*, même s'il s'agissait d'un dernier étage avec terrasse. Son principal charme, aux yeux de Golda comme de ses visiteurs, résidait dans une immense baie vitrée ouvrant sur la terrasse et offrant, côté nord, une vue incomparable sur les collines de Judée, et, par une fenêtre côté sud, quand le ciel était dégagé, on voyait au loin se dessiner les contours de Bethléem.

Le samedi, seul jour de la semaine où elle s'accordait un peu de repos, Golda recevait à déjeuner des personnalités d'horizons divers, artistes, musiciens ou écrivains. Elle se lia ainsi d'amitié avec le peintre Marc Chagall dont elle appréciait les tableaux car ils lui rappelaient les *shtetls* de son enfance russe. Menahem Meir rapporte avoir entendu sa mère et le peintre évoquer en yiddish et sur un ton ému leur misérable enfance russe[41].

En 1956, le contexte économique s'étant quelque peu amélioré, et tandis que Golda, qui avait encore fort à faire, ne songeait nullement à quitter son poste, Ben Gourion, désireux de voir la mairie de Tel Aviv dirigée par un membre du Mapaï, l'obligea à présenter sa candidature pour devenir maire de la capitale économique d'Israël. Cette proposition inopinée était loin de la ravir, mais Golda fut obligée de s'incliner. Finalement, elle se réjouit en apprenant qu'un représentant du bloc religieux, membre du conseil municipal, avait voté contre la candidature d'une femme et que, faute d'obtenir la majorité requise, celle-ci était rejetée.

Certaine de rester encore longtemps dans son cher ministère, Ben Gourion, revenu définitivement au sommet de l'État, et qui adorait jouer aux chaises musicales, en décida autrement. Prétendument pour la promouvoir, en réalité pour réaliser un plan machiavélique qu'il mijotait depuis 1953 : la mise

à l'écart progressive des vétérans du Mapaï présents dans le gouvernement pour les remplacer par des jeunes gens qui piaffaient d'impatience aux portes du pouvoir. Dans le plan ourdi par Ben Gourion, celle qui s'était toujours rangée docilement derrière lui, même quand elle ne partageait pas son avis, ne sera qu'un pion dans le dispositif destiné à étendre son pouvoir en même temps qu'il reprenait les rênes de l'État.

1. En réalité, Israël se rapproche plutôt d'une théocratie. La faute originelle en incombe à Ben Gourion, qui, pour éviter la confrontation avec les partis religieux, s'est opposé à l'élaboration d'une Constitution. Depuis, toutes les discussions autour de l'élaboration d'une Constitution ont achoppé. Lire à ce propos l'article de Claude Klein, « La Constitution, encore la Constitution… », *Les Temps modernes*, n° 651, novembre-décembre 2008.

2. Vingt et un partis au total étaient représentés dans la première Knesset.

3. Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

4. Directeur des Archives nationales à Jérusalem.

5. Hagaï Tsoref, *The Policy of Golda Meyerson (Meir) in the Ministry of Labor, 1949-1956. In the Light of her Socio-economic Worldview* (publication en hébreu).

6. Entretien avec l'auteur.

7. Certains biographes, dont Marie Syrkin, affirment que Golda aurait confié à des proches qu'elle n'aurait jamais dû avoir d'enfants, la maternité étant difficilement conciliable avec une carrière politique comme la sienne. Mais Golda ne confirme pas ce propos dans son livre.

8. Je m'en suis aperçue en dépouillant tous les dossiers de correspondance de Golda, conservés au centre des Archives de l'État d'Israël à Jérusalem, pour la plupart classés par Lou Kadar. On constate que, sur les lettres qu'elle recevait à titre officiel ou privé, Golda écrivait une phrase indiquant la réponse à faire et qu'elle transmettait à Lou, qui répondait à sa place en disant : « Mme Meir n'a pas le temps de vous répondre personnellement ou est trop fatiguée ou est souffrante. » Parfois aussi Lou écrivait : « Nous [Mme Meir et moi] considérons que », ou « ferons ceci », formulation révélant une grande intimité entre les deux femmes.

9. Entretien avec l'auteur.

10. *Golda Meir Speaks Out*, *op. cit.*

11. Pour les puristes, le terme « séfarade » s'applique exclusivement aux Juifs dont les ancêtres chassés d'Espagne, du Portugal et d'Italie ont émigré dans les Balkans, en Turquie et en Grèce, et dont la langue vernaculaire était le ladino.

12. Menahem Meir, *My Mother…*, *op. cit.*

13. Entretien de l'auteur avec Avi Pazner, ambassadeur d'Israël en France, qui a travaillé aux côtés de Golda lorsqu'elle était ministre des Affaires étrangères puis Premier ministre, et l'a souvent entendue exprimer ce jugement.

14. *Golda Meir Speaks Out*, *op. cit.*

15. *Ibid.*

16. Entre 1949 et 1956, plus d'un million de personnes sont arrivées en Israël.

17. *Golda Meir Speaks Out*, *op. cit.*

18. *Golda Meir Speaks Out*, *op. cit.*

19. Selon Yossi Goldstein, il semble qu'une partie des « vétérans », tout comme certains dirigeants

du Mapaï, aient sciemment ostracisé les immigrants orientaux dont ils n'avaient pas souhaité la venue, surtout en si grand nombre.

20. Yossi Goldstein, *Golda*, *op. cit.*

21. *Golda Meir Speaks Out*, *op. cit.*

22. *Cf.* Yossi Goldstein, *Golda*, *op. cit.*

23. *Golda Meir Speaks Out*, *op. cit.*

24. Marie Syrkin, *Golda Meir…*, *op. cit.*

25. Menahem Meir, *My Mother…*, *op. cit.*

26. Tous ces détails figurent dans l'ouvrage de Marie Syrkin (*op. cit.*).

27. *Cf.* Yossi Goldstein, *op. cit.*

28. Hagaï Tsoref, *The Policy of Golda Meyerson…*, *op. cit.*

29. *Golda Meir Speaks Out* (5 janvier 1952), *op. cit.*

30. Ce qui ne l'a pas empêchée d'encaisser dans ses collectes aux États-Unis de l'argent capitaliste.

31. Le contenu de ce sous-chapitre s'inspire de l'article de l'historienne Anita Shapira : « Golda, Feminity and Feminism », in *Jews, Zionists and in Between*, Am Oved Publications, Tel Aviv, 2007 ; traduction anglaise : « Aliyah, Social Identities, and Political Change ». Cet article met en lumière les contradictions internes et les paradoxes de Golda, qui, tout en se démarquant des prises de position féministes, par ses initiatives en faveur des femmes, a néanmoins largement contribué à améliorer leur condition. Il montre aussi que les critiques adressées à Golda par les féministes de la Deuxième Alyah étaient souvent partiales et sectaires, en partie parce qu'elles émanaient de femmes d'une dizaine d'années plus âgées, issues de milieux à la fois plus aisés et plus cultivés, mais pas nécessairement aussi intrépides dans la sphère sociale et privée.

32. Cité par Yossi Goldstein, *op. cit.*

33. Lettre de Leo Mayer, New York, 7 août 1952. Archives de l'État d'Israël, dossier « Lettres personnelles », 833/1/P.

34. Lettre de Julian Venezky, Peoria, Illinois, 31 août 1955. Archives de l'État d'Israël, dossier « Lettres personnelles », 833/1/8.

35. Lettre de Regina Hamburger Medzini, 6 décembre 1959. Archives de l'État d'Israël, dossier « Lettres personnelles », 833/1/P. La phrase en italique est écrite en yiddish phonétique, le reste de la lettre est en anglais.

36. Lettre de remerciement de Hazel, ambassadeur d'Israël en France, 1954. Archives de l'État d'Israël, dossier « Lettres personnelles », 833/1/P.

37. Dossier « Lettres personnelles » de Golda Meir. Archives de l'État d'Israël.

38. Selon Regina Hamburger, Marie Syrkin et Menahem Meir.

39. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

40. *Ibid.*

41. Menahem Meir, *My Mother…*, *op. cit.*

12
Ministre des Affaires étrangères aux responsabilités limitées

Golda Meir, connue pour s'exprimer dans un style à mille lieues des us et coutumes du monde diplomatique, et pour n'avoir ni le profil, ni les compétences, ni le savoir-faire pour mener des négociations dans des instances internationales, je me suis longuement interrogée sur les raisons mystérieuses qui avaient amené Ben Gourion à la nommer au poste prestigieux de ministre des Affaires étrangères. Qui plus est, à la place de Moshé Sharett, un diplomate chevronné et un polyglotte de grande culture. Les choses sont devenues encore plus surprenantes en découvrant qu'à une période particulièrement troublée de la politique étrangère israélienne, Golda avait passé une grande partie de son temps non pas à négocier avec les grandes puissances, mais à voyager dans divers pays du continent africain. Ce constat m'a d'autant plus surprise que les négociations relatives aux conflits israélo-arabes se tenaient aux États-Unis et celles concernant les achats d'armements et les transferts de technologie en France, notamment l'installation d'un réacteur nucléaire en Israël. La lecture d'historiens israéliens de tous bords et des entretiens approfondis avec d'anciens hauts fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères m'ont permis d'élucider un mystère dissimulant le procédé machiavélique mis en place par Ben Gourion pour s'approprier la politique étrangère d'Israël, dirigée jusque-là par Moshé Sharett, bien trop « colombe » à son gré. En songeant aux relations de dépendance de Golda vis-à-vis de Ben Gourion, dont elle suivait toujours les directives à la lettre, au point qu'on la disait « plus bengourioniste que Ben Gourion lui-même[1] », mais aussi à son désintérêt brutal pour le continent africain qui semblait pourtant la passionner lorsqu'elle était ministre des Affaires étrangères, on découvre les raisons

secrètes de sa nomination à un poste pour lequel elle n'avait *a priori* aucune qualification.

Ce chapitre n'ambitionne pas de s'appesantir sur les méandres de la politique étrangère israélienne durant les dix années tumultueuses (1956-1966) qu'elle passa au ministère des Affaires étrangères, et où elle joua un rôle mineur, mais d'éclairer le stratagème à l'origine de sa nomination et l'habileté avec laquelle elle contourna ensuite les manœuvres tortueuses de Ben Gourion pour parvenir à jouer sa partition, malgré des cartes truquées au départ.

Intrigues et rivalités dans le deuxième gouvernement d'Israël[2]

Au cours de l'année 1953, Ben Gourion, qui, depuis la proclamation de l'État, cumule les postes de Premier ministre et de ministre de la Défense, épuisé physiquement et moralement, sollicite un congé de deux ans pour aller se reposer dans son kibboutz de Sde Boker, non loin de Beersheba, dans le Néguev. Entré dans sa soixante-huitième année, le vieux leader, tout en n'ayant rien perdu de sa lucidité et de sa combativité, ressent toutefois le besoin de se ressourcer intellectuellement, afin de mieux appréhender l'évolution du monde moderne et scientifique. Il veut surtout accéder aux connaissances technologiques indispensables pour orienter le développement d'Israël. Bien que plusieurs dirigeants, dont Golda[3], passent pour avoir sollicité l'honneur de faire office d'intérim, le choix de Ben Gourion se porte sur Moshé Sharett, son fidèle compagnon de route, détenteur du portefeuille des Affaires étrangères bien avant la proclamation de l'État.

Né en Ukraine dans une famille de la bourgeoisie intellectuelle, Moshé Sharett (Shertok) débarqua en Palestine à l'âge de huit ans et apprit l'arabe en même temps que l'hébreu. Après une brillante scolarité au lycée Herzliya de Tel Aviv, il étudia le droit à l'université d'Istanbul. Lors de la Première Guerre mondiale, il s'engagea dans l'armée turque avec le grade de lieutenant et servit de traducteur militaire, sous commandement allemand ou ottoman, sur les fronts de Macédoine, de Transjordanie et de Syrie. Ses faits d'armes lui valurent d'être décoré de la croix de guerre allemande et de la médaille du mérite de l'Empire ottoman. En 1921, il partit étudier les sciences politiques à la London School of Economics and Political Science. Il regagna ensuite la

Palestine et devint l'adjoint de Haïm Arlozoroff, chef du département politique du Mapaï et de l'Agence juive. Après l'assassinat d'Arlozoroff en 1933, il le remplaça à ces deux postes. En tant que responsable des Affaires étrangères de l'Agence juive, Sharett négocia aux Nations unies les termes de la partition et les modalités de reconnaissance de l'État juif. Dès la proclamation de l'État (mai 1948), sa formation intellectuelle, son expérience internationale et ses dons de polyglotte (il parlait sept langues, l'hébreu, l'anglais, l'allemand, l'arabe, le turc, le français, le russe et sans doute le yiddish) lui valurent d'être nommé ministre des Affaires étrangères. En 1949, il fut chargé de négocier les accords d'armistice israélo-arabes mettant un terme à la guerre d'indépendance.

À la suite du retrait provisoire de Ben Gourion (7 décembre 1953), Moshé Sharett devint Premier ministre le 26 janvier 1954, par la grâce de son prédécesseur, tout en conservant le portefeuille des Affaires étrangères. D'entrée de jeu, sa marge de manœuvre fut réduite. Du fin fond de son kibboutz, le Vieux dirigeait en effet une sorte de gouvernement *bis* par l'intermédiaire de quelques jeunes Turcs qui lui vouaient littéralement un culte. Grâce aux informations reçues en sous-main de tous ceux avec qui il maintenait un contact téléphonique permanent ou qui le visitaient à Sde Boker, Ben Gourion se permit de contrer certaines des décisions du Premier ministre en titre dont la personnalité, selon Abba Eban, se situait aux antipodes de la sienne : « Autant David Ben Gourion était imaginatif, impulsif, dynamique et audacieux, autant Moshé Sharett était prudent, mesuré, très porté sur l'analyse et profondément réaliste. Une entente entre eux aurait permis d'aboutir à un équilibre idéal mais, malheureusement, les contradictions qui les séparaient avaient créé entre eux [après l'indépendance] une totale incompatibilité d'humeur […]. Comme un vieux ménage, ils en étaient arrivés à ne plus se supporter. Pour Ben Gourion, Sharett était bavard, pédant, s'attachait trop aux détails et ne savait pas distinguer l'essentiel de l'accessoire. Sharett, de son côté, en dépit de l'admiration sincère qu'il éprouvait pour Ben Gourion, le considérait comme un démagogue tyrannique et têtu, parfois même irrationnel[4]. » De toute évidence, en matière de politique étrangère, et en particulier à propos des incursions arabes en territoire israélien, la manière dont les deux hommes envisageaient la question des représailles se révéla diamétralement opposée,

d’où des tensions aussi fréquentes que fâcheuses tant pour le fonctionnement du gouvernement que pour le moral d’un pays confronté en permanence à des incursions de terroristes arabes qui réussissaient à pénétrer jusqu’à Jaffa et Tel Aviv.

Parmi les espions chargés en quelque sorte de « contrôler » Sharett figuraient des dirigeants nés après 1915, qui, loin d’avoir démérité durant la période tourmentée de 1939-1945, combattirent vaillamment pendant la guerre d’indépendance et contribuèrent à la victoire d’Israël. Que ce soit Moshé Dayan, qui, après avoir commandé la zone ouest de Jérusalem, négocia le traité de paix avec le roi Abdallah de Jordanie ; ou Shimon Peres, qui, à peine âgé de trente ans, après avoir commandé la marine de guerre, mena avec succès des missions d’acquisition d’armements aux États-Unis ; Ehud Avriel, le premier ambassadeur d’Israël mandaté pour se procurer des armes en Europe ; ou encore Aaron Remez, le fils aîné de David Remez, commandant en chef de l’aviation israélienne ; enfin Abba Eban, qui seconda efficacement Moshé Sharett dans les négociations avec les Nations unies, sans oublier Yigal Allon, futur commandant en chef de Tsahal. Selon l’historien Meron Medzini, auteur d’une biographie politique de Golda Meir, une autre raison poussa Ben Gourion à se débarrasser de Moshé Sharett : son souci d’assurer la relève du parti en écartant des sphères du pouvoir les vétérans (les militants de sa génération), et jusqu’aux dirigeants de la Troisième Alyah dont l’omniprésence freinait l’ascension des jeunes Turcs qui s’impatientaient derrière la vieille garde[5] !

Aussi étrange que cela puisse paraître, Ben Gourion se sentait plus d’affinités avec la génération des petits-fils qu’avec celle des fils qu’il voulait remplacer par les jeunes Turcs en admiration devant sa stature de chef de guerre et d’homme d’État. Pour toutes ces raisons, mais aussi à cause de sa manière de concevoir les relations avec les pays arabes, Moshé Sharett peinait à se faire entendre de certains ministres, dont Golda Meir, qui s’était rangée du côté des faucons, sans pour autant se montrer inamicale avec lui. Ainsi, durant les deux années où il occupa le poste de Premier ministre par intérim, Sharett se heurta en permanence à des conflits d’autorité avec divers membres du cabinet, dont certains appartenaient pourtant au Mapaï. Néanmoins, son attitude pacifique, alliée à son habileté diplomatique et surtout à sa connaissance de la culture et des mentalités arabes, lui permit de

résoudre des négociations délicates avec la Syrie. Ainsi, alors qu'Israël était objectivement dans son tort, Sharett obtint pour son pays un droit de souveraineté sur le lac de Tibériade. Mais les choses se compliquèrent à partir du 17 mars 1954, à la suite de l'attaque d'un autobus israélien où onze passagers trouvèrent la mort. Les Israéliens soupçonnèrent d'emblée une bande de Bédouins, connus pour être des trafiquants de drogue. Des militaires proposèrent alors d'organiser des actions de représailles contre les Bédouins, mais Moshé Sharett mit son veto. Une semaine plus tard, un Israélien fut assassiné lors d'une embuscade dans le corridor de Jérusalem. Cette fois-ci, Sharett s'inclina devant les pressions de Pinhas Lavon, le ministre de la Défense ; celui-ci confia à Ariel Sharon le soin de mener des représailles en Cisjordanie, qui se soldèrent par la mort d'une dizaine de militaires jordaniens et de plusieurs gardes palestiniens. Moshé Sharett dut alors essuyer les admonestations de l'administration américaine qui exigeait des Israéliens l'engagement de ne plus recourir à la force, sous peine de sanctions. Parallèlement, la tension s'intensifia entre Israël et la Jordanie, de part et d'autre du tracé de la ligne d'armistice, où les assassinats de civils se multipliaient. Six enfants et leur instituteur furent ainsi tués dans une école non loin de Beersheba ; des rapines et de nombreux meurtres eurent lieu aux environs de la bande de Gaza, sous l'influence des Frères musulmans.

Entre-temps, divers actes de désobéissance se déroulèrent à l'insu de Moshé Sharett dont l'autorité était bafouée par les faucons du gouvernement. Fin septembre 1954, un navire israélien tenta de s'engouffrer dans le canal de Suez afin de provoquer un incident diplomatique censé permettre à Israël d'obtenir le droit à la libre circulation sur le canal. Mais la manœuvre échoua lamentablement. En décembre 1954, un commando israélien, surpris alors qu'il posait des postes récepteurs pour écouter les communications syriennes, fut fait prisonnier. Par mesure de représailles, et sans en référer à Moshé Sharett, l'armée israélienne intercepta aussitôt un avion civil syrien. Fou de rage, Sharett ordonna sa libération immédiate. La garde rapprochée de Ben Gourion s'empara de l'affaire pour dénoncer le manque d'autorité de Sharett et clamer haut et fort que le pays courait à la catastrophe s'il continuait à être dirigé ainsi.

La même année 1954, Moshé Sharett, inquiet de l'anarchie qui commençait à gangrener les plus hautes sphères de l'État, créa un Comité de défense et des affaires étrangères placé sous sa direction et composé de Levi

Eshkol, Zalman Aran, Pinhas Lavon et Golda Meyerson. La présence de cette dernière confirme qu'elle faisait bien partie des cinq responsables politiques de premier plan qui tenaient les rênes de l'État durant l'absence de Ben Gourion. Comme dans les années 1946-1948, Golda accédait à nouveau aux secteurs de la défense et de la politique étrangère, un moyen de gagner en expérience, loin de ses domaines de prédilection. Malheureusement, ce Comité, destiné à mettre de l'ordre et à réguler les questions politiques les plus délicates, ne parvenait pas à fonctionner correctement à cause de l'obstruction du ministre de la Défense, Pinhas Lavon, qui, depuis le départ de Ben Gourion, semblait échapper à tout contrôle. Non seulement il feignait d'ignorer l'opinion des autres dirigeants des forces de défense israéliennes, mais il leur confiait aussi des missions sans en référer au Premier ministre. Pour Sharett et les autres membres du Comité, attachés à des valeurs de collégialité, de loyauté, de confiance et d'ordre, la conduite de Lavon devenait un véritable cauchemar. Peu à peu, ils en arrivèrent à la conclusion qu'il devait être démis de ses fonctions avant qu'il n'entraînât le pays dans des aventures périlleuses. Dans la mesure où la nomination de Lavon relevait de Ben Gourion, les membres du Comité des cinq, hormis Moshé Sharett, se rendirent à plusieurs reprises à Sde Boker pour supplier le Vieux de destituer Lavon et de revenir au plus vite pour reprendre le ministère de la Défense. Il y consentit enfin à la suite d'une initiative désastreuse de Lavon.

En juillet 1954, le gouvernement de Moshé Sharett fut déstabilisé par des attentats antibritanniques et antiaméricains perpétrés en Égypte par les services secrets israéliens dont l'objectif était de discréditer le président Nasser. Comble de malchance, les agents du Mossad furent surpris et démasqués par les Égyptiens. À la suite de l'enquête diligentée par Moshé Sharett, les soupçons se portèrent sur le ministre de la Défense. Selon Golda Meir, qui ne l'appréciait guère mais qui, faute de preuves, s'efforça quand même de le défendre : « Pinhas Lavon était un intellectuel complexe et un fort bel homme qui, après s'être comporté en colombe déclarée dans le passé, s'est changé en l'espèce la plus féroce de faucon dès qu'il s'est occupé de problèmes militaires[6]. » On le soupçonnait en particulier d'avoir organisé, sans en aviser Moshé Sharett, une mission d'espionnage en Égypte qui avait tourné au fiasco avant d'empoisonner les relations de Ben Gourion avec une partie du gouvernement. Confondu par les témoignages à charge de Moshé

Dayan et de Shimon Peres, Lavon fut contraint de démissionner le 17 février 1955. Traduit en justice, il fut acquitté, faute de preuves, au grand dam de Ben Gourion, qui choisit ce moment crucial pour récupérer son poste de Premier ministre et de ministre de la Défense. Dès lors, le gouvernement fut constamment sur la brèche, l'audace des terroristes arabes ne faisant que s'aggraver.

Le 23 février 1955, un groupe de *fedayin*[7] venus de la bande de Gaza s'infiltra en Israël et tua un passant avant d'être intercepté par l'armée. En réaction, Ben Gourion exigea la mise en œuvre d'une opération limitée de représailles. Cette fois-ci, Moshé Sharett adhéra à sa proposition et confia cette mission à Ariel Sharon qui lança une attaque surprise dans la nuit du 28 février au 1er mars 1955. Mais les Égyptiens repérèrent l'intrusion du commando israélien qui perdit ainsi le bénéfice de la surprise et dut livrer bataille pour se défendre. Les combats firent huit morts et treize blessés côté israélien, trente-neuf morts et une trentaine de blessés côtés égyptien et palestinien. Peu après, toute la bande de Gaza s'embrasa. Au même moment, le président Nasser prononça un discours dans lequel il radicalisait ses positions contre « l'impérialisme américain » et ses « agents israéliens ».

Revenu à la tête de l'État, Ben Gourion forma alors un nouveau gouvernement de coalition qu'il présenta le 2 novembre 1955. Moshé Sharett, qui avait repris le portefeuille des Affaires étrangères, ne manquait pas une occasion de marquer son désaccord avec les représailles excessives ordonnées par Ben Gourion. En principe, Sharett n'était pas systématiquement hostile à sanctionner les terroristes ; néanmoins, le plus souvent, il ne se privait pas de critiquer la précipitation de Ben Gourion. Ce dernier, en revanche, déplorait la modération excessive de son ministre et son manque d'imagination et d'audace. Une différence notable opposait les deux hommes : Moshé Sharett possédait une plus grande expérience des affaires internationales et était plus à même d'anticiper les répercussions internationales suscitées par une décision précipitée, tandis que ces contingences laissaient Ben Gourion de marbre. Imbu de son rôle messianique et de l'assurance d'avoir toujours eu raison dans ses choix politiques, son tempérament ne le poussait pas à se montrer conciliant, même si on lui recommandait de modérer ses ardeurs guerrières.

Consterné par l'ampleur de l'escalade meurtrière avec les voisins arabes,

Sharett insista alors pour en appeler à l'arbitrage des instances internationales. Dans les réunions du Cabinet, il critiqua ouvertement la proposition de guerre préventive prônée par Ben Gourion, soutenue en l'occurrence par les faucons du gouvernement, dont Golda Meyerson, partisan d'une politique « œil pour œil, dent pour dent ». Abba Eban, disciple de Moshé Sharett auprès de qui il s'était formé à la diplomatie, raconte dans son livre que c'est à ce moment précis que Ben Gourion, qui depuis son retour montrait ostensiblement le peu de considération qu'il portait [désormais] à Moshé Sharett, traité avec mépris de colombe, prit la décision de s'en débarrasser dès que l'opportunité se présenterait[8].

Au sein du Mapaï, nombreux étaient ceux à apprécier Moshé Sharett et à le préférer à Ben Gourion sur le plan affectif et personnel. Ainsi, quand Sharett fut contraint de présenter sa démission, 40 % des membres du Mapaï exprimèrent leur mécontentement, une réaction qui ne s'était encore jamais produite lors du limogeage d'un ministre. Tous reconnaissaient cependant qu'à chaque fois que le gouvernement avait dû affronter une situation périlleuse ou prendre une décision délicate, leur réflexe immédiat avait été de se tourner vers Ben Gourion. C'est pourquoi, à la suite de l'aggravation des incursions arabes en Israël, le rythme des allées et venues entre Sde Boker et Jérusalem s'était accéléré. Golda Meir fut la première à confirmer que, malgré certaines divergences, les deux hommes étaient d'accord sur un point : mettre un terme aux actions terroristes. Mais leurs opinions divergeaient quant aux méthodes à employer. Si Moshé Sharett n'excluait pas de recourir éventuellement à des représailles militaires, il voulait au préalable convaincre les membres du Mapaï et le gouvernement d'exercer le maximum de pressions sur les grandes puissances pour qu'elles dissuadent les États arabes de se faire les complices des *fedayin* qui s'infiltraient quotidiennement sur le territoire israélien. Pour Sharett, une telle solution eût été de loin préférable à des opérations militaires sporadiques qui ne faisaient qu'accroître la désapprobation des pays occidentaux, plutôt favorables au petit État juif, mais qui, après des représailles, l'accusaient de se conduire en agresseur.

Si, durant toutes les années ayant précédé l'indépendance, les deux hommes, tous deux des intellectuels et des lettrés, étaient très proches, les années de lutte avaient progressivement transformé Ben Gourion en un

activiste forcené, réfractaire aux conseils de modération. Ainsi, face à un problème exigeant une décision immédiate, une seule question le préoccupait : la réponse envisagée serait-elle ou non bénéfique pour l'État à long terme ? Selon Golda Meir, Ben Gourion estimait que l'histoire jugerait Israël sur le déroulement et l'efficacité de ses actions plutôt que sur les déclarations de sa diplomatie ou le nombre d'articles en sa faveur parus dans la presse. Dans ses mémoires, elle précise d'ailleurs que Ben Gourion pensait en termes de souveraineté de l'État, de sécurité, de consolidation, de progrès réel ; et que, face au danger, se préoccuper de l'opinion publique, israélienne ou internationale, était secondaire. Moshé Sharett, en revanche, se souciait d'emblée de l'effet immédiat des décisions israéliennes et accordait une extrême importance à l'image d'Israël dans le monde et, à bien des égards, le verdict de ses contemporains lui importait davantage que les jugements de la postérité. Ainsi, il voulait éviter à ses concitoyens de commettre des actes dont les générations futures risquaient d'avoir honte un jour ; Ben Gourion, en revanche, estimait qu'en temps de crise le rôle de l'État n'était pas de solliciter l'avis des instances internationales avant de lancer une action, mais d'assurer d'abord la sécurité de la population, quels que soient les moyens à mettre en œuvre. Ben Gourion avait d'ailleurs l'habitude de répondre à ceux qui le critiquaient pour sa réactivité envers les agressions arabes : « Israël peut gagner cent batailles, ses problèmes n'en seront pas résolus pour autant ; mais si les Arabes sont victorieux une seule fois, ce sera notre fin[9]. »

D'après Abba Eban, très proche de Moshé Sharett depuis 1939, la personnalité de ce dernier et sa manière d'aborder les problèmes se situaient aux antipodes de celles de Ben Gourion : « S'il avait le même bon sens et le même réalisme que la plupart de ses collègues, il se distinguait d'eux par la précision de sa pensée, la profondeur de son enracinement dans les traditions juives et arabes, son mépris pour le désordre et l'imprécision et pour tout ce qui était douteux. […] Son honnêteté foncière, alliée à une très grande rectitude morale, lui interdisait pratiquement d'accepter les compromis qui sont monnaie courante dans la constitution d'un gouvernement. […] De même il était incapable de montrer de l'indulgence en face de certaines faiblesses de Ben Gourion, à laquelle lui donnaient droit ses autres vertus[10]. »

Début mars 1955, la rupture inévitable entre les deux ex-amis s'aggrava après la proposition de Ben Gourion d'ordonner l'occupation de la bande de

Gaza pour mettre fin à l'infiltration incessante de bandes d'Arabes armés. Le 28 mars, cette proposition, soumise au vote du gouvernement, fut rejetée grâce au veto des principaux ministres du Mapaï, à l'exception d'une minorité dont Golda. Le lendemain, Ben Gourion, avec le soutien de Golda et de Levi Eshkol, convoqua le gouvernement pour envisager le sort de la population de Gaza en cas d'occupation israélienne. Les propos s'échauffèrent lorsque Ben Gourion déclara que, pour favoriser l'exode d'une partie des Palestiniens, il fallait laisser deux corridors ouverts, l'un en direction de l'Égypte et l'autre de la rive ouest. Son projet, soumis à un vote (5 avril), n'obtint que cinq voix pour, dont celle de Golda ; la liste de Moshé Sharett, qui regroupait les ministres farouchement opposés à ce projet, recueillit neuf voix contre. Ben Gourion ne put que s'incliner.

Une ministre des Affaires étrangères de façade

En mai 1955, une autre crise survint entre les deux hommes à la suite de la demande insistante de Ben Gourion de transférer le département des Affaires d'armistice du ministère des Affaires étrangères à celui de la Défense. Une fois de plus, Golda soutint Ben Gourion sans hésiter. Pour Moshé Sharett, il semblait clair que, si Golda se rangeait ainsi sur les positions belliqueuses de Ben Gourion, c'était dans l'espoir de le remplacer, même si elle s'évertuait à prétendre le contraire. Selon Meron Medzini, qui, dans le chapitre 11 de son livre, développe longuement la période entre le retour de Ben Gourion et le départ de Moshé Sharett, il semble que si ce dernier a tant tardé à démissionner, c'est parce qu'il redoutait l'incompétence de celle pressentie pour occuper sa place, même s'il appréciait son courage, sa loyauté et son esprit de décision. Sans contester son intelligence, il jugeait Golda incapable de se familiariser avec le langage et les subtilités du monde diplomatique. Comme tous les ministres du Mapaï, Sharett la savait tout aussi incapable d'écrire un discours que de s'en tenir à des propos mesurés. Sharett craignait en outre que celle qui n'ouvrait jamais un livre ou n'écrivait jamais une lettre officielle ne doive sous-traiter la rédaction intégrale de ses discours à des collaborateurs susceptibles de trahir sa pensée, ou alors qu'elle s'en dispense et improvise, ce qui risquait d'être pire. Quant à Golda, dont les intérêts culturels se limitaient au théâtre et aux concerts symphoniques, elle était la

première à concéder son infériorité intellectuelle en comparaison de Sharett, qui écrivait intégralement ses discours, pesant longuement le pour et le contre, quitte à passer pour pédant aux yeux de certains. Mais les talents de Sharett n'empêchaient pas Golda de se reconnaître une supériorité incontestable sur deux plans : une compréhension plus aiguë des problèmes et des enjeux politiques, et une capacité à prendre plus rapidement des décisions en cas de crise.

Golda savait en outre disposer d'un autre atout : son immense popularité auprès de l'opinion publique israélienne. Sharett, au contraire, connu et apprécié des élites, c'est-à-dire des dirigeants du Mapaï, du monde universitaire et intellectuel et de la plupart des hauts fonctionnaires des Affaires étrangères, était mal connu de la population. Comme par hasard, ceux qui l'appréciaient, en plus de craindre Ben Gourion, détestaient ses plus proches collaborateurs du ministère de la Défense ainsi que les chefs de le FDI Command (Forces de défense israélienne).

De plus en plus exaspéré par les conseils de modération de Moshé Sharett qui le contredisait à tout propos, Ben Gourion était à l'affût d'un prétexte pour s'en séparer sans choquer le Mapaï et le gouvernement. Un heureux concours de circonstances lui permit de l'évincer en douceur, comme si la décision semblait en incomber au seul Moshé Sharett. En 1956, à la suite des élections législatives de 1955, défavorables au Mapaï qui perdit cinq sièges à la Knesset, Ben Gourion, inquiet de l'avenir du parti, songea à faire appel à Golda Meir. Prête à obéir si cela se révélait indispensable, elle lui fit part de ses réticences à la perspective d'échanger le ministère du Travail pour le secrétariat du Mapaï. Elle avait d'ailleurs accepté à reculons l'autre proposition de Ben Gourion, qui l'avait obligée à se présenter à l'élection de la mairie de Tel Aviv, où elle avait été battue. Au cours de la discussion sur la reprise en main du parti, Moshé Sharett déclara soudain, sur le ton de la plaisanterie, qu'il se portait candidat comme secrétaire général. Sa proposition suscita l'hilarité générale, jusqu'à ce que Ben Gourion, le prenant au mot, déclare l'idée excellente. Passé un moment d'indignation, même ceux qui appréciaient Sharett se sentirent soulagés à l'idée de ne plus avoir à assister aux disputes politiques continuelles entre les deux anciens amis. Comme tous, en leur for intérieur, faisaient plus confiance à Ben Gourion qu'à Moshé Sharett pour gérer les situations de crise, personne n'osa protester. Levi Eshkol se fit d'ailleurs le porte-parole de l'opinion générale en

déclarant : « Quelles que soient les qualités de Sharett, n'oublions pas que Ben Gourion vaut à lui seul trois divisions ! » Autrement dit que ce qu'on perdait en modération, on le gagnait en efficacité. Toutefois, tous déplorèrent, Golda y compris, l'éviction de Sharett.

Dans son autobiographie, Golda, qui n'a jamais reconnu avoir agi par ambition, raconte que, comme tout le monde, elle était impatiente de connaître le nom du remplaçant de Moshé Sharett. Selon Meron Medzini, cette affirmation est loin d'être conforme à la vérité. En réalité, comme le confirme son fils, Menahem Meir, une rumeur circulait depuis des mois selon laquelle Ben Gourion voulait la voir remplacer Sharett. Cela n'empêcha pas Golda de feindre la surprise lorsque, le surlendemain de l'éviction de Sharett (17 juin 1956), Ben Gourion se présenta à son domicile pour lui annoncer solennellement sa nomination. Selon Menahem Meir, si sa mère, de guerre lasse, finit par accepter, ce fut uniquement par devoir, Ben Gourion ne lui ayant pas laissé d'autre choix : « Elle a emporté avec elle au ministère des Affaires étrangères un sac à dos rempli de doutes et d'un sentiment d'inconfort qui a perduré durant des années. […] Elle se plaignait souvent en disant : "Je ne me sens pas parmi les miens. […] Je ne suis pas à l'aise dans ce ministère où je suis entourée de collaborateurs choisis par Sharett et avec lesquels je n'ai aucune affinité. […] Je ne pense pas que ça pourra marcher entre nous[11]." »

Dans son autobiographie, Golda revient sur son hésitation à accepter un poste lui paraissant *a priori* fort peu en rapport avec ses compétences. En revanche, elle n'a pas anticipé une seconde le plan machiavélique ourdi par Ben Gourion envers lequel elle avait toujours manifesté un dévouement sans limites, au point de s'être jetée devant lui pour le protéger d'un attentat quelques mois auparavant : « Je n'en pouvais croire mes oreilles. Jamais cette idée ne m'avait effleurée, même comme la plus lointaine des possibilités, et je n'étais pas du tout sûre de pouvoir, ni de vouloir être à la hauteur de ce poste. De fait, je n'étais sûre que d'une seule chose : mon désir de ne pas quitter le ministère du Travail. J'ai donc déclaré à Ben Gourion que je n'avais aucune envie de remplacer Sharett au pied levé. Mais il refusa d'écouter mes objections, en disant : "C'est comme ça !" »

Non content d'être Premier ministre et ministre de la Défense, Ben Gourion voulait aussi diriger en sous-main la politique étrangère d'Israël

par le biais d'un diplomate de carrière. Il proposa donc à Abba Eban, dont il appréciait les talents d'orateur, la culture et l'érudition, qui en outre était un diplomate averti, connu et apprécié des instances internationales, de quitter son poste à Washington pour devenir son conseiller personnel en politique étrangère. De la sorte, il limitait le rôle de Golda Meir à celui d'un ministre *a minima*, ou, si l'on préfère, d'une sorte de ministre de façade aux responsabilités limitées.

Le *curriculum* d'Abba Eban était sans conteste plus conforme à celui d'un ministre des Affaires étrangères que celui de Golda Meyerson, la première à en convenir avant d'occuper le poste. Par la suite, compte tenu de la volonté de Ben Gourion de limiter ses prestations dans les négociations avec les grandes puissances, elle développa une rancune tenace envers Eban, qui s'aggrava encore lorsque Levi Eshkol, devenu Premier ministre en 1963 (suite à la seconde démission de Ben Gourion), s'avisera de lui confier les Affaires étrangères et ne lui proposera pas de poste dans le nouveau cabinet, sinon la fonction plus ou moins honorifique de vice-Premier ministre. Humiliée, elle s'empressa de refuser. À partir de cette date, Golda, dont tout le monde a souligné le caractère rancunier et vindicatif, ne ratait pas une occasion d'humilier Eban publiquement. Ainsi, en 1974, peu après la guerre du Kippour et sa démission du poste de Premier ministre, Golda lui rétorqua, alors qu'il lui confiait son désir légitime d'être nommé à son tour Premier ministre : « C'est une bonne idée, mais dans quel pays ? » Et, après que Ben Gourion eut manifesté le désir de confier à Eban un rôle équivalent à celui d'une sorte de ministre de l'Information censé présenter la politique israélienne à l'étranger, Golda Meir s'y opposa farouchement. Selon Michel Bar-Zohar, le biographe de Ben Gourion, elle refusa même qu'Abba Eban dispose d'un bureau dans le bâtiment du ministère des Affaires étrangères, et elle aurait tellement tempêté que Ben Gourion lui-même fut obligé de s'incliner.

Abba Eban, avant d'hébraïser son nom, se nommait Audrey Solomon Meir et avait vu le jour en 1915 au Cap, dans une famille originaire de Lituanie qui avait émigré en Afrique du Sud. Peu après sa naissance, ses parents partirent pour l'Angleterre où son père, atteint d'un cancer, mourut bientôt. Sa mère était devenue la secrétaire de l'historien Nahum Sokolow puis de Chaïm Weizmann, le président de l'Internationale sioniste. Quant au grand-père, un ardent sioniste socialiste, il initia très tôt l'enfant à la culture juive et au

sionisme. Audrey en entendit également parler par des visiteurs de toutes origines, Londres étant alors la plaque tournante du mouvement sioniste, tant et si bien qu'il adhéra à une organisation sioniste l'année de ses dix-sept ans. Après un brillant cursus secondaire et une licence de lettres classiques, il obtint une bourse pour l'université de Cambridge où il se consacra à l'étude de l'hébreu, de l'arabe, mais aussi de l'histoire et de la culture des pays arabes, ainsi que celle de l'Iran, au point de devenir un spécialiste du parsi. Contrairement à Golda, qui a toujours méprisé les peuples et les cultures arabes sans distinction, Abba Eban admirait la culture préislamique et appréciait la poésie arabe : « Quelles qu'aient pu être les circonstances, je n'ai jamais pensé aux Arabes ou parlé d'eux sans un sentiment de respect pour leur héritage littéraire […]. L'étude approfondie que je fis de leur culture et de leur langue me permit d'éviter par la suite d'adopter cette attitude sioniste systématique qui consiste à considérer le monde arabe avec condescendance[12]. »

Dès septembre 1939, Abba Eban rejoignit l'Organisation sioniste mondiale et devint le proche collaborateur du président Chaïm Weizmann. Mobilisé peu après, ses connaissances linguistiques lui permirent d'intégrer les services de renseignements de l'armée britannique en Égypte où il servit d'officier de liaison entre les forces alliées et le Yeshouv. Parallèlement, il se consacrait à traduire en anglais des poésies arabes ainsi que l'ouvrage d'un éminent juriste égyptien[13]. Recruté après la guerre par l'Agence juive, il fut remarqué par Moshé Sharett qui lui proposa de le seconder à l'Assemblée générale des Nations unies dans le cadre des discussions relatives à la partition de la Palestine entre Juifs et Arabes. En 1948, Abba Eban fut nommé représentant d'Israël aux Nations unies et commissaire politique de l'organisation sioniste. Il choisit ce moment pour adopter le prénom Abba, terme hébraïque signifiant « père ». Pendant une dizaine d'années, il cumula le poste d'ambassadeur d'Israël aux Nations unies et aux États-Unis, faisant régulièrement la navette entre New York et Washington. À trente-trois ans, Abba Eban, qui avait joué un rôle important dans les succès politiques remportés par Israël au moment des négociations de l'Unscop relatives à la résolution de 1947, mais aussi lors des trêves et cessez-le-feu survenus pendant la guerre d'indépendance, devint le plus jeune ambassadeur des Nations unies. Grâce à sa contribution déterminante dans la campagne menée

par Israël pour son admission aux Nations unies, son nom était désormais connu des communautés juives, tant en Grande-Bretagne qu'en France ou aux États-Unis. Sa maîtrise de la langue arabe et sa modération en politique lui valurent en outre le respect et l'estime des dirigeants arabes.

Quelque peu déstabilisé par la proposition de Ben Gourion, en digne disciple de Moshé Sharett dont il partageait les valeurs de loyauté, Abba Eban n'avait pas plus envie d'espionner pour le compte de Ben Gourion que de jouer les traîtres vis-à-vis de Golda Meyerson. Aussi, avant d'accepter cette mission sulfureuse, choisit-il de s'en référer à la principale intéressée. Furieuse d'avoir ainsi été manipulée par Ben Gourion, consciente du danger que représentait Abba Eban par son aura et son autorité, Golda parvint habilement à le dissuader d'accepter la proposition du Vieux. Convaincu par les arguments de Golda, le trop confiant Abba Eban ne put que s'incliner. Par la suite, il fut cependant obligé d'obtempérer aux directives de Ben Gourion, sans en référer à Golda comme il s'y était engagé : « Ben Gourion se rendait parfaitement compte qu'en se séparant de Sharett il se privait d'un homme particulièrement compétent qui ne serait pas facile à remplacer. En acceptant sa proposition, j'aurais ainsi joué un rôle de chien de garde qui se serait interposé entre Golda Meir, le nouveau ministre des Affaires étrangères et lui-même. Il était évident à mes yeux – et encore plus à ceux de Golda Meir – que ce serait le meilleur moyen de semer la discorde entre nous. Au cours d'un déjeuner chez elle, nous tombâmes d'accord sur le fait que nous pourrions coopérer de façon beaucoup plus efficace, à travers l'océan, si je poursuivais à Washington une mission [diplomatique] arrivée à un point tellement crucial que cela aurait été agir de façon totalement irresponsable que de l'abandonner juste à ce moment […] car c'était maintenant que les efforts que j'avais déployés à Washington allaient porter leurs fruits[14]. » En l'occurrence, Abba Eban se réfère à des négociations en cours sur le Moyen-Orient, les Américains exigeant d'Israël d'explorer toutes les solutions envisageables afin d'aboutir rapidement à un règlement de paix.

D'emblée Golda en voulut à Ebba Eban de la remplacer dans les discussions préliminaires avec les États-Unis, ou lors d'importantes négociations avec la France où elle faisait de la figuration aux côtés de Shimon Peres qui menait en français, langue ignorée de Golda, les tractations relatives aux ventes d'armements à Israël avec les ministres du gouvernement

de Guy Mollet, en particulier le ministre des Affaires étrangères, Christian Pineau, puis Maurice Couve de Murville, son successeur sous la présidence du général de Gaulle. Il en était de même lorsqu'elle devait prendre la parole devant l'Assemblée des Nations unies. Comme son franc-parler aurait été déplacé, son rôle consistait le plus souvent à lire des discours intégralement rédigés par Abba Eban. Mais, rechignant à s'exprimer dans une rhétorique trop formelle, elle se permettait parfois de leur apporter des variantes stylistiques ou d'ajouter à la fin des remarques de son cru. Cela ne l'empêcha pas, sans doute par vanité, d'en assumer l'entière paternité en laissant Marie Syrkin les intégrer dans le fascicule qui présentait ses principaux discours, y compris celui prononcé devant les Nations unies, au lendemain de la guerre du Sinaï. Du vivant de Golda, par délicatesse, Abba Eban s'abstint de rectifier. Mais dans ses mémoires, publiés après le décès de Golda, il se permit de rétablir la vérité[15].

Si Golda en voulut énormément à Abba Eban de s'être substitué à elle, elle s'abstient cependant d'en faire mention dans son autobiographie, mais on sent son dépit à travers quelques petites piques à son adresse. En revanche, leur lecture révèle qu'elle ne pardonna jamais les manigances de Ben Gourion, ni son mépris envers ses ministres, les traitant comme de vulgaires pantins, ni la manière dont il ébranla le Mapaï en créant un parti concurrent, le Rafi, avec le concours des jeunes Turcs, en particulier Moshé Dayan et Shimon Peres qu'elle poursuivit longtemps de sa haine et de sa vindicte. D'après Michel Bar-Zohar, au bout de quelques années, Golda fut confrontée à un dilemme cornélien : si, d'un côté, elle continuait à admirer Ben Gourion, d'un autre côté, la rancune qui s'était accumulée entre son ministère et celui de la Défense ainsi que ses désaccords personnels avec Shimon Peres expliquent en grande partie ses relations conflictuelles avec les jeunes cadres du mouvement. En d'autres termes, sa dévotion pour le parti tel qu'elle l'avait toujours connu et sa loyauté envers les hommes avec lesquels elle travaillait depuis des décennies avaient suscité son aversion « pour les jeunots qui n'étaient pour elle que de cyniques ambitieux, qui avaient entraîné une détérioration grave de ses relations avec Ben Gourion[16] ».

Les retombées de l'affaire Lavon, que Ben Gourion s'obstinait à vouloir traduire à nouveau devant la justice, sa façon condescendante de se comporter avec Levi Eshkol, son remplaçant au poste de Premier ministre, envenimèrent

leurs relations jusqu'à un point de non-retour : « En janvier 1963, il démissionna de nouveau et Levi Eshkol devint Premier ministre sur sa suggestion. Sur quoi, Ben Gourion relança sa campagne pour une enquête judiciaire sur l'affaire Lavon. Mais Eshkol en avait assez de l'affaire Lavon… [Dès lors] Ben Gourion fut comme un possédé : il avait compté sur la docilité d'Eshkol qui avait refusé. Désormais le malheureux Eshkol et tous ses fidèles au sein du parti devinrent les cibles de choix de sa fureur. Je ne pouvais [lui] pardonner […] sa manière de nous traiter tous, moi comprise, et de parler de nous. À ses yeux, nous étions devenus ses ennemis personnels[17] [parce qu'on lui avait résisté] […]. »

Dès lors, Golda continua à ressasser ses griefs envers Ben Gourion, à qui elle ne pardonna jamais d'avoir divisé le Mapaï. Ainsi, en 1969, elle refusa d'assister à la célébration de son quatre-vingtième anniversaire, Eshkol ayant été exclu de la fête alors qu'elle-même avait reçu l'invitation par un émissaire spécial : « Il nous avait fait trop de mal à tous, et je ne pouvais l'oublier. Si nous étions aussi sots qu'il l'avait dit, eh bien, quand on naît sot … Ce n'est ni notre faute ni celle des autres. Mais personne ne naît corrompu. C'est là une accusation terrible… Si certains étaient prêts à passer par-dessus le fait qu'il les disait corrompus, c'était leur affaire. Mais Eshkol n'était pas plus de ceux-là que moi. Je ne pouvais donc agir comme si rien ne s'était passé[18]. »

Prise de fonctions en temps de crise

L'une des premières initiatives de Golda Meir lorsqu'elle prit possession de ses nouvelles fonctions fut d'hébraïser, à contrecœur, son nom en Meir, à la suite de l'injonction de Ben Gourion qui exigeait des membres du gouvernement de renoncer à des noms évocateurs de la Diaspora et de son long et douloureux exil. Lui-même avait abandonné son patronyme de Grün dès 1906, le lendemain de son installation définitive en Palestine.

La deuxième initiative de Golda Meir fut de se débarrasser, sans autre forme de procès, des plus proches collaborateurs de Moshé Sharett qui, selon elle, la considéraient du haut de leur supériorité et dont les profils, comme elle le souligne dans ses mémoires, différaient bien trop du sien. D'autant que la plupart ne cachaient pas leur inquiétude sur son aptitude à se plier aux us et coutumes du monde diplomatique ou à comprendre les arcanes de la politique

étrangère d'Israël et du monde. Elle les soupçonnait en outre de la tourner en dérision dès qu'elle avait le dos tourné. Ainsi, afin de ne plus se sentir novice au milieu d'experts sortis de prestigieuses universités anglaises, elle les remplaça par des gens à elle, ne conservant aux Affaires étrangères que des fonctionnaires qui lui inspiraient confiance : « Le style de Sharett était très différent du mien, et ses collaborateurs – même s'ils étaient relativement compétents et sincèrement dévoués à leur travail – n'étaient pas la sorte de personnes avec lesquelles j'étais accoutumée à travailler. De nombreux ambassadeurs et fonctionnaires de haut rang avaient fait leurs études dans des universités anglaises, et leurs subtilités intellectuelles, très appréciées de Sharett, n'étaient pas toujours de mon goût […]. Par ailleurs, certains d'entre eux ne me tenaient manifestement pas pour la personne idéale pour ce poste, car je n'étais assurément pas connue pour les finesses de ma phraséologie, ni mon souci pointilleux du protocole. […] Mais après quelque temps nous parvînmes à nous faire les uns aux autres[19]. »

En rejoignant le ministère des Affaires étrangères en juin 1956, Golda Meir s'est trouvée confrontée dès le départ à des enjeux et des responsabilités extérieurs à son domaine de compétences. Alors qu'au ministère du Travail elle pouvait donner libre cours à son goût pour l'action sociale, en prenant la direction de ce nouveau ministère, elle pénétrait en revanche dans un monde inconnu dont elle ignorait totalement les codes. Le contexte politique était alors si tendu que même ceux qui l'appréciaient pour son courage et sa force de caractère se demandaient avec inquiétude si elle disposait des capacités requises pour relever le défi que lui imposait Ben Gourion dans une période de conflit latent avec les Arabes, susceptible d'exploser en conflit armé à tout moment.

Quelques jours avant son entrée en fonctions, lors du Congrès sioniste qui s'était tenu en mai 1956 à Jérusalem, dans un discours prononcé en yiddish, Golda avait montré sa fermeté et sa radicalité en exprimant ses craintes de voir Israël menacé d'une guerre imminente contre ses voisins arabes. Pour une fois, elle s'abstint d'aborder ses thèmes préférés – l'immigration, l'emploi et la construction – pour se limiter aux relations conflictuelles d'Israël avec ses voisins arabes. Ses propos donnent un aperçu saisissant de sa vision manichéenne de la politique étrangère d'Israël et de l'aspect simpliste de sa rhétorique : « Je pense que les quelques points que je vais

évoquer doivent apparaître clairement au Congrès sioniste, au mouvement sioniste international, à l'ensemble du peuple juif et au reste du monde. Les choses sont très simples : il n'existe aucun argument pour contester le fait qu'Israël est actuellement confronté à un grave danger. » Elle ajouta aussitôt qu'un étranger écoutant par hasard les discussions du Congrès sioniste autour de la nécessité de la paix ou de la guerre pourrait penser que le choix de cette décision fatidique reposait entre les mains des Juifs. Or, ce faisant, il négligerait le fait que, bien avant la proclamation de l'État, les Juifs étaient déjà constamment en butte à des attaques meurtrières dans les villes et les kibboutz : « Il n'y a pas eu un jour, une nuit, une heure, où, du sommet du Yeshouv à l'ensemble du pays, on n'entendît qu'un seul mot : paix. Mes amis et collègues, devons-nous exprimer plus clairement au monde, pour qu'il comprenne enfin ce simple constat que les autres ne veulent pas comprendre : il n'y a rien de plus simple au monde que de faire la paix tout de suite entre Israël et ses voisins arabes ; il suffit que nos voisins arabes arrêtent d'alimenter le feu et il y aura la paix […]. De toute évidence, nous voulons la paix mais une paix officielle, un traité signé entre nous et nos voisins arabes. C'est notre désir, mais à condition que le sang arrête de couler, que l'Égypte, la Syrie et la Jordanie ordonnent à leurs troupes d'arrêter de tirer le long des frontières, et cessent d'envoyer des bandes de terroristes pour assassiner et brûler. Dès le moment où ils arrêteront réellement, il y aura la paix entre nous et nos voisins. Mais cela n'est pas entre nos mains […]. La réalité exige de nous préparer à la perspective qu'ils vont nous attaquer et entamer une nouvelle guerre contre nous. S'il en est ainsi, nous devons être préparés à répondre à l'attaque de nos voisins, et à être victorieux dans cette guerre[20]. » Tout en insistant sur la probabilité d'une guerre imminente, Golda tenait cependant à préciser, et elle était sincère : « Nous détestons la guerre […], nous craignons la guerre. Si quelqu'un me dit qu'il ne craint pas la guerre, je ne le croirais pas. Et si réellement il ne craint pas la guerre, alors la conduite de la guerre ne doit en aucun cas lui être confiée […]. Seuls ceux qui haïssent et craignent la guerre peuvent se voir confier la conduite de la guerre. […] C'est seulement entre leurs mains que nous pouvons confier l'existence de l'État en temps de guerre et de paix[21]. »

Golda mettait également en garde ceux qui préféraient s'aveugler avec de doux rêves de paix, car le moment était particulièrement mal choisi : « Je suis

terrifiée quand, dans certaines parties du monde, on parle de la paix en Israël et au Moyen-Orient. Quelle paix ? Et à quel prix ? Des compromis, mais moyennant quel coût ? Quel sera le montant ou la nature des compromis ? Concessions et compromis sont en général d'agréables notions […]. Mais ce pauvre peuple, cet État juif détenteur d'une minuscule parcelle de terre, quel compromis peut-on lui demander ? Quelles décisions prendront-ils à partir de nos concessions ? […] Je crains qu'on crée un lieu idyllique entre l'Est et l'Ouest […] sans se soucier d'autres problèmes et sans notre accord. Je tremble à la perspective d'une telle paix, car elle équivaudrait à la guerre ; nous n'avons rien à concéder car nous n'avons rien pris aux autres, donc nous n'avons rien à négocier. C'est impossible de faire des concessions à nos dépens […]. Je vous le dis très simplement : les paroles autour de la paix doivent être traitées avec respect, mais aussi avec suspicion ; elles doivent aussi être analysées froidement. […] Nous sommes un État souverain, maître de son territoire, à l'intérieur de ses frontières. […] Une chose en tout cas doit être claire : le droit souverain de l'État juif de développer des colonies et de s'approprier les sources du Jourdain. Et si certains s'imaginent qu'en nous effrayant avec des décrets ou des menaces de guerre, […] ils nous empêcheront d'établir de nouvelles colonies ou de prendre l'eau du Jourdain, s'ils croient que cela suffira pour nous empêcher d'exercer nos droits élémentaires, des droits entre les mains de chaque nation souveraine, c'est une énorme erreur, qui peut devenir une erreur tragique pour nous et pour le reste du monde[22]. »

Golda avait raison de craindre la guerre. Toute la bande de Gaza s'était en effet embrasée sous la pression du président Nasser qui avait proclamé la nationalisation du canal de Suez, le 27 juillet 1956, jour anniversaire de la révolution égyptienne. Du jour au lendemain, la libre circulation sur le canal de Suez fut interdite aux navires battant pavillon israélien, français et britannique ; un bateau israélien fut même arraisonné. Dès lors, la France et la Grande-Bretagne, également pénalisées par cette mesure, décidèrent d'un commun accord d'occuper le canal de Suez et de tout mettre en œuvre pour se débarrasser de Nasser. Ce dernier, tout en courtisant les Soviétiques qui équipaient l'Égypte en armements, se piquait aussi d'obtenir l'aide financière des Américains et de la Banque mondiale en vue de construire le barrage d'Assouan, un projet que l'annexion du canal de Suez allait sérieusement

compromettre.

Grâce à des accords passés avec la Tchécoslovaquie et l'Union soviétique, l'Égypte disposait désormais d'un impressionnant stock d'armements modernes susceptible de modifier radicalement le rapport de forces au Moyen-Orient. C'est pourquoi Nasser, dont les discours s'étaient faits de plus en plus menaçants, avait encouragé sans discontinuer les actions de groupes de *fedayin* recrutés principalement dans la zone de Gaza et qui, la nuit venue, s'introduisaient en Israël pour piller et commettre des actes terroristes – certains intrépides poussant leurs incursions bien au-delà des villes et kibboutz frontaliers pour s'aventurer jusqu'à Jaffa et Tel Aviv.

Autre signe inquiétant : à la fin de l'année 1955, la radio du Caire se mit à diffuser des communiqués annonçant la destruction imminente d'Israël. La propagande anti-israélienne, reprise par les capitales arabes, redoubla alors d'intensité, tandis que, parallèlement, les actes de violence en territoire israélien s'intensifiaient. Au cours de l'été 1956, les services secrets israéliens repérèrent la livraison de matériel soviétique à l'Égypte, ce qui laissait présager que Nasser, profondément humilié par les précédentes défaites arabes, s'apprêtait à diriger une opération militaire de grande envergure, avec le soutien d'autres pays arabes. Face au danger d'une coalition arabe supérieure en hommes et en armements, Israël ne disposait que d'une seule stratégie : devancer les préparatifs militaires des adversaires en prenant l'initiative d'une attaque surprise[23].

Le 24 octobre 1956, Israël apprit qu'une coalition formée par l'Égypte, la Syrie et la Jordanie programmait l'éradication d'Israël. Le 25 octobre, Ben Gourion convoqua en secret plusieurs membres du gouvernement et des militaires de haut rang du ministère de la Défense, qui, d'un commun accord, décidèrent de surprendre l'ennemi en l'attaquant sans tarder et sur différents fronts. Le vendredi précédant l'offensive, Golda, informée de ce plan ultraconfidentiel, se rendit à Revivim avec l'intention de ramener sa fille à Jérusalem, sa petite-fille Naomi et son petit-fils de six mois. Mais, de crainte de donner l'alerte, elle s'en abstint finalement et repartit, l'angoisse chevillée au corps. Elle savait que si les forces israéliennes tardaient ou échouaient à repousser l'ennemi, les habitants du kibboutz, situé à l'orée de la frontière égyptienne, seraient alors en très fâcheuse posture. Au moment du départ, un jeune homme, chargé de la surveillance des lieux et qui venait de recevoir

l’ordre de rejoindre son unité, lui demanda s’il fallait commencer à creuser des tranchées. Tenue au secret, Golda lui répondit simplement : « À votre place, je n’hésiterais pas[24]. »

Le 21 octobre, une délégation israélienne conduite par Golda Meir et Shimon Peres s’était rendue en France pour s’entretenir avec Guy Mollet et certains de ses ministres à propos de l’Égypte et des commandes d’armements passées entre la France et Israël. Peu après, lors d’une séance secrète à la Knesset, Ben Gourion célébra l’arrivée des premières armes françaises en Israël. Il informa aussi l’assemblée que la France et la Grande-Bretagne, considérant que Nasser avait dépassé la ligne, semblaient bien décidées à réagir à sa provocation par le recours à la force armée, seul moyen capable de le ramener à la raison.

Jugeant le contexte favorable, Ben Gourion lança le 29 octobre l’opération Kadesh, dont les principaux objectifs étaient de détruire les bases des combattants arabes opérant à partir de la bande de Gaza et le long de la frontière égyptienne, de rendre le canal à la libre circulation, et enfin de détruire les infrastructures égyptiennes dans le Sinaï susceptibles de servir à la logistique égyptienne pour attaquer Israël. Il fallut à peine cinq jours à Israël (la guerre se termina le 5 novembre) pour remporter une victoire écrasante sur tous les fronts et rendre la défaite de Nasser et des autres pays arabes accablante à divers titres. Les pertes en vies humaines furent relativement faibles du côté israélien. Dans son livre, Golda parle de douze Israéliens tués au combat, de huit cents blessés[25], mais d’un bilan très élevé du côté arabe, les morts se comptant par milliers et le nombre de prisonniers avoisinant les six mille.

De plus, les Israéliens s’étaient approprié d’importants stocks d’armes et de munitions d’origine soviétique et contrôlaient la quasi-totalité du mont Sinaï, la bande de Gaza et la ville de Charm el-Cheikh, l’opération Kadesh ayant profité du conflit opposant la France et la Grande-Bretagne à l’Égypte pour assurer ses positions. Parallèlement aux attaques israéliennes, les deux grandes puissances avaient débarqué presque simultanément un corps expéditionnaire franco-britannique en Égypte afin de rétablir la libre navigation sur le canal de Suez.

Grâce à cette victoire écrasante, Israël espérait stopper les attaques quasi quotidiennes venues d’Égypte et de la bande de Gaza (placée sous la

responsabilité de l'Égypte depuis les accords d'armistice de 1949) et améliorer la sécurité de la population israélienne. C'était compter sans le désaveu des États-Unis et de la Grande-Bretagne qui, au lieu de se réjouir de la victoire d'Israël, se montrèrent profondément indignés par cette guerre préventive qualifiée de coup de force injustifié. À l'évidence, les opinions publiques internationales ne s'étaient absolument pas rendu compte qu'Israël était victime et non responsable de la tension extrême ayant mené droit à la guerre. Ainsi, non seulement ils prenaient fait et cause pour l'Égypte, mais accusaient Israël de ne pas avoir respecté les frontières fixées par l'armistice mettant fin à la guerre d'indépendance. La population israélienne, en revanche, excédée par la multiplication des actions de terrorisme et l'étranglement économique consécutif au blocus du canal de Suez et du golfe d'Aqaba, explosa de joie et manifesta un soutien sans faille au gouvernement. Peu leur importait l'opprobre des Occidentaux qui traitaient Israël de pays agresseur, menant une politique belliqueuse qui menaçait la paix mondiale, alors que les Israéliens estimaient à juste titre avoir défendu leur droit à l'existence.

Dès le début du conflit, le 31 octobre, le Conseil de sécurité des Nations unies exigea le retrait immédiat des troupes israéliennes des territoires occupés et le retour à leurs positions antérieures. L'arrêt définitif des combats fut fixé au 1er novembre, mais Ben Gourion, de crainte de voir Nasser en profiter pour étendre le blocus maritime et renforcer son armée afin de détruire Israël, répondit qu'il ne s'exécuterait qu'après la signature d'un traité de paix précisant clairement l'engagement des Arabes à ne plus entreprendre d'actes d'hostilité, à renoncer à toute alliance militaire contre Israël, à disperser les *fedayin* et à mettre fin au blocus économique en rétablissant la libre circulation sur le canal de Suez et l'accès à la mer Rouge.

Dans un discours admirablement argumenté, prononcé le 2 novembre devant le Conseil de sécurité des Nations unies, Abba Eban démontra que, contrairement aux accusations portées contre lui, Israël n'était en rien l'agresseur. Au contraire, il avait toujours été une victime exposée à d'innombrables violations de ses frontières terrestres, de jour comme de nuit, ne comptant plus ses morts, et privé d'alliés pour l'aider à assurer sa sécurité alors qu'il était en permanence menacé de destruction par ses voisins : « Au cours de ces derniers jours, le gouvernement israélien s'est trouvé confronté à

un terrible dilemme. Devait-il, respectant la charte des Nations unies, se résigner à subir les attaques […] par des unités armées pratiquant une guerre ouverte ? Devait-il au contraire, comme c'est son droit, assurer la défense d'Israël par les armes après avoir vainement tenté pendant plus de deux ans de trouver une solution pacifique au conflit […] ? Israël n'a ni le désir ni l'intention de se servir de ces armes plus longtemps qu'il n'est nécessaire pour assurer sa libre défense. Mais si on attend de nous que nous restaurions les droits et la sécurité de l'Égypte, une telle demande doit nécessairement comporter, de la part de l'Égypte, le même rétablissement de nos droits et de notre sécurité. Notre but n'est pas la guerre, mais la paix[26]. »

Le discours d'Abba Eban fut repris le lendemain en termes extrêmement élogieux par l'ensemble de la presse américaine qui, dès lors, relégua à l'arrière-plan les reproches adressés par le président Eisenhower à Israël, suscitant un renversement radical de l'opinion publique américaine.

La pression internationale ne cessant de s'amplifier, Israël consentit, le 8 novembre, à retirer ses troupes, mais après avoir obtenu au préalable la signature d'accords garantissant sa sécurité contre tout acte de belligérance arabe.

En décembre de la même année, la délégation israélienne, conduite par Golda Meir, se présenta devant le Conseil de sécurité des Nations unies pour plaider à nouveau la cause d'Israël, toujours menacé de sanctions. Golda n'était pas une inconnue pour une grande partie de l'assistance. En effet, en 1953, alors que l'Union soviétique mettait en place des persécutions antisémites de grande ampleur, Moshé Sharett l'avait envoyée, comme porte-parole du gouvernement israélien, pour contester les accusations du gouvernement soviétique à l'encontre d'un groupe de médecins juifs soupçonnés d'avoir voulu assassiner Staline avec la complicité de Ben Gourion et d'autres sionistes. Dans un plaidoyer passionné, Golda avait démontré – ce qui n'était un secret pour personne – que l'Union soviétique connaissait un nouveau regain d'antisémitisme et que le procès dit des « blouses blanches » (qui se solda par l'exécution des accusés) n'était qu'une affaire montée de toutes pièces pour discréditer la communauté juive. Son discours, profondément émouvant, lui valut d'être acclamée par l'assemblée.

Cette fois, Golda était consciente que les conditions étaient différentes et que la diplomatie israélienne aurait fort à faire pour modifier l'attitude de

ceux qui accusaient Israël d'être l'agresseur. Afin de bien montrer qui étaient les véritables agresseurs, et ce qu'il y avait de mensonger dans la déclaration des représentants égyptiens qui avaient affirmé « user d'un droit de guerre préventive », Golda avait lancé : « On a recours à une distinction apparemment commode : d'un côté les États arabes, qui jouissent du droit à la guerre préventive ; de l'autre Israël, qui a la responsabilité du maintien de la paix. Mais l'état de belligérance n'est pas unilatéral. Comment s'étonner alors qu'une nation soumise à cette distinction inique finisse par perdre patience et cherche à se préserver d'une guerre menée contre elle méthodiquement ? » Puis elle évoqua les raisons ayant incité les Israéliens à prendre les devants pour éviter un autre Holocauste : « Même si les autres ont préféré ne pas reconnaître les symptômes, nous, nous les avons reconnus. […] Personne en Israël n'a oublié la leçon des fours crématoires, ni la signification réelle de l'extermination totale […]. À moins que nous ne fussions prêts à nous laisser anéantir […] c'était à nous de prendre l'initiative[27]. »

À l'appui de sa thèse, elle évoqua les nombreux actes de terrorisme perpétrés par les Arabes, dont l'assassinat récent d'un groupe d'archéologues. À ce propos, elle déclara : « Si l'on doit procéder à des distinctions morales, vous me permettrez de vous rappeler qu'une action militaire officielle, comportant des objectifs militaires ou policiers précis et déterminés, est moins haïssable, fût-ce pour les consciences scrupuleuses, que le meurtre gratuit, peu soucieux de discrimination, où ce ne sont pas des buts militaires que l'on vise, mais des civils que l'on frappe. » Et elle avait conclu son discours en rappelant avec émotion le dur combat des sionistes pour continuer à exister : « Nous sommes une petite nation, un petit pays au sol aride qui ne renaît à la vie que par notre travail et notre amour. Nous sommes écrasés sous le nombre de nos ennemis, l'inégalité des forces est manifeste. Mais nous n'avons pas le choix. Nous devons défendre nos vies, nos libertés, notre droit à l'existence. La paix est ce que nous souhaitons le plus au monde, mais nous ne l'obtiendrons pas en annihilant notre esprit de révolte. Si des armées se rassemblent contre nous dans le dessein de nous anéantir, qu'elles ne s'attendent pas à ce que nous leur réservions les conditions les plus favorables[28]. »

Le 11 février 1957, Golda se rendit une seconde fois devant l'Assemblée

extraordinaire des Nations unies qui jugeaient parallèlement Israël et les deux puissances ayant débarqué sur le canal de Suez pour le rouvrir à la navigation. Le discours qu'elle devait prononcer avait représenté pour son auteur, Abba Eban, un travail considérable, car il avait dû le rédiger avec le ministre français des Affaires étrangères et le soumettre ensuite à Foster Dulles, leur homologue américain : « Après mes entrevues avec Christian Pineau[29], je passai de longues heures à établir une plate-forme commune avec les autres départements d'État […]. Le discours qu'allait prononcer Golda Meir ne devait pas seulement recevoir l'aval des Américains, il devait pratiquement être rédigé avec eux. Il fut décidé que dès que nous approcherions de la version définitive, Mme Meir nous rejoindrait à New York pour une dernière réunion avec Dulles, qui avait participé à la rédaction définitive […]. Dans l'après-midi du 28 février, Pineau, Dulles et moi effectuâmes les ultimes corrections du texte qui devait être présenté aux Nations unies avec le soutien de la France et des États-Unis. »

Après avoir parcouru la version définitive du discours, Golda Meir repartit pour New York où elle devait s'exprimer devant les Nations unies le 3 mars 1957. Abba Eban se souvient que l'atmosphère était particulièrement tendue lorsqu'elle monta à la tribune. Le discours qu'elle prononça à cette occasion solennelle reprenait dans ses grandes lignes l'argumentation qu'Eban avait développée en novembre 1956. Vers la fin, Golda, qui jusque-là s'était contentée de lire scrupuleusement le texte préparé, improvisa une conclusion à l'adresse des diplomates arabes présents dans la salle : « Me permettra-t-on de dire encore quelques mots à l'adresse des États du Moyen-Orient, et plus particulièrement des voisins d'Israël ? Ne pourrions-nous désormais […] tourner la page et, au lieu de nous déchirer mutuellement, nous unir pour combattre la misère, la maladie, l'analphabétisme ? Ne pourrions-nous […] unir nos efforts et nos énergies à une seule fin : le mieux-être et le progrès, le développement de tous nos territoires et de tous nos peuples[30] ? »

Précisons aussi que lors de son passage au ministère des Affaires étrangères, Golda, qui se rendait au moins une fois par an aux Nations unies à la tête de la délégation israélienne, tentait régulièrement d'entrer en contact avec les Arabes, mais en vain.

Malgré tous ses efforts pour convaincre de sa bonne foi, Israël échoua à obtenir l'absolution des Nations unies. Après quatre mois et demi de

batailles, l'État juif se retrouva très affaibli sur le terrain de la diplomatie internationale, mais très satisfait quant à la réalisation de ses objectifs. Sa sécurité le long des frontières du Sinaï et de la bande de Gaza était enfin garantie par la signature d'accords en bonne et due forme ; les attaques quasi incessantes avant l'opération Kadesh avaient momentanément cessé ; Eilat avait retrouvé un accès à la mer Rouge et des débouchés vers le sud du golfe d'Aqaba. Cependant, sous la pression des États-Unis, Ben Gourion, qui s'obstinait à conserver à tout prix le Sinaï, fut contraint de le restituer à l'Égypte, au début de 1957. L'Égypte, en revanche, considérée comme la victime d'une triple agression, avec la campagne de Suez (coalition franco-britannique) d'un côté, et l'attaque israélienne de l'autre, s'en sortait avec la commisération des grandes puissances. Une piètre consolation au regard d'un affaiblissement militaire considérable et d'importantes pertes humaines ; de quoi alimenter un furieux désir de revanche qui ne faisait que s'amplifier depuis la guerre d'indépendance.

Vers la fin octobre 1957, après d'ultimes discussions avec les États-Unis, Ben Gourion obtint des Américains l'autorisation d'user du droit de légitime défense si les pays arabes transgresseraient le traité de paix ; il put alors ordonner l'évacuation des troupes israéliennes des territoires. Mais, six mois après, le 13 mars 1958, le gouvernement égyptien annonça son intention de reprendre le contrôle administratif de la bande de Gaza, violation flagrante des arrangements convenus entre les États-Unis, la France et les Nations unies. Le 17 mars, Golda se rendit aux États-Unis pour protester auprès du secrétaire d'État américain et lui faire part de l'indignation et de l'inquiétude d'Israël. Mais Dulles la rassura en lui expliquant que l'absence de toute force militaire égyptienne et la présence à Gaza de détachements des Nations unies constituaient une amélioration appréciable, d'autant qu'Israël disposait désormais de suffisamment de garanties pour ne pas s'inquiéter. Le 19 mars, Israël se décida à procéder au retrait des dernières troupes encore présentes dans les territoires occupés.

Pendant toute la période ayant succédé à la guerre du Sinaï, Abba Eban s'était efforcé, en donnant des conférences dans les universités, en intervenant dans des meetings organisées par les institutions juives, mais aussi en publiant des articles ou en accordant des interviews, de modifier favorablement l'image quelque peu ternie d'Israël. Il y parvint jusqu'à complètement renverser l'opinion publique, au départ très critique envers son

pays. Dans un livre paru peu après les événements, *Netzach Yisrael*, Ben Gourion, généralement avare de compliments, rendit un hommage appuyé aux organismes présidés par Abba Eban et auxquels il savait gré d'avoir permis à Israël de gagner la bataille auprès de l'opinion publique américaine : « Les milieux du Congrès, les intellectuels et la presse, écrivait Ben Gourion, ont grâce à votre action fait preuve d'une plus grande compréhension à l'égard d'Israël et de la légitimité de son combat. Sous la pression de l'opinion publique, l'attitude des États-Unis s'est modifiée en notre faveur[31]. »

Au début de l'année 1959, après dix ans passés à l'étranger, Eban fut rappelé en Israël par Ben Gourion qui le poussait à faire campagne lors des prochaines élections à la Knesset. De graves dissensions menaçaient l'unité du Mapaï, les anciens se sentant en effet inquiets face à la détermination de Ben Gourion d'injecter du sang neuf dans le parti et au gouvernement. Les choses s'envenimèrent encore lorsqu'il annonça son intention de confier à son chef d'état-major, Moshé Dayan, le vainqueur de la guerre du Sinaï, et à Shimon Peres, alors directeur au ministère de la Défense (à ses yeux le plus important de l'État), d'importantes responsabilités gouvernementales. Golda s'était alors violemment insurgée et avait même mis sa démission en balance, suivie par Zalman Aran et quelques autres ministres, mais, après une brève sortie, elle fit son retour sans trop se faire prier.

À peine rentré en Israël, Abba Eban fut nommé président de l'Institut Weizmann, la plus prestigieuse institution scientifique israélienne, dont la présidence était vacante depuis le décès, en 1952, du premier président d'Israël. Élu à la Knesset le 30 novembre 1959, Abba Eban entra dans le nouveau gouvernement constitué par Ben Gourion, avec le titre de ministre sans portefeuille. En réalité, Ben Gourion envisageait de lui confier la supervision des relations internationales d'Israël sous la direction du ministre Golda Meir. Ainsi, Abba Eban aurait dirigé en sous-main le ministère des Affaires étrangères pendant les nombreuses absences, pour raisons de santé ou déplacements prolongés en Afrique, de la ministre en titre. Mais c'était sans compter avec l'obstruction de Golda Meir, pas disposée le moins du monde à se laisser déposséder d'une once de pouvoir, fût-il formel et de façade, dans la mesure où elle était privée d'un véritable pouvoir décisionnaire dans son ministère : « Elle me déclara franchement que si je

possédais les compétences requises pour devenir un jour ministre des Affaires étrangères, en revanche, mes titres dépassaient de loin ce qui était exigé d'un simple adjoint. Et donc que le mieux pour moi serait d'attendre mon tour[32] ! »

Ben Gourion dut se contenter de nommer Abba Eban au poste prestigieux de ministre de l'Éducation et de la Culture, en remplacement de Zalman Aran, démissionnaire. Moshé Dayan, diplômé de l'Institut d'agronomie, fut nommé ministre de l'Agriculture, et Shimon Peres ministre adjoint de la Défense, aux côtés de Ben Gourion, dont il avait la confiance et l'amitié depuis son entrée en politique. La haine de Golda Meir envers les deux promus, et en particulier Shimon Peres, ne fit que s'amplifier avec les années, comme le rappelle l'intéressé dans son livre de mémoires. Si l'on se reporte à d'autres témoignages à propos du caractère rancunier de Golda, elle aurait eu manifestement une nette tendance à la paranoïa qui parasitait souvent ses relations professionnelles : « N'importe quoi devenait prétexte pour alimenter son animosité à mon égard. Alors ministre du Travail, elle devait assister à une conférence du MIT à Genève. Quand elle vint prendre congé de Ben Gourion, il semblait ne plus savoir où elle allait, ni pourquoi. Il lui demanda à quelle heure était son vol. "Demain à dix heures", répondit-elle. "Ah vraiment, alors tu vas faire route avec Shimon." Pour Golda, l'insulte s'ajoutait à l'injure. Elle conclut de ce banal incident qu'à l'évidence Ben Gourion se désintéressait de la mission d'un ministre en titre comme elle, alors qu'il se rappelait les détails logistiques des voyages de son jeune directeur général : « J'essayais de lui expliquer qu'il ne s'agissait pas de "favoritisme". Ben Gourion étant préoccupé par les problèmes de défense, c'était normal qu'il prête moins d'attention au ministère du Travail. Mais c'était sans espoir car elle voyait des manœuvres sournoises et des arrière-pensées dans presque tout ce qui se passait. Dans son esprit, nous n'avions qu'une idée : saper son autorité et affaiblir sa situation. » En évoquant son entrée au gouvernement en compagnie de Moshé Dayan, Peres mentionne qu'il fallait la flatter pour entrer en grâce auprès d'elle, et qu'il n'y parvint que très tard, contrairement à Moshé Dayan, qui avait trouvé la tactique pour l'amadouer : « Ainsi, il lui rappelait avec force éloges ses succès diplomatiques en Afrique, car il savait qu'elle y attachait beaucoup d'importance[33]. »

Le principal succès diplomatique de Golda eut lieu en 1960, devant le Conseil de sécurité des Nations unies, à la demande de l'Argentine, qui avait porté plainte contre les agents secrets israéliens accusés d'avoir enlevé clandestinement le criminel nazi Adolf Eichmann pour le juger en Israël. À cette occasion, Golda, à qui on avait laissé l'entière liberté pour exprimer ses sentiments, prononça un discours particulièrement émouvant sur l'Holocauste et la disparition des Juifs d'Europe. Ému par ses propos, le Conseil se contenta des excuses officielles adressées par Israël à l'Argentine, tout en reconnaissant légitime la demande d'Israël de traduire Eichmann devant un tribunal israélien.

Golda l'Africaine

Après quelques semaines passées dans son nouveau ministère, Golda ne tarda pas à découvrir que Ben Gourion non seulement n'avait pas cherché à la récompenser en lui confiant le portefeuille des Affaires étrangères, mais qu'il s'était aussi servi d'elle pour se débarrasser de Moshé Sharett – ce que m'a expliqué Avi Pazner, ancien ambassadeur d'Israël en France (1993-1996), entré en 1965 comme stagiaire au ministère des Affaires étrangères où se déroula toute sa carrière. Lorsque Golda accéda au poste de Premier ministre, en 1969, à la suite du décès de Levi Eshkol, Avi Pazner devint porte-parole adjoint du cabinet, en charge des contacts avec la presse étrangère, et il la rencontrait régulièrement ainsi que son assistante, Lou Kadar.

Lors de notre entretien dans son appartement de Ramat Aviv[34], je lui ai demandé de m'éclairer sur les liens de Golda avec les pays africains. Cette question me taraudait particulièrement. J'avais en effet pressenti d'emblée que l'intérêt passionné de Golda pour le continent africain dissimulait un mystère. Selon Avi Pazner, Golda s'est vite rendu compte que Ben Gourion conservait jalousement sous sa coupe les relations importantes avec la France et les États-Unis : « Golda a vite compris que si Ben Gourion l'avait nommée en remplacement de Moshé Sharett, ce n'était ni pour la récompenser de son action comme ministre du Travail, ni parce qu'il l'estimait assez compétente pour ce poste. Au bout de quelque temps, elle s'est sentie frustrée en comprenant qu'il se réservait la partie la plus importante des relations internationales, et en particulier les deux secteurs clés qu'étaient pour Israël

la France et les États-Unis, où il déléguait tout à Abba Eban. Bref, Ben Gourion s'est débrouillé pour qu'elle ne s'occupe pas des affaires importantes, et surtout pas des relations avec la Turquie et l'Iran, chasse gardée du Mossad. Il lui laissait en revanche une légère autonomie en direction de l'Amérique du Sud et des autres continents. Pour compenser son sentiment d'humiliation, Golda s'est alors interrogée pour se trouver un secteur d'intérêt personnel […]. Comme c'était une femme très intelligente (même si elle ne sortait pas d'une grande université, ce qui d'après moi n'avait aucune importance), elle a réalisé que sa nomination aux Affaires étrangères coïncidait *grosso modo* avec l'accession des pays africains à l'indépendance […]. En réfléchissant plus avant, elle s'est aperçue qu'Israël était d'abord entouré d'un premier cercle de pays ennemis, puis d'un deuxième cercle de pays amis, l'Europe, les États-Unis, l'Éthiopie, et surtout la Turquie et l'Iran, ces deux derniers pays étant des alliés stratégiques secrets d'Israël […]. Elle s'est donc dit que si elle voulait avoir les mains libres pour les actions qu'elle voulait entreprendre, elle devait s'efforcer de créer un troisième cercle de pays amis. Elle a alors pensé qu'avec les pays africains qui venaient tout juste d'accéder à l'indépendance et avec lesquels Israël n'avait eu jusque-là que de rares relations diplomatiques, qui par ailleurs étaient dépourvus de tradition antisémite, elle aurait les coudées franches pour nouer des relations amicales et agrandir le cercle des pays favorables à l'État juif. C'est dans cette optique que Golda a inventé le cercle africain. Pour mener à bien son projet, elle s'est donné tous les moyens, mais surtout elle a transformé la contrainte en idéologie en disant : "Nous sommes un nouveau pays, créé par un peuple ayant libéré sa terre ancestrale du joug des colonisateurs, il est donc tout à fait logique de nous sentir solidaires des ex-pays colonisés et de leur proposer notre aide." Contrairement à des pays comme la France et la Grande-Bretagne, qui étaient des pays colonisateurs, ou à des pays comme les États-Unis, la Chine ou la Russie, qui ambitionnaient de s'approprier les richesses de l'Afrique sous différents prétextes, Israël apparaissait complètement désintéressé. »

« Golda a donc été la bienvenue dans les pays africains où elle s'est rendue très tôt pour une première prise de contact. Elle a expliqué aux dirigeants africains, en particulier à Mobutu et Bokassa[35] avec lesquels elle a rapidement noué d'étroits liens d'amitié, qu'Israël souhaitait les aider et,

qu’en échange, les Israéliens désiraient seulement leur amitié. Golda a également réussi à obtenir que le gouvernement israélien investisse des sommes relativement importantes dans des programmes de coopération ; parallèlement, elle a nommé vingt-huit ambassadeurs qui ont été envoyés dans divers pays africains. Et ceux qui ont été désignés pour représenter Israël en Afrique étaient des personnalités de premier plan ; de même, le personnel des ambassades a été recruté parmi les stagiaires les plus doués du ministère des Affaires étrangères se destinant à la diplomatie, et qui ont tous fait œuvre de pionniers […]. Comme elle n’avait pas grand-chose à faire dans son ministère, Golda s’est rendue de plus en plus fréquemment en Afrique et a développé toute une idéologie pour valoriser les relations entre Israël et les pays africains où elle était acclamée par les populations. Elle se donnait en spectacle en se livrant à des danses endiablées avec des femmes africaines, en s’attendrissant sur la marmaille qui l’entourait et qu’elle couvrait de marques d’affection. Difficile de dire si elle adorait réellement faire toutes ces simagrées et si elle était complètement sincère dans ses démonstrations d’amitié, mais ces images frappaient positivement les opinions publiques africaines et, à ses yeux, c’était l’essentiel[36]. »

L’opinion d’Avi Pazner est confirmée tant par Moshé Dayan que par Michel Bar-Zohar, qui précise que Golda n’était qu’une « ministre de façade » à qui le Premier ministre n’avait laissé qu’une zone d’influence restreinte et d’un intérêt très relatif pour Israël : « La France a été retirée de ses responsabilités ; elle a joué un rôle nul dans les relations avec l’Allemagne, en particulier à propos des négociations entre Ben Gourion et le chancelier Adenauer autour des réparations versées par l’Allemagne à Israël (500 millions de dollars payables en dix ans) ; elle a été marginalisée dans l’établissement du pacte périphérique ; dans son travail avec la Grande-Bretagne et l’Italie, elle s’est constamment heurtée à des émissaires du ministère de la Défense… Ben Gourion ayant personnellement pris l’initiative de tous les contacts avec les États-Unis, elle n’a plus eu qu’à exécuter ses ordres[37]. » Ben Gourion, qui se moquait bien d’humilier Golda, ne se donnait même la peine, lorsqu’il effectuait des tournées en Europe et aux États-Unis, de lui proposer de l’accompagner s’il devait rencontrer des chefs d’État étrangers. Ainsi, il s’est débrouillé pour qu’elle ne soit invitée qu’une seule fois à déjeuner à l’Élysée par le général de Gaulle. « En réalité,

il ne lui a laissé les mains libres que pour développer les relations avec les pays d'Afrique – mais seulement ceux ne faisant pas partie du pacte périphérique et n'ayant pas signé de contrats de fourniture d'armes ou d'assistance technique avec le ministère de la Défense. La conclusion évidente, c'est que la politique étrangère était dirigée par Ben Gourion en personne – quelquefois par l'intermédiaire de Golda Meir et d'autres fois par celui du ministère de la Défense et de son directeur général, Shimon Peres, ou encore par des canaux clandestins. » Le témoignage d'Avi Pazner permet de mieux comprendre la haine tenace que Golda Meir a longtemps portée à Shimon Peres, avec lequel la confiance semble s'être rétablie après son départ définitif de la vie politique.

Rappelons, sans vouloir amoindrir son mérite, que Golda ne fut pas la première à initier des relations avec l'Afrique. L'idée en revient à Moshé Sharett qui, dès la création de l'État, noua des contacts avec les pays africains. Parfaitement conscient de l'isolement d'Israël dans son environnement le plus proche, Sharett avait compris la nécessité pour son pays d'établir des relations avec tous les pays avec lesquels cela semblait possible, aussi bien d'Asie, d'Amérique du Sud que d'Afrique. Dès 1950, lors de conférences internationales réunissant des syndicalistes du monde entier, dont ceux du continent africain, les représentants de la Histadrout prirent contact avec les chefs des organisations syndicales africaines, eux-mêmes étroitement liés aux mouvements nationalistes de leurs pays respectifs. Ces rencontres avaient surtout une visée politique. Les Israéliens désiraient en effet faire comprendre à leurs homologues africains les buts politiques que se fixait Israël ; en arrière-plan, ils s'efforçaient de désamorcer l'empoisonnement des esprits par la propagande diffusée par la radio du Caire. Nasser s'était en effet battu pour que les jeunes États africains ne reconnaissent pas l'État d'Israël, mais seules la Somalie et la Mauritanie, dont la population était en majorité musulmane, l'avaient suivi. Cela autorisait Israël à vouloir créer un lien d'amitié ou, tout du moins, à espérer une certaine neutralité de la part des pays africains à dominante chrétienne. Pour éviter que les discussions ne dérivent sur des questions épineuses telles que le problème des réfugiés arabes ou le statut de Jérusalem, Sharett avait opté pour une stratégie d'entraide fondée sur le constat qu'Israël, petit pays aux ressources naturelles limitées et venant tout juste d'accéder à l'indépendance, était en voie de résoudre les problèmes que ces États, à peine

sortis du colonialisme, allaient devoir affronter. C'est la raison pour laquelle Golda avait pris le relais et s'était occupée à son tour d'envoyer vers les villes et les villages africains, à titre de coopération, des ingénieurs, des agronomes, des instituteurs, des médecins, etc.[38] En échange, les Africains, qui désiraient se familiariser avec les méthodes de culture coopératives pratiquées dans les kibboutz ou étudier dans les villes les plans d'aménagement routier, purent se rendre en Israël pour s'initier à toutes les techniques permettant de moderniser leurs pays. Cet aspect concret et pratique de la diplomatie plaisait infiniment plus à Golda que les réunions aux Nations unies où elle se limitait le plus souvent à réciter des discours écrits par d'autres. En Afrique, en revanche, elle avait l'impression de faire œuvre utile et de ne pas être constamment sous tutelle.

Dans son autobiographie, Golda Meir n'avoue à aucun moment avoir été une ministre aux responsabilités limitées, ce qui ne l'a pas empêchée de s'en prendre frontalement à Ben Gourion pour lui reprocher la manière inqualifiable dont il s'était servi d'elle, quand elle-même lui témoignait depuis toujours une confiance et une fidélité absolues. Deux semaines après les élections, Golda, qui avait déserté son ministère pendant quelque temps et songeait sérieusement à démissionner en même temps que Zalman Aran et d'autres membres du cabinet, excédés par l'autoritarisme de Ben Gourion, se décida à lui exprimer ses griefs et les raisons de son mécontentement, comme le rappelle Michel Bar-Zohar : « Elle avait refusé les Affaires étrangères, mais quand il l'avait sommée d'en prendre la responsabilité, elle avait loyalement répondu à son appel. Mais très vite elle s'était rendu compte qu'il n'avait pas confiance en ses capacités et en son autorité. »

Ainsi, comme elle l'explique sobrement dans son livre, la perspective de se montrer utile envers l'Afrique lui avait offert une sorte de compensation pour soulager son orgueil blessé : « Une partie au moins de l'élan qui me poussa à m'engager du côté de l'Afrique et des Africains vers la fin des années 1950 fut le fait d'une réaction affective à la situation dans laquelle nous nous trouvions après la campagne du Sinaï – c'est-à-dire complètement isolés à bien des égards, assez impopulaires et certainement incompris […]. Si nous sommes allés en Afrique, c'était aussi pour nous assurer des voix aux Nations unies ; mais ce n'était pas le seul mobile. La raison principale de notre aventure africaine a été notre envie de transmettre quelque chose à des

nations encore jeunes et moins expérimentées que nous […]. Pour y enseigner ce que nous avions appris en matière de santé publique, d'agronomie, d'hydraulique[39] […]. »

En février 1958, pour sa première prise de contact avec l'Afrique, Golda avait choisi de visiter trois pays anglophones venant d'accéder à l'indépendance : le Liberia, le Ghana et le Nigeria, où elle fut le premier ministre des Affaires étrangères à honorer le pays d'une visite diplomatique. Elle fut reçue en grande pompe, comme une sorte de divinité descendue du ciel, si l'on se reporte à la description de sa visite, narrée par le journal local, *Eastern Outlook* : « Vêtue d'une robe et d'un manteau d'un blanc immaculé, chaussée de daim blanc, cette blanche apparition a posé le pied sur notre sol alors que le soleil était à son zénith. De sa taille gigantesque, elle nous dominait tous[40]. »

Golda se rendit ensuite en Côte d'Ivoire, sur le point d'accéder à l'indépendance ; en 1960, on l'invita à assister aux fêtes pour l'indépendance du Cameroun. Au cours du même voyage, qui se prolongea plus d'un mois, elle visita d'autres nouveaux États africains et prit contact avec leurs dirigeants. Sa réussite dans le domaine de la coopération se manifesta lors d'une conférence organisée en 1960 par l'Institut Weizmann, et qui portait sur la contribution de la science à l'évolution des États venant d'accéder à l'indépendance. En effet, sur les quarante pays ayant répondu à l'invitation d'Israël, plus de la moitié étaient africains et asiatiques. De même, ceux qui avaient jugé avec condescendance les efforts de la politique africaine de Golda purent en mesurer les effets positifs en 1963, à Addis Abeba, lors de la Conférence des chefs d'État africains. À cette occasion, le président Nasser, contraint de reconnaître qu'en dépit de tous ses efforts il ne réussirait pas à faire voter une résolution contre Israël, fut obligé de la retirer.

Selon Marie Syrkin, dans chaque pays qu'elle visitait, Golda Meir s'intéressait tout particulièrement à la situation des femmes africaines, pour lesquelles elle avait d'emblée éprouvé de la sympathie. Ainsi, quand l'occasion se présentait, elle s'entretenait longuement avec des Africaines qui avaient étudié dans des universités étrangères et qu'elle interrogeait sur la situation des femmes confrontées à la nécessité de passer pratiquement sans transition de l'organisation tribale aux mœurs du XX^{e} siècle. À titre d'exemple utile, elle leur citait l'expérience d'Israël qui avait accueilli des

milliers de Juifs du Yémen et d'autres pays orientaux tout aussi archaïques. Golda s'efforçait en particulier de faire comprendre aux Africains que si la transition vers un mode de vie moderne, équivalant à un saut qualitatif de plusieurs siècles, était quasiment irréalisable pour des adultes, en revanche, pour les enfants, le rattrapage était de l'ordre du possible, à condition cependant que l'école leur fournît les moyens de s'adapter aux conditions de la vie moderne. Par ailleurs, comme elle comprenait le refus des élites africaines formées en Occident de redevenir des paysans, elle se proposait de recevoir en Israël de jeunes villageois africains pour les former à l'agriculture moderne grâce à des stages au kibboutz. Et elle leur déclarait sur un ton de profonde sincérité : « Envoyez vos jeunes gens dans nos kibboutz et nos moshavim pendant une période de six mois à un an, afin qu'ils disposent du temps nécessaire pour apprendre le fonctionnement d'une ferme coopérative. Au retour, si nécessaire, des experts israéliens les accompagneront[41]. »

Golda visita également plusieurs pays asiatiques, mais sans résultat notable. La complexité de l'« âme asiatique » lui échappait complètement et elle finissait par s'impatienter quand elle devait écouter des discours dont les subtiles beautés lui étaient étrangères. Elle apprécia bien davantage ses séjours en Amérique du Sud, au Brésil et surtout en Argentine, pays avec d'importantes communautés juives, et comptant de fervents sionistes dans leur rang. Partout où elle passait, ses discours provoquaient des réactions passionnées qui la comblaient d'aise. Son enthousiasme communicatif en évoquant Israël suscita chez de nombreux jeunes gens l'envie de faire leur *alyah*, souvent contre le gré de familles qui, bien souvent, les rejoignirent plus tard. Ainsi, Israël peut se flatter de posséder désormais une importante communauté de Juifs sud-américains et nord-américains, dont un certain nombre sont arrivés au lendemain de la guerre des Six Jours, pour se battre aux côtés des Israéliens. Leur présence a dû rasséréner Ben Gourion qui, pendant les premières années de l'existence de l'État juif, déplorait de ne pas recevoir suffisamment de Juifs occidentalisés.

Une fausse sortie

Quarante ans après son arrivée en Palestine, Golda prit l'initiative d'inviter pour une grande fête de retrouvailles les passagers du *Pocahontas* qui avaient

quitté les États-Unis avec elle. L'invitation précisait qu'ils pouvaient venir accompagnés de leurs enfants et petits-enfants ; mais seulement sept ou huit membres du groupe répondirent à l'invitation, car certains étaient morts ou malades, et une minorité avait regagné les États-Unis depuis longtemps. Ce fut néanmoins une réception émouvante pour Golda, comme si, en cette période de grande amertume, elle avait ressenti le besoin de dresser le bilan de ce qu'avait été sa vie durant ces quatre décennies où, après s'être dévouée corps et âme à l'accomplissement de son rêve sioniste, elle avait choisi de se dévouer à l'Afrique, pour accomplir le vœu de Theodor Herzl auquel elle se réfère dans ses mémoires : « Je n'ai pas honte de dire – dussé-je m'exposer au ridicule – que, dès lors que j'aurai assisté à la rédemption des Juifs, de mon peuple, mon vœu sera d'assister aussi à celle des Africains. »

Le bilan amer tiré par Golda de ses dix années passées au Affaires étrangères, mis à part l'expérience africaine, se résume à peu de choses. Parmi ses rares moments heureux, elle cite toutefois des rencontres mémorables avec le général de Gaulle et deux présidents américains, John Fitzgerald Kennedy et Lyndon Johnson. Kennedy parce qu'il l'avait séduite par son charme, sa prestance, et surtout sa promesse, après qu'elle lui eut largement exposé la situation douloureuse des Juifs à travers les siècles, d'être toujours aux côtés d'Israël ; Lyndon Johnson parce que c'était un homme simple et qu'elle l'admirait pour son combat contre les discriminations raciales.

1. Expression employée par Michel Bar-Zohar dans sa biographie de Ben Gourion.

2. Pour l'écriture de ce chapitre, je me suis beaucoup appuyée sur l'autobiographie d'Abba Eban, la biographie de Golda par Meron Medzini, sur les témoignages oraux de Meron Medzini et de deux diplomates de carrière, Avi Pazner et Yoël Sher, ainsi que sur l'« autobiographie orale » de Golda Meir et l'ouvrage de Marie Syrkin (*op. cit.*).

3. Meron Medzini, auteur de la première biographie en hébreu de Golda, cite un passage du journal de Moshé Sharett qui fait allusion à une lettre de Nahum Goldmann disant que Ben Gourion lui aurait confié qu'il souhaitait que Golda Meyerson, qu'il avait d'abord voulu nommer vice-Premier ministre, lui succède en intérim, mais lui-même n'avait pas pris cette rumeur au sérieux.

4. Abba Eban, *Autobiographie*, *op. cit.*, 1979.

5. Moshé Sharett, Berl Katznelson, David Ben Gourion, Yitzhak Ben-Zvi, Zalman Shazar et David Remez faisaient partie de la Deuxième Alyah. Golda Meir, Zalman Aran, Levi Eshkol, Pinhas Lavon et Pinchas Sapir représentaient la Troisième Alyah. Abba Eban et Shimon Peres appartenaient à la Quatrième Alyah. Moshé Dayan et Yigal Allon étaient des sabras. Tous, sauf Abba Eban, avaient grandi dans des kibboutz ou des moshavim, fait leurs classes dans les écoles du Mapaï, combattu dans les rangs de la Haganah ou du Palmach, participé à la guerre d'indépendance. Ils voyaient avec consternation Israël se transformer en un pays bureaucratique, sur le modèle des démocraties

occidentales dirigées par des leaders relativement âgés, dépourvus de charisme, à l'exception de Ben Gourion. Lire à propos de ce conflit de générations le chapitre 11 de la biographie de Golda Meir par Meron Medzini (en hébreu). Michel Bar-Zohar, biographe de Ben Gourion, soutient la même thèse.

6. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

7. Commandos armés financés et entraînés par l'Égypte, les *fedayin* opéraient principalement à partir de la bande de Gaza, mais disposaient aussi de bases en Jordanie et en Syrie, d'où ils s'infiltraient jusqu'au cœur d'Israël pour assassiner des Juifs.

8. Abba Eban, *Autobiographie*, *op. cit.*

9. Cité par Michel Bar-Zohar dans sa biographie de Ben Gourion, *op. cit.*

10. Abba Eban, *Autobiographie*, *op. cit.*

11. Menahem Meir, *My Mother…*, *op. cit.*

12. Abba Eban, *Autobiographie*, *op. cit.*

13. Tawfiq al-Hakim, *Maze of Justice : Diary of a Country Prosecutor*, Londres, 1947.

14. Abba Eban, *Autobiographie*, *op. cit.*

15. *Ibid.*

16. Michel Bar-Zohar, *Ben Gourion*, *op. cit.*

17. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

18. *Ibid.*

19. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

20. Meron Medzini, *Golda Meir, une biographie politique*, *op. cit.*

21. Meron Medzini, *Golda Meir, une biographie politique*, *op. cit.*

22. *Ibid.*

23. Cette stratégie a toujours réussi jusqu'à la guerre du Kippour où Golda, de crainte de déplaire aux Américains, a jugé préférable d'attendre que les Arabes déclenchent l'offensive.

24. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

25. Des sources non israéliennes parlent de cent soixante-dix morts, d'une centaine de blessés et de six prisonniers.

26. Abba Eban, *Autobiographie*, *op. cit.*

27. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

28. La première partie du discours figure dans les mémoires de Golda, l'autre partie est citée par Marie Syrkin dans son livre, *Golda Meir…*, *op. cit.*

29. Christian Pineau était ministre des Affaires étrangères du gouvernement de Guy Mollet.

30. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

31. Abba Eban, *Autobiographie*, *op. cit.*

32. *Ibid.*

33. Shimon Peres, *Combat pour la paix. Mémoires*, *op. cit.*

34. 20 juin 2014.

35. Dans son livre, Golda parle d'eux en termes extrêmement chaleureux et même admiratifs. Il est vrai qu'à l'époque leur personnalité despotique n'apparaissait pas encore au grand jour.

36. Entretien avec l'auteur, 21 juin 2014.

37. Michel Bar-Zohar, *Ben Gourion*, *op. cit.*

38. Israël a réalisé plus de deux cents programmes de développement dans plus de quatre-vingts pays d'Afrique, d'Asie, d'Amérique du Sud et du bassin méditerranéen ; cinq mille conseillers

israéliens furent envoyés dans ces pays. Ces missions furent dirigées par les responsables du bureau politique de la Histadrout. Les relations d'Israël avec les pays africains s'interrompront après la guerre du Kippour.

39. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

40. Cité par Marie Syrkin, qui note avec amusement que ce fut l'unique fois de sa vie où l'on qualifia sa taille de « gigantesque ».

41. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

13
Transition vers le pouvoir

Le 26 juin 1963, après quinze années passées à la tête du gouvernement de l'État d'Israël, Ben Gourion, alors âgé de soixante-dix-huit ans, démissionnait de nouveau après « l'affaire Lavon ». Marginalisé au sein du Mapaï, il créa le Rafi en 1965, espérant bénéficier d'une majorité qui lui permettrait de faire un retour triomphal à la tête d'une nouvelle coalition. Mais la même année, lors des élections législatives, le Rafi n'obtint que dix sièges à la Knesset, un score insuffisant pour lui permettre de revenir au pouvoir[1]. Levi Eshkol, désigné comme son successeur par Ben Gourion lui-même, n'appréciait que modérément Golda, même si, en public, tous deux feignaient une amitié indéfectible. Peut-être cela était-il vrai au temps du Yeshouv mais, entre-temps, leurs relations s'étaient dégradées lorsque Eshkol, devenu ministre de l'Économie, avait sévèrement réduit le budget du ministère du Travail. Leurs relations devinrent franchement exécrables lorsque Eshkol, désireux d'ouvrir Israël sur l'international, s'avisa de rétablir des liens diplomatiques avec l'Allemagne fédérale. Rappelons que Ben Gourion, le premier, n'avait pas hésité à négocier âprement avec le chancelier Adenauer le montant des réparations destinées aux rescapés des camps et aux victimes de la Shoah, et les dommages de guerre destinés à l'État juif pour les six millions de victimes du nazisme. Les négociations s'étaient poursuivies, au grand dam de Golda, violemment opposée à ce qu'Israël se développe avec l'argent des bourreaux.

Pour toutes ces raisons, comme me l'a expliqué Avi Pazner, Levi Eshkol, qui connaissait parfaitement l'entêtement de Golda Meir, sa vindicte légendaire, et la virulence de ses attaques lorsqu'elle contestait certaines mesures avec lesquelles elle n'était pas d'accord, s'empressa de l'écarter du nouveau cabinet : « Pour une femme avec un ego surdimensionné comme

Golda, c'était particulièrement difficile de s'avouer qu'elle n'avait qu'un rôle subalterne. En 1965, lorsqu'il a été officiellement question de rétablir des liens diplomatiques avec l'Allemagne, elle s'y est violement opposée ; cela lui a valu d'être congédiée et remplacée par Abba Eban, alors ministre de l'Éducation, à qui elle n'a jamais pardonné de l'avoir supplantée […]. Golda avait une très, très forte personnalité et surtout, si elle était opposée à un projet, elle ne ménageait pas ses critiques. Donc on comprend la décision de Levi Eshkol de la remplacer par quelqu'un de plus jeune, de plus malléable, de mieux formé à la diplomatie, en qui il avait toute confiance et avec lequel il s'entendait infiniment mieux […]. Et comme Golda ne supportait pas de recevoir des ordres de Levi Eshkol, elle lui a rendu rapidement la vie impossible[2]. »

En réalité, Eshkol lui proposa de devenir vice-Premier ministre, mais craignant qu'il s'agissait plutôt d'une fonction honorifique que décisionnaire, elle refusa. Dans son livre, Golda propose une tout autre version pour expliquer son départ du gouvernement : après l'épuisante campagne électorale de 1965, ayant pris conscience de l'ampleur de sa fatigue et de son besoin pressant de repos, elle avait pris la décision de se retirer. En revanche, elle se garde bien de signaler qu'en 1963 ses médecins lui avaient diagnostiqué un cancer des ganglions ou de la lymphe, information jamais rendue publique de son vivant. Maladie ou non, elle ressentait un réel besoin de changement après tant d'années d'extrême tension et, surtout, elle le répète à plusieurs reprises, parce qu'elle était saturée psychologiquement et épuisée physiquement à force d'être constamment en déplacement : « Je n'avais pas envie de vivre éternellement mais je n'avais nul désir non plus de me transformer en demi-invalide […]. Et en plus de me préoccuper de ma santé, j'avais besoin de recharger mes batteries affectives qui semblaient s'épuiser peu à peu en raison de ma fatigue […]. Levi Eshkol et Pinchas Sapir, notre ministre des Finances, tentèrent en vain de m'empêcher de démissionner ; mais je savais qu'Abba Eban attendait dans les coulisses pour devenir ministre des Affaires étrangères, et je ne voyais pas de raison, vu les circonstances, de me cramponner à ce ministère. » Elle précise avoir refusé le poste de vice-Premier ministre car il ne justifiait d'aucune façon sa présence dans un gouvernement où elle n'aurait disposé d'aucune véritable responsabilité. Dès lors, il lui avait paru préférable de prendre une retraite

bien méritée, de profiter enfin de la vie et d'avoir le temps de se consacrer à des activités personnelles sans se sentir coupable, par exemple « lire un livre sans éprouver de remords, aller au concert » ou s'occuper davantage de ses petits-enfants : « Mieux valait jouer les grands-mères à plein temps que les ministres à mi-temps et je déclarai à Eshkol que, foncièrement, mon grand désir était la retraite […]. »

Une fausse sortie involontaire

Après trente-cinq ans de bons et loyaux services consacrés intégralement à la création et au développement de l'État juif, Golda s'apprêtait à quitter sans regret sa luxueuse résidence de fonction de Jérusalem pour une petite maison mitoyenne située dans une rue ombragée d'un quartier résidentiel de Tel Aviv. Elle allait en effet la partager avec Menahem, son épouse Alya et leurs enfants. La partie dévolue à Golda comprenait une grande cuisine, une salle à manger, un salon ouvrant sur le jardin commun, et, à l'étage, une chambre et un bureau pouvant à l'occasion servir de chambre d'amis, ainsi que des sanitaires.

Mais avant de s'installer dans sa nouvelle vie, il lui fallait trier parmi l'amoncellement d'objets divers accumulés durant tant d'années au cours de ses nombreux voyages, ceux à restituer à l'État et, parmi les siens, sélectionner ceux auxquels elle tenait vraiment, notamment les livres, les tableaux, les parchemins et « les clés des villes proches de son cœur ». N'ayant ni l'âme d'une collectionneuse, ni un attachement particulier aux choses matérielles, le tri s'effectua relativement vite et sans états d'âme. Pour l'effectuer, elle bénéficia de l'aide de Lou Kadar, qui l'avait rejointe au ministère des Affaires étrangères depuis trois ou quatre ans, et de sa sœur Clara, venue tout spécialement des États-Unis pour l'aider à déménager.

Une fois installée dans sa nouvelle demeure, Golda ressentit une impression de plénitude et de calme qu'elle n'avait plus éprouvée depuis longtemps ; c'était comme si elle atteignait enfin le port après ces années épuisantes de dur labeur, de dévouement et de sacrifices consentis intégralement à la création de l'État juif. Toutefois, si elle se sentait sereine, son entourage s'inquiétait pour elle, persuadé qu'elle ne supporterait pas longtemps de vivre ainsi, loin de la sphère publique. Dans les premiers temps,

Golda, qui devait se soigner et avait besoin de repos, était heureuse de pouvoir reprendre son souffle et, surtout, de ne plus avoir à courir d'un aéroport à l'autre, d'un continent à l'autre ; bref, de mener enfin une vie plus calme, à laquelle elle aspirait. D'autant qu'elle se plaignait constamment d'être fatiguée, ce qui lui évitait de trop ressasser son éviction du pouvoir : « Pour la première fois depuis des années, j'étais libre – libre de faire moi-même mes courses, d'utiliser les transports publics au lieu de me faire conduire par un chauffeur [elle était si populaire que les conducteurs de bus faisaient un détour pour la déposer devant chez elle pour lui éviter de se fatiguer quand elle portait son sac de provisions], libre surtout de disposer de mon temps à loisir. Je me sentais comme une prisonnière qui sort de geôle […]. Je dressais de longues listes de livres que je voulais lire, je téléphonais à de vieux amis que je n'avais pas revus depuis des années […]. En outre, je faisais la cuisine, mon ménage et mon repassage avec infiniment de plaisir […]. Bref, j'avais signé un nouveau bail de vie[3]. »

En réalité, Golda n'avait pas complètement rompu avec la politique. Elle restait en effet membre de la Knesset et du comité exécutif du Mapaï, même si, là aussi, elle avait pris ses distances : « Dans les deux cas, j'abattais autant de travail qu'il me plaisait, mais pas un pouce de plus[4]. » Cette paisible période d'accalmie ne se prolongea cependant pas assez longtemps pour que l'inaction commence à lui peser pour de bon. Très vite, en effet, ses camarades du Mapaï firent appel à elle pour réunifier le parti, sorti très affaibli de la scission avec le Rafi, d'autant qu'en 1944 l'aile marxiste du mouvement travailliste, l'Achdud Ha'avoda[5], avait lui aussi fait sécession. Comme Golda passait pour un leader consensuel plus capable que quiconque d'apaiser les tensions dans les réunions, ses collègues lui proposèrent de contribuer de son mieux à la mission de réunification du parti. Ils lui promettaient qu'une fois sa mission achevée elle serait libre de prendre enfin sa retraite. Golda commença par refuser catégoriquement mais les membres du parti se relayèrent pour l'adjurer d'accepter, et, comme de juste, son sens du devoir l'empêcha de se défiler : « S'il y avait un appel auquel je ne pouvais rester sourde, c'était bien celui-là […]. Non parce que l'inaction me pesât […] mais parce que j'étais vraiment persuadée que tout l'avenir du mouvement travailliste était en jeu […]. Et il m'était impossible de tourner le dos, tant à mes principes qu'à mes collègues[6]. »

Entre l'hiver 1967 et le début de l'année 1968, Golda Meir, faute de poste ministériel, ne joua aucun rôle précis au moment de la guerre des Six Jours. En revanche, elle se consacra avec son énergie coutumière à la réunification, déjà sur la bonne voie, du mouvement travailliste. Ce qui ne l'empêchait pas, rapporte-t-elle dans son livre, de donner un coup de main à Eshkol à chaque fois qu'une nouvelle crise survenait. À la fin de janvier 1968, Golda pouvait se vanter, à juste titre, d'avoir permis la naissance du nouveau Parti travailliste, le Ma'arach, constitué de la réunification du Mapaï, du Rafi, de l'Achdud Ha'avoda rejoint en 1969 par le très à gauche Mapam. En février 1968, Golda Meir fut élue secrétaire générale du Parti travailliste réunifié. En juillet de la même année, comme elle se l'était promis, et avec l'accord de ses camarades reconnaissants, elle abandonnait ses responsabilités politiques pour une retraite définitive dont elle comptait profiter sans délai pour mener une existence tranquille, dévolue à la famille, l'amitié, la culture, la cuisine et aux tâches ménagères, son seul véritable hobby. Mais elle devait aussi songer à se soigner sérieusement, son cancer exigeant un repos prolongé.

Lorsqu'elle accéda au poste de Premier ministre, au début de l'année 1969, elle revenait d'ailleurs d'une longue « villégiature » en Suisse où elle avait suivi un traitement médical expérimental pour soigner son cancer. Pour justifier sa longue absence, elle prétexta avoir eu besoin de vacances après tant d'années d'intenses activités, sans jamais faire d'allusion à sa santé : « J'avais été de nouveau malade en 1967. Ni la guerre, ni la création du Ma'arach n'étaient ce que me prescrivaient les médecins […]. » Ainsi, après une nouvelle mission aux États-Unis pour promouvoir une nouvelle campagne en faveur des bons du Trésor israéliens, elle était partie « se reposer en Suisse pour quelques semaines ». Son cancer s'étant aggravé, les médecins lui avaient prescrit un traitement de choc dans une clinique suisse spécialisée. Comme beaucoup de chefs de gouvernement, Golda Meir n'a jamais consenti à divulguer ou à laisser s'ébruiter des informations précises sur son état de santé de son vivant. Ainsi, elle écrivait à propos de son séjour en Suisse : « Ce furent les premières vraies vacances que j'eusse jamais prises. Puis je rentrai, me sentant en pleine forme[7]. » Ce n'est qu'après sa mort que Lou Kadar, sa confidente, son éminence grise et son chef de cabinet quand elle était Premier ministre, révéla cette information aux journalistes qui l'interrogeaient sur les dernières années de Golda. Aussi longtemps que celle-

ci fut en fonction, pour expliquer ses absences pour raisons de santé, Lou Kadar prétextait (vrai ou faux) que Golda était atteinte d'un zona qui la fatiguait énormément, ou d'autres maux bénins.

Prélude à la guerre des Six Jours

Le scénario qui précède la guerre des Six Jours reproduit à l'identique celui qui avait conduit à la guerre du Sinaï dix ans auparavant. Malgré la signature par les pays arabes d'un traité de non-agression et leur promesse de démanteler les réseaux de *fedayin*, les Israéliens étaient en permanence la cible de bandes terroristes encouragées par Nasser, obnubilé par l'idée de prendre sa revanche sur Israël. Les villages frontaliers avec la Syrie et ceux situés au bas du plateau du Golan, c'est-à-dire dans les régions n'étant pas sous la protection des casques bleus, étaient la cible de militants du Fatah[8]. Peu après, les services de renseignements israéliens apprirent que le président Nasser était sur le point de prendre le haut commandement d'une armée égypto-syrienne. Qu'en outre, il avait non seulement reconstitué, mais aussi considérablement augmenté son stock d'armements grâce à d'importants crédits consentis par le gouvernement de l'URSS, lequel, parallèlement, faisait courir le bruit qu'Israël s'apprêtait à attaquer la Syrie. Mais les allégations soviétiques furent démenties par l'enquête diligentée par les Nations unies qui, en revanche, refusèrent de prendre en compte les plaintes de harcèlements terroristes signalées par le gouvernement israélien. Par conséquent, à chaque fois que le terrorisme syrien devenait intolérable, faute de soutien extérieur, l'aviation israélienne n'avait pas d'autre recours que de bombarder les assaillants afin de permettre aux colonies frontalières de retrouver un calme provisoire.

En avril 1967, une brève bataille aérienne opposa Israéliens et Syriens. Peu après, le Premier ministre, Levi Eshkol, fut informé que la Syrie concentrait d'importantes troupes le long de ses frontières avec Israël et que Nasser faisait de même dans le Sinaï. Ces préparatifs militaires inquiétants ainsi que les appels à la destruction d'Israël diffusés en boucle sur Radio Le Caire laissaient présager que Nasser, qui venait de chasser en toute impunité les casques bleus de Charm el-Cheikh et de la bande de Gaza (U Thant, le secrétaire général des Nations unies, n'avait pas réagi en faisant appel au

Conseil de sécurité, comme il en avait le pouvoir et le devoir), s'apprêtait à attaquer Israël.

Le 22 mai, Nasser grisé par son succès, fit savoir que l'Égypte venait de rétablir le blocus du détroit de Tiran, bien qu'une vingtaine de pays, dont les États-Unis, la Grande-Bretagne, le Canada et la France, eussent pourtant garanti à Israël le droit de libre circulation dans le golfe d'Aqaba. Et en faisant abstraction de l'avertissement d'Israël qui avait annoncé qu'il considérerait un tel acte comme un *casus belli*. Les grandes puissances ne réagirent pas davantage à ce coup de force ; quant au président Lyndon Johnson, il se contenta de qualifier le blocus « d'acte illégal », mais sans laisser percer ni son inquiétude, ni sa désapprobation, à supposer qu'elle existât. Pour Nasser, cette absence de réaction signifiait que les grandes puissances se désintéressaient du Moyen-Orient, ou alors, plus prosaïquement, des garanties données à Israël après la guerre du Sinaï. Nasser estimait vraisemblablement qu'il pouvait miser en toute sérénité sur leur indifférence pour se venger à la fois de la défaite de 1948 et de celle de 1956.

Le 1er juin 1967, Eshkol est informé que l'armée égyptienne, composée de cent mille hommes et équipée de neuf cents tanks, se masse dans le Sinaï ; côté syrien, on recense six brigades et trois cents tanks qui font route vers leur frontière commune avec Israël ; Hussein de Jordanie qui, comme son grand-père Abdallah, avait hésité à se lancer dans la bataille, venait de rejoindre la coalition avec sept brigades, deux cent soixante-dix tanks et une aviation, petite certes, mais disposant de pilotes extrêmement bien formés ; l'Irak venait de signer un pacte de défense avec l'Égypte, et, enfin, Nasser et sa grande coalition comptaient sur le soutien implicite des Soviétiques.

Malgré les menaces qui ne cessaient de s'accentuer, Eshkol, ministre de la Défense et Premier ministre (mais qui, aux yeux de l'opinion publique israélienne, n'avait pas l'étoffe guerrière d'un Ben Gourion), s'évertue en vain à éviter la guerre en envoyant des missions diplomatiques à Paris, Washington, Londres, qui n'obtiennent aucun résultat. Sollicité par Abba Eban, venu demander l'aide de la France, avec qui Israël entretenait jusque-là des relations privilégiées, le président de Gaulle lui aurait répliqué qu'il ne se porterait au secours d'Israël que lorsque l'offensive arabe serait devenue effective. Ce à quoi Eban avait répondu : « Mais si nous ne sommes plus là, comment ferez-vous pour nous sauver ? » Forcé de constater la solitude

d’Israël, Eshkol ordonne aussitôt la mobilisation générale. Les hommes trop âgés pour être rappelés sous les drapeaux, mais aussi les femmes et les enfants sont mobilisés pour déblayer les caves afin de disposer d’abris antiaériens ; partout les gens creusent des tranchées dans chaque jardin, espace vert et cour d’école du pays. Les troupes israéliennes, en tenue camouflée, concentrées dans le Néguev, s’entraînent en permanence, en attendant l’ordre de passer à l’attaque. Une fois de plus, Israël, dont la population s’élève alors à deux millions et demi de Juifs, n’a d’autre alternative que la victoire. Durant toute cette attente angoissante, le pays connaît une rare cohésion ; personne ne tente de partir et nombre de ceux qui sont à l’étranger et en âge de combattre reviennent aussi vite que possible. En ce moment crucial, chacun se sent responsable de la survie d’Israël. Ce sentiment est partagé par nombre de Juifs de la Diaspora qui, en souvenir de la guerre d’Espagne qui hantait encore les mémoires, se présentent dans les consulats israéliens pour déclarer leur intention de constituer des brigades internationales afin d’aller se battre aux côtés des Israéliens.

Si, d’un côté, la population fait preuve d’un rare sang-froid en se préparant à la guerre, de l’autre, certains commencent sérieusement à s’inquiéter. Ils se demandent si Eshkol, qui répugne manifestement à faire la guerre et continue son forcing diplomatique au lieu de passer à l’action, possède bien les capacités d’un ministre de la Défense. Des demandes de plus en plus nombreuses et pressantes réclament le retour de Ben Gourion ou exigent la nomination d’un ministre de la Défense doté d’une image plus agressive, plus combative et plus rassurante qu’Eshkol. Tous les regards se portent alors sur Moshé Dayan, le vainqueur de la guerre du Sinaï, dont l’image charismatique est aussi celle d’un homme de grand sang-froid, d’un fin stratège militaire et d’un combattant hors pair. Curieusement, lors de la réunion du cabinet à laquelle elle est conviée en tant que secrétaire du Mapaï, Golda est l’une des seules à récuser avec insistance la nomination de Moshé Dayan au poste de ministre de la Défense. Dans son autobiographie, elle reconnaît avoir toujours contesté que la présence de Dayan ait changé quoi que ce soit au déroulement de la guerre. Selon elle, les forces de défense israéliennes avaient déjà défini leur stratégie et peaufiné leur entraînement bien avant sa nomination et donc que sa présence n’avait contribué d’aucune façon à la victoire. Pour des raisons mystérieuses, elle s’est soudain rapprochée de Dayan en devenant Premier ministre au point de vouloir absolument le maintenir dans sa fonction

de ministre de la Défense après la guerre du Kippour, alors que, selon de nombreux témoins, il avait failli à sa tâche. Après un mois d'incertitude, le lundi 5 juin 1967, Israël décide de lancer une « attaque préventive » aérienne et terrestre contre l'Égypte et la Syrie. Par voie diplomatique, Israël a au préalable demandé à la Jordanie de rester neutre, mais celle-ci a refusé, répétant l'erreur du roi Abdallah en 1948. Le soir de la première journée de guerre, la moitié de l'aviation des coalisés arabes est détruite au sol, comme la plupart de leurs aéroports. Le soir du sixième jour (samedi 10 juin 1967), les armées égyptiennes, syriennes et jordaniennes sont défaites. Sur tous les fronts, les chars de l'armée israélienne sont parvenus à écraser leurs adversaires ; soldats et officiers s'enfuient par milliers dans la panique et errent dans le désert.

En moins d'une semaine, l'État hébreu a triplé sa superficie en amputant : l'Égypte de la bande de Gaza et de la péninsule du Sinaï ; la Syrie du plateau du Golan et la Jordanie de la Cisjordanie ; et les navires israéliens peuvent à nouveau emprunter le détroit de Tiran. Surtout, Jérusalem, divisée depuis 1949 entre Israël et la Jordanie, passe entièrement sous contrôle israélien. Pour les Israéliens, laïques ou religieux, cette conquête est investie d'une valeur symbolique qui transcende de loin les autres territoires annexés par l'armée israélienne. L'État juif, en effet, a toujours considéré Jérusalem comme sa capitale historique et symbolique, en dépit de la condamnation presque unanime de la communauté internationale.

Le dernier jour de la guerre, Golda Meir s'envolait pour les États-Unis afin de mobiliser, à la demande de l'Appel juif unifié, la générosité de la communauté juive en vue de soutenir l'effort de guerre israélien. À cette occasion, elle prononça un discours mémorable dans la salle archicomble du Madison Square Garden. À la fin de la séance, et durant tout son séjour, Golda fut assaillie par de jeunes Américains désireux de partir se battre pour la survie d'Israël. Particulièrement émue par ce réflexe de solidarité, et curieuse de connaître leurs motifs, elle prit le temps de rencontrer individuellement quelques-uns des deux mille cinq cents volontaires qui étaient allés s'inscrire auprès des consulats israéliens d'Amérique. Si elle se montra aussi touchée par leur démarche, c'est que, tout comme Ben Gourion, elle désespérait de voir si peu de Juifs occidentaux faire leur *alyah*, et qu'elle s'était réjouie en constatant un tel élan de solidarité de la part de la jeunesse diasporique un peu partout dans le monde : « Pour la plupart, il s'agissait

d’une menace d’extinction, et en face d’un tel péril les Juifs ont tous eu la même réaction […]. Nous avons décidé – tous – qu’il n’y aurait pas de répétition de la solution finale ni de second Holocauste[9]. »

Pour justifier la guerre dite préventive, qui, du point de vue de nombreux historiens, y compris israéliens, n’aurait pas dû avoir lieu, Israël se trouva confronté à d’énormes difficultés. Il semblerait en effet que malgré tous ses préparatifs Nasser ait été contraint d’annuler son projet de guerre totale contre l’État juif. À la suite de sévères mises en garde de la part des Soviétiques, le président Nasser avait en effet été obligé de renoncer à « détruire Israël ». D’après l’historien israélien d’origine américaine Michael Oren[10], après une longue concertation via le téléphone rouge entre le président russe Kossyguine et le président américain Lyndon Johnson, l’ambassadeur d’URSS en Égypte aurait communiqué à Nasser le contenu d’une lettre de son président l’avertissant que s’il s’avisait d’attaquer Israël, l’Égypte perdrait tout soutien de l’Union soviétique. Le ministre égyptien de la Défense, Abdel Hakim Amer, se serait alors empressé d’annoncer au général en chef, Muhammad Sidqi Mahmud, que l’opération anti-israélienne était annulée jusqu’à nouvel ordre. Apparemment, les dirigeants israéliens n’étaient sans doute pas informés de cette décision capitale, ou avaient choisi de passer outre après s’être heurtés une fois de plus à l’absence de réaction des États-Unis malgré une ultime démarche d’Abba Eban. Les choses s’étaient ensuite précipitées après la nomination, le 1er juin, de Moshé Dayan au poste de ministre de la Défense. Vraisemblablement sous son impulsion et celle de l’état-major, la décision fut prise d’attaquer sans différer l’imposante coalition arabe massée aux frontières d’Israël, en bombardant simultanément leurs principaux aéroports afin de bénéficier de l’effet de surprise.

À l’issue de la guerre des Six Jours, le Conseil de sécurité des Nations unies adopta, cette même année 1967, la résolution 242 réclamant la fin immédiate de l’occupation militaire israélienne, mais sans préciser sous quelles conditions les territoires dits aujourd’hui « palestiniens », précédemment sous contrôle égyptien et jordanien, devaient être restitués. Pour Golda, qui se souvenait parfaitement que les Arabes s’étaient bien gardés de respecter le traité de paix signé après la guerre du Sinaï, il n’était pas question de se conformer à des exigences unilatérales. Et ce d’autant plus que, lors du sommet de Khartoum, en septembre 1967, les pays arabes

allaient adopter une résolution définissant une ligne de conduite commune stipulant :

1) pas de paix avec Israël ;

2) pas de reconnaissance d'Israël ;

3) pas de négociations avec Israël.

Cette fin de non-recevoir, dont le Moyen-Orient paie encore aujourd'hui les conséquences, était d'autant plus consternante pour Golda et la population israélienne que, lors des négociations entre Israël et les pays belligérants, Israël avait tendu la main à ses ennemis d'hier en leur envoyant un message proposant une forme de réconciliation destinée à leur éviter un sentiment d'humiliation trop cuisant : « Ne nous rencontrons pas entre vainqueurs et vaincus, mais entre égaux pour négocier la paix, sans condition préalable. » Les Arabes ayant répondu par une déclaration de guerre *ad aeternam*, le ton de Golda changea diamétralement de registre, et permet de mieux comprendre son intransigeance et sa radicalité. Ainsi, quand Sadate proposa de la rencontrer pour évoquer un traité de paix ente l'Égypte et Israël, elle lui opposa à plusieurs reprises une fin de non-recevoir. Il permet également de pressentir la fermeté, la lucidité et le courage exemplaire dont elle fera preuve au pire moment de la guerre du Kippour. Quand ses généraux, désespérés par l'ampleur du désastre imminent, et anticipant la destruction d'Israël, auraient déjà envisagé de recourir au suicide collectif, en souvenir des assiégés du fort de Massada. Dans ces circonstances tragiques, Golda fut la seule à conserver son sang-froid et sa combativité : « Si les Arabes n'avaient rien appris, ce n'était pas notre cas. Discuter, négocier, etc., OK, mais revenir au point de départ du 4 juin 1967, non […]. Nous étions amèrement déçus mais il n'y avait qu'une réplique possible : Israël ne se retirerait d'aucun des territoires occupés tant que les États arabes n'auraient pas mis fin une fois pour toutes au conflit[11]. »

Toutefois, Golda s'empressa de préciser qu'une fois la paix revenue, et cette fois-ci une paix sûre et durable, ni elle ni aucun Israélien ne croyaient que les territoires occupés resteraient à jamais sous la férule israélienne. Golda disait qu'elle espérait très sincèrement que, de son vivant, on se mettrait d'accord pour procéder à l'échange des territoires, moyennant un traité de paix définitif avec les États arabes voisins. Malheureusement, l'avenir n'a que partiellement confirmé ses espérances, et elle n'a rien fait,

lorsqu'elle en avait le pouvoir, pour y contribuer. Si Begin a eu le courage de faire la paix avec l'Égypte, Israël, en revanche, n'a pas véritablement essayé de régler les conflits avec les Palestiniens. Non seulement Israël ne leur a rien restitué pour constituer un État cohérent, à l'exception de la bande de Gaza, isolée du reste du territoire palestinien, mais il n'a cessé d'empiéter sur la partie dévolue aux Palestiniens en construisant toujours plus de nouvelles implantations.

Avec l'annexion des territoires, Israël s'est trouvé confronté à un autre problème épineux : comment absorber le million d'Arabes installés du côté israélien de la zone de cessez-le-feu, sans les transformer en ennemis de l'intérieur ? Cette question, le gouvernement militaire, dirigé par Moshé Dayan, se l'est immédiatement posée. Né dans le kibboutz mythique de Degania et élevé à Nahapal, le premier moshav d'Israël, Moshé Dayan, surnommé le « soldat paysan », possédait une excellente connaissance des Arabes dont il parlait la langue. C'était aussi l'un des seuls Israéliens à se promener sans crainte dans les villages arabes où il avait coutume de s'arrêter au seuil d'une porte pour deviser avec des villageois. Pour toutes ces raisons, Moshé Dayan conseillait d'intervenir le moins possible dans la vie quotidienne des territoires. Et comme il avait été un excellent ministre de l'Agriculture dans le gouvernement de Ben Gourion, il prit la sage décision de contribuer à leur développement économique par tous les moyens, en particulier en leur envoyant des conseillers agricoles pour accroître la production et en y installant des filiales d'entreprises israéliennes. Aujourd'hui, on peut déplorer que ces mesures bienveillantes n'aient pas permis à la paix d'advenir.

Ainsi, dès le printemps 1969, les prémices d'une guerre d'usure, qui allait se prolonger jusqu'au déclenchement de la guerre du Kippour, commencèrent à se manifester du côté palestinien, sous la bannière de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) dirigée par Yasser Arafat. Parallèlement, grâce à l'aide des Soviétiques, l'Égypte et la Syrie furent sur le point de reconstituer intégralement leurs équipements militaires. Le 26 février 1969, Levi Eshkol, déjà victime de deux infarctus au cours de l'année précédente, et qui, bien que se sachant gravement malade n'avait pas ralenti ses activités, succombait à une nouvelle crise cardiaque, permettant à la carrière de Golda Meir de connaître un rebondissement inattendu.

1. En 1968, Ben Gourion consent à la réunification du Rafi avec le Mapaï et le Achdud Ha'avoda

(autre dissidence du Mapaï datant de 1944). Ce nouveau mouvement prend le nom de Parti travailliste. Ben Gourion, resté membre de la Knesset jusqu'en 1970, prit sa retraite à quatre-vingt-quatre ans, et décéda en 1973, à Sde Boker, où il est enterré.

2. Entretien d'Avi Pazner avec l'auteur, Tel Aviv, 21 juin 2014.

3. Golda Meir, *Ma vie, op. cit.*

4. *Ibid.*

5. Selon Golda, l'Achdud Ha'avoda, hostile à l'Occident, prônait le rapprochement avec l'Union soviétique.

6. Golda Meir, *Ma vie, op. cit.*

7. Golda Meir, *Ma vie, op. cit.*

8. Le Fatah a été créé en 1959 par Yasser Arafat, le promoteur et le chef de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP).

9. Golda Meir, *Ma vie, op. cit.*

10. Michael Oren, *Six Days of War. June 1967 and the Making of the Modern Middle East*, Presidio Press, 2002.

11. Golda Meir, *Ma vie, op. cit.*

14
Premier ministre de compromis mais à poigne

L’annonce du décès de Levi Eshkol, le 26 février 1969, plongea le pays dans une profonde affliction et bouleversa sincèrement Golda, même si elle lui en avait voulu pour son éviction du gouvernement. Avec Eshkol disparaissait aussi l’un des principaux dirigeants de sa génération ; parmi les pères fondateurs ne figurait désormais dans les sphères du pouvoir que Zalman Shazar, sur le point d’achever son second mandat présidentiel. Quant à Ben Gourion, démissionnaire depuis l’échec cuisant du Rafi, on l’apercevait parfois, errant tristement dans les salons de l’hôtel King David où il faisait halte pour lire la presse internationale et bavarder avec un ami de passage avant de retourner à Sde Boker.

Avec la disparition d’Eshkol, l’État juif perdait un grand homme d’État et un socialiste convaincu. Bien que manquant singulièrement de charisme, il avait été un excellent ministre de l’Agriculture et, pendant une dizaine d’années, un remarquable ministre des Finances qui avait permis au pays de sortir d’une crise économique endémique et de s’ouvrir sur l’extérieur. À la suite de Ben Gourion, il avait continué à nouer des liens diplomatiques et économiques avec cette Allemagne tant abhorrée de ses concitoyens. Devenu son ministre des Affaires étrangères, Abba Eban en trace un portrait élogieux qui montre à quel point le troisième Premier ministre d’Israël, resté longtemps dans l’ombre, était en réalité un personnage attachant dont les talents multiples se révélèrent avec son accession à la direction de l’État : « C’était un homme modeste, conciliant et humain, qui, contre toute attente, s’était révélé comme l’un de nos plus grands hommes d’État. Il laissait derrière lui une nation en sécurité, une armée puissante, une majorité solide au Parlement, et un Parti travailliste uni, du moins pour quelques années encore. » Mais, surtout, Eshkol n’était ni un extrémiste politique, ni un

partisan de l'extension territoriale d'Israël, comme certains faucons de la coalition gouvernementale ; sur le plan des relations avec le monde arabe, il se montra au contraire plus proche des positions modérées d'un Moshé Sharett que d'un Ben Gourion ou de ses successeurs. Dans son autobiographie, Abba Eban rapporte qu'au début de l'année 1969 Eshkol, dans une interview particulièrement courageuse accordée à l'hebdomadaire américain *Newsweek*, fit part de son intention de restituer les territoires situés à l'est du Jourdain en échange de la paix – déclaration qui avait déclenché une offensive immédiate des partis d'opposition. Même au sein de son parti, son initiative fut loin de faire l'unanimité et un vote de défiance échoua de justesse durant sa précédente hospitalisation. À Abba Eban, venu le voir à l'hôpital, Eshkol confia qu'il s'attendait à un soutien plus fervent de la part de certains de ses proches, et en particulier de Golda Meir et d'Ygal Allon, son vice-Premier ministre.

Retour inattendu sur la scène politique

À la suite de l'avant-dernier infarctus d'Eshkol, le ministre des Finances, Pinchas Sapir, fut informé par le corps médical de la gravité de l'état du Premier ministre. De nouvelles élections étant prévues en 1969, Sapir avait discuté avec ses collègues du Parti travailliste des dispositions à prendre pour la succession, au cas où Eshkol succomberait à une nouvelle crise cardiaque. Après discussion, le comité central du parti estima que cette charge pourrait être proposée à Golda Meir jusqu'aux prochaines élections, mais à la condition que la composition du gouvernement demeure inchangée, les ministres en place acceptant de conserver leur poste. Cela n'empêchait pas certains de se demander, Golda la première, si, étant donné son âge et ses problèmes de santé récurrents, elle était la personnalité adéquate pour remplacer un homme dont chacun appréciait la compétence et la modération.

La population avait beau savoir Eshkol très malade, l'annonce de sa mort provoqua un choc d'autant plus rude qu'après avoir gagné la guerre des Six Jours et reconstitué l'équipement militaire d'Israël il avait conduit l'économie sur le chemin de la prospérité et était en voie d'ouvrir son pays au monde occidental. En apprenant son décès, Golda se montra sincèrement bouleversée. Même si des différends notables les avaient opposés au cours

des dernières années, en particulier concernant le statut des Arabes des territoires, sa disparition la touchait de près. Avec Eshkol, né en Russie en 1895, disparaissait l'un des derniers bâtisseurs de sa génération, mais aussi un fervent sioniste, épris de justice sociale, qui s'était dévoué corps et âme à la création de l'État et serait difficile à remplacer, comme elle le souligne dans son hommage. Étant donné son caractère rancunier, il était sans doute plus de convenance que véritablement sincère : « J'étais seule chez moi quand on m'annonça que mon grand ami Levi Eshkol avec qui j'avais travaillé tant d'années, que j'aimais et admirais tant venait de mourir. […] Je restai assise près du téléphone, comme assommée pendant plusieurs minutes, incapable de me ressaisir pour demander que quelqu'un me conduise jusqu'à sa demeure, à Jérusalem. […] La veille au soir encore, je lui avais parlé et nous devions nous revoir le surlendemain, J'étais incapable d'imaginer qui lui succéderait[1]. » Golda s'était ensuite rendue à la Knesset pour savoir ce qui serait décidé pour l'organisation des funérailles. Pendant que le cabinet se réunissait en séance extraordinaire, elle s'assit dans un bureau vide et resta à ruminer en attendant la fin des délibérations pour connaître le nom du remplaçant. Au bout d'un moment, un journaliste vint lui annoncer que de nombreuses voix s'étaient portées sur son nom. Golda Meir répliqua qu'elle n'appréciait pas cette plaisanterie de mauvais goût. Le journaliste insistant pour la convaincre de la véracité de ses propos, elle faillit se fâcher pour de bon. Pour elle, il allait de soi que le vice-Premier ministre, Yigal Allon (1918-1980), de vingt ans son cadet, nommé Premier ministre par intérim et ayant pour lui la jeunesse et une image auréolée de succès militaires, convenait mieux qu'une vieille femme pour diriger un pays constamment sur la brèche. D'autant que, contrairement aux précédents conflits israélo-arabes, la guerre des Six Jours ne s'était pas soldée par un traité de paix, mais par un arrêt des combats sous la pression des grandes puissances.

Formé à l'art de la guerre par Orde Wingate, un officier britannique devenu un fervent sioniste et ayant servi d'instructeur à la Haganah, Yigal Allon avait combattu aux côtés des Anglais dans les détachements arabisants de la Haganah au cours de la Seconde Guerre mondiale, puis contre eux lors des combats pour l'indépendance (1945-1948) ; il avait ensuite commandé trois brigades du Palmach durant la guerre d'indépendance (1948). Il avait complété ses études à l'université hébraïque de Jérusalem, puis passé deux

années à Oxford. À son retour, une fois élu à la Knesset, il avait occupé d'importants postes gouvernementaux, dont celui de ministre du Travail de 1961 à 1967 et de vice-Premier ministre entre 1967 et 1974. Il possédait donc les compétences requises pour prendre le relais, sauf qu'il appartenait à la fraction de gauche du Mapaï. Après son départ de l'armée, il avait en effet rallié l'Achdud Ha'avoda, parti issu du Mapam, ce qui lui valut d'emblée d'être contesté comme éventuel Premier ministre.

Alors que la soirée était déjà bien avancée, le même journaliste, accompagné de son directeur en personne, vint confirmer à Golda que, après avoir mûrement réfléchi au sujet des candidatures de Yigal Allon et Moshé Dayan[2], ceux-ci avaient été récusés par la droite extrême et les partis religieux. Pour éviter des discussions interminables, le Conseil du Parti travailliste avait tranché en décrétant que, de tous les candidats en lice, Golda était la personnalité politique possédant le plus d'expérience ministérielle, d'autorité, d'énergie et de crédit à l'intérieur du Parti travailliste comme aux États-Unis, et enfin qu'elle était extrêmement populaire. Ce choix, en revanche, surprit la principale intéressée car, quelque temps avant le décès d'Eshkol, un sondage effectué au sein de la coalition gouvernementale montrait que Moshé Dayan arrivait largement en tête des candidats pressentis, suivi de près par Yigal Allon, alors qu'elle-même se situait loin derrière avec seulement 3 % des voix.

Toutefois, l'accord autour de son nom ne se fit pas facilement. Dans la génération des quinquagénaires, certains, en particulier Shimon Peres, Moshé Dayan et Yitzhak Rabin, s'opposèrent violemment à la nomination d'une ex-retraitée à la tête d'un pays qui était loin d'avoir recouvré le calme à ses frontières ; qui, de ce fait, exigeait d'être dirigé par un militaire dans la force de l'âge et non par une vieille femme, ignorant tout de l'art de la guerre et dont les talents diplomatiques laissaient à désirer.

Si l'on se fie à son autobiographie et à différents témoignages, on ne peut douter de la sincérité de Golda quand elle affirme n'avoir jamais ambitionné un tel poste, et surtout pas à son âge. Sur le point de fêter ses soixante et onze ans, et compte tenu de sa santé vacillante, elle ne se voyait pas supporter la pression quotidienne et la tension nerveuse inhérentes à une telle fonction. Ainsi, lorsque le porte-parole de la délégation vint lui faire part de leur choix définitif, Golda refusa catégoriquement un honneur qui l'aurait probablement

comblée d'aise quelques années auparavant. Ses collègues, étant revenus plusieurs fois à la charge, elle décida de consulter ses enfants par téléphone avant de donner sa réponse. Après être tombés des nues à l'annonce de cette nouvelle, ils se montrèrent très embarrassés lorsqu'elle leur demanda si elle devait accepter ou refuser une telle proposition. À Menahem, qui résidait alors avec sa famille à New Haven et dont elle s'était toujours sentie très proche, elle déclara tout de go : « Que dois-je répondre ? » Sans prétendre l'avoir influencée d'aucune façon, Menahem avait longuement pesé avec elle le pour et le contre, afin de l'aider à évaluer ses objections. Avant de lui donner son avis, il s'était concerté avec son épouse, Aya, et par téléphone avec sa sœur et son beau-frère qui, après l'appel de Golda, vinrent aussitôt à Tel Aviv pour l'aider à réfléchir : « Je suis certain que cela lui importait beaucoup de savoir ce que nous ressentions, précise Menahem dans son témoignage sur sa mère. Plusieurs choses la préoccupaient. La principale concernait sa santé car elle souffrait d'une liste redoutable de maladies, dont l'arthrite, les migraines, une double phlébite, une insuffisance cardiaque congestive, et un cancer des ganglions et de la lymphe en corrélation directe avec sa surconsommation de tabac[3]. » Le frère et la sœur, chacun de leur côté, s'empressèrent de lui demander si elle avait sollicité l'avis des médecins. Ce à quoi Golda répondit qu'à sa grande surprise ils lui avaient dit d'aller de l'avant, tout en lui recommandant de se ménager et de songer parfois à se reposer, et surtout à moins fumer. Autrement dit, aucun ne l'avait formellement dissuadée d'accepter sous prétexte qu'elle n'était pas en état d'assumer une telle charge. Pour sa part, Menahem, tout comme sa sœur et leurs conjoints respectifs, estimait que « leur mère n'avait rien d'une vieille femme malade » : d'autant que son cancer était en rémission ; qu'elle ne souffrait de ses problèmes cardiaques, rénaux et vasculaires que de façon intermittente ; et que ses traitements divers ne l'empêchaient pas de se lever de bon matin et de se coucher fort tard, et surtout de n'avoir rien perdu de son pouvoir de concentration et de sa capacité de travail. Que par ailleurs, quand elle marchait, sa démarche bien que lourde et plus lente qu'autrefois restait relativement assurée ; que sa voix, bien que rendue rauque par l'abus de tabac, n'avait rien perdu de sa fermeté ; et que son esprit paraissait aussi vif, acéré et rapide qu'hier. Le seul signe imputable à l'âge était que, de temps à autre, après avoir trop abusé de ses forces, il lui arrivait de se sentir plus

fatiguée qu'auparavant. Cela posé, tous reconnaissaient qu'il lui suffisait d'une bonne nuit de sommeil et de vingt-quatre heures de repos pour se sentir à nouveau d'attaque. La vraie question était donc de déterminer si elle voulait vraiment le job ou non. Menahem et Alya, tout comme Sarah et Zacharia[4], finirent par convaincre Golda qu'elle seule pouvait décider si elle se sentait capable ou non d'assumer pareille responsabilité, mais que, si elle se sentait physiquement apte, « elle n'avait pas d'autre choix que d'accepter ».

Selon le témoignage du diplomate Yoël Sher, qui l'a très bien connue lorsqu'il était en poste au ministère des Affaires étrangères et avec qui je me suis longuement entretenue, Golda était déjà constamment malade mais le cachait. D'une certaine façon, sa santé se serait plutôt améliorée après son retour en politique, survenu alors qu'elle ne s'y attendait pas : « Cela a été pour elle comme une résurrection qui l'a beaucoup aidée dans son combat contre le cancer. En réalité, c'était une femme très ambitieuse sous couvert de modestie. Cela étant, d'elle-même, elle n'aurait jamais osé briguer cette fonction ; mais il ne fait aucun doute que cela l'a certainement maintenue en vie pendant quelques années de plus, alors que si elle avait pris sa retraite, rien ne prouve qu'elle aurait survécu aussi longtemps. »

Pour diverses raisons, il apparaît flagrant que le consensus autour du nom de Golda Meir était un compromis provisoire qui se fit uniquement dans l'optique où elle assurerait cette fonction jusqu'aux prochaines élections, et à la condition que les membres du cabinet acceptent de rester à leurs postes respectifs, en d'autres termes que le gouvernement formé par Eshkol demeure inchangé jusqu'à cette échéance. Appelé à donner son avis, Abba Eban répondit sans la moindre hésitation, et surtout sans être influencé par un sentiment de revanche bien légitime, que non seulement « Golda avait de l'expérience et jouissait d'une grande popularité, mais qu'elle représentait la tendance centriste du mouvement travailliste alors que Yigal Allon et Moshé Dayan, les deux autres favoris, incarnaient des tendances minoritaires ». Il admet toutefois que, si tout n'avait pas joué en faveur de Golda Meir, il aurait appuyé sans hésiter la candidature d'Allon.

Une fois encore, Golda Meir appréhenda ses futures responsabilités en pleurant abondamment et en se plaignant de ce dernier tour du destin. Ce poste, tout comme celui de ministre des Affaires étrangères, contrairement à celui de ministre du Travail, ne correspondait en rien à ses aspirations d'antan

et, d'une façon générale, à ses compétences, comme elle l'admit bien volontiers : « Les larmes coulèrent sur mes joues et je m'enfouis la tête dans les mains après ce scrutin […]. Je me souviens d'avoir été abasourdie. Je n'avais jamais prévu de devenir Premier ministre […]. De même je n'avais jamais prévu que j'occuperais telle ou telle position. J'avais projeté de venir en Palestine, d'aller à Merhavia, de jouer un rôle actif dans le mouvement travailliste. Cela, jamais. Je savais seulement que, maintenant, il me faudrait chaque jour prendre des décisions qui affecteraient la vie de millions d'êtres humains. C'est peut-être la raison pour laquelle, je crois, j'ai pleuré […]. Je suis devenue Premier ministre exactement de la même façon que mon laitier était devenu officier, commandant un avant-poste sur le mont Hermon. Ni l'un ni l'autre, nous n'étions enchantés ; mais nous nous sommes acquittés de notre tâche du mieux que nous avons pu[5]. »

Ce que Golda omet de dire, mais qui contribua vraisemblablement à la faire accepter, mis à part son sens du devoir, ce fut la perspective de prendre sa revanche sur l'humiliation d'avoir été une ministre des Affaires étrangères brocardée et aux responsabilités limitées ; ensuite de ne pas avoir été reconduite par Levi Eshkol qui avait imité Ben Gourion dans la promotion des sabras de la jeune génération en nommant Yigal Allon au poste opérationnel, et, dans son cas, non honorifique, de vice-Premier ministre. Comme me l'a expliqué Avi Pazner, Golda n'était pas mécontente de tenir sa revanche face aux Dayan, Peres et Rabin, qui ne rataient pas une occasion de lui manifester leur dédain et de douter ouvertement de ses compétences, de même que Ben Gourion et Levi Eshkol, qui s'étaient arrangés pour l'écarter des affaires importantes. David Ben Gourion, parce qu'il voulait tout diriger, et Levi Eshkol, parce qu'il craignait que sa forte personnalité et sa popularité ne lui fassent de l'ombre et, surtout, qu'elle n'agisse qu'à sa guise : « C'était une femme très obstinée et qu'il était très difficile de convaincre de quelque chose. En même temps, c'était une femme qui pouvait se montrer très gentille avec ses collaborateurs. Mais du temps où elle était ministre des Affaires étrangères, elle savait aussi se montrer extrêmement cinglante avec des ambassadeurs si elle s'apercevait qu'ils s'étaient permis des gestes déplacés avec l'une des secrétaires. C'était pour elle un point ultrasensible et elle se montrait très sévère sur ce chapitre. Ainsi, elle a rappelé deux ou trois ambassadeurs qui s'étaient mal conduits dans les pays où ils étaient en poste,

en particulier l'un d'entre eux qui avait trompé ostensiblement son épouse avec une locale, et un autre qui avait séduit sa secrétaire. Paradoxalement, elle se pardonnait beaucoup de choses à elle-même mais elle ne passait rien aux autres. Il n'empêche qu'elle avait une personnalité extraordinaire. Je me souviens de l'émoi que l'on éprouvait en l'entendant monter lentement et péniblement les escaliers et marcher de son pas lourd dans le couloir du premier étage où était situé son bureau. Je me souviens aussi que, si elle apercevait des gens qui bavardaient dans le couloir, elle les interpellait en disant : "C'est tout ce que vous avez à faire[6] ?" »

C'est sans doute en souvenir de ces blessures d'amour-propre encore mal cicatrisées que Golda note dans son journal les démarches effectuées par les membres de son parti pour la convaincre de sauver l'unité à peine retrouvée du mouvement travailliste. D'évidence, elle dut se délecter de la revanche que le destin lui offrait ainsi sur un plateau, en particulier lorsque Allon, qu'elle traitait avec dédain de colombe, la suppliait dans l'intérêt du parti, si récemment réunifié, et dans l'intérêt du pays encore en grand péril, de rendre cet ultime service à la nation. « Non que tout le Parti travailliste raffolât de moi. L'ex-faction du Rafi, avec Dayan et Peres à sa tête, n'était pas impatiente […] de me voir à ce poste, et je comprenais parfaitement les réserves de certains autres, qui estimaient qu'une grand-mère de soixante-dix ans n'était guère la candidate idéale au poste de direction d'un État de vingt et un ans. […] Je me rendais aussi compte [qu'en n'acceptant pas], je serais peut-être la cause de terribles tiraillements entre Allon et Dayan […] Il nous suffisait d'avoir sur les bras une guerre avec les Arabes ; avant de nous embarquer dans une guerre entre Juifs, mieux valait attendre d'en avoir fini avec la première[7]. »

Le 7 mars 1969, le Comité central du Parti travailliste ratifiait l'élection de Golda Meir au poste de Premier ministre par soixante-dix voix pour, aucune voix contre, et l'abstention des membres de l'ex-Rafi. Le lendemain, elle quittait sa petite maison de Ramat Aviv pour la résidence « vaste et assez peu attrayante des Premiers ministres, à Jérusalem », qu'elle s'empressait de déserter le jeudi pour son bureau de Tel Aviv. Ainsi, elle pouvait se retrouver, pour la durée du shabbat, dans son petit appartement où, si le contexte politique l'exigeait, elle recevait des amis, des ministres ou des hôtes de marque comme Henry Kissinger, le secrétaire d'État américain aux

Affaires étrangères. Le 14 mars, sept semaines avant son soixante et onzième anniversaire, Golda Meir fut intronisée quatrième Premier ministre d'Israël, fonction qu'elle exerça sans jamais fléchir pendant cinq ans. Des escarmouches militaires avec les Égyptiens et les Syriens furent son quotidien. Il en fut de même avec les attentats commis par les Palestiniens et le durcissement des conflits armés, qui persistèrent quasiment jusqu'à la guerre du Kippour. Tout cela ne lui laissait pas un moment de répit, même si elle délégua le volet militaire et la gestion des territoires à Moshé Dayan, dont elle s'était beaucoup rapprochée, formant avec lui et Israël Galili un triumvirat de faucons.

Golda et son éminence grise aux manettes de l'État

Dès son entrée en fonctions, Golda dut s'habituer à l'omniprésence de nombreux policiers et gardes du corps, ainsi que, trop souvent à son gré, « de journées de travail d'au moins seize heures ainsi qu'au minimum de vie privée[8] ». Pour assumer ses nouvelles fonctions, elle fit d'emblée appel à Lou Kadar, sa plus proche amie et collaboratrice depuis l'époque héroïque de Moscou et qui ne la quitta pas d'une semelle pendant son mandat de Premier ministre et pratiquement jusqu'à sa mort. Elles étaient si proches que, dans son autobiographie, Golda parle de Lou, qui l'accompagnait dans tous ses voyages officiels, sans même juger utile de mentionner son patronyme.

Pour ses faits d'armes à la Haganah, Lou, qui après la création de l'État avait intégré le ministère des Affaires étrangères, se vit attribuer le passeport diplomatique nº 7, alors que Golda reçut le nº 3. En 1961, Lou quitta son poste de conseillère à l'ambassade d'Israël à Berne pour rejoindre Golda aux Affaires étrangères en tant que secrétaire particulière et directrice adjointe de son cabinet, fonction qu'elle conserva ensuite. Après le départ à la retraite de Golda, en 1974, Lou devint directrice adjointe de la division Histoire du ministère et s'occupa par la suite de classer, et parfois aussi de censurer, les archives de Golda Meir, dispersées entre les Archives de l'État, de la Histadrout et du Parti travailliste. Le rôle primordial de Lou Kadar, parfaitement au courant des problèmes de santé de Golda et de ses susceptibilités, était de la ménager, en particulier en limitant ses déplacements et ses rendez-vous à l'essentiel. Ainsi, disponible à toute heure

du jour et de la nuit, elle servait d'intermédiaire avec la presse, inventant à chaque fois des excuses plausibles pour justifier les fréquentes absences (pour raisons de santé) de Golda. Tous ceux ayant travaillé dans leur environnement immédiat témoignent que Lou représentait une sorte d'alter ego et de colonne vertébrale pour Golda, qui se reposait entièrement sur elle. Ainsi, la lecture des lettres personnelles de Golda montrent que Lou, son éminence grise, se chargeait même de sa correspondance privée ou semi-officielle, souvent signée de leurs deux noms, comme si elles formaient un duo ou un couple. Après le décès de Golda, elle confia à la presse de nombreux renseignements sur le mode de fonctionnement de sa patronne et amie, ainsi que sur ses convictions les plus profondes. Elle révéla nombre de détails relatifs à son cancer et ses autres maladies durant son passage à la tête de l'exécutif, elle évoqua également des exemples touchants du culte dont Golda fut longtemps l'objet dans toutes les classes de la société israélienne, comme en témoignent de nombreuses lettres particulièrement émouvantes. Par exemple celle signée par cinq garçons de Jérusalem qui s'adressent familièrement au Premier ministre en l'appelant par son prénom ; la simplicité de Golda, son dédain du protocole étant connus, tout le monde l'appelait par son prénom : « Chère Golda, peut-on y lire, nous avons économisé notre argent de poche et même gagné un peu plus en vendant de la limonade. Cet argent, nous te l'offrons. Il y en a pour 350 livres [israéliennes]. Avec ça, il faut que tu achètes des avions Phantom[9] […]. »

Une autre lettre, venant d'un mochav situé au nord d'Israël, était rédigée par une fillette qui confiait au Premier ministre que son village venait d'être bombardé une nouvelle fois, mais qu'elle n'avait pas eu peur, car, après avoir entendu la voix de Mme Meir à la radio, elle avait eu la certitude que tout se passerait bien. Lou raconte que Golda envoya un album photos à la fillette pour la remercier de sa confiance. Une deuxième lettre arriva par retour du courrier et disait : « […] quelques heures après l'arrivée de l'album, nous avons été encore une fois bombardés. J'ai couru dans l'abri mais j'avais oublié d'emporter le livre de photos. Alors nous sommes retournés le chercher en vitesse. Et là, le temps dans l'abri a passé beaucoup plus vite […]. »

Dans ses confidences à un journaliste allemand étonné par cet étrange pays, se battant depuis vingt-deux ans pour préserver son droit à l'existence

et paraissant dirigé par un attelage conduit par deux femmes, Lou répondit qu'elles étaient dures à l'ouvrage et que les ministres vénéraient Golda. Ce qu'elle ne dit pas et qui est peut-être plus proche de la vérité, c'est que le premier décret pris par Golda Meir fut d'autoriser de fumer dans les bureaux où, du jour au lendemain, des cendriers firent leur apparition dès sa nomination ! « Autrefois, pendant les réunions du cabinet, ces messieurs devaient sortir dans le couloir s'ils voulaient fumer », rappelle Lou, qui précise ne pas fumer autant que sa patronne qui allumait à la chaîne des Superfines[10] : « Sa journée de travail commence vers 7 heures du matin. Avec les premières tasses de café fort, Mme Meir lit les trois principaux journaux israéliens du matin : *Davar* (La Parole), *Haaretz* (Le Pays) et le *Jerusalem Post*. Elle est aussi abonnée au *Times*, à l'*International Herald Tribune*, à *Time Magazine*, à *Newsweek* et à l'*Economist*. Mais c'est moi qui me charge de lui lire *Le Monde* et la presse française. » Au début de leur collaboration, quand elles logeaient au Metropol Hotel, à Moscou, Lou Kadar rappelle que le téléphone fonctionnait la nuit, car quelqu'un appelait régulièrement du Kremlin pour exiger des renseignements pour un visa, etc. C'était l'époque où Staline travaillait la nuit. Au Kremlin, il y a encore de la lumière, disait-on alors, comme plus tard les Israéliens qui passaient devant le domicile de Golda Meir, à Ramat Aviv, et qui, voyant une lampe de lecture allumée longtemps après minuit, disaient en ralentissant le pas : « *Shecket*. Silence. Golda dirige le pays… » Le café à minuit n'est pas rare, ajoute Lou en précisant : Mme Meir aime le café tellement fort que « la cuillère y tient debout ». Elle ajoute aussi que, quand parfois elle fait mine de regagner ses pénates avant minuit, sa chef lui demande, l'air étonnée : « Eh bien, Lou, tu n'es tout de même pas passée à mi-temps que je sache ? »

En contrepartie de son dévouement illimité au service de son pays, les premières années de Golda à la tête de l'État d'Israël se caractérisent par un niveau de confiance d'environ 75 %, jamais égalé depuis. Cet état de grâce persistera jusqu'au lendemain de la guerre du Kippour, qui portera un coup fatal à son image longtemps inoxydable.

Dotée d'un tempérament excessivement méfiant, Golda ne faisait confiance à personne au sein du cabinet, mis à part Israël Galili (né en 1911), un vétéran de la Haganah, nommé ministre sans portefeuille de son cabinet et l'un de ses intimes de longue date dont elle dit dans son livre : « C'était un

homme de bon conseil et d'une modestie extraordinaire sur les avis de qui je me reposais considérablement. Il avait le don d'aller droit au cœur des questions les plus complexes et de formuler les idées avec le maximum de clarté. » Avi Pazner m'a confirmé qu'Israel Galili était en effet le seul membre du gouvernement dont l'opinion importait vraiment à Golda. Un autre proche collaborateur était son secrétaire militaire, Yisrael Lior, qu'elle fit nommer général peu après et dont elle trace un portrait tout aussi élogieux car il lui obéissait aveuglément. Dès le premier jour, elle lui intima l'ordre de la tenir informée, à toute heure du jour et de la nuit, de n'importe quelle action militaire, en le sommant d'en préciser à chaque fois le lieu, les circonstances exactes, le nombre de blessés et de morts pour qu'elle puisse réagir en conséquence. Au début, le secrétaire militaire, qui ignorait que Golda était insomniaque, hésitait à respecter la consigne, avant de la découvrir encore debout à 3 ou 4 heures. Quand les gardes du corps, inquiets de voir de la lumière dans les appartements privés, venaient s'assurer que tout allait bien, Golda, toujours aussi amicale et indifférente au protocole, les invitait à venir boire une tasse de thé pour discuter des derniers accrochages sur le canal de Suez, sur le plateau du Golan ou dans le nord. Parfois, si rien ne pressait, elle retournait faire un somme jusqu'au matin. Mais si quelque chose la taraudait, elle téléphonait à Lou Kadar, priée de venir instamment. D'une façon générale, Lou avait fort à faire pour l'épauler car, dans la courte histoire tourmentée d'Israël, jamais aucun Premier ministre ne dut faire face à autant de conflits extérieurs et de crises intérieures au cours des cinq années de son mandat.

Une entrée en fonctions dans des temps troublés

Lorsque Golda Meir accède au pouvoir, presque deux ans après la guerre des Six Jours, bien que confrontée sans cesse à des attaques sporadiques de ses voisins arabes, Israël vit dans l'euphorie de cette victoire fulgurante qui, en plus d'avoir considérablement augmenté la superficie du pays et suscité l'admiration du monde entier, a modifié, plutôt pour le pire que pour le meilleur, les conceptions des dirigeants israéliens sur le Moyen-Orient. Persuadée de l'invincibilité de Tsahal, et qu'aucun dirigeant arabe ne veut faire la paix avec Israël, Golda Meir, dès son entrée en fonctions, refusa de

faire preuve de compréhension et de magnanimité envers le monde arabe abattu et humilié, dans les mains duquel il ne restait qu'une seule carte : refuser de reconnaître Israël. Les dirigeants israéliens – à l'exception des « colombes » minoritaires et dans l'impossibilité de se faire entendre –, au lieu de se montrer généreux et magnanimes dans la victoire en laissant entendre aux dirigeants arabes que les territoires conquis leur seraient rendus en échange d'un traité de paix par étapes, préférèrent les gains territoriaux à une perspective de paix. La voie préconisée par Golda Meir et les faucons de son gouvernement était en effet d'obtenir la paix tout en conservant les territoires. Cette politique eut pour conséquence de plonger Israël dans un conflit armé quasi ininterrompu jusqu'à la guerre du Kippour.

Or, selon le journaliste israélien Amnon Kapeliouk[11], de nombreux signes montraient qu'au moins deux pays arabes, l'Égypte et la Jordanie, avaient accueilli favorablement une proposition de paix secrète du gouvernement Eshkol, adoptée le 19 juin 1967 à la Knesset et faisant savoir au gouvernement égyptien, par l'intermédiaire de négociateurs américains, qu'Israël n'ambitionnait pas d'annexer les territoires occupés du Sinaï, mais qu'il s'agissait d'une monnaie d'échange. Il semble aussi qu'une partie importante du gouvernement Eshkol pensait de même à propos des autres territoires. Mais ces propositions passèrent à la trappe après le décès d'Eshkol, un humaniste certainement plus respectueux de ses voisins arabes que Golda Meir. D'autant qu'elle fit toujours preuve d'obstination en refusant de modifier d'un iota son opinion quant aux droits légitimes d'Israël de s'accaparer la Palestine tout entière et considéra comme nulles et non avenues les revendications arabes. Déjà, en 1937, elle s'était violemment opposée à la commission Peel qui proposait un plan de partition (effectivement) très injuste car octroyant 85 % de la Palestine aux Arabes et seulement 5 % pour la création du foyer national juif promis dans la déclaration Balfour. Cette solution avait néanmoins été jugée comme un compromis provisoire acceptable par Chaïm Weizmann et David Ben Gourion. Mais Golda Meir l'avait rejetée avec indignation en déclarant solennellement : « Nous avons besoin de chaque parcelle de la terre d'Israël car c'est nécessaire à notre développement […]. J'ai été choquée d'entendre de bons Juifs se réjouir de se voir donner un État juif pour la première fois dans l'histoire de notre peuple. La vérité, c'est qu'ils ne nous donnent rien du

tout, ils sont juste en train de nous voler notre terre[12]. » Elle n'avait pas été plus sensible aux tentatives de la commission Peel pour réduire les inévitables frictions entre les deux communautés. Pour elle, la solution idéale aurait été l'échange de territoire et de population, comme cela s'était passé entre la Grèce et la Turquie après la Première Guerre mondiale[13]. « Je serais partisan du départ de tous les Arabes de notre terre en Syrie et en Jordanie, et ma conscience serait parfaitement claire si ce transfert était possible[14] », avait-elle assené lors du débat relatif au plan de partition. Mais la nécessité de faire preuve de réalisme l'avait contrainte à se ranger derrière les positions de Ben Gourion, et, au moment de la création de l'État, de ne pas évoquer son rêve de « purification ethnique », consciente que le transfert forcé des Arabes risquait de se solder par une guerre. Elle avait donc conclu son intervention en disant : « Bien que nous aimerions vivre en paix avec les Arabes, sur cette terre il n'y a pas d'autres moyens que de continuer à combattre pour un plus grand État sioniste, c'est-à-dire continuer à construire des infrastructures pour un État juif sur la totalité de la terre de Palestine[15]. »

Au lendemain de la guerre des Six Jours, faute d'un traité de paix en bonne et due forme, les dirigeants israéliens estimèrent qu'ils pouvaient se satisfaire d'un cessez-le-feu et d'un *statu quo*, sauf que celui-ci laissa place à un conflit larvé puis à une « guerre d'usure » avec l'Égypte, bientôt suivie d'une guérilla meurtrière avec les organisations terroristes palestiniennes. Ce fut sans conteste la plus longue et la plus épuisante des guerres d'Israël car elle fut accompagnée d'innombrables attentats commis par des Palestiniens, réfugiés principalement en Jordanie et en Judée-Samarie.

Dès le lendemain du sommet de la Ligue arabe, à Khartoum (Soudan), où les États arabes proclamèrent la « résolution des trois non », des incidents éclatèrent le long du canal de Suez comme dans tous les territoires annexés par Israël. Nasser avait en effet réitéré son refus de parler de paix aussi longtemps qu'Israël ne s'engagerait pas à restituer les territoires annexés.

De juin 1967 à mars 1969, c'est-à-dire encore sous la gouvernance d'Eshkol, Tsahal se consacra principalement au contrôle des territoires, certains situés loin du centre d'Israël, ce qui compliquait encore les choses. Les Israéliens devaient en effet superviser l'administration civile chargée d'encadrer le million d'Arabes vivant sur les territoires et gérer l'ensemble des problèmes que leur présence posait soudain à l'État hébreu. Cette mission

fut dévolue à Moshé Dayan, ministre de la Défense sous Levi Eshkol et nommé administrateur militaire des territoires. Dayan avait en effet la réputation de comprendre les Arabes mieux que quiconque, voire d'éprouver de la sympathie pour eux, lui qui disait à leur propos : « J'aime ces hommes simples, que ce soient les Bédouins du désert ou les paysans des villages. » Parce qu'il ne les méprisait pas, il avait choisi d'instaurer une supervision fondée sur le registre de la coopération, son objectif étant d'intégrer partiellement les Arabes des territoires dans le tissu social et économique israélien : « Ma principale préoccupation n'était pas de leur imposer le fait de notre conquête, mais de trouver une solution à la fois dans le sens politique et humain[16]. » Dès son arrivée au pouvoir, Golda Meir, qui se souciait peu des conditions d'existence des Arabes des territoires, et qui, faute de pouvoir s'en débarrasser d'un coup de baguette magique, songeait plutôt à les exploiter dans l'intérêt d'Israël, contribua à la mise en place d'un régime d'inspiration colonialiste, en ce sens que les Arabes des territoires ne bénéficiaient d'aucun droit de citoyenneté, subissaient une forme de racisme et d'ostracisme, et étaient exploités lorsqu'ils travaillaient pour des Israéliens. En l'occurrence, Golda semblait avoir oublié ses idées socialistes et son souci de justice sociale. Elle encouragea en outre la création d'un grand nombre d'implantations et même de villes nouvelles dans les territoires, y compris à Hébron, sous prétexte que l'antériorité du tombeau des Patriarches sur des lieux de culte musulmans justifiait une occupation sauvage par un premier groupe d'ultra-orthodoxes qu'elle laissa faire en fermant les yeux. À la suite de nombreuses protestations, elle dut faire expulser par l'armée, à contrecœur, un second groupe d'orthodoxes qui tentait de s'installer à Hébron. Si, au début, Moshé Dayan partageait la vision de Golda quant à l'appropriation définitive des territoires conquis par Israël, il avait cependant maintenu sa politique de coopération et de bon voisinage avec les Arabes des territoires. Cette position lui valut de se heurter à l'opposition des religieux et de la droite nationaliste qui lui reprochaient son refus de restreindre au profit des Juifs les droits des non-Juifs. Passant outre, il se permit d'interdire aux Juifs de passer, le vendredi, sur l'esplanade de la mosquée (bâtie sur l'emplacement du Second Temple de Jérusalem), pour permettre aux musulmans d'y prier en paix. Il leur restitua également le mont du Temple après avoir fait détruire les barrières séparant la Jérusalem juive de la

Jérusalem jordanienne, puis fait démolir les immeubles masquant le mur des Lamentations afin de restaurer le lien indéfectible unissant Israël à la vieille ville. Dayan fut aussi le promoteur du libre passage des hommes et des marchandises entre Israël et la Jordanie, et surtout du maintien des structures municipales arabes antérieures, ainsi que du minimum d'intervention et de présence israélienne dans les territoires occupés. Plus tard, lors des négociations bancaires entre Israël et la Jordanie relatives aux établissements situés dans les territoires occupés, il autorisa la mise en place de ponts provisoires entre les deux rives du Jourdain afin de faciliter la vie économique des Arabes des territoires.

Le général Dayan s'opposa cependant à la médiation Jarring[17] aussi longtemps que la présence des fusées soviétiques dans la zone du canal serait dangereuse pour la sécurité d'Israël. Son attitude changea grâce à une intervention couronnée de succès de Golda Meir auprès du président des États-Unis, Richard Nixon, qui consentit à livrer à Israël des armements sophistiqués et des avions Phantom, ce qui rééquilibrait les forces en présence. Dès le milieu des années 1970, Moshé Dayan, qui avait compris que les Égyptiens avaient besoin de récupérer leur honneur par une nouvelle guerre, quitte à ne pas gagner à condition de terminer la tête haute, essaya d'établir, sans en référer à Golda, des contacts avec le président Sadate, pour préparer les conditions d'un accord de paix.

Golda n'était pas insensible au charme de Dayan, à son magnétisme et à son aura de général victorieux ; par ailleurs, lorsqu'elle accordait sa confiance à quelqu'un, elle lui laissait ensuite les coudées franches dans l'exercice de ses fonctions. Ainsi, elle permit à son ministre de la Défense de mener la politique qu'il souhaitait dans les territoires, tout en exigeant d'être informée des mesures prises et des événements en cours. Contrairement à Golda, qui ne s'est jamais souciée du sort des Arabes de Palestine, Moshé Dayan avait sincèrement souhaité améliorer leurs conditions d'existence en leur permettant de venir travailler dans des villes israéliennes, mais avec l'obligation de repartir le soir dans les territoires. En bon colonialiste, il ne chercha jamais à leur offrir des droits particuliers, mais veilla cependant à ne pas trop les exploiter. D'une façon générale, son attitude bienveillante envers eux, le fait qu'il s'arrêtait pour les interroger sur divers sujets, qu'il ne cherchait pas systématiquement à les humilier ou à les ignorer explique leur

confiance mutuelle. Une rumeur prétend même que les Arabes des territoires faisaient appel à Dayan comme à un juge suprême en cas de désaccord entre eux, avec les administrations locales ou les autorités d'occupation, et aussi qu'il était le seul Israélien à pouvoir flâner en toute impunité dans les quartiers arabes où il s'arrêtait pour discuter avec les gens qu'il croisait. Au sein de son parti, en revanche, nombreux furent ceux qui contestèrent ses actions en faveur des Palestiniens, raison pour laquelle ils ne l'avaient pas laissé accéder au pouvoir. Pour les commentateurs israéliens, il est évident que si Golda Meir est devenue Premier ministre, c'est en grande partie pour que Dayan ne le soit pas.

Dayan ne lui en tint apparemment pas rigueur. Dans ses mémoires[18], il lui rend un hommage appuyé. Il reconnaît d'ailleurs qu'en dépit de leur ancien contentieux leur collaboration se passa sans nuages durant les cinq années où il fut son ministre de la Défense. Signe que leur entente n'était pas de pure convention, Golda lui renouvela sa confiance dans le bref gouvernement qu'elle forma au lendemain de la guerre du Kippour, allant jusqu'à dire qu'elle démissionnerait si la présence de Dayan était contestée. Cette fidélité toucha particulièrement l'intéressé qui, au départ, se méfiait d'elle et doutait surtout de ses capacités politiques et intellectuelles à assumer une telle fonction : « Je me demandais un peu, au début, comment nous pourrions travailler ensemble. Certes j'avais gardé un bon souvenir du temps où elle était aux Affaires étrangères et moi à l'Agriculture, nos deux ministères collaborant au programme d'aide aux pays sous-développés d'Afrique et d'Asie. Mais beaucoup de choses avaient changé depuis lors. Quand le parti l'avait désignée pour succéder à Eshkol, je m'étais abstenu. Je ne la considérais pas comme une personnalité capable d'ouvrir de nouvelles perspectives pour la direction de l'État et du parti. Cependant, aucun autre candidat n'avait la moindre chance de réunir le nombre de voix nécessaire, d'où mon abstention […]. » Dans son livre, Dayan confirme que ses doutes relatifs à la compétence de Golda et à la possibilité de s'entendre avec elle se dissipèrent rapidement : « Aucun vestige des affrontements passés n'encombrait le bureau entre nous. Non pas que nous les eussions oubliés, mais nous nous occupions l'un et l'autre du présent et nous pensions à l'avenir. Dans ses méthodes de travail elle était droite, directe et ne recourait pas aux échappatoires. Nos discussions s'achevaient toujours par une

décision ou un accord précis et non par de vagues formules ou des ajournements. Surtout elle n'était pas entourée de journalistes maison, ou de collaborateurs chargés des "fuites" révélant à la presse des détails aussi personnels qu'oiseux. Elle avait ses amis intimes, dont je n'étais pas, mais dans le domaine qui était le mien, celui de la Défense, rien ne nous séparait[19]. »

Cet hommage appuyé n'empêche pas Dayan de signaler la mauvaise opinion que les Américains avaient de Golda, qu'ils considérèrent d'emblée comme un « Premier ministre bouche-trou ». Ils espéraient en être débarrassés lors des nouvelles élections, prévues pour 1970, mais Golda fut réélue avec une confortable majorité. Malgré sa bonne image en Israël, son entêtement et sa mauvaise foi lors des négociations de paix avec l'Égypte finirent cependant par irriter une partie de la classe politique et de la presse américaines, comme Dayan le rapporte avec humour : « Elle était connue des dirigeants américains pour avoir une […] personnalité, rude et directe. Quand elle soulevait une question, on ne pouvait pas l'éluder. Il lui fallait une réponse : oui ou non, fût-ce du président des États-Unis. En cette occasion […] Washington aurait préféré avoir un autre interlocuteur, […] car le département d'État avait divers intérêts au Moyen-Orient et ne voulait pas heurter les Arabes afin de lever l'embargo sur le pétrole à destination des USA. […] Alors quand Golda a envisagé de faire une visite à Nixon pour discuter de livraisons d'armes supplémentaires [au moment de la guerre du Kippour], un journal américain a publié un article satirique disant : "Donnez-lui les armes qu'elle veut mais arrangez-vous pour qu'elle ne vienne pas à Washington[20] !" »

D'une guerre à l'autre

Lorsque Golda accède au pouvoir, le conflit avec l'Égypte qui, en octobre 1967, avait coulé un destroyer israélien l'*Eilat*, était loin d'être réglé, Tsahal ayant riposté en bombardant les raffineries de Suez. Cette opération permit cependant de rétablir un calme relatif avec l'Égypte durant presque huit mois. Le président Nasser, bien que pressé de prendre sa revanche pour effacer la cuisante défaite militaire des armées arabes lors de la guerre des Six Jours, préférait attendre jusqu'à ce que son pays soit réarmé par les Soviétiques. En

janvier 1969, l'Union soviétique ayant largement contribué au réarmement de l'Égypte, Nasser, afin de reprendre les territoires occupés par Israël dans le Sinaï, initia la « guerre d'usure » en attaquant les positions israéliennes concentrées sur la rive occidentale du canal de Suez.

En réalité, dès mars 1968, Israël avait été en butte à des attaques militaires sporadiques de la part de ses autres voisins (Syrie et Jordanie), bientôt suivies par une série d'attentats commis par des organisations terroristes palestiniennes visant à transposer la « guerre populaire de libération » dans les territoires conquis de Judée-Samarie. Au départ, les terroristes du Fatah, organisation dirigée par Yasser Arafat, bénéficièrent de la complicité de la population locale qui leur fournissait des cachettes et de la nourriture. Mais, au bout de quelque temps, les représailles impitoyables exercées par les forces de sécurité israéliennes sur les terroristes et leurs complices, en Égypte et en Jordanie, découragèrent les sympathisants de l'OLP. Nasser, qui au début s'était réjoui des performances du Fatah contre les troupes israéliennes et avait soutenu Yasser Arafat en lui distribuant des armes et des financements, cherchait désormais à se débarrasser de la gestion de la question palestinienne sur Arafat.

En septembre et octobre 1968, les Égyptiens bombardèrent sans répit la zone israélienne du canal de Suez, blessant de nombreux soldats israéliens. Tsahal répliqua par un raid en plein cœur du territoire égyptien, sabotant des ponts et des centrales électriques. Après ce raid, le calme se prolongea jusqu'au début de l'année 1969, que Nasser inaugura par des bombardements d'artillerie et des attaques aériennes au-dessus du canal de Suez. En plus de pertes considérables côté juif, ces attaques obligeaient Israël à maintenir d'importantes forces militaires dans cette zone. Toutefois, les ripostes contrôlées israéliennes se révélèrent infiniment plus désastreuses pour les Égyptiens que pour les Juifs, qui bombardaient sans relâche les villes égyptiennes situées sur la rive occidentale du canal, entraînant la migration de la population vers l'intérieur du pays. En répliquant de plus en plus fort aux frappes égyptiennes, Israël veillait cependant à ne pas étendre le conflit pour éviter toute intervention militaire des Soviétiques. À la suite des coups de boutoir israéliens, Nasser mit fin aux opérations militaires. Mais, dès mars 1969, grâce au financement consenti par de nombreux pays arabes, il se lança

dans la construction d'un réseau de défense qui permit la reprise des combats et marqua le véritable début de la guerre d'usure avec l'Égypte, qui allait se prolonger jusqu'en août 1970.

Le gouvernement israélien se montra très divisé sur l'ampleur à donner à ses interventions. Selon Abba Eban, certains autour d'Yitzhak Rabin défendaient une ligne dure consistant à s'enfoncer dans l'espace aérien égyptien pour bombarder Le Caire, afin de contraindre les Égyptiens à un cessez-le-feu et provoquer ainsi la chute de Nasser. Golda Meir, que plusieurs membres de l'entourage gouvernemental surnommaient le « Premier ministre de l'autosatisfaction », déclara publiquement au cours de la guerre d'usure : « Nous ne prendrons pas le deuil si Nasser est renversé. Je ne sais pas si son successeur sera mieux que lui, mais je ne pense pas qu'il puisse être pire[21]. » Le ministre des Affaires étrangères, Abba Eban, outré par les propos de Golda, s'empressa de rectifier dans la presse par des paroles nettement plus sobres : « Si le peuple égyptien vivait sous un régime différent, les chances de conclure la paix s'en verraient accrues[22]. »

Quant à Golda Meir, qui clamait partout « son amour de la paix », elle ne fit en réalité jamais rien pour y contribuer. Aux Israéliens qui protestaient contre les bombardements de l'aviation israélienne qui s'était aventurée à l'intérieur du territoire égyptien, elle se contenta de répondre : « C'est comme si l'on devait attendre que l'assassin ouvre la porte et entre pour avoir le droit de l'empêcher de tuer[23]. »

C'est au nom de cette morale de l'action préventive à outrance que, le 7 janvier 1970, des avions israéliens bombardèrent des bases militaires et des batteries de missiles dans la région du delta du Nil et à une vingtaine de kilomètres du Caire. Nasser s'envola alors en catastrophe vers Moscou pour solliciter l'aide militaire des Soviétiques, qui, en plus de fournir

aux Égyptiens du matériel de défense aérienne perfectionné, envoyèrent une armada de conseillers militaires pour leur en apprendre le maniement et entraîner les cadres de l'armée égyptienne. En février 1970, les Soviétiques se chargèrent même de la défense antiaérienne de l'Égypte en redéployant des batteries de missiles antiaériens, les précédentes ayant été détruites par les Israéliens en décembre 1969. Parallèlement, ils livrèrent des avions de combat à l'Égypte dont la flotte aérienne, à peine reconstituée, venait d'être à

nouveau partiellement détruite par les Israéliens.

D'évidence, les Russes espéraient que les Israéliens, las de compter leurs morts, se décideraient à faire pression sur leur gouvernement pour le convaincre d'abandonner ses positions défensives le long du canal de Suez et de la zone alentour. Mais Golda, pour qui cela aurait signifié un éventuel dénouement du conflit au désavantage d'Israël, refusa de céder, arguant qu'il s'agissait du seul moyen d'éviter la guerre totale à laquelle Nasser faisait inlassablement appel.

Vers avril 1970, Nasser se déclara prêt à accepter le plan Rogers[24] proposé par les États-Unis et demandant la fin des hostilités, moyennant le retrait israélien du territoire égyptien ; mais ce plan fut rejeté par Israël. Nasser, qui n'y était que modérément favorable, sous la pression de l'URSS qui craignait que le conflit du Moyen-Orient ne dégénère en une guerre avec les États-Unis, se montra finalement prêt à un cessez-le-feu de quatre-vingt-dix jours, sans restitution des territoires, proposition qui suscita l'accord d'Israël. Nasser profita néanmoins de l'accalmie pour déployer les missiles sol-air livrés par les Soviétiques dans la zone du canal de Suez. En mai 1970, juste avant le cessez-le-feu, Golda Meir se rendit aux États-Unis pour exposer la situation fragilisée d'Israël et plaider auprès du président Nixon la vente d'armements indispensables à la survie de l'État juif. Dans son livre, Golda, en évoquant les pertes

humaines subies par Israël, s'abstient soigneusement de signaler que les victimes et les dégâts matériels côté arabe étaient nettement supérieurs : « La guerre d'usure se poursuivit avec une férocité croissante jusqu'à l'été 1970. Non seulement l'Union soviétique se garda de faire pression sur Nasser pour qu'il mît fin à la violence et à la tuerie, mais elle dépêcha en Égypte des milliers d'instructeurs russes […] pour prêter une main secourable à la lutte contre nous […]. Ils espéraient que face à l'augmentation croissante de nos pertes, nous ne parviendrions pas à maintenir nos positions le long du canal et que, brisés d'esprit et de corps, nous accepterions finalement de nous retirer de la zone du canal en faisant notre deuil de la paix […]. Nous n'avons pas cédé […] parce que nous ne pouvions pas nous le permettre […]. Notre seul moyen d'éviter la guerre totale [proclamée jour et nuit par Nasser] était de frapper fort les installations militaires égyptiennes […] non seulement sur la

ligne du cessez-le-feu, mais au sein même de l'Égypte[25]. »

Après le cessez-le-feu provisoire avec l'Égypte (août 1970), Tsahal améliora sa première ligne de bastions protecteurs et entreprit la construction d'une seconde ligne protectrice et de nouvelles routes pour permettre à l'armée israélienne de se préparer au recommencement inévitable des hostilités.

Craignant que la reprise des conflits armés avec Israël ne débouche sur une guerre régionale, Nasser organisa en urgence, au Caire, le 27 septembre 1970, un sommet de la Ligue arabe visant à l'arrêt définitif des combats. Mais le lendemain, juste après avoir raccompagné le dernier chef arabe, il succomba à une crise cardiaque. Il fut aussitôt remplacé par un général faisant partie de son cercle rapproché, Anouar al-Sadate.

Malgré les responsabilités des deux protagonistes dans l'enlisement du conflit, le président Nixon consentit à livrer des avions de combat Phantom et les autres armements réclamés par Israël. Cela n'empêcha pas Golda de dénoncer l'attitude ambivalente de l'administration américaine envers son pays lors

de la guerre d'usure. Elle eut du mal à admettre les raisons incitant Nixon et le secrétaire d'État, William Rogers, à blâmer l'attitude d'Israël qui se refusait à accepter toute solution « imposée » par d'autres pour pacifier le Moyen-Orient. En effet, Rogers avait suggéré d'impliquer la France, la Grande-Bretagne, l'Union soviétique et les États-Unis dans l'élaboration d'un compromis équitable pour les Israéliens comme pour les Arabes, mais Golda s'y opposa d'emblée sous prétexte qu'il n'apportait pas de garanties suffisantes pour la sécurité d'Israël. Son argument se résumant à dire que « tout le monde était proarabe et que personne, à part les Américains, ne se souciait de la survie d'Israël[26] ». Elle estimait également que Rogers, pourtant plein de bonne volonté, ne comprenait rien aux causes profondes des guerres arabes contre Israël et pas davantage au fait que les paroles des dirigeants arabes et celles d'un Occidental policé n'avaient rien de commun : « Comme beaucoup d'autres gentlemen, il croit que les Arabes eux aussi sont des gentlemen[27]. »

Dès son retour, bien que très pessimiste quant à la durée de la trêve, Golda annonça triomphalement à la télévision le cessez-le-feu imminent entre

l'Égypte et Israël, nouvelle qui suscita presque le même enthousiasme que s'il s'était agi d'un véritable traité de paix. Le bilan humain et financier de cette guerre d'usure fut relativement limité pour les Israéliens, qui perdirent 260 soldats, mais nettement plus coûteux pour les Égyptiens, dont le nombre de morts civils et militaires se situait entre 2 882 et 4 000. Selon des sources israéliennes, en réalité, le nombre de victimes (morts, blessés et prisonniers) pour l'Égypte et la Syrie, avoisina plutôt les 15 000[28].

D'après l'historien Benny Morris, dont les propos sont confirmés par d'autres historiens israéliens, il est indubitable qu'entre décembre 1970 et 1971, Sadate s'est efforcé à maintes

reprises de parvenir à une conciliation avec le gouvernement de Golda Meir, qui a délibérément ignoré ces tentatives. La première initiative de Sadate émanait, semble-t-il, d'une proposition du ministre de la Défense, Moshé Dayan. Le 4 septembre 1970, après des contacts informels avec l'entourage du président égyptien, il aurait indiqué à Golda Meir qu'il était possible de conclure un accord provisoire avec l'Égypte à partir de la séparation de leurs forces respectives : les FDI se redéployant à une trentaine de kilomètres à l'est du canal, et l'Égypte rouvrant la voie navigable et reconstruisant sans plus tarder les villes situées le long du canal comme symbole de son engagement à la non-belligérance. Mais Golda et sa garde rapprochée accueillirent cette suggestion sans enthousiasme et n'y donnèrent pas suite.

Elle ne se montra guère plus intéressée lorsque, le 28 décembre 1970, dans une interview accordée au *New York Times*, Sadate évoqua explicitement « la possibilité de conclure la paix avec Israël, à condition que Jérusalem accepte de restituer chaque pouce de territoire arabe occupé en 1967 ». En janvier 1971, un général égyptien proche de Sadate laissa clairement entendre au chargé d'affaires américain au Caire que le président égyptien était disposé à signer un règlement partiel, fondé sur un retrait israélien d'environ 40 kilomètres, moyennant la réouverture du canal et la prolongation du cessez-le-feu jusqu'à la négociation des accords définitifs. L'historien Benny Morris rapporte que, le 4 février 1971, lors d'un discours devant le Parlement égyptien, Sadate « présenta ce qu'il appela une "initiative" de paix visant à obtenir le retrait israélien de la région du canal et à rouvrir le canal de Suez à

la navigation, assortie d'un cessez-le-feu. Il suggérait en outre de prolonger le cessez-le-feu de six mois, ceci en vue de parvenir enfin à la rédaction d'un accord de paix définitif[29] ». Le général Yitzhak Rabin, alors ambassadeur à Washington (et qui à l'époque ne passait

pas pour une colombe), recommanda de saisir la main tendue. Mais, une fois de plus, Golda Meir fit preuve d'intransigeance en refusant d'envisager un retrait du canal avant la signature d'un véritable traité de paix.

Quelque temps après les propositions de paix de Sadate publiées dans le *New York Times*, Golda Meir, de passage aux États-Unis, fut invitée dans une célèbre émission de télévision américaine, « Thirty Minutes », où on lui demanda de donner son avis sur les propositions de paix du président égyptien, qui avaient favorablement impressionné l'opinion publique américaine[30]. Les réponses de Golda, souvent à l'emporte-pièce, confirment à quel point elle était prisonnière d'une conviction bien arrêtée selon laquelle tout accord de paix avec un dirigeant arabe était voué à l'échec. Dans son esprit, les Arabes étaient tous des manipulateurs et des menteurs patentés, incapables de tenir une promesse. L'entretien révéla aussi son obstination à avoir toujours raison contre tous. En ce sens, on peut dire qu'elle porte une lourde responsabilité dans le déclenchement de la guerre du Kippour, conséquence de son intransigeance.

L'entretien, présenté ici presque *in extenso*, montre que la journaliste, miss Drew, malgré tous ses efforts, ne parvient à aucun moment à amener Golda à faire preuve de bonne foi et à considérer les choses sous un angle différent.

« Question : Existe-t-il une possibilité d'arrangement partiel avec les Égyptiens afin de permettre la réouverture du canal de Suez ?

Golda Meir : Je pense que la paix dépend uniquement de l'Égypte. Tout de suite après la guerre [des Six Jours], nous avions dit aux Égyptiens et à tous ceux qui voulaient nous écouter […] que nous étions préparés à l'ouverture du canal. Actuellement, nous demandons une seule chose : que la navigation soit autorisée pour des navires de toutes nationalités, y compris israéliens, mais l'Égypte n'est pas intéressée […]. Il y a quelque temps, quand Sadate a annoncé publiquement qu'il souhaitait rouvrir le canal, j'ai déclaré à la Knesset […] que même si sa déclaration contenait deux ou trois choses pas très claires, nous étions prêts à commencer des négociations pour clarifier les

conditions, etc. Or, nous recevons maintenant des déclarations différentes de l'Égypte. Selon certains ils seraient prêts à rouvrir le canal, mais d'autres prétendent le contraire. Dans les deux cas ce n'est pas très clair. Ils veulent en particulier que nous nous retirions de la rive du canal que nous occupons, mais alors cela signifie que les soldats égyptiens remplaceront les Israéliens et cela ne nous convient pas.

— Quelles seraient alors les exigences d'Israël pour se retirer du canal ?

— Il faut signer différentes conditions de paix, sinon ils se remettront à tirer sur nous dans les semaines suivantes. Nous voulons la paix à n'importe quel prix, mais les négociations ne doivent pas être menées sous la menace constante d'une reprise des tirs. Nous voulons l'assurance qu'il n'y aura plus de tirs. C'est la condition préalable absolue […].

— Faut-il en conclure que quelqu'un doit convaincre les Russes de s'en aller pour qu'Israël se déclare satisfait avec le plan de paix ?

— Bon, je ne sais pas si quelqu'un est capable de me dire dans quelles conditions les Russes s'en vont une fois qu'ils sont installés quelque part. Je pense que cela ne s'est jamais produit[31]. Dans tous les cas, j'espère que l'Égypte a gardé pour elle une petite part d'indépendance […]. Il n'y a pas de doute que si les Russes ont voix au chapitre, la situation de non-guerre et de non-paix, qui est idéale pour eux, va s'éterniser […] parce qu'ils savent, et que Sadate le sait également, qu'ils ne peuvent pas gagner. Et les Russes n'aimeraient pas assister à la défaite des Égyptiens. L'alternative, c'est que si les Égyptiens sont en situation de perdre, la Russie devra leur tendre la main et les aider à gagner ; mais ils n'aimeraient pas être contraints à le faire pour des considérations mondiales […]. Que Dieu me pardonne, mais s'il doit y avoir la paix, peut-être que certains Égyptiens oseront dire aux Russes : "Merci beaucoup. Vous étiez à nos côtés pendant la guerre, maintenant que nous sommes en paix nous n'avons plus besoin de vous."

— La nouvelle Fédération arabe constituée de la Syrie et de la Libye rend-elle les choses plus difficiles pour parvenir à des accords de paix ?

— Je ne pense pas que cela aura le moindre effet. L'Égypte se laissera les moyens de décider par elle-même. Mais la difficulté, c'est que quand l'Égypte parle d'un accord de paix, nous les entendons ensuite dire au Fatah : "Bien entendu, nous allons vous aider et vous soutenir." Ils nous diront ensuite : "Nous ne sommes pas seulement intéressés par le Sinaï, ce que nous

voulons, c’est que toute la terre arabe soit libérée, et donc Israël doit se retirer de toutes les terres arabes” […]. Bref, la première chose que nous devrons faire sera de nous retirer dans les frontières d’avant 1967. La prochaine étape sera d’exiger qu’on se replie sur les frontières de 1947 et ensuite que nous libérions toute la Palestine, la patrie des Arabes […]. Or, ce que nous voulons, c’est un accord de paix avec l’Égypte impliquant : plus d’agressions, que ce soit par des forces militaires ou paramilitaires, organisées ou pas. Rien de la sorte n’a été vraiment dit. Cependant, malgré tout cela, […] nous avons la volonté et même nous sommes impatients de négocier, et de faire de notre mieux pour parvenir à un accord de paix définitif.

— Mais un porte-parole de notre gouvernement dit que Sadate a mis cartes sur table par l’intermédiaire du Dr Jarring ; qu’il a exprimé clairement ses revendications et fait une proposition de paix en échange […], et que c’est maintenant au tour d’Israël de s’exprimer. Ils ont d’ailleurs manifesté leur désappointement parce qu’Israël n’a rien fait de semblable. Que répondez-vous à ce reproche ?

— Certaines personnes ignorent peut-être ce qui s’est réellement passé. Les gens du gouvernement savent que ce que Sadate a fait consistait à dire qu’il s’était préparé pour un accord de paix

avec Israël et avait rédigé une liste de points, mais à la fin il a dit : “Quand Israël s’engagera à se retirer aux frontières du 5 juin, alors, à ce moment seulement, nous serons prêts à négocier un accord de paix.” Que signifie le fait que Sadate nous demande un engagement préalable sans avoir négocié ? Il refuse de négocier la question des frontières, mais il nous dicte les frontières que nous devrions accepter. Nous avons bien sûr refusé de nous plier à cette condition, et nous ne lui avons pas demandé d’engagement préalable ; mais en dépit de cela nous avons notifié deux ou trois fois au Dr Jarring que nous ne nous engagerons d’aucune façon sans négociations, cela étant nous sommes prêts à continuer de négocier. Ce que nous avons entendu en dernier du Dr Jarring, c’est qu’il a transmis ce message aux Égyptiens et qu’il n’a pas reçu de réponse. Donc si quelqu’un doit répondre quelque chose, c’est aux Égyptiens de le faire.

— Madame le Premier ministre, vous avez dit que c’est à l’Égypte de décider si la paix est possible ou non. Mais le porte-parole de notre

département dit que le problème, c'est que l'Égypte a formulé des propositions dans les négociations Jarring et qu'Israël ne l'a pas fait. Que répondez-vous à cela ?

— Cette déclaration à propos de Sadate présentant des propositions au Dr Jarring n'est pas complète. S'il est exact qu'il se dit prêt à négocier un traité de paix, il a cependant mentionné d'autres points qui posent question. Mais la chose la plus importante, c'est qu'à la fin de cela il a dit : "Quand Israël s'engagera à retourner de l'autre côté des frontières de 1967, alors je serai décidé à négocier un traité de paix avec Israël." Ce qui signifie, comme je l'ai déjà dit, qu'il exige de nous une sorte de préengagement et qu'il nous dicte ses conditions […]. Nous n'acceptons pas cela. Mais en dépit de cela, nous avons répété au moins trois fois au Dr Jarring que, bien que nous n'envisagions pas de nous engager sans négociations préalables, nous sommes cependant disposés à tout négocier, y compris le tracé des frontières […].

— Quelles objections faites-vous à la suggestion du département d'État d'offrir une garantie internationale sur Charm el-Cheikh ?

— Ma première réaction instinctive c'est de dire qu'il n'y a rien de nouveau. Nous avions abouti à cela en 1957, et nous savons ce qui s'est passé en 1967. Ce n'est pas de l'histoire ancienne, mais une histoire que nous avons tous vécue, et pour Israël s'entendre demander de faire exactement la même chose que ce qui est arrivé en 1957, alors que nous avions reçu l'assurance des États-Unis, de la France et de l'Angleterre et d'autres puissances maritimes que cela garantirait la sécurité de navigation d'Israël. Bon, ça a marché pendant quelques années, mais quand le président Nasser a décidé que c'était terminé, les forces internationales étaient absentes […]. Donc cette fois-ci, je crains de dire qu'Israël n'acceptera pas de passer à nouveau par la même procédure.

— Si vous étiez à la place de M. Sadate, jusqu'à quel point pensez-vous qu'il peut faire des concessions sans provoquer son propre peuple, et l'inciter à faire la guerre pour récupérer leurs territoires ?

— Je pense que le dirigeant d'un pays doit avoir des compétences diverses. Mais la plus élémentaire est de s'adresser à son peuple en lui disant la vérité. Et la vérité, c'est que l'Égypte a essayé par trois fois de nous détruire dans le passé, quand nous étions bien plus faibles, par exemple en 1948, et qu'elle n'y est pas parvenue. Si j'étais lui, je préférerais dire au peuple égyptien :

“Écoutez, nous n’aimons pas Israël, nous aurions préféré qu’il ne soit pas là. Nous avons fait de notre mieux pour essayer de le détruire, mais nous avons échoué, même lorsque nous avions des alliés, et malgré l’aide des Russes. Regardez ce que cela nous a coûté, en souffrance, en retard de développement. Pas d’eau au Caire, ni d’électricité, ni d’écoles, ni de services de santé.” Et je dirais : “Maintenant, j’estime que la meilleure chose que nous puissions faire est d’accepter l’existence d’Israël, même si cela nous déplaît. Et donc nous allons nous rencontrer pour faire quelque chose de constructif pour nous-mêmes.” […] Et je dirais encore au peuple égyptien : “Les Israéliens ne feront pas la paix pour retourner sur leurs anciennes frontières. Après tout, […] nous sommes ceux qui ont attaqué Israël en 1967 […] et les choses ne se sont pas faites dans l’autre sens. C’est une tragédie pour les Égyptiens, j’en suis désolé, mais cela arrive à tous les peuples qui attaquent d’autres peuples et qui perdent.”

— Vous sentez-vous concernée parce que, à cause de cette tension permanente avec les Arabes, Israël est devenu un pays lourdement militarisé ?

— Ceci est absurde. Personne ne pense cela. Par chance, quand nous devons nous défendre, nous savons comment le faire. Mais nous haïssons la guerre. Nos soldats comme nos officiers détestent la guerre. Vous ne rencontrerez personne en Israël qui aime la guerre. Mais si nous n’étions pas en mesure de nous défendre, notre destin serait celui des Juifs d’Europe à une époque où nous étions incapables de nous défendre. Maintenant nous savons le faire et cela restera ainsi dans l’avenir. […] Mais notre véritable idéal est de vivre en paix avec nos voisins ; et nous rêvons maintenant, en dépit de tout, d’une véritable paix […]. Pas seulement d’une paix signée sur un morceau de papier. Mais d’une paix véritable avec des frontières qui ne seront pas comme des barricades entre les peuples, mais plutôt comme une ligne de connexion. Nous pouvons nous imaginer en train de traverser cette ligne de démarcation avec le cœur rempli de paix et de désir de coopération, et d’envisager ensemble divers projets de développement pour le bien de toute la région. Des milliers d’Israéliens sont allés en Afrique, en Asie et en Amérique latine pour partager notre expérience avec tous ces gens. »

Bref, Golda veut la paix, mais à ses propres conditions, c’est-à-dire sans lâcher du lest. Le plus choquant est peut-être son mépris à l’égard de Sadate lorsqu’elle préconise la manière humiliante avec laquelle il doit s’adresser à

son peuple.

Golda et les revendications palestiniennes

Israël en avait à peine terminé avec l'Égypte qu'il lui fallut résoudre la question des attentats palestiniens qui avaient considérablement augmenté au cours de l'année 1971 et exigé la mise

en place d'un important dispositif de sécurité le long de la bande de Gaza. Des forces de défense israéliennes renforcées étaient obligées de patrouiller jour et nuit dans cette zone ainsi qu'à proximité des camps de réfugiés. Des routes furent même aménagées pour accéder plus rapidement dans les camps où résidaient les terroristes. Ces diverses mesures facilitèrent l'éradication de la plupart des cellules terroristes dont les dirigeants furent tués, capturés ou prirent la fuite.

Pratiquement au même moment, le roi Hussein de Jordanie, excédé par les attentats terroristes commis à partir du territoire jordanien, décida d'expulser *manu militari* les combattants de l'OLP. Ceux-ci se réfugièrent en Syrie et dans des camps de réfugiés au Liban, sur la côte et à la périphérie de Beyrouth ainsi que dans des villages sur les pentes ouest du mont Hermon, à proximité de la frontière israélienne. Ces villages devinrent alors des bases pour des attaques terroristes accompagnées de tentatives d'intrusion en Israël par terre et par voie maritime, mais aussi pour des tirs réguliers de roquettes. Au début de l'année 1972, le nombre d'attentats à la frontière libanaise étant en nette augmentation, Israël posa un ultimatum au gouvernement libanais précisant que, s'il ne mettait pas fin aux attaques, Tsahal pénétrerait au Sud-Liban. Cette menace permit une trêve temporaire.

En février 1972, la trêve ayant pris fin, Tsahal répliqua par des raids, y compris des interventions aériennes ciblées en plein cœur du territoire libanais. Parallèlement, les Israéliens achevèrent la construction d'une route menant vers une zone dite du « Fatahland », pour en déloger les terroristes palestiniens contraints d'établir leurs bases en pleine nature, ce qui diminua le nombre d'attaques terroristes.

En septembre 1972, en réponse à une escalade de violences à la frontière syrienne, Tsahal lança une vaste opération pour détruire les points de

concentration des bases terroristes au Sud-Liban et, en février 1973, sur des bases situées près de Tripoli ; en avril, ils bombardèrent les installations et les logements des dirigeants terroristes dans la périphérie de Beyrouth. Les

terroristes palestiniens opérèrent alors à partir de la Syrie avec le soutien de l'armée syrienne. La Syrie autorisa en outre les organisations terroristes abritées sur son sol à fomenter des incursions en territoire israélien pour y poser des mines, tendre des embuscades, attaquer des véhicules civils et militaires. Tsahal répliqua par des bombardements, des tirs d'artillerie, de tank, et des tirs aériens par hélicoptère en s'aventurant jusqu'au nord de Damas, causant des pertes considérables parmi l'armée et la population syrienne. Pendant cette même période, les terroristes de l'OLP revendiquèrent environ trois cents attentats.

En 1971, un traité de paix séparé avait été proposé à Israël par l'Égypte et la Jordanie, moyennent le retrait des troupes israéliennes, mais le gouvernement de Golda Meir, une fois de plus, fit la sourde oreille. Cette même année, les organisations terroristes palestiniennes, désireuses de sensibiliser le monde à la légitimité de leurs revendications pour un État palestinien, étendirent leur champ d'action au-delà des frontières israéliennes afin de mieux frapper les opinions publiques occidentales. Ils s'en prirent alors aux compagnies aériennes israéliennes et à celles appartenant à des pays alliés à Israël. En 1970, un vol Zurich-Tel Aviv de la Swiss Air explosa après avoir décollé de Zurich ; bilan : quarante-sept passagers tués, dont treize Israéliens.

L'année 1972 fut marquée par des attentats commis par des terroristes palestiniens hors d'Israël, y compris contre des cibles non israéliennes et même non juives. En plus de détournements d'avions et d'attentats dans les aéroports, les terroristes envoyèrent des lettres piégées en Israël, assassinèrent des civils, souvent avec la participation de terroristes étrangers. Parmi ceux qui ont eu le plus grand retentissement, citons le détournement, le 8 mai 1972, par les membres de Septembre noir, d'un vol Vienne-Tel Aviv de la compagnie belge Sabena ; le massacre de l'aéroport de Lod, le 30 mai 1972, par trois membres de l'Armée rouge japonaise ralliée à l'OLP ; bilan : vingt-six tués et quatre-vingts blessés. Mais l'attentat qui frappa le plus les opinions publiques se déroula en septembre 1972, lors des jeux Olympiques de

Munich, où onze athlètes israéliens furent massacrés par Septembre noir.

Après chaque attentat commis à l'étranger, Golda donna l'ordre aux services secrets israéliens de tenter l'impossible pour retrouver les terroristes et les exécuter sans autre forme de procès. Israël s'employa également à déjouer les attentats terroristes à l'étranger en renforçant la protection des installations dans les aéroports, les avions, les institutions israéliennes à l'étranger, et en traquant et en éliminant les terroristes soupçonnés d'avoir commis des attentats ou sur le point d'en commettre. Golda se montra impitoyable envers les terroristes tout comme envers les Palestiniens, dont elle persistera à nier l'existence en tant que peuple, et en se désintéressant du sort des Arabes des territoires.

Ainsi, dans un entretien accordé au magazine des soldats israéliens, *Be Manacheh*[32], à la question du journaliste qui lui demandait son avis sur l'idée d'un État palestinien, Golda répondit sur un ton sarcastique : « En premier lieu, nous parlons d'une entité palestinienne. En second lieu, nous partons du principe que cette entité voudrait cohabiter avec nous […]. Mais avant tout, clarifions les termes. Qu'est-ce que l'entité palestinienne ? Est-ce quelque chose de séparé de la Jordanie et des Palestiniens de Jordanie ? Quand sont-ils devenus un peuple ? Peut-être qu'autour de cette table certaines personnes ne le sont pas, mais moi je suis palestinienne […]. C'est pourquoi je dis que le concept d'identité palestinienne a surgi récemment […]. Le combat des pères fondateurs fut de dire qu'il y a deux mille ans nous étions déjà un peuple alors que les autres nations n'existaient pas. »

En tenant ce raisonnement, Golda Meir cherchait manifestement à démontrer que les Palestiniens, supposés être arrivés il y a tout juste cent cinquante ans, étaient en réalité des intrus, en d'autres termes que leur prétendue légitimité à revendiquer un État palestinien était dénuée de tout fondement : « *De mon point de vue, les Palestiniens ne sont pas un peuple*[33]. De 1921 à 1948 je possédais un passeport palestinien comme unique passeport. Je savais aussi qu'en Palestine, il y avait des Arabes et des Juifs qui tous étaient palestiniens. La Cisjordanie n'a jamais été donnée officiellement et légalement à Abdallah qui, par un clair matin, l'a annexée […] et a déclaré qu'elle lui appartenait. Seuls deux pays ont reconnu cette annexion, l'Angleterre et le Pakistan. Pourquoi les Palestiniens ont-ils accepté cette annexion qui s'est faite sans soulèvement, sans poudre à canon

et même sans violence ? Pourquoi ont-ils participé aux élections en Jordanie ? Pourquoi sont-ils devenus députés et ministres dans le gouvernement jordanien ? Que s'est-il passé ? Pourquoi se sont-ils réveillés en tant qu'entité palestinienne seulement après la guerre des Six Jours ? Qu'est-ce qui différencie (ou qu'ont en commun) un Palestinien de Naplouse et un Palestinien d'Amman ? La langue ? La religion ? La culture ? Pourquoi se considèrent-ils ici comme un peuple palestinien, et là-bas comme un peuple jordanien ? Bref, que signifie le terme entité palestinienne[34] ? »

Et, avec une ironie cinglante et une certaine mauvaise foi, elle ajouta : « La majorité de la population jordanienne était autrefois palestinienne. Une partie des Arabes palestiniens sont restés au pays, et ils ont reçu la citoyenneté israélienne et ceux qui sont partis sont devenus citoyens jordaniens. Une autre partie, du fait que l'Égypte ne leur a pas donné le droit d'entrer, ne se sont pas vu accorder un droit de citoyenneté et sont donc restés palestiniens […]. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi les Arabes qui ont quitté leur pays d'origine et ont reçu la nationalité jordanienne se sont soudain proclamés palestiniens. S'ils se soulèvent un jour et décident d'appeler la Jordanie Palestine, ce n'est pas mon affaire : je ne m'y opposerai pas et je ne leur déclarerai pas la guerre à cause de cela. Mais s'ils s'avisent de vouloir changer le nom de l'État d'Israël en Palestine, je m'y opposerai fermement. »

Golda se moque ensuite d'Arafat, qui se présente sous l'apparence d'un démocrate et parle avec émotion du melting-pot que doit devenir Israël, mais qui, en s'adressant aux Arabes, évoque le retour des Juifs dans leur pays d'origine : « La chose la plus libérale que j'aie entendue dans la bouche d'Arafat, soi-disant un grand démocrate, c'est qu'Israël doit devenir un pays démocratique dans lequel cohabiteraient des Arabes, des Juifs et des Chrétiens. J'éprouve des doutes et je me demande si, dans ce cas de figure, les Juifs seront tous autorisés à rester. J'ai lu quelque part qu'Arafat avait déclaré être prêt à recommander au gouvernement irakien de récupérer tous les Juifs originaires d'Irak. Un ministre des Affaires étrangères d'Irak récemment décédé m'a dit autrefois, du haut de la tribune de l'ONU : "Golda Meir, retournez donc à Milwaukee." Je ne sais pas si Milwaukee me recevra et pas davantage si l'Irak et la Libye recevront les Juifs venus de ces pays, mais bien avant qu'Arafat renvoie les Juifs dans leur pays d'origine, il sera

devenu un démocrate et ici régnera la coexistence ! »

Dans son livre, elle considère que la création d'un État palestinien est une notion totalement utopique que rien ne justifie. Pas question en conséquence de restituer la moindre parcelle de terre susceptible de donner naissance audit État. Golda gardait en permanence en tête l'idée d'un État juif qui, dans quelques années, aurait annexé l'entière Palestine : « Entre la Méditerranée et les frontières de l'Irak, dans ce qui était jadis la Palestine, il y a désormais deux pays, l'un juif, l'autre arabe, sans place possible pour un troisième. Les Palestiniens doivent chercher la solution de leurs problèmes avec la Jordanie. Mais un "État palestinien", entre celle-ci et nous, ne pourrait devenir qu'une base à partir de laquelle il serait encore plus commode d'assaillir et de détruire Israël[35]. »

Cette dernière remarque illustre parfaitement sa vision définitive des relations entre Israël et les Arabes, à savoir que, quoi qu'il arrive, Israël continuera à vivre dans une forteresse assiégée, et que toutes les propositions de paix du côté arabe ne changeront rien à sa vision des choses. Elle avait beau souhaiter, en paroles, ardemment la paix et s'imaginer le jour béni où Juifs et Arabes sympathiseraient des deux côtés des rives du Jourdain, elle n'a en réalité jamais cru à la viabilité de ce rêve. À aucun moment elle ne fut prête à renoncer à l'idée d'une terre d'Israël calquée sur la Palestine biblique, non parce qu'elle était une adepte du « Grand Israël », qu'elle critiquait à l'occasion, ou qu'elle plaidait pour conserver les territoires au nom de raisons religieuses et historiques, mais parce qu'elle rêvait d'un endroit assez vaste pour y rassembler un jour toute la Diaspora et voir la nation juive fructifier de génération en génération. Golda était par ailleurs intimement persuadée que la restitution des territoires n'apporterait pas la paix à cause de l'hostilité viscérale et irréductible des États arabes et de leurs dirigeants à la présence d'un État juif au milieu du monde arabe. Elle s'est persuadée au fil du temps que, quelles que fussent les concessions consenties par les Juifs, elles ne seraient jamais suffisantes pour satisfaire les exigences arabes et apporter la paix.

Après la guerre des Six Jours, qui avait conféré aux Israéliens un sentiment d'invincibilité, Golda, préjugeant qu'il en serait ainsi encore longtemps, restait intimement convaincue qu'Israël ne pouvait survivre que derrière des barrières protectrices et grâce au glaive dressé en permanence pour arrêter et

détruire ses ennemis.

D'une certaine façon, peu lui importait qu'en Europe et en Amérique l'entêtement d'Israël à refuser de restituer les territoires ait des conséquences désastreuses en termes d'image ; que les opinions publiques internationales se montrent scandalisées par le sort fait au million d'Arabes des territoires. Elle avait beau s'être longtemps consacrée à tisser des liens privilégiés avec le continent africain, elle parut presque indifférente lorsque les pays membres de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) rompirent leurs relations diplomatiques avec Israël à la suite de la guerre des Six Jours et de son refus de prendre en compte la question palestinienne.

L'attitude d'Israël à l'égard des Arabes des territoires avait particulièrement choqué le pape Paul VI qui, à la demande d'Abba Eban, reçu en audience officielle, accepta, en janvier 1973, d'accorder une audience privée au Premier ministre d'Israël. Vraisemblablement avec l'intention d'intercéder auprès d'elle en faveur des Palestiniens des territoires. Si l'on se fie au témoignage de Golda, le pape, passé les politesses d'usage, lui déclara avoir du mal à comprendre pourquoi les Juifs, connus pour avoir souffert plus que tout autre peuple, et qui en souvenir de ce passé douloureux auraient dû se montrer capables de faire preuve de charité envers d'autres peuples en détresse, se conduisaient avec une telle brutalité avec les Arabes des territoires. Dans son livre, Golda rappelle que cette remarque l'avait autant irritée qu'indignée. Oubliant d'être intimidée par la solennité du lieu et le respect dû à son interlocuteur, elle se permit de contester frontalement les accusations du saint Père sans songer à recourir à des circonvolutions diplomatiques : « C'est le genre de propos que je ne peux pas supporter, d'autant que c'était faux que nous ayons maltraité les Arabes vivant dans les territoires sous notre administration. La peine de mort n'existe pas en Israël. Au maximum nous avons jeté des terroristes en prison et nous avons fait sauter les maisons des Arabes qui abritaient des terroristes […]. Et parfois, quand nous n'avions pas le choix, nous sommes allés jusqu'à expulser des Arabes ayant ouvertement incité au terrorisme. » Pour contester ces accusations injustes et plonger le pape dans l'embarras, Golda, sous le coup de la colère, lui répondit : « Votre Sainteté, savez-vous quel est mon souvenir le plus lointain ? C'est l'attente d'un pogrom à Kiev. Et à propos de brutalité, notre peuple sait à quoi s'en tenir. Et quant à la charité, il l'a réellement apprise lorsque les nazis les entraînaient vers la chambre à gaz. » Le pape

n’ayant pas répliqué, Golda avait ajouté : « Alors je lui ai expliqué très respectueusement mais très fermement que maintenant que nous avions notre État, c’en était fini à jamais pour nous d’être à la merci des autres[36]. »

Un exercice du pouvoir de plus en plus controversé

Cette fermeté, dont elle se vantait en toutes circonstances et avec n’importe quel interlocuteur, fût-ce le pape ou le président des États-Unis, avait beaucoup à voir avec son autoritarisme qui commençait à inquiéter certains Israéliens, au même titre que sa tendance manifeste à exercer le pouvoir d’une manière solitaire. En réalité, celle dont le peuple appréciait la simplicité, les manières directes et l’allure rassurante cachait sous son aspect débonnaire une personnalité dépourvue de souplesse intellectuelle et d’ouverture d’esprit, dotée en outre d’une volonté de fer, partie intégrante de son obstination qui, parfois, n’était rien d’autre qu’un entêtement d’enfant butée. Ces caractéristiques la rendaient sourde, sauf rares exceptions, à toutes les suggestions venues de l’extérieur. Si, pour le principe, elle organisait des tours de table pour recueillir l’avis des membres du cabinet ou de ses conseillers, nombre de ses collaborateurs se plaignaient que, d’une part, elle était incapable de prendre de la hauteur par rapport à certaines questions ; d’autre part, qu’elle n’écoutait personne à part Israël Galili et Lou Kadar, à la rigueur Moshé Dayan, dont la personnalité l’impressionnait plus que celles des autres généraux.

Sans doute avait-elle beaucoup changé depuis sa consécration au poste de Premier ministre et certains de ses traits de caractère les moins sympathiques s’étaient-ils accentués, et d’autres, tout à son honneur jusque-là, s’étaient-ils estompés avec l’exercice du pouvoir. Cela explique qu’elle se permettait désormais de faire des choses qu’elle s’interdisait auparavant, par exemple s’afficher en public avec Lou Boyar. Yossi Goldstein signale qu’elle avait même organisé, à l’occasion de l’anniversaire de son amie, une grande fête à Revivim.

C’est pourquoi, à partir du milieu de l’année 1970, il semble que son comportement cessa progressivement de faire l’unanimité, et que le nombre de ceux qui s’inquiétaient de sa capacité à gouverner et à négocier la paix fut en constante augmentation, comme l’illustre ce florilège d’articles parus entre

1970 et 1971 dans la presse israélienne, tant de gauche que de droite. L'entretien qu'elle accorda, en avril 1970, en pleine guerre d'usure, au quotidien de centre droit *Yediot Aharonot* à propos des négociations inabouties avec les Arabes, est révélateur des critiques suscitées par son entêtement légendaire. Au journaliste qui lui demandait si elle accepterait de rencontrer le président Nasser, Golda répondit : « Si Nasser ne pose pas comme conditions à la rencontre le retrait de nos troupes aux frontières de 1967, alors j'accepterai de le rencontrer. »

Son interlocuteur lui fit alors remarquer que certains spécialistes militaires prédisaient un avenir particulièrement sombre à Israël, allant jusqu'à comparer l'État hébreu à la Prusse et à pronostiquer que sa politique au Moyen-Orient n'était pas viable à long terme et sa politique étrangère guère plus judicieuse[37].

Le ton péremptoire et arrogant avec lequel Golda répond à des questions remettant en cause sa manière de conduire la politique étrangère israélienne, son intransigeance dans la gestion du conflit israélo-arabe et son inhumanité envers le problème palestinien montrent à quel point elle était non seulement certaine d'avoir raison en tout et contre tous, mais d'une certaine façon dépourvue d'empathie, mis à part pour ses coreligionnaires. À quel point aussi elle se révèle imperméable aux critiques même si celles-ci concernent l'avenir compromis d'Israël et la dégradation de son image dans le monde. Comme si le fait d'être assurée du soutien inconditionnel de la communauté juive américaine, et à une moindre échelle de celle du gouvernement américain, la dispensait de se soucier de l'opinion des autres nations. Ses références constantes au passé victimaire du peuple juif et à l'invincibilité d'Israël l'exonèrent en quelque sorte des reproches susceptibles d'être adressés à sa ligne politique et à l'État dont elle se veut l'incarnation depuis qu'elle est devenue sa représentante officielle.

« C'est possible que notre politique étrangère soit limitée. […] (Mais) Je ne sais pas si la Prusse s'est trouvée dans une situation analogue à la nôtre ou si son existence était menacée en permanence. […] On essaie tout le temps de nous attaquer pour nous empêcher d'exister mais *la bonne chose dans tout ça, c'est que l'on nous attaque mais que nous gagnons à tous les coups* […]. Notre situation de guerres successives ne nous a pas permis de connaître une paix véritable. […] Quelle est celle de nos frontières qui est restée en paix ?

Je ne vois pas ce que l'on attend de nous lorsqu'on nous demande de définir une "vision à long terme" alors […] que sur le court terme on veut nous anéantir[38]. »

Un article paru dans le quotidien de gauche *Haaretz* du 24 juillet 1970 montre que l'exercice solitaire du pouvoir de Golda Meir était loin de faire l'unanimité dans certains milieux, même si la population, dans sa grande majorité, continuait à l'aduler et à lui faire confiance, comme s'en étonne le journaliste : « Golda est aujourd'hui au sommet de sa popularité, la rue l'adore ainsi que ses collaborateurs ailleurs que dans la coalition gouvernementale. Deux ans auparavant, seulement 5 % des personnes interrogées dans un sondage souhaitaient que la vieille et énervante retraitée de Ramat Aviv arrive à la tête du gouvernement mais aujourd'hui, elle est devenue une espèce de Dieu-mère de la nation. […] Pourtant, son entêtement politique éveille une inquiétude profonde parmi les modérés au sein du système et en dehors, car elle […] donne l'impression de vouloir agir sans tenir compte de l'avis de ses collaborateurs. […]. Elle a tellement confiance dans son jugement que cela énerve l'intelligentsia universitaire qui tend naturellement à regarder l'autre face du jeu politique et de la morale. Golda, en revanche, qui est convaincue d'avoir raison contre tous, impose sa volonté systématiquement. […] Elle déclare que les Palestiniens ne sont pas un peuple et que si vous pensez le contraire, vous avez tort et donc la discussion est close. […]. » Le journaliste souligne un autre fait inquiétant bien qu'encore marginal : « Depuis que Golda dirige l'État, il s'est produit un événement grave qui ne s'était jamais produit avec ses prédécesseurs : une sorte de mouvement de contestation qui se manifeste chez des jeunes gens non affiliés à des partis politiques et qui, dès leur enrôlement dans l'armée, mettent en doute sa sincérité et sa capacité à mener à bien des négociations pour une paix éventuelle. […]. Le même sentiment de méfiance grandit parmi les intellectuels et les créateurs alors que le peuple dans son ensemble continue à l'idolâtrer : sur le plan de l'opinion publique […] Cette vieille grand-mère courage est plébiscitée par 75 % de la population. »

En comparant ensuite Golda à ses prédécesseurs, le journaliste se sent obligé de reconnaître que, malgré ses limites, dénoncées par l'intelligentsia, un peu plus timidement par la gauche du Parti travailliste, et avec plus de virulence par la coalition des partis de droite, le Gahal[39], « une grande partie

de l'opinion publique, est béate d'admiration devant son courage, son abnégation et son dévouement sans faille à la nation ». Ainsi, en comparaison de Ben Gourion qui, « parce qu'il avait imposé sa volonté au pays et à son parti, fut parfois accusé de tyrannie et d'omnipotence, et de Levi Eshkol qui, malgré ses qualités et sa modération dans ses relations avec le monde arabe, n'était guère aimé car il manquait de charisme, contrairement à celle qui lui avait succédé : Golda Meir est très populaire dans la rue, un peu moins dans son gouvernement où on dit qu'elle impose ses directives d'une manière autoritaire qui n'est pas sans rappeler Ben Gourion, mais sans que cela transparaisse encore au-dehors ou nuise à son image publique. Le public continue à apprécier sa force de caractère et sa fermeté, même si elle prend des décisions jugées contestables. La confiance qu'on lui porte vient de ce que pour les Israéliens elle incarne d'une façon exceptionnelle un exemple de discipline personnelle et d'amour patriotique incomparable. »

Le journaliste de *Haaretz* conclut son article en affirmant que, d'une certaine façon : « Les Arabes, sans le vouloir, aident Golda dans son entreprise de séduction et de réassurance de l'opinion publique israélienne. Leur agressivité et leur velléité de faire la guerre à Israël, ainsi que la crainte d'un conflit violent avec les Soviétiques, permettent à Golda de créer l'entente au sein du gouvernement[40]. » Informé des derniers remaniements au sein du gouvernement et de la tendance de plus en manifeste du Premier ministre à se livrer à l'exercice solitaire du pouvoir, le journaliste, avant de refermer son magnétophone, avait eu l'aplomb de lui demander comment elle prenait ses décisions :

— Avez-vous besoin de beaucoup de conseils avant de prendre vos décisions ? Nous avons entendu dire que vous avez réduit les effectifs du cabinet du Premier ministre. On dit aussi que vous tenez des conciliabules informels avec certains ministres.

— J'ai en effet réduit les effectifs de mes conseillers, mais cela ne se sent pas. Il y a dans mon cabinet des amis avec qui je travaille et il me semble que nos discussions sont régulières. Cela étant je reconnais que, selon les sujets, je m'entretiens alternativement, et en privé, avec tel ou tel ministre. J'apprécie de discuter de façon informelle avec mes collaborateurs et d'écouter leurs conseils. Je ne les suis pas toujours mais j'apprécie de les entendre.

— Madame Meir, les gens qui apprécient votre personnalité…

— Il y en a selon vous ? coupe aussitôt Golda Meir avec ironie.

— Il y en a beaucoup, acquiesce le journaliste, mais il n'y a pas que ça. Il y en a qui pensent que vous êtes une femme très ferme dans certaines situations. Pensez-vous que cette opinion est fondée ?

— Réfléchissez et dites-moi s'il existe des gens assez objectifs pour évaluer leur propre personne et ses caractéristiques. Moi-même, comme tout le monde, je ne suis sûrement pas objective. Qu'est-ce que la fermeté ou être ferme ? Si une personne a une conviction et s'y tient, est-ce de la fermeté ? Et si oui, est-ce une qualité ou un défaut ? Et si quelqu'un a une conviction mais se laisse influencer, comment l'expliquer et que faut-il en penser ?

— Est-ce que le fait d'être la seule femme du gouvernement vous crée des difficultés dans l'exercice de votre fonction de Premier ministre ?

— Non, pas du tout. J'ai derrière moi une longue carrière dans la vie publique. J'ai participé à plusieurs gouvernements où j'étais la seule femme. Je ne m'en flatte pas particulièrement. Je suis sûre qu'il y a deux ou trois femmes dans ce pays qui, sans aucun doute, seraient capables de siéger à la table du gouvernement auquel elles pourraient beaucoup apporter. Je n'ai jamais attendu qu'on s'adresse à moi d'une manière spéciale parce que j'étais une femme. Quand j'étais ministre des Affaires étrangères, j'étais la seule femme de l'Assemblée des Nations unies à prendre la parole, mais je suis certaine qu'aucun de ces messieurs n'a changé de politique parce que j'étais une femme ; j'espère juste que cela n'a causé aucun dégât collatéral. Je veux être une égale parmi les égaux, et je veux qu'au cours d'un débat on accepte mes idées ou pas, et qu'on s'adresse à moi comme à un être humain. »

En réalité, en son for intérieur, Golda ne croyait sans doute pas que d'autres femmes auraient pu être à sa place, ou possédaient les compétences nécessaires pour devenir ministre, ou alors elle redoutait qu'elles lui fassent de l'ombre tôt ou tard. Sinon comment expliquer qu'elle n'ait jamais fait appel dans son gouvernement, à part Lou Kadar, à aucune de celles appartenant au Parti travailliste et qui s'étaient distinguées par leurs

compétences ? Serait-ce la confirmation de sa perception quelque peu ambiguë de son identité féminine ou d'un caractère particulièrement ombrageux qui ne s'épanouissait que dans un environnement masculin ?

À divers titres, Golda ne se considérait pas comme pareille aux autres femmes ; d'autant qu'elle exerçait manifestement un rapport de domination sur la plupart d'entre elles. Même si son amitié pour Lou Kadar était sincère et qu'elle lui était devenue indispensable, l'ancien ambassadeur Yoël Sher, qui les voyait souvent ensemble et les connaissait très bien, m'a rapporté que Golda traitait parfois Lou comme une « suivante, une employée en qui on a toute confiance, mais avec laquelle on n'est pas dans un rapport d'égalité. Dans le cas contraire, elle ne se serait pas permis de la réveiller en pleine nuit pour lui demander de venir séance tenante simplement parce qu'elle avait une insomnie. Autrement dit, Golda, tout en aimant sincèrement Lou, la traitait parfois comme une esclave corvéable à merci. Je ne sais pas si c'est à cause de tous les médicaments qu'elle absorbait ou de sa tabagie, mais toujours est-il que Golda, qui était constamment malade et ne dormait pratiquement pas ou très peu, se permettait de convoquer Lou en pleine nuit pour un oui ou pour un non ».

C'est sans doute son rapport complexe à sa propre féminité qui a toujours poussé Golda à réfuter une quelconque spécificité afférente à son sexe, y compris dans sa manière de faire de la politique. N'oublions pas que, par sa naissance, Golda ne s'est jamais considérée comme appartenant exclusivement au sexe féminin, raison pour laquelle elle revendiquait systématiquement le statut neutre d'être humain. Dans sa langue maternelle, le yiddish, le terme *mensch* transcende en effet la notion de genre. Son insistance à se définir comme un être humain est très significative de son identité paradoxale et de sa difficulté à se situer. Accessoirement, cela lui permet aussi d'occulter le fait d'avoir bénéficié, à ses débuts, de sérieuses protections masculines, comme la plupart des femmes carriéristes de sa génération qui, quels que soient leurs talents, ne pouvaient réussir autrement dans une société régie par les hommes. D'une

certaine façon, elle nie ainsi sa part féminine, la féminité étant pour elle, qu'elle l'admette ou non, une marque d'infériorité qu'elle a dépassée. Ainsi, même si elle dit que d'autres femmes, « trois ou quatre », soit une extrême minorité, seraient capables d'accéder à des postes politiques importants, elle n'en a jamais trouvé une seule digne de siéger comme ministre dans son cabinet.

Selon Yossi Goldstein, l'exercice du pouvoir a incontestablement renforcé les tendances autoritaires de Golda et son sentiment de supériorité. C'est comme si son accession au sommet de l'État avait eu raison de sa modestie d'antan et de son sens de la camaraderie. Comme si l'admiration et le soutien inconditionnel de la communauté juive américaine suffisaient à la rassurer. D'autant que, cette année-là, le président Nixon offrit en son honneur une soirée de gala à la Maison Blanche, où sa sœur Clara, son fils Menahem et son épouse furent conviés. Et aussi parce que, lors d'un séjour à New York, alors qu'elle assistait incognito à une représentation à l'opéra avec Lou Kadar, le public, l'ayant reconnue à l'entracte, l'avait gratifiée d'une *standing ovation* digne d'une star internationale. Dès lors, que lui importaient les critiques des modérés, parmi lesquels de nombreux professeurs d'université, des scientifiques et des intellectuels de renommée internationale qui contestaient sa politique vis-à-vis des Arabes des territoires[41] ? Aux critiques de personnalités de premier plan telles que le théologien Yeshayahou Leibowitz ou les écrivains Amos Oz et Yizhar Smilansky, qui mettaient en garde contre les effets pervers de l'occupation, Golda Meir répondit par un commentaire indigné prononcé lors d'une réunion du Mapaï et diffusé dans la presse : « Tout mon être se révolte contre Oz, contre Smilansky, contre les professeurs et les intellectuels qui ont abordé la question morale [à propos de la colonisation]. Pour moi, la moralité suprême est que le peuple juif a le droit d'exister. Il n'y a pas de moralité si celle-là n'en est pas[42]. »

Elle ne prit pas davantage en compte la perte de crédit d'Israël dans le monde. À la suite de la guerre des Six Jours, la France cessa en effet de vendre des armes à Israël après que le général de Gaulle eut catalogué les Israéliens de « peuple d'élite, sûr de lui et dominateur ». Le chancelier Kreisky, menacé par les terroristes palestiniens si l'Autriche continuait à autoriser les transfuges juifs d'Union soviétique à transiter sur son sol, leur ferma les portes de son pays. Malgré les supplications de Golda qui, quatre jours avant la guerre du Kippour, s'était rendue spécialement à Vienne pour l'attendrir, le chancelier autrichien, à qui elle ne manqua pas de rappeler son origine juive, se montra inflexible et la reçut très mal. Par la suite, Golda se plaignit qu'il avait tardé à la prier de s'asseoir et ne lui avait même pas offert un verre d'eau. Bruno Kreisky, à qui l'on rapporta les doléances de Golda, répliqua qu'il lui avait proposé un petit-déjeuner, mais qu'elle avait refusé !

Sans doute est-ce par dépit qu'elle se prit soudain d'amitié pour le président roumain Ceausescu, « un si bel homme » lui aussi, dont elle dessine un portrait dithyrambique dans son autobiographie. Le dictateur roumain, qui, si l'on en croit Golda, se montrait bienveillant avec la communauté juive, lui proposa d'organiser une rencontre avec Sadate qui, malheureusement, resta sans suite ! Dans son livre, Golda raconte que l'adjoint au ministre des Affaires étrangères de Roumanie était venu tout spécialement en Israël pour rapporter que Ceausescu, en visite en Égypte, s'était entretenu avec le président Sadate, lequel lui avait déclaré être prêt à négocier avec les Israéliens. Ceausescu invita alors Golda à Bucarest pour lui faire part de vive voix du contenu de ses échanges avec le président égyptien à propos d'Israël ; il se proposa même de servir d'intermédiaire entre les deux parties pour des négociations ultérieures. L'affaire n'ayant pas eu de suite, Golda en fit porter la responsabilité sur Sadate.

Pour elle, il ne faisait aucun doute que le cynique manipulateur à l'origine de cette proposition fallacieuse ne pouvait être que l'Arabe : « Je n'ai plus jamais eu de nouvelles, ni la moindre suite […]. Je pense que ce que Sadate a raconté ne rimait à rien, et je soupçonne que c'est la raison pour laquelle on n'a plus eu de nouvelles de Ceausescu, qui n'osait pas avouer que Sadate s'était joué de lui[43] ! »

1. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

2. Tous deux avaient de chauds partisans mais aussi des adversaires résolus, Allon parce qu'il se situait trop à gauche, et Dayan parce qu'il était connu pour avoir un caractère imprévisible et défendre une politique d'ouverture envers les Arabes des territoires,

3. Menahem Meir, *My Mother…*, *op. cit.*

4. Chana, la sœur aînée de Golda, qui souffrait depuis quelques années de la maladie d'Alzheimer, ne pouvait être consultée comme cela avait été le cas autrefois.

5. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

6. Entretien avec l'auteur, Tel Aviv, 22 juin 2014.

7. Entretien avec l'auteur, Tel Aviv, 22 juin 2014.

8. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

9. *Die Welt*, 9 mai 1970.

10. Cigarettes israéliennes très fortes et sans filtre.

11. Amnon Kapeliouk, *Israël, la Fin des mythes*, Albin Michel, 1975.

12. Cité par Yossi Goldstein dans un article intitulé « Israel's prime ministers and the Arabs : Levi Eshkol, Golda Meir and Itzhak Rabin », *Israel Affairs*, vol. 17, n° 2, 2011, Routledge.

13. Les Grecs de Smyrne furent transférés à Salonique et les Turcs de Salonique et d'autres villes ou îles grecques renvoyés en Turquie.

14. Cité par Yossi Goldstein dans le même article.

15. Citations de Yossi Goldstein dans la biographie de Golda Meir.

16. Moshé Dayan, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*

17. La mission Jarring fait référence aux efforts entrepris par le diplomate Gunnar Jarring, nommé par le Conseil de sécurité des Nations unies après la guerre des Six Jours, pour parvenir à un règlement pacifique du conflit entre Israël et ses voisins arabes (Égypte, Jordanie et Liban, sauf la Syrie). Les solutions préconisées par Jarring pour la signature d'un traité de paix furent soumises aux gouvernements israélien et égyptien en février 1971, qui les refusèrent. En 1973, après la guerre du Kippour, sous la pression énergique d'Henry Kissinger et du président américain Nixon, le traité remanié fut accepté par Israël, qui consentit enfin, sous certaines conditions, à restituer le Sinaï à l'Égypte.

18. Moshé Dayan, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*

19. *Ibid.*

20. Moshé Dayan, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*

21. Cité par Yossi Goldstein, *op. cit.*

22. Benny Morris, *Victimes…*, *op. cit.*

23. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

24. Le plan Rogers, du nom du diplomate l'ayant proposé, a succédé à la résolution Jarring et visait à définir les conditions du cessez-le-feu.

25. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*

28. Chiffres donnés par Yossi Goldstein.

29. Cette clause, négociée par les États-Unis en août 1970, était censée expirer le 5 février 1971, soit le lendemain de la proposition de Sadate.

30. « Thirty Minutes », WETA TV Channel, mardi 21 avril 1971 à 8 h 30 ; vendredi 26 avril à 7 h 30. Archives de l'État, Jérusalem, dossier 2993/2/P. Traduction D. Frischer.

31. Sadate a commencé dès le milieu de l'année 1972 à renvoyer des conseillers militaires russes.

32. 6 mai 1970. *Be Manacheh*, qui signifie littéralement le « journal des soldats d'Israël », n'était pas l'organe officiel de Tsahal, d'où sa liberté de ton.

33. C'est moi qui souligne. Traduction de Julien Bellaïche.

34. Archives de l'État d'Israël, Jérusalem, Dossier 970.6/5.

35. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

36. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.* Cette rencontre n'a guère dû faciliter la reconnaissance d'Israël par le Saint-Siège, qui n'a eu lieu qu'en décembre 1993.

37. La Prusse, sous le règne de Frédéric-Guillaume I^{er} et de son fils Frédéric II, était devenue un État militariste qui suscitait l'effroi des autres principautés allemandes et de ses voisins.

38. *Yediot Aharonot*, 20 avril 1970. Traduction de Julien Bellaïche. Archives de l'État d'Israël, Jérusalem, dossier 2993/2/P. C'est moi qui souligne.

39. En août 1970, les quatre ministres du Gahal s'étaient opposés au cessez-le-feu, craignant qu'Israël ne restitue les territoires sans avoir signé un traité de paix. Golda ayant refusé de céder à leur méthode d'intimidation, ils avaient démissionné en bloc. Si, pour une fois, elle n'avait pas fait preuve de réalisme, cela aurait pu avoir des conséquences désastreuses sur les relations d'Israël avec les États-

Unis, partie prenante dans les négociations pour parvenir à un cessez-le-feu, comme ils l'avaient été lors de la résolution 242 du Conseil de sécurité des Nations unies, votée le 22 novembre 1967.

40. *Haaretz*, 24 juillet 1970. Traduction de Julien Bellaïche. Archives de l'État d'Israël, Jérusalem, dossier 2993/2/P.

41. Le *Jerusalem Post* du dimanche 30 janvier 1972 consacra une page entière à la polémique qui agitait le monde universitaire à propos du refus de Golda Meir de se plier au plan Rogers et de négocier avec l'Égypte malgré la bonne volonté de Sadate à faire la paix et à reconnaître l'existence d'Israël. L'article précisait que certains membres du cabinet contestaient la politique de Golda Meir et son refus d'intégrer les Arabes des territoires.

42. Cité par Benny Morris, *Victimes…*, *op. cit.*

43. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

15
Fin d’une illusion, déclin d’une icône[1]

Au cours de l’année 1973, Golda Meir se plaignit souvent d’être épuisée nerveusement et en mauvaise forme physique, sans doute à la suite du réveil de son cancer ou d’un zona[2] qui, en plus de la faire atrocement souffrir, la fatiguait énormément. Évoquant la période située entre le printemps et l’été 1973, Golda, peu accoutumée à se plaindre de sa santé ou à faire allusion à son âge, confesse dans ses mémoires qu’elle se sentait souvent à bout de forces : « Pendant cette période, il y eut des jours où je me laissais tomber sur mon lit à 2 heures du matin en me disant que c’était une folie, à soixante-quinze ans, de faire plus d’heures de travail que jamais et de continuer à voyager à ce rythme frénétique tant en Israël qu’à l’étranger […]. Mais il n’y avait qu’une manière d’être Premier ministre : c’était de parler aux gens qui voulaient un entretien et d’écouter ceux qui avaient quelque chose à me dire. » Durant les mois qui précédèrent la guerre du Kippour, Golda se consacra à l’accueil des Juifs d’Union soviétique qui émigraient en masse en Israël. Il y eut aussi de nombreuses réunions avec les dirigeants du parti, avec les délégations de Juifs orientaux venus se plaindre de leur situation précaire, ces Black Panthers à propos de qui elle avait un jour déclaré « qu’ils n’étaient pas gentils » sous prétexte qu’ils protestaient devant ses bureaux d’être les laissés-pour-compte de la société israélienne ; à ceux-là s’ajoutaient les nombreux visiteurs étrangers désireux de s’entretenir avec elle ou simplement de l’entrevoir. Parfois, comme une collégienne avide d’un peu de liberté et qui séchait l’école, elle s’esquivait dans la journée pour s’offrir un moment de détente : « Le jour où il n’y avait pas de déjeuner officiel, il m’arrivait de me faire conduire à la maison sur le coup de 2 heures, avec Lou, et de manger rapidement chez moi avant de retourner au bureau. » Sans doute est-ce pour fuir ce rythme infernal qu’elle appréciait de gagner son bureau de Tel Aviv

dès le jeudi midi afin de passer le week-end dans sa maison de Ramat Aviv auprès de ses proches. Elle pouvait ainsi vaquer à ses occupations ménagères et préparer le dîner et le déjeuner du shabbat où étaient conviés la famille de Menahem et ses amis de passage, parfois aussi certains membres du gouvernement avec qui elle entretenait des relations amicales depuis longtemps.

La guerre du Kippour, qui éclata le 6 octobre 1973 en début d'après-midi, allait porter un sévère coup à la confiance démesurée d'Israël en son invincibilité militaire et en celle des services secrets israéliens réputés jusque-là les meilleurs du monde, comme à l'aura de Golda Meir, contrainte, peu après, de mettre un point final à sa carrière politique, tant à cause de l'âge que du désaveu d'une partie de la population. Et ce même si elle fit preuve d'un sang-froid exemplaire et d'un courage admirable dès les premiers jours de la guerre. Quand, autour d'elle, les militaires de l'état-major paraissaient effondrés et parfois à deux doigts du suicide, elle fut en effet l'une des rares à résister à la panique générale. Par la suite, cela n'empêcha pas une partie non négligeable de l'opinion publique, de la classe intellectuelle et du monde politique d'accuser son intransigeance à l'égard de l'Égypte d'être à l'origine de la guerre et de la tenir responsable des milliers de victimes et des dommages collatéraux qui allaient meurtrir le pays et, d'une certaine façon, bouleverser la société israélienne en favorisant l'accession au pouvoir de la droite.

Prémices à une guerre annoncée

Moshé Dayan avait conscience que les Arabes essaieraient tôt ou tard de prendre leur revanche pour laver l'humiliation des trois guerres précédentes, en particulier celle de 1967 qui, en plus de les humilier, les avait spoliés de territoires dont ils ne se résignaient pas à faire le deuil. Leur désir d'en découdre avait encore été aiguisé par les multiples rejets, par le gouvernement de Golda Meir, des propositions de paix parrainées par les Nations unies et les États-Unis – un refus signifiant qu'Israël n'avait nullement l'intention de restituer les territoires occupés. La seule alternative qui s'offrait désormais aux Arabes pour laver leur honneur et récupérer les terres volées passait par le recours aux armes. Le général Dayan, très au fait

de la mentalité arabe, avait compris qu'en cas de guerre peu leur importait une victoire incontestable. Ils souhaitaient administrer un sévère coup de semonce à l'ennemi et ébranler suffisamment son sentiment d'invincibilité pour le contraindre à s'asseoir à la table des négociations, si possible sous l'égide des Nations unies. Le 14 mai 1973, Moshé Dayan exposa son point de vue relatif à l'évolution prévisible des événements devant l'état-major et les chefs des FDI en précisant que, même si les Égyptiens doutaient de leur capacité à vaincre Tsahal, ils partaient du principe que les pressions internationales obligeraient les Israéliens à se retirer des territoires.

Entre mai et août 1973, des observateurs militaires israéliens postés aux frontières signalèrent des mouvements de troupes inhabituels en Égypte et en Syrie. Le ministre de la Défense les jugea suffisamment inquiétants pour ordonner le rappel des réservistes. Cette fausse alerte coûta très cher à Israël, si bien que, lorsque vers début octobre il fut à nouveau question de mouvements de troupes suspects, personne au gouvernement ne voulut admettre qu'il s'agissait de préparatifs militaires en vue d'une guerre contre Israël. Moshé Dayan, craignant de se laisser duper une seconde fois en préparant le pays à une attaque imminente, refusa de prendre ces signes au sérieux et s'opposa au rappel des réservistes.

Début octobre, d'autres indices auraient dû alerter le ministre de la Défense, l'état-major, le cabinet et les services secrets israéliens. Par exemple, le départ inexpliqué du Caire et de Damas, les 4 et 5 octobre, des derniers conseillers soviétiques et de leur famille, ainsi que des navires soviétiques ancrés dans les ports méditerranéens. Un autre signal survenu juste avant aurait dû tout particulièrement inquiéter Golda. Le soir du 25 septembre, le roi Hussein de Jordanie, qu'elle avait rencontré à plusieurs reprises depuis sa prise de fonctions en 1969, demanda qu'un hélicoptère de l'armée israélienne vienne le chercher à Amman pour lui permettre de s'entretenir, à titre confidentiel, avec Golda Meir. Lors de ce rendez-vous secret, il l'informa que plusieurs éléments suggéraient que l'armée syrienne se préparait à la guerre. Golda Meir lui demanda alors si, selon lui, la Syrie se lancerait seule dans l'aventure ou si elle formerait une coalition avec l'Égypte. Le roi répondit que la Syrie n'entreprendrait rien toute seule, mais Golda, peut-être fatiguée ou submergée d'informations contradictoires, n'accorda pas à celle-ci l'importance qu'elle méritait, et s'abstint de poser d'autres questions au roi. Elle se contenta de transmettre l'information à

Moshé Dayan, qui demanda au service de renseignements militaires de vérifier leur validité. Comme Golda n'avait pas de vision politique et gouvernait au jour le jour, en se forgeant une opinion à partir de sa redoutable intuition et de ce que disaient ses plus proches conseillers, en particulier Israël Galili, il lui suffisait que ce dernier minimise ou sous-estime l'intérêt d'une information pour qu'elle s'en désintéresse aussitôt.

Comble de malchance, un officier supérieur du Mossad appela Golda peu après pour la rassurer. Rassérénée, elle s'envola pour Strasbourg afin d'assister à une réunion du Conseil de l'Europe. À peine arrivée, elle reçut un appel d'Israël Galili l'avertissant que des observateurs postés à divers endroits stratégiques signalaient d'inquiétants mouvements de troupes, tant du côté égyptien que syrien. Peu après, des spécialistes dédramatisèrent l'information sous prétexte que, selon toute vraisemblance, il s'agissait de manœuvres de routine et qu'il n'y avait donc pas lieu de s'inquiéter. Peu rassurée, Golda promit d'avancer son retour en précisant qu'elle ferait halte à Vienne pour y rencontrer le chancelier Kreisky à propos de son interdiction[3] de laisser désormais les Juifs soviétiques transiter par l'Autriche. Le jour de son retour, le mercredi 4 octobre, Golda Meir gagna directement son bureau de Tel Aviv où se tint une réunion de crise avec le ministre de la Défense, Moshé Dayan, le vice-Premier ministre, Yigal Allon, le ministre sans portefeuille Israël Galili, le chef d'état-major David Elazar, dit Dado, le général Zeira, responsable des services secrets et de recherche au bureau des renseignements militaires, et son adjoint, le général de brigade Arieh Shalev. Ces messieurs devaient faire le point sur la situation et décider, si la menace paraissait sérieuse, de procéder sans tarder au rappel des réservistes. Plus intrigués que préoccupés par cette accumulation de signes difficiles à décrypter, la majorité des participants estimèrent que la situation n'avait rien d'alarmant et que, jusqu'à nouvel ordre, aucune mesure particulière ne s'imposait. Le reste de la réunion fut donc consacré au rapport de Golda sur les séances du Conseil de l'Europe et à sa rencontre, ô combien décevante, avec le chancelier Kreisky. Au moment de clore la séance, Ariah Shalev résuma le sentiment général en déclarant que la perspective d'une guerre égypto-syrienne lui paraissait hautement improbable dans l'immédiat et la majorité l'approuva[4] !

Un autre élément aurait cependant dû alerter les services de

renseignements israéliens : le 5 octobre, l'annonce de la fermeture soudaine et incompréhensible de l'aéroport du Caire et la suppression des vols en partance, au même titre que l'interdiction d'atterrir à toutes les compagnies ; autrement dit, l'annulation des vols en partance d'aéroports internationaux à destination de la capitale égyptienne. Chose plus curieuse, tout rentra dans l'ordre au bout de quelques heures, sans qu'aucune explication ait été donnée. Encore plus grave : deux messages parvenus la veille et émanant d'un agent israélien résidant à l'étranger, et en contact avec un informateur égyptien ultrasecret, réputé pour le sérieux de ses informations, confirmaient que la guerre allait éclater dans les jours prochains ; mais cette nouvelle pourtant capitale laissa de marbre le chef des renseignements militaires, le général Zeira, et son adjoint, le général Shalev. Les journaux des 4 et 5 octobre lui emboîtèrent le pas en assurant à leurs lecteurs que Yom Kippour, qui débutait le lendemain à la tombée de la nuit, se déroulerait dans le plus grand calme. Les journaux précisaient qu'aucun signe de guerre n'était visible à l'horizon. Ils expliquaient que les pays arabes, qui avaient à diverses reprises douloureusement expérimenté la suprématie militaire d'Israël, « redoutaient, avec raison », de se lancer dans une guerre qui se terminerait immanquablement par leur déroute.

Pourtant, l'avant-veille du déclenchement des hostilités, Golda se sentit étrangement inquiète, comme si le pays courait un grand danger. Tous ceux qui la connaissaient bien et savaient qu'elle écoutait l'avis de ses conseillers jusqu'au moment où une remarque provoquait chez elle un déclic, et qu'elle décidait d'abord en fonction de son intuition plutôt qu'après avoir longuement analysé la situation, auraient dû prendre son pressentiment plus au sérieux. Mais il n'en fut rien. Bizarrement, pour une fois, Golda elle-même trouva des raisons logiques pour ne pas écouter son instinct de survie puisque, en l'occurrence, il s'agissait bien d'une menace mortelle pour Israël. Au cours de la nuit, incapable de trouver le sommeil, elle se raisonna en se répétant que sa crainte irrationnelle n'était que l'expression d'une angoisse récurrente sans fondement. Comme la plupart des gens qui, dans leur enfance, ont vécu sous l'emprise d'une menace permanente (dans son cas le bruit des sabots des Cosaques, annonciateur de pogroms), Golda avait développé un sixième sens pour pressentir le danger et s'en préserver. Or, dans le cas présent, malgré son appréhension, elle s'efforça de se montrer rationnelle, sans pourtant réussir à se rassurer : « Comment se pouvait-il que

je continuasse à avoir si peur de voir éclater la guerre, alors que le chef d'état-major en fonction et deux anciens chefs d'état-major, Dayan et Haïm Bar-Lev, [l'actuel ministre du Commerce et de l'Industrie], et les responsables des services de renseignements paraissaient si loin de cela ? Ces hommes n'étaient pas de simples soldats ; c'étaient tous des généraux de grande expérience […] qui avaient conduit d'autres hommes à des victoires spectaculaires, qui chacun avait un passé militaire remarquable. Et quant à nos services de renseignements, ils passaient pour les meilleurs du monde. En outre, les sources d'information étrangères avec lesquelles nous étions en rapport constant étaient entièrement d'accord avec l'appréciation de nos experts. Alors, pourquoi fallait-il que je me sentisse toujours si mal à mon aise ? Peut-être étais-je en train de me monter la tête[5] ? »

Mais le 5 octobre, le même agent des services secrets extérieurs confirma les craintes de Golda en annonçant par téléphone au chef des renseignements qu'il venait de s'entretenir à nouveau avec son meilleur informateur (sans doute Marwan, le gendre de Nasser), qui lui avait assuré que la guerre éclaterait le lendemain à 18 heures, pratiquement au moment même où débutait le Grand Pardon. Prévenue aussitôt, Golda organisa dès le lendemain à l'aube une réunion de crise avec les mêmes collaborateurs, plus Shimon Peres et deux autres ministres. Si Golda Meir et le général Elazar se montrèrent d'emblée convaincus de la gravité de la situation, ce fut loin d'être le cas pour Moshé Dayan et la plupart des autres participants. Ainsi, quand le chef d'état-major David Elazar préconisa deux mesures urgentes : *primo*, effectuer un raid préventif sur les sites SAM (lance-missiles air/mer) et les aérodromes syriens ; *secundo*, rappeler immédiatement les deux cent mille réservistes, – mesure exigeant quarante-huit à soixante-douze heures –, Golda se plia aux arguments de Moshé Dayan. Ce dernier craignait en effet que les Arabes, informés de cette décision, avancent l'heure de l'attaque – quitte à prétendre ensuite avoir agi à titre préventif. Golda se rangea d'emblée à son avis, de peur que les Américains ne pénalisent Israël en refusant de lui livrer des armes, s'il s'avisait d'attaquer le premier comme lors de la guerre des Six Jours. L'attaque dite « préventive » d'Israël avait en effet suscité la réprobation des Américains et de nombreux pays occidentaux. Elle donna donc son accord à la directive préconisée par Moshé Dayan de ne mobiliser que deux divisions, soit environ cinquante mille hommes.

Bien qu'elle fût la seule à avoir pressenti l'ampleur du danger et à considérer le départ précipité des Soviétiques comme un signe anormal, et à être intimement convaincue qu'Elazar avait raison de vouloir lancer un raid aérien préventif, sans doute parce qu'elle était l'unique femme dans un aréopage de militaires bardés de médailles et d'hommes pour la plupart en âge d'être ses fils, Golda, d'habitude si prompte à décider et si certaine d'avoir raison contre tous, n'osa pas s'opposer à une majorité masculine. Tenaillée par l'angoisse, elle convoqua une ultime réunion d'urgence le vendredi midi dans son bureau ; n'y assista qu'une partie du cabinet, plusieurs ministres étant déjà partis la veille dans leur kibboutz, et les religieux qui demeuraient à Jérusalem refusant de se déplacer à quelques heures de Yom Kippour. « Une fois de plus nous entendîmes tous les rapports, y compris celui concernant le départ précipité – et toujours aussi inexplicable pour moi – des familles russes de Syrie et d'Égypte. Une fois de plus personne ne parut alarmé », se souvint Golda, la seule avec Elazar à soupçonner que le départ des Russes présageait quelque chose de grave. Au cours de la réunion, elle ne put s'empêcher de dire qu'elle éprouvait le sentiment terrible d'avoir vécu une situation analogue en 1967, lorsque Israël avait été accusé de masser des troupes contre la Syrie. En conséquence, bien que le règlement voulût que le rappel des réservistes n'intervienne que sur décision du cabinet, sur la suggestion de Galili, elle édicta une résolution spécifiant qu'en cas d'urgence le Premier ministre et le ministre de la Défense pourraient décider de rappeler les réservistes sans en référer au cabinet. Une trentaine de minutes ou quelques heures plus tard, selon les sources, son pressentiment l'emporta sur les décisions prises précédemment et elle se rangea à l'avis d'Elazar en appelant à la mobilisation générale.

Elle téléphona ensuite au ministre des Affaires étrangères, Abba Eban, alors à Washington, pour lui demander d'appeler immédiatement Henry Kissinger afin qu'il prévienne d'urgence le président Nixon pour l'informer de la situation périlleuse d'Israël, et en le priant d'intervenir auprès des Soviétiques pour qu'ils dissuadent les Égyptiens et les Syriens d'attaquer. Il était alors 6 heures à New York et 13 heures au Proche-Orient, soit soixante minutes avant le déclenchement des opérations. Kissinger vérifia aussitôt l'exactitude de ces informations auprès des services spéciaux américains, qui confirmèrent la concentration de troupes sur les deux fronts, et la préparation d'une agression massive contre Israël. Il demanda alors au président Nixon

d’appeler le ministre égyptien des Affaires étrangères pour qu’il intervienne auprès de son gouvernement afin de dissuader les militaires égyptiens de lancer leur attaque ; il lui demanda également de prévenir les Soviétiques pour que, de leur côté, ils fassent pression sur les pays belligérants. Mais il était déjà trop tard. La décision de Golda Meir de rappeler immédiatement les réservistes (mais avec environ cinq heures de retard, déterminant pour la suite des opérations) ne fut contestée par personne. Ce fait est confirmé par Moshé Dayan, dont l’aveuglement prolongé suscita ensuite de nombreuses critiques et sa disgrâce auprès de l’opinion publique. Dans ses mémoires, s’il a plutôt tendance à minimiser ses propres erreurs de jugement, en revanche, il loue le courage dont fit preuve sa vieille ennemie tout au long de cette terrible épreuve, ce qui ne l’empêche pas, au passage, de souligner avec ironie ses limites intellectuelles : « Aucun de ceux qui connaissent Mme Golda Meir n’aura été étonné par ses décisions. C’est une femme courageuse, tenace et décidée. Le Seigneur lui a également accordé la bénédiction de voir le monde en noir d’encre et blanc de neige, sans la complication des demi-teintes. S’il y avait risque de guerre, alors il fallait y répondre par une mobilisation massive. Si l’aide des États-Unis devait être demandée, alors il fallait leur apporter la preuve irréfutable que ce n’était pas nous qui déclarions la guerre – même si cela excluait toute action préventive et nous handicapait pour la campagne[6]. »

L’« odeur du sang »

La guerre, qui éclata simultanément à 14 heures – et non à 18 heures comme prévu – du côté de l’armée égyptienne dans la zone du Sinaï et du côté syrien dans celle du Golan, traumatisa profondément (et durablement) la société israélienne. Pour la première fois, la petite nation de trois millions d’âmes prenait véritablement conscience de son isolement dans le monde arabe, et de la précarité de son existence dans un environnement si hostile. Dayan s’envola aussitôt pour inspecter les zones des combats, évaluer l’avancée des troupes ennemies et l’étendue des dégâts. À son retour, il déclara sur un ton catastrophé devant les ministres en état de choc : « Les Arabes se battent mieux qu’avant […] et ils ne s’arrêteront pas », façon de dire qu’une attaque préventive n’aurait pas été dissuasive. À son tour, Golda déclara sur un ton dramatique : « Ils ont senti l’odeur du sang[7]. »

Dès les premiers jours de la guerre, et malgré l'angoisse qui la tenaillait en permanence, Golda fit preuve d'un sang-froid et d'un courage exceptionnels, bien que la victoire israélienne, pour une fois, fût loin de se présenter sous les meilleurs auspices. Selon certains proches, elle puisait sa résistance hors norme dans la vingtaine de tasses de café qu'elle ingurgitait chaque jour ainsi que dans l'augmentation de sa consommation de tabac passée de soixante à quatre-vingt-dix cigarettes. Une performance physique et mentale surprenante pour une femme de cet âge, dont la résistance suscitait l'admiration de son entourage, et en particulier de Moshé Dayan, venu lui rendre compte de l'état calamiteux des combats et du moral des troupes, à un moment où tension et désespoir culminaient au gouvernement : « Je la rencontrai à 7 h 20. J'étais bien sûr qu'elle n'avait pas eu un moment de sommeil – je n'en dirais pas autant du café et des cigarettes – pourtant je n'aurais pu imaginer oreille plus attentive, esprit plus ouvert, cœur plus vaillant […]. Voilà bien des années que je connais Golda et je l'ai vue plus d'une fois les larmes aux yeux. Mais pas pendant la guerre. » L'humeur de Moshé Dayan, en revanche, alternait entre moments de profonde dépression et d'exaltation excessive, où il remettait soudain en cause tous les plans décidés par l'état-major, jusqu'à se substituer au général Elazar, un comportement qui suscita de nombreuses interrogations sur sa résistance psychologique et ses compétences militaires.

Dans les premiers jours du conflit, une angoisse paralysante s'était emparée des plus hauts dignitaires de l'État. Cependant, celui qui paraissait le plus atteint fut incontestablement Moshé Dayan, qui, dans ses mémoires, se disculpe en jouant les incompris : « Golda Meir et les autres ministres furent très choqués car j'ai dit que je ne croyais pas à la possibilité de rejeter, pour le moment, les Égyptiens de l'autre côté du canal et que le chef d'état-major avait dit le contraire le matin même au gouvernement. […] Il ressortait clairement de l'interrogatoire qu'ils me firent subir après mes remarques réalistes que, pour eux, le hic n'était pas notre situation militaire actuelle, mais mon caractère personnel. J'avais perdu confiance et mes estimations étaient inexactes, trop pessimistes[8]. »

Plus tard, en référence au rapport catastrophique du ministre de la Défense revenu d'une visite d'inspection sur les deux fronts, Golda déclara : « Je n'oublierai jamais ce jour [dimanche 7 octobre], quand j'ai écouté les prédictions les plus pessimistes que j'aie jamais entendues. » Ce même jour,

selon Meron Medzini qui collaborait alors au cabinet, l'assistante personnelle et l'éminence grise de Golda, Lou Kadar, lui aurait confié que le matin même, en l'entendant sortir de sa chambre plus tôt qu'à l'accoutumée, elle s'était levée aussitôt pour découvrir une Golda, méconnaissable : « J'ai vu que son visage était, je ne sais pas si c'est décomposé, mais d'une couleur grise ou de la même couleur que le costume kaki qu'elle avait mis ce jour-là et que je détestais […]. Je ne lui ai rien demandé car j'ai compris qu'elle ne voulait pas que je parle. Elle s'est contentée de me dire, en énonçant les mots très lentement : "Dayan parle de reddition" ; je l'ai regardée avec surprise car je n'avais jamais entendu le mot reddition en hébreu ! » Meron Medzini ajoute que Lou Kadar lui aurait confié s'être rendue immédiatement chez un ami médecin pour le supplier de lui donner des cachets pour se suicider. Rien ne laisse soupçonner que Golda avait elle aussi songé au suicide. Même si l'idée l'a effleurée un bref instant, le suicide était si éloigné de sa nature rebelle et combative qu'elle l'a vite rejeté et s'est reprise pour galvaniser ses troupes sans jamais fléchir, jusqu'au bout.

Ce n'est qu'au bout de trois ou quatre jours de confusion, après d'importantes pertes en vies humaines et en matériels, que l'état-major prit véritablement la mesure de l'étendue du désastre et de leur mauvaise appréciation de la situation. Leur suffisance les avait conduits à sous-estimer leurs adversaires, tant égyptiens que syriens, qui se battaient infiniment mieux qu'auparavant. Les généraux israéliens comprirent aussi qu'ils avaient à tort surestimé la capacité des blindés israéliens et que leur stratégie, naguère si payante, n'était plus adaptée au contexte de cette nouvelle guerre. Bref, qu'ils ne viendraient pas à bout rapidement des armées ennemies comme lors de la guerre des Six Jours. En quelques jours, l'armée israélienne perdit plusieurs centaines d'hommes, plus de cinq cents chars et, plus grave encore, environ un sixième de sa force aérienne. Un bilan dramatique que Golda Meir et Moshé Dayan, lors de leur premier discours à la télévision, s'empressèrent de dissimuler soigneusement à la population. Quelques jours plus tard, lors d'une autre communication télévisée, Dayan se montra si défaitiste que Golda décida de lui interdire dorénavant de s'exprimer en public !

Quant à la direction politique du pays, traumatisée par le déclenchement d'une guerre à laquelle, malgré tous les avertissements, elle avait refusé de croire, elle mit très longtemps à se remettre de son aveuglement. Dayan, qui passait alternativement par des phases d'optimisme et de pessimisme, fut

contraint d'abandonner à d'autres militaires les choix tactiques qui allaient conduire Israël à une victoire mitigée après dix-huit jours de rudes combats. Golda Meir, en revanche, se montra aussi ferme qu'un roc pendant toute la durée de la guerre. Même si elle avait tremblé d'inquiétude aux pires moments, jamais elle ne douta un seul instant de la victoire de Tsahal ; sa foi dans la combativité du peuple juif et sa capacité à survivre à la pire adversité était inébranlable, sans doute au regard du passé d'Israël tant de fois menacé de destruction : « Car ce peuple, seul parmi les nations, est toujours parvenu à survivre aux pires catastrophes tout au long de l'histoire. » Le samedi 7 octobre, après la fin de Kippour, pour redonner confiance au peuple, elle se permit de faire de sérieuses entorses à la vérité en déclarant dans un discours à la télévision qu'Israël était préparé à l'attaque et qu'elle était certaine de la victoire ; elle qualifia aussi l'offensive arabe d'« acte de folie qu'Israël avait tout fait pour éviter[9] ».

Néanmoins, le premier jour de la guerre, lors d'une réunion gouvernementale à laquelle participaient aussi les membres de l'état-major, elle ne put s'empêcher de rappeler avec amertume que le cabinet, à l'unanimité, s'était opposé à l'attaque aérienne préventive préconisée par le général Elazar ainsi qu'à la mobilisation des réservistes et que leur manque de lucidité avait failli coûter encore plus cher à la nation. Mais, somme toute, c'était un moindre mal, le renoncement à l'attaque préventive ayant donné satisfaction aux Américains. Dès lors, il fallait en profiter immédiatement pour obtenir le soutien militaire et politique des États-Unis. Elle proposa donc de partir séance tenante pour solliciter l'aide du président Nixon et l'envoi d'armements, de munitions et d'avions Phantom. Nixon ayant catégoriquement refusé de la recevoir, Abba Eban et l'ambassadeur d'Israël en Amérique intercédèrent auprès d'Henry Kissinger pour qu'il insiste auprès du président pour qu'on envoie l'armement promis à Israël. Golda n'a sans doute pas pu s'empêcher de rappeler à Kissinger ses origines juives afin qu'il se sente plus impliqué dans le soutien à Israël. Rappelons à ce propos une fameuse anecdote. Lors de sa dernière rencontre avec le président Nixon, elle s'était en effet permis d'user de cet argument à propos de Kissinger. Le président lui avait répondu qu'à sa connaissance Kissinger était d'abord le secrétaire d'État des États-Unis, ensuite un citoyen américain, et en dernier lieu qu'il était de confession juive. Ce à quoi Golda avait répondu avec son

culot habituel, sa *rispe* légendaire : « Monsieur le président, vous ignorez que l'hébreu se lit de droite à gauche ! »

Toutefois, après une bonne semaine d'expectative, et à la suite du pont aérien établi par les Soviétiques avec l'Égypte et la Syrie pour remplacer les armes et les avions endommagés, les Américains se décidèrent à céder aux demandes de plus en plus pressantes des Israéliens, mais après que Tsahal eut commencé à reprendre le dessus et montré que les probabilités de victoire étaient sur le point de changer de camp. Et ce, sans qu'Israël ait à recourir à des solutions extrêmes. Selon certaines rumeurs, jamais confirmées sous aucun gouvernement, même après la déclassification de la plupart des archives militaires, il semblerait que, lors du moment le plus crucial de la guerre, le général Dayan et d'autres responsables israéliens, dont Golda Meir, envisageaient de recourir à l'arme nucléaire si la situation s'aggravait encore. Jamais prouvée, cette hypothèse laisse penser qu'il pouvait aussi s'agir d'une manœuvre désespérée d'Israël pour obliger les États-Unis à leur envoyer des armes et des avions, à moins que certains membres du gouvernement apparentés aux partis de droite aient sérieusement poussé dans ce sens : « Le matin du 9 octobre, d'éminents ministres israéliens discutèrent d'un éventuel recours aux armes nucléaires. Reste à savoir si, comme l'affirment certains, Dayan et Meir ordonnèrent réellement l'installation de têtes nucléaires sur des missiles israéliens. Il se peut aussi que des armes nucléaires aient été chargées par un escadron de Phantom F-4 sur la base aérienne de Tel Nof, dans le centre du pays. Des informations précises sur l'échec de la contre-offensive des FDI dans le Sinaï étaient arrivées pendant la nuit, ébranlant la confiance des Israéliens qui avaient cru à son bon déroulement. En outre […] la puissante attaque des Syriens menaçait alors de submerger les défenses [israéliennes]. Israël savait aussi que tout déploiement nucléaire serait surveillé de près par les grandes puissances […] et obligerait les États-Unis à fournir immédiatement aux FDI d'importants systèmes d'armes, pour remplacer ceux perdus pendant la guerre[10]. »

Par chance, cet ultime recours devint hors de propos une semaine plus tard, Israël envisageant sérieusement la possibilité d'une victoire. Mais le bilan de cette guerre, qui se prolongea durant presque trois semaines, se révéla infiniment plus coûteux, tant sur le plan humain et politique qu'en termes d'image. En dix-huit jours de combats intensifs, l'armée déplorait

2 523 morts, 7 056 blessés et 500 disparus, ce qui, pour Israël, représentait la pire calamité. En effet, Tsahal n'avait jamais voulu laisser de blessés derrière elle pour éviter que l'ennemi fasse des prisonniers un objet de chantage. Ce bilan parut d'autant plus lourd à la population que la guerre des Six Jours n'avait fait que 679 morts, celle de Suez, 171 ; en revanche, la guerre d'indépendance de 1948 avait fait 6 000 victimes, dont 2 000 civils. Piètre consolation, les pertes humaines du camp adverse se révélèrent une fois encore bien supérieures ; selon les estimations américaines, l'Égypte déplorait environ 8 000 morts, et la Syrie, selon les estimations israéliennes, au moins 3 500.

Le cessez-le-feu intervint le 22 octobre. D'un point de vue strictement militaire, l'interruption de la guerre, décidée par le Conseil de sécurité des Nations unies, ne permit pas de désigner un « vainqueur » ; l'avantage fut cependant concédé à Israël. Toutefois, lors des pourparlers qui suivirent l'arrêt des combats, Henry Kissinger fit durement comprendre à Golda Meir, qui marquait son mécontentement à l'énoncé des conditions draconiennes imposées à son pays, que cette fois-ci Israël n'avait pas d'autre choix que de coopérer avec les États-Unis pour parvenir à un protocole de paix. Pour le dire plus brutalement, il n'était plus question pour les Israéliens de s'installer dans le *statu quo* jusqu'à la reprise des hostilités avec l'un ou l'autre belligérant, comme cela avait été le cas durant les six années de conflits larvés, entrecoupées par la guerre d'usure, qui succéda à la guerre des Six Jours. D'emblée, Kissinger stipula qu'Israël devait se résigner à d'importantes concessions territoriales en faveur des pays arabes. Les Israéliens durent en outre se résoudre à la signature d'un accord sur l'application du cessez-le-feu dont les conditions étaient loin de les satisfaire. Golda Meir, malgré ses réticences et ses atermoiements, ne put que se plier aux conditions de Kissinger. Le sort des prisonniers était en effet en jeu ; la population israélienne, profondément traumatisée par l'ampleur du désastre et le nombre impressionnant de morts, de blessés et de disparus, n'aurait pas toléré un jour de retard supplémentaire.

L'accord de cessez-le-feu fut signé le 11 novembre 1973 ; quatre jours plus tard, on procéda à l'échange de prisonniers qui s'étendit sur une semaine. Les choses se compliquèrent à propos de la date choisie pour l'ouverture de la conférence de la paix, à Genève, prévue le 21 décembre 1973. Israël avait en effet décidé quelque temps auparavant de fixer au 31 décembre les élections

législatives, initialement prévues pour le 31 octobre, et retardées pour cause de guerre du Kippour. Mais les États-Unis et l'Union soviétique se montrèrent intraitables et Golda dut s'incliner. En conséquence, celle-ci, qui avait affiché sa désapprobation en apprenant que la conférence se tiendrait sous l'égide de l'ONU, n'eut d'autre choix que d'obtempérer après avoir reçu un télégramme comminatoire du président Nixon exigeant que la délégation israélienne au complet se présente le jour choisi par les instances internationales !

D'une façon générale, Israël se sentit particulièrement lésé, rien ne se passant comme prévu pour les dirigeants israéliens qui, avant la guerre, s'étaient imaginé : *primo*, que la conférence se déroulerait en Israël ; *secundo*, que les chefs des pays arabes concernés, nécessairement vaincus, se seraient inclinés devant les conditions imposées par les vainqueurs. Dans l'imaginaire israélien, il était évident que les Arabes iraient à Canossa, et non les Israéliens, comme cela allait présentement être le cas. D'autant que les Arabes étaient désormais en bien meilleure position pour contester les frontières imposées par Israël après la guerre des Six Jours et que les instances internationales étaient bien décidées à contraindre les Israéliens à restituer une partie des territoires, si ce n'est l'intégralité, à l'Égypte. La Jordanie n'étant pas invitée à la conférence, il n'était pas prévu de débattre du cas de la Cisjordanie. Les dirigeants des mouvements palestiniens ayant surgi tardivement sur le devant de la scène, il ne fut pas davantage question de les inviter. Dès lors, la question d'un État palestinien se vit condamnée à rester en suspens pour des décennies.

Répercussions de la guerre du Kippour

Bien que Golda Meir fût réélue avec une confortable majorité aux élections législatives du 31 décembre 1973, son image ne sortit pas intacte de la guerre du Kippour. En plus d'être très critiquée par la population, elle fut appelée à comparaître devant une commission d'enquête de cinq magistrats, présidée par un juge de la Cour suprême, la commission Agranat, du nom du magistrat qui la présidait. Même si les juges se montrèrent plus cléments avec elle qu'avec les autres accusés, cette expérience douloureuse, ajoutée aux appels à la démission d'une grande partie de l'opinion publique, ne la laissa pas

indemne. Golda supporta très mal de voir son image écornée, même si elle se sentait profondément coupable de toutes ces morts qui lui étaient reprochées. Cette épreuve était d'autant plus douloureuse que, jusqu'à son dernier souffle, elle s'en est voulu de ne pas avoir suivi les conseils du général Elazar, le seul membre de l'état-major à avoir pressenti, avec elle, la gravité de la situation.

La lecture des mémoires de Golda confirme bien qu'elle ne s'est jamais pardonné son erreur de jugement en ne faisant pas confiance à son intuition ; en d'autres termes, de s'être raisonnée à tort en pensant que ses craintes excessives étaient le reflet de son angoisse et qu'adopter une attitude superstitieuse était indigne d'un chef d'État. Fait rare dans sa longue carrière politique, Golda se livra à une sévère autocritique, sans chercher à se disculper ou à minimiser sa responsabilité en s'abritant derrière l'excuse de l'âge, de son état de santé, et encore moins d'avoir été inhibée par la présence dans le cabinet d'une majorité masculine, voire la crainte de paraître ridicule si, pour les convaincre, elle s'abritait derrière son intuition féminine comme seul argument. Même si elle refusa de se justifier de la sorte, il n'en demeure pas moins que sa capacité à jauger la situation et à décider en son âme et conscience, fut vraisemblablement faussée par la conscience d'être une vieille femme seule au milieu d'hommes dans la force de l'âge, de surcroît militaires de carrière. Il y a en effet de fortes probabilités pour qu'à sa place un homme, investi du pouvoir suprême, même âgé et face à des militaires expérimentés, serait plus facilement parvenu à imposer son point de vue sans se laisser impressionner, comme ce fut le cas de Churchill durant la Seconde Guerre mondiale ou de Clemenceau lors de la Première Guerre mondiale. Mais Golda n'aurait pas toléré qu'on l'excuse eu égard à son âge et encore moins à son appartenance au sexe féminin : « Aujourd'hui, je sais ce que j'aurais dû faire. J'aurais dû passer par-dessus mes hésitations. Je savais aussi bien que personne ce que signifie et coûte financièrement une mobilisation générale. […] J'aurais dû me dire que si on n'avait pas eu de guerre en mai, c'est parce qu'on avait rappelé les réservistes. […] Ce vendredi matin-là, j'aurais dû écouter les avertissements de mon cœur et ordonner le rappel. À mes yeux, ce fait ne peut ni ne pourra jamais être effacé, et il ne saurait exister pour moi nulle consolation, quoi que l'on puisse me dire, quelles qu'aient pu être les raisons de bon sens avec lesquelles mes collègues ont essayé de me réconforter. »

Plus tard, plusieurs collègues essayèrent sincèrement de la convaincre qu'elle n'était pas directement responsable des tragédies engendrées par la guerre, en vain. Golda supportait en effet très mal d'avoir été chassée, ainsi que Moshé Dayan, du cimetière militaire du mont Herzl par des familles endeuillées venues enterrer leurs morts, et à qui ils avaient voulu présenter leurs condoléances. Elle n'apprécia pas davantage que certains parents, dont les fils avaient été décorés à titre posthume lors de cette guerre ou des précédentes, renvoient leurs médailles au ministre de la Défense et accusent son gouvernement de ne pas avoir consenti à répondre aux offres de négociations de l'Égypte. Golda fut également décriée par la jeunesse des kibboutz laïques qui payèrent un lourd tribut à la guerre du Kippour. Ainsi, lorsqu'elle annonça son intention de leur rendre visite, on lui fit savoir sans ménagement qu'elle ne serait pas la bienvenue. Fin novembre, une manifestation révélatrice de l'état d'esprit délétère du pays se déroula devant la Knesset où des parents, venus crier leur colère et leur désespoir, se heurtèrent violemment à la police en hurlant : « Dayan, assassin ! », « Golda, démission ! »

Si, dans son livre, elle reconnaît comme légitime le chagrin de ceux qui pleuraient leurs proches, à aucun moment *elle ne met en cause sa responsabilité, même minime, dans les causes de la guerre du Kippour*. Cet aveuglement déconcerte d'autant qu'elle interprète les critiques de la jeune génération comme un manque de réflexion de leur part, et se vante ensuite de les avoir ramenés à la raison en les persuadant qu'ils avaient eu tort de l'avoir mal jugée : « L'humeur générale en Israël était très sombre. De tous les secteurs de la population s'élevaient des voix pour réclamer la démission du gouvernement, accuser le manque de préparation de l'armée et en rendre responsable un gouvernement défaillant, content de soi et complètement coupé du peuple. Un certain nombre de mouvements de protestation surgirent […] qui avaient en commun de vouloir un changement. Et tous comprenaient *des réservistes qui s'exprimaient souvent sans réfléchir*, parfois même en des termes qui m'étaient douloureux. Je n'étais pas d'accord avec la plupart des reproches qu'ils adressaient au passé ; mais certaines de leurs critiques étaient justifiées […]. De toute façon, je devais les écouter et j'ai rencontré ainsi beaucoup de jeunes gens appartenant à ces mouvements. […] Il me semble les avoir souvent étonnés par ce que j'avais à leur dire[11]. »

Après l'arrêt des combats, Moshé Dayan fut sommé de démissionner à plusieurs reprises par des groupes de pression émanant de la presse, des personnalités politiques, voire des officiers de haut rang, et de l'opinion publique, à travers des manifestations de grande ampleur, mais Golda, par loyauté et parce qu'elle se sentait coupable, s'obstina à refuser sa démission. Elle alla plus loin encore en maintenant Moshé Dayan à son poste après les élections, comme si elle se plaçait au-dessus de l'opinion publique. À moins que, ce faisant, elle ne se protégeât elle-même en refusant d'admettre la responsabilité politique de son gouvernement dans le déclenchement de la guerre. Au fond d'elle-même, malgré sa certitude d'avoir toujours raison, sans doute s'estimait-elle aussi responsable et coupable que Dayan, qui avait fait des tentatives louables pour entamer des négociations avec le président égyptien. Golda, en revanche, fit la sourde oreille car, selon le témoignage d'Avi Pazner, elle persista à considérer Sadate comme un « clown » et non un gentleman, selon ses propres déclarations : « Ce n'était pas seulement ma démission et celle de Dayan qui étaient exigées dans cette tempête de protestations, c'était l'élimination de la scène publique de tous ceux que l'on pouvait tenir peu ou prou pour responsables de ce qui était arrivé […]. C'était une réaction extrême à la situation […] et bien qu'elle fût extrêmement pénible, elle était compréhensible. Mais cette explosion relevait aussi pour une bonne part de la méchanceté et, pour une autre, de la démagogie pure et simple, ainsi que, dans les rangs de l'opposition, du désir de se créer un capital politique aux frais d'une tragédie nationale[12]. »

Dans ses mémoires, par souci de loyauté, elle persiste à défendre Dayan contre vents et marées, sous prétexte « qu'ils avaient toujours travaillé dans la bonne entente et en toute confiance ». En revanche, dans son livre, Dayan ne rate pas une occasion de rappeler avec un malin plaisir les critiques dont elle faisait l'objet de la part de certains hommes politiques américains. On en vient d'ailleurs à se demander si, dans ses efforts pour sauvegarder l'image de Dayan en disant que sous des allures de dur il ne manquait pas de sensibilité, Golda Meir ne songeait pas à ménager sa propre image : « Considérant sa réputation de ne pas savoir travailler en équipe – et la mienne, de ne pas savoir transiger facilement –, je crois que dans l'ensemble nous nous en sommes bien tirés […]. » Et à propos de la dureté de Dayan qui, selon elle, n'était qu'une carapace : « Je l'ai vu revenir brisé de ces

funérailles atroces qui suivirent la guerre où l'on poussait des enfants vers lui pendant que les mères hurlaient : "Vous avez tué leur père !" et où des parents en deuil le traitaient d'assassin[13]. »

À la grande surprise du public, le rapport préliminaire de la commission Agranat[14] (2 avril 1974) fit preuve d'une étonnante indulgence envers Golda Meir et Moshé Dayan. En revanche, il se montra extrêmement sévère avec le chef des renseignements, et relativement ambigu (voire injuste) dans ses arrêtés relatifs au chef d'état-major David Elazar qui, quelques années après fut démissionné de l'armée et mourut de chagrin pour n'avoir pas été lavé de tout soupçon. Ce fut finalement le cas après la déclassification des archives. Les travaux des historiens réhabilitent la mémoire du général Elazar, mais en revanche incriminent formellement la responsabilité de Moshé Dayan et Golda Meir, le premier pour n'avoir pas été à la hauteur pendant les premiers jours de la guerre et s'être emparé abusivement du commandement, la seconde pour avoir délibérément refusé de lâcher du lest pour négocier, comme avait su le faire Ben Gourion.

Avec les années, l'image de Golda, du moins en Israël, s'est progressivement dégradée à la suite de la guerre du Kippour, et ce même si les juges de la commission Agranat l'ont complètement innocentée, tout comme Dayan : « Ce rapport lavait Dayan et (moi-même) de toute "responsabilité directe" dans l'impréparation d'Israël au moment de la guerre du Kippour […]. Pour ce qui me concerne, la commission déclara : "Le matin de Yom Kippour, elle se prononça sagement, avec bon sens et rapidité, en faveur de la mobilisation générale des réservistes, ainsi que le recommandait le chef d'état-major Elazar, en dépit de considérations politiques de poids, et rendit par là un service capital à la défense de l'État[15]." »

Avant d'avoir été « blanchie », Golda, en son for intérieur, souffrait de ses erreurs de jugement, même si elle n'a jamais fait la moindre autocritique en public. Ainsi, lors d'une émission spéciale pour la radio israélienne (1er décembre 1973), elle avait déclaré, en faisant implicitement référence aux années précédentes : « C'est avec une conscience sans tache que je peux dire que nous n'avons laissé passer aucune occasion de faire la paix[16]. »

Si la commission Agranat l'innocenta pour sa gestion de la guerre, elle pointa en revanche sévèrement du doigt sa manière de gouverner, mettant en cause sa conception particulière de la démocratie. En l'occurrence, la

commission faisait allusion aux réunions connues sous l'expression bien anodine de « la cuisine de Golda ». Pour les gens mal informés, cette expression évoque une brave grand-mère servant de délicieuses pâtisseries cuisinées de ses mains à des proches, membres du cabinet ou diplomates étrangers. Cela avait commencé à l'époque où Golda officiait comme ministre des Affaires étrangères et qu'elle avait pris l'habitude d'organiser chez elle, autour d'une tasse de café, des réunions informelles avec des conseillers ou des personnalités politiques lui étant entièrement dévoués. Lorsqu'elle devint Premier ministre, « la cuisine de Golda » devint synonyme de cabinet restreint. À ces réunions, se tenant en général le samedi soir dans le salon de la demeure privée du Premier ministre, étaient conviés ses proches du gouvernement et du parti, invités à discuter de mesures devant être soumises le lendemain à l'approbation du Conseil des ministres. Autrement dit, il ne restait plus aux ministres exclus qu'à entériner des décisions prises la veille sans que, le plus souvent, ils aient été consultés.

La commission d'enquête Agranat émit de sévères critiques sur le principe de ces réunions informelles, car on y débattait de questions aussi cruciales que les problèmes de défense nationale. Curieusement, avant la guerre du Kippour, personne n'y trouvait rien à redire, du moins publiquement. Sans doute est-ce pour cette raison que Golda s'est sentie trahie et désavouée en découvrant l'ampleur des critiques dans toutes les couches de la société, même de la part de proches collaborateurs. Ce reproche sur sa gouvernance, pourtant le seul à lui être adressé publiquement, lui parut profondément injuste, comme elle s'en plaint dans son livre en récusant leur bien-fondé. Surtout, elle considérait comme une trahison que des ministres et des collègues du parti, ayant étroitement collaboré avec elle pendant tant d'années et ayant soutenu sa politique, se montrent si peu disposés à prendre sa défense « contre les critiques injustes, les calomnies même, qui visaient Dayan, Galili et moi-même, en prétendant que, tous trois – et sans consulter personne d'autre –, nous avions osé prendre des décisions cruciales, censées nous avoir menés à la guerre. Je ressentais aussi très vivement les bavardages en l'air sur mon "cabinet de cuisine", comme on l'appelait, en prétendant qu'il avait remplacé, dans une certaine mesure, le gouvernement et agi comme un véritable organisme de décision. Cette accusation était totalement dépourvue de fondement. Quoi de plus naturel, de ma part, que de rechercher les avis des gens dont je tenais le jugement en haute estime. Cependant, à

aucun moment, et d'aucune façon, ces consultations privées n'avaient tenu lieu de décisions gouvernementales[17] ».

À propos des critiques adressées à Golda sur sa manière assez « spéciale », pour ne pas dire antidémocratique, d'exercer le pouvoir, Abba Eban apporte un point de vue instructif. Par souci d'impartialité ou pour ne pas accabler Golda, celui-ci s'empresse de préciser que Ben Gourion et Eshkol se conduisaient souvent comme des amateurs dépourvus de rigueur et de vision politique, même à moyen terme. À leur décharge, il reconnaît cependant que les circonstances les obligeaient souvent à naviguer à vue. Toutefois, à la différence de Golda, ils n'étaient pas hostiles par principe aux analyses approfondies et, en outre, ils avaient une largeur de vue dont Golda était totalement dépourvue. Il ajoute que, contrairement à elle, ils s'intéressaient aux travaux des différents ministères, alors que l'attention de Golda se limitait à un ou deux ministères : « Golda Meir présidait avec une autorité indiscutée. Elle intervenait très peu dans les questions intéressant les départements des ministères, déployant principalement son activité sur les deux ou trois points où elle sentait son intérêt engagé ; son rôle de Premier ministre consistait essentiellement à exercer son autorité pour résoudre une crise. Il y avait toujours quelques problèmes à régler, un péril quelconque se cachant à l'horizon. Elle n'aimait pas les longs processus analytiques. Elle vivait et faisait des projets pour le jour même et le lendemain immédiat[18]. »

Sa vision politique à court terme et relativement limitée était heureusement contrebalancée par son sang-froid et son courage, d'où l'indulgence de la commission Agranat dont la mission avait été mal définie au départ, et à qui on avait peut-être omis de demander de statuer sur les causes complexes à l'origine de la guerre du Kippour ; pas plus d'incriminer un Premier ministre entêté, sectaire, et dépourvu de vision qui, durant cinq longues années, s'était montrée incapable d'aboutir à des négociations et qui, par son aveuglement politique, avait sans doute rendu la guerre du Kippour inévitable. Golda s'est toujours refusée à faire ce constat. En ce sens, elle ne s'est jamais montrée à la hauteur de Ben Gourion. L'une des grandes qualités du « vieux lion » fut en effet d'avoir eu la lucidité de prendre des décisions impopulaires et de s'y tenir. Ainsi, après avoir proclamé à la fin de la campagne de Suez : « Nous avons fondé le troisième royaume d'Israël », vingt-quatre heures plus tard, il eut le courage d'ordonner le retrait des troupes israéliennes du Sinaï et de la

bande de Gaza, malgré la désapprobation d'une partie de ses ministres et l'incompréhension de la population. « Lorsque les premières pressions extérieures s'étaient manifestées, il avait su immédiatement sentir la conjoncture internationale, et comprendre qu'il fallait donner l'ordre de repli aux troupes israéliennes. Une fois la décision prise, malgré son impopularité, il sut également passer sans transition de la parole aux actes[19]. » Autrement dit, il fit preuve de grandeur morale et de réalisme politique, comme surent le faire ensuite Menahem Begin, Yitzhak Rabin et Ariel Sharon[20].

Ultime sursis avant le grand départ

Le comité central du Parti travailliste organisa, entre le 28 novembre et le 5 décembre, deux réunions capitales pour élaborer son programme électoral et choisir ses candidats aux élections législatives. Golda exigea d'emblée que ces élections, destinées également à désigner le futur Premier ministre, se fassent à bulletin secret, ce qui équivalait à lancer un défi à ceux qui réclamaient un nouveau chef de gouvernement en les obligeant à soumettre leur choix aux voix. C'était aussi une manière insidieuse de réclamer une motion de confiance en sa faveur. Même si personne n'osa se porter candidat contre elle, Golda, de crainte de subir un affront que son orgueil n'aurait pas supporté, voulait connaître le crédit dont elle bénéficiait encore au sein du parti. Le contexte était d'autant plus sensible que les tirs n'avaient pas complètement cessé sur tous les fronts, la Syrie donnant l'impression de vouloir relancer les combats. En outre, à Jérusalem, la commission Agranat se lançait dans de délicates investigations dont elle craignait ne pas sortir indemne. Sans oublier que le parti s'interrogeait sur la meilleure manière de réorienter sa politique arabe, ses relations avec les États-Unis étant de plus en plus houleuses à cause des problèmes permanents aux frontières, ceux concernant la colonisation et le statut des Palestiniens présents dans les territoires administrés. Lors de l'élection interne pour le choix du futur Premier ministre, Golda arriva en tête avec 291 voix sur 341 votants, 39 voix contre et 17 abstentions. Ce bon résultat ne suffit pourtant pas à la rasséréner ; les vociférations des manifestants massés devant la Knesset les jours de réunion gouvernementale montraient clairement que sa popularité et celle de son cabinet étaient de plus en plus contestées.

Contre toute attente, le résultat des élections législatives se révéla moins calamiteux qu'escompté ; le Parti travailliste ne perdit en effet que 5 % des voix et 7 sièges. Autrement dit, ils disposaient encore de 49 sièges sur 120, mais un score insuffisant pour constituer une majorité. Aussi fallut-il deux mois à Golda pour former un gouvernement de coalition, dans lequel elle proposa à Moshé Dayan, malgré le désaveu dont il était l'objet, de conserver son poste de ministre de la Défense. Golda présenta son nouveau gouvernement à la Knesset le 1er mars 1974. Sa composition fut contestée d'emblée et Golda Meir, qui ne disposait que d'une voix de majorité (61 sur 120) – le Rafi et le Parti national religieux ayant refusé de participer à la coalition gouvernementale –, après un bref discours, décréta qu'elle renonçait à former un nouveau gouvernement dans des conditions aussi aléatoires. En réalité, selon plusieurs de ses proches, elle redoutait que la classe politique, lorsqu'elle en aurait fini de lapider tous les boucs émissaires, ne s'en prenne à elle. N'ayant nulle envie de comparaître au banc des accusés, elle décida, sans en informer quiconque, de démissionner. Sans doute est-ce la raison qui l'incita à rejeter les délégations venues la supplier de revenir sur sa décision.

À cela s'ajoute son épuisement général, dont elle commençait sérieusement « à ressentir les effets physiques et psychologiques des derniers mois », comme elle le confesse dans ses mémoires : « J'étais morte de fatigue et nullement sûre, dans ces circonstances, de parvenir jamais à former un gouvernement – ni même de devoir continuer à m'y efforcer. […] Mais une fois de plus, on me répéta que le Ma'arach se désintégrerait si je ne demeurais pas au gouvernement. » Aussi, lorsque le Rafi, avec à sa tête Shimon Peres et Moshé Dayan, ainsi que le Parti national religieux annoncèrent que, finalement, ils acceptaient d'entrer dans le nouveau gouvernement, Golda consentit à revenir sur sa décision. Lors du vote de confiance, son gouvernement obtint 62 voix contre 46 et 9 abstentions, c'est-à-dire une voix de plus que précédemment. Mais, peu après, deux ministres apparentés au Rafi, Shlomo Hillel, ministre de la Police, et Chaïm Gvati, ministre de l'Agriculture, prétextant que la nation n'avait pas confiance dans le nouveau gouvernement, démissionnèrent. C'en était trop pour Golda. Après avoir mûrement réfléchi, elle présenta sa démission à la Knesset, le 11 avril, en précisant que cette fois-ci rien ne la ferait revenir en arrière : « Le 10 avril, je déclarai à la direction du parti que j'en avais assez. Cinq années

suffisent. Il est au-delà de mes forces de continuer à porter le fardeau […] et cette fois ma décision est définitive, irrévocable. Je vous en supplie, n'essayez pas de me faire changer d'avis pour quelque raison que ce soit. » Ainsi, après s'être consacrée exclusivement à l'édification de l'État hébreu et au rassemblement du peuple juif durant cinquante ans, Golda Meir, usée par l'âge et la maladie, rendue amère et déstabilisée psychologiquement par les reproches qui lui avaient été adressés, jeta l'éponge une fois pour toutes : « J'en avais eu envie beaucoup plus tôt, mais maintenant plus rien ne m'en empêchera. Ma carrière politique était terminée. »

Les circonstances l'obligèrent cependant à assurer l'intérim pendant encore deux mois. Le 3 juin 1974, un nouveau gouvernement vit enfin le jour. À sa tête, un sabra de cinquante et un an, le général Yitzhak Rabin, de retour au pays après cinq années passées aux États-Unis comme ambassadeur. Deux ans plus tard, Rabin démissionna, laissant place, après des élections ayant permis au Likoud de s'imposer, à Menahem Begin, dont la politique allait singulièrement se démarquer de celle de ses prédécesseurs travaillistes et susciter l'étonnement et l'admiration du monde, à la suite de la signature des accords de paix avec l'Égypte, à Camp David, au grand dam de Golda Meir.

Un repos bien mérité

Désormais, il ne restait plus à Golda Meir, sur le point de célébrer son soixante-seizième anniversaire, que de s'occuper de sa santé, de ses petits-enfants, comme elle le souhaitait depuis longtemps, et, avant d'être débarrassée de toute obligation publique, de se consacrer à la promotion de son livre de mémoires sur le point de sortir simultanément dans une vingtaine de pays.

Pendant ses rares moments de liberté, Golda, après s'être beaucoup fait prier, avait accepté de se confier à une journaliste britannique, Rina Samuel, chargée par l'éditeur George Weidenfeld de recueillir ses souvenirs et de les mettre en forme. D'abord peu enthousiaste, Golda avait finalement accepté de se prêter au jeu des confessions, mais à la condition de ne pas aborder sa vie privée, et moyennant une avance de 400 000 dollars[21], accompagnée de la promesse de droits d'auteur juteux.

Le livre, publié quasi simultanément en vingt langues, dont le yiddish, le

japonais, le birman, et même avec des éditions spéciales en braille, précise fièrement Menahem Meir, fut un best-seller qui, en droits d'auteur supplémentaires, dut rapporter des sommes considérables à Golda – détail qui confirme son immense notoriété à l'époque. Elle qui jusque-là n'avait jamais manifesté de goûts dispendieux, qui s'était encore moins préoccupée d'enrichissement personnel, se retrouva à la tête d'une petite fortune dont nul n'a découvert l'usage qu'elle en fit, étant déjà propriétaire de sa demeure de Ramat Aviv. J'espérais que son fils, Menahem, encore en vie en juillet 2014, et qui occupe toujours la maison de Golda à Ramat Aviv, me donnerait quelques renseignements à ce sujet. Malheureusement, j'appris qu'il était en vacances à l'étranger et ne rentrerait que début juillet. Le déclenchement de la guerre me dissuada de m'attarder en Israël, et mon emploi du temps surchargé d'y retourner en septembre. À mon grand regret, ce mystère restera entier. Pour me consoler, je me dis qu'il aurait probablement refusé de me répondre, de la même façon que, dans son livre, il s'abstient de faire la moindre allusion à la somme faramineuse mentionnée dans le contrat que j'ai consulté dans les Archives de l'État, et où figurent aussi des propositions émanant d'autres éditeurs, mais d'un montant nettement inférieur. Pour mieux convaincre Golda, l'un des éditeurs pressentis lui proposa même qu'Elie Wiesel lui serve de « nègre ». Si, en définitive, Golda donna la préférence à sir George Weidenfeld, c'est non seulement parce qu'il fit monter les enchères, mais aussi parce qu'il sut trouver les arguments pour la convaincre. En particulier en lui démontrant qu'Israël avait un besoin impératif de soutien et de reconnaissance mondiale et que le meilleur moyen d'y parvenir était de faire connaître au grand public, et surtout aux jeunes générations la véritable histoire de l'État d'Israël et le rôle tenu par une femme d'exception dans sa création. Mais, comme le précise Menahem Meir, ce qui fut vraiment déterminant c'est d'avoir entendu Weidenfeld prononcer sur un ton sans réplique cette phrase magique : « Excusez-moi de vous le dire ainsi : mais c'est votre devoir de faire ce livre ! » Invitée à en faire la promotion lors d'une tournée triomphale en Europe et aux États-Unis, Golda se sentit infiniment gratifiée par l'immense reconnaissance qu'il lui apporta, bien plus que par l'argent. En effet, l'existence du livre et sa réception justifiaient pleinement les sacrifices qu'elle avait accomplis dans sa vie et que plus personne n'ignorerait désormais.

En revanche, la pièce de théâtre *Golda's Balcony*, du dramaturge William

Gibson, qui s'était rendu à plusieurs reprises en Israël pour lui en faire la lecture et la convaincre d'accepter, ce qu'elle finit par faire malgré ses réticences et contre l'avis de ses proches, ne lui apporta aucune satisfaction. Après avoir assisté à la première, en 1977, elle se mordit les doigts d'avoir consenti à voir son histoire transposée sur une scène de Broadway, bien que la pièce ait été montée par Arthur Penn et interprétée par la comédienne Anne Bancroft. Pour faire plaisir à la production, Golda accepta d'assister à la première, et, devenue riche à millions, elle invita un groupe de dix-sept personnes à l'accompagner. Le spectacle lui déplut profondément à cause de la façon simpliste dont l'histoire était racontée et parce que sa liaison avec David Remez, dont seul le nom avait été changé, occupait une place centrale, mais aussi parce qu'elle avait détesté l'interprétation d'Anne Bancroft. Après avoir regardé le spectacle avec un visage de marbre, avec sa franchise et sa brutalité habituelles, elle déclara au metteur en scène, à l'auteur et à l'actrice venus en chœur lui demander son avis « que si elle avait ressemblé, ou s'était un tant soit peu exprimée comme Anne Bancroft, jamais elle n'aurait eu la moindre chance de devenir Premier ministre[22] » !

Sa célébrité devint si phénoménale qu'après sa mort, relate Menahem, la famille et ses proches furent assaillis de demandes d'interviews, de projets de films, de documentaires, d'albums photos, etc., sur la vie de Golda Meir. Il se fit un devoir de tout refuser, y compris le téléfilm où le rôle de Golda devait être incarné par la star internationale Ingrid Bergman, dont l'interprétation aurait peut-être plu à Golda qui mourut avant de pouvoir en juger par elle-même.

Quelques mois avant de quitter la vie, Golda assista à un événement autrement plus important pour elle et pour la survie d'Israël, même si, jusqu'à la dernière minute, elle l'avait cru irréalisable. Ainsi, lorsqu'on l'appela à New York pour lui demander de revenir de toute urgence en Israël pour assister à l'arrivée du président égyptien Anouar al-Sadate, que Menahem Begin s'apprêtait à accueillir en grande pompe, elle crut d'abord à un canular.

Mais rien n'était plus vrai. Ainsi, le samedi 19 novembre 1977, autour de 20 heures, tout ce qu'Israël comptait de personnalités politiques de premier plan – dont le président de la République, les membres du gouvernement au grand complet, le Premier ministre en exercice, Menahem Begin, et deux anciens Premiers ministres, Golda Meir et Yitzhak Rabin – était rassemblé

sur le tarmac de l'aéroport Ben-Gourion, à Tel Aviv, dans l'attente de ce fait inouï : l'arrivée impromptue en Israël d'un président égyptien. L'Égypte, selon certaines sources, n'aurait en effet donné son accord qu'à la dernière minute. En arrière-plan, quelque trois mille journalistes accourus des quatre coins du monde s'impatientaient dans l'espoir d'apercevoir celui qui, quatre ans auparavant, avait donné l'ordre d'attaquer Israël. Tous les acteurs présents, comme ceux qui assistaient à l'événement sur leur écran de télévision, se demandèrent pourquoi il avait fallu trois décennies, quatre conflits sanglants et des milliers de morts pour réaliser cette chose finalement si simple : la visite du chef d'État d'un pays voisin. En voyant Sadate, dont le visage affichait un large sourire, acclamé par la foule, Golda Meir, quelque peu dépitée par l'initiative de Menahem Begin, cet homme de droite avec qui elle s'était souvent heurtée, murmura à l'oreille de Yitzhak Rabin : « C'est seulement maintenant qu'il vient ! Comme s'il n'avait pas pu venir avant la guerre du Kippour pour nous épargner tous ces morts, les siens et les nôtres[23]. »

Lors de la réception donnée le soir même en l'honneur du président Sadate, Golda, informée qu'il venait d'être grand-père, lui offrit un cadeau pour sa petite-fille, puis elle lui demanda avec un sourire narquois : « Monsieur le président, pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir avant ? » Et Sadate, sans perdre contenance, lui répondit à haute et intelligible voix afin d'être entendu de tous et en particulier des micros et des caméras qui les entouraient : « Pourquoi n'avez-vous jamais répondu aux propositions de rencontres que je vous ai fait parvenir à plusieurs reprises en vue de m'entretenir avec vous pour négocier la paix ? »

Bien après cette rencontre mémorable, Sadate aurait confié à des proches qu'il avait préféré discuter avec Golda qu'avec d'autres dirigeants israéliens car « elle au moins avait des couilles[24] » !

1. Pour évoquer la guerre du Kippour, je me suis référée en particulier aux ouvrages de Benny Morris, *Victimes*, *op. cit.* ; d'Amnon Kapeliouk, *Israël, La fin des mythes*, *op. cit.* ; au livre plus récent de Marius Schattner et Frédérique Schillo, *La guerre du Kippour n'aura pas lieu*, André Versailles, 2013 ; à l'autobiographie de Golda Meir, ainsi qu'à de nombreux articles.

2. Le zona, maladie très douloureuse, est évoqué dans plusieurs lettres par Lou Kadar pour justifier l'indisposition de Golda incapable, dans son état, d'assister à telle manifestation ou de recevoir des gens qui sollicitaient un rendez-vous.

3. Je rappelle que des organisations terroristes palestiniennes menaçaient l'Autriche de représailles si un terme n'était pas mis à l'accueil des transfuges soviétiques qui étaient hébergés quelques jours dans un château mis à leur disposition par le gouvernement autrichien avant de poursuivre leur voyage

vers Israël.

4. Amnon Kapeliouk, *Israël, la fin des mythes*, *op. cit.*

5. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

6. Moshé Dayan, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*

7. Marius Schattner et Frédérique Schillo, *La guerre du Kippour n'aura pas lieu*, *op. cit.*

8. Moshé Dayan, *Histoire de ma vie*, *op. cit.*

9. Meron Medzini, *Golda Meir, une biographie politique*, *op. cit.*

10. Benny Morris, *Victimes…*, *op. cit.*

11. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.* C'est moi qui souligne.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. Les travaux de la commission Agranat débutèrent le 22 novembre et durèrent plus d'un an. Quatre officiers furent relevés de leurs fonctions, dont le chef des renseignements militaires, le général Zeira, et son adjoint, le général de brigade Arieh Shalev, ainsi que deux lieutenants-colonels attachés au service des renseignements. Le chef d'état-major, le général David Elazar, fut démis de ses fonctions. Moshé Dayan, malgré un blâme, échappa aux sanctions disciplinaires et devint ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement de Menahem Begin.

15. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

16. Amnon Kapeliouk, *Israël, la fin des mythes*, *op. cit.*

17. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

18. Abba Eban, *Autobiographie*, *op. cit.* C'est moi qui souligne.

19. Amnon Kapeliouk, *Israël, la fin des mythes*, *op. cit.*

20. Les auteurs de *La guerre du Kippour n'aura pas lieu* exonèrent en partie Golda Meir de l'échec des négociations avec l'Égypte et la Syrie en montrant que les États-Unis ont également une part de responsabilité. Ils relativisent en particulier la position d'un chercheur israélien, Avi Shlaim, qui écrit à propos du désengagement israélo-égyptien : « On a quelques raisons de penser, sans pouvoir bien sûr le prouver, que si Israël avait accepté ces concessions en 1967 [restitution des territoires], la guerre du Kippour aurait pu être évitée. » Et ils dénoncent la tentation de réécrire l'histoire avec des « si » au risque de tomber dans l'anachronisme.

21. Un tiers revenait à la journaliste britannique Rina Samuel, la *ghost writer*.

22. Menahem Meir, *My Mother…*, *op. cit.*

23. Témoignage de Yehuda Avner, *The Prime Ministers : An Intimate Narrative of Israeli Leadership*, in *La guerre du Kippour n'aura pas lieu*, *op. cit.*

24. Cette phrase, en anglais, figure dans tous les documents présentant un florilège des phrases célèbres de Golda ou prononcées à son propos.

Épilogue
« Notre Golda n’est plus »

« *Ce que l’histoire cherche à saisir, ce sont les hommes. En dehors de cela, il n’y a qu’exercice d’érudition.* »

Marc Bloch, *Apologie pour l’histoire*
(*Cahiers des Annales* , n° 3, 1949)

Courant août 1978, Golda Meir est hospitalisée à l’hôpital Hadassah, en périphérie ouest de Jérusalem, sur le site magnifique d’Ein Kerem, déserté par sa population palestinienne au lendemain de la proclamation de l’État hébreu et réhabilité, depuis quelques années, en un lieu touristique prisé de la nomenklatura, des riches intellectuels et artistes reconnus. Ce village, d’une beauté spectaculaire, se caractérise par des maisons de pierre blanche ornées de balcons ouvragés en fer forgé et d’ouvertures qui rappellent la période ottomane. Ein Kerem est également célèbre pour son monastère franciscain accolé à l’église de la Visitation et juchés sur une colline ombragée de cyprès. Sa cour intérieure est bordée par un mur décoré de drapeaux et de plaques commémoratives des différents pays catholiques du monde, qui rappellent l’empreinte de la chrétienté sur la région. C’est dans cet hôpital que Golda, lors d’un précédent séjour pour des examens approfondis, a été confrontée à des médecins trop embarrassés pour lui révéler la nature de son mal. Mais elle les avait harcelés jusqu’à ce qu’ils consentent à lui dire la vérité et à prononcer le mot fatal de « cancer ».

Comme les fois précédentes, elle est admise dans le service d’oncologie Moshé-Sharett. On lui octroie la chambre n° 25 où, en décembre 1965, celui-ci a succombé à un cancer généralisé. Avec sa discrétion habituelle, Golda recommande aux médecins, si la presse venait à les interroger sur sa santé, de se borner à cette réponse laconique : « Mme Meir est ici pour subir des

examens de routine. » Mais les journalistes et l'opinion publique israélienne ont alors d'autres sujets d'intérêt : la vieille Golda Meir, qui ne s'est pas présentée aux neuvièmes élections de la Knesset, anticipées à la suite de la démission de Yitzhak Rabin, vit retirée de la vie politique depuis quatre ans. Nommé Premier ministre après la victoire du Likoud, Menahem Begin est accaparé par les accords de paix entre Israël et l'Égypte, négociés à Camp David en présence du président américain Jimmy Carter et du raïs égyptien Anouar al-Sadate. Dans un tel contexte, la santé de Golda Meir n'intéresse pas grand-monde.

Après ce séjour à l'hôpital, Golda obtient trois permissions pour retourner chez elle, à Ramat Aviv. Sa sœur Clara, revenue précipitamment des États-Unis, prend soin d'elle, relayée de temps à autre par Lou Kadar. Mais lorsque les douleurs s'aggravent et que les traitements ambulatoires ne suffisent plus à la soulager, Golda repart pour de brefs séjours à l'hôpital, qu'elle ne quitte plus à partir de début novembre.

Sa dernière prestation publique eut lieu le 18 septembre 1978, à la Knesset. Elle y fit une apparition inattendue, la veille de la signature des accords de Camp David à la Maison Blanche. Menahem Begin a réussi là où elle a échoué, aucune proposition du camp adverse ne lui ayant paru offrir des garanties suffisantes pour la sécurité d'Israël. Pour cette raison en particulier, elle ne s'est jamais résignée à la perspective de restituer la moindre parcelle des territoires occupés, moyennant cette paix tant désirée. En plus de la rancœur liée à ce constat d'échec, Golda en voulait à Begin d'avoir sacrifié un morceau de la terre sacrée d'Israël pour des accords qu'elle persista à croire illusoires. En référence inconsciente à la vieille antienne du droit légitime du peuple juif à récupérer un jour l'intégralité de la terre des ancêtres – malgré le non-retour du Messie censé concrétiser la promesse divine faite au peuple juif –, Golda Meir, bien que profondément athée, n'a jamais cru à la perspective d'une paix durable entre Israël et l'Égypte. Il fallut l'arrivée au pouvoir d'un représentant de la droite laïque, *a priori* tout aussi attaché au rêve du grand Israël, mais plus souple, pragmatique et réaliste, pour qu'advienne une paix durable entre les deux pays ennemis.

Lors de son allocution improvisée à la Knesset, où elle s'imposa une dernière fois, Golda Meir, indignée, s'efforça de dénoncer les accords de Camp David. Submergée par la colère et l'émotion, selon les témoins, elle tint des propos décousus, au cours d'une interminable digression sur les deux

thèmes qui l'obsédaient depuis des années : les territoires et les Arabes. Puis elle se livra à un long réquisitoire contre Begin, déclarant tout de go que jamais elle n'aurait négocié en ces termes ni signé les accords de Camp David, qui présentent des garanties insuffisantes pour la sécurité d'Israël. Reflet de sa paranoïa manifeste sur ces sujets, elle alla jusqu'à prétendre que Begin, en l'occurrence, cachait une partie de la vérité au public. Remarque étrange, venant de celle qui, lorsqu'elle était Premier ministre, a menti cinq années de suite sur les perspectives de paix avec l'Égypte et traité par le mépris les propositions réitérées du président Sadate.

Peu après cette intervention, qu'elle conclut en prédisant qu'il n'y aura pas de paix durable avec les Arabes avant longtemps, Golda retourna à l'hôpital pour n'en plus sortir, à l'exception d'une brève permission à la mi-octobre. À cette occasion, elle s'entretint une dernière fois avec la presse, accordant une interview téléphonique au quotidien *Maariv*. Elle rappela au journaliste, une connaissance de longue date, que lors de leur dernière conversation ils avaient évoqué le thème de la mort. Elle lui avait alors confié son opposition formelle à l'acharnement thérapeutique et son désir de mourir dans la dignité. D'évidence, elle songeait à l'état de déchéance psychique et physique dans lequel sa mère, la vaillante Bluma, et sa sœur chérie Shana avaient sombré durant de longues années. Après ce dernier entretien, Golda coupa tout contact avec le monde politique et médiatique, n'acceptant de recevoir que les membres de sa famille et de proches amis politiques.

Le 24 octobre, elle retrouve la chambre 25 de l'hôpital Hadassah. Elle demande qu'on lui installe une télévision et qu'on lui fasse porter chaque jour la presse israélienne et internationale. Aussi longtemps qu'elle reste pleinement consciente, elle passe de longues heures à regarder les informations politiques, des films, mais surtout des concerts de musique classique. Dans les dernières semaines de sa vie, les membres de sa famille se relaient en permanence à son chevet ; parfois, il arrivait aussi qu'elle exige de rester seule de longs moments. Puis elle reprend le cours de ses activités, reçoit des visiteurs avec qui elle discute de sujets d'actualité. La maladie ne semble pas entamer son tempérament acerbe. Apprenant que le prix Nobel de la Paix vient d'être décerné à Menahem Begin, avec l'ironie cinglante dont elle était coutumière, mais sans doute aussi un sentiment de dépit, elle décrète ainsi qu'il méritait « tout au plus un Oscar » !

Son séjour à l'hôpital venant à se prolonger, les médias viennent de plus en

plus souvent aux nouvelles. Mais Golda, toujours aussi soucieuse de protéger sa vie privée, et estimant que les Israéliens ont bien d'autres soucis que la santé d'une vieille femme, insiste auprès des médecins pour qu'ils se bornent à de brefs communiqués. La presse comprend alors qu'il est temps de rédiger sa nécrologie. L'avant-veille de sa mort, elle accepte de recevoir Shimon Peres, qui souhaite la consulter sur un problème épineux relatif à la vie interne du parti. Peres, qui s'est peu à peu réconcilié avec elle, relate dans ses mémoires que, contrairement à son habitude, elle le fit attendre. Au cours de la conversation, Golda lui déclara sur un ton persifleur : « On dit que je suis aussi résistante que si j'étais en fer, mais on oublie que le fer, lui aussi, s'use et se brise à la longue. » Après l'avoir quittée, Shimon Peres, intrigué, demanda au garde posté devant la porte de Golda pourquoi elle l'avait fait patienter si longtemps avant de le recevoir. C'est, lui expliqua le garde, qu'elle a exigé d'être maquillée et rendue plus présentable.

Ainsi, jusqu'au bout, Golda s'est préoccupée de laisser le souvenir d'une femme digne et consciente, et non d'une vieille femme négligée, diminuée et soumise par la maladie. Jusqu'à ses derniers instants de lucidité, et malgré les souffrances que la morphine ne parvenait pas toujours à calmer, Golda se montra soucieuse de préserver son image aux yeux de ses proches et du monde. Shimon Peres, ému par ce détail, rendra hommage au courage dont elle fit preuve dans son ultime combat face à la mort.

Dans les derniers jours, et contre toute attente, Golda accepta la visite d'un jeune parachutiste, vêtu d'un uniforme poussiéreux, qui avait quitté son régiment pour lui apporter les vœux de prompt rétablissement et les salutations de ses camarades. Le personnel hospitalier avait bien essayé de l'éconduire, mais Golda, alertée par un bruit inhabituel dans le couloir, demanda de quoi il retournait ; informée, elle insista pour recevoir le soldat et s'entretint avec lui un long moment. Elle l'interrogea sur les événements de la ligne de front avec la Syrie, où son unité est cantonnée, sur le moral des troupes, sur ses projets d'avenir personnels. Cette visite fut pour elle comme un dernier souffle de vie. Soudain, c'était comme si, à la veille d'un combat, elle venait encourager ceux qui s'apprêtent à risquer leur vie pour défendre la patrie. Peut-être se souvenait-elle aussi de l'époque lointaine de Merhavia, lorsqu'elle veillait jusqu'au milieu de la nuit pour accueillir et réconforter les camarades qui montaient la garde autour du kibboutz. Après le départ du jeune homme, dernier de ses visiteurs n'appartenant pas à son cercle

rapproché, on l'entendit pleurer longuement, comme si, en lui disant adieu, elle prenait congé de son passé politique et disait adieu à la vie.

À la mi-novembre, des nouvelles alarmantes sur son état de santé se répandirent un peu partout et des milliers de lettres, de cartes postales et de télégrammes, envoyés par des inconnus ou des personnalités politiques, arrivèrent des quatre coins du monde dans la chambre 25 de l'hôpital Hadassah. Il y eut aussi des friandises et des fleurs, dont un bouquet d'orchidées de Hawaï et des roses du Canada. Elle les fit distribuer dans les différents services en disant qu'ainsi elles feraient le bonheur de malades en meilleure forme. Quant aux lettres, elles lui firent plaisir, mais elle ne prit connaissance que de celles émanant de personnalités politiques proches telles que Henry Kissinger, l'ex-président Gerald Ford ou, plus inattendu, son vieil ennemi Harold Wilson.

C'est peu après, connaissant l'issue fatale de sa maladie et sentant sa fin imminente, qu'elle demanda aux soignants d'interrompre les soins dès l'instant où ils la jugeraient incapable de « fonctionner proprement ». Comme le souligne Meron Medzini[1], elle entendait épargner à sa famille et à ses amis la torture d'une longue agonie. Lorsque la souffrance devint intolérable, on lui administra des doses de plus en plus élevées de morphine et de sédatifs qui la plongèrent dans un semi-coma, dont elle émergeait encore quelques heures par jour. Le 5 décembre, elle se sentit assez lucide pour s'entretenir avec sa famille, s'informer des dernières nouvelles, écouter un concert de l'Orchestre de Jérusalem retransmis à la télévision. Puis, jugeant son état désespéré, par respect du souhait qu'elle avait formulé d'abréger ses souffrances, les médecins augmentèrent les doses de morphine et de sédatifs pour la plonger dans un coma définitif.

Le 7 décembre, un communiqué de l'hôpital Hadassah informa que la vieille dame était dans un état très critique. Et le lendemain, à 18 heures, le porte-parole du gouvernement annonça son décès, survenu à 16 h 28, juste au début du shabbat. À son chevet étaient présents sa sœur Clara, ses enfants Menahem et Sarah et leurs conjoints, Alya et Zacharia, ainsi que deux de ses petits-enfants et la fidèle Lou Kadar.

« Notre Golda n'est plus » : c'est avec ce gros titre que la presse israélienne fit part du décès, survenu à la suite d'une « longue maladie », de celle que les observateurs étrangers avaient surnommée « la dame de fer du

Moyen-Orient », par allusion à son courage, sa fermeté, sa détermination, mais aussi son intransigeance, lorsque la sécurité d'Israël était menacée. Malgré les reproches qui lui furent adressés après la guerre du Kippour et qui n'ont fait que s'envenimer, elle restera cependant à jamais, dans l'inconscient collectif israélien, la « mère de la nation ».

La famille fut submergée de télégrammes de condoléances émanant d'amis proches et de personnalités politiques de tous bords et du monde entier. Menahem Begin, qui venait de s'envoler pour recevoir son prix Nobel, avait demandé, avant son départ, à être prévenu minute par minute de l'état de Golda. D'Oslo, il envoya un télégramme pour rendre hommage à celle avec qui il s'était tant de fois heurté à la Knesset ; après s'être désolidarisé de sa politique, il avait d'ailleurs quitté son gouvernement.

Le président Sadate adressa un long télégramme de condoléances aux enfants de Golda. Plutôt que de s'appesantir en vaines critiques à propos du contentieux qui les opposa si longtemps, il préféra rendre hommage à ses qualités de femme d'État. Magnanime, quitte à faire une entorse à la vérité, il ajouta qu'« à sa manière », elle aura contribué à la paix entre leurs deux peuples. « J'ai appris avec un profond regret la mort de Mme Golda Meir, écrit-il, et je me dois de rappeler pour l'Histoire qu'elle fut une noble adversaire durant la période de confrontation entre nous, qui, je l'espère, est terminée pour toujours. En ce moment précis où nous travaillons pour finaliser un traité de paix complet et permanent entre peuples voisins, je dois mentionner qu'elle joua un rôle indéniable dans le processus de paix en signant avec nous un premier accord de désengagement. Elle a toujours prouvé qu'elle était un leader politique de premier plan, digne d'occuper une place dans l'Histoire et de conserver dans notre mémoire la place qu'elle occupa à la tête de votre nation[2]. »

Le président Carter se contenta d'envoyer une carte rappelant qu'elle incarnait l'esprit d'Israël et avait su s'attacher le cœur du peuple américain mieux que tout autre dirigeant étranger. Dans son télégramme de condoléances, l'ex-président Nixon rappela qu'Israël aurait pu ne pas survivre sans la présence énergique à sa tête de Golda Meir, « une dirigeante courageuse, une diplomate habile, une femme d'État solide, une amie sincère de la liberté et un être humain plein de compassion ». Quant à Henry Kissinger, qui, au lendemain de la guerre du Kippour, avait eu fort à faire

pour convaincre Golda Meir de se plier aux directives américaines, et qui s'était parfois violemment heurté à son obstination et sa tendance à avoir raison contre tous, il déclara avoir sincèrement aimé cette « idéaliste sans illusion, qui avait une passion dévorante pour la paix ».

À Oslo, Menahem Begin commença son discours de réception du prix Nobel par un hommage plus consensuel que sincère à Golda Meir, « une grande dirigeante et une remarquable Premier ministre, qui s'est efforcée de tout son cœur de faire advenir la paix entre Israël et ses voisins ». Il est d'ailleurs curieux que tous les hommages, unanimes, louent l'amour de la paix de Golda Meir, elle qui ne l'a jamais crue possible et n'a jamais vraiment tenté de la faciliter, comme si ses discours enflammés sur la paix avaient plus marqué les esprits que son intransigeance pour l'empêcher d'advenir. Il est vrai qu'à cette occasion les critiques auraient paru déplacées, la mort reléguant provisoirement dans l'ombre les contentieux qui ne manqueront pas de ressurgir quand la durée décente du deuil sera passée.

Le lendemain de la mort de Golda, la famille et quelques proches, dont Lou Kadar, Israël Galili, Shimon Peres et un représentant du parti travailliste, se rassemblèrent dans son appartement de Ramat Aviv pour prendre connaissance de ses dernières volontés. Elle les avait rédigées en octobre 1967, avant de confier ce document au comité central du parti. Golda, qui n'a jamais été une grande épistolière, s'est contentée de noter : « J'écris ces quelques mots dans la soirée du 3 octobre, avant de subir une opération que les médecins considèrent comme sérieuse, pour dire aux membres de ma famille que j'interdis, lors de mes obsèques, que l'on fasse mon éloge, et que par la suite on donne mon nom à quelque monument ou lieu que ce soit. »

Certaines personnes, dit-on, ne sont jamais aussi fidèles à elles-mêmes qu'au moment d'entrer dans la mort. Tel est le cas de Golda Meir, dont la fin témoigne d'un courage irréductible et serein, comme de la grandeur d'âme et de la modestie de celle qui, contrairement à tant d'autres, déclina les honneurs posthumes.

Le parti laissa le gouvernement organiser les obsèques et choisir le lieu de son dernier repos. Un premier problème surgit : où exposer son corps ? La famille souhaitait que ce soit à Tel Aviv, au siège de la Histadrout, mais le gouvernement s'y refusa, de crainte que cela ne fasse le jeu du parti travailliste et ne relègue au second plan l'impact du prix Nobel de la Paix attribué à Begin. Après mûre réflexion, il fut décidé d'exposer sa dépouille à

Jérusalem, sur une estrade dressée sur la place de la Knesset. Il serait ainsi plus facile de canaliser la foule venue lui rendre hommage et de se rendre ensuite rapidement au cimetière du mont Herzl, où elle devait être enterrée dans la section réservée aux grands dirigeants, aux côtés d'Eliezer Kaplan et Levi Eshkol, tout près des idéologues du sionisme, Herzl et Jabotinsky.

Le 11 décembre, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, de tous milieux et de toutes opinions, ainsi que des classes entières conduites par leurs professeurs, des militaires de tous rangs comme des représentants d'organisations diverses, des délégations des kibboutz et des moshavim venus des quatre coins du pays patientèrent de longues heures avant de pouvoir s'incliner devant la « mère de la nation ». Seul incident à déplorer : une mère éplorée frappa le cercueil d'un poing vengeur, ordonnant à la défunte, d'une voix stridente, de saluer là-haut son fils tombé par sa faute à la guerre du Kippour. Hormis cette manifestation de colère et d'hostilité, le défilé s'effectua dans le calme et l'émotion. Certains, avec des sanglots dans la voix, murmuraient que Golda était « comme une mère » pour eux…

Les obsèques eurent lieu le lendemain, 12 décembre. Depuis la veille tombait une pluie glaciale. Le cercueil fut déposé à l'intérieur du hall Chagall, où Golda était montée maintes fois à la tribune. À coup sûr, elle aurait approuvé ce choix : Chagall était un ami dont les tableaux, qu'elle appréciait, lui rappelaient son enfance à Pinsk et à Kiev. Le cercueil, drapé aux couleurs d'Israël et orné de l'étoile de David, fut hissé sur une estrade par une garde d'honneur composée de soldats des forces spéciales. Golda ayant interdit panégyriques et hommages officiels, la cérémonie, assez brève, se résuma à un kaddish récité par Menahem et une mélodie interprétée au violoncelle par l'un de ses amis ; elle s'acheva par la lecture par Orna Porat, une comédienne que Golda aimait particulièrement, du dernier paragraphe de ses mémoires, qui récapitule tous les engagements décisifs de sa vie :

> « Ma vie a été grandement bénie. Non seulement j'aurai vu naître l'État d'Israël, mais je l'aurai vu accueillir et absorber avec succès des masses juives venues de toutes les parties du monde. […] Et l'avenir ? Je crois qu'un jour nous trouverons la paix […], mais je suis sûre que personne ne fera la paix avec un Israël faible. Si Israël n'est pas fort, il n'y aura pas de paix. […] Maintenant, il ne me reste plus qu'un désir : ne jamais perdre la conviction que c'est moi qui suis redevable de tout

> ce qui m’a été donné, depuis l’époque où j’ai entendu parler pour la première fois du sionisme, en Russie, dans une petite chambre, et durant tout ce demi-siècle que j’ai vécu ici, sur ce sol où j’ai vu mes cinq petits-enfants grandir en Juifs libres, dans un pays qui est le leur. Que personne, nulle part, n’ait jamais aucun doute à ce sujet : nos enfants et les enfants de nos enfants seront intraitables sur ce point [3] . »

À la fin de la lecture, dans le plus profond recueillement, les gardes d’honneur soulevèrent le cercueil pour aller le déposer sur un *command car* stationné devant la Knesset. Précédé de cinquante soldates portant vingt-cinq couronnes, le véhicule prit lentement la route du mont Herzl. La famille, les amis et les nombreuses personnalités venues assister aux obsèques suivaient dans des voitures officielles ou des bus mis à leur disposition. Une fois parvenu devant la fosse, l’aumônier militaire récita un dernier kaddish. Pendant toute la durée des obsèques, la pluie n’avait cessé de tomber ; elle s’interrompit soudain, après le départ du dernier invité, laissant Golda reposer en paix pour l’éternité.

Que dire de Golda Meir pour conclure cette longue évocation, sous l’égide d’une citation de Marc Bloch placée en épigraphe de cet ultime chapitre, quitte à sacrifier quelques détails historiques et diverses anecdotes qui n’auraient rien apporté d’essentiel à la compréhension de sa personnalité ? Au-delà des réserves qu’inspire son aveuglement politique dans certaines circonstances (contrairement à Ben Gourion, qui fut un véritable homme d’État), l’admiration et le respect prédominent, estompant tout le reste. Admiration pour l’idéaliste, dévouée corps et âme à la création et à la solidification d’un État juif socialiste, avec l’espoir qu’il apporterait sécurité, vie meilleure et plus équitable au peuple juif, auquel elle aura consacré son existence. Admiration pour celle qui sut conquérir sa liberté personnelle et s’imposer dans un monde d’hommes, à une époque où c’était loin d’être évident pour une femme issue d’un milieu défavorisé, qui n’était pas une intellectuelle. Admiration pour la ministre du Travail qui, sans se dire féministe, fit voter de nombreuses lois en faveur des femmes, y compris pour les incorporer dans l’armée et faire cesser les discriminations liées au sexe, distinction qui l’horripilait. Enfin, nonobstant les critiques malveillantes de certaines qui stigmatisèrent en elle une mère indigne, admiration pour la mère

aimante, ayant assumé, envers et contre tous, que la maternité n'implique pas nécessairement de se sacrifier à ses enfants, mais plutôt de composer au mieux entre aspirations personnelles, engagements collectifs et devoir maternel.

Bien entendu, Golda Meir, en plus d'être une femme atypique pour son époque, était une personnalité paradoxale, dont les comportements étaient parfois difficiles à saisir. Dotée d'une énergie hors du commun, elle pouvait se montrer à la fois modeste et orgueilleuse, amicale et autoritaire, despotique et conciliante, dure au point de paraître insensible, en même temps qu'émotive jusqu'à somatiser à outrance et se laisser aisément submerger par les larmes. Celle qui resta jusqu'au bout fidèle aux idées socialistes de sa jeunesse pouvait aussi se montrer rancunière et vindicative, courageuse et lucide, mais aussi d'une obstination irraisonnée, frisant l'aveuglement, incapable de remettre en cause des convictions profondes mais préjudiciable à son pays.

Quelque faiblesse ou erreur de jugement que l'on puisse reprocher à Golda Meir, elle qui refusa toujours d'être réduite à sa seule identité féminine se retrouvait parfaitement dans le terme de *mensch*, dont le genre est neutre en yiddish, et qui représente le plus beau compliment qui puisse être décerné à une personne digne d'estime. Si, dans sa carrière politique, elle fut souvent manipulée par les hommes de son parti, elle se conduisit toujours en vaillant petit soldat, toujours à la hauteur lorsqu'on lui laissait les coudées franches. De sorte que, remarquable ministre du Travail, elle fut un ministre des Affaires étrangères sans grande envergure et un Premier ministre « bouche-trou », ainsi que la considéraient les Américains. D'une certaine façon, elle n'aurait jamais dû accéder à ce poste qui lui échut à un âge avancé, non parce qu'elle était la plus apte à diriger l'État hébreu, mais pour qu'il ne revienne pas à la génération des quinquas et des quadras. En la désignant plutôt que Yigal Allon ou Moshé Dayan, le Mapaï avait serré les rangs autour de la vieille garde, s'opposant en cela à un Ben Gourion qui avait œuvré de toutes ses forces déclinantes pour assurer la relève.

En temps de paix, Golda Meir aurait pu imposer d'autres mesures sociales en faveur des masses laborieuses ; les événements tragiques qui parsemèrent sa mandature ne lui ont pas permis d'être un grand Premier ministre. Plus le temps passe, plus ses compatriotes lui reprochent son absence de vision politique, qui a empêché la paix d'advenir après la guerre des Six Jours et a

plongé le pays dans deux guerres successives : la guerre d'usure et celle du Kippour, qui, malgré une conduite irréprochable, a terni son aura en Israël.

Dans son pays, désormais, les critiques ne l'épargnent plus. Mais, parce qu'elle a beaucoup donné, sacrifié son bonheur personnel et sa santé à la cause sioniste et à la création d'Israël, qu'elle était une nature généreuse et désintéressée, Golda Meir demeure aux yeux du monde une icône digne de respect, d'amour et d'admiration.

1. *Cf.* Meron Medzini, *Golda Meir*, *op. cit.* De tous les biographes de Golda Meir, Medzini est le seul à l'avoir connue de près. Fils de Regina Hamburger, la plus ancienne amie de Golda, qui l'avait aidée à s'enfuir de Milwaukee, avec qui elle partagea l'épopée du *Pocahontas* et débarqua en Palestine au cours de l'été 1921, il appartient pour ainsi dire à la famille et, sur les derniers moments de Golda, en dit plus que Menahem. Il cite en particulier les télégrammes de condoléances envoyés par des personnalités politiques.

2. *In* Meron Medzini, *Golda Meir*, *op. cit.*

3. Golda Meir, *Ma vie*, *op. cit.*

Index

ABD AL-HADI Awni, 185
ABDALLAH Ier de Jordanie, 71, 185, 247-255, 257, 261, 371, 420, 422, 466
AGAR, 325
AGRANAT Shimon, 497, 501-504, 506
ALEICHEM Sholem, 317
ALEXANDRE, roi de Judée, 325
ALEXANDRE II de Russie, 18
ALEXANDRE III de Russie, 18
ALLON Yigal, 371, 430, 432-433, 435-438, 485, 524
ALONI Shulamit, 271-272, 276, 329
AMER Abdel Hakim, 424
AMIN AL-HUSSEINI Mohammed (Hadj), 247, 254
ARAFAT Yasser, 419, 427, 451, 467
ARAN Zalman (Zalman Aharonowitz, dit), 168, 267, 275, 291-293, 371, 373, 400-401, 407
ARENDT Hannah, 38-39, 209
ARLOZOROFF Haïm, 57, 169, 181, 369
ATHALIE, 325
ATTLEE Clement, 214, 233
AVNER Gershon, 245
AVRIEL Ehud, 371

BALFOUR Lord Arthur James, 61, 149, 160, 171, 175, 182, 189, 214, 291, 444
BALZAC Honoré de, 50
BANCROFT Anne, 69, 276, 510

BAR-LEV Haïm, 487
BAR-ZOHAR Michel, 255-256, 368, 371, 377, 382, 386, 405, 407
BARNAVI Élie, 232, 254, 268
BARON Salo Wittmayer, 281-283
BAUMAN Judy, 103
BEETHOVEN Ludwig van, 33
BEGIN Menahem, 12, 46-47, 72, 169, 202, 321, 426, 501, 505, 508, 511, 514-516, 519-521
BELLAÏCHE Julien, 466, 472, 474
BEN GOURION Amos, 184
BEN GOURION David (David Grün), 10, 12-14, 34, 47-48, 57-58, 69, 88, 91, 102, 109, 111, 130, 136, 148-150, 157-158, 160-163, 167, 171, 175, 180-182, 184-186, 190, 192-194, 200-204, 208, 216, 220-221, 228, 230-233, 235-241, 243-245, 248, 251-260, 262-264, 266, 268-275, 278, 281, 294-295, 300, 306, 309, 318-319, 321, 323-326, 330-331, 344-345, 349, 356, 361, 363-364-365, 367-371, 373-382, 384, 386-388, 392-395, 398-403, 405-407, 410, 413, 421-423, 426, 429-430, 436-437, 444, 473, 501, 504, 511, 523
BEN GOURION Paula, 220, 274, 294
BEN-YEHOUDAH Éliézer, 43
BEN-ZVI Rachel Yanait, 163, 327, 371
BEN-ZVI Yithzak, 47, 57-58, 88, 162-163
BERGMAN Ingrid, 69, 276, 510
BEVIN Ernest, 214, 216, 223, 228, 233-234
BISKIN Leah, 195-197, 284-285
BLAUSTEIN Rachel, 47, 279
BLOCH Marc, 513, 523
BLUM Léon, 146
BOKASSA Jean-Bedel, 404
BOYAR Louis H. (Lou), 275, 299-304, 470
BURKETT Elinor, 34, 130, 154, 198, 243, 289
BYRON Lord, 50

CAPONE Al, 302
CARTER Jimmy, 514, 520
CEAUŞESCU Nicolae, 478-479

CHAGALL Marc, 374
CHAMBERLAIN Arthur Neville, 200
CLEMENCEAU Georges, 498
COUVE DE MURVILLE Maurice, 385
CRÉMIEUX Adolphe, 44

DALI Salvador, 33
DANIN Ezra, 248, 250-254
DAVID GORDON Aharon, 47, 86
DAYAN Moshé, 71, 175, 191, 205, 229, 231, 246, 253-254, 321, 371, 374, 386, 400-402, 405, 422, 424, 426, 432-433, 435-436, 438, 445-450, 456, 470, 483-485, 487-494, 498-503, 506-507, 524
DEBORAH, 69
DOBINSKY Meir, 87-88
DREW (miss), 457
DREYFUS Alfred, 45
DULLES Foster, 397, 399
DUMAS Alexandre, 300

EBAN Abba (Audrey Solomon Meir), 13, 71, 254, 368, 370-371, 376-378, 381-385, 394-395, 397-401, 403, 414-415, 421, 424, 429-430, 435, 452, 469, 489, 494, 504
EICHMANN Adolf, 38, 209, 402
EISENHOWER Dwight, 395
EL-KAOUKJI Fawzi, 237
ELAZAR David, 485, 487-489, 491, 493, 497, 501-502
ESHKOL Elisha (née Elisha Kaplan), 328
ESHKOL Levi (Levi Skolnik, dit), 116, 163, 168, 278-279, 328, 332, 344, 349, 371, 373, 378, 380, 382, 386-387, 402, 413-415, 418, 420-422, 427, 429-431, 433, 435-437, 443-445, 449, 473, 504, 521

FALLACI Oriana, 74
FAYÇAL d'Arabie, 185
FORD Gerald R., 518
FOURIER Charles, 86

FREUD Sigmund, 33, 105

GALILI Israël, 257, 438, 442, 470, 484-485, 489, 503, 520
GANDHI Indira, 29, 33
GAULLE Charles de, 203, 385, 405, 411, 421, 478
GEORGE V d'Angleterre, 305
GIBSON William, 69, 510
GOLDMANN Nahum, 202, 220, 369
GOLDSTEIN Yossi, 130, 132, 150, 168, 195, 203, 205, 212, 226, 275, 277, 340, 342-343, 350, 354, 444-445, 452, 455, 470, 477
GOLDTSEIN, 116
GOLOMB Eliyahu, 208
GOODMAN (famille), 151, 266, 282
GOODMAN Judith, 154, 285
GORKI Maxime, 327
GORLIZKI Yoram, 95
GUINNESS Lord Walter, 201
GUINZBURG David Goratsievitch, 19
GUITRY Sacha, 308
GUSTA, 278
GVATI Chaïm, 507

HACOHEN David, 292, 294
HAMBURGER Regina, 41, 50-51, 66-68, 73, 79-80, 84-85, 116, 195, 305, 360, 362, 518
HAZAKEN Hillel (Hillel le Sage), 55
HAZAN Yaakov, 275
HEARST Randolph, 301
HERZL Theodor, 45-46, 83-84, 94, 225, 259, 272, 411
HEUER Wolfgang, 39
HILLEL Shlomo, 507
HIRSCH baron Maurice de, 45
HITLER Adolf, 192, 233, 247
HOOVER Herbert C., 147
HUSSEIN de Jordanie, 420, 463, 484

IDELSON Beba (née Beba Trachtenberg), 163, 327
IDELSON Israel, 327

JABOTINSKY Zeev Vladimir, 46, 114, 169, 186, 202, 272, 322, 521
JARRING Gunnar, 447, 453, 459-460
JASPERS Karl, 38-39
JOHNSON Lyndon B., 411, 420, 424

KADAR Lou (née Léa Tenenbaum), 238, 307-310, 312, 329, 403, 416, 419, 439, 441-442, 470, 475-477, 481, 492, 514, 518, 520
KADAR Shlomo (Fritz Kessler), 308
KADER Abdel, 237
KAPELIOUK Amnon, 443, 481, 485, 502, 505
KAPLAN Eliezer, 239, 521
KATZMAN Jacob, 286
KATZNELSON Berl, 57, 109, 111, 162-163, 167-168, 278-279, 281, 294-295, 321, 327, 371
KATZNELSON Rachel, 163, 168, 279, 327
KAZAN Rachel, 259
KEATS John, 50
KENNEDY John F., 411
KESSEL Joseph, 73, 101, 308
KING Martin Luther, 303
KIRCHNER Cristina, 358
KISSINGER Henry, 71, 438, 447, 489, 494-496, 518, 520
KOESTLER Arthur, 83, 114-116
KOPELOV Yossel, 68, 73, 80, 84, 116
KORDOVA Shoshana, 34, 93
KORNGOLD Chaïm, 66, 73, 79, 132
KORNGOLD Jonah, 132
KORNGOLD Judith, 66, 69, 73, 132
KORNGOLD Shayma (Sam), 39-42, 66, 80, 85-87
KREISKY Bruno, 478, 485

LANSKY Meyer, 302
LAVON Pinhas, 371-374, 386, 413
LEIBOWITZ Yeshayahou, 477
LEVI Gershon, 283
LEVIN Smarya, 148
LIOR Yisrael, 442
LIVNI Tzipi, 325

MABOVITCH Bluma (née Naiditch), 20-21, 23, 25, 33, 35-37, 40, 52-53, 58, 74, 169, 363, 515
MABOVITCH Moshé Itzhak, 19-22, 28, 37-38, 133
MABOVITCH Sheyna (Shana), 21, 27-28, 32, 36-37, 39, 40-42, 56, 66, 73, 77-79, 81, 84, 86-87, 103, 121, 123, 125, 129, 132-133, 140, 155, 195, 307, 515
MABOVITCH Zipke (Clara), 22, 39, 125, 147, 267, 416, 477, 514, 518
MACMICHAEL Harold, 201
MAHMUD Muhammad Sidqi, 424
MAIMON-FISHMAN Ada, 128, 134-136, 163, 328
MARSHALL George, 255
MARTIN Ralph, 103, 129, 144, 148, 205, 207, 283-284, 286, 290, 292, 318
MARWAN Ashraf, 487
MARX Karl, 105
MAYER Leo, 359-360
MEDZINI Meron, 109, 116, 305, 360, 368-369, 371, 379-380, 389-390, 492-493, 518-519
MEIR Alya, 415, 518
MEIR Menahem, 34, 122-127, 132, 134, 140, 143, 151, 154-155, 165, 173, 198, 212, 266, 307, 322, 324, 335, 346, 361-362, 364, 380-381, 415, 433-435, 477, 482, 509-510, 518, 522
MERKEL Angela, 358
MEYERSON Morris, 49-52, 56, 58-61, 63-64, 66, 68, 78-80, 84, 88, 90-91, 97-98, 107-109, 111-114, 116, 121-132, 134, 139, 150-152, 155, 161, 198, 267, 274, 276, 280, 286-287, 301, 303, 307, 328, 361-362
MEYERSON Sarah (Sarele), 35, 125, 127, 132-133, 170, 143, 150-151, 153-

155, 173, 198, 204, 212, 243, 266, 268, 282, 307, 435, 518
MOBUTU SESE SEKO, 404
MOLLET Guy, 385, 392, 397
MOLOTOV Polina Jemtchoujina (née Perl Karpovskaia), 316
MOLOTOV Viatcheslav Mikhaïlovitch, 316
MONROE Marilyn, 303
MONTOR Henry, 240-243, 260, 263, 275, 299-301, 304, 345-346, 360
MORGENTHAU Henry, 243-244, 303, 345
MORRIS Benny, 158, 177, 180-181, 184-185, 193, 253, 452, 455-456, 478, 481, 495

NAÏDITCH Golde, 31-33, 35
NAÏDITCH Menahem, 23
NAPOLÉON III, 44
NASSER Gamal Abdel, 374-375, 391-394, 406, 409, 419-421, 424, 445, 450-454, 461, 471, 487
NASSIB Sélim, 305
NETANYAHOU Benyamin, 325
NICOLAS II de Russie, 18
NIXON Richard, 71, 447, 450, 453-455, 477, 489, 493-494, 496, 520

OPPENHEIMER Franz, 94-95
OREN Michael, 424
ORENSTEIN Sadie, 195
OZ Amos, 105, 277, 477

PAPPÉ Ilan, 177, 232, 249, 258
PAUL VI, 468
PAZNER Avi, 72, 194, 278, 304, 329, 336, 368, 402-403, 405-406, 414, 436, 442, 500
PEEL Lord Robert, 150, 161, 171, 184-186, 444
PENN Arthur, 510
PERES Shimon, 63, 229-232, 240, 245, 322, 352, 371, 374, 385-386, 392, 400-402, 406, 433, 436, 438, 487, 507, 516-517, 520
PERETZ Yudele, 317

PHARAON Albert, 305-306
PINEAU Christian, 385, 397
POLIAKOFF baron Samuel, 19
PORAT Orna, 522
PROUDHON Pierre-Joseph, 105

RABIN Yitzhak, 12, 194, 433, 436, 444, 452, 456, 505, 508, 511, 514
RACHABI Zacharia, 268, 435, 518
REMEZ Aaron, 371
REMEZ David (David Dubkin), 57, 102, 109-110, 121-122, 128-132, 134-135, 137, 139, 152-153, 157, 162-163, 167-168, 173, 183, 211, 219, 267, 273, 275-279, 281, 287-298, 301, 303, 311, 318, 321, 324, 328, 332, 361-362, 371, 510
REMEZ Gédéon, 277
ROBESON Paul, 243
ROGERS William P., 453, 455, 477
ROOSEVELT Eleanor, 303
ROOSEVELT Franklin D., 171, 243, 303
ROTH Joseph, 9
ROTHBERG Sam, 300
ROTHSCHILD Edmond de, 45
ROUSSEFF Dilma, 358

SADATE Anouar al, 13, 72, 321, 336, 425, 448, 454-462, 477-479, 500, 511-512, 514-515, 519
SADEH Isaac, 208
SAMUEL Herbert, 176-177
SAMUEL Rina 11, 129, 148, 322, 508
SAPIR Pinchas, 371, 415, 430
SASSON Eliyahu, 248, 250
SCHOLEM Gershom, 145
SEGEV Tom, 176
SERENI Enzo, 209
SHALEV Arieh, 485-486, 501
SHAPIRA Anita, 352-353, 358

SHAPIRA Ava, 307, 312
SHARETT Moshé (Moshé Shertok, dit), 13, 144, 148, 150, 162-163, 168, 175, 181, 200, 206, 220-221, 225, 247-248, 254-257, 260, 267, 279, 305, 309, 324, 367, 369-381, 383-384, 387-388, 395, 402-403, 406, 430
SHARON Ariel, 372, 375, 505
SHAZAR Zalman (Zalman Rubashov, dit), 109, 131, 139, 145-146, 152, 154, 163, 168, 173, 211, 216, 219, 273-274, 277-284, 286-288, 291, 318, 321, 324, 327, 371, 429
SHELLEY Percy Bysshe, 50
SHEMEN Ben, 210
SHER Yoël, 310, 368, 435, 476
SMILANSKY Yizhar, 477
SNOWDEN Philip (Mrs), 111
SOKOLOW Nahum, 382
SPRINZAK Haïm, 205
SPRINZAK Yosef, 278
STEINGLASS Meyer, 154
STENMAN Esther, 105-107
STERNHELL Zeev, 161, 177
STOLIAR David, 201
STURMAN Alicia, 97
SYRKIN Marie, 10, 27, 31-32, 35, 40, 50-53, 55, 59, 64, 67-68, 78-80, 87, 109, 112, 129, 133, 142, 167, 190-191, 196-198, 210, 218, 221, 242, 264, 293, 325, 328, 344, 347-348, 362, 368, 385, 397, 408-409
SYRKIN Nachman, 53, 55
SZENES Hannah, 209

TABENKIN Isaac, 57
TEITELBAUM Marta, 537
TENENBAUM Léa, 307-308
THATCHER Margaret, 29, 358
TOLSTOÏ Léon, 50, 86, 105
TRUMAN Harry, 217, 255, 260, 303
TSOREF Hagaï, 296, 326-327, 330, 349, 351

VENEZKY Julian, 300, 360

WACHTAL Nathan, 177
WALDEN Tsvia, 63
WEIDENFELD George, 129, 322, 508-509
WEIZMANN Chaïm, 46, 150, 163, 171, 184, 189-190, 200, 202, 229, 254, 382-383, 444
WIESEL Elie, 509
WILSON Harold, 518
WINGATE Orde, 432

YADIN Ygaël, 257
YANNAI, 325
YOSEPHTAL Giora, 231

ZEIRA Eli, 485-486, 501

Bibliographie

AMITAÏ Mordechaï, SMOLI Eliezer, *Les Bâtisseurs*, Jeunesse et Hechaluz, Organisation sioniste mondiale, 1965. Contient un article de Lou Kaddar, secrétaire et amie de Golda Meir.

ANGEL Sylvie, *Des frères et des sœurs. Les liens complexes de la fraternité*, Robert Laffont, 1996.

APPELFELD Aharon, *Histoire d'une vie*, L'Olivier, 2004.

AVALLONE Michael, *A Woman Called Golda*, New York, Leisure Books, 1982.

BARNAVI Élie, *Une histoire moderne d'Israël*, Flammarion, 1988.

BAR ZOHAR Michel, *Ben Gourion. Une biographie*, Fayard, 1978.

BEN GOURION David, *Journal 1947-1949. Les secrets de la création d'Israël*, La Martinière, 2012.

—, *Mémoires. Israël avant Israël*, Grasset, 1974.

BENSOUSSAN Georges, *Une histoire politique du sionisme*, Fayard, 2001.

BLOCH Marc, *Apologie pour l'histoire, ou Métier d'historien* (1949), Armand Colin, 1952.

BURKETT Elinor, *Golda Meir : The Iron Lady of the Middle East*, New York, Gibson, 2008.

COUVE DE MURVILLE, Maurice, *Une politique étrangère*, Plon, 1971.

DAVIDSON Mickie, *The Golda Meir Story*, New York, Atheneum, 1976.

DAYAN Moshé, *Histoire de ma vie*, Fayard, 1976.

EBAN Abba, *Autobiographie*, Buchet-Chastel, 1979.

FALLACI Oriana, *Entretiens avec l'Histoire*, Flammarion, 1975.

FISHMAN-MAIMON Ada, *From a Women Workers' Farm to an Agricultural High Scool*, Jerusalem, 1956.

—, *The Women Workers Movement in Palestine*, Tel Aviv, 1929.

FRISCHER Dominique, *Le Moïse des Amériques. Vies et œuvres du munificent baron de Hirsch*, Grasset, 2002.

—, *Les Enfants du silence et de la reconstruction. La Shoah en partage. Trois générations, trois pays : France, États-Unis, Israël*, Grasset, 2008.

FRYDMAN Sarah, *Golda Meir, Menachem Begin : les deux piliers d'Israël*, Éditions du Roche, 2001.

GIBSON William, *Golda. Notes on How to Turn a Phoenix into Ashes*, New York, Atheneum, 1978.

—, *Golda's Balcony*, Applause Theatre & Cinema Books, 2003.

GOLDSTEIN Yossi, *Golda*, Université Ben-Gourion, Néguev, 2012 (en hébreu).

GORLIZKI Yoram, « Class and nation in the Jewish settlement of Palestine : The case of Merhavia 1910-1930 », *Journal of Historical Geography*, 26, n° 4 (2000), p. 572-588.

HAZLETON Lesley, *Israeli Women, The reality behind the myth*, New York, Simon & Schuster, 1977.

HERZL Theodor, *Altneuland* (« Vieille-jeune terre », 1902), préface Denis Charbit, Éditions de l'Éclat, 2004.

—, *L'État des Juifs* (1896), La Découverte, 2003.

HERZOG Chaim, *The War of Atonement. The Reality Behind the Myth*, New York, Little Brown, 1975.

HEUER Wolfgang, *Hannah Arendt*, Éditions Jacqueline Chambon, 1993. (À propos de la discussion entre Hannah et Golda au moment du procès Eichmann.)

HOBSBAWM Eric, *L'Ère du capital 1848-1875*, Fayard, 1978.

JELEN Christian, UNGER Leopold, *Le Grand Retour*, préface de Golda Meir, Albin Michel, 1977.

KAPELIOUK Amnon, *Israël, la Fin des mythes*, Albin Michel, 1975.

KARSH Ephraïm, *Fabricating Israeli History. The News Historians*, Frank Kass, 2000.

KESSEL Joseph, *Terre d'amour et de feu. Israël 1925-1961*, Flammarion 1927 ; Plon, 1965.

KESSEL Joseph, *et al.*, *Naissance d'Israël*, Celiv, 1973.

KESSNER Carole S., *Marie Syrkin : Values Beyond the Self. An exemplary life*, Brandeis, 2008.

KLEIN Claude, « La Constitution, encore la Constitution », *Les Temps modernes*, n° 651, novembre-décembre 2008.
KOESTLER Arthur, *La Corde raide*, Calmann-Lévy, 1953 ; Les Belles Lettres, 2012.
—, *La Tour d'Ezra*, Calmann-Lévy, 1947.
MARTIN Ralph G., *Golda Meir. The Romantic Years*, New York, Judy Piaktus Publishers, 1988.
MEDZINI Meron, *Golda Meir, une biographie politique*, Yediot Books, 2010 (en hébreu).
—, *Golda. Croissance d'un leader* (articles de Golda Meir), rééd. 2008.
MEIR Golda, *My life*, Londres, Weidenfeld & Nicholson, 1975 ; *Ma vie*, Robert Laffont, 1975.
—, *The Roles of Small States*, New York, Israel Office of Information, 1960.
MEIR Menahem, *My Mother, Golda Meir*, New York, Arbor House, 1983.
MORRIS Benny, *Victimes. Histoire revisitée du conflit arabo-sioniste*, Complexe, 2003.
MORRIS Terry, *Shalom, Golda*, New York, Hawthorn Books, 1971.
NASSIB Sélim, *Un amant en Palestine*, Robert Laffont, 2004.
NEHER-BERNHEIM Renée, *La Déclaration Balfour, 1917*, Julliard, 1969.
OREN Michael, *Six Days of War. June 1967 and the Making of the Modern Middle East*, Éditions Complexe, IHTP-CNRS, 2003.
OZ Amos, *Un juste repos*, Calmann-Lévy, 1986 ; « Folio », 1995.
PAPPÉ Ilan, *Le Nettoyage ethnique de la Palestine*, Fayard, 2008.
PAZNER Avi, *Les Secrets d'un diplomate*, Éditions du Rocher, 2005.
PERES Shimon, *Combat pour la paix. Mémoires*, Fayard, 1995.
POGREBIN Letty C., *Golda and Me : Being Female and Jewish in America*, Anchor, 1991.
RAMON Elinat, « Ada Maimon (Fishman) », *Jewish Women Archive* (jwa.org).
REINER Sylvain, *Grand-mère patrie* (récit romancé), Albin Michel, 1980.
REINHARZ Shulamit, RAIDER Mark A., *American Jewish Woman and the Zionist Enterprise*, Brandeis, 2004.
ROTH Joseph, *Notre assassin*, Christian Bourgois, 1994.
SCHATTNER Marius, SCHILLO Frédérique, *La guerre du Kippour n'aura pas lieu. Comment Israël s'est fait surprendre*, André Versailles, 2013.

SEGEV Tom, *C'était la Palestine au temps des coquelicots*, Liana Levi, 2000.
SHAPIRA Anita, « Golda, Feminity and Feminism », in *Jews, Zionists and in Between*, Am Oved Publications, Tel Aviv, 2007 ; traduction anglaise *in* S. Reinharz et M. A. Raider, *American Jewish Woman and the Zionist Enterprise*, Brandeis, 2004, part III : « Aliyah, Social Identities, and Political Change ».
SHEFFER Gabriel, *Moshé Sharett. Biography of a Political Moderate*, Oxford University Press, 1996.
SLATER Robert, *Golda. The Unkrowned Queen of Israel*, New York, Jonathan David Publishers, 1981.
STERNHELL Zeev, *Aux origines d'Israël. Entre nationalisme et socialisme*, Fayard, 1996.
—, *Histoire et Lumières. Changer le monde par la raison*, Albin Michel, 2014.
SWICHKOW Louis, *Memoirs of Milwaukee Labor Zionist*, Tel Aviv University, The Diaspora Research Institute, 1976.
SYRKIN Marie, *Golda Meir. La femme qui a permis la naissance d'Israël*, Gallimard, 1966.
—, *Golda Meir Speaks Out*, Londres, Weidenfeld & Nicholson, 1973 (florilège de discours de Golda Meir).
—, *The State of the Jews*, New Republic Books, 1980.
TIGER Lionel, SHEPHER Joseph, *Women in the Kibboutz*, Penguin Books, 1977.
TSOREF Hagaï, *The Policy of Golda Meyerson (Meir) in the Ministry of Labor, 1949-1956. In the Light of her Socio-economic Worldview*, thèse en hébreu.
WALDEN Tsvia, *Parole d'Israélienne. Langue promise sur une terre maternelle*, Plon, 2001.
WEINSTOCK Nathan, *Terre promise, trop promise. Genèse du conflit israélo-palestinien (1882-1948)*, Odile Jacob, 2011.

Remerciements

Mes recherches en Israël ont été facilitées grâce à la bourse de préparation que m’a accordée le Centre national du livre, que je remercie.

À PARIS

Je voudrais tout d’abord remercier chaudement Marta Teitelbaum, née en Argentine, à Moisesville, la première des colonies fondée par le baron de Hirsch. À l’âge de dix-sept ans, Marta émigra en Israël, quelques mois après la tournée de Golda Meir en Argentine, pays à forte présence juive et qu’elle avait beaucoup aimé. Le passage de Golda eut un énorme impact sur la jeune génération des Juifs d’Amérique du Sud, qui furent nombreux à faire leur *alya*[1].

Je sais gré à Marta de m’avoir traduit de l’hébreu de nombreux textes[2] ; de m’avoir aidée dans mes recherches et longuement instruite sur l’histoire du sionisme et d’Israël, ainsi que d’avoir relu au fur et à mesure les différents chapitres de ce livre, afin de m’éviter des erreurs d’interprétation de certains faits historiques.

Tous mes remerciements vont également à Guilla Cooper, documentaliste à l’Alliance israélite universelle, qui m’a beaucoup aidée dans mes recherches bibliographiques et m’a traduit un certain nombre de textes essentiels.

Je suis particulièrement reconnaissante à mon ami Alain Faudemay, professeur des Universités pour sa relecture attentive du manuscrit et ses conseils avisés.

En Israël

Toute ma gratitude à MM. les ambassadeurs :

Avi Pazner, pour m'avoir longuement et chaleureusement reçue et m'avoir expliqué le passage de Golda Meir au ministère des Affaires étrangères que, sans son aide, je n'aurais pas été à même de si bien comprendre ;

Yoël Sher, que je remercie pour m'avoir longuement parlé de Lou Kadar, cette Française qui joua le rôle d'éminence grise auprès de Golda.

Mes remerciements chaleureux vont aussi aux historiens que j'ai rencontrés :

Meron Medzini, auteur d'une remarquable biographie politique de Golda Meir, qu'il a très bien connue, dont il m'a entretenue et qui, de plus, a eu la gentillesse de me faire parvenir les chapitres de son livre traduits en anglais ;

Hagaï Tsoref, directeur des Archives nationales d'Israël à Jérusalem et auteur d'un PHD consacré à l'action de Golda Meir, ministre du Travail et des Affaires sociales, avec qui je me suis entretenue longuement et qui a eu l'extrême gentillesse de m'envoyer les parties traduites en anglais de sa thèse.

Enfin, mes remerciements sincères vont à Julien Bellaïche, qui m'a secondée dans mes recherches dans les Archives de l'État d'Israël (Jérusalem), m'a traduit des documents de première importance en hébreu, mais a aussi accepté le rythme de travail infernal que je lui imposais.

Enfin, je voudrais remercier Haguit Rothenberg pour avoir traduit, par amitié, certaines lettres d'amour manuscrites adressées à Golda, particulièrement difficiles à déchiffrer et plus encore à interpréter.

1. En réalité, selon Marta, le sionisme était déjà très populaire dans la communauté juive d'Argentine, principalement originaire de Russie.

2. Textes dont la connaissance était indispensable pour mieux cerner la personnalité de Golda et sa carrière.

En Russie, avant l'émigration. De gauche à droite : Golda, son père Moshe, sa sœur Shana, sa mère Bluma et son autre sœur, Clara.

Une émigrante de huit ans, en 1906, à Milwaukee.

Golda, seize ans, incarne l'« esprit du sionisme » sur cette photo allégorique prise en mai 1914.

Une ravissante jeune femme de dix-neuf ans.

Jeune mariée, en 1919.

Debout : Morris Meyerson et sa jeune épouse, Golda. Assis : Shana (Sheyna) et Sam (Shamaï) Korngold avec leurs enfants, Judith et Chaïm, qui les rejoindront bientôt en Palestine sous mandat britannique

Au kibboutz de Merhavia,
au début des années 1920.

Une militante de trente ans.

Annonce d'une conférence de Golda Meir lors d'une de ses tournées de collecte de fonds aux États-Unis.

Golda, Morris et leurs enfants, Sarah et Menahem, vers 1936. Ils vivent alors séparés depuis plusieurs années.

Quelques-uns des hommes qui comptèrent dans la vie de Golda Meir et dans l'histoire d'Israël

Zalman Shazar

David Remez

Berl Katznelson

Chef du bureau politique de l'Agence juive, Golda Meir est l'une des signataires de la déclaration d'indépendance d'Israël, le 14 mai 1948.

Zalman Aran

David Ben Gourion

... et deux Américains, Henry Montor

... et Lou Boyar.

Une rencontre de Golda Meir, ministre des Affaires étrangères d'Israël, avec le président américain John F. Kennedy, le 28 décembre 1962.

Conférence de presse à la Maison Blanche avec le président Richard Nixon, le 26 septembre 1969.

Pour son premier déplacement à Washington en qualité de chef du gouvernement, Golda Meir fait la une de *Time Magazine*.

Lou Kadar, secrétaire française de Golda Meir, devenue au fil des ans sa plus fidèle amie et confidente.

Au côté de David Ben Gourion, redevenu député, sur les bancs de la Knesset, en 1970.

En visite auprès des soldats de Moshe Dayan, sur les hauteurs du Golan, pendant la guerre du Kippour (1973).

Le 7 octobre 1974, Golda Meir assiste aux funérailles de Zalman Shazar, ancien président d'Israël, sur le mont Herzl. Derrière elle : Leah et Yitzhak Rabin.

La rencontre de deux « dames de fer », à Tel Aviv, le 22 mars 1976 : Golda Meir et Margaret Thatcher.

« Que n'êtes-vous venu nous voir avant ! » lance Golda Meir au président Sadate, le 21 novembre 1977, à Jérusalem. « Je me dois de rappeler pour l'Histoire qu'elle fut une noble adversaire », déclarera le président égyptien l'année suivante, en apprenant la mort de la « grand-mère d'Israël ».

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs et partagez vos impressions sur

www.facebook.com/larchipel

Achevé de numériser en mars 2015 par Facompo